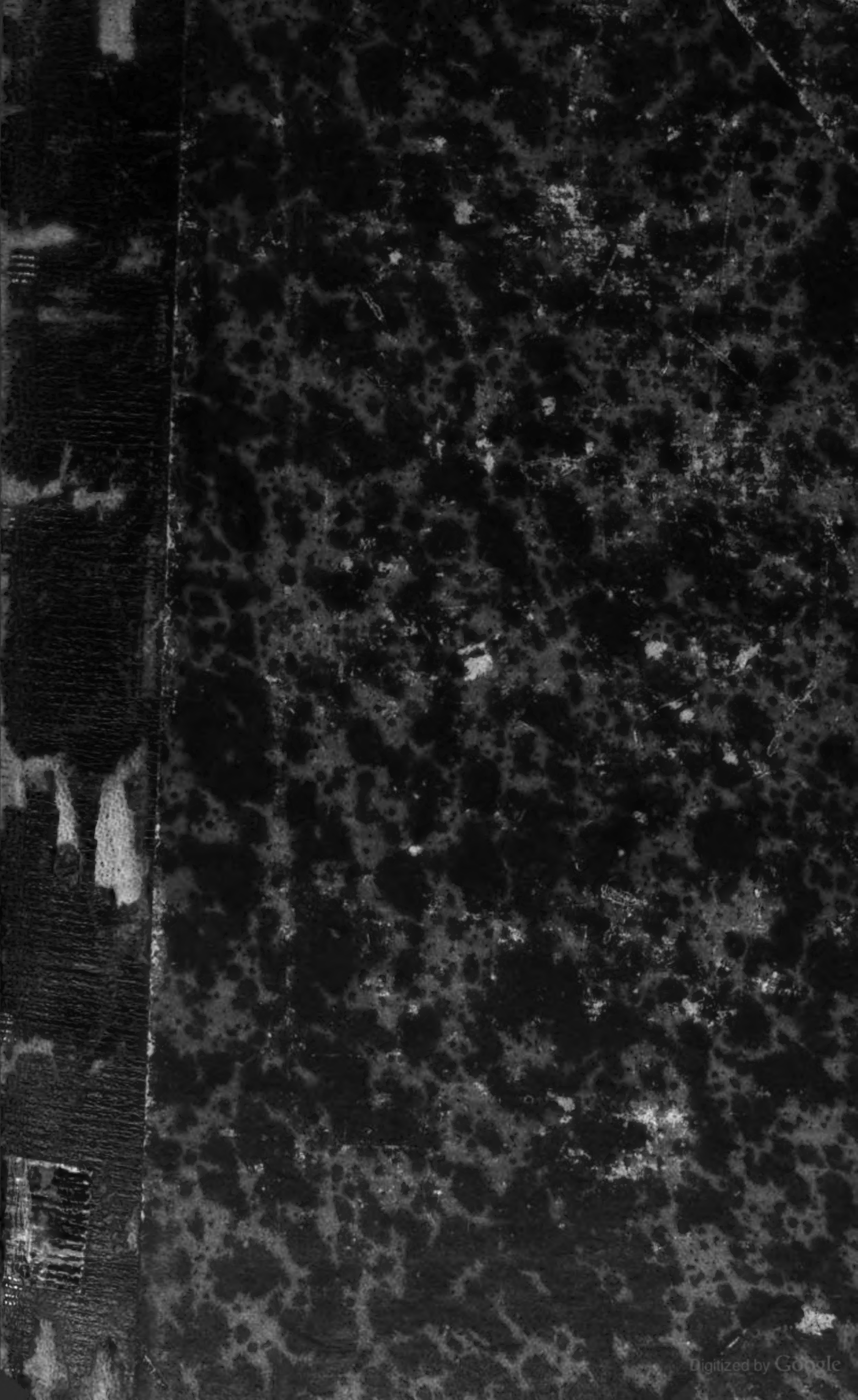
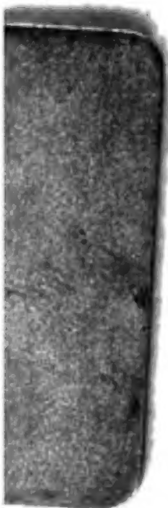






HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

TABLEAU RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE

COMPRENANT

L'ENTRÉE DES HÉBREUX DANS LE PAYS DE CHANAAN,
LEURS DESTINÉES MONARCHIQUES, LEUR GÉNIE, LEUR CARACTÈRE ; JÉSUS-CHRIST ;
L'ÉTABLISSEMENT ET LES PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME ;
LES PÈLERINAGES, LE ROYAUME FRANÇAIS FONDÉ EN TERRE SAINTE PAR LES CROISADES ;
LA DOMINATION MUSULMANE JUSQU'A NOS JOURS ;

PAR M. POUJOULAT,

L'UN DES DEUX AUTEURS DE LA CORRESPONDANCE D'ORIENT.

Apprenons sur la terre des choses que nous
puissions nous rappeler dans les cieux.
S. JÉRÔME.

TOME I.

PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS MOÏSE JUSQU'A JÉSUS-CHRIST INCLUSIVEMENT.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1842



AVERTISSEMENT.

Les intentions et les sentiments de l'auteur de l'*Histoire de Jérusalem* étant chrétiens et catholiques, il désavoue d'avance tout ce qui, dans son livre, serait jugé contraire à la foi. Il ose prier cependant les lecteurs ecclésiastiques de ne pas juger son œuvre comme ils jugeraient une œuvre de théologie.

Ce livre, fruit d'études courageuses, de graves méditations, a été inspiré par l'ardent amour de ce qui est beau, de ce qui est grand, par l'énergique désir de servir la morale et les idées religieuses, de populariser de hautes et d'intéressantes matières dont chacun croit pouvoir parler et qu'en réalité trop peu d'hommes connaissent. Le sujet était immense; l'auteur ne se flatte pas d'avoir évité toute erreur; il ne repousse point une critique éclairée et sérieuse,

il la sollicite, et sa vive gratitude est assurée à ceux qui le mettront à même de corriger ses fautes.

L'*Histoire de Jérusalem* est un de ces ouvrages où il aurait été aisé de s'environner d'un vaste appareil d'érudition. Les citations hébraïques, grecques et latines auraient pu y déborder de page en page, et les notes s'y succéder perpétuellement. L'auteur, qui ne s'adresse point aux érudits, mais aux gens du monde, s'est bien gardé d'adopter un pareil système; cela peut convenir à un mémoire, à une dissertation, mais pas du tout à une œuvre littéraire. Sans parler des inconvénients d'une lecture entrecoupée de textes et d'annotations, ne serait-il pas à craindre qu'il n'y eût un certain air de charlatanisme dans cette facile manière de faire croire à un grand savoir? On s'est contenté, dans l'*Histoire de Jérusalem,* d'indiquer les sources quand le récit le commandait. Ajoutons qu'il est besoin de beaucoup moins d'efforts pour mettre une note au bas d'une page, que pour fondre, dans le récit ou le tableau, un fait, une observation ou une couleur.

EXPOSITION.

Le 10 avril 1831, lorsqu'après un séjour de deux mois je dis adieu à Jérusalem, mes yeux se remplirent de larmes ; j'y avais passé les jours de ma vie les plus sérieux, les plus remplis de méditations, d'études et de pieuses rêveries ; j'y étais comme séparé du monde, séparé des vivants, entouré de ruines et de tombeaux, tout entier livré à l'austère contemplation d'un passé fécond en enseignements sublimes ; Jérusalem m'avait mis, pour ainsi dire, en possession de toute mon âme ; le destin de l'homme, la grandeur de Dieu, les mystères de la création morale s'étaient mieux révélés à moi, en face du Calvaire et du mont des Olives. Quand il fallut s'éloigner de la ville sainte, il me sembla qu'on m'arrachait à la vérité, à l'amour, aux douces pensées, et que je laissais derrière moi quelque chose où mon cœur était resté : un moment je me crus semblable au premier homme exilé du paradis. Je m'arrêtai longtemps, les regards attachés sur Jérusalem ; puis je che-

1.

minai lentement, bien lentement, et à mesure que disparaissaient les murs et les coupoles de la cité sainte, je tournais la tête comme pour adresser un dernier salut à des amis qu'on ne doit plus revoir.

Après avoir dépassé les hauteurs qui me dérobaient la cité de mon âme, je lui promis en silence de ne point l'oublier ; je conçus dès lors le projet d'écrire l'histoire de Jérusalem. Bien des années se sont écoulées sans amener l'accomplissement de ce projet. L'homme est rarement libre de choisir son œuvre ; il est placé sous l'empire de nécessités sans nombre, qui deviennent les inflexibles maîtresses de ses jours; mille choses diverses s'emparent de son intelligence ; le noble esclave accepte le sort qui lui est fait et rêve des temps meilleurs.

La Providence nous a fait naître en des jours sans repos ; quel esprit grave n'a pas été attristé par le spectacle de tant de révolutions ! qui a pu rester indifférent à tant de luttes et de sacrifices inutiles, à tant d'illusions évanouies, à cette stérilité universelle ! La terre étant ainsi couverte de mécomptes et de débris, on s'est tourné vers le ciel, qui a paru plus beau ; le mouvement contemporain est allé à Dieu, dont les promesses ne trompent pas, dont la parole demeure éternellement. Quant à nous, notre pensée s'est alors établie avec plus de charme sur le mont Sion, le Carmel et le Liban, aux bords du Siloé, du Cédron et du Jourdain ; elle a parcouru la Judée et ses souvenirs, comme jadis les pèlerins la visitaient dans les temps de trouble et de lugubre pressentiment : nous convions à ce voyage religieux toutes les intelligences !

Nous entreprenons l'histoire de Jérusalem, depuis l'époque où elle était une simple citadelle, à la fois lieu de refuge et lieu de défense, jusqu'à l'époque présente où nous-même nous l'avons vue ville sainte, ville solitaire, dont les chemins ne sont plus connus que des étrangers curieux et des pieux hadji (1) d'Orient. Dans cet espace de

(1) Pèlerins.

plus de trois mille ans, qui s'offre à nos yeux, nous étudierons toutes les grandes choses qui viennent aboutir à Jérusalem : que d'événements, que de catastrophes diverses, et quelle prodigieuse série de traits éclatants! Jérusalem, placée par l'opinion des vieux siècles au centre de la terre, et qui demeure le centre merveilleux du monde moral ; Jérusalem qui, avec sa loi religieuse, ses prophètes, ses révolutions, son Messie et son divin sépulcre vide, résume toute l'histoire de l'humanité, est un sujet fécond et beau entre tous les sujets dont puisse s'emparer l'intelligence. Cette matière répond à des questions si étendues, si hautes, si diverses, qu'on ne l'aborde pas sans un certain effroi.

Une infinité de livres ont parlé de la ville sainte, et des hommes et des événements qui s'y rattachent, mais un tableau historique et religieux des destinées de Jérusalem n'existe point : c'est là le travail que nous nous imposons. La nomenclature de tous les faits qui se rapportent, de près ou de loin, à la plus illustre et la plus vénérable des cités, tiendrait à peine en cent volumes ; une telle tâche serait plus fastidieuse que difficile. Enfermer beaucoup de choses en peu de pages et beaucoup d'idées en peu de mots sans négliger les détails qui font vivre les récits historiques, caractériser les hommes et leurs œuvres, prendre la fleur des événements, en marquer la portée et les résultats les plus variés, les plus lointains ; montrer les peuples avec leur génie et leurs mœurs véritables, et chaque objet avec sa couleur, signaler les pensées qui naissent et suivre leur vol et leurs vicissitudes à travers les temps, creuser le sol de l'histoire pour y retrouver toujours et partout l'âme humaine et la Providence, pour y découvrir la marche incessante des sociétés vers le même but, donner à un pareil travail ces conditions de style sans lesquelles les œuvres de l'esprit ne frappent point et n'ont pas d'avenir, voilà ce qui coûte plus d'efforts et jette plus de lumières que le pur assemblage des faits et l'alignement chronologique.

Rien n'est plus moral que l'histoire. Le cours des siècles dont chaque flot emporte une génération, un royaume; les nations qui se pressent et se précipitent sous la main de Dieu dans un commun sépulcre; le peu de place qu'occupe l'homme, grain de sable roulé dans les profondeurs de l'Océan, feuille un instant colorée des rayons du soleil sur la branche de l'arbre, puis tourbillonnant et disparaissant bien loin de la forêt où elle était née; la poignée de poussière qui représente tout ce qu'un empire laisse après lui; le cri de l'orfraie, la chanson du pâtre ou le murmure d'un filet d'eau, derniers bruits autour du tombeau des plus fameuses cités du monde; ce néant qui prend la place des dominations et des gloires de l'univers, fournira toujours des réflexions utiles et abattra inévitablement l'orgueil humain : or, ce qui tend à renverser l'orgueil sert toujours la morale. De plus, chez tous les peuples et dans les âges les plus divers, on a constamment proclamé comme un bienfait les leçons de l'histoire, non pas de l'histoire qui, messagère infidèle, dénature les faits et les caractères, mais de cette muse des souvenirs ayant pour guide la bonne foi, pour inspiration le patriotisme. Le sujet qui va nous occuper porte avec lui une plus haute moralité que tout autre sujet historique; les exemples s'y trouvent plus significatifs, plus solennels; les leçons y retentissent avec plus d'autorité. C'est à Jérusalem que la morale parut, il y a dix-huit siècles, sous les traits du Christ sauveur; le Calvaire fut le point de départ d'où elle se répandit dans le monde, plus pure et plus complète qu'elle ne s'était montrée jusque-là.

Qu'on choisisse une cité parmi celles qui ont laissé le plus de traces dans les annales du genre humain, et qu'on écrive son histoire; on pourra sans doute parvenir à exciter l'intérêt universel, parce que dans tous les pays, l'homme ne reste point indifférent à la destinée de l'homme; mais l'histoire de Jérusalem s'adresse bien autrement à la grande race faite à l'image de Dieu; elle doit remuer bien autrement les âmes; elle doit être bien

autrement comprise et sentie par la famille universelle. L'histoire de Jérusalem ne présente pas l'intérêt ordinaire d'une puissance qui se lève, grandit et meurt ; elle nous fait assister au développement de notre commune patrie, patrie intellectuelle et morale. C'est à Jérusalem que l'humanité retrouva ses titres de noblesse, et qu'elle apprit le triple secret de sa nature, de son passé et de son avenir. L'humanité s'était avilie par quatre mille ans d'erreur et de corruption ; elle se releva sur le Golgotha ; aussi, le nom de Jérusalem est prononcé par toutes les langues humaines ; il est connu des petits enfants comme des vieillards, de l'ignorant comme du savant. Le nom de Jérusalem est doux comme le pardon, terrible comme la vengeance ; il est mélancolique comme une ruine ou comme un soupir du cœur, il est consolant comme l'espérance.

Jérusalem s'offre avec un charme particulier aux esprits et aux cœurs français. La nation française fut la première nation constituée sous l'empire de la loi religieuse, partie de Judée. Ce sont nos pères qui entraînèrent tout l'Occident sur la route du saint tombeau, délivré par leurs armes après cent combats héroïques ; Jérusalem, devenue libre, vit s'élever une royauté française à la place de la royauté de David et de Salomon : il y eut alors une France d'Orient dont Jérusalem fut la capitale. Ce lointain pays, à qui nous donnions jadis notre langue et nos mœurs, nos trésors et notre sang, et qui tôt ou tard nous reviendra, par la puissance des souvenirs et par le droit de la gloire ; cette terre d'où s'est élancé le soleil moral éclairant les cieux de l'intelligence, et dont la poussière a rendu plus sacrées les bannières de nos aïeux, intéresse donc ce qu'il y a de plus profond et de plus énergique en nous : la croyance et le patriotisme !

HISTOIRE

DE JÉRUSALEM.

CHAPITRE I.

Le peuple hébreu en Égypte. — Voyage de quarante ans dans le désert. — Moïse, le livre de Job, appréciation du législateur israélite. — (1700-1450 avant J.-C.)

Dieu prend un peuple comme il prend un homme pour instrument de ses desseins. Il avait résolu de se servir de la nation des Hébreux, pour chasser la nuit du monde moral, révéler l'homme à lui-même, lui enseigner son origine et sa fin. Il donne le génie et la sagesse à Joseph qui, vendu par ses frères, arrive en Égypte où l'attend un sort magnifique; le fils de Jacob devient puissant à la cour de Memphis; il obtient de Pharaon que son vieux père aille le joindre, et voilà Jacob s'avançant vers les bords du Nil, accompagné de soixante-six fils ou petits-fils, sans compter les femmes, obscure caravane sur laquelle reposait un grand et glorieux avenir.

Dieu voulait que les enfants de Jacob, chargés de l'accomplissement de ses vues, se multipliassent rapidement, et c'est dans la contrée la plus féconde de l'univers qu'il les appelle; ils devaient être les porte-lumières au sein des

nations, et c'est au milieu du peuple le plus avancé de cette époque, qu'il les place tout d'abord. Le pays de Gessen où s'établirent les Israélites, était voisin d'Héliopolis, cette ville du Soleil qui, dans nos saintes Écritures, a gardé son ancien nom égyptien, *On*. Les Hébreux se trouvaient là comme à la source de la science antique; on étudiait à Héliopolis la philosophie, les astres, la nature; la ville du Soleil avait l'école des prêtres dont elle s'enorgueillissait plus que de ses monuments, de ses obélisques et de ses portiques; elle vit arriver plus tard les grands hommes de la Grèce, qui venaient y chercher la vérité. L'école d'Héliopolis dura plus longtemps que ses monuments.

Les Juifs eurent des épreuves à traverser avant d'être constitués en nation. Un horrible joug pesait sur eux. Les futurs dominateurs de l'univers moral étaient esclaves. Ils élevaient des digues et creusaient des canaux pour arrêter ou conduire les eaux du Nil; on les occupait durement à la construction des pyramides, ou des murailles pour enfermer les cités. Les Hébreux ont passé trois ou quatre siècles en Égypte (la durée de leur séjour dans ce pays est incertaine), et l'antiquité ne nous a rien appris sur ce long campement dans le royaume des pharaons; le silence des monuments de l'Égypte et des auteurs anciens, nous donne ici toute la mesure du dédain qui entourait les Israélites. La seule chose qu'on ait découverte dans ces régions, sur le peuple juif, c'est à Thèbes, le nom de *Ioudahamalek* (royaume de Judas), inscrit au nombre des trente nations traînées par le roi Sésonchis aux pieds de la trinité thébaine (1).

Cette poignée d'étrangers, venus à la suite d'un vieillard, s'étaient prodigieusement accrus. Il leur fallait un libérateur, un chef; la Providence y pourvoit; un enfant prédestiné échappe à la mort sur les eaux du Nil. Un grand homme, Joseph, monté au pouvoir à la cour des pharaons,

(1) M. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de la Nubie.*

avait fait venir en Égypte la famille à qui l'avenir appartenait ; un plus grand homme, Moïse, entré aussi à la cour des rois et grandissant à l'école des prêtres d'Héliopolis, tirera de la servitude cette famille qui est maintenant un peuple, et la conduira à l'accomplissement de ses destins. Nous ne suivrons point Moïse au pays de Madian, vers la mer Rouge, recueilli dans sa fuite par Raguel ou Zetro, dont il épouse une fille. Dans quelles méditations infinies nous aurions à pénétrer, si nous interrogions la pensée de Moïse, pasteur des troupeaux au milieu des silencieuses solitudes voisines du mont Oreb ! Que d'idées et d'images passaient et repassaient devant son génie, quand il songeait à ses frères devenus comme les bêtes de somme des Égyptiens, quand il sondait l'avenir et les secrets de la providence divine, pour y découvrir la liberté et la grandeur d'Israël avec des lois et une religion au-dessus de toutes les lois et de toutes les religions de la terre. On sait comment arriva à l'oreille de l'époux de Saphora la voix partie du buisson ardent, et comment il voila sa face à l'approche de CELUI QUI EST. La miraculeuse voix lui commandait de retourner auprès de ses frères d'Égypte, lui annonçait qu'il serait à l'abri de tout péril, et qu'il avait pour mission de les conduire au pays de Chanaam, malgré Pharaon. C'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui parlait à Moïse. La grêle, la sécheresse et la peste, l'invasion des moucherons et des grenouilles, les eaux changées en sang, les longues et épaisses ténèbres, l'immolation des premiers-nés, sont la punition de la résistance de Pharaon. Ce peuple qu'on ne veut pas laisser partir, et dont le Dieu se venge par d'effroyables prodiges, fait pressentir à l'imagination un drame unique dans les annales humaines ; puis, les six cent mille enfants d'Israël se mettent en route, passent la mer Rouge à pied sec entre deux longues montagnes d'eau immobiles sous la main de Dieu, et laissent derrière eux, dans les abîmes qui se sont refermés, l'armée égyptienne disparue comme une masse de plomb au fond des mers. L'amas de décombres, appelé

par les Arabes *Tel-Yhoudyeh* (montagne des Juifs), situé à quatre lieues du Caire, est aujourd'hui le seul vestige du séjour des Hébreux dans le pays d'Héliopolis.

Nous ne connaissons pas un spectacle plus intéressant, plus grand que celui de la nation juive s'avançant dans le pays de Chanaam (1), le royaume promis à leurs ancêtres. Ces terres, lentement traversées dans un voyage de quarante ans, ont peu changé d'aspect. Les solitudes de *Sur*, au delà du golfe de Suez, sont toujours sans verdure, sans le plus léger courant d'eau; on retrouve les eaux de Mara changées par Moïse en eaux douces, et les douze fontaines d'Élim, et ses soixante et dix palmiers, auprès desquels Israël dressa ses tentes. A la saison de leur passage, des milliers de cailles couvrent le désert de *Sin* comme à l'époque des Hébreux, et les Arabes y recueillent encore une manne, *semblable à la blanche graine de coriandre, et douce comme le miel.* Les serpents à l'haleine dévorante, les scorpions et les vipères qui menaçaient les Juifs coupables, n'ont pas quitté les solitudes de *Caleb* et de *Pharan*. Les rochers du Sinaï ont gardé je ne sais quelle stupeur solennelle depuis la sublime entrevue de Moïse avec Jéhovah.

Il est curieux de voir quelques images de l'Égypte se mêler à ces grandes scènes de l'épopée hébraïque. La loi révélée au bruit du tonnerre fut écrite sur la pierre, des deux côtés (*ex utrâque parte*), comme l'étaient les lois égyptiennes. Le veau d'or adoré au pied du Sinaï rappelle évidemment le bœuf Apis.

L'Exorde, le Lévitique, le livre des Nombres et le Deutéronome, qui sont à la fois comme l'Odyssée d'Israël et son code religieux et politique, nous montrent un grand génie sous le souffle perpétuel de l'inspiration divine, et un peuple à dure cervelle (*duræ cervicis*) qu'il fallait élever à la hauteur de son destin. Les prodiges se multipliaient inutilement sous les yeux des Juifs; le Seigneur, pour

(1) 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, 1491 ans avant J.-C.

parler comme l'Écriture, les avait portés dans ce désert, comme un homme porte son enfant; des instincts grossiers, le long abrutissement de la servitude égyptienne les retenaient dans ces régions inférieures qui sont fermées aux splendeurs de l'intelligence, dernières régions de l'âme, où ce qui est vrai, ce qui est beau ne saurait plus se comprendre.

Ce voyage de quarante ans aurait pu s'achever en quelques semaines, mais Moïse avait à faire l'éducation de la nation juive; il devait la discipliner, l'instruire. On ne pouvait rien fonder, rien accomplir avec la génération israélite, qui, esclave sur les bords du Nil, était tombée si bas, et qui (spectacle étrangement immonde!) se prosternait devant une idole, en face même de la montagne où tonnait la gloire du Dieu unique. La génération nouvelle était l'espoir du législateur inspiré; il passa les quarante ans du désert à la former à l'image des enseignements qu'il apportait; ce pèlerinage fut une grande école de morale et de religion, et par là, vraiment, Jéhovah avait son peuple choisi. Durant cet espace de temps, l'ancienne génération s'éteignait peu à peu; la nation naissante laissait derrière elle les pères et les aïeux jugés indignes de contribuer à l'œuvre de l'avenir : « Vos cadavres seront « couchés dans le désert (1), » leur avait dit le Seigneur. Il nous semble voir, à la suite des jeunes phalanges des Hébreux, le passé le plus grossier d'Israël disparaître dans un long sépulcre creusé sous le sable des solitudes. Tel est, à notre avis, le sens politique de ce verset du livre des Nombres : « Le Seigneur, irrité contre Israël, le fit « marcher quarante ans à travers le désert, jusqu'à ce que « fût consumée toute la génération qui avait fait le mal « en sa présence. »

Ces paroles avaient aussi un sens philosophique et moral qui peut s'appliquer à bien des époques dans la vie des peuples. Il arrive des temps où l'ignorance, l'orgueil, la

(1) Livre des Nombres, chap. 14.

dépravation passionnée font la guerre à la vérité, lancent de la poussière contre Dieu, renversent les monuments de la sagesse, et livrent le monde aux erreurs et aux crimes, comme on livrerait une cité à une armée de barbares. Quelque chose qui ressemble à la malédiction divine s'attache alors à la génération qui a commis ou laissé commettre cette farouche violation des lois divines et humaines; vainement le repentir, les nobles efforts, les instincts généreux se présentent pour relever les ruines et réconcilier la terre avec le ciel; vainement les hommes nouveaux qui n'ont pris aucune part à un déplorable passé prient, méditent, se consument en longs efforts, en laborieuses veilles pour effacer de lugubres traces, ressusciter l'harmonie des intelligences, et trouver des rivages plus heureux : une mystérieuse et inexorable loi d'expiation plane sur la société, et la condamne aux tourments du désert; caravane fatiguée, la société ne trouve que des eaux amères, le sable stérile, les vipères et les scorpions; le désert, toujours le désert devant elle; toujours les terres inféoondes et les horizons brûlants ; il doit en être ainsi jusqu'à ce que soit effacée de la terre la génération qui a fait le mal! L'entrée du pays de promission est fermée aux pères coupables. C'est aux fils seuls qu'il appartient de sortir des stériles solitudes où les âmes étaient tristement emprisonnées, de mettre le pied dans les régions heureuses, et de livrer ces batailles décisives au bout desquelles il y a gloire, domination et repos.

Dans le livre des Nombres (1), le Seigneur marque à Moïse les frontières du pays où doivent s'établir les Hébreux. Les diverses limites, torrents, cités, montagnes, mers, sont indiquées avec des détails géographiques qui supposent chez Moïse une parfaite connaissance de ces contrées. Quoique l'Écriture n'en dise rien, il est permis de penser que, durant ces quarante ans passés en fugitif, Moïse n'avait point borné sa vie aux solitudes de Madian,

(1) Chap. 34.

qu'il avait été voyageur, et s'était avancé jusqu'au sein de la région chananéenne promise au père des croyants. Cette terre, qu'il put visiter en pèlerin sublime, en ambassadeur de Jéhovah, il ne lui fut pas donné de la voir occupée par Israël; il n'eut point la sainte joie d'en prendre possession. Le vieux pasteur des Hébreux demande à Dieu qu'il lui accorde de franchir le Jourdain; et comme si le Seigneur sentait passer sur sa face je ne sais quelle ombre de tristesse divine, en repoussant une prière de son serviteur, il lui ordonne *de ne plus lui parler de cela* (1). La consolation dernière de Moïse sera de contempler, du haut d'un mont, l'héritage d'Israël au septentrion et au midi, au couchant et à l'aurore.

Arrêtons-nous devant ce grand nom de Moïse, qu'Hérodote a passé sous silence, que Diodore de Sicile et Strabon prononcent à peine, et qui ne s'est pas moins emparé glorieusement des siècles. Considérons la triple et sainte inspiration du poëte, de l'historien et du législateur. L'opinion la plus accréditée attribue à Moïse le livre de Job. Cette surprenante composition jaillit de son intelligence lorsqu'il était pasteur des troupeaux de Raguel. Ce furent sans doute des journées de douleur durant sa longue émigration vers les solitudes de la mer Rouge, qui amassèrent dans l'âme de Moïse ces torrents de sombre harmonie.

Tout homme qui a beaucoup souffert, qui a réfléchi sur le douloureux mystère de la vie, sur les profondes ténèbres de nos jours, s'attache au livre de Job comme à la plus haute, à la plus complète expression des angoisses de la terre. On entend dans ce poëme les cris du désespoir, les plaintes des victimes; on y voit les larmes tomber en silence des yeux humains; on y trouve le mal dans la triste variété de ses œuvres, et les épreuves de la vie dans tout leur formidable caractère. La créature, accablée sous le poids d'un arrêt qu'elle ne comprend point, se répand en malédictions et en blasphèmes. Puis Dieu parle à l'homme,

(1) Nequaquam ultra loquaris de hâc re ad me.

et, montrant sa grandeur, sa puissance et sa justice infinies, lui demande comment il ose vouloir entrer en discussion, en jugement avec son éternité. C'est alors que l'homme se soumet et espère. Voilà, en deux mots, le sens de cette sublime histoire de Job. Cette histoire, écrite il y a trente-cinq siècles, n'a pas vieilli, n'a rien perdu de son intérêt et de sa vérité; elle ne roule point sur des fables dont l'attrait s'affaiblit à travers les temps, ni sur des événements diversement jugés par les générations, et qui remuent d'une façon inégale l'esprit des peuples. L'histoire de Job sera toujours grande, toujours belle, toujours vraie de la même manière, parce qu'elle est l'histoire du genre humain dans ce qu'il y a de moins changeant, de plus irrévocable en son destin, je veux dire la douleur.

Nous éprouvons toujours un charme secret à rencontrer l'expression de nos sentiments intérieurs; mais dans cette expression de ce que nous avons senti, le côté des amertumes est ce que nous comprenons le mieux; la raison en est toute simple, c'est que la douleur est l'état le plus naturel de l'homme. Il y a, dans la gaieté, dans la joie, dans les plaisirs quelque chose qui nous dérobe à notre vie accoutumée, et voilà pourquoi nous les appelons des *distractions;* l'homme s'oublie alors lui-même, et c'est cet oubli de son propre mal qui amène les impressions heureuses. Si vous trouvez dans un livre ce côté des distractions humaines, vous n'en serez pas très-vivement saisi; ce sont des images qui s'offriront à vous, charmantes choses fugitives qui passent sur votre âme, qui vous illuminent dans la nuit, qui dorent magnifiquement votre horizon; et puis, quand le livre est fermé, vous retombez sur vous avec ennui, et votre œil s'arrête tristement devant les inexorables réalités de votre nature. Il n'en est pas de même du livre où nous pouvons contempler notre destinée dans toute sa vérité; nous l'ouvrons de préférence, nous repassons ses pages, nous aimons à écouter l'homme qui, dans ses plaintes, exprime nos souffrances, et je ne sais quel attrait nous pousse à nous visi-

ter dans notre propre abîme. Lorsque vous fermez ce livre-là, vous n'avez à redouter ni mécompte ni amertume soudaine, ni perte de ravissantes illusions ; le livre vous avait remis avec vous-même, vous y restez, et, pendant de longs instants, vous entendez en votre âme comme le murmure de vos soupirs ; c'est la plainte qui se prolonge : votre cœur devient alors comme le livre vivant où vous achevez de lire votre destin. Tel est le poëme de Job, ce triste et magnifique cantique de l'humanité exilée.

On connaît toute la magnificence de la poésie hébraïque, mais rien, dans la Bible, ne surpasse le livre de Job en richesse de style. Il y a, dans le Pentateuque, des cantiques et des récits dont on ne se lassera jamais d'admirer l'étincelante ou énergique expression, mais Moïse est bien plus poëte dans son livre de Job. Quelle grandeur ! quelle inépuisable variété d'images ! Comme la plainte est amère, la mélancolie profonde, la malédiction éloquente ! La voix de l'homme n'est jamais aussi puissante que dans les angoisses du désespoir. C'est là le caractère de notre organisation ; nous avons à peine quelques mots pour parler de joie et de bonheur, mais chaque bouche devient un fleuve d'éloquence quand il s'agit de se plaindre et de gémir. Remarquez comme le son de la voix humaine est grave, comme tous nos cris sont sérieux ! Les chants de gaieté me paraissent une violence faite à notre nature ; notre voix perd alors son plus grand charme, car elle est surtout belle dans les sujets tristes. Du reste, ce n'est pas seulement la voix humaine qui est grave, ce sont tous les bruits qu'on entend dans la création. Écoutez les mugissements de la mer, les fleuves, les torrents, les ruisseaux, les forêts agitées par les vents ; prêtez l'oreille à la pluie qui tombe, à la brise qui passe sur vos toits ; partout se révèle quelque chose qui semble s'attrister et pleurer : vous diriez que les hommes et toute la création forment comme un immense soupir qui monte, monte sans cesse vers Dieu.

Le poëme de Job, chant prophétique des afflictions des enfants d'Adam jusqu'au dernier jour du monde, reçoit,

dans les universelles mélancolies de l'époque actuelle, une frappante application. Au milieu des angoisses sociales, triste héritage des révolutions, que de bouches font entendre des plaintes semblables à celles de Job ! Combien vous rencontrez d'hommes qui maudissent le jour où ils sont nés, qui ont des jours vides, des nuits de tristesse, et qui sentent une grande joie quand ils ont trouvé le sépulcre ! Le livre de Job est aujourd'hui notre plus véritable histoire, notre plus douce poésie.

Dans le livre de Job, Moïse est l'historien de l'âme humaine; dans la Genèse, il est l'historien de la création, le révélateur surnaturel de toutes les origines. La naissance de la lumière, la formation du matin, du soir et de la nuit, les vastes eaux enfermées dans les profondeurs de l'abîme, la terre se couvrant de verdure et de forêts, le soleil placé au centre du firmament bleu, et la lune et les étoiles obéissant à la voix qui trace leur route à travers l'immensité; les animaux, dans leur variété infinie, prenant possession des mers, des montagnes et des plaines; l'homme enfin, le dernier et le plus beau des ouvrages de Dieu, recevant en quelque sorte l'investiture de la royauté au milieu du jeune univers; la primitive condition de bonheur de l'aïeul de la race humaine, la perte de l'Éden, pour avoir voulu trop connaître, pour avoir désiré devenir semblable à Dieu, et puis, la condamnation au travail, à la souffrance, à la mort, et la promesse d'une réhabilitation : tels sont les tableaux que nous trace la Genèse. Elle nous révèle le secret de l'âge du monde et de sa formation, le secret de la nature humaine tombée : en trois pages, Moïse nous a expliqué l'univers et l'homme. Il y a eu des milliers et des milliers de livres dans tous les âges, et chez toutes les nations anciennes et nouvelles, sur ces grandes choses-là dites en trois pages par Moïse; il n'y a eu de vrai que ce qui s'est trouvé conforme à son témoignage. Les efforts du génie de quarante siècles, les profondes investigations dans les entrailles du globe sur les plus lointaines plages, et dans les souvenirs les plus ténébreux du genre humain,

n'ont fait que donner solennellement raison à la cosmogonie mosaïque, et quand on a voulu étudier la mystérieuse nature de l'homme, avec son mélange de lumière et de nuit, de gloire et d'opprobre, de sublimité et de néant, il a toujours fallu remonter à un premier état de perfection, suivi d'une chute. Pour l'explication de l'univers, comme pour l'explication de l'homme, le récit de la Genèse est cet original divin dont il a circulé, au milieu des nations anciennes, tant de copies plus ou moins infidèles, plus ou moins défigurées.

Si le souffle de Dieu n'était pas là, si l'œuvre seule de l'homme se montrait à nous, il n'y aurait pas de langues assez éloquentes pour admirer le législateur des Hébreux. Ce Décalogue, auprès duquel les antiques lois de la Perse, de l'Inde; de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ne sont qu'images grossières ou inventions dures, et qui est devenu le suprême guide du genre humain; cette organisation morale, politique et religieuse d'une nation nouvelle, organisation s'étendant à tout à force de sagesse profonde, de justice et de prévision; ces règles, ces prescriptions, ces maximes exprimées avec une simplicité surprenante, nous apparaissent comme la vérité descendant des hauteurs divines pour visiter les hommes. Ce qui touche et frappe, à mesure qu'on arrive au terme du voyage d'Israël, c'est la vue de Moïse, chargé d'ans, se consumant en efforts pour rappeler aux Hébreux les bienfaits et la loi du Seigneur; plus le jour de la séparation approche, plus il est tourmenté du besoin de leur redire ces préceptes qu'il leur a enseignés pendant quarante ans, de leur remettre en mémoire ce qu'ils doivent accomplir dans le pays où les merveilles de la pensée divine les attendent. Les bénédictions réservées à la fidélité religieuse, les malédictions contre les transgresseurs de la loi, empruntent une imposante solennité à cette situation du vieillard qui bientôt ne parlera plus : on dirait un père de famille qui, sur les derniers confins de la vie, à l'aspect du sépulcre entr'ouvert, recueille ce qui lui reste de forces pour tracer à ses

enfants la grande ligne du devoir, leur montrer à quel prix s'achètent l'estime publique, l'honneur, le repos de la conscience, et par quelles voies on se précipite vers la ruine et l'ignominie, vers le mépris des hommes et la malédiction de Dieu. Moïse fut enseveli dans une vallée du pays de Moab, en face de Phogor ; à la date où s'écrivait le dernier chapitre du Deutéronome, nul homme n'avait connaissance du tombeau du chef des Hébreux. Un mystère dérobait au monde le lieu de sa sépulture, et l'imagination aurait pu croire que les dépouilles de celui à qui Jéhovah avait parlé comme un homme parle à son ami, avaient été emportées aux cieux.

CHAPITRE II.

Le pays de Chanaan. — Établissement des Hébreux dans ce pays. — Passage de la république à la royauté.

(1445-1060 ans avant J.-C.)

Les contrées qui, plus tard, furent nommées Judée et Galilée, les pays d'Apamée et d'Emesse formaient cette terre de promission où le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, avait appelé le petit peuple dont la mémoire devait occuper une si vaste place dans l'histoire du genre humain. Nous avons décrit ailleurs (1) ces diverses régions comprises entre la Méditerranée, la mer Morte et le Jourdain, entre les montagnes du Taurus et les frontières sablonneuses de l'Égypte. Si nous mettions sous les yeux du lecteur un panorama de la nature et des cités syriennes, nous ne ferions que nous répéter nous-même ; nous nous bornerons, dans ce travail, à peindre les lieux lorsqu'ils pourront servir à l'intelligence des événements ou ajouter à leur intérêt. Toutefois, au début de notre récit, il est important d'éclairer les lecteurs touchant le pays où tant d'événements vont se passer sous leurs yeux.

Ce pays avait de grandes richesses; le sol se couvrait

(1) Correspondance d'Orient.

de moissons de froment, d'orge et de riz ; il produisait le raisin, la figue, l'olive, l'amande, la grenade et le citron. On y recueillait le chanvre, le lin et le byssus, espèce de coton très-fin. Des terres apportées au penchant des montagnes, et retenues par des murs, comme aujourd'hui dans le Liban, formaient comme des vergers suspendus; dans les plaines, le labour était facile par l'extrême fertilité du sol; les pluies d'automne et de printemps, et les rosées de l'été remplaçaient les rivières; les eaux des sources étaient douces à boire, les pâturages abondants et les bestiaux nombreux. La fécondité de la terre avait passé dans les flancs de l'homme; la population s'y multipliait plus rapidement qu'en aucune autre contrée de l'univers. Les environs de Ramathat et de Joppé, et les plaines de Saron rapportaient au centuple ; le voisinage du lac poissonneux de Génézareth, offrait des lieux charmants, et la Galilée était un vaste jardin; le sens primitif du nom de la plupart de ses cités, est comme un témoignage de l'ancienne prospérité de cette région ; ici vous trouvez Capharnaüm (le beau bourg), là, Bethsaïde (la maison d'Abondance), plus loin, Naïm ou Nahim (la belle), Maghedam (la délicieuse).

Dans la chaude vallée de Jéricho, les récoltes mûrissaient les premières, et les dattes avaient un parfum plus exquis. Le baumier, dont la culture valut plus tard aux Romains un revenu annuel d'un million, ne croissait qu'en Judée. Le lac Asphaltite au fond duquel cinq villes dormaient leur sommeil de mort, déposait sur ses rives du sel et du bitume qui formaient deux branches d'industrie. On enduisait les navires de bitume comme maintenant de goudron, et le bitume servait encore aux Égyptiens pour embaumer et conserver leurs morts. Les cercueils des momies étaient faits avec le bois de sycomore, presque incorruptible et si commun en Palestine : le sycomore était aussi un bois de construction. Dans plusieurs plaines s'étendaient des forêts de palmiers, merveilleuse ressource pour une contrée; le fruit du palmier nourrissait les

hommes et les bestiaux : on se chauffait et on bâtissait avec son bois, on faisait des cordes, des paniers et des nattes en tressant son feuillage. Le térébinthe de Judée a été remarqué pour la flexibilité de son bois, pour sa durée et son beau noir. Les fruits du cyprès et du myrobolan servaient à composer des parfums. Les abeilles, nourries de plantes aromatiques dans les montagnes de Jérusalem, de Modin et d'Hébron, donnaient un miel exquis. Le murex, d'où l'on tirait la pourpre, se pêchait dans la mer qui bat les pieds du Carmel. Enfin, le Jourdain s'échappant des limites septentrionales de la terre de promission, et qui devait être un jour le fleuve le plus illustre de l'univers, vivifiait trente-cinq lieues de pays, avant de perdre ses belles eaux dans l'impure mer de Sodome.

Cette Judée, dont l'ignorance moderne a voulu faire un éternel amas de rocs stériles, n'a pas été seulement vantée par les livres saints et par l'historien Josèphe. « Les hommes sont sains et supportent les fatigues, dit Tacite, en parlant du pays des Juifs ; les pluies sont rares et le sol fécond ; les productions semblables aux nôtres y abondent ; on y trouve de plus, le baumier et le palmier (1). » Pline, dans son Histoire naturelle, a décrit la Judée et loué ses productions. Si de nombreuses erreurs n'avaient pas affaibli l'autorité de Strabon touchant la Syrie, nous pourrions rappeler les louanges qu'il donne au Liban, aux bords du Jourdain et de la mer de Galilée. Virgile (2) a chanté les palmiers d'Idumée. Auguste faisait ses délices d'une espèce de dattes que lui offrait tous les ans son poëte Nicolas de Damas, et que sa gracieuse reconnaissance avait surnommées les *Nicolaï*. Galien, voyageant, dans sa jeunesse, à travers l'Orient pour agrandir l'horizon de son génie, n'avait point dédaigné de visiter la Judée; sans doute il laissa de curieuses descriptions de cette contrée dans quelques-uns de ses nombreux écrits que le temps a ravis à la postérité.

(1) Histoires, liv. 5.
(2) Géorgiques.

Pausanias parcourut la Palestine et admira les trésors de son territoire ; si nous en croyons Suidas et Étienne de Byzance, Pausanias fit pour la Phénicie et la Syrie ce qu'il avait fait pour la Grèce, et son ouvrage ne nous est point parvenu. Le géographe Solin, dans son *Polyhistor*, a vanté les produits de la Judée, et, pour terminer cette indication des autorités païennes, nous citerons l'historien Ammien Marcellin, qui a parlé de l'ancien royaume des Hébreux comme d'une contrée fertile. C'est à de longs siècles de calamités de toute nature qu'il faut attribuer la pauvreté actuelle de ces régions.

Ce que nous disons ici doit suffire pour établir la vérité ; si le doute demeurait dans quelques esprits, nous les renverrions aux excellents Mémoires de l'abbé Guénée (1).

Il n'entre point dans notre plan de raconter en détail l'établissement des Hébreux dans les contrées promises à leur pieuse fidélité; ce n'est pas l'histoire des Juifs, mais l'histoire de Jérusalem que nous entreprenons. Nous devons donc nous borner à des traits généraux.

Cette région dans laquelle les Juifs venaient d'entrer après avoir passé le Jourdain, renfermait des places fortes et des populations belliqueuses ; les douze envoyés de Moïse y avaient vu, disaient-ils, de nombreux habitants, des hommes d'une plus haute taille que les Hébreux, des villes dont les murailles et les tours touchaient au ciel. Ces peuplades indigènes ou venues à la suite d'émigrations plus ou moins anciennes, étaient les Ammonites, les Madianites, les Moabites, les Amalécites, les Amorrhéens, les Philistins, les Héthéens, etc., etc. Les Hébreux se présentaient comme leur ennemi à tous; la guerre allait commencer, guerre terrible, guerre d'extermination. Que de combats! quelle mer de sang sortira des glaives des Israélites ! Le regard se détourne avec effroi de ces massacres se renouvelant sans cesse, et comme ils s'accomplissent

(1) Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

au nom de Jéhovah, nous devons faire dès ce moment une observation qui trouvera de fréquentes applications dans le cours de cette histoire.

En voyant le sang couler comme l'eau sous l'épée des Hébreux, et les vainqueurs multiplier, sous les formes les plus barbares les images de la mort; en voyant la compassion ou la lassitude du glaive parfois punies, ainsi qu'une violation des ordres divins, il faut se ressouvenir qu'il n'y avait aucune alliance, aucune transaction possible entre les Hébreux et les peuples de ce pays. Le Seigneur avait interdit toute amitié, tout rapprochement avec les habitants de la terre de Chanaan, et avait ordonné de les tuer sans miséricorde, de renverser leurs autels, leurs images, leurs bois sacrés : « Si vous ne les faisiez pas « mourir, disait le Seigneur, ceux qui resteraient se« raient comme des clous dans vos yeux, comme des « lances dans vos flancs (1). » La pensée de Moïse était l'établissement du dogme de l'unité de Dieu ; toute relation pacifique avec les nations idolâtres devenait dangereuse pour le peuple juif, poursuivi par les souvenirs de la mythologie égyptienne ; la guerre était nécessaire; la triple barrière des mœurs, des intérêts et de la religion, séparant éternellement les Israélites et les vingt nations qu'ils avaient à combattre, la lutte ne pouvait se terminer que par l'abaissement absolu de l'une des deux parties belligérantes : le champ de bataille devait rester aux indigènes ou aux Juifs venus des bords du Nil : il n'y avait pas de milieu politique à espérer.

Un fait dut contribuer à rendre moins difficile l'entrée des Hébreux dans ce pays, ce fut l'émigration d'une multitude de Chananéens. A l'approche de la nation qui avait miraculeusement traversé la mer Rouge, en laissant derrière elle, ensevelis sous les flots, les bataillons égyptiens, et qui avait triomphé de plusieurs peuples belliqueux de l'Arabie, les Chananéens menacés de cette invasion,

(1) Livre des Nombres, chap. 33.

furent saisis d'effroi ; un grand nombre s'en alla aux pays d'Afrique et de Grèce, dont les chemins leur étaient connus par le commerce. Le Seigneur, en divers passages de l'Écriture, avait annoncé aux Juifs la dispersion de leurs ennemis. Un curieux monument de cette dispersion se voyait au VIe siècle dans la Mauritanie Tingitane; deux colonnes de pierre blanche portaient une inscription phénicienne dont voici le sens : « Nous sommes ceux qui « avons pris la fuite devant le brigand Jésus, fils de « Navé, » c'est-à-dire Josué, fils de Nun. C'est Procope qui parle de ces deux colonnes; on a voulu contester son assertion, mais on n'a apporté contre elle que des dénégations purement gratuites.

La forme sociale des Juifs était une république dont Jéhovah était le chef. Cette théocratie était un gouvernement tout nouveau chez les hommes; avant Moïse, nul législateur, nul génie n'en avait eu l'idée. Un gouvernement qui ne soumettait pas l'homme à l'homme, mais à Dieu seul, relevait notre dignité morale, donnait aux lois l'immuable caractère de la divinité, ennoblissait l'obéissance, et rendait la rébellion plus difficile en la faisant plus criminelle : la révolte contre ses pareils se comprend mieux qu'une révolte contre Dieu. Les chefs étaient, non pas les maîtres, mais les dépositaires de la loi ; rien de plus sévèrement interdit qu'un changement, une modification, une addition ou un retranchement dans le code inspiré. L'Éternel, qui avait donné ce code, savait tous les besoins futurs de son peuple ; il n'y avait rien à refaire dans la législation, et par là devait se maintenir la grandeur politique : malheur aux nations à qui chaque jour il faut des lois nouvelles ! La législation de Moïse est le premier corps de législation écrit dans le monde, et nous offre tout d'abord l'idéal de la perfection sociale : nous voulons parler de Dieu placé comme le seul roi, le seul maître, le seul législateur d'une société.

L'égalité des portions dans le partage de la terre de promission, et cette loi des propriétés qui empêchait l'accu-

mulation des biens dans une même main, furent d'admirables conditions d'ordre dans la république hébraïque. Un homme forcé de vendre une terre avait le droit de la racheter lorsqu'il le pouvait; son bien lui était toujours rendu à l'époque de la solennité du jubilé, qui revenait tous les cinquante ans. Ainsi se maintenait l'équilibre des fortunes, le fléau du paupérisme, le plus grand mal de nos sociétés modernes, était inconnu aux Hébreux. Nous ne connaissons rien de plus beau que ces priviléges du jubilé restituant les terres à leurs premiers maîtres, et rendant la liberté aux esclaves. Les prêtres et les lévites n'avaient pas le droit de posséder dans la terre promise, mais ils avaient les prémices, la dîme, les victimes offertes en sacrifice; ces revenus étaient considérables.

Tant que vécut Josué, la république israélite se maintint régulière et forte. Après la mort du fils de Nun, il ne se trouva plus de mains vigoureuses pour soumettre le turbulent caractère des Hébreux; l'anarchie éclata parmi les douze tribus : elle dura seize ans. Mais chez un peuple qui avait besoin de la guerre pour se soutenir, l'anarchie eût mené promptement à la ruine; il fallait opposer à la ligue des indigènes le rempart vivant de l'union. Le gouvernement des juges rendit pour un temps sa force à Israël. On choisissait pour juge le plus vertueux, le plus habile, le plus intrépide. Othoniel, Gédéon, Jephté, Héli, furent les gloires de la judicature. A soixante ans, Samuel, usé moins par l'âge que par les laborieux efforts d'une carrière toute consacrée aux intérêts des Hébreux, considérant sa faiblesse, son impuissance à porter le poids des affaires, avait nommé à sa place ses deux fils, Jaël et Abia, dont la conduite fut l'avilissement de l'autorité : le peuple voulut changer la forme de son gouvernement, et demanda l'établissement d'une royauté.

Rien n'est plus curieux que le récit de l'assemblée des anciens d'Israël, tenue à Ramathat (aujourd'hui Ramla), pour demander à Samuel un roi. Cette résolution des Hébreux avait rempli l'âme de Samuel d'une affliction pro-

fonde : « Sa tristessse, dit l'historien Josèphe, alla mesme « jusques à luy faire perdre le boire, le manger et le « dormir; et son esprit estoit agité de tant de diverses « pensées, qu'il ne faisoit, durant la nuit, que se tourner « dans son lict. — Voilà que vous êtes devenu vieux, « lui dirent les anciens d'Israël, rassemblés à Ramathat, et « vos fils ne marchent point dans vos voies; donnez-nous « un roi pour qu'il nous gouverne, un roi comme en ont « toutes les autres nations (1). »

Samuel, dans son discours aux anciens d'Israël, s'efforça de les détourner de leur projet, en leur traçant le tableau des inconvénients de la royauté ; il disait que le roi aurait le droit d'enlever leurs fils pour conduire ses chariots, pour être ses cavaliers ou ses coureurs, pour en faire des tribuns et des centurions, des fabricants d'armes et de chars, pour les employer à la culture de ses terres et à ses moissons ; d'enlever leurs filles pour ses besoins domestiques, pour lui préparer son pain et ses parfums. « Le roi, ajoutait le prophète, donnera à ses serviteurs vos champs, vos vignes, vos plants d'oliviers ; il vous demandera une part de vos revenus pour ses eunuques et les officiers de sa maison ; il vous prendra vos serviteurs et vos servantes, la fleur de votre jeunesse, vos bêtes de charge, pour les employer aux travaux qu'il entreprendra ; il vous demandera la dîme de vos troupeaux, et enfin vous deviendrez ses esclaves; et vous vous plaindrez alors du roi que vous aurez choisi, et le Seigneur ne vous écoutera point, parce que c'est vous-mêmes qui aurez voulu un roi. »

Ainsi s'exprimait le prophète; l'amour de la royauté n'aurait pu résister aux sombres couleurs de son tableau, si les anciens n'avaient pas soupçonné l'exagération de la satire dans ce noir avenir du gouvernement monarchique que leur présentait Samuel. « Nous serons comme toutes « les nations, répondirent-ils ; le roi rendra la justice parmi

(1) Histoire des Juifs, livre 6, chapitre 4, traduction d'Arnauld d'Andilly.

« nous, il marchera devant nous, et nous défendra contre « l'ennemi (1). »

Ce goût pour la royauté était considéré comme une dégénération ; il avait excité le courroux divin, et cependant, dira-t-on, le Seigneur avait annoncé, dans le Deutéronome, que les Israélites se donueraient un roi ! « La « colère de Dieu, répond ici Maimonide (2), venait de ce « que les Hébreux avaient demandé un roi, avec des mur- « mures et comme des séditieux ; non pas dans l'intention « d'accomplir le précepte de la loi, mais parce qu'ils s'é- « taient dégoûtés mal à propos du gouvernement du saint « prophète Samuel, à qui Dieu dit formellement : C'EST « MOI QU'ILS ONT REJETÉ, ET NON PAS TOI. » Cette réponse de Maimonide n'est pas complète, et ne résoudrait pas tout à fait la difficulté ; on serait plus vrai en disant que le sens du passage du Deutéronome (3) était une prévision et non pas un ordre, et que le jour où cette prévision vint à s'accomplir, il y eut des efforts de la part de l'envoyé de Dieu pour détourner les Hébreux d'une résolution féconde en désastres.

Samuel comprit qu'il ne pouvait pas lutter contre la volonté universelle d'Israël. Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, dont la demeure était à Gabaa, l'homme le plus beau des douze tribus, et dépassant de toute la tête les Israélites de la plus haute taille, fut désigné au choix de Samuel par une inspiration céleste. Le prophète rencontra Saül aux portes de la cité de Masphat, un jour que celui-ci, las de chercher des ânesses perdues que son père aimait beaucoup, songeait à recourir à l'ami de Dieu, pour être mis sur les traces des bêtes égarées. Samuel, prenant Saül à part, lui déclara les desseins du Seigneur, le sacra roi en répandant de l'huile sur sa tête ; entre autres signes auxquels le fils de Cis devait reconnaître la vérité des paroles

(1) Livre des Rois, ch. 8.

(2) La Misna.

(3) Lorsque tu diras : J'établirai un roi sur moi, comme toutes les nations, etc. Chap. 17.

du prophète, il lui fut annoncé que les ânesses étaient retrouvées : « Aujourd'hui même, lui dit Samuel en le quit-
« tant, vous rencontrerez à l'heure de midi, près du tom-
« beau de Rachel, sur la frontière de Benjamin, deux
« hommes qui vous diront : *Les ânesses que vous étiez allé*
« *chercher sont retrouvées; c'est pour vous, et pour vous seul,*
« *que votre père est inquiet maintenant; on l'entend s'écrier:*
« Que ferai-je, pour avoir des nouvelles de mon fils? »

Quelle simplicité pleine de charme dans le choix merveilleux de l'homme de Gabaa! quel suave souvenir des mœurs primitives dans ce beau Saül cherchant dans la contrée des ânesses perdues, et rencontrant un ami de Dieu qui le fait roi!

Le fils de Cis, qui, jusque-là, avait passé ses jours à conduire les bœufs et à cultiver les champs, prit tout à coup rang parmi les prophètes, et, saisi de l'esprit divin, chanta les saints cantiques. Bientôt tout le peuple fut convoqué à Masphat. Samuel, pour rendre en quelque sorte inattaquable l'élection de Saül, voulut la soumettre à la décision du sort : tombé sur la tribu de Benjamin, le sort, jeté de nouveau sur les différentes familles de cette tribu, favorisa le fils de Cis.

En passant de la forme républicaine à la forme monarchique, les Hébreux ne changeaient pas de constitution politique; une forme était changée, mais pas un mot ne l'était dans la législation : Jéhovah demeurait toujours le chef suprême des Israélites; et la loi de Moïse, la seule loi de la nation. Pourtant, après l'élection d'un roi, Samuel crut nécessaire de régler les rapports et les droits du monarque et du peuple. Il composa une sorte de code monarchique (1) qui fut déposé *devant le Seigneur*, probablement dans l'arche d'alliance. Cet ouvrage de Samuel, qui était comme la charte d'Israël, n'est point parvenu jusqu'à nous; la perte en est regrettable. Il eût été intéressant d'apprendre comment on entendait la royauté il y

(1) Livre des Rois, liv. 1, chap. 10.

a trois mille ans, dans les pays de Masphat, de Ramathat et d'Éphraïm ; peut-être le livre du vieux prophète nous eût-il offert la solution d'importantes questions politiques. Samuel avait pu, dans son livre des devoirs du roi, prendre pour texte ce passage du Deutéronome (1) :

« Lorsqu'il sera constitué roi, il ne rassemblera point des chevaux pour ramener le peuple en Égypte; le Seigneur vous a ordonné de ne plus retourner par le même chemin; il n'épousera point plusieurs femmes de peur qu'elles ne gagnent son esprit, et n'amassera pas de l'or ni de l'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il prendra, pour son usage, une copie de cette loi, recevant le livre des mains des prêtres de la tribu de Lévi ; il la gardera avec lui, la relira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et qu'il demeure fidèle aux préceptes et aux cérémonies qui sont consignés dans la loi. Que l'orgueil n'élève point son cœur au-dessus de ses frères, qu'il n'incline ni à droite ni à gauche, et il obtiendra, ainsi que ses fils, un long règne sur Israël. »

Saül, élevé au pouvoir royal dans toute la force de la jeunesse, avait marqué les premiers temps de sa domination par des victoires sur les Ammonites et les Amalécites; Jonathas, un de ses trois fils, jeune homme vif, hardi, plein de dévouement et de courage, était un des plus brillants appuis des armes paternelles. Abner, cousin de Saül, commandait les troupes. Le peuple hébreu se montrait redoutable au dehors. Mais ce n'est point à Saül et à sa famille que devait rester la couronne ; le fils de Cis est déclaré coupable parce qu'il a offert un sacrifice sans attendre le prophète, parce qu'il a épargné, dans le carnage des Amalécites, le roi de cette nation; Samuel annonce à Saül que le Seigneur est irrité contre lui et que la couronne va tomber de sa tête. Ce seraient là d'étranges façons d'agir, si on les jugeait au point de vue de nos mœurs et de nos idées. Pour ce qui est de l'accusation de miséri-

(1) Chap. 17.

corde envers le roi des Amalécites, qu'on se rappelle l'observation faite plus haut sur l'intérêt religieux qui interdisait tout ménagement vis-à-vis des nations dont le voisinage était si dangereux pour les Israélites; n'oublions pas aussi que la douceur ne fut jamais le caractère des mœurs politiques de l'Orient. Quant au sacrifice offert sans le prophète, et qui est reproché comme un crime à Saül, il est bien évident que le dessein de Samuel était de séparer solennellement les droits du pontife de ceux du roi, de proclamer que l'autel appartient au prêtre, et que la plus odieuse, la plus impie des usurpations, c'est la royauté prenant la place du sacerdoce.

Le prophète de Ramathat, après avoir fait tuer Agag, roi des Amalécites, pour donner au Seigneur un commencement de satisfaction, s'en va à Bethléem chercher celui qui doit régner. Isaï ou Jessé avait huit fils, dont le plus jeune, l'enfant de sa vieillesse, âgé d'environ quinze ou seize ans, gardait les brebis; c'était un bel adolescent à la blonde figure, robuste, courageux, habile à tirer de la harpe de mélodieux accents. Cet enfant de Bethléem, sacré roi par Samuel au milieu de ses frères étonnés, c'était David, David dont la sainte renommée de roi, de guerrier et surtout de poëte, devait retentir jusqu'aux derniers âges du monde.

L'esprit du Seigneur s'était retiré de Saül, dit l'Écriture (1), et l'esprit du mal l'avait saisi; on le voyait tantôt plongé dans une mélancolie profonde, tantôt livré à de violents accès de frénésie. On sait comment ses amis et ses serviteurs lui proposèrent pour remède les douces harmonies, et comment Saül envoya des messagers à Isaï pour lui demander son fils David. Celui-ci arriva auprès du roi avec un âne chargé de pain, d'un chevreau et d'une urne de vin : chez les peuples d'Orient on n'aborde jamais les grands les mains vides. Lorsque le père de Jonathas était en proie à son mal accoutumé, le jeune pâtre de Bethléem

(1) Les Rois, liv. 1, chap. 16.

endormait les sombres fureurs du roi au bruit de sa harpe et de ses cantiques : Saül ne se doutait pas que l'enfant obscur dont les accords charmaient ses douleurs, était précisément celui au profit de qui Samuel lui avait ravi sa royale puissance.

Le combat de la vallée du Térébinthe, située à une lieue et demie au nord-ouest de Jérusalem, est trop connu pour qu'on s'y arrête ici. Toutes les bouches répétaient le nom du jeune vainqueur du géant philistin, et chacun pressentait sa grandeur future. Dès ce moment Saül conçut la pensée de se débarrasser de David, et cette pensée ne le quitta qu'avec la vie. Nous ne suivrons point le fils d'Isaï traînant ses jours vagabonds de cité en cité, de désert en désert, obligé de se tenir en continuelle garde contre la haine et les piéges de Saül. La nouvelle de la mort de Samuel remplit d'amertume le cœur du jeune fugitif alors caché dans les solitudes de Pharan. Après la bataille de Gelboé, où périrent Saül et ses trois fils, Jonathas, Abinadab et Melchisa, après cette bataille dont il déplora le désastre en termes si touchants (1), David, âgé d'environ trente ans, fut salué roi par sa tribu de Juda, la plus puissante des tribus d'Israël; elle le défendit avec fidélité et vaillance contre les efforts d'Isboseth, dernier fils de Saül, couronné par les onze tribus.

Mais ces deux partis, dans un royaume naissant, étaient déjà un malheur ; on pouvait y voir un triste présage des futures discordes du peuple hébreu. Tandis qu'Israël se partageait ainsi en deux camps, le meurtre se chargea de rétablir l'unité du pouvoir ; Joab, un des chefs des troupes de David, perça lâchement de son épée Abner surpris et désarmé. Abner commandait les forces du fils de Saül, mais il inclinait vers la cause de David, et cet homme de guerre, que l'Écriture nous représente comme habile et courageux, inquiétait la jalouse ambition de Joab.

De plus, deux hommes de la tribu de Benjamin, voulant

(1) Les Rois, liv. 2, ch. 1.

faire fortune par un assassinat jugé utile à David, coupèrent la tête au roi Isboseth, pendant qu'il dormait à l'heure de midi. Ils coururent du coté d'Hébron, porter à David cette tête encore sanglante, pour recevoir sans retard le prix de leur barbare dévouement; le fils d'Isaï, qui avait puni de mort celui qui avait osé porter la main sur Saül, l'oint du Seigneur, étendu au champ de bataille de Gelboé, fit périr dans les supplices les meurtriers d'Isboseth. La tête du dernier fils de Saül fut portée avec respect et solennité dans le sépulcre d'Abner, à Hébron (1). Le chemin du crime peut mener au trône, mais le véritable génie ne prend point ce chemin. Même au point de vue du calcul de l'ambition, cette voie serait mauvaise, car les pieds teints de sang ne sont pas solides; les taches rouges sur les marches d'un trône, et que l'Océan tout entier ne pourrait pas laver, finissent toujours par amener de ces grandes chutes dont la terre retentit. La soudaine et généreuse indignation de David contre les meurtriers d'Isboseth, ne contribua pas faiblement sans doute à réunir à sa cause les onze tribus longtemps ses ennemies. Et tout Israël lui dit : « Nous sommes votre bouche et votre chair; hier et « avant-hier, lorsque Saül régnait, c'est vous qui nourris« siez et qui conduisiez Israël, car le Seigneur notre Dieu « vous a dit : Tu feras paître mon peuple d'Israël et tu « régneras sur lui (2). »

(1) Les Rois, liv. 2, chap. 1.
(2) Livre premier des Paralipomènes, chap. 11.

CHAPITRE III.

Conquête de Jérusalem par David. — État du monde à cette époque.

(1047 avant J.-C.)

Nous n'avons pas le moyen de percer la profondeur de la nuit qui enveloppe les premiers temps de cette ville, dont le nom a passé avec tant de bruit par toutes les langues humaines. Jérusalem commença par une forteresse sur le mont Sion, voilà ce que nous savons. La montagne qui fut témoin du sacrifice d'Abraham, est-elle la même que le mont Moriah où devait s'élever le premier et le plus beau temple consacré à l'unité de Dieu ? La ville de Salem, dont Melchisédek fut pontife et roi, est-elle la même que Jérusalem ? La tradition la plus générale a résolu affirmativement ces deux questions, et Bossuet lui-même l'a adoptée; l'imagination chrétienne aime à placer l'autel de l'immolation d'Isaac, dans ces lieux où, dix-neuf siècles plus tard, se dresse la croix d'une plus grande victime ; elle aime à rapprocher le pontife de Salem du pontife éternel du monde moral, et leur donner la même cité pour terrestre royaume ; la critique historique a gardé des doutes à cet égard.

Nous pourrions entrer dans des dissertations qu'il serait facile de rendre savantes. Bornons-nous à éclaircir en deux

mots la seule question dont nous ayons à nous occuper ici, celle qui touche à Jérusalem. La cité de Melchisédek appartenait, d'après la Genèse, au territoire de Sichem (1) ; Jacob y planta ses tentes en revenant de Mésopotamie ; il avait passé auparavant par Socoth, sur la rive orientale du Jourdain; c'est après avoir quitté Salem, que le patriarche voyageur arriva à Bethel, située à l'orient de Sichem. Cette simple indication des lieux doit, selon nous, suffire pour trancher la difficulté ; du moment que la Genèse place Salem, ville de Melchisédek, sur la rive occidentale du Jourdain, au nord de Bethel, il n'est plus permis de la confondre avec l'autre cité de Salem qui, tombée au pouvoir de Jébus, ajoutant à son nom celui de son nouveau maître, s'appela *Jébusalem* ou *Jérusalem :* celle-ci était située à douze heures de la mer, dans les montagnes, à neuf heures à l'occident du Jourdain, à douze heures au sud-ouest de Bethel. Nous ne pensons pas que la confusion des deux Salem, tant de fois reproduite, puisse désormais se montrer encore.

Adonisek, l'un des cinq rois que défit Josué, commandait sur le mont Sion. Ce qu'on appelle la nation jébuséenne, était une peuplade à qui l'histoire a donné le nom du troisième fils de Chanaam. Elle s'établit avec son chef, dans les murs de Sion qu'elle avait conquis. La tribu de Benjamin, réunie à celle de Juda, parvint à occuper la partie basse de la cité de Jébus, mais se fatigua dans des luttes inutiles pour chasser de la citadelle le peuple qui la tenait en son pouvoir. Le livre des Juges nous dit que les fils de Benjamin demeurèrent avec les Jébuséens; mais entre les Israélites établis sur le mont Moriah et les Jébuséens maîtres du mont Sion, combien d'inévitables combats qui n'ont point eu d'historien ! Il y avait plus de deux siècles que la forteresse de Jébus bravait toutes les attaques des Juifs, lorsque David, parti d'Hébron, se présenta pour en faire la conquête.

(1) Urbem Sichimitarum.

La nation israélite, entourée d'ennemis, avait besoin d'une capitale assise dans une forte position ; le siége du naissant royaume de David, exposé à de continuelles agressions, devait être une de ces places où la nature vient en aide au courage qui veut se défendre. Les plaines, les bords des fleuves ou des mers, conviennent aux peuples livrés aux paisibles travaux du commerce; mais cette nation étrangère qui grandissait menaçante, qui s'était mise ouvertement en hostilité avec tous les pays environnants, ne pouvait se maintenir que par la guerre et la victoire : il lui fallait, pour emplacement de sa métropole, une situation formidable comme celle qu'offraient les montagnes de Sion, d'Acra, de Moriah ; à l'orient, la profonde vallée appelée dans la suite vallée de Josaphat, s'étendant entre la ville et le mont des Olives, rendait la place imprenable ; au midi, le ravin escarpé de Géhennon ou Ben-Hinnon ; au couchant, la pente roide du mont Sion, complétaient la défense de la position. C'est vers ce point que le roi des douze tribus avait tourné son regard ; sa pensée rapide y avait marqué le théâtre de la grandeur des Hébreux.

David, suivi de la fleur des guerriers de Juda et de Benjamin, paraît sous les murs de la forteresse jébuséenne ; l'ennemi, se croyant assez invincible pour user de raillerie, lui avait fait dire qu'il ne lui opposerait que des aveugles et des boiteux. On sait comment la citadelle fut emportée. David promit le grade de général d'armée à celui qui le premier monterait sur les murs de Sion. Aussitôt, les trente forts qui forment l'élite de la petite armée royale, volent à l'assaut ; mais voilà qu'un guerrier les devance, c'est Joab, neveu du roi ; l'impétueux guerrier plante son échelle au pied du mur, brave une pluie de flèches et de pierres, s'établit sur la brèche et attend victorieusement que d'autres guerriers viennent se joindre à lui. La forteresse est prise ; l'épée dévore toute la population jébuséenne.

La conquête de Jérusalem par les armes de David est le

premier événement important qui touche à la ville sainte; un grand roi se montre à nous, debout sur le seuil de l'histoire monarchique des Hébreux, comme ces statues des demi-dieux qui, dans le monde ancien, gardaient l'entrée de la cité. Mais, avant de poursuivre notre étude de cette Jérusalem, qui doit changer la face de l'univers, voyons quel était l'état du monde, alors que, sur les montagnes de Sion et de Moriah, David jetait les fondements d'une immense gloire. Jérusalem est la mère religieuse du genre humain; il est curieux de reconnaître dans quelle situation elle trouve les hommes à son apparition dans l'histoire, pour mieux comprendre l'heureuse transformation que doit leur faire subir, dans la suite des siècles, la doctrine du divin crucifié.

Regardons d'abord du côté de l'Égypte; cette contrée doit être nommée ici avant toutes les contrées de l'univers. Elle avait vu passer vingt dynasties; les pyramides, ces montagnes que l'homme a faites, portaient aux cieux d'impérissables masses; Thèbes, Memphis, Tanis, Héliopolis, Syène étalaient leurs graves merveilles, qui devaient faire l'entretien de la plus lointaine postérité. L'Égypte possédait la sagesse, mais les prêtres la gardaient comme un secret; ils cachaient la vérité au peuple, comme si son œil eût été trop faible pour la contempler, ou comme si on eût jugé son bonheur inséparable de l'ignorance. Le culte des symboles et des manifestations de l'Être éternel avait peu à peu amené les Égyptiens à quelque chose de pareil au panthéisme; les astres, les animaux et les plantes recevaient leurs hommages; le Créateur avait disparu sous l'adoration de ses œuvres.

La civilisation égyptienne naquit des tombeaux; la pensée de la mort, cette pensée si féconde dans sa terreur, fut la première institutrice du cœur de l'homme; elle règle et adoucit les intelligences par la croyance à la vie à venir, fondement de la morale sur la terre. L'Égypte traitait ses morts avec un soin magnifique, attesté par les imposantes nécropoles de Thèbes et de Memphis; toutes les images de

la vie étaient représentées dans les hypogées. Les habitants des rives du Nil regardaient le trépas comme un sommeil se prolongeant jusqu'à des époques indéterminées ; et, pour qu'à un signal divin, les morts fussent tout prêts à recommencer la vie, on plaçait des vêtements sous leur tête. L'espoir d'une résurrection générale, non point à la fin, mais à la suite des temps, était accompagné de l'idée que le retour à la lumière ne pouvait s'accomplir sans la conservation des corps; de là l'embaumement des riches et des pauvres au moyen du nitre ou du sel.

Dans le voisinage de Memphis, une ingénieuse mythologie retraçait les mystères d'au delà le sépulcre. Le lac Acherusia, la barque du vieux nocher, le tribunal d'Osiris, les verdoyantes campagnes et le triste Amenti, les canaux aux flots jaunes et silencieux, offraient à l'imagination les diverses destinées des ombres et leur demeure.

Telle était l'Égypte avec ses pharaons, ses monuments, ses croyances et ses fables ; la nation des bords du Nil se composait de trois classes : la première sacerdotale, la seconde militaire ; les laboureurs, les artisans et les ouvriers formaient la troisième. Cette différence des classes ne constituait pas une inégalité politique, comme on le penserait d'abord ; tout ce qui concourait au service et à l'entretien du royaume se trouvait ennobli. Cette fraternelle harmonie des conditions en Égypte était peut-être présente à l'esprit de Platon, lorsqu'il écrivit son beau rêve de la République. L'histoire a admiré le gouvernement, les lois, le caractère, le génie inventif des Égyptiens; les mœurs publiques avaient pour fondement l'amour de la vertu, du devoir et de la soumission, la loi du travail et de l'utilité, la constance dans les idées et les coutumes. Maîtres d'un beau et riche pays, les Égyptiens se trouvaient bien chez eux et n'étaient point animés de la passion des conquêtes ; ils eurent des rois guerriers, mais on peut dire que le génie égyptien fut un génie pacifique, incessamment préoccupé de conservation, de durée et

d'avenir, une puissance sérieuse, monotone et féconde comme la terre qu'elle habitait.

L'Égypte écrivait ses annales avec les monuments de pierre ou de brique qu'elle élevait : Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent beaucoup de choses, mais les véritables historiens de la nation égyptienne sont les pyramides, les obélisques, les hypogées, immortels témoins tout chargés des secrets des anciens âges. Il fallait qu'il se mêlât aux plus brillantes civilisations de ces époques quelque chose de grossier et d'immonde : le plus avancé, le plus sage des peuples d'alors adorait le serpent, l'ichneumon et le crocodile !

Babylone, fondée par le fort chasseur de la Genèse, appelée par Isaïe *la reine entre les royaumes du monde,* et par Hérodote la première cité de l'univers, couvrait de ses murs et de ses palais les deux rives de l'Euphrate. Sur les vastes débris de la tour de Babel s'élevait le temple de Bélus. Chose digne de remarque, cette tour de Babel, premier grand ouvrage des hommes, sera le dernier peut-être à s'effacer de la terre. Ce qui reste de ce monument forme une sorte de colline qui, sous le nom de *Birs-Nembrod,* semble vouloir égaler en durée les collines et les montagnes de la nature, comme pour perpétuer le souvenir de l'antique orgueil humain. Ninive, métropole des Assyriens, comme Babylone l'était des Chaldéens, s'étendait sur la rive gauche du Tigre. Les deux cités placées dans le beau pays, berceau de la famille humaine, tiraient du commerce leurs prodigieuses richesses; elles étaient les routes par où passaient les trésors des peuples ; les produits de l'Inde, de la Perse, de l'Afrique, leur arrivaient sur le Tigre et l'Euphrate ou sur le dos des chameaux.

A quelques journées de marche de Jérusalem, la Phénicie se montrait en possession d'une civilisation brillante dont elle portait les bienfaits sur les plus lointains rivages. Tyr battait les mers avec les ailes de ses mille vaisseaux, comme parle l'Écriture, et Sidon était l'atelier des fines merveilles de l'Asie.

Au temps de David, il y avait un siècle et demi qu'était tombée la ville de Troie, bâtie aux sources du Scamandre et sur des hauteurs qui dominent le Simoïs. La plaine, maintenant inhabitée, qui se prolonge depuis l'Hellespont jusqu'à la cité de Priam, avait vu ces combats auxquels l'imagination d'Homère, cent ans après David, a donné de si magnifiques proportions, et dont le souvenir, revêtu de tous les enchantements de la poésie, devait vivre à travers les âges. Le royaume d'Athènes, né d'une colonie égyptienne, avec la législation et les croyances des bords du Nil, avait fermé la liste de ses maîtres couronnés, et se faisait gouverner par des archontes. Les bords de l'Hermus, du Méandre et du Lycus se couvraient de cités grecques; Médon régnait à Argos. Le royaume de Sicyone était tombé au pouvoir des Héraclides. Les sciences, les lois et les fables de l'Égypte et de la Phénicie civilisaient l'Attique, le Péloponèse et l'Archipel, qui devaient, à leur tour, créer une civilisation à l'image de leur génie. Carthage, portant dans ses flancs la guerre contre une terrible souveraine qui n'était pas encore née, grandissait sur la côte africaine où l'avaient placée des enfants de Tyr. Albe, avec ses rois latins, reculait de jour en jour ses limites, en attendant qu'il partît des sept collines dont elle était séparée de quelques lieues, une domination qui la fit disparaître. Quant à ces contrées de l'Occident destinées à entrer un jour dans l'histoire sous les noms de France, Angleterre, Espagne, Allemagne et Russie, elles offraient des plaines incultes, des vallons marécageux, des forêts profondes, et des peuplades menant une dure vie qui avait de sombres mystères.

Ainsi allait le monde à l'époque où David, jeune encore, fondait la monarchie israélite.

CHAPITRE IV.

Règne de David, depuis la prise de Jérusalem jusqu'à l'usurpation d'Absalon.

(1046 — 1026 avant J.-C.)

David avait trente-huit ans quand le mont Sion devint sa conquête. Cette victoire donnait à la puissance monarchique des Hébreux un centre redoutable. La capitale israélite prit le nom de ville de David. La fortification de la citadelle et l'agrandissement de la cité occupèrent d'abord le roi. Sur le mont Sion, qui formait la haute ville, s'éleva un palais destiné à servir de demeure aux monarques d'Israël. Des édifices, premiers témoignages d'une splendeur naissante, embellirent la cité nouvelle. Un allié de David, Hiram, roi de Tyr, dont la domination s'étendait sur les côtes de la Phénicie et les montagnes du Liban, fournit à David du bois de cèdre et d'habiles ouvriers. Le nom de ce prince tyrien se mêle encore dans la suite au récit de la magnificence de Jérusalem.

Les forces de David grandissaient; les Philistins s'en alarmèrent. Ces Philistins, dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Hébreux, formaient un petit empire composé de cinq cités : Gaza, Ascalon, Azot, Geth, Acca-

ron ou Acra. C'était une colonie égyptienne qui, à une époque reculée, avait envahi les fécondes terres, voisines de la mer, sur un espace de trente ou quarante lieues. Les Philistins émigrèrent, partagés en tribus qui chacune avait un chef appelé satrape; ils adoraient les divinités des bords du Nil, et principalement Dagon, moitié homme, moitié poisson, à qui la Syrie croyait être redevable du bienfait de l'agriculture. Les Juifs, venus d'Égypte comme eux, ne pouvaient se défendre d'un certain penchant pour les idoles, et les mœurs des Philistins ne leur inspiraient pas toujours une grande répugnance. Mais les chefs des Hébreux, qui avaient mission d'exterminer les adorateurs des dieux sortis de la main de l'homme, prêchaient au peuple de Jéhovah de rompre tout pacte avec ces enfants de l'erreur.

Les Philistins, ne voulant pas laisser s'éteindre la puissance de David, mirent sur pied une troupe qui s'avança jusqu'à la vallé de Rahaïm, ou vallée des Géants; on appelle de ce nom une sorte de petite plaine qui se prolonge dans la direction du chemin de Jérusalem à Bethléem. David n'attendit pas l'ennemi dans les murs de Sion, qu'il s'occupait de fortifier; il y organisa une défense pour abriter les travailleurs, et alla se poster avec ses guerriers auprès de la caverne d'Odolla, à une lieue au sud de Bethléem. Le camp des Philistins couvrait les collines de cette dernière cité, et l'ennemi se trouvait ainsi resserré entre Jérusalem et la troupe de David. On était alors au temps de la moisson; les feux du soleil tombaient ardents sur la terre; David, couvert de sueur, s'écria dans son camp d'Odolla : « Oh! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau « de la citerne qui fait face à la porte de Bethléem! » Trois braves, Abisaï, frère de Joab, Banaïas, fils de Joïada, descendant d'Aaron, Jonatham, fils de Samaa, après avoir entendu cette exclamation, partent aussitôt à l'insu du roi. Il fallait traverser le camp ennemi pour arriver à la citerne; les trois braves n'ont point songé aux dangers; ils reviennent sains et saufs de leur expédition hardie,

apportant à David l'eau qui, sous le brûlant soleil, avait été si vivement désirée. Le roi, surpris et tout ému d'un tel dévouement, refuse de boire : « Je ne ferai point cela « en présence de mon Dieu, dit-il, et je ne boirai point le « sang de ces braves; c'est au péril de leur vie qu'ils m'ont « apporté cette eau (1). » Et David en fit une libation au Seigneur. Qui faut-il le plus admirer ici? Sont-ce les trois guerriers exposant leurs jours pour aller chercher un peu d'eau à leur roi? ou bien est-ce le roi refusant de boire de l'eau qu'il aime, mais qui aurait pu coûter si cher? On montre, aujourd'hui encore, au voyageur, la citerne qui se rattache à cet héroïque souvenir des temps bibliques.

David consulta le Seigneur pour savoir s'il devait marcher contre les Philistins : « Les livrerez-vous entre « mes mains? » lui demanda le roi, et le Seigneur répondit : « Va, et je te livrerai les Philistins. » La bataille eut lieu, et le champ du combat resta aux Hébreux. Les vainqueurs trouvèrent, parmi les dépouilles de l'ennemi, des idoles qu'ils brûlèrent. En mémoire de cette journée où Jéhovah avait divisé les ennemis d'Israël comme on *divise les eaux*, David appela le lieu du combat : *Baalpharasim* (champ de division).

Peu de temps après, les Philistins, voulant venger leur défaite, rallièrent les débris de leur troupe et se présentèrent dans la même vallée de Raphaïm. David consulta le Seigneur avant de livrer bataille. « Ne marche point contre « eux, dit le Seigneur, mais tourne sur leurs derrières « pour revenir ensuite par le bois des Poiriers, et quand « tu entendras sur la cime des poiriers un bruit comme « les pas d'un homme, tu en viendras aux mains, car c'est « alors que le Seigneur te précédera pour frapper le camp « des Philistins. » Ainsi fit David; il poursuivit victorieusement les Philistins jusqu'à Gazer ou Gaza, aux frontières méridionales du pays chananéen.

Notre simple récit s'élève ici tout seul à la hauteur de

(1) Liv. 1 des Paralipomènes, chap. 11.

l'épopée ; David consultant le Seigneur avant la bataille, comme un ami consulte son ami, est mille fois plus poétique que les conquérants du monde païen interrogeant les oracles ; ce bruit divin sur la cime des poiriers, donné comme signal du combat, offre un charme de merveilleux que la muse grecque ou romaine ne connut jamais.

Les deux triomphes contre les Philistins affermissaient le pouvoir royal de Jérusalem. La pieuse reconnaissance de David se répandit en poétiques accents : « Je vous aime« rai, Seigneur, qui êtes ma force, mon appui, mon « refuge, mon libérateur, et j'espérerai en vous, ô mon « protecteur et mon salut ! » David chante la grandeur, la majesté terrible de son Dieu ; sous le souffle du Seigneur la terre s'agite et tremble, et les montagnes sont ébranlées ; Jéhovah abaisse les cieux et descend ; la nuit est sous ses pieds ; ses flèches dissipent les ennemis, sa foudre les dévore. Qui est Dieu, excepté le Seigneur ? Qui est fort, excepté le Dieu d'Israël ? C'est lui qui a dressé David aux combats, et qui a fait de son bras vigoureux comme un arc d'airain (1).

Dieu avait marqué Jérusalem pour être le centre des grandes choses religieuses ; il importait que David commençât à donner à cette métropole du nouveau royaume un caractère vénérable et saint. L'arche d'alliance, d'abord placée par Josué à Silo, dans le territoire d'Éphraïm, au centre de la terre promise, restée pendant quatre mois au pouvoir des Philistins, comme un drapeau enlevé, se trouvait, depuis vingt ans, à Cariathiarim, petite cité de la tribu de Juda, à peu de distance au sud-ouest de Bethléem ; un lévite en avait la garde. Cette arche était un coffre fait dans le désert, en bois de sétim que la corruption ne pouvait atteindre ; elle avait en longueur, largeur et hauteur deux coudées et demie (un peu plus de quatre pieds) ; elle était, au dehors et au dedans, recouverte de lames d'or. Au quatre coins était un anneau d'or ;

(1) Psaume 17.

on y passait des bâtons de bois de sétim dorés pour la porter. L'arche renfermait les deux tables de la loi, une urne d'or avec de la manne, souvenir du désert, le livre du Deutéronome, et la verge d'Aaron qui avait fleuri en confirmation de la dignité sacerdotale accordée à la tribu de Lévi.

Le roi eut la pensée de faire transporter à Jérusalem le dépôt sacré. Les tribuns, les centurions et tous les chefs approuvèrent ce dessein, qui leur fut soumis. David appelle à la fête les enfants d'Israël de tout le pays, depuis Sihor, qui touchait au désert méridional, jusqu'à Émath, la cité la plus septentrionale de la terre promise. Le jour solennel arrive; David et le peuple s'avancent du côté de la colline de Cariathiarim; l'arche est placée sur un char neuf, conduit par Oza et Ahio, fils d'Abinadab, dont la demeure avait servi de sanctuaire à ce dépôt révéré. On ne se représente pas sans quelque émotion ce roi et tout ce peuple d'Israël reprenant le chemin de Jérusalem avec l'arche sacrée, chantant des cantiques, remplissant l'air des sons des trompettes, des sistres, des cymbales et des tambours. Cette fête, qui ranimait les croyances et resserrait les liens de la grande famille d'Israël, pourrait être regardée comme la première cérémonie en l'honneur du vrai Dieu; elle commence ces magnifiques pompes religieuses qui, d'abord chez les Hébreux, ensuite chez les chrétiens, ont uni la terre au ciel par des rapports si touchants.

Nous ne rappellerons point le châtiment d'Oza qui, voyant l'arche ébranlée par l'emportement ou le faux pas des bœufs attelés au char, avait, sans être prêtre, porté la main au saint dépôt pour le soutenir. David, affligé de cette mort soudaine, ne voulut pas poursuivre la fête; il laissa l'arche, à peu de distance de Jérusalem, dans la demeure du lévite Obededon, qui la garda trois mois; et, durant tout ce temps, dit l'Écriture, la maison d'Obededon fut comblée des bénédictions du Seigneur: symbole des félicités de l'âme, quand la vertu l'habite!

Le roi convoque de nouveau les prêtres, les lévites et tout le peuple d'Israël ; on part, on arrive à l'Aire de Chidon ; au lieu du char, ce sont les prêtres et les lévites qui portent l'arche sur leurs épaules comme au passage du Jourdain. L'immense cortége revient à Jérusalem au milieu des hymnes et des symphonies. David, revêtu d'une robe de byssus et de l'éphod de lin, animé d'une joie pieuse, dansait de toutes ses forces (1), et jouait de la harpe devant l'arche du Seigneur. Ces sortes de témoignages d'allégresse dans les circonstances solennelles se retrouvent aujourd'hui encore dans les mœurs de l'Orient. On sait que chez les peuples les plus anciens, la danse faisait partie des cérémonies religieuses. Toutefois, il y avait probablement quelque chose d'inusité dans le spectacle d'un roi dansant lui-même en pareille circonstance, puisque David s'attira le mépris (2) de sa femme Michol, qui l'avait vu par une fenêtre.

Des taureaux et des béliers furent immolés en actions de grâces ; tous les Israélites présents à la fête, hommes et femmes, reçurent un gâteau de froment, une part de bœuf rôti, et une espèce de beignet à l'huile, comme nous en avons vu chez les Arabes de la Palestine. Une tente préparée d'avance sur le mont Sion reçut le dépôt sacré ; on y plaça des chantres et des joueurs d'instruments choisis parmi les lévites. La translation de l'arche à Jérusalem inspira au roi une hymne que des milliers de voix chantèrent alors au bruit des sistres et des psaltérions :

« Souvenons-nous toujours de l'alliance du Seigneur
« avec nous, souvenons-nous des ordres qu'il a donnés
« pour mille générations. Le Seigneur a protégé nos
« pères, quand ils étaient faibles et en petit nombre; il
« n'a point permis qu'ils fussent livrés à l'opprobre, mais
« il a châtié les rois armés contre eux. Ne touchez point

(1) *Totis viribus.*
(2) Les Rois, liv. II, chap. 6.
(3) Despexit eum in corde suo.

« mes christs, vous dit le Seigneur, ne faites aucun mal « à mes prophètes. » Que toute la terre chante le Seigneur; « chantons-le tous les jours, racontons à toutes les « nations ses merveilles et sa gloire. Le Seigneur est « grand et digne d'être loué; il est redoutable plus que « tous les dieux ensemble; les dieux des nations ne sont « que d'impuissantes idoles, mais le Seigneur a fait les « cieux. Confessez le Seigneur parce qu'il est bon, parce « que sa miséricorde est infinie. »

La monarchie israélite s'étendait; l'œuvre politique de David se développait avec gloire; chaque jour ajoutait à l'éclat de Jérusalem; de beaux édifices s'élevaient, et le Seigneur n'avait point de temple. Un jour David dit au prophète Nathan : « Voilà donc que moi je demeure dans « un palais de cèdre, et l'arche de l'alliance du Seigneur « n'a pour abri qu'une tente de peaux de bêtes. — Faites « tout ce que votre cœur vous inspire, car le Seigneur « est avec vous (1), » répondit Nathan au roi.

Mais avant d'arriver à l'édification du temple, il fallait asseoir solidement la puissance des Hébreux et achever de conquérir la paix par la victoire. Quelle plus grande entreprise que la construction d'une demeure pour Jéhovah! L'abaissement des nations ennemies était nécessaire pour qu'elles ne vinssent point surprendre Israël dans son œuvre. De plus, on avait besoin d'immenses richesses pour ce sanctuaire du vrai Dieu, et la conquête devait se charger d'entasser de nouveaux trésors. Le règne de David était un règne de combat. La magnifique réalisation d'une telle pensée religieuse demandait de longs jours de repos. Nathan, qui d'abord avait consenti au vœu du roi, réfléchissant ensuite sur ce grave projet, résolut d'en détourner David. Dans la nuit même qui suivit l'entrevue de Nathan avec le roi, la divine inspiration visita le prophète; le Seigneur lui dit :

« Va et annonce à David que ce n'est pas lui qui est

(1) Les Rois, liv. II, chap. 7.

« destiné à me bâtir une demeure; depuis que j'ai tiré
« Israël d'Égypte, je n'ai pas eu d'habitation fixe; je n'ai
« eu qu'une tente et j'ai toujours été errant comme Israël.
« Ai-je jamais demandé aux juges d'Israël pourquoi ils ne
« me construisaient point une demeure de cèdre? Tu diras
« donc à mon serviteur David que je l'ai pris gardant les
« troupeaux pour en faire le chef de mon peuple, et que
« j'ai été avec lui dans tout ce qu'il a fait; que j'ai dissipé
« ses ennemis devant lui et que j'ai rendu son nom plus
« célèbre que les plus grands noms de la terre. Lorsque
« David aura rempli ses jours et qu'il aura rejoint ses
« pères, un de ses fils sera suscité par le Seigneur; le
« règne de ce fils sera paisible et fort; son trône s'affer-
« mira, et c'est lui qui me bâtira une demeure. »

Nathan raconta au roi sa vision de la nuit; David comprit et se soumit. La raison politique en passant par la bouche du prophète était devenue un ordre du ciel.

Le fils d'Isaï, poursuivant sa grande tâche de fondateur de la monarchie israéliste, s'occupa de pousser son royaume jusqu'aux limites marquées par Moïse; il songea aussi à réduire l'ennemi à l'impuissance de nuire aux Hébreux. Les Philistins étaient toujours ses voisins les plus redoutables; le roi reprend les armes pour se porter d'abord sur eux, et leur enlève la cité de Geth, située entre Ascalon et Gaza, à douze heures environ au sud-ouest de Jérusalem; il passe de l'occident à l'orient, bat les Moabites au delà du Jourdain, et se tournant ensuite vers l'Anti-Liban, il attaque la cité de Soba, d'où dépendaient d'autres petites cités; il prend au roi Adarezer mille chariots, sept mille cavaliers, vingt mille hommes de pied; le vainqueur fait couper les jarrets à tous les chevaux des chars, épargnant seulement cent des plus beaux coursiers pour son service. Le roi de Damas, allié d'Adarezer, s'étant présenté pour lui porter secours, expia son dévouement par une défaite; vingt mille de ses soldats périrent. Damas tomba sous l'autorité de David, et tout le canton auquel on donnait alors le nom de Syrie paya tribut au roi de Jérusalem.

Il revint de cette campagne avec de riches dépouilles ; il emportait des boucliers d'or laissés sur le champ de bataille et beaucoup d'airain trouvé dans les cités de Thébath et de Chun, de la dépendance de Soba. Ces diverses places qui formaient la petite principauté d'Adarezer, étaient probablement situées dans la vallée appelée aujourd'hui Bekaa, où se montrent les imposantes ruines de Balbek. L'Écriture nous parle d'un certain roi d'Emath, appelé Thou, ancien ennemi d'Adarezer, qui envoya son fils à David victorieux, pour le féliciter et le remercier. A peu près à la même époque, Abisaï, neveu de David, soumettait la cité d'Édom dans la vallée des Salines ou vallée de Jéricho. Ainsi la domination des Hébreux continuait à s'établir. « David régnait sur tout Israël, dit l'Écriture (1), « et gouvernait son peuple avec sagesse et justice. »

(1) Paralipomènes, liv. 1, chap. 18.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Nous n'avons rien dit encore de l'organisation de l'armée et du gouvernement. On comptait trois cent mille hommes enrôlés pour la défense du royaume. C'était beaucoup pour un État qui avait si peu d'étendue, mais ne perdons pas de vue que le trône de David n'était soutenu que par des épées, et que le peuple hébreu devait être comme un soldat toujours armé. L'entretien de ces trois cent mille hommes eût été ruineux ; l'agriculture privée de tant de bras aurait fatalement langui. Chez une nation qui, ne se mêlant à aucune autre nation, renonçait aux avantages des relations commerciales, l'agriculture était la principale ressource, et voilà pourquoi Moïse n'avait point dédaigné de donner des leçons pour le labour et les semailles, pour la moisson et la vendange. David imagina donc une organisation militaire qui conciliait tous les intérêts; il divisa l'armée en douze troupes composées chacune de vingt-quatre mille hommes ; chaque troupe servait durant un mois ; à la tête du corps d'armée était un principal officier, lequel avait sous ses ordres vingt-quatre tribuns commandant chacun à mille hommes. Un tribun avait sous son autorité dix cen-

turions, et le centurion, deux subalternes conduisant chacun cinquante hommes; chaque dixaine d'hommes obéissait à un officier inférieur. Les vingt-quatre mille hommes de service tous les mois étaient pris dans les douze tribus. L'Écriture cite, en outre, les deux légions des Céréthiens et des Philitiens, légions indigènes, attachées au palais du roi, formées chacune de mille soldats: un officier israélite les commandait. L'armée avait un général, chef suprême après le roi. Telle était l'organisation militaire dans le royaume de David.

L'organisation civile et judiciaire des Hébreux était simple et complète. Il y avait à Jérusalem un grand tribunal appelé plus tard sous les Macchabés, *Sahnedrin*, du nom grec *sanedrion* (sénat), composé de soixante-dix juges qu'on appelait Anciens, non point à cause de leur âge, mais encore de leur sagesse; c'était une institution mosaïque qui datait du désert. Le grand Sahnedrin se maintint à Jérusalem, avec plus ou moins d'autorité, tant que les Hébreux eurent quelque existence politique; nous sommes soutenus dans cette opinion par les témoignages de Maimonide, de Grotius, de Selden, de Cuneus.

Cette assemblée était la plus haute de la nation; lorsque Jérusalem eut un temple, ce fut dans le temple que le sénat des Hébreux tint ses séances; on ne pouvait pas appeler de ses décisions; il avait deux chefs, l'un nommé par les Talmudistes *Prince en tout lieu*, l'autre nommé *Père de la justice*. La cérémonie de l'imposition des mains accompagnait la réception d'un membre du grand sahnedrin. Moïse avait ainsi imposé les mains à Josué et aux soixante-dix anciens formant le conseil israélite, pour faire descendre sur eux la lumière du divin esprit; plus tard, un chant religieux remplaça cette cérémonie. La dignité de souverain pontife ne constituait pas un droit pour siéger dans la haute assemblée de Jérusalem; il fallait que le grand sacrificateur fût prudent et homme de bon conseil. Les défauts corporels étaient des motifs d'exclusion; les élus qui prenaient place dans cette *Grande Maison du Jugement*,

comme on l'appelait, devait avoir la perfection du corps comme celle de l'âme. Les grands débats judiciaires et les grandes affaires politiques étaient portés devant eux. Ils avaient seuls le droit de juger un prophète. Rien de terrible comme l'épreuve à laquelle ils soumettaient une femme accusée d'adultère. Après un effroyable serment prononcé devant le tribunal solennel, elle avalait un breuvage qui la tuait à l'instant même si elle était coupable et fortifiait sa santé si elle était innocente : ce n'est point par des moyens pareils que nous aurions reconnu l'infaillibilité du grand Sahnédrin. Un appareil ignominieux était imposé à une femme pour avoir seulement excité la jalousie de son mari ; on lui faisait prendre, dans un vase d'argile, un mélange de farine d'orge, d'eau sainte et de poussière ramassée sur le pavé du tabernacle, qu'on avait auparavant *présenté devant l'Éternel;* en cas de culpabilité, d'horribles malédictions tombaient sur ses jours à venir. Selon l'Écriture (1), cette sorte de gâteau mystérieux introduisait des éléments de corruption dans les flancs de l'épouse infidèle et la fécondité dans les flancs de l'innocente.

Jérusalem avait en outre deux tribunaux inférieurs, composés chacun de vingt-trois membres ; un tribunal semblable était établi dans chaque cité de Judée ; les villages en avaient un composé de trois juges ; un chef nommé par le roi, qui présidait les assemblées de chaque tribu.

Le peuple payait des impôts annuels ; les autres revenus de l'État provenaient de domaines appartenant au roi. Toutes les branches de revenus avaient un préposé particulier, indépendamment de l'administrateur général des trésors du royaume. Le roi s'entourait d'un conseil ordinaire pour les questions de religion, de guerre et de justice ; il y admettait le chef de l'armée et les deux grands prêtres ; au temps de David, les deux pontifes étaient Sadoc, fils d'Achitob, de la race d'Éléazar, et Achimelek,

(1) Livre des Nombres, chap. 5.

fils d'Abiathar, de la race d'Ethamar, l'un pour Juda, l'autre pour Israël. Un ministre, un chancelier, un secrétaire, suffisaient au roi pour la marche habituelle des affaires.

Revenons à l'histoire. Un fils de Jonathas, dernier rejeton de la famille de Saül, vivait tristement de l'autre côté du Jourdain ; plusieurs fois David avait demandé s'il ne restait personne de la royale famille tombée ; lorsqu'on lui parle de Miphiboseth, il ordonne qu'on l'amène à Jérusalem pour y être traité comme il convient à un petit-fils de roi. Miphiboseth arrive; il était âgé de dix-sept ans et boitait des deux jambes; il se présente tout tremblant devant David, redoutant le courroux de celui que son aïeul a si longtemps et si impitoyablement poursuivi; mais David le rassure par un accueil paternel et lui donne un palais pour demeure. Le respect religieux pour la royauté, pour le caractère de *l'oint du Seigneur*, pour son sang, est un des traits distinctifs de la physionomie politique du fils d'Isaï. Le sentiment du pouvoir est une sorte de génie chez les rois, et quand ce sentiment habite les profondeurs de leur âme, il est fécond en nobles instincts, en pensées généreuses.

A cette époque, vers l'an 1035 avant J.-C., il nous faut placer un événement qui servira à rectifier une erreur accréditée dans les livres ; le psaume *Super flumina Babylonis*, ce chant qui semble avoir été écrit avec des larmes, a toujours été regardé comme l'expression des tristesses du peuple hébreu emmené par Nabuchodonosor sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Un savant orientaliste (1) a prouvé qu'il y avait eu, sous le règne de David, une captivité de colonies israélites à Babylone, et que le roi avait composé ce touchant cantique pour exciter l'intérêt du peuple en faveur des Hébreux exilés. Quant à nous, une étude approfondie de la matière nous avait toujours empêché de croire que le *Super flumina Babylonis* fût du temps

(1) Le P. Viguier, *Exposition du sens primitif des psaumes.*

de la grande captivité, et voici pourquoi : dans les deux derniers versets du psaume, on exprime des vœux de vengeance contre Babylone, on envie le sort de ceux qui pourront broyer les enfants de Babylone sur la pierre; or, dans tous les écrits des Hébreux durant la grande captivité, nous ne trouvons pas la moindre trace de rébellion ni de courroux, mais un paisible sentiment de résignation.

De nouveaux combats commencent. Deux fois les Hébreux passent le Jourdain et mettent en déroute les Ammonites. Le pays d'Ammon était compris entre le torrent de Jaboc et celui d'Arnon; il confinait avec le pays de Moab. Le but de cette expédition était de venger l'affront fait aux envoyés de David chargés de porter au roi des Ammonites des consolations et des regrets sur la mort de son père Naas; par l'ordre du roi Hanon, la robe des envoyés avait été déchirée jusqu'à la ceinture, et leur barbe coupée : cruelle humiliation ! Les messagers du roi n'osant pas se montrer à Jérusalem avec la face ainsi outragée, avaient obtenu d'attendre à Jéricho que leur barbe eût repoussé. Les Ammonites, plusieurs fois battus, mettent sur pied des forces nouvelles. David envoie Joab assiéger Rabba, leur capitale.

C'est pendant le siége de Rabba que David, respirant la fraîcheur du soir sur la terrasse de son palais du mont Sion, vit Bethsabée, fille d'Eliam, épouse d'Urie. Rectifions ici une grossière inexactitude qui a trouvé place dans plusieurs relations : Bethsabée se baignait sur la terrasse de sa demeure, et non point dans la piscine qu'on montre aux voyageurs au milieu du terrain voisin de la porte du Couchant, situé à gauche de l'entrée à Jérusalem. Les amours adultères avec Bethsabée, le trépas d'Urie tombé victime de la passion du roi, sont dans la mémoire de tout le monde, et la mémoire humaine a retenu aussi le remords et la douleur de David. Sa faute excite notre surprise, car il n'était plus dans l'âge des tempêtes du cœur. L'histoire de la brebis du pauvre, cette brebis qu'il avait nourrie et

vue croître sous ses yeux avec ses propres enfants, à laquelle il donnait à manger de son pain, à boire dans sa coupe, qu'il faisait dormir sur son sein, qui était devenue comme sa fille, et que le riche, possesseur de nombreux troupeaux, fit égorger pour la donner en festin à un étranger, cette poétique parabole de Nathan fut le trait de lumière qui éclaira le roi dans la nuit de son péché. Le prophète reprocha à David d'avoir pris pour épouse la femme d'Urie l'Héthéen, et d'avoir tué Urie avec le glaive des enfants d'Ammon; il lui annonça des malheurs. Les paroles de Nathan étaient comme la menaçante expression des sentiments du peuple. « J'ai péché contre le Seigneur, » s'écria le roi.

Le prophète lui déclara qu'une mort soudaine ne serait point la punition de son crime, mais que le fils né de son coupable amour allait périr. L'enfant tomba malade; son père priait, jeûnait, demeurait étendu sur la terre nue, refusant d'écouter les anciens de son palais, refusant aussi de prendre les repas accoutumés; l'enfant mourut le septième jour. Les serviteurs de David craignirent de lui annoncer cette nouvelle. « Lorsque l'enfant vivait encore, se disaient-ils entre eux, et que nous parlions au roi, il ne nous écoutait point; si nous lui annonçons la mort, combien plus grande sera sa douleur! » David, ayant su que son fils était mort, se leva de terre, se rendit aux bains et changea de vêtements; il alla adorer le Seigneur sous le pavillon qui abritait l'arche sainte, rentra dans sa demeure, demanda du pain et mangea. « Que veut dire cela? demandaient les serviteurs en s'adressant à David, vous jeûniez et vous pleuriez quand votre fils vivait encore; maintenant qu'il est mort, vous vous êtes levé et vous avez mangé.—Lorsque mon enfant vivait, je jeûnais et je priais; je disais : Qui sait si le Seigneur ne permettra point que mon enfant me soit rendu? Mais aujourd'hui qu'il n'est plus, à quoi bon des larmes? est-il en mon pouvoir de le rappeler désormais? J'irai vers lui, mais lui ne reviendra point vers moi.» Ces scènes de mœurs d'un intérêt inexpri-

mable peignent un homme et un peuple, et l'histoire les recueille avec un soin pieux !

Joab voulut laisser à David le dernier honneur de la conquête de Rabba : « Assemblez une troupe, lui écrivit-« il ; venez assiéger et prendre la ville, de peur que la « victoire ne soit inscrite sous mon nom. » David part, arrive à Rabba et prend la place ; il ôte de la tête du roi des Ammonites et place sur la sienne, une couronne du poids d'un talent d'or, qui devient la couronne des rois de Juda. Un immense butin tomba au pouvoir des Hébreux, mais une effroyable cruauté souilla leur triomphe. La mort se présenta au malheureux peuple ammonite avec tout le cortége de la plus atroce barbarie ; les uns furent tués, les autres écrasés, mis en pièce sous des herses ou des chars de fer qu'on faisait passer sur eux ; il y eut des victimes déchiquetées à coups de couteau, d'autres jetées dans des fourneaux ardents. Les chefs hébreux voulaient par là intimider, épouvanter les peuples ennemis. Il faut avouer que cette politique trouvait dans la nation juive un instrument qui ne reculait jamais ; les Israélites auraient pu donner à toutes les nations indigènes, des leçons de férocité dans la victoire.

C'est à peu de temps après la dévastation du pays des Ammonites, qu'on doit placer l'inceste d'Ammon avec Thamar. L'Écriture a raconté le crime de l'aîné des fils de David, sa ruse pour attirer l'innocente jeune fille, le désespoir de la sœur outragée, la muette tristesse du roi. Absalon se chargera de venger les saintes lois de la famille. L'idée de se débarrasser d'un frère aîné n'est pas indifférente à ses naissants projets d'ambition, et la perspective d'une couronne ne l'occupe pas moins, peut-être, que l'honneur de Thamar. L'époque de la tonte, époque de fête chez tous les peuples pasteurs, était marquée chez les Hébreux par des réunions et des festins. Durant le mois où l'on tondait ses troupeaux, dans sa terre de Baalhasor, du côté d'Éphraïm, Absalon y rassembla ses frères en un splendide banquet ; des serviteurs avaient ordre de se jeter

sur Amnon et de le tuer; son sang coula tout à coup au milieu des joies de la fête. Saisis de frayeur, chacun des frères d'Absalon monta sur sa mule et s'enfuit à Jérusalem. Le bruit de la tragique scène de Baalhasor les avait précédés dans la ville, mais on disait que tous les fils du roi avaient été égorgés; David déchirait ses vêtements et se roulait dans la poussière. Bientôt arrivent ses fils, Amnon manquait; Amnon avait péri, et David et ses serviteurs le pleuraient. Absalon s'était retiré à Gessur, place située sur la frontière de Damas; il y trouva pendant trois ans un sûr asile.

Lorsque David commençait à se consoler de la perte d'Amnon, et que son cœur se tournait vers Absalon, Joab imagina un stratagème tout à fait dans le génie oriental, pour achever de gagner le roi au profit du fils exilé. Il fit venir de Thecua, petite cité à trois lieues au midi de Jérusalem, une femme qu'il pouvait inspirer à son gré : « Prenez des vêtements de deuil, lui dit-il, ne vous parfumez point, mais soyez comme une femme qui pleure depuis longtemps son mari mort (1). » Joab lui révèle le secret du rôle qu'elle doit jouer. Introduite dans le palais, elle tombe aux pieds du roi.

« Qu'avez-vous, lui demanda le roi. — Hélas! répondit-elle, je suis une pauvre veuve, car mon mari est mort; votre servante avait deux fils qui se sont battus dans un champ; il n'y avait là personne pour les arrêter; l'un deux a frappé l'autre et l'a tué; et voilà que tous nos parents s'élèvent contre votre servante; on dit : livrez celui qui a frappé son frère, pour qu'il meure en expiation du sang qu'il a versé; ils veulent éteindre ma race pour que le nom de mon mari périsse et qu'il ne reste plus rien de lui sur la terre. — Retournez chez vous, dit le roi à la femme, je donnerai des ordres en votre faveur. » Et la femme de Thecua s'adressant au roi : « Seigneur mon roi, dit-elle, que l'iniquité soit en moi et dans la maison de mon père,

(1) Livre 2 des Rois, chap. 14.

mais que le roi et son trône demeurent sans tache! — Amenez-moi, lui répliqua David, amenez-moi celui qui osera vous inquiéter encore, et je vous promets qu'il ne lui arrivera plus de s'élever contre vous. » David l'assura encore une fois que pas un seul cheveu ne tombera de la tête de son fils. La veuve de Thecua, passant alors de la parabole au motif réel qui l'avait conduite devant le roi, demande à David pourquoi il s'est montré aussi sévère contre son fils Absalon. « Nous mourons tous, lui dit-elle, et nous passons comme les eaux qui s'écoulent et ne reviennent point. » Elle ajoute que le roi doit être comme l'ange de Dieu, accomplissant ses œuvres sans s'inquiéter des bénédictions ou des murmures des hommes. Belles paroles qui devraient être la règle éternelle des chefs de nations!

David consent au rappel du proscrit, Joab s'en va à Gessur lui porter cette nouvelle. Absalon resta deux ans à Jérusalem sans être admis devant la face du roi. Après avoir invité deux fois en vain Joab à venir le trouver pour négocier sa rentrée dans la demeure paternelle, il eut l'idée de faire mettre le feu à sa moisson d'orge, espérant le voir enfin paraître; Joab parut en effet pour se plaindre; l'incendie des moissons fut expliqué. Absalon obtint la faveur de se montrer devant son père qui lui donna le baiser de paix. Mais il n'était point sincère quand il implorait ainsi l'amour paternel; son âme nourrissait des desseins funestes qui allaient être les premiers malheurs du royaume de David.

CHAPITRE V.

Depuis la fuite de David jusqu'à son retour à Jérusalem.

(1025–1024.)

Durant ses trois années d'exil à Gessur, Absalon eut sans doute des jours d'amertume où la sévérité paternelle l'irritait plus vivement et donnait un feu nouveau à ses pensées de rébellion ; peut-être aussi y avait-il à Gessur de mauvais conseillers qui entretenaient ses espérances passionnées. Revenu à Jérusalem, sa préoccupation fut de paraître complétement réconcilié avec le roi : cette habile manœuvre l'aidait à couvrir ses projets.

Absalon était doux, aimable, d'humeur facile ; le livre sacré (1) nous apprend qu'il n'y avait pas, dans tout Israël, un homme aussi beau que lui, et que, de la tête aux pieds, son corps offrait une entière perfection ; rien n'égalait la richesse de sa chevelure, qu'il faisait couper seulement une fois l'an : ses cheveux coupés pesaient deux cents sicles au poids public. Le fils de David, poursuivant de jour en jour avec une ardeur nouvelle ses vues ambitieuses, travaillait à conquérir la popularité, puissance incertaine et orageuse qui porte aux cieux et précipite dans les gouffres de la mort. Il se montrait dans les

(1) Livre 2 des Rois, chap. 14.

rues de Jérusalem avec des chars superbes, avec de brillants coursiers et cinquante coureurs ; il se levait matin, se plaçait à la porte du palais de David, et appelait à lui tous ceux qui recouraient à la justice du roi. Absalon leur demandait de quel pays ils venaient, les interrogeait sur leurs affaires, sur leurs demandes ou leurs plaintes, ne manquant jamais de leur donner raison. « Mais, ajoutait-il, il n'y a personne pour vous entendre ; oh ! qui me donnera le pouvoir de rendre la justice et de faire du bien à tout le monde !... » Ce fils perfide accueillait les mécontentements, encourageait les rancunes, sollicitait incessamment l'affection des hommes d'Israël et préparait les esprits à un changement. Dans tous les États, même les plus heureux, il y a des passions et des haines qui veillent, et si quelque chose d'élevé court au-devant d'elles, de formidables explosions ne tardent pas à éclater.

Absalon était parvenu à gagner à sa cause Achitophel, ancien conseiller du roi, aïeul de Bethsabée et d'Urie, et qui gardait le souvenir du double crime de David. Quand les préparatifs de l'usurpation furent achevés, le fils rebelle prit congé du roi et se rendit à Hébron, sous le prétexte d'y accomplir un vœu formé à Gessur. En partant de Jérusalem, il envoya vers toutes les tribus israélites des agents chargés d'annoncer la déchéance de David et l'élévation d'Absalon à la couronne. Celui-ci se fait proclamer roi à Hébron, s'entoure d'une cour et d'une armée et se dispose à marcher sur Jérusalem. Averti de la ligue d'Absalon, et de son arrivée prochaine, David, pour épargner des maux à sa capitale et à son peuple, ordonne la fuite et une fuite rapide. Des ordres pareils durent d'abord surprendre les braves qu'il avait accoutumés à la victoire, mais ils étaient également accoutumés à l'obéissance. Le roi quitta Jérusalem, ne laissant dans son palais que dix de ses femmes pour le garder ; il s'en allait accompagné de ses serviteurs, de ses Céréthéens et de ses Phélétéens, de six cents Géthéens, troupe éprouvée qui avait à sa tête un chef appelé Ethaï.

« Pourquoi partez-vous avec nous? dit David à Ethaï le Géthéen, retournez, restez avec Absalon, car vous êtes étranger et vous êtes venu d'hier; moi j'irai où mon destin me mène; mais vous, retournez avec vos frères, et que le Seigneur vous fasse miséricorde, pour prix de votre dévouement et de votre fidélité! — Vive le Seigneur, et vive le roi, mon seigneur! répondit Ethaï; en quelque lieu que vous soyez, soit dans la mort, soit dans la vie, votre serviteur vous suivra. — Eh! bien donc, répliqua David, en s'adressant à Ethaï, venez et passez. » Et les troupes et la multitude pleuraient, se lamentaient, et tout le peuple passait. David traversait le torrent de Cédron, et le peuple s'avançait le long du chemin qui fait face au désert. Le grand prêtre Sadoc et tous les lévites avaient suivi le roi, portant l'arche du Seigneur; elle fut déposée au bord du Cédron, où s'étaient réunis les fugitifs; mais David voulut que les prêtres reportassent l'arche à Jérusalem. « Si je trouve grâce devant le Seigneur, dit le roi, il me ramènera à Jérusalem, et me montrera son arche et son tabernacle; si je ne suis plus agréable au Seigneur, je suis prêt : qu'il fasse ce qu'il croit bon. Retournez à la ville, continua le roi, en s'adressant à Sadoc; que votre fils Archimaas, et Jonathas, fils d'Abiathar, restent avec vous; moi je vais me cacher dans la profondeur du désert jusqu'à ce que vous m'appeliez. »

Sadoc et Abiathar reportèrent l'arche sainte à Jérusalem, et restèrent dans la ville. Or, David montait la montagne des Olives, pleurant, nu-pieds et tête nue; tout le peuple montait comme lui, tête nue, nu-pieds et pleurant aussi. On apprit à David qu'Achitophel était entré dans le parti d'Absalon, et David pria le Seigneur d'ôter la sagesse des conseils d'Achitophel. Comme David atteignait le sommet du mont des Olives, voilà qu'un de ses conseillers fidèles se présente à lui, les vêtements déchirés, la tête couverte de terre : c'était Chusaï, originaire d'Arach. « Si vous venez avec moi, vous me serez à charge, lui dit David; mais si vous retournez à Jérusalem et que vous

disiez à Absalon : « O mon roi, je suis votre serviteur comme j'ai été le serviteur de votre père, » vous servirez mieux ma cause en dissipant les conseils d'Achitophel; vous trouverez là Sadoc et Abiathar; vous pourrez leur dire tout ce que vous entendrez dans le palais du roi. Ils ont deux fils, Achimaas et Jonathas, que vous m'enverrez pour m'informer de tout ce qui se passera. » Chusaï reprit le chemin de la ville.

Pendant mon séjour à Jérusalem, plus d'une fois je gravissais le mont des Olives, tout peuplé de souvenirs religieux et historiques; le spectacle de David passant le Cédron, prenant tristement le sentier de la montagne, me revenait à la pensée; je voyais ce grand homme, au déclin de la vie, fuyant au désert devant la rébellion de son propre fils, comme pour recommencer les jours errants de sa jeunesse; j'entendais les sanglots du peuple, et peu à peu disparaissait à mes yeux, derrière les hauteurs de Béthanie, la troupe fidèle qui escortait le malheur de son roi. L'âme ne refuse jamais sa pitié aux infortunes de ces pasteurs couronnés que les nations placent à leur tête. Quand les rois, ces grandes personnifications de l'intérêt et de la gloire d'un pays, sont frappés, les sentiments nobles reçoivent une atteinte profonde, et vous diriez que toute chose est ébranlée.

En s'éloignant de Jérusalem, le prince détrôné prit une détermination dont la moralité ne s'expliquerait guère dans nos idées et nos mœurs politiques : ce fut, comme on l'a vu, d'engager ses principaux amis à demeurer auprès du nouveau roi. Ils étaient ainsi en mesure de servir utilement David et de préparer son retour. Les hommes de notre temps ne sont ni meilleurs ni plus justes que les contemporains de David, mais ils laissent à la naïveté de l'antique Orient ces moyens d'amener le triomphe d'une cause.

Lorsque David eut un peu dépassé le mont des Olives, il rencontra un serviteur de Miphiboseth, qui venait à lui avec des provisions pour le désert. Siba, c'était le nom de

ce serviteur, conduisait deux ânes chargés de pains, de raisins cuits au soleil, de figues, et d'une outre de vin. Il accuse Miphiboseth, son maître, de s'être réjoui du départ de David, et d'avoir répété que l'héritage de Saül sera rendu à son dernier petit-fils ; David ajoute foi à cette lâche invention de la cupidité. « Je vous donne tous les biens de Miphiboseth, » lui dit David. C'est là ce qu'attendait Siba. Cet homme est le type éternel de ceux qui, aux jours de révolution, profitant de la confusion universelle, se jettent dans les voies de l'iniquité, pour arriver d'un seul pas aux richesses longtemps enviées. David, poursuivant sa marche de fugitif du côté du Jourdain, arrive à une cité nommée Bahurim ; il y trouve Séméi, de la famille de Saül, qui l'insulte, le maudit et lui lance des pierres ; le brave Éthaï frémit de colère à la vue de son roi outragé, et veut couper la tête à Séméi ; David, patient et résigné, s'y oppose avec toute l'autorité de sa parole. Le roi proscrit attendra au désert des nouvelles de Jérusalem.

Absalon avait pris possession du trône, et tout lui obéissait. Un de ses premiers actes, inspiré par Achitophel, fut de déshonorer, à la face d'Israël, les dix épouses de David, restées dans le palais. Le conseiller du jeune usurpateur voulait par là imprimer un dernier outrage au souvenir du roi fugitif ; par là aussi les prophétiques paroles de malheur achevaient de s'accomplir. L'histoire de cette révolution de famille offre des caractères d'homme comme on en rencontre souvent au milieu des bouleversements politiques qui n'ont que l'ambition pour principe et pour génie. Achitophel nous représente ces personnages dont la souple et large conscience se dévoue à tous les pouvoirs victorieux. La gravité des torts de David envers l'époux de Bethsabée ne fut qu'un prétexte pour couvrir la vénale mobilité du vieux ministre.

Achitophel, voulant en finir promptement avec le parti de l'ancien roi, propose de marcher contre lui à la tête de douze mille braves. Chusaï, celui à qui David avait recom-

mandé de prendre place dans le conseil d'Absalon, était parvenu, à force de ruse et d'habileté, à gagner de l'influence sur l'esprit du nouveau roi; effrayé d'un projet qui menace d'anéantir son maître exilé, il s'épuise en efforts pour en montrer l'imprudence; il dit à Absalon qu'on n'attaque pas sans de vastes préparatifs ce David rugissant et bondissant de furie en présence du danger, pareil à l'ourse à qui on enlève ses petits; et ces compagnons de David, si renommés par leur bravoure. Chusaï lui conseille d'appeler tout Israël aux armes et de commander lui-même une multitude innombrable comme le sable de la mer: on pourra alors attaquer David en toute sûreté, et s'il entre dans une cité, tout Israël entourera la place, et pas la plus petite pierre de cette place ne restera. Absalon se range à l'avis de Chusaï, qui se hâte d'avertir les deux grands prêtres dévoués, comme lui, à la destinée de David; Jonathas et Achimaas prennent aussitôt le chemin du désert.

Les fils de Sadoc et d'Abiathar avaient à peine quitté Jérusalem, et déjà leur départ et le secret de leur message étaient connus. Des serviteurs sont lancés sur leurs traces; Jonathas et Achimaas trouvent un refuge à Bahurim, dans la demeure d'un homme attaché à la cause de David; on les fait descendre au fond d'un puits sec pour les dérober à la poursuite des serviteurs d'Absalon; la femme de la maison étend sur l'ouverture du puits une toile comme pour faire sécher de l'orge. Les envoyés arrivent à Bahurim: « Où sont Jonathas et Achimaas? demandent-ils à cette femme. — Ils sont passés en toute hâte, répond-elle, et ne se sont arrêtés que pour boire un peu d'eau. » Les serviteurs ainsi trompés retournent à Jérusalem, et bientôt les fils de Sadoc et d'Abiathar se sont remis en route, et joignent David qui sans retard passe le Jourdain avec sa troupe. Pendant ce temps, Achitophel, mécontent de voir son projet rejeté, redoutant sans doute une prochaine catastrophe, et n'osant pas attendre de David son pardon, monta sur son âne, s'en alla dans son lieu natal, et, après avoir réglé les affaires de sa maison, se pendit. Ce fait est

doublement curieux par le motif qui pousse à la mort, et par la rareté des suicides dans l'histoire du peuple hébreu. Achitophel se pendit après avoir trahi son roi, comme mille ans plus tard Judas après avoir trahi son Dieu !

L'armée d'Absalon et la troupe de David se rencontrèrent au delà du Jourdain, et par delà le torrent de Jéboc, près de la ville de Mahanaïm ; David s'était enfermé dans cette place avec un petit nombre de compagnons; on l'avait supplié de ne pas s'exposer aux hasards du combat, d'autant plus qu'Absalon nourrissait le dessein d'atteindre lui-même son père. On en vint aux mains dans un lieu appelé bois d'Éphraïm : horrible combat où l'épée israélite rencontrait l'épée israélite, où des hommes égorgeaient des hommes ayant le même Dieu, la même origine, les mêmes mœurs, les mêmes souvenirs ! Le champ de bataille resta à la cause de David ; en un seul jour vingt mille cadavres couvrirent la terre. C'est dans le bois d'Éphraïm qu'Absalon, fuyant sur un mulet rapide, resta suspendu par ses longs cheveux aux branches d'un grand chêne.

« Vous avez vu Absalon suspendu, et vous ne l'avez pas tué? » dit Joab au soldat de l'armée de David qui était venu l'avertir. « Je vous aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. — Quand vous me donneriez mille sicles d'argent, reprit le soldat, je ne porterai pas la main sur le fils du roi. Vous avez entendu David, lorsqu'il nous a dit, à moi, à Abisaï et à Éthaï : « Épargnez mon fils Absalon. » Joab n'était pas homme à se laisser arrêter par de pareils scrupules ; il prit trois lances, alla les enfoncer dans le cœur d'Absalon, et comme le fils de David palpitait encore suspendu à son chêne, dix jeunes écuyers de Joab achevèrent de le tuer. La mort d'Absalon terminait la guerre. Son cadavre fut porté au milieu du bois d'Éphraïm, dans un large fossé ; on y jeta des pierres qui s'élevèrent en monument sur ses dépouilles maudites. Absalon possédait un tombeau dans la vallée de Cédron. « Je n'ai pas d'enfants, avait-il dit, ce monument fera vivre mon nom. » Ce tombeau fut appelé la Main-d'Absalon, parce que, dit-on,

le jeune prince l'ayant fait préparer lui-même, le sépulcre avait été en quelque sorte l'œuvre de ses mains; c'était une colonne de marbre. Le monument qui porte le nom d'Absalon, sur la rive gauche du Cédron, est un carré, taillé dans le roc et se terminant en pyramide : il y aurait donc ici contradiction entre le témoignage de l'Écriture et la tradition. Quoi qu'il en soit, Absalon, pour première peine de sa rébellion, ne put jouir de son sépulcre. Aujourd'hui, quand le pieux pèlerin passe devant ce monument, il prend une pierre, la jette contre le tombeau et continue ainsi la malédiction des Hébreux.

L'historien sacré a raconté le désespoir que fit éclater David en apprenant la mort de son fils Absalon, et les reproches adressés par Joab à la douleur paternelle. Le roi sortit du deuil qui semblait couvrir de confusion tous ses serviteurs. Bientôt le cœur de tous les hommes de Juda se tourna vers David, comme un seul homme. Rappelé par tout son peuple, il passa le Jourdain; la multitude de Jérusalem alla au-devant de lui jusqu'à Galgala. Séméi, le descendant de la famille de Saül, qui avait insulté le roi à son passage à Bahurim, courut implorer sa miséricorde; Siba, le méchant serviteur de Miphiboseth, qui avait calomnié son maître pour lui ravir son bien, ne fut pas des derniers à se presser sur les pas de David victorieux. Lorsqu'un pouvoir revient, les hommes qui les premiers se précipitent à sa rencontre, sont bien souvent ceux qui ont quelque chose à se faire pardonner. Le pauvre Miphiboseth, depuis le jour de l'éloignement de David, avait conservé le même vêtement en signe de deuil; il se présenta au roi avec les pieds non lavés, la barbe négligée, et lui expliqua le mensonge de Siba : Voulant suivre David dans son exil, Miphiboseth avait demandé son âne, car il était boiteux et ne pouvait marcher, mais Siba lui avait pris sa monture. Celui-ci fut condamné à rendre les biens dont il s'était fait l'injuste possesseur.

Le jour où David avait passé le Jourdain, par suite des nouvelles que lui apportaient les fils de Sadoc et d'Abia-

thar, il avait trouvé dans le pays une opulente hospitalité; au nombre des riches habitants qui apportèrent d'abondantes provisions au roi fugitif, on citait le vieux Berzellaï de Galaad; la fortune ayant rouvert à David le chemin de sa capitale, Berzellaï l'accompagna jusqu'au Jourdain. « Venez avec moi, lui dit le roi, vous vous reposerez à Jérusalem à l'abri de tout péril. — Quel est donc mon âge, répondit Berzellaï, pour que je monte à Jérusalem avec le roi! Je suis octogénaire; puis-je maintenant reconnaître ce qui est doux et ce qui est amer? la nourriture et la boisson peuvent-elles délecter votre serviteur? pourrai-je entendre la voix des chanteurs et des chanteuses de votre palais? pourquoi donc votre serviteur deviendrait-il à charge à son maître? Je passerai le Jourdain, je marcherai encore un peu avec vous, puis vous souffrirez que je m'en retourne, pour que je meure dans ma cité et que je sois enseveli auprès de mon père et de ma mère. J'ai là mon fils Chamaam; qu'il aille lui-même avec vous, ô seigneur, mon roi, et faites pour lui tout ce qui vous semblera bon. — Que Chamaam vienne donc avec moi, dit le roi, et je ferai pour lui tout ce qui pourra vous plaire, et vous obtiendrez tout ce que vous me demanderez. » Après qu'on eut passé le Jourdain, le roi embrassa et bénit le vieux Berzellaï, qui s'en retourna.

Est-il besoin de faire sentir le touchant caractère, le charme infini de ce tableau? L'imagination retrouve ici toute la poésie des premiers temps du monde. D'autres scènes empreintes de cette couleur attachante viendront de temps en temps mêler leur doux intérêt aux récits d'une époque pleine de révolutions.

CHAPITRE VI.

Depuis la répression de la révolte de Séba jusqu'à l'apparition de l'ange exterminateur.

(1023—1015 avant Jésus-Christ.)

On se rappelle les luttes qui précédèrent l'avénement de David à la couronne, luttes passionnées entre la tribu de Juda, à laquelle appartenait David, et les onze tribus qui avaient donné la royauté à Isboseth, dernier fils de Saül. Quand celui-ci fut mort, le sacre du fils d'Isaï à Hébron, au milieu des acclamations des douze tribus réunies, devint comme un pacte d'universelle concorde; mais au fond de cette paix se montraient des germes indestructibles de rivalité, des animosités jalouses qui devaient tôt ou tard se réveiller. Les Juifs de Jérusalem, avertis du retour de David, s'étaient mis en route pour Galgala; la moitié seulement du peuple des onze tribus, informées trop tard de la venue du roi, avait pu se rassembler aux bords du Jourdain; de là des reproches, des plaintes adressés aux hommes de Juda. « David nous touche de plus près que vous, leur répondaient les hommes de Juda, pourquoi vous irriter sur ce point? avons-nous mangé quelque chose du roi? en avons-nous reçu des présents? » Les hommes d'Israël parlaient de la supériorité de leur nombre, se regardaient comme outragés, et ceux de Juda avaient fini par leur faire

entendre de dures paroles. C'en est fait, l'unité du royaume sera brisée ; de longues guerres intérieures ensanglanteront le pays.

Tout à coup, aux rives du Jourdain, un puissant Israélite, de la tribu de Benjamin, Séba, fils de Bochri, sonne de la trompette en signe de rébellion et de guerre, et s'écrie ensuite : « David n'est plus rien pour nous ; Israël, « retournez à vos tentes. » Les onze tribus se laissent entraîner ; David revient à Jérusalem n'ayant pour cortége que les hommes de Juda. Son premier soin, en retournant dans son palais, fut d'assigner une demeure séparée aux dix épouses déshonorées par Absalon, et de les condamner à passer leurs jours dans le veuvage et la solitude.

A peine délivré d'une révolution, le roi avait à combattre une révolution nouvelle; déjà plusieurs places au nord du royaume de Jérusalem appartenaient au parti de Séba ; David envoie des troupes pour le réduire; il confie le commandement au brave Amasa, qui périt victime de la préférence du roi; Joab, dont la sombre jalousie veillait toujours, tue Amasa dans un guet-apens, comme il avait tué Abner. C'était un terrible homme de guerre, mais il ne reculait pas devant un crime. L'expédition se poursuit; Joab assiége la ville d'Abela, dans laquelle Séba s'était renfermé; sa troupe se prépare à renverser les murs de la cité. Une femme, renommée par sa sagesse, paraît sur les remparts, et demande à parler à Joab ; elle lui rappelle l'ancien proverbe ; *Que ceux qui cherchent conseil cherchent à Abela.* « N'est-ce pas moi, dit-elle, qui rends les oracles « en Israël ? Et tu cherches à détruire la ville, à détruire une « des mères d'Israël ! » Joab répond qu'il ne veut rien démolir, et que, si on lui livre Séba, qui a levé la main contre son roi, il s'éloignera d'Abela. « Eh ! bien, réplique la femme, nous vous enverrons sa tête par-dessus le mur. » En effet elle parla *sagement* au peuple de la ville, dit l'historien sacré, et puis on coupa la tête à Séba, et on la jeta aux pieds de Joab. Ainsi finit cette expédition.

Le règne de David devait être une époque toute de com-

bats et d'épreuves. Voilà qu'une famine arrive (l'an 1017 avant J.-C.); elle dure trois ans. L'oracle du Seigneur fut consulté, comme cela se pratiquait dans toutes les circonstances solennelles : « C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire qui a fait périr les Gabaonites, » répondit l'oracle. Les Gabaonites, Amorrhéens d'origine, avaient obtenu de Josué et de ses successeurs grâce pour leur vie, en se soumettant à la religion des Hébreux et aux tributs; Saül donna la mort à plusieurs Gabaonites, sans tenir compte de cette vieille alliance. David, instruit par l'oracle, appela les chefs de ce peuple et leur demanda quels sacrifices ils souhaitaient en expiation de l'injustice commise envers eux. « Livrez-nous sept hommes de la race de Saül, pour les crucifier à Gabaa, répondirent les chefs.—Je vous les livrerai, » dit le roi. Miphiboseth qui avait trouvé l'hospitalité sur le mont Sion, et qui était fils de Jonathas, ami de David, fut épargné ; les Gabaonites reçurent leurs sept victimes qu'on crucifia sur la montagne de Gabaa.

Cette sanglante immolation se passait aux premiers jours de la moisson; on commençait à couper l'orge. Respha, mère de deux des victimes, donna un touchant exemple de tendresse : elle demeura sur la roche où pendaient en croix ses deux fils, depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'expiation eût rouvert les sources du ciel fermées par les crimes de Saül; la bonne mère écartait de ces corps précieux, les oiseaux pendant le jour et les bêtes pendant la nuit. David, à qui on annonça cet exemple de dévouement, voulut rendre les honneurs de la sépulture aux malheureux restes d'une race proscrite. Il enleva de Jabès Galaad les ossements de Saül et de Jonathas, tués à la bataille de Gelboé, détacha des croix de la montagne de Gabaa les corps des sept victimes, et déposa toutes ces dépouilles dans un commun sépulcre, dans celui de Cis, père de Saül. Après cela, dit l'Écriture (1), Dieu se réconcilia avec la terre.

(1) IIe livre des Rois, chap. 21, vers. 14.

Les intérêts religieux se trouvaient ici d'accord avec les intérêts politiques. Le crucifiement des derniers descendants de Saül, qui donnait satisfaction à la justice divine, profitait à l'œuvre monarchique de David. L'immolation d'une dynastie rivale détruisait les causes de perturbation pour l'avenir. On verra, dans la suite de ce récit, tous les soins, toutes les précautions de David pour assurer un paisible règne à son jeune fils Salomon, né de Bethsabée.

Les Philistins reparurent à la suite de la famine; ils espéraient trouver l'État affaibli, découragé par ces longs fléaux. Ils livrèrent et perdirent quatre batailles. La vaillance des Hébreux ne se lassait point.

David, chef d'un royaume fondé et agrandi par la victoire, eut l'idée de faire le dénombrement complet de tous les Hébreux en état de porter les armes. Depuis Dan jusqu'à Bersabée, d'après le livre des Paralipomènes, on en compta quatre cent soixante et dix mille dans la tribu de Juda ou tribu noble, et onze cent mille dans les onze tribus (1); d'après le livre des Rois (2), on en compta cinq cent mille en Juda et huit cent mille en Israël. On a de la peine à s'expliquer la différence de trois cent mille dans l'évaluation des deux historiens, pour le dénombrement des onze tribus.

Moïse avait ordonné de payer au Seigneur un demi-sicle par tête, à chaque énumération du peuple ; David ne s'était point ressouvenu de ce commandement. Ce n'était pas seulement l'oubli de l'ordre de Moïse qui devenait une faute; ce fait qui provoqua d'universels murmures et le courroux du Seigneur, n'a pas été, selon nous, complétement apprécié par les commentateurs. Les dénombrements ont toujours été fort rares chez les peuples orientaux, parce que, dans leurs idées de fatalité, l'énumération des forces humaines semblerait mettre l'action de l'homme à la place de l'action de Dieu. La nation israélite, qui marchait

(1) Livre I, chap. 21, vers. 5.
(2) Livre II, chap. 24, vers. 9.

et combattait sous la protection divine, devait trouver quelque chose de contraire à ses croyances dans le dénombrement militaire commandé par David. Compter ses forces, c'est mettre en elles sa confiance; le roi blessait ainsi le sentiment religieux. Il ne tarda pas à reconnaître son tort : « J'ai beaucoup péché en cela, dit-il au Seigneur; « pardonnez l'iniquité de votre serviteur; j'ai trop agi en « insensé (1). »

La religion des Hébreux n'était pas une religion de miséricorde ; toute faute recevait un châtiment, et un châtiment terrible. Le prophète Gad paraît devant David, et, parlant au nom du Seigneur, lui donne le choix entre une famine pendant sept ans, des revers pendant trois mois ou la peste pendant trois jours. Quelle effroyable alternative! David accepte la calamité la plus rapide, la peste pendant trois jours; soixante et dix mille hommes périssent, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Au rapport de l'Écriture, David voit lui-même l'ange exterminateur, planant entre le ciel et la terre, avec une épée nue tournée contre Jérusalem : « C'est moi qui ai péché, » s'écriait David, la face prosternée dans la poussière; « c'est moi « qui ai fait le mal; ces pauvres brebis qu'ont-elles fait? « Seigneur, que votre main se tourne contre moi et contre « la maison de mon père! »

C'est assez, avait dit le Seigneur, et l'ange avait suspendu ses coups. L'ange se trouvait alors dans la direction d'une aire située sur le mont Moriah, une des montagnes comprises dans l'enceinte de Jérusalem. Cette aire appartenait à un Jébuséen, converti au judaïsme, nommé Aréuna, selon le livre des Rois, et Ornan selon les Paralipomènes. Le prophète Gad ordonna à David d'élever un autel en ce lieu. David se rendit à l'aire. Ornan battait son grain, aidé de ses quatre fils, lorsqu'il avait aperçu tout

(1) David défendit qu'on parlât du dénombrement dans les Fastes de son règne. C'est le livre des Paralipomènes qui indique les Fastes du règne de David dont toute trace a été perdue.

à coup l'ange du Seigneur ; il s'était éloigné rempli d'effroi. En voyant David s'avançant vers son aire, Ornan va se prosterner à ses pieds, et lui dit : « Quel sujet amène le seigneur mon roi auprès de son serviteur ? — Je viens, lui répond David, acheter votre aire pour y élever un autel au Seigneur, et faire cesser le fléau qui désole mon peuple. —Prenez, répliqua Ornan, et que le seigneur mon roi fasse ce qu'il lui plaira ; je donne mes bœufs pour l'holocauste, mon chariot pour le bûcher, mon blé pour le sacrifice. —Cela ne sera point ainsi, dit David, mais je vous en payerai la valeur; je ne dois vous rien enlever, ni offrir au Seigneur le bien d'autrui. » Et David acheta l'aire et les bœufs au prix de cinquante sicles d'argent. Il donna six cents sicles d'or pour la cession du terrain qui entourait l'aire d'Ornan. David y dressa un autel, y offrit des holocaustes et des hosties pacifiques. Le ciel redevint propice à la terre, dit l'Écriture.

Le roi désirait aller offrir de nouveaux sacrifices auprès du tabernacle construit par Moïse au désert, et sur l'ancien autel des holocaustes; mais ces précieux monuments de la foi judaïque étaient alors gardés sur les hauteurs de Gabaon ; David, selon l'Écriture (1), avait été tout ébranlé de l'aspect du glaive de l'ange, et sa faiblesse extrême ne lui permit point de se rendre à Gabaon ; il retourna offrir des sacrifices sur l'aire d'Ornan, et s'écria : « *C'est ici la* « *maison du Seigneur, et c'est ici l'autel pour l'holocauste* « *d'Israël.* » La splendeur future du temple de Jéhovah se révélait au roi prophète!

(1) Paralipomènes, liv. 1, ch. 21.

CHAPITRE VII.

Les dernières années de David. — Sa mort.

(1014 avant J.-C.)

Les jours de David étaient devenus nombreux; le froid des vieux ans gagnait son corps; rien ne pouvait ramener la chaleur dans son sang glacé. Les serviteurs du roi se dirent entre eux : « Cherchons pour notre maître une « jeune vierge, qui se tienne devant lui, qui le serve, « qui, la nuit, dorme sur son sein, et le réchauffe (1). » On chercha dans tout Israël la vierge la plus belle; le choix tomba sur Abisag, fille de Sunam; elle fut amenée au roi, dont elle devint la servante et la compagne nuit et jour, mais qui resta toujours avec Abisag comme un père avec sa fille. L'histoire de la jeune Sunamite nous révèle toute la naïveté des mœurs primitives : il y aurait plus de susceptibilité dans nos mœurs modernes, parce qu'il y a moins de pureté.

Avant de mourir, David voulait laisser à son successeur tout ce qu'il fallait pour construire le temple; il acheva de rassembler tous les matériaux, et appela des ouvriers de tous côtés; la plupart de ces ouvriers étaient des Chananéens, réduits en esclavage. Le vieux roi avait tracé le

(1) Les Rois, liv. 3, ch. 1.

plan du temple. Salomon était âgé de vingt-deux à vingt-trois ans; David, son père, l'appelle auprès de lui; il lui dit qu'il a voulu bâtir lui-même une demeure au Seigneur son Dieu, mais que le Seigneur lui a fait entendre ces paroles : « Tu as répandu beaucoup de sang, et tu as livré beaucoup de combats ; tu as fait couler trop de sang devant moi pour que tu puisses me construire une demeure; le fils qui naîtra de toi sera un homme de paix, je ferai en sorte que ses ennemis le laissent en repos, et c'est pourquoi il sera nommé le pacifique; pendant la durée de son règne, je donnerai au peuple d'Israël tranquillité et loisir, et c'est lui qui m'élèvera un sanctuaire; il sera mon fils et je serai son père; j'affermirai pour toujours son trône en Israël » « (1). Ainsi donc, ajouta David en s'adressant au jeune Salomon, que le Seigneur soit avec vous, soyez heureux, et bâtissez une demeure à votre Dieu comme il vous l'a commandé. Que le Seigneur vous donne la prudence et le jugement, afin que vous puissiez gouverner Israël et garder la loi du Seigneur votre Dieu. Moi, dans ma pauvreté, j'ai peu à peu préparé de quoi bâtir la maison du Seigneur; je vous laisse cent mille talents d'or et un million de talents d'argent; les amas de fer et d'airain sont innombrables; j'ai préparé le bois et la pierre, vous avez tous les ouvriers nécessaires, etc. »

David, réunissant ensuite tous les chefs, leur ordonne de seconder Salomon, son fils; il leur rappelle tant de victoires remportées sur les ennemis, tant de merveilles par lesquelles le Seigneur a manifesté son amour pour Israël, et leur annonce qu'il est temps d'élever un monument pour y recevoir l'arche d'alliance et les vases du sacrifice.

David, dans cette assemblée des chefs et des principaux officiers du royaume, avait désigné Salomon pour son héritier. Cet ordre de succession faillit être détruit par la révolte d'Adonias, fils de David et de Haggith, l'une des

(1) Paralipomènes, ch. 22.

femmes du roi. Adonias était devenu l'aîné des princes de la maison royale par la mort d'Absalon ; il vit d'un œil jaloux l'élévation de Salomon, le dernier de ses frères, le fils de Bethsabée, et dit : « Je régnerai. » Il se montrait dans Jérusalem avec des chariots, des cavaliers et cinquante hommes qui couraient à pied devant lui. Son père n'osa pas lui reprocher cette magnificence inaccoutumée ; il ne lui dit point : Pourquoi avez-vous fait cela? Adonias était beau ; il essayait de tous les moyens qui d'ordinaire séduisent le peuple, et renouvelait à Jérusalem les scènes qui avaient précédé l'usurpation d'Absalon. Joab et le grand prêtre Abiathar s'étaient secrètement dévoués à sa cause, et lui avaient promis assistance pour l'exécution de ses projets.

Quand vint l'époque où son complot semblait pouvoir éclater avec succès, Adonias fit préparer un banquet hors de la ville, auprès de la fontaine de Rogel, et invita tous les princes, fils de David, les principaux personnages et les officiers du palais ; la réunion fut nombreuse. Parmi ceux qui avaient refusé de se rendre au banquet, on citait le grand prêtre Sadoc, Banaïas, fils de Joïada, le prophète Nathan, deux officiers considérables du roi, appelés Seméi et Réi, et les trente Forts de David. Des soupçons sur une rébellion prochaine étaient entrés dans la pensée des plus fervents amis du roi. Le prophète Nathan alla trouver Bethsabée, mère de Salomon, et lui dit : « Savez-vous qu'Adonias, fils d'Haggith, veut régner? David, notre seigneur, l'ignore; venez donc, suivez mon conseil, et sauvez votre vie et celle de votre fils Salomon; allez trouver le roi David, et dites-lui : Seigneur, mon roi, vous l'avez juré, à moi, votre servante; vous m'avez promis que mon fils Salomon régnerait après vous, et qu'il s'assiérait sur votre trône; pourquoi donc Adonias règne-t-il? Et pendant que vous parlerez encore, ajoute le prophète, moi j'arriverai et je compléterai vos paroles. » Bethsabée alla dans la chambre du roi, et trouva le vieux David avec la jeune Sunamite; elle se prosterna à ses pieds. « Que sou

haitez-vous? » dit le roi. Bethsabée lui répéta les paroles inspirées par Nathan. « Seigneur, mon roi, dit Bethsabée en finissant, tout Israël vous regarde et attend de vous pour savoir qui doit s'asseoir sur le trône après vous. Lorsque le seigneur mon roi dormira avec ses pères, mon fils Salomon et moi nous serons dédaignés. »

Bientôt après, parut le prophète Nathan, comme il était convenu; il appuya de ses respectueux avis les prières de Bethsabée. « Vive le Seigneur, qui m'a délivré de tant de périls, dit David à Bethsabée; je vous ai juré, par le Seigneur, Dieu d'Israël, que votre fils Salomon régnerait après moi; eh! bien, c'est aujourd'hui que je remplirai ma promesse.— Vive à jamais mon seigneur, David! » s'écria Bethsabée, en se prosternant la face contre terre. David fit appeler Sadoc, Nathan, Banaïas, et leur ordonna de placer Salomon sur sa mule, de le conduire à Gihon, de le sacrer roi, de sonner de la trompette, et de crier : Vive le roi Salomon! Les ordres du roi furent promptement exécutés. Sadoc montait à côté du jeune Salomon, portant une corne pleine d'huile qu'il avait tirée du tabernacle; il donna au fils de Bethsabée l'onction royale. Le peuple de Jérusalem suivait le roi, remplissant l'air de cris et du son des instruments. Les convives d'Adonias avaient entendu le bruit de la trompette et les cris qui partaient de la ville. Jonathas, fils du grand prêtre Abiathar, va leur annoncer que David a établi Salomon roi d'Israël; les convives épouvantés se dispersent; Adonias court chercher un refuge auprès du tabernacle; il attendra au pied de l'autel le châtiment de son crime ou la nouvelle de son pardon. C'est par un pardon que le jeune roi voulut se venger.

David avait depuis longtemps réglé l'administration militaire, et le service de son palais; il lui restait à s'occuper du culte; la prochaine construction du temple faisait songer à l'organisation religieuse. Il fallait, pour le service sacerdotal, une pompe solennelle, en harmonie avec la magnificence du monument qui se préparait. David

ordonna un premier dénombrement de la tribu de Lévi; on compta trente-huit mille lévites depuis trente ans et au-dessus; six mille d'entre eux furent chargés de rendre la justice; quatre mille devaient garder les portes du temple, quatre mille devaient chanter les louanges du Seigneur, les psaumes dont David lui-même avait composé la musique; vingt-quatre mille lévites étaient destinés aux cérémonies du temple. Un second dénombrement de la même tribu, depuis vingt ans et au-dessus, présenta sans doute autant de lévites que le premier; l'Écriture n'indique point le nombre. Tous les lévites étaient soumis aux descendants d'Aaron pour ce qui touchait au service de la maison de Dieu, dans le vestibule, le portique, le lieu de purification et le sanctuaire. Notons ici que Nadab et Abiu, fils d'Aaron, étaient morts jeunes et sans postérité, et que les deux autres fils d'Aaron, Éléazar et Ithamar, étaient les seuls chefs des familles sacerdotales; Sadoc était de la famille d'Éléazar, Abiathar appartenait à celle d'Ithamar ; la première se trouvait plus nombreuse que la seconde. Les descendants d'Aaron, partagés en vingt-quatre classes, faisaient le service du temple; chaque classe avait sa semaine. Le devoir des prêtres était de veiller sur le pain de proposition, sur tous les détails du sacrifice, sur le poids et la mesure des offrandes; la musique du temple, une des parties les plus importantes du ministère religieux, avait à sa tête trois hommes, dont l'Écriture nous a conservé le nom, Azaph, Héman et Idithum.

Le livres des Paralipomènes nous donne, sur l'organisation du culte et sur les prêtres et les lévites, de nombreux détails que nous ne pouvons reproduire ici. Mais qu'on se représente tous ces milliers de lévites et de prêtres, réalisant une société spirituelle, un monde mystique dans la cité de Jérusalem, et, dans leur grande et brillante multitude, formant en quelque sorte la cour de Jéhovah, le Seigneur, le vrai roi des Hébreux.

David convoqua une dernière fois les principaux d'Is-

raël, pour leur dire sa suprême parole sur la construction du temple, cette grande préoccupation de sa vieillesse. En présence de tous les anciens et de tous les chefs assemblés, David remit à son fils Salomon les plans du portique, du temple, des magasins, des salles, des chambres; les plans de tous les parvis, de tous les logements; il lui fit donner les règlements qu'il avait faits pour le service des prêtres et des lévites; ensuite il lui indiqua les ornements dont il devait enrichir le temple : des vases d'or et d'argent, des chandeliers et des lampes d'or avec leurs poids et mesures, des chandeliers et des lampes d'argent, des bassins, des encensoirs d'or, des lions et des lionceaux d'or et d'argent; l'autel des parfums avec des chérubins couvrant de leurs ailes l'arche d'alliance, et présentant la forme d'un char.

C'est le Seigneur lui-même, dit David, qui m'a tracé de sa main tous ces plans. « Agissez virilement, ajoute-t-il en s'adressant à son fils Salomon, ayez courage et ne craignez rien; le Seigneur mon Dieu sera avec vous et ne vous abandonnera point. » Puis, parlant à l'assemblée : « Dieu a choisi mon fils Salomon encore enfant et dans l'âge tendre, poursuit David; l'œuvre est grande; ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu qu'il s'agit de bâtir une demeure. J'ai tout préparé, l'or et l'argent, l'airain et le fer, le bois et la pierre, les pierres précieuses de toute espèce, le marbre de Paros. De plus, je donne de mon coffre particulier trois mille talents d'or d'Ophir, sept mille talents d'argent éprouvé pour revêtir les murs intérieurs du temple. » David finit par dire que si quelqu'un dans l'assemblée a des dons à offrir pour la construction du temple, il n'a qu'à remplir ses mains et à présenter ses dons au Seigneur. Les chefs des familles, les chefs des tribus d'Israël, les tribuns, les centurions, les gouverneurs des domaines privés du roi promirent leur concours à l'œuvre; pleins d'un saint enthousiasme, ils donnèrent six mille talents et dix mille sous en or, dix mille talents en argent, dix-huit mille en cuivre et cent mille en fer; chaque assistant fit

le sacrifice de ses pierres précieuses. Ce pieux empressement, ces élans soudains de générosité, étaient de bon augure pour l'exécution du vaste dessein depuis longtemps médité; David eut le cœur joyeux; il en bénit Dieu en présence de la multitude assemblée.

« Soyez béni, Seigneur Dieu d'Israël, s'écria le vieux « roi; c'est à vous qu'appartiennent la gloire et la grandeur, la victoire et la puissance; à vous la louange; le « ciel et la terre sont à vous; vous êtes au-dessus de tous « les dominateurs. Qui suis-je? et mon peuple, qu'est-il, « pour que nous puissions vous promettre ces choses? « Tout vous appartient, et nous ne faisons que vous rendre ce que nous avons reçu de vos mains. Nous sommes « devant vous des voyageurs et des étrangers comme l'ont « été nos pères; nos jours sont comme l'ombre sur la « terre et nous ne faisons que passer. Ces biens, que nous « réservons pour votre demeure, ont découlé de vos « mains. Je sais, ô mon Dieu! que vous sondez les cœurs, « que vous aimez la droiture, et c'est dans la droiture de « mon cœur que je vous offre joyeusement tous ces trésors, et j'ai vu avec une joie vive mon peuple, qui est « là, vous offrir ses dons. Seigneur Dieu d'Abraham, « d'Isaac et de nos pères d'Israël, maintenez toujours « mon peuple dans ces pensées; faites qu'il conserve « éternellement cette vénération pour votre nom; donnez « à mon fils, Salomon, un cœur parfait, pour qu'il garde « vos commandements, vos lois, vos cérémonies, et qu'il « bâtisse le temple dont j'ai amassé les matériaux (1)! »

Quel noble et touchant spectacle que celui du vieux roi David au bord du sépulcre, remettant à son fils Salomon le plan du temple du Seigneur, lui retraçant tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a préparé, médité pour l'œuvre sainte dont l'accomplissement ne doit pas lui appartenir, s'assurant de l'aide des anciens et des principaux du royaume, et contemplant le trépas sans murmure, heureux de la

(1) Paralipomènes, liv. I, ch. 29.

pensée que la main de son jeune fils élèvera au Seigneur un monument digne de sa majesté éternelle !

L'assemblée bénit le Seigneur, le Dieu de ses pères; tous s'inclinèrent, adorèrent Dieu, et se prosternèrent aux pieds du roi. Le lendemain, des sacrifices furent offerts, dans le but de consacrer, par une sanction religieuse, les serments et les promesses de la veille; on immola mille taureaux, mille béliers, mille agneaux, on fit les libations accoutumées; les grands et le peuple mangèrent de ces hosties dans un grand banquet. A la fin du jour, Salomon reçut une seconde fois l'onction royale, et Sadoc l'onction pontificale, pour imprimer à cette double royauté politique et religieuse un caractère plus légitime, plus inattaquable.

David, sentant qu'il allait entrer dans la voie de la mort qui attend toute créature, fit venir Salomon et lui donna ses instructions dernières. Après de pieuses et salutaires exhortations, après d'utiles conseils pour bien gouverner, David, que la sûreté et le repos du royaume occupaient toujours, signala à son fils deux personnages dont il l'engageait à se débarrasser : Joab, le meurtrier d'Abner et d'Amasa, récemment complice d'Adonias, et Séméi, cet homme de la famille de Saül, qui avait insulté et maudit David sur le chemin de Bahurim, quand le roi fuyait devant Absalon. On peut s'étonner d'abord de trouver de semblables avis dans la bouche de David, à l'approche de la tombe qui d'ordinaire n'inspire que des pensées de paix; mais l'âme, naturellement bonne, du vieux roi se roidissait et s'armait d'énergie à la vue des difficultés qui menaçaient la stabilité de son œuvre monarchique. Dans ses adieux à son fils et à la vie, il ne manqua pas de recommander au jeune roi les enfants du vieux Berzellaï de Galaad, cet homme d'au delà le Jourdain, dont l'hospitalité avait été si précieuse au monarque fugitif.

Le roi mourut dans une bonne vieillesse (1), plein de

(1) *In senectute bonâ,* Paralipomènes, liv. 1, ch. 29, vers. 28.

jours, de richesse et de gloire; il était âgé de soixante et dix ans et quelques mois; son règne avait duré quarante ans; sept ans à Hébron, et trente-trois à Jérusalem. L'époque de sa mort est placée dans l'année 1014 avant Jésus-Christ. David fut enseveli à Jérusalem, *in civitate.* Ce sépulcre était magnifique, s'il faut en croire l'historien Josèphe; le tombeau de David avoisinait son palais sur le mont Sion; aujourd'hui le voyageur ne trouve plus ni la demeure de ce grand homme pendant sa vie, ni sa demeure après sa mort; l'étroite et funèbre grotte qu'on montre, sur l'emplacement de l'ancien cénacle, n'a point satisfait notre curiosité historique. Mais on ne foule pas cette montagne de Sion sans respect et sans émotion pieuse, car la terre où l'on marche a pu se mêler à la poussière du roi à qui Dieu avait donné le génie, et dont il avait fait le confident prophétique de la Rédemption!

CHAPITRE VIII.

Grande figure de David. — Sa gloire poétique.

Quelle imposante figure que David tour à tour berger, guerrier, roi et poëte! Quand je portais mes pas rêveurs sur les collines et dans les vallées de Bethléem, combien de fois j'ai cru voir apparaître le jeune et robuste fils d'Isaï, dont le perçant regard pressentait déjà l'avenir, et dont la belle tête de seize ans devait offrir cette précoce gravité, signe ordinaire des enfants des hommes choisis pour l'accomplissement de grandes choses! Parfois un jeune pâtre bethléémite se montrait avec ses brebis au bord d'un chemin, au détour d'un sentier, au milieu d'un champ de verdure, et comme le costume, les attitudes et les mœurs sont aujourd'hui en Judée ce qu'ils étaient il y a trois mille ans, j'attachais mes yeux sur David berger : je le retrouvais tel qu'on le présenta à Samuel qui allait le faire roi.

La persécution est la nourricière des grandes âmes comme des grandes doctrines; elle est le triomphe des fortes intelligences et des fortes vertus; le génie est comme le diamant : il n'y a rien de plus difficile à briser. La persécution ne manqua point à David; la sombre jalousie de Saül se précipita sur sa vie comme le malheur, mais le fils d'Isaï sortit des déserts d'Engaddi et de Pharan, plus

ferme, plus profond, plus mûr pour la gloire; c'est alors qu'il put dire : *Celui qui sème dans les pleurs, recueillera dans la joie.* Vainqueur des nations ennemies d'Israël sur les bords du Jourdain, du Pharphar et de l'Euphrate, à l'orient et au couchant, au septentrion et au midi de la terre promise, David, roi des douze tribus, assied la monarchie sur de solides bases. Puissant organisateur, il crée l'administration politique, militaire et religieuse. Durant la dernière moitié de son règne, son ardente pensée, sa constante préoccupation, c'est la construction du temple. L'idée religieuse, la croyance à l'unité d'un Dieu à la fois bon, terrible et sauveur, était la pierre angulaire de l'édifice social des Israélites; il fallait le temple comme expression de cette croyance, comme ralliement des esprits, et aussi comme un symbole de nationalité, comme une sorte d'image de la patrie.

David aurait bien voulu voir s'élever le monument qui liait plus spécialement à Dieu les destinées de son peuple, et pour lequel il avait amassé environ douze milliards de notre monnaie, fruit de tant de conquêtes et de tant d'épargnes; mais c'est au règne pacifique de Salomon qu'était réservée l'exécution glorieuse de l'entreprise. Le fils d'Isaï, en mourant, laissait un monument plus durable que ce temple dont il eût tant aimé à contempler la splendide immensité : ce monument, ce sont les psaumes qu'on a traduits dans toutes les langues connues, et sur lesquels ont écrit plus de treize cents auteurs. L'ordre et la classification des psaumes ont exercé la sagacité des Pères de l'Église et des savants modernes; il est douteux qu'on parvienne jamais à déterminer avec certitude le temps, les faits, les circonstances auxquels se rapportent tous les cantiques hébreux; ces problèmes sont de ceux qui lassent la persévérance humaine. Nous n'entreprendrons point de jeter quelque lumière sur les ténèbres de la classification des chants sacrés; nous aimons mieux admirer ces hymnes dont quatre-vingt-quatre sont attribués à David.

Il restera toujours quelque chose à dire sur les psaumes,

quelque chose à ajouter aux nombreux témoignages de l'enthousiasme des siècles. Il en est des grandes œuvres du génie, comme de la nature elle-même, qu'on étudie, qu'on scrute, qu'on admire depuis bien longtemps, et qui, chaque jour, laisse deviner un nouveau secret, une nouvelle merveille. Peut-être est-il surtout dans la destinée des psaumes d'exercer éternellement l'intelligence humaine. On peut les considérer comme de magnifiques définitions de Dieu et de l'homme, comme de vastes éclairs jetés à travers la nuit de la vie. Or, nous aspirons sans cesse à connaître Dieu, et sans cesse l'homme aspire à se connaître lui-même : cette double étude, qui fut toujours la grande occupation de la portion la plus intelligente de l'humanité, ne s'achève pas avec le temps ; le mystère ne sera complétement éclairci qu'à la lumière de l'éternité.

Jusqu'à ce jour, on ne comprenait pas les psaumes dans tous leurs détails, dans toutes les variétés de leur expression, parce que jusqu'ici, on avait imparfaitement connu la nature et les mœurs de la Syrie. Le style de David est une constante reproduction de la couleur des lieux et de leur physionomie ; ses images sont empruntées aux collines et aux vallées du pays de Chanaan, aux aspects du désert, à la vie pastorale comme on la retrouve encore sous la tente arabe. Le pélican des solitudes d'Idumée, le passereau qui fait entendre son faible cri à travers les pâles rameaux de l'olivier, la colombe qui gémit sur le palmier ou le sycomore, l'aigle de Sanniu, qui apparaît au voyageur comme un ancien témoin de la gloire de Jéhovah, ces grands cèdres du Liban que le Seigneur seul peut briser, et ce brin d'herbe caché au pied du rocher stérile, mais qui est visible à l'œil de Dieu comme les forêts de la montagne, toute cette nature qui ne ressemble en rien à une autre nature, respire sur le kinnor du roi-prophète avec une empreinte d'immortelle vérité. Il faut avoir entendu gronder le tonnerre dans les montagnes de la Judée, il faut avoir entendu ses éclats rouler et se prolonger de vallée en vallée avec une majesté formidable, pour saisir tout le naturel des images

où David parle du tonnerre comme de la voix de l'Éternel. Je croirais être vrai en ajoutant que l'idée du Dieu terrible, dans les chants de David, est née du sombre et effrayant spectacle des orages au milieu des montagnes de la Judée.

David, comme nous l'avons dit, avait passé dans les grottes et les solitudes de la Palestine les jours de sa jeunesse poursuivie; tant d'années écoulées au sein de cette nature, devenue son seul refuge, durent nécessairement laisser dans l'imagination du fils d'Isaï une impression bien vive, bien profonde, et voilà pourquoi la physionomie des lieux tient tant de place dans les harmonies du chantre de Sion. La connaissance de la Judée est dont la clef des poétiques trésors renfermés dans les psaumes. Il est réservé à notre époque de se pénétrer de la beauté des psaumes mieux qu'on ne l'a fait en d'autres âges, parce que les études orientales sont devenues un objet de prédilection pour les intelligences contemporaines. Une des choses qu'on apprend dans un voyage en Orient, c'est qu'il est impossible de comprendre parfaitement la Bible sans avoir parcouru les lieux qui en sont comme le perpétuel et grand commentaire.

Écoutez quelques chants de la divine muse de Siloé:

« J'ai dit : je veillerai sur mes voies; j'écarterai tout péché de mes paroles. J'ai mis un frein à ma bouche, quand l'impie s'élevait contre moi. Je me suis tenu dans le silence et dans l'humiliation; je n'ai point rappelé le bien que j'ai pu faire, et ma douleur s'est renouvelée. Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi; il s'est embrasé dans la méditation. Alors ma langue s'est déliée, et j'ai dit à mon Dieu : Seigneur, faites-moi connaître ma fin, apprenez-moi le nombre de mes jours, et combien il m'en reste encore; Seigneur, vous en avez fixé le terme, et tout mon être est devant vous comme le néant. Oui, tout homme vivant n'est que vanité. Oui, l'homme passe comme l'ombre; il se tourmente dans le vide, il accumule des trésors... pour qui? il ne le sait. Et maintenant, qui dois-je attendre, si ce n'est vous, Seigneur?

« N'êtes-vous pas toute mon espérance? Délivrez-moi de « toutes mes fautes; ne me rendez pas le jouet de l'insensé. « Je me suis tu, je n'ai point ouvert la bouche, car rien ne « se fait sans votre ordre. Détournez de moi ces fléaux. « Seigneur, j'ai défailli sous le poids de vos bras... O mon « Dieu! vous nous reprenez, vous nous châtiez pour nos « prévarications; vous desséchez notre âme comme l'arai- « gnée sur sa toile. Donc, trouble et vanité, voilà tout « l'homme. Seigneur, exaucez-nous, entendez mes cris, ne « soyez pas sourd à la voix de mes sanglots; daignez m'en- « courager, car je suis ici-bas un étranger et un voyageur « ainsi que tous nos pères. Pardonnez-moi, laissez-moi res- « pirer un peu avant que je m'en aille. Hélas! bientôt je ne « serai plus (1)! »

Voyez quelle peinture du ciel et de la terre, dans ce cantique de louange et d'adoration :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme! Seigneur, ô mon Dieu! « que vous êtes miraculeux dans votre magnificence! Vous « vous êtes revêtu de gloire et de beauté; vous vous êtes « enveloppé d'un manteau de lumière. Vous avez déroulé « le ciel comme une tente d'azur; les déluges demeurent « suspendus à vos pieds; les nuées sont votre char; vous « volez sur l'aile des vents. Vos anges sont agiles comme « l'aquilon; vos messagers sont ardents comme la flamme. « Vous avez affermi la terre sur ses fondements, et les siè- « cles des siècles ne l'ébranleront pas; l'abîme l'enserre « comme un vêtement. Au-dessus des monts planent les « eaux; Seigneur, votre menace les disperse; à la voix de « votre tonnerre, elles frissonnent d'épouvante; les som- « mets s'élèvent, les vallées s'abaissent, et les eaux se re- « tirent dans le lit que vous leur avez creusé. Vous leur « avez fixé des bornes qu'elles ne passeront point; elles ne « reviendront plus submerger le monde. Vous conduisez « les sources dans les vallons, vous les dirigez entre les « montagnes; les bêtes sauvages viennent s'y désaltérer, et

(1) Psaume 38.

« l'onagre y étanche sa soif ; sur les bords habitent « les oiseaux du ciel; ils chantent les hymnes sous leur « toit de ramée. Seigneur, de vos réservoirs intarissables « vous arrosez les hauts lieux; de votre main vous prodi- « guez les fruits; vous faites croître l'herbe pour les trou- « peaux, et les moissons pour l'homme; vous tirez de la « terre le pain qui le nourrit et le vin qui réjouit son cœur; « vous lui donnez l'huile de parfum qui embellit ses traits, « et le pur froment qui le soutient; vous arrosez les arbres « des forêts et les cèdres du Liban que vous avez plantés ; « là sont les nids des oiseaux ; l'aire de la cigogne se ba- « lance au faîte des sapins ; les pins des montagnes sont la « demeure du chamois, et la mousse des rochers, la re- « traite du hérisson. Seigneur, vous avez créé la lune pour « mesurer les temps; le soleil connaît le moment de son « coucher. Vous répandez les ténèbres, et voilà la nuit; « alors les bêtes fauves se glissent dans l'ombre ; les lion- « ceaux rugissent après leur proie, et demandent à Dieu leur « pâture. Le soleil se lève, et les animaux se retirent ; ils « s'enfoncent dans leurs repaires. L'homme sort pour le « travail, et sa tâche dure jusqu'au soir. Seigneur, que vos « œuvres sont sublimes ! etc. (1). »

Les chants de David auront toujours un grand charme pour les esprits élevés et religieux, pour les âmes tendres ; on y sent, on y prie, on y espère, on y contemple la sublimité de l'homme *créé un peu au-dessous des anges*, de l'homme pour qui l'univers a été fait ; on y contemple aussi sa misérable destinée, qui le fait comparer aux choses les plus viles et les plus fugitives d'ici-bas. La majesté, la bonté du Créateur éclatent dans les cantiques d'Israël ; nous y trouvons Dieu, Dieu partout comme dans le monde : « Où me « cacher à votre esprit ? où fuir vos regards ? s'écrie le barde « inspiré ; si je m'élance vers les cieux, vous voilà ! vous « voilà si je m'enferme dans l'abîme ! si je prends les ailes

(1) Psaume 102. Nous avons adopté pour ces deux morceaux la traduction de M. Dargaud.

« de l'aurore et que je m'envole aux extrémités des mers,
« c'est votre droite qui me conduit, c'est votre droite qui
« me soutient. »

Les psaumes se mêlent à nos souvenirs d'enfance, les saintes harmonies ont accompagné nos premiers pas sur la terre. La merveilleuse poésie de David s'échappe de la bouche des petits enfants autour de l'autel, sous les arceaux de la chapelle. Les religieuses inspirations qui nous ont apparu dans la première aube de nos jours, nous suivent à toutes les époques solennelles de notre vie morale, dans nos joies et dans nos douleurs; et quand le dernier terme arrive, elles sont encore là pour endormir nos maux et réveiller nos espérances. Étonnante destinée des chants du roi-prophète! après avoir été répétés dans les lointains pays qui furent leur patrie et dans des siècles qui sont bien loin de nous, ils retentissent encore après plus de trois mille ans, dans les cathédrales des cités comme dans l'église des villages, et sont redits par le riche comme par le pauvre, par le savant comme par l'ignorant, aux quatre coins de l'univers, partout où il y a des sociétés : connaissez-vous un poëme qui soit entré aussi profondément et aussi universellement dans le cœur et la mémoire des hommes?

CHAPITRE IX.

Règne de Salomon. — Le Temple. — Gloire de Salomon.
Désordres de sa fin.

(1013—976 avant Jésus-Christ.)

C'est son dernier fils que David a placé à la tête du royaume. Pour justifier cette préférence accordée à sa jeunesse, préférence qui attaquait les droits de ses frères et surtout de son aîné, il fallait que Salomon se présentât avec des instincts supérieurs, avec une grande intelligence ; il fallait que le vieux roi eût reconnu dans le plus jeune de ses fils une étendue d'esprit, une hauteur de sagesse qui le missent au-dessus de ses frères, et qui garantissent le paisible accomplissement des merveilles promises au successeur de David.

Adonias se remue une seconde fois pour saisir la couronne de Jérusalem ; la pensée de ses secrètes intrigues se révèle d'abord par une demande qui semblait ne cacher aucun sentiment ennemi, mais dont le but réel n'échappe point à Salomon ; il prie Bethsabée de demander pour lui au roi la faveur de devenir l'époux d'Abisag, la belle Sunamite, restée veuve et vierge après le trépas de David : « En demandant cela il a demandé sa mort, » dit Salomon à sa mère ; il lui avait expliqué qu'Adonias voulait s'ouvrir ainsi un chemin au trône : « Adonias mourra aujour-

d'hui, » ajouta le roi, et le jour même Adonias périt de la main de Banaïas, fils de Joïada. Salomon fit appeler le grand prêtre Abiathar, complice d'Adonias, et lui dit : « Retirez-vous à Anathot, dans votre champ ; vous aussi « vous mériteriez la mort ; j'épargnerai votre tête, parce « que vous avez porté l'arche d'alliance du seigneur Dieu « devant David, mon père, et parce que vous avez aidé « mon père dans toutes ses œuvres. »

Le roi dépouilla Abiathar du sacerdoce, afin d'accomplir, dit l'Écriture, la prédiction prononcée par le Seigneur à Silo, contre la maison d'Éli ; puis vint le tour de Joab, qui se réfugia dans le tabernacle du Seigneur, et n'en fut pas moins frappé par Banaïas, sans égard pour la sainteté de cet asile et pour le souvenir de tant de glorieux combats ; mais le meurtrier d'Abner et d'Amasa devait expier son double crime ; il fut enseveli dans sa maison au désert, nous dit l'historien des Rois. Sadoc fut mis à la place d'Abiathar, et Banaïas à la place de Joab. Il restait encore un homme, Séméi, que David avait désigné à la justice sévère de Salomon ; le roi lui donna Jérusalem pour prison, lui annonçant qu'il serait puni de mort s'il franchissait seulement le torrent de Cédron. Après trois ans d'une vie toujours passée dans les murs de Jérusalem, Séméi, pensant que Salomon avait tout oublié, monta un jour sur son âne et s'en alla du côté de Geth pour ramener des serviteurs ; la mort l'attendait au retour. Trois meurtres politiques et l'exil d'un grand prêtre, ouvrent tristement le nouveau règne ; la justice du jeune monarque ressemble ici à de la cruauté ; mais la paix du royaume dépendait de ces mesures énergiques, et la raison d'État se trouve tout entière dans ces paroles des Paralipomènes : « *C'est ainsi que Salomon, fils de David, s'affermit dans son règne.* »

Le royaume d'Égypte était pour le royaume de Jérusalem un voisin puissant ; la politique commandait à Salomon une alliance avec le maître des bords du Nil. Le jeune roi épousa donc la fille d'un Pharaon ; elle lui apportait en dot la ville de Gaza que son père avait conquise sur les

Chananéens. Le roi d'Égypte qui régnait alors était un des derniers de la vingt et unième dynastie; en rapprochant approximativement l'histoire sainte et l'histoire égyptienne, nous trouvons le roi Osochôr comme beau-père de Salomon. C'est à l'occasion de son mariage que Salomon composa le Cantique des Cantiques, suave épithalame d'une grande richesse de couleurs, ravissante mélodie d'amour que l'enseignement catholique nous présente comme la prophétique célébration des noces spirituelles de Jésus-Christ avec son Église.

Le mariage d'un roi des Juifs avec la fille d'un Pharaon marque tout d'abord un immense changement dans la destinée des descendants d'Abraham. Quatre siècles auparavant, ils étaient sortis de cette terre d'Égypte, où ils avaient longtemps vécu de la vie des esclaves, un Pharaon s'était élancé à leur poursuite avec ses armées; maintenant ces Hébreux, dont les Égyptiens n'ont pas même prononcé le nom, sont devenus une nation enrichie des dépouilles de vingt nations vaincues; les anciens esclaves du pays de Gessen ont une religion, des lois et une royauté dont les peuples d'Asie ne parlent qu'avec respect, et voilà qu'ils trouvent des alliés dans leurs oppresseurs d'autrefois.

En attendant qu'un temple s'élève, le jeune roi, accompagné d'une grande multitude, s'en va à Gabaon, sur les hauts lieux, pour sacrifier à Jéhovah; il offre mille victimes sur l'autel d'airain qui avait servi à Moïse dans le désert. Le Seigneur lui apparaît la nuit : « Demande-moi ce que « tu veux, lui dit-il, et je te le donnerai. » Salomon est mis à une épreuve solennelle, mais son cœur est religieux, et voici ce que répond le roi : « Vous avez été miséricor-« dieux envers David mon père, parce qu'il avait marché « devant vous dans la vérité, la justice, et avec un cœur « droit; vous lui avez gardé votre grande protection, et « vous lui avez donné un fils qui s'est assis sur son trône « comme il l'est aujourd'hui; et maintenant, Seigneur, « vous avez fait régner votre serviteur à la place de David,

« mon père; mais moi je ne suis qu'un faible enfant, ne « sachant comment je dois me conduire ; votre serviteur « est au milieu du peuple que vous avez choisi, peuple « infini, peuple dont le nombre ne peut plus se compter. « Donnez à votre serviteur un cœur docile, pour qu'il « puisse bien gouverner votre peuple, et distinguer le « bien du mal; car qui pourrait gouverner ce peuple, ce « peuple qui est le vôtre, et qui est si nombreux? » Ces paroles plurent au Seigneur : « Parce que tu n'as pas de- « mandé, lui dit-il, des jours nombreux, des richesses, ou « bien la vie de tes ennemis, mais la sagesse et l'esprit de « justice, voilà que je t'accorde ce que tu souhaites; je « te donne un cœur sage et intelligent, de telle sorte « qu'il n'aura existé personne de semblable à toi, et qu'il « n'en existera jamais. »

Le Seigneur accorde aussi au roi ce qu'il ne lui a point demandé : des richesses et de la gloire plus que nul homme n'en a reçu jusque-là; Dieu lui promet de longs jours, s'il garde ses commandements, et s'il marche dans les saintes voies comme a marché son père. Ce songe révélateur était pour le jeune Salomon comme une vision magnifique de son règne. C'est peu de temps après son retour de Gabaon à Jérusalem, que le roi prononça ce fameux jugement sur les deux femmes qui redemandaient, à titre de mère, le même enfant.

La construction du temple devait être la grande affaire, la grande merveille du règne de Salomon : c'était la réalisation du vœu que David avait emporté dans la tombe. Nous n'avons pas l'espoir de faire entrer dans l'esprit du lecteur le monument de Jéhovah avec les variétés infinies de ses détails, de ses richesses, de sa splendeur; les abondantes indications que nous trouvons dans la Bible et dans Josèphe, ne retracent pas à l'intelligence une complète réalité; il y a toujours du vague et de la confusion dans ces descriptions qui nous arrivent de si loin, et d'ailleurs la parole ne saurait offrir qu'une insaisissable image des œuvres matérielles de l'homme. D'admirables travaux ont été faits

dans le but de retracer la dimension, la majesté, les détails, les souvenirs historiques et religieux du temple de Jérusalem. Le jésuite espagnol, Villalpand (1), dans un habile et savant commentaire de la vision d'Ézéchiel (2) sur la ville et le temple, le célèbre hébraïsant Jean Lightfoot (3), le grand oratorien Lami (4), ont accumulé les trésors de la plus exquise érudition pour environner d'une vive lumière tout ce qui touche au sanctuaire de Jéhovah ; ces géants de la science ont laissé, sur ce sujet, des in-folio, et c'est à peine s'ils ont été complets. On conçoit donc que nous n'ayons pas la prétention de tout dire. Ce que nous voulons, c'est d'éviter les erreurs et les hypothèses incertaines qui se rencontrent plus d'une fois dans les dissertations de ces célèbres érudits, c'est de faire comprendre, à force de précision et de clarté, le temple et l'immensité de la tâche remplie par le successeur de David.

Salomon avait besoin, pour son œuvre, du roi Hiram, ancien allié de son père, et qui était resté le sien. Les cèdres du Liban devaient entrer dans la construction de la maison du Seigneur, et le génie des Phéniciens était prêt à répondre à l'appel du roi de Jérusalem. Il n'y avait guère alors dans le monde que deux pays qui connussent la gloire des arts : l'Égypte et la Phénicie. Lé mariage de Salomon avec une royale fille des bords du Nil atteste des rapports entre les Hébreux et la civilisation égyptienne. Mais l'extrême voisinage invitait à recourir aux Phéniciens, et d'ailleurs ce peuple avait reçu d'Égypte les arts qu'il cultivait. Dans une lettre adressée au roi Hiram, Salomon lui rappelle les cèdres envoyés à David, son père, pour servir

(1) J.-B. Villalpandi et L. Pradi in Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi commentariis et imaginibus illustrati. Rome, 1596-1606, 3 vol. in-fol.

(2) Chap. 40, 41, 42.

(3) Descriptio templi Hierosolymitani, præsertim quale erat tempore Salvatoris nostri.

(4) De tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem et de templo ejus. In-fol., Paris, 1720.

à bâtir son palais, et lui demande son assistance pour construire, non point une demeure d'homme, mais un sanctuaire consacré à Dieu, un temple où l'encens et les parfums brûleront devant le Seigneur, où les pains sacrés seront présentés, où des holocaustes seront offerts le matin et le soir, les jours de sabbat et les jours des cérémonies, et dans toutes les solennités établies en Israël.

« La demeure que je désire bâtir est grande, ajoute « Salomon, car notre Dieu est plus grand que tous les « dieux ! Qui pourra lui élever une demeure digne de lui ? « Si l'immense étendue des cieux ne peut le contenir, qui « suis-je, moi, pour lui préparer une demeure? Mais je « ne veux qu'un sanctuaire pour faire brûler de l'encens « devant lui. Envoyez-moi donc un homme qui soit habile « à travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, la pourpre, « l'écarlate, l'hyacinthe, un maître dans la sculpture, qui « puisse diriger les ouvriers que j'ai avec moi en Judée « et à Jérusalem, et que David, mon père, a réunis. « Envoyez-moi aussi du bois de cèdre, de genièvre et de « pin. Je sais que vos serviteurs (les Sidoniens) excellent « à couper les bois du Liban, et mes serviteurs seront « avec les vôtres. Je donnerai aux ouvriers qui couperont « le bois vingt mille mesures de blé et autant d'orge, vingt « mille pièces de vin et autant de pièces d'huile (1). »

Hiram, répondant à Salomon, lui disait : « Le Seigneur, « en vous faisant régner sur son peuple, lui a donné une « preuve d'amour. Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, « qui a fait le ciel et la terre, qui a donné au roi David « un fils sage, savant, judicieux, prudent, pour élever « une demeure à Dieu et un palais pour lui ! » Ces paroles, si curieuses dans la bouche d'un Phénicien, prouveraient, de la part du roi de Tyr, non-seulement la connaissance de la religion des Juifs, mais une sorte de tendance vers la croyance à Jéhovah. Dans cette lettre, Hiram annonce au roi de Jérusalem qu'il lui envoie un maître habile comme

(1) Livre II des Paralipomènes, chap. 1 et 2.

il le souhaite, qu'il recevra les grains, l'huile et le vin qu'il lui promet, qu'il fera couper les bois du Liban qui lui seront nécessaires, et qu'il les expédiera sur des radeaux jusqu'au port de Joppé.

Les Juifs, maîtres de la terre de promission, avaient fait beaucoup d'esclaves, car Moïse autorisait la servitude. Trop fiers pour s'abaisser aux travaux des métiers, c'est aux étrangers soumis qu'ils les abandonnaient. Salomon prit donc parmi ces étrangers soixante et dix mille hommes pour transporter les matériaux du temple sur leurs épaules, quatre-vingt mille pour tailler les pierres dans le flanc des montagnes, et trois mille six cents pour surveiller les travailleurs ; de plus, trente mille ouvriers étaient destinés à aider les Sidoniens dans les montagnes du Liban ; ils travaillaient par dix mille et se relevaient tous les mois. Les charpentiers chargés de concourir à l'œuvre étaient de Byblos. La multitude d'ouvriers réunis par David, et dont la direction fut confiée au maître phénicien que Salomon avait demandé, appartenait aux diverses contrées soumises aux armes des Hébreux. On se rappelle la quantité d'airain que le père de Salomon avait amassé de victoire en victoire; on choisit un terrain argileux, situé près du Jourdain, entre Sachot et Sarthan ou Saradath, pour y jeter en fonte tous les ouvrages d'airain. Les travaux pour la construction du temple commencèrent dans la quatrième année du règne de Salomon, au mois de zio, qui correspond à notre mois d'avril, 473 depuis la sortie d'Égypte, 1007 avant Jésus-Christ. Le monument s'acheva dans l'espace de sept ans. Le paganisme ne fut pas aussi prompt à achever le temple de Diane à Éphèse, cette merveille de l'Ionie : il lui fallut deux cent vingt ans pour terminer son œuvre !

Quelle prodigieuse activité, imprimée par le jeune roi ! Sur ces hauteurs du Liban où nous avons à peine retrouvé une quinzaine de vieux cèdres mêlés à un petit bois, dernier reste des illustres forêts bibliques, on entendait alors la hache des Sidoniens et des Israélites et les grands troncs

qui tombaient et roulaient dans les vallées. De la montagne à la mer, tous les chemins, tous les sentiers étaient couverts de bois coupés, et de Tyr à Joppé les radeaux flottaient sur les vagues. Plus de deux cent mille hommes, répandus dans le pays voisin de Jérusalem, furent occupés, les uns à abattre des arbres et à préparer le bois, à tailler la pierre dans les monts ou à les polir, les autres à transporter les matériaux, d'autres à jeter en fonte les colonnes et les bassins d'airain, ou à présider aux ouvrages en or et en argent, à tous les ornements si divers du monument religieux. Ces pierres de près de soixante et dix pieds de longueur, dont nous parle l'histoire, et qui furent les seules employées à l'édifice depuis le fondement jusqu'à la toiture, ces bois de cèdre, de genièvre et de pin, ces masses et ces matériaux de toute nature, furent apportés à Jérusalem dans une disposition si parfaite et d'après des mesures et des calculs si exacts, que, sur l'emplacement du temple, on n'entendait jamais ni un bruit de scie ni un coup de marteau. Le mont Moriah, qu'avait consacré la prière de David, au moment de l'apparition de l'ange exterminateur, agrandi, en quelque sorte, par le comblement d'un très-profond ravin ou vallon avec des terres apportées, vit ainsi s'élever cette demeure de Jéhovah qui était comme la réunion magnifique, mais irrégulière, de quatre temples.

Voici d'abord le parvis des Gentils, entouré d'une galerie avec quatre grandes portes en bronze, recouvertes de lames d'or; cette première enceinte s'ouvrait aux Juifs non purifiés selon la loi, et même aux étrangers; elle était le vestibule extérieur. Le parvis des Juifs formait le vestibule intérieur; c'est là que les Israélites, hommes et femmes, ayant la pureté légale, priaient et écoutaient l'enseignement des prêtres. L'or resplendissait sur les murs; trois portes à deux battants d'argent en ouvraient ou en fermaient l'entrée. On y voyait l'autel des holocaustes où, matin et soir, coulait le sang des animaux, et sur lequel les prêtres entretenaient un feu perpétuel :

Ézéchiel donne à cet autel le nom d'ariel (lion), parce qu'il dévorait les victimes comme un lion pressé par la faim. On y voyait aussi dix lavoirs d'airain, dont cinq au nord, et cinq au midi, pour servir à laver les pieds et les entrailles des animaux offerts en holocauste ; le siége du roi, le tribunal des musiciens et des chanteurs. Deux colonnes en bronze, appelées l'une Boz, l'autre Jachim, étaient placées sur le seuil du vestibule. Venait ensuite le parvis des prêtres ; sur ses portes de cèdre, où brillaient des lames d'or, on avait sculpté en or des pampres et des grappes de raisin ; des voiles de lin où se mêlaient des fleurs de couleur de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate étaient suspendus à ces portes. Le pavé était parqueté de sapin, couvert d'or. Sur les lambris de cèdre, se montraient des chérubins, des palmes et des fleurs. Là se trouvaient le riche autel des parfums, le chandelier d'or à sept branches dont chacune, ornée de trois coupes en forme de noix, de trois grenades et de trois lis, portait une lampe entretenue avec l'huile la plus pure ; la table des douze pains de proposition, en bois de sétim recouvert d'or ; le bassin d'airain appelé mer à cause de sa dimension, où coulaient les eaux d'une fontaine, qui, par des voies souterraines, allaient se jeter dans le torrent de Cédron ; douze bœufs d'airain, groupés par trois, aux quatre points cardinaux, lui servaient de base. Les prêtres, revêtus d'un caleçon et d'une tunique de lin, serrée par une ceinture, et portant une mitre sur la tête, avaient seuls le droit de pénétrer dans ce parvis.

Puis, enfin, et comme dans les profondeurs de la demeure de Jéhovah il y avait le Saint des Saints, appelé aussi *oracle, maison intérieure*, pavé en marbre, parqueté de sapin, avec des lames d'or ; des lambris de cèdre doré, des pierres précieuses, des ciselures et des moulures d'une richesse infinie faisaient de cet espace un sanctuaire éblouissant. Là fut placée l'arche d'alliance, comme nous le dirons plus tard.

Deux chérubins, de dix coudées de haut, déployant

leurs ailes de cinq coudées de haut au-dessus de l'arche et de la table d'or du propitiatoire, présentaient une image des anges inclinés devant la majesté du Tout-Puissant. Nul, excepté le grand-prêtre, ne pénétrait dans le Saint des Saints, et encore ce n'était qu'une fois l'an. Le Saint des Saints était séparé du reste du temple par un riche et grand voile de soixante et quinze pieds de haut.

Tel était ce temple, où partout se rencontraient l'or et le cèdre. Chacun des quatre côtés du temple avait cinq cents coudées; son terrain comprenait sept cent quarante-six toises de circuit (1). Sa façade regardait l'orient, et quand le soleil naissant frappait les lames d'or, on eût dit un magnifique incendie; une partie de cette façade était en marbre; elle étincelait comme la neige du Liban sous les rayons du matin. Pour écarter les oiseaux et leurs souillures, on avait hérissé de pointes d'or le toit du temple. Aux deux angles occidentaux de l'édifice, les trompettes des prêtres, appelant le peuple aux assemblées religieuses, retentissaient du haut d'une tour. Le temple avait quatre portes extérieures, celles du septentrion et du midi, du couchant et de l'orient; cette dernière, appelée aussi porte royale, surpassait les autres en beauté; il fallait vingt hommes pour la faire rouler sur ses gonds. Un grand nombre de chambres, semblables à des pavillons, donnant l'une dans l'autre, et destinées aux prêtres de semaine, formaient comme des galeries supérieures autour de l'édifice.

Si on nous demande quel ordre d'architecture présida à la construction du temple, nous ne répondrons point, comme quelques auteurs, que ce fut l'ordre corinthien; certainement aucun ordre n'avait été encore inventé en Grèce. Le temple de Salomon, avec l'énorme dimension de ses pierres, rappelle jusqu'à un certain point l'imposante austérité du génie égyptien; il est loin d'avoir cette harmonie de proportions qui distingue les monuments des

(1) Le P. Lami.

peuples du Céphise, de l'Eurotas et de l'Alphée. L'édifice se sépare de l'architecture de Memphis et de Thèbes par la recherche des ornements et l'amour des brillants détails; c'est au génie phénicien qu'il doit sans doute ce caractère, et peut-être aussi les arts de Tyr et de Sidon obéissaient-ils ici au goût des Hébreux.

Quelle fête parmi les Juifs que la dédicace du temple, et combien Salomon dut être heureux en contemplant l'œuvre achevée! Oh! de quel saint orgueil dut battre le cœur des Hébreux à la vue de cette demeure du Seigneur qui portait si haut leur croyance et leur gloire! Voilà ce temple demandé par Jéhovah lui-même, bâti dans la ville qu'il s'était choisie (1); voilà Jérusalem devenue la cité sainte, le domicile du Seigneur, la résidence de sa gloire, la métropole religieuse, qui, en réalité politique, appartenait aux tribus de Juda et de Benjamin, mais qui, en droit religieux, appartenait à toute la nation. C'est seulement à Jérusalem que Jéhovah veut recevoir les sacrifices de son peuple; la possession de ce lieu sera la condition fondamentale de l'existence religieuse des Hébreux. Quand viendra l'époque du malheur, non point celle de la captivité à Babylone, mais celle de leur dispersion sur la terre, époque où Jérusalem aura définitivement passé en d'autres mains, cette belle république des Hébreux que l'Écriture appelle un sacerdoce royal, sera dissoute.

Tout le peuple d'Israël fut convoqué à la solennité de la dédicace; il fut appelé d'un bout de la frontière à l'autre; on devait célébrer la dédicace en transportant l'arche d'alliance du tabernacle de Sion, où l'avait placée David, au temple où l'attendaient les magnificences de la terre. Belle et touchante cérémonie! Le grand prêtre Sadoc ouvrait le cortége : par-dessus le caleçon et la tunique de lin, il portait une tunique couleur d'hyacinthe, autour de laquelle étaient entrelacées soixante et douze clochettes d'or, et autant de grenades faites de lin, de pourpre, d'hyacinthe

(1) Elegi Jerusalem.

et d'écarlate. L'éphod, éblouissant manteau, s'agrafait sur chaque épaule avec des pierres précieuses enchâssées dans de l'or; sur sa poitrine étincelait l'ornement appelé tour à tour *coschen*, *pectoral* ou *rational*, composé de douze pierres précieuses portant chacune le nom d'une des douze tribus; c'est dans les merveilleuses lettres produites par l'éclat de ces douze pierres que le sacrificateur lisait les décisions de l'Oracle ou de l'Urim et du Thummin (*Lumières* et *Perfections*). Tous les feux répondaient à ceux du pectoral. La tiare du pontife se distinguait de la mitre des prêtres par une triple couronne d'or; une lame d'or, sur laquelle était gravé le nom de Jéhovah, couvrait son front; des prêtres vêtus de lin portaient l'arche vénérée; les lévites balançaient les encensoirs d'or; les harpes, les psaltérions, les tympanons, les sistres accompagnaient les chants de David, et d'ineffables et vastes accords remplissaient le ciel; des milliers de trompettes faisaient retentir les montagnes de Jérusalem et les vallées.

Le cortége n'aurait pas pu se déployer dans le court intervalle qui séparait le mont Sion du temple; nous pensons qu'il descendit dans la vallée appelée aujourd'hui vallée de Josaphat, qu'il monta au temple en passant par la porte orientale, ou bien qu'il tourna du côté de l'ouest, et arriva à la maison sainte par le côté septentrional.

Le pontife et le roi accompagnèrent seuls l'arche d'alliance jusque dans le saint des saints. Tout à coup, à leur sortie du sanctuaire, une nuée s'étendit dans le temple. Le Seigneur, dit l'Écriture, remplissait sa maison de sa gloire (1). Salomon prenant alors la parole, étendant ses mains vers le ciel, les deux genoux à terre et la face tournée vers le peuple, implora la miséricorde de Dieu pour Israël, lui demanda d'être propice à ceux qui voudraient prier ou se repentir dans le temple, et le conjura d'écarter de la terre de promission les fléaux et toutes les invasions ennemies. Ensuite le roi debout, et d'une voix très-haute,

(1) IIIe livre des Rois, chap. 8.

bénit le Seigneur, qui avait donné le repos à Israël, et qui avait accompli toutes les promesses faites à Moïse, son serviteur. Le sang coula sur l'autel des holocaustes; Salomon fit immoler vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille béliers! Pendant ce temps, le temple retentissait de chants et d'harmonies. La fête dura sept jours; puis tous les Israélites venus à Jérusalem s'en retournèrent joyeux dans leur pays.

Ainsi, les espérances des Juifs recevaient une admirable réalisation ; la vie errante et pauvre du désert, les persécutions et les combats avaient fait place à un établissement paisible, puissant et glorieux; le Seigneur Dieu d'Israël n'avait plus pour demeure un pavillon de peaux de bêtes, mais un riche et immense édifice qui avait occupé sans relâche pendant sept ans deux cent mille hommes. La nation israélite pouvait, à bon droit, être fière de ce monument bâti en quelque sorte avec ses propres trophées; la victoire en avait fait les frais, et le temple de Jéhovah, élancé vers le ciel comme un hymne perpétuel d'adoration, redisait aussi les triomphes et la force politique de ce peuple venu de loin.

Salomon, pour se construire une demeure auprès de celle de David, mit six ans de plus que pour la construction du temple; il avait songé à la maison de Dieu avant de songer à la sienne, et pressa bien plus les travailleurs pour le temple que pour le palais. Le livre des Rois, le livre des Paralipomènes et l'historien Josèphe, nous ont laissé une description du palais de Salomon, de celui de la reine sa femme, et du troisième, qui portait le nom de la forêt du Liban (1), probablement parce qu'on avait employé une grande quantité de cèdres à sa construction. Nous ne répéterons point les détails des ornements et des richesses de ces palais que Salomon avait faits à l'image de sa gloire. Il avait quarante mille crèches pour des chevaux de chars, et douze mille pour des chevaux de course.

(1) Domus saltus Libani.

Ces chevaux avaient été amenés de l'Égypte et du pays de Coa, aujourd'hui royaume de Choa en Abyssinie, petit royaume de 1,500 habitants livrés aux travaux agricoles. Toute chose autour de Salomon était devenue vaste comme son intelligence.

Le royaume d'Israël était partagé en douze préfectures ou gouvernements, dont l'Écriture nous donne les noms. Les gouverneurs étaient chargés de pourvoir tous les mois au service de la maison du roi : il fallait par jour trente mesures de fleur de farine, soixante mesures de farine commune, dix bœufs engraissés et vingt bœufs de pâturages, cent béliers, sans compter les cerfs, les chevreuils, les buffles et le gibier. Un luxe prodigieux se montrait dans les festins de Salomon. Observons, en passant, qu'à cette époque les Hébreux mangeaient à table à peu près comme nous aujourd'hui, et qu'il s'écoula trois ou quatre siècles avant qu'ils eussent adopté l'usage de se coucher ou de s'étendre sur des divans ou des tapis pour prendre les repas.

La guerre, qui avait été jusqu'à David la vie politique des Hébreux, ne s'était plus montrée sous le règne de son successeur ; on jouissait des conquêtes anciennes, on n'en faisait plus de nouvelles. Emath est la seule place dont s'empara Salomon, et ce fut sans combat. Il munit Jérusalem de nouveaux bastions, releva plusieurs villes : Gaza, dévastée par les Égyptiens vainqueurs, la haute et la basse Béthoron, Balaak au désert, et Palmyre qui, après bien des reconstructions et des révolutions, offre encore au voyageur les plus belles ruines de l'Orient. Salomon donna des murailles à toutes les cités qui en manquaient ; il creusa dans sa capitale, et à Ethan, un peu au delà de Bethléem, de vastes piscines que nous avons pu admirer, et laissa des traces de sa grandeur dans toutes les parties du royaume. Il acheva de soumettre sans efforts les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens et les Jébuséens, ces indigènes contre lesquels s'étaient tant de fois armés les Hébreux.

Sans le témoignage des Écritures, nous aurions peine à croire à toutes les richesses accumulées sous la main du roi d'un pays aussi peu étendu. Le revenu annuel du royaume de Salomon s'élevait à six cent soixante-six talents d'or (plus de quarante-six millions de notre monnaie); dans ce revenu n'étaient point compris le produit des droits dont on frappait les marchandises, le produit des tributs des gouverneurs, des princes et des rois de l'Arabie. La flotte de Salomon s'en allait à Tharsis avec la flotte d'Hiram, et rapportait de l'or et de l'argent, des dents d'éléphant, des singes et des paons qui étaient fort rares à cette époque. Le roi de Jérusalem se rendit lui-même un jour à la cité d'Aziongaber, sur la mer Rouge, près d'Élath, et vit partir pour Ophir ses navires dirigés par d'habiles nautoniers phéniciens qui revinrent chargés de trésors. Salomon continuait avec les vaisseaux de Phénicie le commerce que son père avait commencé, lorsqu'après la conquête du royaume d'Édom, les villes d'Élath et d'Aziongaber tombèrent en son pouvoir.

On a beaucoup disserté pour savoir en quel point de l'Asie il fallait placer Ophir et Tarsis qui, d'après le témoignage évident des Écritures, n'appartenaient pas à la même contrée. Quand les vaisseaux se rendaient à Tarsis, leur voyage durait trois ans. Ophir, selon Origène, est le nom que les Septante ont donné à Sophir; Huet pense que ce lieu est Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique. D'Anville est de son avis. Nous n'hésitons pas à partager cette opinion. Josèphe et saint Jérôme placent Tarsis dans l'Inde, et toutes nos études nous portent à nous ranger à leur jugement. Longtemps avant les Hébreux, les Phéniciens, inventeurs de la navigation, étaient allés chercher les trésors de l'Afrique et de l'Inde; Homère, en appelant les Phéniciens *rusés et trompeurs*, a peint d'un mot le caractère général des peuples commerçants.

L'argent, nous disent les Livres saints, était devenu commun à Jérusalem comme les pierres. Que de magnificence! quelle heureuse abondance dans le royaume d'Is-

raël! Aux jours solennels, lorsqu'il se rendait au temple, Salomon était précédé de soldats portant des boucliers d'or. Le Seigneur avait tenu parole à Salomon, et jamais plus de richesse n'avait entouré un roi. De quel éclat devait resplendir le successeur de David, quand il était assis sur son trône d'ivoire et d'or, cet ouvrage à nul autre pareil, selon l'historien des Rois! Deux bras soutenaient le siége de chaque côté, et près de ces bras deux lions étaient debout; le trône avait six marches avec douze lionceaux, moitié à droite, moitié à gauche. Le génie de l'artiste étincelait avec la blancheur de l'ivoire et la fine pureté de l'or. Les chefs des plus grands empires ne s'étaient point encore assis au milieu de tant de gloire. Nul prince n'avait compris, comme Salomon, la majesté humaine.

Sous le règne de David, Jérusalem s'était plus d'une fois agrandie; Salomon acheva de lui donner les limites qu'elle devait avoir dans sa plus haute magnificence. Le talmud nous parle d'une cérémonie qui avait lieu à chaque agrandissement de la ville sacrée. Le grand sanhédrin, le roi et un prophète consultaient l'oracle du Seigneur; ensuite les conseillers du sanhédrin, après avoir chanté des cantiques d'actions de grâce, prenaient deux pains levés, et sortaient au milieu des guitares, des psaltérions et des cymbales; ils s'arrêtaient à chaque coin de rue, à chaque édifice public qu'ils rencontraient, et prononçaient ces paroles: « Je te célébrerai, ô Éternel, parce que tu m'as élevé. » Cette procession religieuse s'arrêtait à la limite où devait être portée la ville. Alors on mangeait un des deux pains levés et on brûlait l'autre (1). Il est probable qu'on n'observait pas toujours rigoureusement cette cérémonie, et nous pensons qu'on ne consultait pas l'Urim et le Thummin pour le simple agrandissement de la cité; mais il est à croire qu'une coutume religieuse y était attachée.

Puisque à l'époque dont nous retraçons les souvenirs, Jérusalem était dans toute sa gloire, nous voudrions pou-

(1) Maimonide, *Halacha Beth habbechira*, chap. 10.

voir donner une idée de la ville telle qu'on la voyait alors. Combien de fois, du haut du mont des Olives qui domine, du côté de l'orient, la vallée de Josaphat et la cité de Jérusalem, nous aimions à reconstruire par l'imagination la métropole des beaux jours de la nation choisie! Le temple environné de ses vestibules et de ses galeries, occupant le mont Moriah et présentant comme un palais superbe au milieu d'une cité à part, faisait face à la montagne des Oliviers. Le mont Sion, au midi, la portion la plus élevée de la ville, était couvert d'une imposante citadelle, du palais de David et de Salomon et des dépendances de la royale demeure. Le mont Acra, au couchant, formait la ville basse; le mouvement de ces deux principales montagnes de Jérusalem et des hauteurs de Bezetha et de Gihon donnait une magnifique variété à l'aspect de la ville; ceux qui ont vu Rome et Constantinople avec leurs sept collines, comprendront mieux cette variété qu'offrait l'antique capitale du Seigneur.

La moitié de Jérusalem, au midi, au couchant et au nord, s'élevait en amphithéâtre autour du vaste et splendide sanctuaire de Jéhovah. Les toits des maisons, plats comme aujourd'hui, formaient autant de terrasses bordées de balustrades où les familles respiraient la fraîcheur du soir et du matin. Ces milliers de terrasses, couronnées de pavillons verdoyants à la fête des tabernacles, devaient présenter le plus ravissant coup d'œil. Il n'y avait pas de jardins dans la ville, non point par les raisons frivoles qu'indiquent les talmudistes, mais afin de laisser toute la place aux habitants déjà resserrés dans une enceinte d'environ deux lieues de circonférence. Nous pensons toutefois que des fleurs, des plantes et des palmiers croissaient autour de la demeure du roi.

Le seul tombeau enfermé dans Jérusalem était celui de David sur le mont Sion; le même honneur sera accordé à Salomon et à plusieurs de ses successeurs, mais le reste de la nation a sa sépulture hors de la cité. Des remparts épais avec douze portes d'une belle architecture et munis

de fossés et d'un grand nombre de fortes tours, étaient la majestueuse ceinture de la *maîtresse des nations*. Hors des murs, près de la fontaine de Siloé, au pied oriental du mont Sion, s'étendaient des jardins comme on en voit encore maintenant. Quant à la nature de Jérusalem, nous ne croyons pas qu'elle fût alors beaucoup plus riche qu'à présent; les oliviers et les palmiers s'y montraient sans doute en plus grand nombre, car tant de dévastations depuis plus de vingt-huit siècles laissent d'inévitables traces; mais, à notre avis, les environs de Jérusalem ont toujours été secs, pierreux, rocheux; ce n'est pas pour la fécondité du sol que ce lieu avait été choisi, c'est pour sa forte position au cœur du pays de Chanaan.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

On arrivait de loin pour contempler la face du roi des Hébreux, et toutes ces merveilles dont le bruit avait retenti à tous les pays de l'Asie. Chacun connaît l'histoire de cette reine venue du fond de l'Arabie Heureuse avec des problèmes qu'elle voulait soumettre à Salomon ; elle était suivie de chameaux chargés d'or, de parfums et de pierres précieuses. Pas une des questions posées par la reine de Saba ne resta sans réponse. Témoin de la science et de la sagesse de Salomon, de la splendeur de sa demeure, de la magnificence du service intérieur, des holocaustes offerts dans la maison du Seigneur, elle dit au roi que son génie et ses œuvres étaient au-dessus de sa renommée, et qu'elle trouvait heureux les serviteurs qui pouvaient le voir et l'entendre toujours. Salomon, qui avait reçu de la reine étrangère un don de cent vingt talents d'or (sept millions de notre monnaie), ne la laissa point partir sans de riches présents. Le voyage de la princesse d'Arabie, tout en appartenant aux réalités de l'histoire, s'offre comme un de ces fabuleux récits d'Orient qui enchantent l'imagination des hommes. Les musulmans ont gardé confusément le

souvenir de la reine d'Arabie. On trouve dans le Coran, au chapitre de la *fourmi*, une huppe qui arrive du royaume de Saba et en apporte des nouvelles à Salomon; un démon, en un clin d'œil, va chercher le trône de la reine, et lorsque, arrivée à Jérusalem, la reine de Saba est introduite dans le palais du roi, elle prend le pavé pour de l'eau, et *découvre sa jambe, levant sa robe de peur de la mouiller* (1); Salomon lui dit que le pavé était de verre poli.

On respire une douce paix sur cette terre où règne Salomon, et qui, durant quatre siècles, avait été sillonnée par de sanglantes batailles; une moisson de félicité a mûri dans cette contrée que l'épée labourait sans cesse, que le sang arrosait toujours; Salomon recueille tout ce que le courage, la persévérance et les sacrifices ont si péniblement semé. Pour peindre le calme heureux de cette époque, nous n'avons qu'à emprunter les paroles du livre des Rois (2) : « Juda et Israël vivaient sans nulle crainte, cha« cun sous sa vigne et son figuier, depuis Dan jusqu'à « Bersabée. »

L'historien sacré compare l'étendue de l'intelligence de Salomon au sable qui couvre au loin le rivage des mers. Sa sagesse, et par ce mot nous entendons ici la science, surpassait celle de tous les Égyptiens et de tous les Orientaux, nous dit l'Écriture. Il composa trois mille paraboles et cinq mille chants. Il parla de la nature, depuis le cèdre qui déploie son front superbe sur les hauteurs du Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles; il parla des oiseaux, des reptiles, des poissons, de toutes les bêtes de la terre. La plupart de ces ouvrages ont péri à travers les siècles, et la philosophie, la poésie et les sciences ont immensément perdu. En décrivant les animaux des forêts et des montagnes, les habitants des flots et les habitants de l'air, avec leur forme, leurs mœurs et leurs instincts; en observant les arbres, les plantes et les fleurs, Salomon

(1) Traduction de Du Ryer.
(2) Livre 3, chap. 4.

avait fait peut-être en détail pour l'histoire naturelle ce que Moïse a fait dans un abrégé sublime pour l'histoire de la création ; la zoologie, l'ornithologie, la botanique, si elles avaient pu mettre à profit les études habiles de Salomon, seraient sans doute beaucoup plus avancées dans l'exploration des secrets de l'univers. Ces milliers de chants et de paraboles disparus dans le tombeau du passé, que de couleurs et de poétiques trésors, que d'enseignements profonds et salutaires ils nous eussent offerts !

Les inspirations qui nous restent nous font sentir la valeur de celles que le temps nous a ravies. Nous avons cité plus haut le Cantique des Cantiques qui nous arrive comme un parfum de la vallée de Saron, comme une gracieuse vision de la Judée en ses jours les plus heureux ; le génie de Salomon respire encore pour nous dans le livre des Proverbes, dans le livre de l'Ecclésiaste, et dans le livre de Ruth, cette ravissante idylle qui fait songer au premier printemps du monde. Quelles admirables leçons nous donnent les paraboles de ce grand moraliste, et quelle philosophie peut se comparer à la sienne! Il promène un pénétrant regard sur l'homme, sur le monde et les sociétés, et oppose à toutes les misères qu'il voit la justice et la miséricorde. Il fait aimer la sagesse, source féconde de tous les biens, tenant dans sa main droite les longs jours, dans sa main gauche les richesses et la gloire; la sagesse dont les voies sont belles et les sentiers pacifiques, qui ajoute aux grâces d'un jeune front et l'entoure d'une illustre couronne. Salomon poursuit le paresseux qui cache sa main sous son aisselle et regarde comme un travail de la porter à sa bouche ; il le presse de s'arracher au sommeil comme le daim qui s'échappe, comme l'oiseau qui s'envole des mains de l'oiseleur ; il le renvoie à la fourmi qui lui enseignera la sagesse. La fourmi n'a ni chef, ni maître, ni roi, et fait ses provisions durant l'été : pendant que le paresseux prolonge son sommeil, voici l'indigence qui arrive à lui comme un homme marchant à pas rapides, et la pauvreté qui l'attaque, comme un homme armé. En atta-

quant ainsi la paressse, Salomon établit la loi du travail comme fondement de l'organisation politique. Le moraliste inspiré parcourt toutes les conditions, tous les sentiments humains ; il parle du roi, dont la colère est comme le rugissement du lion, et le sourire comme la rosée qui descend sur l'herbe; il parle du frère qui, aidé de son frère, devient aussi fort qu'une cité entourée de grands murs.

Souvenir remarquable! spectacle frappant! l'homme qui, selon ses propres paroles, se glorifia dans ses œuvres, qui se fit des palais superbes, des jardins où nul arbre ne manquait, et qui ouvrit des piscines pour les arroser ; qui eut à lui des serviteurs et des servantes, une vaste domesticité, plus de chevaux et de troupeaux que personne autour de lui à Jérusalem ; le roi qui amassa tant d'or et d'argent, et entassa dans ses palais les tributs des provinces et les tributs des rois, qui s'entoura de chanteurs et de chanteuses et de tous les délices des enfants des hommes et fit sculpter des coupes et des vases pour verser le vin, qui surpassa tout le monde en richesses et ne refusa rien ni à ses yeux ni à son cœur ; ce monarque, repassant chacune des œuvres qu'il avait si heureusement accomplies, et chacune des joies qu'il s'était données, reconnut en toute chose vanité et affliction d'esprit, et vit que rien ne demeurait sous le soleil!

L'Ecclésiaste met à nu le néant de la vie si on la sépare de son but éternel; il nous montre à quoi se réduisent les choses humaines : génie, bonheur, justice, si nous ne les rattachons point à Dieu et à nos futures destinées. Salomon, dont les jours ont été si calmes, si radieux et si pleins, et qui, plus que nulle créature humaine, a joui de toutes les choses auxquelles on a coutume de demander la félicité, semble surpris et tristement confondu du peu qu'il a trouvé au fond de ce qu'on appelle les grandeurs et les joies de la terre. En creusant et creusant toujours pour arriver à la solution des problèmes, l'homme tout seul ne découvre rien. Salomon juge tout difficile à notre faiblesse. Pourquoi met-

trions-nous notre bonheur dans le spectacle de ce qui nous environne? L'Ecclésiaste considère avec ennui la monotonie de la vie et le retour des mêmes réalités. Une génération passe et une autre arrive; le soleil se lève et se couche, retourne à sa place, et renaissant encore, recommence la même course; ce qui a été, c'est ce qui doit être encore; ce qui a été fait se fera; nul ne peut dire sous le soleil : Ceci est nouveau. Le roi d'Israël se demande à quoi bon les laborieux efforts de l'homme sans les pensées et les espérances éternelles, puisque le sage et l'insensé tombent également dans le ténébreux oubli du sépulcre; il voit les calomnies, les passions mauvaises, les durs travaux, les larmes des innocents, ne trouve personne pour consoler ceux qui souffrent, et les morts lui paraissent plus dignes d'envie que les vivants; les mêmes choses arrivent à tous : au juste et à l'impie, à l'homme de bien et au méchant. C'est là un grand désordre qui doit finir au delà du temps. Dans son mépris de la science de ce monde, Salomon ne veut pas nous dire si l'esprit des enfants d'Adam remonte là-haut, et si l'esprit des bêtes descend en bas. Au milieu de tant de noires impressions qu'il reçoit du monde des vivants, Salomon, voulant sortir en quelque sorte de cette pesante atmosphère morale, s'écrie que la lumière est douce, et qu'il est délectable pour les yeux de voir le soleil. Le chant de l'Ecclésiaste retentit au bout de la grande carrière du successeur de David, comme le soupir de la plainte au bout de toute course humaine.

En traitant avec sévérité cette portion de la vie qui apparaît de ce côté-ci de la tombe, le fils de David en détache notre cœur et nous oblige à chercher, plus loin que nos horizons, la fin pour laquelle nous avons été créés, la réalisation de nos vœux, le complément de notre nature. Le dernier chapitre de l'Ecclésiaste, comme pour nous ouvrir le chemin de cet avenir immortel, nous trace en quelques mots nos devoirs : « Souvenez-vous de votre créa« teur aux jours de votre jeunesse, nous dit Salomon, « avant que le temps de la fatigue soit arrivé, avant l'ap-

« proche de ces années dont vous direz : Ces années me « déplaisent... avant que la poussière rentre dans la terre « d'où elle a été tirée, et que l'âme retourne à Dieu qui l'a « donnée. » Puis le Sage nous dit qu'il n'est pas besoin de multiplier les livres, que la continuelle méditation de l'esprit fatigue le corps, et que craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là tout l'homme.

Salomon, qui avait jugé la femme plus amère que la mort, qui avait appelé son cœur un filet, sa main des chaînes, lui qui disait, en parlant de ses recherches du vrai et du bien : « J'ai trouvé un homme sur mille, et n'ai pas trouvé une seule femme; » ce roi qui avait révélé au monde tout ce que la sagesse a de suave et de fécond, d'admirable et de divin, et qui, pour la peindre, avait ravi des couleurs au ciel même, se précipita, au terme de ses jours, dans les bras des femmes. En face de ce temple élevé au Dieu qui l'avait comblé de biens, dans cette ville de Jérusalem qui, brillante et riche, attestait la protection de Jéhovah durant le règne nouveau, Salomon, oubliant les préceptes de Moïse, s'entoura de femmes moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes, héthéennes; il en reçut sept cents comme épouses et reines, et trois cents comme concubines.

Les femmes étrangères imposèrent au vieux Salomon leurs dieux. Le fils de David adora Astarté et Moloch. Astarté ou mieux Achtoret, la Vénus phénicienne, qui plus tard eut des autels dans la Grèce sous le nom d'Aphrodite, et des autels à Carthage sous le nom de Junon, brillait dans les cieux comme le symbole de la fécondité. Des pierres coniques ou pyramidales, une belle jeune femme à tête de vache, une femme au front superbe, à la taille majestueuse, ont été les formes diverses sous lesquelles Astarté a reçu les hommages des nations; elle avait pour principaux attributs le lotus et la rose, la colombe, le cheval, le homard; ces attributs représentaient les plantes, les fleurs, les oiseaux, les animaux de la terre et les habitants des mers, auxquels la déesse communiquait son souffle

générateur. Moloch, le roi des divinités phéniciennes, le Saturne-Feu, demandait d'effroyables sacrifices; dans la vallée d'Ennon, qui prit alors le nom de Tophet (tambour), la statue en bronze de Moloch était une sorte de fournaise ardente qui dévorait les enfants au bruit des tambours et des cymbales; elle avait les deux bras étendus comme pour recevoir les jeunes victimes dans un embrassement infernal. C'est ainsi que les hommes comprenaient la purification par le feu ! Salomon, qui avait bâti le temple de Jéhovah, eut la faiblesse de faire construire sur le mont des Olives des sanctuaires pour les dieux de ses femmes. Cette haute raison avait roulé de nuage en nuage jusqu'au fond de la nuit.

Mais le Dieu des Israélites punira les désordres de Salomon; il lui apprend que son royaume sera partagé, et qu'une seule tribu restera à sa famille. Ce n'est qu'après sa mort que s'accomplira la division. La honteuse vieillesse de Salomon dut éloigner de lui le respect des Hébreux; l'hostilité permanente des tribus d'Israël trouvait une occasion de sortir de son silence. Les menaces qui avaient éclaté, au retour de David, du côté du Jourdain, allaient s'accomplir. Le jeune Jéroboam, fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm, ministre de Salomon, et désigné dans l'Écriture comme un homme fort et puissant, s'étant mis à la tête des mécontentements populaires, songe à prendre la place de son roi. Il rencontre en chemin, aux environs de Jérusalem, le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf; ils entrent tous les deux dans un champ; là, le prophète ayant coupé son manteau neuf en douze morceaux, annonce à Jéroboam que le Seigneur partagera ainsi le royaume d'Israël, et qu'il lui donnera dix tribus. Le fils de Nabath, dont le complot avait été connu de Salomon, s'enfuit en Égypte pour se dérober aux menaces du roi, et pour y attendre l'heure de sa grandeur.

Salomon mourut après quarante ans de règne; sa gloire s'était couchée avant qu'il se couchât lui-même dans le tombeau de ses pères. Il avait survécu à l'éclat d'un règne

devant lequel on s'était incliné jusqu'aux dernières limites de l'Asie; ses derniers regards virent s'avancer l'expiation de ses désordres, expiation prenant la forme de révolutions terribles. L'histoire, qui ne juge pas un homme d'après la faiblesse de ses derniers ans, mais d'après l'ensemble de sa vie, a placé le nom de Salomon parmi le petit nombre de ces noms que tous les âges et toutes les nations répètent. Il est resté l'expression de la plus haute puissance des Hébreux, et les peuples l'ont adopté comme un symbole de gloire, de justice et de science. L'Orient n'a pas de renommée plus poétique et plus merveilleuse; l'imagination musulmane a donné à Salomon des armées composées d'hommes, de démons et d'oiseaux; les enfants de l'islamisme nous disent que cet ancien ami de Dieu savait le langage des habitants de l'air et tout ce qu'on peut savoir, que les vents lui obéissaient du couchant à l'aurore, et que les démons allaient lui chercher des pierres précieuses au fond des mers. Selon eux, toutes les constructions de Salomon sont l'ouvrage des génies; ces génies, esclaves des ordres du roi, le servirent encore après son trépas, dont ils ne furent avertis que par les vers qui rongeaient le bout du bâton sur lequel s'appuyait le corps mort de Salomon. Des traditions semblables nous révèlent toute l'impression profonde que laisse un nom dans la mémoire des peuples.

CHAPITRE X.

Partage du royaume; les successeurs de Salomon depuis Roboam jusqu'à Josaphat.

(975-889 avant Jésus-Christ.)

Avec plus de bon sens et de sagesse, l'héritier de Salomon, Roboam, né de Naama, aurait pu réparer les torts de la vieillesse de son père. La tribu de Juda et celle de Benjamin, qui n'en formaient plus qu'une seule, avaient salué Roboam pour roi, mais les dix autres tribus, rassemblées à Sichem (aujourd'hui Naplouse), voulaient, avant de se soumettre au fils de Salomon, obtenir un sort meilleur que sous le règne précédent. Un luxe prodigieux, une magnificence royale inouïe ne pouvait guère se déployer qu'aux dépens du peuple. Pour qu'à Jérusalem l'or devînt commun comme les pierres, selon l'expression déjà rapportée, il fallait qu'il en restât peu dans la demeure des sujets répandus depuis les sources du Jourdain jusqu'aux limites du désert d'Idumée. Roboam paraît à Sichem au milieu des dix tribus qui sollicitent un soulagement dans le fardeau des impôts; il demande trois jours pour se décider; les inspirations insensées de quelques jeunes gens l'emportent dans son esprit sur celles des vieillards, et Roboam répond aux dix tribus que son petit doigts est plus

gros que les épaules de son père; qu'il rendra leur joug plus lourd ; que son père les fouettait avec des verges, et qu'il se propose, lui, de les fouetter avec des cordes plombées. Le mécontentement populaire reçoit d'un tel affront une vive énergie. Jéroboam, fils de Nabath, revenu d'Égypte, est établi roi d'Israël, et Sichem devient sa capitale. Un entêtement despotique a provoqué ce démembrement qui sera fécond en crimes et en calamités; il a éloigné sans retour dix tribus, désormais perdues pour la cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque.

Roboam met sur pied cent quatre-vingt mille hommes pour soumettre violemment les dix tribus qui lui échappent; mais le prophète Séméïas annonce que Jéroboam a été fait roi d'Israël par la volonté du Seigneur, et les guerriers de Juda et de Benjamin se séparent. Séméïas empêche les horreurs d'une sanglante lutte entre des hommes de la même nation.

Les solennités religieuses attiraient à Jérusalem les Hébreux de chaque tribu. Jéroboam craignit que ces fréquents voyages n'affaiblissent son autorité dans le nouveau royaume d'Israël, et que la réunion dans le même temple ne provoquât peu à peu la réunion autour de la même royauté. Il imagina donc de donner des dieux à son peuple, ou plutôt de leur rendre le bœuf Apis, dont le souvenir enchantait toujours l'esprit de la multitude des Israélites. Il plaça deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, et bâtit des sanctuaires sur les hauts lieux. Sans respect pour les enfants d'Aaron et les prérogatives sacrées de la tribu de Lévi, le roi d'Israël conféra le sacerdoce aux premiers venus d'entre les Hébreux. Lorsqu'il eut ainsi fait à sa guise des dieux et des prêtres, Jéroboam défendit à son peuple d'aller au temple de Jérusalem : « Voilà vos dieux, « lui dit-il en lui montrant les idoles; voilà les dieux qui « vous ont tirés de l'Égypte. » Et le peuple d'Israël se précipita vers cette impure idolâtrie.

A l'époque même de la fête des tabernacles, Jéroboam consacra les veaux d'or à Béthel. Pendant que l'impie

brûlait de l'encens, un prophète de Juda s'avance : « Autel, autel ! s'écria-t-il, il naîtra de la maison de « David un prince nommé Josias, qui immolera sur toi « les prêtres qui maintenant te jettent de l'encens, et qui « brûlera sur toi les ossements de ces hommes. Le Sei- « gneur nous donne ce signe, continue le prophète : « l'autel va se briser, et la cendre qui s'y trouve se répan- « dra sur la terre. » Jéroboam, furieux, étend la main comme pour protéger l'autel, et commande qu'on arrête le prophète ; soudain, sa main se sèche et demeure étendue, l'autel se brise, et la cendre des holocaustes se répand à la prière de l'homme de Dieu, le roi reprend l'usage de son bras ; un miracle l'avait frappé, un miracle le relève. Jéroboam, dans sa reconnaissance, veut emmener le prophète, lui donner à manger, lui offrir des présents : « Si vous me « donniez la moitié de votre royaume, lui répond l'homme « de Dieu, je n'irais pas avec vous, je ne mangerais pas « avec vous, et je ne boirais pas une goutte d'eau. Le « Seigneur m'a dit : Tu ne mangeras pas de pain, tu ne « boiras pas d'eau en ce lieu, et tu ne reviendras pas par « le même chemin. » L'homme de Dieu ne suivit donc point, à son retour, le chemin par où il s'était rendu à Béthel.

Il se trouvait dans cette ville un vieux prophète, dont les fils avaient été témoins de ce qui venait de se passer ; ils le lui racontèrent sur-le-champ. Le vieillard leur demanda par quelle route l'homme de Juda s'en était allé, et ses fils lui montrèrent cette route. Il se fit amener son âne et partit. Il rencontra le prophète de Juda assis sous un térébinthe, et lui dit : « N'êtes-vous pas l'homme de Dieu qui êtes venu de Juda ? — C'est moi, » répondit le prophète ; et le vieillard lui dit : « Venez dans ma demeure et vous mangerez du pain. » Le prophète répliqua : « Je ne puis aller avec vous, je ne mangerai pas de pain, je ne boirai pas d'eau en ce lieu, parce que le Seigneur me l'a défendu. — Je suis prophète comme vous, dit le vieillard, un ange m'a ordonné de vous ramener dans ma demeure pour que

vous mangiez du pain et que vous buviez de l'eau. » Le vieillard de Béthel trompait l'homme de Dieu; il le ramena chez lui, et pendant que le prophète mangeait, le vieillard de Béthel entendit la voix du Seigneur, et, s'adressant à l'homme de Dieu, s'écria : « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que tu n'as pas gardé mes ordres, parce que tu es retourné à Béthel, et que tu as mangé du pain et bu de l'eau malgré le commandement du Seigneur, ton corps ne sera point enseveli dans le tombeau de tes pères. » Le prophète de Béthel prêta son âne à l'homme de Juda; celui-ci rencontra un lion qui lui donna la mort; son corps était couché sur le chemin; l'âne restait auprès du lion, et le lion ne quittait point le corps. Voilà que des hommes passent, et voient un cadavre étendu et un lion arrêté auprès du cadavre; ils vont à la ville et répandent cette nouvelle. Le prophète de Béthel comprit que l'homme de Dieu venait d'être puni de sa désobéissance; il monte sur son âne, et trouve le cadavre, l'âne et le lion. Il prend le corps sur son âne, retourne à Béthel, et pleure le prophète de Juda. Le vieillard le fit ensevelir dans le sépulcre des siens, à Béthel, et lui et ses fils le pleurèrent, disant : « Hélas! hélas! ô mon frère! » Le vieillard demanda ensuite à ses fils de le mettre, après sa mort, dans le sépulcre où il venait de déposer l'homme de Dieu, de placer ses os à côté des os du prophète. Il finit par annoncer l'accomplissement des paroles de l'homme de Juda contre l'autel élevé à Béthel, et contre tous les sanctuaires bâtis dans les villes de Samarie (1).

Ce prophète de Juda, qui tout à coup éclate comme la foudre au milieu des fêtes impies de Béthel, et dont la fidélité religieuse, mise à l'épreuve par un autre prophète, succombe sous de trompeuses insinuations; le spectacle du lion, de l'âne et du cadavre de l'homme de Dieu; ces effets si divers de la divine puissance punissant les violateurs de ses lois, se présentent avec un caractère drama-

(1) Livre des Rois, liv. 3, chap. 13.

tique et de simplicité naïve qui saisit vivement l'esprit.

Roboam, pendant ses dix-sept ans de règne, répara diverses places situées au midi de la Palestine : Bethléem, Ethan, Thecua, Odollan, Geth, Maresa, Ziph, Aduram, Lachis (aujourd'hui El-Arich), Hébron, Sochot, etc.; voilà tout ce qu'il fit pour la gloire. Les richesses amassées par Salomon et gardées par un successeur sans génie, ne pouvaient manquer d'exciter l'envie des voisins puissants. Le premier roi de la vingt-deuxième dynastie égyptienne, appelé Schischouk en égyptien (1), Sesonchis dans le grec de Manéthon, Sesac, Sisak, ou Schischiak dans les livres saints, traverse le désert de Syrie avec douze cents chariots, soixante mille cavaliers et une multitude de soldats, s'avance vers Jérusalem, enlève les trésors du temple et les trésors du roi, les boucliers d'or de Salomon, et reprend le chemin de l'Égypte.

Le roi d'Égypte n'emmena point Roboam prisonnier, comme on l'a dit inexactement; le texte de la Bible est formel à cet égard. Le bas-relief découvert à Thèbes, qui représente les Hébreux enchaînés avec d'autres nations par les victoires de Sésonchis, doit s'interpréter, quant aux Juifs, par une soumission et le payement d'un tribut, et non point par une captivité.

Les Israélites et leurs chefs se trouvaient alors comme frappés d'un stupide aveuglement. Ce n'était plus seulement à Dan et à Béthel que s'élevaient les autels des idoles ; la tribu de Juda elle-même voulut avoir des dieux, et sous le feuillage de chaque arbre, sur les hauteurs de chaque colline, nous dit l'Écriture, elle dressa des autels et des statues de divinités. Les dieux des nations étrangères, nations soumises, envahissaient victorieusement les Hébreux. Un violent amour pour l'idolâtrie avait saisi le peuple de Dieu ; c'était un entraînement universel, une rage frénétique. Le culte de Priape, introduit par la mère d'un roi de

(1) Ces noms divers nous ont été communiqués par M. Champollion-Figeac.

Juda, vint couronner toutes ces abominations. Cette déroute des âmes s'explique : les Juifs étaient tombés dans une corruption profonde ; il y avait, chez les nations étrangères, des dieux pour tous les penchants pervers; on courut à ces dieux par la raison qu'on cédait aux passions. Après Roboam, Abia, un de ses vingt-huit fils, passe trois ans sur le trône ; il gagne une bataille contre Jéroboam au pied du mont Semeron, près de Sichem. Mais l'honneur de sa vie c'est d'avoir donné au trône de Jérusalem Asa, roi vertueux et brave.

Maintenant voici les coups terribles qui vont commencer à tomber sur la royauté d'Israël. Le vieux Jéroboam avait nommé à sa place son fils Nadab ; celui-ci, pendant qu'il s'occupe du siége de Gebbethon, ville des Philistins, est poignardé par un de ses officiers, Baasa, fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar. Baasa se fait déclarer roi par l'armée d'Israël et détruit toute la race de Jéroboam et de Nadab. Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, annonce à Baasa, coupable d'idolâtrie, que sa propre race à son tour sera frappée ; l'usurpateur nouveau punit de mort le prophète qui lui a révélé un aussi sombre avenir.

Le royaume de Juda avait besoin d'une main vigoureuse qui rétablît les forces militaires et la discipline, et qui arrêtât la tendance désastreuse à l'idolâtrie. Asa fut l'homme de cette situation. Il se composa une armée de cinq cent quatre-vingt mille combattants, pris dans les deux tribus de Juda et de Benjamin. Le faible Roboam avait laissé venir Sesonchis jusque dans sa capitale; Asa s'en alla à la rencontre d'une immense multitude d'Éthiopiens qui marchaient contre Jérusalem ; il les attaqua dans la vallée de Sephat, les poursuivit jusqu'à Gérara, et s'enrichit de leurs dépouilles. Azariad, fils d'Oded, lui annonce des malheurs au nom du Dieu qui a été abandonné de son peuple, et, pour détourner les menaçants nuages amoncelés sur son royaume, Asa travaille fortement à extirper l'idolâtrie. Ce ne fut pas le moindre de ses actes d'énergie religieuse que la destruction du culte de Priape, et la disgrâce absolue

de sa mère, Maacha, qui s'en était fait en quelque sorte l'impure prêtresse. Il ordonna la démolition de la grotte où se pratiquaient ces cérémonies infâmes ; l'idole fut mise en pièces, livrée aux flammes, et ses cendres jetées dans le torrent de Cédron. La grotte du culte de Priape était sans doute dans la vallée d'Hinnon ou de Géhémon. Asa, pour effacer plus complétement les traces d'une idolâtrie immonde, et pour rattacher le peuple au Dieu d'Abraham et de Jacob, convoqua les tribus à la dédicace solennelle de l'autel du Seigneur, placé dans le vestibule extérieur du temple. Parmi les hommes de Juda et de Benjamin, on vit des hommes d'Israël qui retournaient au roi Asa, croyant que le Seigneur était avec lui, dit l'Écriture. Sept cents bœufs et sept mille béliers appartenant au butin fait par les vainqueurs des Éthiopiens, furent immolés, et Jéhovah retrouvait sa nation choisie. On dévoua à la mort tout Hébreu qui s'éloignerait du Dieu de ses pères, et l'alliance avec le Seigneur se resserra au bruit des trompettes et des clairons.

L'Écriture a reproché deux fautes au roi Asa : la première, c'est d'avoir eu recours à un prince de Damas pour se délivrer du roi d'Israël, Baasa, qui était venu fortifier Rama et qui menaçait de là Jérusalem; la seconde, c'est d'avoir eu plus de confiance dans les médecins que dans le Seigneur pour se guérir, à la fin de ses jours, d'une violente atteinte de goutte aux pieds. Il fut enseveli à Jérusalem, dans un sépulcre creusé par ses propres soins. L'auteur du livre des Paralipomènes raconte qu'on brûla autour du corps, placé sur un lit, des aromates et des parfums de courtisanes (1) ; il paraît ne pas approuver ce genre de luxe funéraire, dont il parle comme d'une nouveauté. Asa, durant ses quarante ans de règne, reconstitua le pouvoir monarchique qui s'écroulait à Jérusalem ; il sauva alors peut-être la nationalité des Hébreux en les arrachant à cette fièvre d'idolâtrie qui les entraînait, car leur

(1) Unguentis meretriciis, liv. 2 des Paralip., chap. 16.

existence politique était attachée au culte de Jéhovah ; le Dieu unique était la source de leur énergie, de leur puissance, et le maître de leur destin futur.

Josaphat, fils d'Asa, apparaît sur la terre de Jérusalem comme une belle et sainte image de David. Pendant qu'un chef, digne des regards du Seigneur, monte à la royauté de Juda, voyez les agitations sanglantes, les forfaits autour du trône des dix tribus. Achab est roi, mais que d'horreurs avant son avénement ! Le désordre politique a excité les ambitions ; on se dispute la couronne par l'assassinat ; les descendants de Baasa périssent, et leur meurtrier périt à son tour; l'armée d'Israël fait des rois qu'elle ne sait ou ne veut point défendre, et de crime en crime nous arrivons à Amri, qui, durant un règne de douze ans, bâtit Samarie sur le mont Semeron. Achab succède à Amri son père ; il épouse une fille du roi de Sidon ; cette fille devint la fameuse Jésabel. Ce n'est point l'histoire particulière des Juifs qui nous occupe, c'est l'histoire de Jérusalem ; nous devons donc nous borner à suivre le royaume de Juda, en indiquant seulement ce qui se passe parmi les dix tribus, lorsque les faits d'Israël se lient directement à ceux de Jérusalem.

Asa, comme nous l'avons dit, avait travaillé à détruire l'idolâtrie au milieu de son peuple ; content d'avoir renversé les idoles, il n'osa pas interdire aux Juifs l'adoration du Seigneur sur les hauts lieux; Josaphat, continuant l'œuvre de son père, s'efforça de ramener son peuple au temple. Il envoya dans toutes les cités de son royaume, des prêtres et des lévites pour y enseigner la loi sainte si longtemps oubliée. Il visita lui-même les principaux points pour s'assurer que les idoles et les bois sacrés avaient disparu. Le roi établit dans chaque ville, dans chaque lieu de Juda des juges à qui il fit entendre ces belles paroles :
« Voyez ce que vous faites; ce n'est point le ministère de
« l'homme, c'est le ministère du Seigneur que vous exer-
« cez, et vous serez responsables de tous vos jugements.
« Que la crainte du Seigneur soit avec vous; faites toutes

« choses avec diligence ; auprès du Seigneur, notre Dieu, « il n'y a ni injustice, ni acception de personnes, ni amour « des présents. » Des lévites, des prêtres, des hommes pris parmi les premières familles furent constitués juges à Jérusalem.

Dix-huit ans d'une paix profonde permirent à Josaphat d'achever la réorganisation de son royaume qui avait tant occupé son père Asa. Nous lisons dans le livre des Paralipomènes que Josaphat compta jusqu'à onze cent soixante mille combattants ; si l'élévation du chiffre des diverses troupes n'est pas l'exagération ou l'erreur d'un copiste, nous ne verrons, dans ces onze cent soixante mille hommes que le nombre des Juifs dont le roi Josaphat pouvait disposer en cas de guerre, et non point une armée sur pied et constamment entretenue aux frais du gouvernement de Juda. L'Écriture parle de citadelles, de tours, de divers travaux de défense exécutés par le successeur d'Osa. Du reste, il fallait que la force guerrière du pays de Juda eût grandi sous la main de Josaphat, car aucun peuple n'osait l'attaquer, et tous les royaumes d'alentour le redoutaient. Les Philistins lui envoyaient chaque année des présents et des sommes d'argent, et les Arabes, sept mille sept cents béliers et autant de boucs.

Josaphat s'était lié avec la maison d'Achab par le mariage de son fils avec une fille du roi d'Israël, Athalie, dont le nom doit plus tard retentir. Il consentit à joindre ses troupes à celles d'Achab pour aller reprendre une place, Ramoth-Galaad, que les Syriens retenaient en leur pouvoir. Les faux prophètes d'Israël avaient approuvé cette ligue entre le vertueux roi de Jérusalem et le mauvais roi des dix tribus, mais le prophète Michée la blâmait et annonçait des catastrophes. Achab fit emprisonner Michée ; ses rigueurs n'empêchèrent point l'accomplissement des paroles prophétiques. Durant la bataille, il s'était déguisé en simple soldat pour tromper la mort dont on l'avait menacé ; une flèche lancée au hasard dans la mêlée vint lui ôter la vie en le frappant entre l'estomac et les poumons,

et les armées de Juda et d'Israël se retirèrent. Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, reprocha à Josaphat d'avoir prêté l'appui de ses armes à un roi impie; le roi de Juda ne reçut son pardon qu'en souvenir de ses courageux et saints efforts contre l'idolâtrie.

On s'étonne en effet qu'un roi tel que Josaphat ait pu s'associer, même un seul jour, à la fortune d'Achab, et peut-être y reconnaissait-il quelque intérêt politique, dont l'histoire ne nous dit rien. Ce qui s'était passé entre Achab, Jésabel et le prophète Élie, avait montré tout le caractère odieux et impie de la royauté d'Israël. Combien de prophètes étaient tombés sous les coups de Jésabel! combien encore étaient restés ensevelis dans les profondeurs des cavernes, vivant du pain et de l'eau qu'une secrète fidélité leur fournissait! Achab en voulait aux jours d'Élie; il l'accusait de la famine annoncée par le prophète, mais que ses propres iniquités avaient attirée sur le pays d'Israël.

Qu'il est frappant ce caractère d'Élie caché au bord du Carith, du côté du Jourdain, buvant l'eau du torrent et recevant des corbeaux sa nourriture, ou bien auprès de la veuve de Sarepta dont un miracle renouvelle la farine et l'huile, et dont un autre miracle ressuscite le fils! Qu'il est grand sur la montagne du Carmel, lorsqu'au milieu de la confusion des quatre cent cinquante prophètes auxquels Baal n'a pas répondu, il invoque le feu du ciel qui tout à coup dévore son holocauste et son bûcher en présence d'une immense multitude! Que de poésie dans ce petit nuage, semblable à un pied d'homme, s'élevant de la mer, et changé bientôt en une tempête d'où s'échappent les torrents! Que dirons-nous de la fuite d'Élie au Sinaï, de cette voix qui lui parle du fond d'une caverne du mont Sacré, de la rencontre d'Élisée, à qui il jette son manteau, et qui, laissant ses bœufs, obtient d'aller embrasser son père et sa mère, et suit le prophète! Sur les chemins de Palestine, au Carmel, au Jourdain, j'ai pensé plus d'une fois à cet homme couvert de poil, portant à la ceinture

une peau de bête (1), grave et sombre génie qui passa parmi les vivants comme le messager mystérieux des vengeances divines, et disparut un jour dans un char de feu sans que nul être humain pût retrouver ses traces. Je lui disais comme le fils de Sirah : « Heureux ceux qui vous ont « vu et qui ont trouvé la gloire dans votre amitié! (2) »

Depuis les règnes de David et de Salomon, les flottes juives ne s'étaient pas montrées dans la mer Rouge ; Josaphat et Ochosias équipèrent des navires pour le pays de Tharsis ; mais ces navires se brisèrent au sortir du port d'Aziongaber, et quand Josaphat se plaignit au ciel du naufrage, on lui répondit que Dieu le punissait de son union avec le coupable roi d'Israël.

Le dernier événement du règne de Josaphat fut une invasion subite des Moabites et des Ammonites, auxquels s'étaient joints des Syriens et des Iduméens : leurs légions s'étendaient sur les collines et dans les vallons d'Engaddi. A l'approche de cette multitude menaçante, le pieux Josaphat, sans négliger les moyens humains, mit sa confiance en celui qui disperse les ennemis et donne la victoire. Il prescrit un jeûne pour se rendre favorable le Dieu des armées. Tout le peuple de Jérusalem et des cités voisines s'assembla dans le temple. Le roi, debout au milieu de la foule recueillie, hommes, femmes, enfants, prononça cette prière :

« Seigneur, Dieu de nos pères, vous êtes Dieu dans le « ciel, et vous régnez sur les empires de toutes les nations; « la force et la puissance sont dans votre main, et per« sonne ne saurait vous résister. N'est-ce pas vous, notre « Dieu, qui avez fait mourir les habitants de cette terre « devant votre peuple d'Israël, et qui l'avez donnée pour « toujours à la race d'Abraham, votre ami? Les Israélites « ont pris possession du pays, y ont élevé un sanctuaire

(1) Vir pilosus, et zonâ pelliceâ accinctus renibus. Liv. IV des Rois, chap. 1.

(2) Livre de l'Ecclésiastique, chap. 48.

« à votre nom, en disant : S'il tombe sur nous des cala-
« mités, le glaive du jugement, la peste, la famine, nous
« nous présenterons en votre présence dans cette demeure
« où votre nom est invoqué; et nous crierons vers vous
« dans nos tribulations, et vous nous exaucerez, vous nous
« sauverez. » Josaphat parle ensuite des enfants d'Ammon, de Moab et de Séir, qui sont venus pour chasser le peuple élu; il se reconnaît trop faible pour résister à la multitude ennemie, et, dans son impuissante ignorance, tout ce qu'il a su faire, c'est d'implorer la direction et l'appui du Seigneur.

Après la prière du roi, un lévite, saisi de l'esprit divin, prophétisa une victoire sans combat : c'était l'affaire de Dieu; l'armée de Juda devait marcher, mais elle n'aurait à livrer aucune bataille. En entendant ces paroles, Josaphat et son peuple se prosternent la face contre terre et adorent le Seigneur. Le lendemain, au lever du jour, on part de Jérusalem, et bientôt on arrive au désert de Thécua. Le roi exhorte son armée à se confier au Seigneur, à croire à ses prophètes; il fait marcher en tête de chaque troupe des chantres qui répètent en chœur le psaume de David : *Confessez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle.* Quel beau spectacle que celui de ce peuple armé, s'avançant lentement dans les solitudes, au bruit des saints cantiques, oubliant les glaives, les lances et les flèches, pour se placer sous l'invincible protection de Jéhovah, retenant une impatiente bravoure, une bouillonnante ardeur pour attendre l'accomplissement d'une miraculeuse promesse, et demeurant dans la prière et l'immobile énergie de la foi, malgré le voisinage d'innombrables bataillons ennemis!

Mais pendant la religieuse marche de Juda, à travers ces pâles collines de Thécua qui n'ont pas changé depuis vingt-huit siècles, les légions réunies contre Josaphat se détruisaient; les hommes d'Ammon et de Moab avaient d'abord mis en pièces ceux de Séir, et s'étaient ensuite déchirés eux-mêmes; l'horrible discorde avait fait de cette

ligue formidable, un vaste et sanglant amas de cadavres. L'armée de Jérusalem put contempler ses ennemis étendus sur la terre, comme si l'ange exterminateur eût promené son glaive parmi eux ; elle passa trois jours à recueillir l'immense butin. Le quatrième jour, tous les hommes de Juda, dispersés pour la recherche des dépouilles, se rassemblèrent dans une vallée à qui on donna le nom de Vallée de la Bénédiction, parce qu'on y avait béni le Seigneur. Cette vallée, selon nous, est celle au milieu de laquelle s'éleva plus tard une forteresse appelée aujourd'hui le Mont-Français (1). Les vieux souvenirs de la France se mêlent ainsi dans ce désert aux lointains et merveilleux souvenirs de la nation choisie. L'armée de Josaphat rentra à Jérusalem aux sons des harpes, des guitares et des trompettes, et vint remercier Dieu dans son temple. Cette victoire que le Seigneur avait remportée au profit du royaume de Juda, valut à Josaphat une heureuse paix jusqu'à la fin de son règne ; il dura vingt-cinq ans, et sa place est belle dans les annales monarchiques des Hébreux.

Le livre des Rois et le livre des Paralipomènes disent que Josaphat fut enseveli dans Jérusalem avec ses pères. Il n'a donc pas reposé dans le sépulcre qu'on lui assigne au pied du mont de l'Offense, et qui a donné le nom de ce saint roi à la vallée devenue la plus célèbre de l'univers. Comme le tombeau d'Absalon, celui de Josaphat, qui l'avoisine, serait resté vide ! La Judée est la terre des sépulcres, et, chose étrange ! nous en trouvons qui n'ont rien eu à dévorer !

(1) Correspondance d'Orient, tome V.

CHAPITRE XI.

Le royaume de Juda depuis le successeur de Josaphat jusqu'à Ézéchias.

(888-694 avant J.-C.)

Nous entrons dans des époques où les crimes et les désastres s'amoncellent. Presque tous les représentants de la monarchie de Jérusalem qui vont passer devant nous ont peu de gloire et peu de génie; les rayons qui traversent cette nuit morale s'échappent du ciel; ils brillent sur le front des prophètes, messagers du Seigneur, gardiens vigilants de la loi, défenseurs courageux de la nationalité israélite, énergiques et persévérants apôtres de ses futurs destins.

Josaphat fit une faute en donnant pour épouse à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab; cette ardente et ambitieuse femme avait du caractère; elle soumit le faible Joram à ses volontés, et, comme ses volontés étaient perverses, le successeur du saint roi se traîna dans les voies mauvaises. Le meurtre des quatre frères du nouveau roi fut évidemment une inspiration d'Athalie. Lorsque Joram, oubliant le Dieu de ses pères et brisant l'œuvre réparatrice de ses deux prédécesseurs, souilla son royaume par des idoles, il céda honteusement à une reine élevée dans les impiétés de Samarie. La révolte des Iduméens s'affranchissant du tribut,

la perte de Lobna, ville sacerdotale au midi de la Palestine, d'affreuses menaces renfermées dans des lettres du prophète Élie, tous ces avertissements ne servirent de rien à un roi corrompu. C'est à peine s'il s'aperçut que les Philistins et les Arabes, de ravage en ravage, avaient pénétré dans son palais, enlevé tous ses trésors, pris ou égorgé ses femmes et ses enfants, à l'exception de Joachaz ou Ochosias, le plus jeune de ses fils. Une maladie honteuse le conduisit lentement au tombeau. Il mourut à trente-neuf ans après huit ans de règne, et la justice populaire ne permit point qu'il fût enseveli dans le sépulcre des rois.

Ochosias, son fils, docile instrument des passions d'Athalie, ne fait que passer sur le trône; il s'était montré un moment au siége de Ramoth-Galaad, avec Joram, roi d'Israël, et puis il est frappé à mort, par Jéhu, fils de Josophat, petit-fils de Namsi. Jéhu, chef de l'armée de Joram, vainqueur de cette ville de Ramoth-Galaad, que les rois d'Israël et de Syrie s'étaient souvent disputée, avait été chargé de l'exécution des arrêts célestes. Un jeune homme est allé le sacrer roi d'Israël de la part d'Élisée. Il lui a annoncé que le Seigneur lui donnait la mission d'exterminer la famille d'Achab, de venger le sang des prophètes, répandu par Jésabel. Jéhu fait périr d'une flèche les rois d'Israël et de Juda; par son ordre, Jésabel, qui, depuis trente ans, déchirait le royaume, est précipitée des fenêtres de son palais, foulée aux pieds des chevaux, et ses restes sont abandonnés aux chiens. Soixante et dix princes du sang d'Achab sont égorgés à Samarie. Il y avait à Jezraël des amis et serviteurs d'Achab; on les immole tous en un seul jour. Quarante-deux hommes de la famille d'Ochosias, ignorant encore ces catastrophes, s'en allaient visiter à Jérusalem les enfants de Joram; Jéhu les trouve dans une habitation de bergers, et les fait mourir l'un après l'autre dans une citerne voisine. Revenu à Samarie, l'impitoyable Jéhu s'était arrêté à un moyen terrible de frapper le culte de Baal, ce dieu-soleil, qui avait ravi des adorateurs à Jéhovah; il avait imaginé de réunir

de tous les points, dans le temple de Baal, ses prophètes et ses sacrificateurs, comme pour une cérémonie solennelle, et à un signal donné, tous les ministres de Baal étaient tombés sous le glaive. Quelle boucherie de rois, de princes et de prêtres! Quels flots de sang vomis sur la terre! Ce sont des paroles sorties de la bouche d'un adolescent (1) qui ont commandé ces scènes d'où la miséricorde est absente, et le jeune âge de l'envoyé d'Élisée contraste avec le caractère de sa mission.

Le roi de Juda, Ochosias, avait laissé plusieurs fils en bas âge; Athalie voulait régner à Jérusalem; au lieu d'être la mère de ces princes enfants, elle devint leur bourreau. Un seul échappa au fer, ce fut Joas, sauvé par les soins de Josabeth. Qui ne connaît l'histoire du royal orphelin et de son avénement au trône de David? Elle a inspiré à notre grand Racine le plus bel ouvrage dramatique sorti de l'esprit humain, et l'immortelle popularité d'*Athalie* vient se mettre à la place de notre récit. Ce n'est point sans quelque joie mêlée de fierté que, repassant de lointaines époques et de tragiques aventures, nous nous trouvons tout à coup face à face avec une gloire française.

Joas ne se montra pas digne du dévouement qu'il avait inspiré. Tant que vécut le grand prêtre Joïada, cet homme vertueux, habile et fort, qui avait conservé la couronne à la race de David, Joas, dirigé par son ministre, marcha vers le bien; mais du jour où ce ferme appui lui manqua, il trébucha, et ne sortit de son impuissance que pour faire le mal. Depuis plusieurs règnes, l'entretien du temple était négligé; Athalie et ses fils l'avaient plus d'une fois dépouillé au profit du sanctuaire de Baal; on s'occupa de le réparer et de lui rendre sa splendeur. Joas, pour subvenir aux frais de la réparation du saint monument, rétablit l'impôt général d'un demi-sicle par tête (environ dix-sept sous de notre monnaie), que Moïse avait exigé de tout Israël dans le désert, à l'époque de la construction du

(1) Unum de filiis prophetarum. IV[e] liv. des Rois, chap. 9.

tabernacle. Joïada s'y prêtait peu ; les lévites ne percevaient cet impôt qu'avec négligence, ce qui annonce que le peuple de Juda ne l'approuvait point. Le grand prêtre imagina un moyen dont le succès fut immense ; il s'adressa à la piété généreuse, fit placer un tronc à la porte du temple, et recueillit d'énormes sommes. La restauration du temple s'acheva rapidement et avec éclat. Quand Joïada mourut, il avait cent trente ans ; il eut, pour récompense de ses services, une place dans le tombeau des rois.

Joas, après quarante ans de règne, n'obtint point cet honneur : n'avait-il pas, lâche et infidèle gardien de Jérusalem, envoyé au roi syrien, qui le menaçait, les trésors de son palais et du temple ? N'avait-il pas laissé relever les divinités contre lesquelles s'était tant de fois armé le zèle des princes de Juda ? Ne fit-il pas lapider le fils même de Joïada ? ce Zacharie qui reprochait au peuple son coupable abandon de la loi, et qui, à la pensée du double crime d'impiété et d'ingratitude de Joas, disait en mourant : « Que le Seigneur voie et qu'il juge ! » Les Syriens, que ce prince sans bravoure avait désarmés à force de richesses, reparurent à Jérusalem ; ils égorgèrent, pillèrent, n'épargnant aucun outrage à Joas, qui, peu de temps après, fut tué dans son lit par les vengeurs du sang de Zacharie.

Le premier acte d'Amasias, son successeur, fut la punition des meurtriers de son père ; il arrêta le glaive sur les meurtriers, et ne le porta point sur leurs fils, se souvenant de ces paroles de Moïse : « On ne fera point mourir les « pères pour le crime des enfants, ni les enfants pour le « crime des pères, mais chacun expiera son propre « crime (1). » Ce précepte, dicté par la justice naturelle, n'avait pas toujours servi de règle aux princes juifs. Amasias, fidèle aux lois de l'équité et de la religion, interrompit une paix de douze ans pour diriger une expédition contre les Iduméens ; il voulait joindre à ses troupes, dans

(1) Deutéronome, chap. 24, vers 16.

cette expédition, cent mille combattants d'Israël, payés d'avance, mais un prophète l'en détourna, par des motifs religieux qui avaient si souvent fait condamner les alliances des rois de Juda et de Samarie. Amasias mit en déroute dans la Vallée des Salines ou vallée de Jéricho, ceux que l'Écriture appelle les fils de Séir, et les vainqueurs précipitèrent une multitude de prisonniers du haut d'une grande roche appelée depuis Jectehel (1). Par une incroyable grossièreté d'esprit, Amasias se mit à adorer les dieux de la nation dont il venait de triompher.

Les combattants que le roi de Jérusalem avait renvoyés sur l'avis du prophète, s'étaient répandus en ennemis depuis Samarie jusqu'à Bethoron. Amasias s'en plaignit au roi d'Israël, Joas, qu'il ne craignit pas de menacer. Le roi des dix tribus lui répondit par cet insultant apologue : « Le chardon du Liban s'adressa au cèdre, en disant : Don« nez-moi votre fille en mariage pour mon fils. Et pendant « qu'il achevait de parler, les bêtes de la forêt passaient « et écrasaient le chardon sous leurs pieds (2). » Joas engage Amasias à demeurer tranquille dans son palais, à ne pas s'exposer lui et son peuple. Une bataille se livra à Bethsamé, au midi de la Palestine ; le roi de Juda la perdit et fut fait prisonnier. Joas se rendit triomphalement à Jérusalem avec Amasias enchaîné, renversa quatre cents coudées des murailles de la ville, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'Angle, et commanda que les trésors du palais et du temple lui fussent apportés ; il reprit ensuite le chemin de Samarie. Plus tard, une conjuration éclata à Jérusalem contre Amasias ; le souvenir d'une humiliante défaite et l'état de dépendance sous lequel était tombé le royaume de Juda vis-à-vis d'Israël, durent enfanter des mécontentements et des haines. Amasias crut échapper au complot en se réfugiant sur les dernières limites de son royaume, à Lachis (El-Arich), mais le glaive

(1) IV[e] livre des Rois, chap. 14.
(2) *Ibidem.*

alla le trouver. On rapporta son corps à Jérusalem dans le tombeau de ses pères.

Amasias, étourdi d'un succès sur les bords de la mer Morte, avait provoqué imprudemment les forces de Joas, et ce fut là sa perte. Le roi de Juda, voulant ressaisir l'intégrité de la monarchie de David et de Salomon, aurait pu appeler la royauté des dix tribus à une sorte de duel solennel; les troubles incessants d'Israël auraient favorisé ses efforts; mais Amasias n'était pas de taille à accomplir une telle œuvre; il aurait fallu pour cela un roi unissant à l'ascendant religieux l'ascendant de la bravoure; et ce roi ne se rencontra point.

Dans le tableau que l'historien sacré (1) nous trace du long règne d'Osias, on trouve quelque chose de réparateur et de paisible qui plait à l'esprit. Les sages inspirations de Zacharie, qu'il ne faut pas confondre ni avec le fils de Joïada ni avec le fils de Barachie, veillèrent longtemps autour d'Osias. Le roi fortifia d'abord la portion des murs de Jérusalem renversée par le vainqueur de son père, et d'autres points dans la même direction. Il établit dans la ville un dépôt de boucliers, de casques, de cuirasses, de piques, d'arcs, de frondes : véritable arsenal destiné à la défense du royaume. Il plaça dans les tours et aux angles des remparts, des machines, les unes pour lancer des flèches, les autres pour lancer de grosses pierres. Osias avait de grands troupeaux aux champs et au désert : il éleva des tours qui protégeaient les bestiaux contre les incursions des Arabes, et creusa des citernes qui recevaient l'eau du ciel. L'Écriture nous le montre comme un homme livré aux soins de l'agriculture, et nous parle de ses vignes et de ses vignerons sur les montagnes de la Judée, sur le Carmel. Osias reprit aux Iduméens le port d'Élath, et enleva aux Philistins Geth, Iamnia (aujourd'hui Ibelim) et Azoth. Il vécut misérablement dans les derniers temps de son règne; frappé de la lèpre au front pour avoir

(1) Livre II des Paralipomènes, chap. 26.

osé prendre l'encensoir, il se vit relégué dans une demeure séparée. Son fils Jonathan gouverna à sa place; comme la lèpre était un signe de réprobation, le roi, qui, durant cinquante deux ans de règne, n'eut à se reprocher qu'une atteinte portée à la prérogative du sacerdoce, ne fut point enseveli dans le tombeau des rois, mais dans un champ voisin.

Une vision d'Isaïe est datée de l'année où mourut Osias; cette vision, qui traversa son génie à Jérusalem nous appartient comme historien, et les paroles du grand homme inspiré, seront les couleurs de notre récit. Le prophète vit dans le temple le Seigneur assis sur un trône élevé et entouré de séraphins; ils avaient six ailes, deux pour voiler leurs faces, deux pour voiler leurs pieds, deux pour s'envoler. Ils se criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire! Ce cri des anges ébranla les portes du temple, qui se trouva plein de fumée, témoignage de la présence de Jéhovah. Malheur à moi, dit le prophète, parce que je me suis tu, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées! et j'ai vu de mes propres yeux, le Roi, le Seigneur des armées! Alors, un des séraphins touche la bouche d'Isaïe avec un charbon de feu et lui rend sa pureté. « Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous? s'écria la voix du Seigneur. — Me voici, envoyez-moi, » répond le fils d'Amos. Ainsi commença la mission d'Isaïe. A notre tour, nous dirons : Malheur aux hommes qui, ayant reçu la puissance d'agir, par la plume ou par la parole, garderaient le silence lorsqu'autour d'eux le mal s'accomplit, et mêleraient l'iniquité de leurs lèvres muettes aux iniquités de toute une génération!

La grande porte orientale du temple, des constructions autour de la citadelle d'Ophel qui défendait la maison du Seigneur, quelques places nouvelles dans les montagnes de Juda, des tours et des forteresses à travers le pays,

telles furent les œuvres de Joatham. Une victoire contre les enfants d'Ammon lui valut, de leur part, pendant trois ans, un tribut de cent talents d'argent, de dix mille mesures de blé et de dix mille mesures d'orge (1).

Fils d'un sage et vertueux roi, Achaz renouvela pourtant, dans la vallée de Géhennon, les scènes d'idolâtrie qui, toujours proscrites et toujours ramenées, annoncent, chez le peuple juif de cette époque, une nature étroite, aveugle, corrompue, dont notre intelligence s'étonne. Il consacra au dieu Moloch son propre fils, brûla des parfums, immola des victimes sur les hauts lieux et dans les bois sacrés. Les Syriens lui enlevèrent le port d'Élath et remplacèrent les Juifs (2) dans le commerce du golfe Persique, pendant que le roi se roulait dans la poussière, au pied d'idoles muettes et sourdes.

On comprend la sublime mélancolie d'Isaïe à la vue de l'abaissement moral de cette nation, pour laquelle tant de merveilles s'étaient accomplies : « Le Seigneur a nourri et glorifié ses enfants ; ils l'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, et l'âne, l'étable où il est nourri ; mais Israël ne connaît plus le Seigneur, et son peuple ne le comprend plus. Que font à Dieu les victimes, le sang des béliers, des veaux, des agneaux et des boucs? Il les repousse désormais. Ses ennemis deviendront ses vengeurs ; ceux qui ont abandonné le Seigneur seront frappés ; ils seront comme un chêne que les vents d'automne dépouillent de ses feuilles, comme un jardin sans eau (3). »

Déjà battu auparavant par Rasin, roi de Syrie, Achaz voit périr une foule de ses soldats sous le glaive des combattants d'Israël. Le vainqueur, Phacée, emmène en servitude deux cent mille Juifs, femmes, filles, jeunes hommes. Un prophète, par l'autorité de sa parole, obtint du roi

(1) Paralip. liv. II, ch. 27.

(2) IVe livre des Rois, chap. 16. C'est ici que pour la première fois les Hébreux sont désignés dans la Bible, sous le nom de *Juifs* (Judæos).

(3) Prophétie d'Isaïe, chap. 1.

d'Israël une décision pleine d'humanité, qui ne s'est pas rencontrée deux fois dans l'histoire des Hébreux : les captifs de Juda et le butin furent rendus! On conduisit à Jéricho cette pauvre multitude manquant de tout; on donna des vêtements et des chaussures à ceux qui étaient nus, de la nourriture à ceux qui avaient faim, des montures à ceux que la faiblesse empêchait de marcher. On respire en voyant la miséricorde pénétrer, ne fût-ce qu'un jour, au milieu de ces guerres et de ces révolutions!

Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, menacent Jérusalem. Achaz secoue son criminel sommeil pour appeler à son secours Théglath-Phalasar, premier roi d'Assyrie et de Ninive; il lui envoie de riches présents pris dans le temple et dans son palais, et se dit le serviteur et le fils du roi des Assyriens. C'est alors qu'Isaïe se lève et fait entendre sa grande voix; il rencontre Achaz à l'extrémité de la piscine supérieure, dans le chemin du champ du Foulon, il dit au roi de ne pas craindre les deux torches ardentes allumées par la fureur de Rasin et de Phacée, fils de Romélias. Damas restera la capitale de la Syrie, Samarie, la capitale d'Éphraïm, mais dans soixante-cinq ans, Éphraïm cessera d'être un peuple. Isaïe demande à Achaz quel signe il veut pour gage de sa prochaine délivrance : veut-il un miracle dans la profondeur de l'enfer ou dans la hauteur du ciel? Achaz répond qu'il ne demandera rien et qu'il ne tentera point le Seigneur.

« Maison de David, écoutez, s'écrie le prophète, c'est peu pour vous de lasser la patience des hommes, il faut que vous lassiez encore la patience de mon Dieu. C'est pourquoi le Seigneur Dieu vous donnera un prodige : voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et ce fils sera appelé Emmanuel; il mangera le beurre et le miel, pour qu'il sache réprouver le mal et choisir le bien. Avant que ce fils soit capable de réprouver et de choisir, les deux rois que vous redoutez périront. » Ainsi l'avenir se révélait à Isaïe; cet Emmanuel qui doit naître d'une vierge porte plus haut et plus loin que les événements et l'époque

qui nous occupent ici; c'est l'Emmanuel du salut du monde que découvre ainsi le fils d'Amos : à sept siècles et demi de distance, il a vu le Messie !

Par l'ordre du Seigneur, le prophète prend un grand livre, il écrit dans ce livre à la manière des hommes : Enlève promptement les dépouilles, hâte-toi de ravager. « Et je pris pour témoins, poursuit Isaïe, le grand prêtre Urie, et Zacharie, fils de Banahias ; et je m'approchai de la prophétesse, et elle conçut et enfanta un fils, et le Seigneur me dit : « Donne-lui un nom, hâte-toi d'enlever les dépouilles, hâte-toi de ravager. Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, la force de Damas sera brisée, et les dépouilles de Samarie deviendront la proie du roi des Assyriens. Et le Seigneur ajouta en me parlant : Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé qui s'écoulent en silence, et parce qu'il a mieux aimé le roi Rasin et le fils de Romélias, le Seigneur amènera sur lui les vastes et violentes eaux du fleuve, le roi des Assyriens et toute sa gloire, et ce fleuve montera sur toutes ses rives, il débordera au loin, et s'en ira à travers Juda en inondant et lui viendra jusqu'au cou, et, ses ailes se déployant toujours, le fleuve couvrira toute l'étendue de votre terre, ô Emmanuel! (1) »

Avec de la foi, de la bravoure et de l'union, avec un retour sincère à Dieu, d'où découlent l'énergie et la puissance, le peuple de Juda aurait écarté ces tempêtes; mais ce faible peuple avait perdu toutes ses conditions de grandeur ; il n'invoquait plus que les devins et ne croyait plus qu'aux enchantements; il avait passé de la magnifique et gigantesque épopée de Jéhovah à l'étroite comédie des menteurs mystérieux s'enfermant dans des grottes obscures.

Les rois assyriens qu'on ose attirer dans cette contrée où presque plus rien de grand n'est resté debout, ne la quitteront point sans avoir tout balayé. Au bruit de l'arri-

(1) Prophétie d'Isaïe, chap. 7 et 8.

vée de Théglath ou Thégath-Phalasar, la ligue des deux rois se dissipe; Rasin court défendre sa ville de Damas; il est vaincu et tué; le roi d'Assyrie dévaste Damas et transporte ses habitants à Cyrène, dans la Célésyrie. En peu de mois, il enlève au roi d'Israël les places syriennes conquises dans les derniers temps. Achaz était allé remercier à Damas le roi des Assyriens. Il ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance qu'en adorant les divinités des bords du Tigre; il avait vu à Damas un autel, des sacrifices à l'usage des Assyriens, et avait ordonné au grand prêtre Urie d'en faire un pareil à Jérusalem. Cet autel nouveau prit la place de l'autel d'airain élevé par Salomon; la mer d'airain fut séparée des bœufs qui la soutenaient, et ces bœufs apparurent aussi dans le temple comme de nouvelles idoles. Toutes ces lâchetés irréligieuses avaient pour but de se rendre favorable Théglath-Phalasar qui, venu à Jérusalem, ne dépouilla pas moins le temple et le palais et soumit le roi de Juda à un tribut.

Le roi Achaz finit par fermer le temple; l'encens brûlait à Jérusalem aux pieds de toutes les divinités étrangères. Nous avons déjà cité Astarté, Moloch, Baal; ajoutez encore les Téraphins, dieux pénates, semblables à ceux que Rachel déroba à son père Laban; Dagon, le triton philistin, et cette Vénus babylonienne dont les temples, appelés Succoth Benoth (tentes des filles), étaient des lieux infâmes. Les dieux des nations encombraient la ville de David; un seul y manquait, celui au nom de qui s'était constituée la puissance des Juifs, celui qui s'était rendu visible au milieu d'eux par cent victoires, et qui avait fait de leur histoire, toute de prodiges, quelque chose de nouveau se détachant des histoires humaines et flottant entre la terre et le ciel. L'embellissement de son palais fut le dernier passe-temps d'Achaz; la science égyptienne ou babylonienne l'orna d'un cadran solaire. Les restes d'Achaz auraient souillé la royale poussière de ses aïeux; ils ne furent point admis dans les tombes vénérées.

Des jours meilleurs se lèvent sous le règne du jeune

Ézéchias, fils d'un roi pervers. Et tandis que Jérusalem s'éveille à la religion des ancêtres, les derniers coups tombent sur le royaume d'Israël : la prise de Samarie par Salmanasar est la ruine de ce malheureux État qui avait duré deux cent quarante ans et compté dix-neuf rois. Parmi ces princes, Jéhu transmit le pouvoir dans sa famille jusqu'à la quatrième génération ; hors de là, vous ne rencontrez à chaque règne que révolutions sanglantes autour du trône sorti d'une révolution. Salmanasar emmena les dix tribus en captivité, ne laissant dans le pays que les laboureurs, les vignerons et les bergers, chargés de travailler au profit des Assyriens; plus tard, ce débris de peuple alla joindre les tribus captives; une colonie cuthéenne du pays des Mèdes remplaça les Hébreux dans la Samarie.

Cette colonie, instruite dans la loi des Juifs par des prêtres envoyés des rives de l'exil, fut l'origine des Samaritains, qui, tout en détestant les Israélites, ont conservé, à travers les révolutions, le Pentateuque écrit en caractères hébraïques; personne n'ignore que, depuis la captivité à Babylone, les Livres saints furent toujours écrits en caractères chaldaïques. Depuis la destruction de leur temple sur le mont Garizin, les Samaritains ont roulé de misère en misère, attendant le Messie et *sachant par quels signes ils le reconnaîtront;* on en trouve encore une centaine à Naplouse, et une cinquantaine à Gaza. Méprisés par les musulmans, les chrétiens et les juifs, ils achèvent de mourir dans une pauvreté proverbiale en Palestine; une robe noire avec un turban rouge composent leur costume; ils prennent des vêtements blancs pour aller à la synagogue. Le Samaritain, avec sa vie qui ne se mêle à rien, avec sa religion secrète et sa figure mystérieuse et sombre, a survécu à vingt-quatre siècles de bouleversements et de ruines. Il est des races pareilles à ces rochers du rivage que les flots de la mer battent sans cesse; les vagues, dans leur colère, rongent les rochers, les perçent, leur enlèvent quelque chose de siècle en siècle; à la fin, après des

milliers de tempêtes, l'onde dévorante ne leur laisse plus rien : ils ont disparu. Ainsi l'antique race des Cuthéens ou des Samaritains, race immobile, battue par les flots des âges et des révolutions, s'amoindrissait peu à peu en même temps qu'elle leur opposait une forte résistance; elle n'est plus aujourd'hui qu'un humble débris d'elle-même, et le jour n'est pas bien loin où les traces des Samaritains s'effaceront.

Il n'appartient point à notre sujet de suivre au pays des Assyriens les dix tribus d'Israël. Rentrons à Jérusalem pour voir le jeune Ézéchias ouvrir le temple, purifier et réconcilier Juda avec son Dieu, dans une cérémonie d'expiation. Le sang des victimes coule sur l'autel; telle est la multitude des holocaustes, que les prêtres ne suffisant point à l'immolation, on a recours à de simples lévites. Ézéchias désira réunir ce qui restait de Juifs, depuis Dan jusqu'à Bersabée, à la fête des Azymes qui, durant plusieurs années, n'avait pas été célébrée; il envoya des lettres aux tribus d'Éphraïm et de Manassé, et des messagers religieux aux divers points de la contrée. On invitait les débris d'Israël restés en Samarie à revenir au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, promettant que Dieu lui-même reviendrait à ceux qui avaient échappé à la main du roi des Assyriens. « Ne faites pas, leur disait-on, comme vos « pères et vos frères que le Seigneur a livrés à la mort, « comme vous le voyez; n'endurcissez pas vos esprits « comme vos pères; confiez-vous au Seigneur, venez à « son temple qu'il a sanctifié pour toujours; servez-le, et « il détournera de vous sa colère. Si vous revenez à lui, « vos frères et vos fils obtiendront miséricorde auprès de « leurs maîtres qui les ont emmenés en captivité, et reparaîtront dans cette terre : notre Seigneur Dieu est doux « et clément (1). » Et les messagers d'Ézéchias s'en allaient de cité en cité, dans le pays d'Éphraïm, et les Israélites qu'ils rencontraient les accueillaient avec des

(1) Paralip., liv. II, chap. 30.

moqueries. Les tribus de Juda et de Benjamin n'eurent qu'une âme pour répondre au pieux appel du roi; mais à peine vit-on arriver à Jérusalem quelques hommes d'Aser, de Manassé et de Zabulon. Les sept jours de la célébration des Azymes ne suffirent point à la piété du peuple; il prolongea la fête de sept jours, et tout ce temps se passa dans une sainte allégresse. Ceux d'Israël rapportèrent dans leur pays d'Éphraïm une ferveur qui ne fut point stérile.

Des auteurs ont annoncé que Tobie fut au nombre des Juifs partis de Samarie à la voix d'Ézéchias. Cette assertion ne nous paraît pas exacte, car Tobie, devenu captif comme ses autres frères après la chute du royaume d'Israël, était déjà dans la contrée des Mèdes à l'époque de cette convocation religieuse à Jérusalem. Si le temple ne vit point alors le saint homme de la tribu et de la ville de Nephtali, il avait été plus d'une fois auparavant le témoin de son zèle et de sa fidélité. Le livre qui porte le nom de Tobie est une histoire merveilleusement simple, d'un touchant intérêt, et pleine d'enseignements. Tobie trouva grâce auprès des rois assyriens, et obtint la liberté d'aller partout où il voudrait. L'ami de Dieu en profita pour porter des consolations et des avis salutaires à tous les exilés répandus sur les rives des deux grands fleuves. Il donnait de la nourriture et des vêtements à ceux qui en manquaient, et ensevelissait les morts. Qui de nous ne se souvient de ces douces heures de l'enfance où, pour la première fois, nous suivions le jeune Tobie cheminant sous la conduite de l'ange Raphaël, où nous assistions à son mariage avec la fille de Raguel; vierge et veuve de sept maris tués par le pouvoir d'Asmodée! Combien nous aimions à nous asseoir avec Anne, la mère du jeune voyageur, sur le sommet de la colline d'où on pouvait voir venir de loin! Le chien qui avait été du voyage prend les devants, annonce le retour à la demeure paternelle et témoigne sa joie avec sa queue vive et caressante. Le foie du grand poisson du Tigre rend la lumière aux yeux du vieux Tobie qui, aveugle, s'était levé pour aller embrasser son fils. Notre cœur s'associait à cette scène de

famille, et quelle plus douce et plus pure ivresse que celle du retour d'un fils après ses longues pérégrinations! Heureux le jeune Tobie qui put compléter la félicité en apportant la guérison à des yeux éteints !

Les prédécesseurs d'Ézéchias, qui avaient le plus vigoureusement poursuivi l'idolâtrie, n'étaient point parvenus à interdire la prière et les sacrifices sur les hauts lieux ; le jeune roi eut cette puissance; il eut aussi celle de briser le serpent d'airain au pied duquel le peuple brûlait de l'encens ; Moïse l'avait élevé dans le désert, c'était un monument de la nation juive, monument qui lui était cher ; sa destruction fut un coup d'État courageux. Tout ce qui tenait à la loi religieuse, au service du temple fut remis en honneur et complétement rétabli; le sanctuaire reprit sa majesté ; la solennité des chants, des parfums et des sacrifices reparut comme une grande image de la foi des aïeux, et comme le témoignage d'une croyance toujours vivante. Ézéchias, voulant affranchir les prêtres et les lévites des soins qui pouvaient entraver leur ministère, donna des ordres pour que le peuple leur payât exactement la dîme imposée par la loi.

Après l'intérêt religieux vint l'intérêt politique. Achaz avait laissé le royaume épuisé d'hommes et d'argent et sous le coup des menaces des armées étrangères. Son fils organisa des forces militaires et s'occupa de mettre en sûreté les principales places. Il marcha contre les Philistins et s'avança victorieusement jusqu'à Gaza, refaisant ainsi l'œuvre que le glaive israélite avait tant de fois accomplie. La grande plaie de Juda, c'était alors le tribut énorme qu'il fallait payer aux Assyriens, c'était le vasselage qui pesait sur la couronne de Jérusalem. La politique d'Ézéchias tendit à secouer le joug. Elle atteignit ce but, grâce aux armes d'Égypte et d'Éthiopie qui firent subir une défaite à Sennachérib. Mais l'indépendance d'Ézéchias ne fut qu'une joie passagère. Les Assyriens ont appris les chemins du royaume de Juda; les voilà envahissant de nouveau le pays à la tête de leur roi Sennachérib.

A la nouvelle de leur marche, Ézéchias travaille à mettre Jérusalem en mesure de se défendre. Il cache le peu de sources qui sont autour de Jérusalem, pour que l'ennemi, manquant d'eau, ne puisse prolonger le siége. Ainsi se ferma l'ouverture extérieure de la source de Gihon qui abreuvait la cité en passant par un aqueduc ; les eaux furent amenées dans la ville basse à l'aide d'un conduit souterrain ; on creusa un bassin pour les recevoir. Des tours, des murs furent ajoutés aux fortifications de Jérusalem. On forgea des armes pour les combattants. Chaque troupe, commandée par un chef, eut sa porte à défendre. Ézéchias rassembla l'armée sur la grande place de la porte de la ville ; il l'exhorta à se conduire vaillamment, à ne pas redouter le roi des Assyriens et toute sa multitude : « C'est un bras de chair qui est avec lui, dit le roi, et c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui combattra pour nous (1). »

Cette ardeur belliqueuse ne tint pas longtemps ; elle tomba devant le bruit de la prise de diverses places dans le royaume de Juda. Pendant que Sennachérib assiégeait Lachis, Ézéchias lui envoya dire humblement qu'il avait fait une faute ; il le pria de se retirer, offrant de se soumettre à toutes les conditions qu'il lui plairait d'imposer. Le roi des Assyriens demanda trois cents talents d'argent et trente talents d'or. On lui porta tout l'argent que renfermaient le temple et le palais. Ézéchias enleva, pour les donner aux Assyriens, les battants des portes du temple et les lames d'or dont il les avait ornées lui-même. Les richesses de la maison du Seigneur étaient devenues comme une ressource de l'État dans les moments de danger, et chaque roi de Jérusalem y avait recours. Sennachérib reçut les trésors et ne donna point la paix. Il demeura dans le pays, et comme Ézéchias refusa de lui livrer Jérusalem, il envoya des chefs de son armée demander au roi de Juda pourquoi il osait résister.

Il s'établit alors, en dehors de la ville, auprès de

(1) Paralip., liv. II, chap. 32.

l'aqueduc de la piscine supérieure, entre les envoyés de Sennachérib et les représentants d'Ézéchias, une conférence curieuse dont nous devons parler. Rabsacès, prenant la parole au nom de son maître Sennachérib, s'efforçait de prouver toute l'inutilité des efforts d'Ézéchias et tout le néant de ses espérances : « Peut-être le roi de Jérusalem « attend-il des secours d'un Pharaon; mais l'appui égyp- « tien est un roseau brisé qui perce la main de celui qui « s'y appuie. Est-ce dans le Seigneur qu'il a mis sa con- « fiance? mais c'est par la volonté du Seigneur que Sen- « nachérib est entré dans ce pays pour le détruire; le « Seigneur lui a dit : Va dans cette terre et ravage-la (1). » Les ministres d'Ézéchias sont embarrassés, troublés de ce langage que pourraient entendre les Hébreux du haut des murailles; ils supplient les envoyés assyriens de leur parler syriaque, car ils comprennent cette langue, et de ne pas leur parler hébreu devant le peuple qui écoute. Rabsacès répond que lui et ses compagnons sont arrivés pour ramener ce peuple égaré par ses chefs, ce peuple qui bientôt sera réduit à manger les ordures (2) et à boire son urine. Il se met donc à haranguer, en langue hébraïque, les hommes qui l'écoutent sur les remparts; il les presse de la part de son maître, de ne pas croire aux promesses d'Ézéchias, de se rendre, leur annonçant que chacun d'eux pourra manger du fruit de sa vigne et de son figuier, et boire de l'eau des citernes, jusqu'à ce que Sennachérib les transporte dans une contrée fertile où le pain et le vin abondent, une terre d'huile et de miel où ils vivront et ne mourront point. Ce peuple de Jérusalem ne doit pas espérer que le Seigneur le sauvera; aucune des nations dont le glaive assyrien a triomphé, n'a pu être sauvée par son Dieu, et le Seigneur ne délivrera pas Jérusalem des mains de Sennachérib. Le peuple écoute tout en silence, ainsi que l'avait ordonné Ézéchias.

(1) Les Rois, liv. 4, chap. 18.
(2) Livre des Rois, chap. 18.

Mais, après cette conférence, les ministres du roi de Juda vont, les habits déchirés, lui rapporter ce qu'ils ont entendu; Ézéchias, à son tour, déchire ses vêtements et se couvre du sac de l'affliction. Par son ordre, le chef de sa maison, son secrétaire et les plus anciens des prêtres se couvrent de sacs et vont trouver Isaïe : ce jour est un jour d'affliction, de reproches et de blasphèmes, disent-ils de la part du roi; Jérusalem est comme une femme en travail qui souffre et ne peut achever l'enfantement. Les paroles des Assyriens ont outragé le Dieu vivant; que le prophète prie pour sauver ce qui reste! — Isaïe rassure Ézéchias; le Seigneur enverra à Sennachérib un Esprit qui lui fera reprendre le chemin de son pays où il périra par l'épée.

Les députés assyriens retournent auprès de leur roi qui, bientôt après, adresse à Ézéchias une lettre remplie de menaces. Celui-ci se rend dans le temple, déploie la lettre devant le Seigneur, et invoque ce Dieu qui est assis sur les chérubins, qui est le Dieu de tous les rois du monde et qui a fait la terre et le ciel. Les divinités des nations vaincues par Sennachérib n'ont pu les sauver, parce qu'elles n'étaient que de vaines images de bois et de pierre; mais le Seigneur délivrera son peuple, afin que tous les royaumes de la terre sachent qu'il est seul le vrai Dieu. Le prophète fait dire à Ézéchias que le Seigneur a entendu sa prière, et que l'impiété et l'orgueil de Sennachérib ne resteront point sans châtiment. Ce monarque s'était vanté d'être monté, avec la multitude de ses chariots, sur les hauteurs du Liban, d'avoir abattu ses plus beaux cèdres, ses plus beaux sapins et les arbres du Carmel, d'avoir séché toutes les eaux sous les pas de son armée. Le Seigneur lui demande s'il n'a pas entendu parler de ce qu'il fait dès le commencement; il lui dit qu'il exécute ce qu'il a arrêté dès ses jeunes années, qu'il a renversé les villes fortes, et que les habitants épouvantés sont devenus comme le foin des champs, comme l'herbe des toits desséchée avant le temps. Il a prévu dans son

éternité la demeure de Sennachérib, son entrée, sa sortie, son chemin et sa fureur contre sa grandeur divine. Pour le punir de ses blasphèmes, il mettra un cercle à ses narines, un mors à sa bouche, et le renverra par le même chemin. Or, une nuit, la peste, portée par l'ange de la colère, frappa quatre-vingt mille hommes dans le camp des Assyriens; au jour naissant, lorsque Sennachérib se lève, il voit tous ces corps étendus, et retourne à Ninive (1). Peu de temps après, il fut tué à coups d'épée, par ses deux fils, dans le temple de Nesroch, constellation ou soleil adoré sous la forme d'un vautour.

Toutes ces scènes sont empreintes d'un magnifique caractère de poésie. Elles commencent aux menaçants discours des envoyés assyriens près du Champ du Foulon, et se terminent par l'extermination soudaine d'une grande armée. Ce roi, ces ministres, ces prêtres les plus anciens, couverts du sac, implorant l'assistance d'un prophète au milieu de Jérusalem troublée, menacée; cette prière d'Ézéchias que Dieu écoute, et à laquelle Dieu répond par la bouche d'Isaïe, la majesté superbe de Sennachérib qui apparaît sur les sommets du Liban comme pour se mesurer avec la majesté de Jéhovah, tout, dans ce tableau, dont nous avons présenté les principaux traits, est marqué d'un intérêt grave, d'une sublimité frappante.

La maladie d'Ézéchias ajoute au merveilleux de cette époque une touchante mélancolie. Isaïe lui annonce que sa dernière heure est prochaine; le roi tourne sa face vers le mur, et prie Dieu de se ressouvenir qu'il a marché dans la vérité et dans la droiture du cœur; il verse d'abondantes larmes à la pensée de cette vie qu'il lui faut si tôt quitter, à la pensée de la mort, dont le mystère est toujours si terrible, et sans doute aussi en songeant que, ne laissant point de fils après lui, la race de David va s'éteindre. Avant qu'Isaïe soit sorti du palais, la voix du Seigneur lui ordonne de retourner auprès d'Ézéchias : le

(1) Livre 4 des Rois, chap. 19.

Seigneur a entendu sa prière et vu ses pleurs; le malade sera guéri, dans trois jours il montera au temple, quinze années lui seront accordées; en témoignage de cette miraculeuse promesse, l'ombre du cadran d'Achaz recule de six degrés; le soleil remonta donc à l'horizon du côté de l'orient, et la journée fut plus longue de dix heures. La maladie du roi était un ulcère qui devait le conduire rapidement à la mort; Isaïe le guérit avec une masse de figues qu'il fit appliquer sur la plaie. On a cru écarter tout le merveilleux de la guérison d'Ézéchias, en reconnaissant que les figues sont en effet un remède contre les ulcères, mais il faudrait pouvoir supprimer aussi le prodige du soleil rétrogradant dans le ciel, prodige qui parut à Babylone comme à Jérusalem, et sur lequel les ambassadeurs des rives du Tigre et de l'Euphrate interrogèrent Ézéchias. Le chant du roi, enlevé à l'ombre menaçante du trépas, est admirable par une douce et calme poésie. Chose remarquable! il y a une tristesse vague dans ce chant d'un homme guéri tout à coup d'un mal mortel. L'imagination retrouve sur le visage d'Ézéchias comme la funèbre pâleur du sépulcre auquel il vient d'échapper. Nous allons traduire ce cantique, que Jean-Baptiste Rousseau a si heureusement imité :

« J'ai dit : lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de la « vie, je m'en vais aux portes du tombeau. Je cherche en « vain le reste de mes années. J'ai dit : je ne verrai plus le « Seigneur Dieu, sur la terre des vivants; je ne verrai « plus aucun homme, aucun de ceux qui habitent dans le « monde. Mon existence finit, elle m'est enlevée comme « la tente des bergers qu'on plie et qu'on emporte; le fil « de ma vie est coupé comme le fil de la toile est coupé « par le tisserand; mes jours sont retranchés quand ils « commençaient. Le matin je disais : Seigneur, vous me « laisserez jusqu'à ce soir, et, le soir, j'espérais vivre à « peine jusqu'au matin, car Dieu, semblable à un lion, « avait brisé mes os, et le matin, je redisais : Seigneur, « vous me donnerez encore ce jour. Je crierai comme le

« petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe;
« mes yeux se sont lassés à force de se lever en haut.
« Seigneur je souffre violemment, répondez pour moi.
« Que dis-je? que pourra-t-il me répondre, puisque c'est
« lui qui a fait tout cela? Je repasserai devant vous toutes
« mes années dans l'amertume de mon âme. Seigneur, si
« c'est ainsi que l'on vit, et si telle est la vie de mon
« esprit, vous me châtierez et vous me vivifierez. Voilà
« que l'affliction la plus amère m'a conduit à la paix. Mais
« vous, Seigneur, vous m'avez empêché de mourir; vous
« avez jeté derrière vous toutes mes fautes. Ceux qui sont
« dans le sépulcre ne vous béniront point, et les morts
« ne chanteront point vos louanges; ceux qui descendent
« dans le lac ténébreux, ne peuvent plus attendre l'ac-
« complissement de vos promesses. Ce sont les vivants,
« ce sont les vivants qui vous béniront, comme moi je
« vous bénis aujourd'hui. Le père apprendra votre vérité
« à ses enfants. Sauvez-moi, et nous chanterons vos can-
« tiques dans votre maison tous les jours de notre vie (1). »

Les historiens sacrés (2) énumèrent les richesses d'Ézéchias, son or et son argent, ses pierres précieuses, ses aromates, ses armes de toute espèce, ses vases d'un grand prix, ses entrepôts de froment, de vin et d'huile, ses étables pour les bêtes de somme, et ses parcs pour d'innombrables troupeaux. Lorsque les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à Jérusalem féliciter Ézéchias de sa guérison et lui proposer une alliance, le roi de Juda se plut à leur montrer tous ses trésors; par là il excitait et appelait contre lui l'ambition cupide des Babyloniens. Isaïe lui reprocha cette faute, et lui annonça qu'un jour les richesses, amassées dans sa royale demeure, seraient emportées à Babylone sans qu'il en restât rien, et que ses petits-enfants seraient pris pour être eunuques dans le palais du vainqueur. Ézéchias inclina son front résigné,

(1) Isaïe, chap. 38.
(2) Paralipomènes, liv. 2, ch. 32.

et demanda de pouvoir au moins achever ses jours dans la paix et la vérité. Après vingt-neuf ans de règne, quand il s'endormit avec ses aïeux, on lui fit de belles funérailles. Il n'avait rien pu accomplir d'assez grand pour sauver ce pauvre royaume menacé par les formidables dominations des rives de l'Euphrate et du Tigre, mais il s'était efforcé de reconstituer la vie morale et religieuse au milieu de son peuple, et avait cherché à vivifier une société dégénérée en la retrempant dans son principe et dans la sainte énergie de la loi. Malheureusement l'impulsion donnée à Jérusalem changeait à chaque roi nouveau, et l'œuvre du pieux Ézéchias ne fut point continuée par son fils Manassès.

CHAPITRE XII.

Manassès. — Isaïe ; sa mort, son génie inspiré. — Railleries adressées aux dieux. — Josias. — Jérémie ; son caractère, sa mission. — Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. — Captivité de Babylone.

(693-536 ans avant J.-C.)

Le fils d'Ézéchias, appelé à douze ans à recueillir l'héritage paternel, se jette dans l'idolâtrie avec une stupidité passionnée. Les songes et les augures, la magie et les enchantements deviennent la règle de sa vie ; il adore le soleil et la lune, chasse le Seigneur de son temple et le remplace par d'infâmes idoles et des autels élevés aux étoiles du firmament. L'historien sacré (1) reproche à Manassès d'avoir fait couler à Jérusalem des flots de sang innocent. La menaçante voix des prophètes ne tarde pas à attaquer ce jeune impie, qui a entraîné le peuple dans ses abominations et commis plus de mal que n'en avaient commis avant lui les Amorrhéens. Le Seigneur amassera sur Jérusalem et sur Juda des maux dont le récit fera tinter d'effroi les oreilles ; il étendra sur Jérusalem le niveau de Samarie et le poids de la maison d'Achab, il l'effacera comme on efface ce qui est écrit sur des tablettes de

(1) Les Rois, liv. 4, chap. 21.

cire ; il y passera plus d'une fois la plume de fer pour qu'il n'y reste rien.

Parmi les voix qui s'élevaient contre Manassès et qui annonçaient des calamités futures, celle d'Isaïe dut surtout retentir, puisque c'est sur lui que tomba le courroux du jeune roi. Les prophéties (1) d'Isaïe contre Jérusalem se rapporteraient peut-être à cette époque, et Manassès aurait voulu punir de mort celui qui révélait un aussi terrible avenir. Le fils d'Amos avait vu les princes de la ville de Sion chargés de chaînes ; il avait vu un jour de carnage et de gémissements. Élam (la Perse) prenait son carquois, préparait son char et détachait son bouclier de la muraille ; les plus belles vallées de Juda se couvraient de chariots de guerre, et les cavaliers s'établissaient aux portes de Jérusalem. Le Seigneur invitera ses enfants aux larmes et aux soupirs, à raser leur tête et à se couvrir de sacs, et ses enfants se réjouiront ; ils ne songeront qu'à manger et à boire : Mangeons et buvons, diront-ils, car nous mourrons demain. Le pontife Sobna, pontife impie qui habitait le temple sans en avoir le droit, sera emmené bien loin comme on emporte un coq les pieds liés, sera enlevé comme un manteau dont on se dépouille, et couronné d'une couronne de maux ; il sera jeté au loin comme on jette une balle dans l'étendue, et c'est ainsi qu'il mourra, et ce sera là le char de sa gloire. Isaïe, désignant Jérusalem par le nom de l'hôtel des holocaustes : « Malheur à Ariel ! s'était-il écrié ; ses fêtes vont cesser ; un cercle de destruction se formera autour de la ville d'Ariel ; elle descendra dans l'humiliation, et parlera comme de dessous terre, tant le son de sa voix sera faible et caverneux. Les bataillons ennemis seront pressés comme la poussière ou la paille en tourbillons. Le Seigneur visitera Jérusalem au milieu du tonnerre, au milieu de la tempête et de la flamme ; puis la multitude des nations qui auront frappé Ariel disparaîtra comme une vision de la nuit. » Isaïe com-

(1) Prophétie d'Isaïe, chap. 22, 29.

pare toute cette multitude à un homme qui, ayant faim, songe qu'il mange pendant la nuit, et, lorsqu'il est éveillé, se trouve aussi vide qu'auparavant ; à un homme qui, ayant soif, songe qu'il boit, et à son réveil, se retrouve avec sa soif brûlante.

La tradition des Hébreux, appuyée sur les témoignages de saint Jérôme, de saint Basile, de saint Justin, de Tertullien et d'Origène, nous apprend que la sauvage vengeance de Manassès, au premier temps de son règne, fit scier en deux Isaïe avec une scie de bois, dans la vallée de Géhennen ; ce grand homme avait alors plus de cent ans. On ensevelit ses restes sous le chêne de Rogel. Un figuier s'élève aujourd'hui à la place qu'on croit avoir été consacrée par le sang de l'illustre vieillard. Le pèlerin pieux, comme le pèlerin penseur, s'arrête respectueusement dans ce lieu où, périssant par le plus grand des crimes de Manassès, le fils d'Amos fut martyr de la mission que Dieu lui avait confiée. Il avait fait entendre courageusement sa voix depuis l'âge de vingt ans ; l'honneur de mourir pour la vérité était réservé à sa vieillesse. Isaïe, qui, selon l'expression de l'auteur de l'Ecclésiaste, vit les derniers temps par son vaste génie et consola Sion dans ses larmes ; qui annonça les choses futures jusqu'à la fin, et révéla les choses cachées avant leur accomplissement (1), est un personnage biblique dépassant toutes les proportions humaines. Son ton est continuellement sublime ; il est vraiment la voix de Dieu ; c'est presque toujours du haut du Sinaï, entouré de la nuit et du tonnerre, que le fils d'Amos se fait entendre aux hommes, et sa parole est alors terrible. Il ne marche jamais qu'avec l'épée flamboyante ; ses yeux lancent l'éclair comme les yeux de son Seigneur : une couronne de flamme entoure sa tête.

Je l'entends qui parle aux Assyriens ; il les menace parce qu'ils n'ont pas compris, au milieu de leurs victoires, qu'ils n'étaient que les instruments du Seigneur. Le roi d'Assur

(1) L'Ecclésiaste, chap. 48.

avait dit : « C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces « grandes choses; les peuples les plus redoutables ont été « pour moi comme un nid de petits oiseaux qui se serait « trouvé sous ma main. J'ai réuni sous ma puissance toutes « les nations de la terre comme on ramasse quelques œufs « abandonnés par la mère, et personne n'a osé remuer « l'aile, ouvrir la bouche, ni faire le moindre bruit. » L'insensé! s'écrie Isaïe, la cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert? la scie se soulève-t-elle contre la main qui l'emploie? le bâton, qui n'est que du bois, s'enorgueillit-il des coups qu'il frappe? C'est pour cela que le Seigneur fera sécher l'Assyrien. La gloire de ses forêts et de ses champs sera consumée, et tout périra depuis l'âme jusqu'au corps, et il lui restera si peu d'arbres qu'on les comptera sans peine et qu'un enfant pourra en dire le nombre. » Ces prophéties ont été accomplies. L'Assyrien a cessé d'être; le voyageur ne trouve plus que quelques pierres éparses sur l'emplacement de la grande Babylone. Les Arabes n'y dressent pas même leurs tentes, et les pasteurs ne viennent pas s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retirent. Les monuments en débris ne sont plus visités que par les serpents et les lézards se traînant sous les feux du soleil. Le hibou gémit la nuit sur les derniers vestiges des palais, et les satyres dansent sur les tombeaux dévastés.

Il y a dans Isaïe des mouvements de génie qui vous jettent tantôt dans l'étonnement et la méditation, tantôt dans la profonde rêverie. S'il parle du dernier jour du monde, il nous apprend que ce jour-là les cieux se plieront et se rouleront comme un livre, et que les étoiles tomberont du firmament comme les feuilles tombent de la vigne ou du figuier. S'agit-il de l'homme et de sa rébellion superbe : « Malheur à l'homme, s'écrie-t-il, qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, qu'un vase de terre! L'argile dit-elle au potier : Qu'avez-vous fait? » Ailleurs le poëte laisse tomber ces belles paroles : « L'herbe se fane, la fleur tombe, mais la parole de Dieu demeure éternellement! »

On a comparé le style d'Isaïe à celui d'Homère dont on l'a fait contemporain ; ce qui est une erreur, car l'harmonieux aveugle des rives du Mélès était mort depuis deux siècles dans un coin de l'île de Nio, lorsque le premier des quatre grands prophètes expirait sous une scie de bois aux bords du Cédron. S'il y avait quelque parallèle possible entre la poésie d'Isaïe et la poésie d'ici-bas, on songerait sans doute à Homère, ce roi des mélodies et des créations antiques ; mais entre le chantre d'Achille et le chantre de Jéhovah, il y a la différence de la constante beauté avec la constante sublimité ; du feu allumé par la main du pâtre dans les vallées ou sur les collines avec le magnifique et éblouissant éclair fendant la nue orageuse, du bruit du char d'airain de Salmonée avec le bruit du tonnerre éveillant les majestueux échos des cieux. L'expression d'Homère est à l'expression d'Isaïe ce qu'est le manteau printanier de la terre au radieux manteau du firmament dans une nuit d'été.

Sous cinq rois, la parole d'Isaïe foudroie et console, détruit et édifie, creuse des tombes pour les générations coupables et fait fleurir de nouveaux peuples sur les débris d'un monde mauvais ; elle perce les ténèbres de l'avenir avec la rapidité de la lumière matinale dissipant les ombres, et chaque regard de son génie semble le mettre en possession des siècles futurs. L'esprit divin habite en lui comme l'aigle demeure dans les hautes solitudes du Sannin ; il attache à ses pieds et à ses épaules des ailes de feu pour franchir le temps. Quelle carrière que celle d'Isaïe ! Le Seigneur l'avait appelé, lui avait donné un nom dès le sein de sa mère, et avait fait de sa langue comme un glaive tranchant ; il l'avait protégé sous l'ombre de sa main, l'avait mis en réserve comme une flèche choisie et l'avait caché dans son carquois : « Tu es mon serviteur, je me glorifierai en toi ! » lui avait dit le Seigneur (1). Parfois ses renseignements et ses menaces éclataient sans ramener

(1) Prophétie d'Isaïe, chap. 49.

personne, comme la foudre tomberait aux pieds d'un homme sans éveiller dans son intelligence une pensée pour Dieu. Alors le prophète, le front voilé d'une noble tristesse, disait : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inu-« tilement et sans fruit, mais le Seigneur sera ma justice « et ma récompense. » Si l'œuvre d'Isaïe ne fut pas toujours féconde, il ne marcha pas moins d'un pas ferme vers le but que le doigt du Seigneur lui marquait : l'homme de génie, à qui Dieu trace un chemin de vérité, obéit à l'ordre suprême, accepte pleinement le poids de sa destinée, et son courage ne fléchit point devant la stérilité de quelques-uns de ses efforts; lancé dans le monde par le bras divin, il va comme le boulet qui fait inévitablement sa trouée; puis, sa mission remplie, il monte vers celui qui l'a envoyé, et lui dit : Me voilà!

Manassès, coupable du meurtre d'Isaïe et de tant d'abominations, reçut bientôt son châtiment. Attaqué par une armée d'Assar-Haddon, successeur de Sennachérib, il fut fait prisonnier et conduit à Babylone pieds et poings liés; il devançait ainsi le royaume de Juda sur la terre de l'exil. L'Écriture nous dit qu'il fit pénitence, et que le Seigneur le ramena dans son pays de Jérusalem, mais nous laisse ignorer les détails de son séjour à Babylone, l'époque et les causes politiques de sa délivrance. Il est problable que le royal prisonnier était parvenu à se racheter à prix d'or ou par de riches promesses. Les malheurs et les leçons sévères de l'exil firent de Manassès un homme nouveau. Ramené à Jérusalem, il renversa les idoles, purifia le temple, et construisit des murs hors la ville, depuis la porte des Poissons jusqu'à la tour d'Ophel. Le fils d'Ézéchias régna cinquante-cinq ans. Nul prince de Juda ne porta aussi longtemps la couronne de David. Sa vie de roi se partage en deux moitiés : il fit le mal durant vingt-cinq ans, et la Providence lui accorda vingt-cinq ans de repentir et de sagesse politique. Manassès eut un sépulcre dans les jardins de son palais. Son fils Amon passe deux ans sur le trône d'où il tombe sous le glaive de son servi-

teur; il imite son père dans le mal et non point dans son retour à la justice et à la vérité. Amon prostitua son âme à l'idolâtrie.

Cette ardente opiniâtreté dans le culte des idoles nous explique pourquoi les prophètes, et surtout Isaïe, s'élevaient si énergiquement, et à toute heure, contre les dieux aux pieds de qui se précipitait le peuple élu. Le fils d'Amos raillait avec amertume ces dieux grossiers et impuissants; il leur demandait de plaider eux-mêmes leur cause, de dire les choses du passé et les choses de l'avenir, de faire du bien ou du mal, s'ils pouvaient; mais leur bouche et leurs oreilles étaient fermées; ce sont des dieux sortis du néant; ils ont reçu l'être de ce qui n'est point. Le forgeron met du fer dans le feu, le bat avec un marteau, et emploie toute la force de son bras à faire un Dieu! Le sculpteur étend sa règle sur le bois, le polit, le façonne, lui donne une belle image d'homme, et le place dans un sanctuaire; il abat des cèdres, prend un orme ou un chêne qu'on avait vu depuis longtemps parmi les arbres d'une forêt, ou bien un pin qu'il a planté et que la pluie a fait naître; cet arbre doit servir pour brûler; le sculpteur s'est chauffé avec un morceau de ce bois : il a dit : Bon, j'ai bien chaud, j'ai fait bon feu (1). Il a pris une autre part de ce bois pour faire cuire son pain, sa viande, sa bouillie; puis il prend le reste, en fait une idole, l'adore et lui dit : Délivrez-moi, car vous êtes mon Dieu! Une moitié du cèdre ou de l'orme, du chêne ou du pin est déjà réduite en cendres, et l'insensé se prosterne devant l'autre moitié.

Ces images étaient destinées à démontrer au bon sens populaire l'absurdité du culte rendu aux œuvres sorties de la forge ou de l'atelier, et trop souvent le bon sens se montrait rebelle à ces vérités vulgaires : il y avait des temps où l'esprit du peuple hébreu était comme ces cryptes d'Orient dont les ténébreuses profondeurs ne peuvent recevoir la lumière du jour.

(1) Isaïe, chap. 44.

Cette fine raillerie d'Isaïe adressée aux dieux, nous rappelle une piquante lettre sur le même sujet, dont l'auteur est inconnu, mais qui, vraisemblablement appartient à l'époque du fils d'Amos. Le docteur juif, après avoir annoncé aux hommes de sa nation que leurs iniquités seront punies par l'exil à Babylone, les prémunit contre les idoles chaldéennes et se moque spirituellement et avec des traits fort curieux de l'impuissance de ces divinités et de la friponnerie de leurs prêtres.

Les Juifs captifs verront à Babylone des dieux d'or, d'argent et de bois qu'on porte sur les épaules et que le peuple suit et adore. A ce spectacle, les fidèles Israélites diront en eux-mêmes : C'est vous, Seigneur, qu'on doit adorer ! La pourpre éclate sur ces dieux, et cependant il faut balayer la poussière qui s'amasse sur leur tête ; l'idole tient en main un sceptre comme si elle était un juge, et ne peut se venger de ceux qui l'outragent ; elle est armée d'une épée ou d'une hache, et ne peut se défendre ni contre la guerre ni contre les voleurs. Les prêtres tiennent leurs dieux dans des temples fermés avec des serrures et des verrous, comme on tient sous bonne garde ceux qui ont offensé le roi. Les lampes qui brûlent devant les idoles ne servent de rien à leurs yeux qui n'ont jamais rien vu ; les vers les rongent, et elles ne sentent rien ; la fumée leur noircit le visage, les chouettes, les chauves-souris et les hirondelles se posent sur leurs têtes et les couvrent d'ordures ; quand on les a dérouillées, elles ignorent qu'elles sont plus belles ; quand on les porte sur les épaules, si elles viennent à tomber, elles ne sont pas capables de se relever ; à moins qu'on ne leur rende cet office, elles demeurent à terre : ne vaudrait-il pas autant sacrifier à des morts ?

Les prêtres sont assis dans les temples, tête nue, les cheveux et la barbe rasés, et hurlent devant les dieux comme des ivrognes au sortir d'un repas de funérailles. Ils vendent les offrandes qu'on apporte ou les emploient à leurs usages ; ils dépouillent les dieux pour parer leurs

femmes et leurs enfants. Pourquoi en serait-il autrement? Ils savent bien que ces dieux ne punissent ni ne récompensent; qu'on les traite bien ou mal, cela est égal. Ces divinités n'ont le pouvoir de faire ni de défaire un roi, ne donnent rien à personne, ne se plaignent de personne, et ne sont pas susceptibles de compassion pour la veuve et pour l'orphelin. Les ouvriers et les orfévres les font, elles ne sont que ce qu'on veut qu'elles soient. Si le feu prend aux temples, les prêtres se sauvent, mais les dieux brûlent ni plus ni moins que les prêtres de leurs demeures. Un meuble utile, une porte qui met le dedans en sûreté, vaut bien mieux qu'un dieu de cette sorte. Le soleil, la lune, les étoiles, le feu exécutent les ordres de celui qui les dirige; mais ces dieux sont au-dessous de toutes ces choses; les bêtes sauvages valent mieux, elles se réfugient et se défendent dans leurs cavernes. On ne saurait comparer des divinités pareilles qu'à un épouvantail dans un champ, à un arbre sec dans un jardin.

C'est ainsi que la philosophie religieuse de Jérusalem versait des flots d'ironie sur le culte des idoles, et plaçait les adorateurs des dieux dans l'alternative de la stupidité ou de la folie.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Voici un bon et saint roi qui, encore une fois, va effacer les traces impures d'un prédécesseur. Josias, dernière gloire de la Jérusalem monarchique, marcha dans les voies de David « sans se détourner à droite ni à gauche (1). » Il répara le temple avec les libéralités du peuple et mit ses soins à l'embellir. Le livre de la loi, écrit de la main de Moïse, fut trouvé dans le sanctuaire. La découverte de ce trésor sacré, depuis longtemps perdu au milieu des troubles et de la corruption de Jérusalem, était de nature à frapper les esprits, à les ramener vers un passé religieux tant oublié, vers les souvenirs d'une origine toute miraculeuse. La lecture de la loi, dans l'écrit même de celui qui avait vu Dieu face à face, saisit le cœur du jeune Josias; elle lui révéla, comme pour la première fois, la beauté, la grandeur, toute l'étendue des préceptes divins; et s'il déchira ses vêtements, s'il pleura, c'est qu'il comprit dans quel profond abîme son peuple était tombé. La

(1) Les Rois, liv. 4, chap. 22.

prophétesse Holda annonça que des maux frapperaient Jérusalem; mais que Dieu en épargnerait le spectacle au fidèle Josias.

Le roi, accompagné des prêtres, des prophètes et d'une immense multitude, se rendit au temple, fit lui-même lecture du livre d'alliance, debout dans une tribune élevée, et le peuple jura de se rattacher pour jamais au culte des aïeux. Combien de fois le temple n'avait-il pas retenti de ces serments, et le même abandon se renouvelait toujours! Josias mit à profit ce pieux retour à la vérité pour frapper l'idolâtrie. Le pontife Helcias, successeur d'Éliacin, qui avait guidé son enfance, le seconda dans son œuvre de restauration religieuse. Le roi commanda de jeter hors du temple tous les vases qui avaient servi au culte de Baal et de tous les astres du ciel; il les fit brûler dans la vallée de Cédron, et leur poussière fut portée à Béthel. Les augures établis sur les hauts lieux, dans les villes de Juda, autour de Jérusalem, ceux qui offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes, et à toute la milice céleste, disparurent. L'idole de bois adorée dans le temple fut brûlée aux bords du Cédron. On dispersa ses cendres au milieu des sépultures de ceux qui lui avaient adressé leurs vœux, pour marquer d'une souillure les morts sacriléges.

Le Livre des Rois (1) nous parle de petites habitations secrètes pratiquées dans la maison du Seigneur, où vivaient de jeunes prostituées, et pour lesquelles des femmes tissaient des tentes ou des voiles destinés à couvrir des mystères de débauches; la destruction passa sur ces infâmes demeures. La vallée de Tophet, où les flammes purifiaient et quelquefois dévoraient les enfants dans les bras du dieu Moloch, au bruit des tambours et des cymbales, devint un lieu public de sépulture, et nous savons que les Juifs se détournaient toujours des lieux dont les morts prenaient possession. On voyait à la porte du temple des chevaux et des chars consacrés au soleil: Josias fit enlever les chevaux

(1) Les Rois, liv. 4, ch. 23.

et réduire les chars en cendre. Nul vallon, nulle colline des environs de Jérusalem, nulle cité de Juda et même de Samarie ne garda ses dieux. Josias parcourait tout le pays et renversait sur son passage les autels impurs. Il démolit et brûla l'autel et le temple élevés à Béthel par Jéroboam. Le sang des prêtres des hauts lieux rougit ces autels; le feu y dévora les ossements des prêtres ensevelis sur la montagne, et c'est ainsi que s'accomplissait tout ce qu'avait prédit, trois siècles et demi auparavant, un prophète de Juda. En traçant ce rapide tableau de l'idolâtrie effacée par Josias, nous aurions pu croire que ce n'était plus du peuple de Jéhovah qu'il s'agissait, et qu'une nation étrangère s'était établie à Jérusalem avec ses divinités de toute espèce, ses aberrations grossières : tant il en coûte de reconnaître que l'intelligence humaine, une fois illuminée des clartés de la vérité éternelle, puisse tomber si bas dans les régions de la nuit!

Des familles d'Israël, captives aux bords des fleuves lointains, étaient revenues dans leur pays de Samarie, à la suite des révolutions qui avaient fait changer de maîtres Ninive et Babylone. Les Israélites que le malheur avait ramenés à Dieu, suivaient ses préceptes, et de temps en temps venaient à Jérusalem; ils étaient sans roi, et se gouvernaient eux-mêmes d'après la loi sainte; mais la religion réunissait les hommes de Juda et de Samarie. Elle était née en exil, sur la terre d'Assyrie, cette grande femme de la tribu de Siméon, qui défendit d'ouvrir les portes de Béthulie à l'armée d'Holopherne, et qui, belle, courageuse, dévouée, reçut d'en haut la force de frapper du glaive et délivra son pays.

Un ami, un auxiliaire puissant avait été donné à Josias, c'était le fils d'Helcias, Jérémie d'Anathot, orateur à la vive et sombre éloquence, poëte aux accents tour à tour sublimes et touchants, caractère énergique, esprit indomptable contre lequel grondent les révolutions, mais qui marche et marche toujours, parce qu'il est appuyé sur Dieu. Jamais homme ne reçut une plus grande et plus ter-

rible mission que la sienne : avec quelle persévérance, avec quel courage Jérémie l'accomplit jusqu'au bout ! Il avait été établi, comme le prophète nous l'apprend lui-même, sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour bâtir et pour planter. Avant qu'il eût été formé dans les entrailles maternelles, Dieu le connaissait; avant qu'il eût été mis au monde, Dieu l'avait sanctifié et donné en prophète aux nations. « Seigneur Dieu, avait-il dit au début de la route, je ne sais point parler, car je suis un enfant; et le Seigneur lui avait répondu : Ne dis point que tu es un enfant, car tu iras partout où je t'enverrai, et tu annonceras tout ce que je t'ordonnerai d'annoncer; ne crains rien devant la face de tes ennemis, je suis avec toi. » Et le Seigneur touchait de sa main la bouche du jeune Jérémie.

Le mal de l'idolâtrie, entré si avant dans le sein du peuple juif, affligeait le prophète d'Anathot, et allumait son pieux courroux. Le Seigneur disait par sa bouche : « Passez aux îles de Céthim (Chypre et Rhodes), et voyez ; « allez à Cédar (du côté de Bosra), et voyez. Cherchez des « nations qui aient changé leurs dieux, et certes, ces « dieux-là n'en sont point ; mais mon peuple a changé sa « gloire en idole; cieux, soyez dans la stupeur; portes « d'en haut, soyez dans la désolation. » Le prophète compare le peuple de Dieu à une vigne choisie, qui, changée en vigne étrangère, n'a donné à son maître qu'un vin amer. La fille de Sion répond à son Seigneur qu'elle ne s'est point souillée, qu'elle n'a point suivi Baal; mais le Seigneur sait bien ce qu'elle a fait, où elle a marché : le coureur le plus léger ne cache point son chemin; l'onagre du désert, quand le feu du désir la dévore, attire à elle le vent de son amour; elle s'arrête immobile, et ceux qui la poursuivent l'atteignent. De même qu'un larron surpris est couvert de honte, ainsi la confusion saisit la maison d'Israël avec ses rois, ses princes, ses prêtres et ses prophètes lorsqu'ils disent au bois : Vous êtes mon père; à la pierre : Vous m'avez engendré. — Ils ont tourné le dos

au Seigneur; au jour de l'affliction, ils lui demanderont de les délivrer ; mais, leur sera-t-il répondu, où sont donc les dieux que vous vous êtes faits? Qu'ils se lèvent et qu'ils vous délivrent (1) ! — Combien est terrible la colère du Seigneur s'étendant sur le monde ! Le prophète regarde la terre et n'y trouve plus rien ; il regarde les cieux, et les cieux n'ont plus de lumière. Il voit les montagnes, et elles sont ébranlées, et le trouble a gagné toutes les collines. Plus d'hommes et plus d'oiseaux. Le Carmel est un désert. Deuil immense ! La terre et les cieux en pleurent (2) !

La main de Josias avait brisé les idoles, mais le saint roi n'avait pu les briser dans les âmes; les idoles y demeuraient toujours, et le retour au Dieu unique, au Dieu des ancêtres, n'avait été qu'un mensonge de plus. Le zèle de Jérémie ne se reposait point ; son éloquence qui s'échappait du cœur, remplissait Jérusalem d'exhortations douces, de reproches miséricordieux. Le peuple écoutait cette parole religieuse faite pour remuer les entrailles et pour éclairer les esprits ; cette parole qui, parcourant tous les tons de l'âme humaine, passait de l'amour à l'irritation, de l'onction à la menace, qui tantôt gémissait comme le passereau ou rugissait comme le lion, tantôt soupirait comme le vent dans les bois ou mugissait comme la tempête. Mais le peuple prêtait l'oreille aux discours du sage d'Anathot sans lui ouvrir son âme. A la fin, cette voix lui devint importune; on murmura, on conspira contre le prophète. « J'ai été, s'écriait-il, comme un doux agneau qu'on mène « au sacrifice ; je n'ai pas su qu'ils méditaient des projets « contre moi, disant : Envoyons du bois dans son pain, « arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom ne « soit plus prononcé. Mais vous, seigneur Sabaoth, qui « jugez avec justice, qui sondez les reins et les cœurs, « vengez-moi, car je vous ai exposé ma cause. »

Pendant que Jérémie, le grand homme de cette époque,

(1) Jérémie, chap. 2.
(2) *Ibid.*, chap. 4.

poursuivait son œuvre avec l'aide de l'esprit divin, Josias mourut après trente et un ans d'un paisible règne : une flèche l'atteignit à la bataille de Maggeddo, livrée contre Néchao II, roi d'Égypte, fils et successeur de Psamméticus I, de la vingt-sixième dynastie. Néchao traversait violemment le royaume de Juda pour aller faire la guerre aux Babyloniens. On emporta à Jérusalem le corps de Josias sur un char, afin de l'ensevelir dans le tombeau de ses pères. Son trépas fut un grand deuil. C'est surtout Jérémie qui pleura le roi. Au milieu des persécutions qui ne le laissaient point en repos, le prophète avait dans Josias un ami, un appui. Il composa sur sa mort des lamentations que les chanteurs et les chanteuses répétaient encore au temps où vivait l'auteur du livre des Paralipomènes (1), et qui ne sont point arrivées jusqu'à nous. Josèphe parle aussi de ces chants funèbres; il les avait vus (2). Ces élégies auraient eu pour nous le double intérêt de la poésie et de l'histoire, et leur perte est un malheur littéraire. Le génie plaintif de Jérémie fut sans doute merveilleusement inspiré aux funérailles de ce roi qui avait passé comme une image des premiers et glorieux conducteurs des Hébreux, et qui, un moment, avait fait briller les clartés du ciel à travers la nuit d'une honteuse et dernière décadence. La pâque de la dix-huitième année du règne de Josias est célèbre dans les Écritures. Une solennité pareille ne s'était pas rencontrée durant toute la monarchie des Hébreux ; il fallait remonter jusqu'aux jours du prophète Samuel pour trouver à la fête pascale tant de prêtres et de lévites, et un peuple aussi nombreux (3). L'auteur du livre de l'Ecclésiastique, rendant hommage à l'admirable piété de Josias, dit que sa mémoire est comme un parfum, son nom comme un miel dans toute bouche qui le prononce, comme des sons mélodieux dans un festin (4).

(1) Liv. II des Paralipomènes, chap. 35.
(2) Histoire des Juifs, livre 10, chapitre 6.
(3) IIe livre des Paralipomènes, chap. 35.
(4) Livre de l'Ecclésiastique, chap. 49.

Sellum ou Joachaz, le plus jeune des quatre fils de Josias, reçoit l'onction royale. Le roi d'Égypte, Néchao, revenu de son expédition vers l'Euphrate, campé à Rebla, dans la tribu de Nephtali, le mande auprès de lui pour qu'il rende compte de son avénement. Joachaz part de Jérusalem : « Ne pleurez point celui qui est mort (Josias), s'écrie « alors Jérémie, mais pleurez celui qui vient de sortir de « la ville, parce qu'il n'y reviendra plus, et qu'il ne re-« verra point la terre de sa naissance. » Arrivé à Rebla, Joachaz fut saisi et chargé de fers ; on l'emmena en Égypte où il mourut. Le roi des bords du Nil mit sur le trône de Jérusalem Eliacim, second fils de Josias, et, pour première marque de servitude, il lui ôta son nom et lui imposa celui de Joakim. La terre de Juda fut soumise à un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or. Le nouveau roi ne recula point devant l'ignominie comme prix d'une couronne.

Mais Jérémie, cette forte citadelle, cette colonne de fer, ce mur d'airain, que les rois ne pouvaient renverser, dominait toujours de la hauteur de sa parole le peuple et le pouvoir de Jérusalem. Il choisit un jour solennel où les populations de Juda remplissaient le temple, pour inviter au repentir et frapper les imaginations, en révélant de prochaines calamités, la ruine du temple et de la ville. « Qu'il meure (1)! » s'écria-t-on de toutes parts. Les princes de Juda, avertis de ce tumulte, montent au temple, s'asseyent à la Porte-Neuve, et les prêtres, les faux prophètes et le peuple, amenant devant eux Jérémie enchaîné, leur disent : « Cet homme est digne de mort. » Resté calme et ferme au milieu des vociférations et des menaces, bravant avec dignité l'orage populaire, Jérémie s'adresse aux princes et à l'immense foule qui l'environne; il répète que le Seigneur l'a envoyé pour prophétiser sur le temple et sur la ville ce qui a déjà été entendu. Le Seigneur révoquera ses terribles arrêts, si les voies et les pensées de ses

(1) Jérémie, chap. 26.

enfants redeviennent bonnes et pures. « Me voilà entre « vos mains, ajoute le prophète, faites de moi ce qui vous « semblera bon et juste ; mais sachez bien que, si vous « me tuez, vous ferez retomber mon sang innocent sur « vous, sur Jérusalem et sur ses habitants. »

Cette fière attitude, digne d'un envoyé de Jéhovah, touche les princes et change les dispositions du peuple, qui dit aux prêtres et aux faux prophètes : « Cet homme « ne mérite point la mort, parce qu'il nous a parlé au « nom du Seigneur notre Dieu. » Des vieillards se lèvent et rappellent à la multitude que, durant les jours d'Ézéchias, Michée prophétisa les mêmes malheurs ; il avait annoncé que Sion serait labourée comme un champ, qu'un jour il ne resterait plus de Jérusalem qu'un monceau de pierres, et que des bois couvriraient la montagne de la maison du Seigneur : et pourtant le roi Ézéchias et le peuple ne firent point mourir le prophète Michée ! On les vit au contraire se prosterner devant la face du Seigneur. Les vieillards demandent donc qu'un grand crime ne soit point commis. Leur grave autorité apaise les fureurs. Il fallut toutefois qu'un officier prît le prophète sous sa garde, pour qu'il sortît sain et sauf de cette tempête.

Jérémie était le plus important personnage de ce temps ; son éloquence lui soumettait le peuple ; il avait des amis, un parti ; on ne pouvait pas, sans péril, mettre la main sur lui ; mais on eut bon marché du prophète Urie que sa fuite en Égypte ne sauva point, que Joakim tua lui-même, et dont le corps fut jeté parmi les sépultures de la vile populace. Avec quelle audace Jérémie s'adresse à ce prince qui met sa gloire à tuer les prophètes ! Ce n'est pas de loin qu'il lui parle ; il va le trouver dans son palais, et lui prédit un trépas sans deuil ; il lui promet la sépulture que l'on donne à l'âne, et lui fait voir son cadavre, traîné hors des portes de Jérusalem et servant de pâture aux bêtes et aux oiseaux. Les plus courageux athlètes de la démocratie ont-ils jamais traité ainsi les rois ? Joakim,

étouffant sa rage, écoute en silence l'horrible prophétie; il se contente de renvoyer Jérémie comme un insensé. L'impunité nous donne ici la mesure de toute la puissance de l'homme d'Anathot!

Dans la troisième année de son règne, Joakim voit arriver à Jérusalem Nabuchodonosor II, qui s'empare des trésors du temple, charge de fers le faible roi et l'emmène avec lui à Babylone. C'était le second roi de Juda qui allait prendre ce chemin de l'exil par où devait passer tout un peuple. Après trois ans de captivité, il est permis à Joakim de revenir à Jérusalem, à condition qu'il se séparera de l'Égypte et qu'il sera tributaire du roi de Babylone.

Durant l'absence de Joakim, Jérémie, s'expliquant solennellement avec les habitants de Jérusalem et les hommes de Juda, avait fait entendre comme le jugement dernier d'une nation rebelle et corrompue, et leur avait retracé les décrets divins dans toute leur terreur. Le prophète disait que, depuis la treizième année du règne de Josias, savoir, depuis vingt-trois ans, il annonçait la volonté d'en haut, qu'il se levait la nuit pour parler, et que les oreilles se fermaient à ses discours. Le Seigneur des armées a prononcé ses arrêts : il enverra et lancera sur cette terre et sur toutes les nations qui environnent Jérusalem, tous les peuples de l'aquilon et Nabuchodonosor, son serviteur; les habitants de cette terre périront; ils seront l'étonnement et la fable de l'univers. On n'y entendra plus la voix du plaisir, la voix de l'allégresse, la voix de l'époux, la voix de l'épouse, le bruit de la meule du moulin tournée par les jeunes filles; on n'y verra plus la lampe des festins. Cette contrée ne sera plus qu'un désert, et ces nations seront esclaves PENDANT SOIXANTE ET DIX ANS. Ce terme passé, le Seigneur visitera aussi le roi de Babylone et son peuple; sa colère tombera sur la terre des Chaldéens qui fera place à une solitude éternelle. Jérémie a reçu du Dieu d'Israël le calice du vin de sa fureur :

« J'ai présenté ce calice à Jérusalem, dit le prophète,

aux villes de Juda, à ses rois, à ses princes, pour les rendre un sujet de risée et de malédiction. J'ai présenté ce calice à Pharaon, roi d'Égypte, à ses serviteurs, à ses princes, à tout son peuple, à tous les rois de la terre d'Ausitis (dans d'Idumée), à tous les rois de la terre des Philistins, à Ascalon, à Gaza, à Acra, à ce qui reste d'Azot, à l'Idumée, à Moab, aux fils d'Ammon, à tous les rois de Tyr et de Sidon, aux rois des îles de la mer, à Dedan, à Thema, à Buz (trois villes situées aux limites occidentales de l'Arabie), à tous ceux qui ont les cheveux rasés en couronne, à tous les rois d'Arabie, à tous les rois d'occident qui habitent dans le désert, à tous les rois de Zambri, d'Elam, des Mèdes, à tous les rois de l'aquilon qui sont près ou loin, à chacun contre son propre frère, à tous les royaumes qui couvrent la face de la terre; et le roi de Sesach (Babylone) boira après eux.

« Et tu leur diras, ajoute le Seigneur à son prophète, tu leur diras : Buvez, enivrez-vous et vomissez; tombez et ne vous relevez point devant la face des glaives que j'enverrai au milieu de vous. Et s'ils ne veulent point boire au calice que tu leur présenteras, dis-leur : Voici ce que dit le Dieu des armées : Vous boirez (*bibentes bibetis*). Voilà que je vais commencer à détruire dans la ville où mon nom a été invoqué, et vous seriez épargnés ! vous ne le serez point, car j'appelle le glaive sur tous les habitants de cette terre... Hurlez, pasteurs, criez; couvrez-vous de cendres, chefs du troupeau, parce qu'ils sont accomplis les jours où vous périrez; vous tomberez comme des vases précieux qu'on brise (1)... »

On frissonne à l'ardente expression de ce courroux divin, et les Juifs de Jérusalem écoutaient ces discours sans épouvante ! sous leurs pas déjà tremblait la terre; autour d'eux sifflait le vent de la destruction, et le peuple de Juda touchait à ses désastres sans les voir. Mais Nabuchodonosor, le fléau de Dieu, s'avance.

(1) Jérémie, chap. 25.

Il y avait alors une sorte de tribu ou de secte d'Israélites appelés Réchabites, du nom de Réchab dont ils étaient descendants; celui-ci vivait sous le règne de Jéhu. Les Réchabites ne buvaient que de l'eau, ne possédaient aucune terre, ne se bâtissaient aucune demeure de pierre; ils habitaient sous des tentes, s'en allant de vallée en vallée dans les pays de Samarie et de Juda. A l'approche des troupes babyloniennes, les Réchabites étaient venus chercher un abri dans les murailles de Jérusalem. Jérémie, de la part du Seigneur, alla les trouver, les conduisit au temple dans une des chambres du trésor et leur offrit du vin à boire. A la vue des vases et des coupes pleines de vin que leur présentait le prophète, les Réchabites refusèrent de boire, parce que leur père Jonadab, fils de Réchab, leur avait interdit le vin, en même temps qu'il leur avait prescrit de vivre sous la tente et de passer sur la terre en voyageurs. Alors le Seigneur se plaignit d'avoir des enfants moins soumis que ne l'étaient les Réchabites aux commandements de leur père; il confirma les arrêts prononcés contre Jérusalem et le royaume de Juda, et promit son appui aux hommes de la race de Jonadab, fils de Réchab.

On était à la fin de la quatrième année du règne de Joakim. Le moment approchait où le roi de Babylone devait recevoir son tribut. Les chefs de Jérusalem avaient déclaré Jérémie un séditieux; l'entrée du temple lui avait été interdite. Condamné à se taire et à rester enfermé dans sa demeure, il fit venir Baruch, fils de Nérias, lui dicta tous les discours qui lui avaient été inspirés, et l'envoya à sa place parler au peuple. Ce soin dont Jérémie chargeait Baruch était périlleux; le fils de Nérias craignait de lire dans le temple les discours du prophète: « Malheureux « que je suis, disait-il, une douleur a été ajoutée à ma « douleur; j'ai gémi et n'ai point trouvé de repos! » Il fallut que le Seigneur lui-même le rassurât par la bouche de Jérémie.

C'est en un jour de jeûne que Baruch avait ordre de lire

dans le temple. La cinquième année du règne de Joakim fut marquée par un jeûne qui réunit une multitude de Juifs dans la maison du Seigneur. Baruch s'établit au milieu d'une salle, voisine de la Porte-Neuve, et la foule écoutait sa lecture. Les princes, avertis, voulurent à leur tour l'entendre; conduit au palais, le fils de Nérias recommença les discours qu'il avait écrits sous la dictée du prophète. Après avoir tout entendu, les princes se regardèrent les uns les autres; ils demandèrent à Baruch d'où venaient ces grandes paroles : « Toutes ces choses, répondit-il, ont découlé de la bouche de Jérémie avec autant « de facilité qui s'il les eût lues dans un livre, et moi « j'écrivais à mesure. » Il fut convenu qu'on ferait entendre au roi ce livre, et les princes conseillèrent à Baruch d'aller se cacher avec Jérémie et de ne révéler à personne l'endroit où tous les deux seraient retirés. Joakim était dans son palais d'hiver, ayant auprès de lui un petit foyer de charbon allumé. On commença la formidable lecture ; après trois ou quatre pages, le roi, furieux, déchira le livre avec le canif d'un scribe, et le jeta au feu, où il fut réduit en cendres : pauvre vengeance! Comme si en détruisant le parchemin ou le papier on détruisait la parole! Comme si en brûlant le livre on brûlait la vérité! Les Écritures saintes, voulant nous apprendre le peu d'impressions religieuses à la lecture des discours du prophète, disent que le roi et ses serviteurs ne furent point saisis d'effroi, et qu'ils ne déchirèrent point leurs vêtements. Trois de ceux qui étaient présents engageaient le roi à ne pas brûler le livre; il ne les écouta point. Joakim fit chercher Jérémie et Baruch, mais, selon l'expression de l'Écriture, le Seigneur les avait cachés tous les deux.

Un autre livre, pareil au premier, fut dicté à Baruch par le prophète; Jérémie ajoutait dans celui-là qu'aucun fils de Joakim ne monterait sur le trône de David, et que son cadavre, jeté aux champs, serait exposé aux ardeurs du soleil et au froid des nuits. Des révélations nouvelles y trouvèrent leur place. Jérémie était de ceux à qui les

persécutions donnent une brûlante énergie et qui grandissent dans la lutte contre les puissants de la terre.

Les catastrophes vont se presser sous notre plume. Joakim, qui a tenté de s'affranchir du tribut, est broyé par Nabuchodonosor comme un grain de blé sous la meule. Le monarque étranger entre à Jérusalem pour la seconde fois; il emmène avec lui trois mille des principaux du royaume de Juda. Quelques auteurs font dater de cette époque les soixante et dix ans de la captivité de Babylone; Bossuet les fait commencer à la première prise de Jérusalem dans la quatrième année du règne de Joakim. Il y a dans les deux opinions une différence de cinq ans. Jochin ou Jéchonias succède à son père, dont le corps n'a d'autre sépulture que celle qui lui avait été annoncée. Quel héritage qu'un tel royaume! La royauté de Jéchonias, c'est l'exil, ce sont de vastes funérailles. Avant qu'il se fût assis sur ce débris de trône, débris flottant au milieu du naufrage de la monarchie de David, on savait le sort de Jéchonias; le Seigneur avait dit: Si Jéchonias était à ma main droite comme un anneau, je l'en arracherais. — La proscription et la mort étaient promises à lui et à sa mère. Jéchonias n'était qu'un vase d'argile, et de plus, un vase brisé.

Les prophétiques menaces dont le temple avait si souvent retenti s'accomplissent avec une épouvantable vérité. Nabuchodonosor entre pour la troisième fois dans Jérusalem; les supplications et les larmes de Jéchonias, de sa famille et de sa cour ne l'ont point arrêté. On n'arrête pas le violent aquilon se précipitant contre les arbres de la montagne pour les déraciner ou les briser. L'inflexible Assyrien se fait apporter tous les trésors que renferme Jérusalem; il emmène à Babylone le roi, les princes, les juges, les guerriers, tous les habitants, excepté les pauvres. Quel spectacle que celui d'un peuple arraché à ses foyers, à sa vie, à son pays, poussé comme un troupeau sous le bâton de fer d'un pasteur terrible, et condamné à traîner au loin des jours de servitude! Que de tristesse,

de gémissements et de larmes quand il faut dire un sombre adieu aux murs, aux montagnes et aux vallons qui vous tiennent tant aux entrailles, où se mêlent tant de souvenirs ! Le désordre des esprits et des mœurs nous explique ce désastre du royaume de Juda[1], mais il ne nous défend point de nous attendrir sur les vaincus. Ézéchiel et Mardochée faisaient partie de cette longue caravane de proscrits ; en commençant ses prophéties, Ézéchiel nous apprend qu'il se trouvait parmi les captifs du fleuve Chobar ou de l'Euphrate lorsque les cieux s'ouvrirent pour lui et qu'il eut des visions divines. Il rencontra, aux bords du fleuve étranger, Daniel, retenu en otage depuis la première expédition de Nabuchodonosor contre le père de Jéchonias. Ainsi, des hommes, éclairés des rayons du ciel, grands par leur génie et leur caractère, partagent le destin des exilés de Judée ; ils seront leur flambeau, et leur parleront de Dieu et d'espérance.

CHAPITRE XIII.

Mission mystérieuse de Nabuchodonosor. — Désespoir de Jérémie; — Résistance et chute de Sédécias. — Jérémie, resté sur les débris de Jérusalem; ses lamentations, sa mort. — Voyage de Baruch à Babylone. — Ézéchiel. — Daniel. — Fin de la captivité des Juifs.

(An 598—536 avant Jésus-Christ.)

En partant de Jérusalem, le vainqueur y avait laissé, à la tête des misérables restes de la population juive, le dernier des fils de Josias, Mathanias, dont il avait changé le nom en celui de Sédécias, qui veut dire : justice de Dieu. L'Écriture nous montre Sédécias faisant le mal devant le Seigneur, et les pauvres débris qu'il gouvernait ne suivant d'autre loi que celle de l'iniquité. Jérémie (1) était demeuré à Jérusalem pour en être la lumière et le gardien; il s'épuisait en stériles efforts au milieu des misères dont il était le triste témoin. Une troupe de Juifs avait pris le chemin de l'Égypte à l'approche de Nabuchodonosor; par là ils échappaient à l'esclavage et pouvaient adorer à leur aise les idoles contre lesquelles tonnaient les prophètes de Jérusalem.

Il y a, dans la mission de Nabuchodonosor, quelque

(1) Chap. 24.

chose d'inconnu à l'antiquité grecque et romaine, et qui nous saisit par son formidable caractère. Le roi de Babylone est dans la main de Dieu comme un tonnerre; il est sa justice, son glaive, et le monde doit fléchir devant lui. Les calamités qui marquent ses pas sont une expiation, et l'expiation est une nécessité sacrée dans le monde moral. Les flots de sang versé sur l'autel des holocaustes avaient été la révélation figurative de ce dogme qu'on retrouve au fond de toutes les idées et de toutes les croyances humaines. Du moment que la pieuse immolation des animaux dans le temple n'expiait plus les crimes du peuple de Jéhovah, il fallait que le peupe lui-même fût en quelque sorte offert en holocauste, et il arriva que Nabuchodonosor devint comme un grand et nouveau sacrificateur que Dieu avait chargé de ses vengeances.

Lorsque Sédécias, voulant résister à l'envahissement babylonien, organise une ligue avec les rois ses voisins, Jérémie, l'homme des décrets divins, avertit et menace. Il met des chaînes à son cou et en envoie de pareilles aux rois d'Idumée, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon, disposés à se réunir aux efforts de Sédécias; il leur fait dire que Dieu a créé la terre, les hommes et les animaux, et qu'il donne la terre à qui il lui plait, qu'il l'a donnée à Nabuchodonosor ainsi qu'à son fils et à son petit-fils, jusqu'à ce qu'il dispose de ce prince et de son empire. Le Seigneur enverra le glaive, la peste et la famine aux nations qui ne se soumettront point au roi de Babylone. Ces princes, à qui Jérémie offre des chaînes, ne doivent pas écouter leurs prophètes, leurs devins, leurs rêveurs, leurs augures et leurs magiciens; le Seigneur brisera ceux qui résisteront à Nabuchodonosor, mais il relèvera ceux qui courberont la tête sous son joug. Ainsi donc, la soumission à Nabuchodonosor est comme une soumission aux décrets du ciel, et se révolter contre lui, c'est se révolter contre la main de Dieu. Qu'elle est effrayante et sublime cette manière de comprendre l'œuvre des conquérants!

Une ambassade de Sédécias va porter des hommages au

roi de Babylone pour mieux couvrir les pensées de rébellion ; Jérémie confie à l'un des envoyés du roi une lettre adressée au peuple captif ; le prophète engageait ses frères de l'exil à se résigner à leur sort, à former des vœux pour la prospérité des Assyriens ; à se marier et à multiplier ; il leur annonçait que les soixante et dix ans expirés, le Seigneur les visiterait dans sa miséricorde. Quelque temps après, Sédécias fit lui-même un voyage à Babylone ; Saraïas, frère de Baruch, qui avait l'emploi de chef des chantres et des musiciens, était de la suite du roi de Jérusalem ; Jérémie le chargea d'un livre dans lequel il prophétisait la destruction de l'empire babylonien. Saraïas reçut l'ordre de lire et de relire ce livre au peuple juif proscrit, puis de l'attacher à une pierre et de le jeter dans l'Euphrate ; ce livre, lié à une pierre et tombant au fond du fleuve, était une image de l'empire de Babylone, qui devait être submergé, englouti ; mais il est probable aussi que le prophète voulait dérober aux regards des maîtres assyriens un livre où il avait écrit leur future ruine.

En l'absence de Sédécias, la courageuse parole de Jérémie retentissait dans les vallées de Tophet et de Géhennon. Un faux prophète osa le frapper, et, soutenu par un parti d'hommes pervers, le faire emprisonner ; dès le lendemain, on lui rendit sa liberté, parce qu'on craignait le peuple, sur qui Jérémie exerçait une puissante action. Mais le dégoût, l'ennui, le désespoir venaient de temps en temps le saisir ; il sentait cet abattement qui atteint parfois les plus grandes âmes. « Seigneur, ne m'avez-vous « pas trompé, disait-il dans sa mélancolie ; vous avez été « le plus fort et vous avez triomphé ; j'ai été un objet de « risée pendant le jour, et tous m'ont insulté. Il y a bien « longtemps que je parle, que je reproche l'iniquité, et « que j'annonce la dévastation. La parole du Seigneur est « devenue pour moi une cause d'opprobre et de moquerie. « Et j'ai dit : Je ne me souviendrai plus du Seigneur, je « ne parlerai plus en son nom ; un feu dévorant s'est al« lumé dans mon cœur, il brûle mes os ; j'ai succombé,

« ne pouvant plus soutenir le poids qui m'accable. J'ai « entendu autour de moi des outrages et des menaces. » La plainte de Jérémie s'élève ensuite jusqu'à l'imprécation ; il maudit le jour où il est né, l'homme qui a annoncé sa naissance à son père, l'homme qui ne l'a pas tué dans le sein de sa mère, pour que sa mère devînt son sépulcre! Fallait-il qu'il arrivât à la vie pour la peine et la douleur?

Dans la cinquième année de la captivité, Ézéchiel avait prophétisé la ruine de Jérusalem; il avait tracé sur une brique une image de la ville avec l'appareil d'un siége dirigé contre elle; il voyait les habitants manger le pain au poids et dans la frayeur, boire l'eau par mesure, et dans les angoisses. « Une affliction vient, une autre affliction « arrive, disait le prophète ; la fin vient, la fin vient; elle « s'avance contre nous; la voilà qui vient. » Dans une de ses visions, Ézéchiel fut transporté à Jérusalem par l'esprit de Dieu ; il vit le temple rempli d'abominations, et la prochaine dévastation de la cité passait devant son génie sous des figures et des emblèmes. Le peuple de Juda recherchait l'alliance du roi d'Égypte et ne supportait qu'en frémissant le joug du roi de Babylone. Ézéchiel, pour détourner de cette alliance la nation captive, composa la poétique parabole des deux aigles et de la vigne. Un aigle, avec de grandes ailes, un long corps, des plumes de couleurs variées, s'était abattu sur le Liban et avait emporté la moelle d'un cèdre ; une graine qu'il avait confiée à la terre était devenue une vigne dont les branches se tournaient vers lui : ce premier aigle représentait Nabuchodonosor, et la vigne, le peuple israélite établi dans le royaume babylonien. Il parut un grand aigle déployant aussi de grandes ailes et montrant un riche plumage, et la vigne étendit bientôt ses branches et ses racines vers lui comme pour implorer des eaux fécondes : ce second aigle désignait le roi d'Égypte. Le prophète ajoutait que la vigne ne pouvait manquer de périr.

Sédécias, décidé à refuser le tribut, s'assure le secours de l'Égypte, réunit à Jérusalem tout ce que son malheu-

reux royaume renferme d'hommes en état de combattre, et attend dans ses murs la puissance du dévastateur babylonien. Ni lui ni les braves qui lui restent ne s'épouvantent des misères et des périls d'un siége; ils savent que le triomphe d'un ennemi dont ils auraient bravé les forces serait mille fois plus terrible : leur détermination n'en est point ébranlée. Nabuchodonosor arrive; il enferme la place dans des retranchements. C'est surtout par le côté septentrional qu'il dut l'attaquer. Ce côté, qui offre un terrain plat, est le plus favorable pour dresser et faire mouvoir des machines. Au bruit de la marche des troupes égyptiennes, commandées par le pharaon Apriès, de la vingt-sixième dynastie, le roi des bords du Tigre interrompt le siége et va les mettre en pièces. Sédécias, réduit à ses propres ressources, aux seules inspirations de son courage et du courage des siens, ne renonce point à la lutte. La rude opiniâtreté du caractère juif se montra pour la première fois dans cette difficile résistance.

Jérémie, qui avait lu dans l'avenir, ne voyait d'autre moyen que la reddition pour sauver la ville et le temple; il prêchait au peuple et aux combattants la soumission. Quelques centaines de familles se présentent au camp des Assyriens, mais l'attitude du roi fut une ferme résolution de se défendre jusqu'au bout. Deux influences politiques se partageaient Jérusalem : celle de Sédécias et celle de Jérémie. Il fallut de la part du roi une remarquable énergie pour entretenir l'ardeur de la masse des habitants et les dérober à l'opinion du prophète. Nous ajouterons que, s'il eût été un méchant prince, il aurait commencé par se débarrasser de Jérémie, dont la persévérante opposition entravait la défense de la place. Lorsque les principaux et les plus intrépides du peuple, lassés des discours du sage d'Anathot, l'emprisonnèrent comme un séditieux, comme un ami de l'étranger, comme un homme vendu à Nabuchodonosor, Sédécias aurait voulu lui rendre la liberté; et lorsque Jérémie fut sauvé de ce puits sans eau et plein de boue au fond duquel on devait le laisser mourir, le libé-

rateur obéissait sans doute à quelque ordre secret du roi.

Les écrivains sacrés qui regardaient la résistance au roi de Babylone comme une sorte de rébellion contre Dieu, ont passé sous silence l'héroïsme de ce peuple subissant les longues privations, les longs assauts, les longs tourments de la faim pour défendre ce qui était la patrie. L'histoire ne pouvait ici les imiter, elle avait à parler avec respect de cette forte lutte soutenue pendant trente mois. Sédécias, dernier roi de la monarchie des Hébreux, ne fut point fidèle à la loi religieuse, mais il eut de la vigueur et de la bravoure, et le trône de David et de Salomon ne s'écroula point sans honneur.

Détournons nos regards des scènes qui ensanglantent la victoire des Babyloniens, et de cette impitoyable vengeance qui n'épargne ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. Après qu'il a vu ses fils égorgés, on crève les yeux à Sédécias, qu'on envoie prisonnier à Babylone.

Ainsi finissait cette royauté de cinq siècles. Des ruisseaux de sang baignèrent les débris du temple magnifique qui, pendant plus de quatre siècles et demi, avait retenti de prières, les débris de ce palais où vingt et un rois avaient passé.

Les dépouilles de la cité dévastée et une troupe de Juifs du parti de Nabuchodonosor furent transportés dans les contrées d'Assyrie. On laissa au pays de Jérusalem des laboureurs et des vignerons chargés de la culture des terres au profit du vainqueur; ils eurent pour gouverneur un homme de leur nation placé sous l'autorité babylonienne. Jérémie, que l'ennemi avait respecté, obtint de rester, avec son disciple Baruch, dans cette pauvre Judée où la destruction venait d'imprimer une si profonde trace. Quelques mois avant l'effroyable chute de Jérusalem, il avait fait enlever du temple l'arche d'alliance, l'autel des holocaustes et le feu sacré, et les avait fait porter dans une caverne hors de la ville; nous pensons que cette caverne est ce qu'on appelle aujourd'hui le Tombeau de la Vierge au pied du mont des Olives. Après le départ de

Nabuchodonosor, le prophète, suivi de quelques Juifs fidèles, se rendit au souterrain, chargea ses compagnons de l'arche et de l'autel, les mena au delà du Jourdain, et cacha ce double trésor dans une grotte de la montagne du Nébo. Ces restes vénérables du culte d'une nation frappée, ces deux monuments de la religion de Jéhovah, portés avec mystère dans la contrée où s'était achevée la mission de Moïse, ces images de la proscription des Hébreux rencontrant le souvenir de leur première grandeur morale et politique, frappent vivement l'esprit. Jérémie avait laissé le feu sacré dans le souterrain de Gethsémani ; ce feu ne devait pas mourir dans le pays de Juda ; celui dont la parole demeure éternellement avait fait des promesses impérissables à la grande race israélite.

Représentons-nous Jérémie, parcourant les ruines de cette Jérusalem qui, tant de fois, avait entendu ses avertissements inutiles. La demeure divine où la multitude s'était souvent rassemblée autour du prophète, la demeure royale où son audace inspirée avait fait trembler les mauvais princes, les tours et les murs dans lesquels les rois plaçaient leur confiance, n'offraient plus que des monceaux de pierres et de décombres. Un peuple, dont les chariots étaient plus rapides que l'ouragan, dont les coursiers étaient plus prompts que les aigles, avait entouré Jérusalem comme un champ, et la destruction était tombée sur les saintes montagnes. Jérémie soupira sur les débris. Les Lamentations sont les poétiques larmes qui coulèrent alors des yeux du prophète. Combien ces plaintes sont tristes ! comme elles sont touchantes ! Jérémie est bien le poëte des grandes douleurs.

Aux jours de la sainte semaine, quand les splendeurs du culte ont fait place aux images austères, et qu'autour de l'autel chrétien, les anges invisibles penchent la tête et pleurent, on écoute avec recueillement les belles et graves lamentations. Au bruit de ce chant, l'imagination prend son vol du côté de Jérusalem, et se promène parmi les ruines de la cité qui faisait la joie de toute le terre. Je

n'oublierai jamais l'impression profonde que produisaient en moi les Lamentations de Jérémie, chantées à Jérusalem, en face du divin tombeau, par les religieux franciscains. Je n'étais pas loin de la grotte de Jérémie, et la ville de Jérusalem, au milieu de laquelle je me trouvais, était misérable et soumise au tribut, comme au temps où pleurait le prophète. Il me semblait entendre la voix de Jérémie lui-même gémir à mon oreille; le passé d'Israël sortait de la tombe et m'apparaissait avec tous ses malheurs.

Jérusalem n'avait pas même un peu de paix après sa dévastation. Les Hébreux de Sichem, de Silo et de Samarie qui, la barbe coupée et les vêtements déchirés, étaient venus offrir de l'encens et des présents sur les débris du temple, sont massacrés. Johannan, ancien officier de Sédécias, réunit tous les Juifs qui restaient à Jérusalem et dans le pays, et les conduit en Égypte, malgré les sévères remontrances de Jérémie. Ce grand homme fut contraint de s'en aller du côté des bords du Nil; son disciple l'accompagnait. Ses prophéties contre les Juifs d'Égypte, accomplies avec une désastreuse vérité, furent les dernières inspirations de l'homme d'Anathot. C'est au pays des Pharaons qu'il mourut. Il est à regretter que Baruch ne nous ait rien appris sur la fin de son maître, sur la manière dont il quitta ce monde, sur le lieu de sa sépulture. Après avoir pendant si longtemps exposé sa tête aux orages de la place publique, aux tempêtes des passions populaires, Jérémie périt-il de la main des Juifs d'Égypte qu'il importunait par ses discours? Quelques auteurs l'ont pensé, mais un mystère a couvert pour nous sa mort et sa tombe, et peut-être les os du prophète se sont mêlés au sable du désert qui bat le pied des pyramides.

Nabuchodonosor, dans un dernier passage en Syrie, avait achevé ses œuvres de ruine et de mort; il soumet, dépouille ou emmène les peuples qu'il rencontre; il est chargé de l'accomplissement des prophéties d'Isaïe et d'Ézéchiel annonçant le renversement de Damas et de Tyr; les restes des Syriens périssent comme la gloire des enfants d'Israël;

Damas cesse d'être une ville et n'est plus qu'un monceau de pierres ; les vaisseaux de la mer peuvent crier et hurler, parce que cette ville de Tyr que nourrissaient les moissons de l'Égypte, et qui était le comptoir des nations, est tombée ; la cité qui se vantait de son antiquité, a vu ses enfants s'en aller à pied bien loin dans des terres étrangères ; cette place, dont les marchands étaient des princes, dont les trafiquants étaient des hommes illustres, a été frappée par l'humiliation des superbes ; le Seigneur a étendu sa main sur la mer, il a ébranlé les royaumes (1).

Durant la captivité de Babylone, des Juifs de tous les coins de la Judée et de Samarie se réunissaient au milieu des ruines de Jérusalem. Baruch, revenu parmi ses frères des bords du Cédron après avoir reçu le dernier soupir de Jérémie, les consolait et les instruisait. Il fut envoyé auprès de Nabuchodonosor comme ambassadeur des misères de Jérusalem, pour obtenir la restitution des vases d'argent du temple détruit. Une lettre, rédigée par Baruch lui-même, retraçant les maux de Sion, fit fondre en larmes les captifs de l'Euphrate et du Tigre. Il rapporta les vases, le produit d'une généreuse collecte faite parmi les exilés, et une réponse, qui forme les cinq premiers chapitres du livre de Baruch : pénitence, résignation, espoir d'un avenir meilleur, tels sont les caractères de cet écrit qui, dans la suite, était lu sur les ruines du temple aux jours des grandes solennités.

La plan de notre travail ne nous permet point de retracer l'histoire des Juifs dans leur exil lointain, suspendant leurs lyres muettes aux saules des fleuves étrangers ; mais, au nombre des consolateurs des tribus captives il en est un, Ézéchiel, dont nous avons déjà parlé, et devant qui pourtant notre esprit veut s'arrêter encore. De tous les écrivains hébreux, Ézéchiel est celui qui emploie le plus souvent le style figuré. Son ton, sa marche, son allure, révèlent à tout moment l'inspiration. Si le sacré caractère d'un pro-

(1) Prophétie d'Isaïe, chap. 23.

phète du Seigneur n'interdisait point ici toute comparaison profane, nous dirions qu'il est haletant comme la sibylle, avec la poitrine gonflée, les yeux enflammés, le visage changeant de couleur : la majesté de Dieu pèse sur lui. Lorsqu'il a parlé de la chute du peuple hébreu et de la vie nouvelle qui lui est réservée dans les trésors de la miséricorde du Seigneur, il étale aux yeux la scène la plus dramatique, la plus extraordinaire que l'imagination ait jamais conçue : voilà le prophète au milieu d'un champ couvert de squelettes humains :

« Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, crois-tu que ces ossements soient vivants? — Seigneur, mon Dieu, répond Ézéchiel, vous le savez. » Le Seigneur lui ordonne de parler à ces ossements et de leur dire : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur : « Je vais vous animer de mon souffle et vous vivrez ; je ferai naître la chair sur votre surface desséchée ; j'y étendrai des nerfs, j'y étendrai une peau nouvelle et vous vivrez ; et vous saurez que je suis le Seigneur Tout-Puissant. » Le prophète a parlé aux ossements comme le Seigneur le lui avait commandé, et, au moment où il a élevé la voix, il s'est fait un bruit et un mouvement subits ; les ossements se sont rapprochés entre eux, chacun à la place qu'il doit occuper. Ézéchiel regarde et voit s'étendre sur les ossements la chair, les nerfs et une peau nouvelle, mais l'esprit de vie ne les animait pas. « Fils de l'homme, parle à l'esprit, dit le Seigneur au prophète ; et l'ordre divin fait sortir le souffle de l'esprit des quatre coins du monde ; il anime les morts, et les morts revivent ; se dressant sur leurs pieds, ils forment une armée immense. Le Seigneur explique au prophète que tous ces ossements représentent la maison d'Israël ; ses enfants disent : Nos os se sont desséchés, et tout notre espoir est évanoui. Eh bien ! le prophète est chargé de leur annoncer que le Seigneur ouvrira leurs tombeaux, qu'il les appellera du fond de leurs sépulcres, et qu'il les ramènera sur la terre d'Israël, dans le pays de leurs pères.

A ce récit, où le prophète nous montre dans une poésie

surhumaine la résurrection politique de la nation des Hébreux, l'intelligence est saisie, la langue reste muette; on sent, on voit les sépulcres vides; on entend le long bruit des os qui s'agitent, s'entrechoquent et se redressent vivants sous le souffle de l'Éternel.

L'historien de Jérusalem ne saurait passer sous silence un chant d'Ézéchiel (1) racontant le destin de la cité sous les traits d'une femme née dans la poussière, parvenue au trône, précipitée dans le malheur en expiation de ses désordres, et retrouvant ensuite le pardon. « Votre souche, et votre génération, dit le Seigneur à Jérusalem, viennent de la terre de Chanaan, votre père était Amorrhéen, et votre mère Céthéenne; lorsque vous vîntes au monde, on ne vous coupa point le cordon ombilical, on ne vous lava point dans une eau salutaire, on ne vous purifia point avec du sel, on ne vous enveloppa point dans des langes, aucun regard n'eut pitié de vous, et le jour de votre naissance vous fûtes jetée sur la terre nue comme un objet de mépris. Et passant auprès de vous, je vous vis foulée dans votre propre sang, et je vous dis : Vivez, vivez, quoique couverte de votre sang. Je vous fis croître alors comme l'herbe des champs; vous grandîtes, vous entrâtes dans l'âge et vous devîntes une femme... Je vis que votre temps était arrivé, et que vous étiez dans l'âge d'être aimée. J'étendis sur vous mon vêtement, et je couvris votre ignominie, et je jurai de vous aimer. J'entrai dans une alliance avec vous, et vous fûtes à moi. Je vous lavai avec de l'eau; je vous purifiai de vos souillures, et je répandis de l'huile de parfum sur vous. Je vous revêtis de robes brodées et je vous chaussai richement, je vous parai de ce qu'il y avait de plus magnifique. Je passai à vos mains des bracelets, et un collier autour de votre cou; je vous donnai une parure pour votre front, des anneaux pour vos oreilles, et je posai sur votre tête une couronne de beauté. Vous fûtes couverte d'or et d'argent, vêtue de lin et de robes de plusieurs couleurs; vous

(1) Chap. 16.

eûtes pour nourriture le pain du froment le plus pur, le miel et l'huile ; vous devîntes accomplie et vous montâtes au rang de reine. Votre éclat et vos charmes rendirent votre nom célèbre parmi les nations ; et vous étiez parfaite par la beauté que j'avais mise en vous. »

Rien ne manque à cette peinture; elle abonde en traits de mœurs de la vie des anciens temps, en précieux détails sur la jeune fille des premiers âges du monde. Voilà l'amie du Seigneur entourée de gloire, belle entre toutes les femmes, et digne du maître qui l'avait prise dans la poudre pour l'élever jusqu'à lui. Mais bientôt Jérusalem, jeune infidèle, quitte son époux pour chercher des étrangers; elle se livre aux enfants de l'Égypte qui ont de grands corps, et aux enfants des Assyriens ; femme adultère, elle sera frappée avec des pierres; ses ennemis la perceront de leurs épées et embraseront son palais. Après que Jérusalem aura expié la violation de ses serments, le Seigneur se ressouviendra de son alliance faite avec elle au jour de sa jeunesse, et contractera une alliance nouvelle qui durera éternellement. Nous avons supprimé, dans le récit d'Ézéchiel, des expressions, des images, des détails que notre langue ne souffrirait point : il est à remarquer que plus un peuple est corrompu, plus sa langue est chaste, et que c'est surtout chez les nations austères que le langage a le plus de liberté !

Daniel, sorti de la tige de Juda, enlevé encore enfant au pays de Jérusalem, n'eut guère d'autre patrie que la contrée babylonienne où son génie lui conquit une immense influence. Il joignit aux lumières de la civilisation israélite les lumières de la civilisation chaldéenne, et fit servir au profit des Juifs son crédit auprès de Nabuchodonosor et de son successeur, dont plus d'une fois pourtant sa parole hardie excita le courroux. Deux fois jeté dans la fosse aux lions, il en était sorti deux fois victorieux : la Providence garde ceux qu'elle a choisis, et tous les monstres des forêts sont impuissants devant les enfants de Dieu, à qui une tâche sublime est réservée en ce monde. Daniel eut

des visions prophétiques dont la plus fameuse marquait la naissance du Sauveur après soixante et dix semaines, composées chacune de sept années, ce qui donnait un espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Quarante-six ans avant cette vision, il avait obtenu de Cyrus un édit qui autorisait les Hébreux à reprendre les chemins de leur patrie et à rebâtir le temple. L'édit royal assignait au temple une hauteur de soixante coudées, une égale largeur, trois rangs de pierres polies et un rang de bois, de celui qui croît en Syrie.

Les oracles divins s'accomplissaient; les soixante et dix ans marqués par Jérémie allaient finir (1); Cyrus, qu'Isaïe avait vu et nommé à deux siècles d'intervalle, et qui, tirant le royaume des Perses d'une étroite obscurité, le met tout à coup à la place des empires des Mèdes et des Assyriens, apparaît pour justifier les anciennes et prophétiques paroles sur le retour du peuple proscrit. C'est ici une grande époque; il semble que les cieux s'ouvrent et que la vérité s'élance à travers la terre.

(1) L'auteur de l'article de *Darius*, dans la *Biographie universelle*, a établi l'opinion que les soixante et dix ans de la captivité des Juifs se terminaient à la cinquième année du règne de Darius, an 517 avant Jésus-Christ, époque où ce roi, appelé par Daniel, Darius le Mède, s'empara de Babylone; c'est du siége de Babylone par ce prince, et non point du siége par Cyrus que Daniel a parlé.

CHAPITRE XIV.

Retour des tribus de Juda et de Benjamin. — Construction du second temple. — Esdras. — Néhémie rebâtit Jérusalem. — Passage d'Alexandre à Jérusalem et sa mort.

(533—324 avant J.-C.)

En voyant le peuple juif partant pour l'exil, nous nous attendrissions sur le spectacle de toute une nation emportée au loin par les lois du vainqueur ; maintenant nous nous associons aux saintes joies du retour. Ces joies ne tenaient point précisément au sentiment qu'on éprouve en retrouvant les lieux aimés d'où nous a chassés la fortune. Durant les soixante et dix ans, la génération israélite s'était renouvelée ; la plupart de ceux qui arrivaient étaient nés au delà de l'Euphrate, et les vieillards rendus à la contrée natale avaient seuls gardé un souvenir de Jérusalem. Les joies des Hébreux étaient d'abord religieuses ; la volonté du ciel les remettait en possession des régions consacrées par les merveilles de leur Dieu, régions où reposaient les ossements de leurs pères. Puis ils allaient redevenir une nation ; chaque famille pouvait regagner la ville à laquelle elle avait appartenu, l'humiliation du joug faisait place à une existence libre. Toutefois, il ne faut pas croire que la condition des Hébreux exilés fût celle d'un peuple condamné à une dure servitude. Les Juifs à

Babylone n'étaient point malheureux comme leurs aïeux l'avaient été en Égypte ; ils formaient une sorte de colonie laborieuse et commerçante; beaucoup d'entre eux s'étaient ouvert la route des emplois publics et des honneurs de la cour. Pendant leur captivité, les Juifs n'avaient cessé de se gouverner d'après leurs propres coutumes et leur propre loi ; ils se montraient, au sein de l'empire des Mèdes, une société à part ayant pour chef le grand prêtre.

Il se rencontra seulement quarante-deux mille trois cent soixante Juifs (1) qui voulurent d'abord profiter de l'édit de Cyrus. La perspective des pays de Syrie, ravagés par la guerre et longtemps livrés à l'abandon, tentait peu les Hébreux qui s'étaient fait un sort en d'autres climats. La domination perse, si favorable à leurs intérêts, devenait une raison nouvelle pour garder leurs établissements dans ces contrées. Ceux qui rentrèrent les premiers appartenaient aux tribus de Juda et de Benjamin, et dans la suite, il n'y eut encore que ces deux tribus qui fournirent les diverses migrations vers la patrie, sous la conduite de Zorobabel et d'Esdras. Josèphe dit positivement que les autres dix tribus restèrent au delà de l'Euphrate (2). On conçoit que les Israélites appartenant à l'ancien royaume séparé du royaume de Juda, n'aient pas eu grand désir de venir en Palestine; ce n'est qu'en frémissant qu'ils auraient accepté une espèce de soumission aux tribus de Juda et de Benjamin, et le feu des vieilles rivalités se serait rallumé. Mais, pour le peuple hébreu, quelle calamité politique qu'une telle séparation ! Et combien on sent ici l'étendue des fautes commises par la vieillesse de Salomon et la jeunesse de Roboam ! Sur douze tribus, deux seulement reviennent dans les contrées qu'avaient conquises leurs aïeux, et que plus tard doivent attaquer des dominations puissantes. Le schisme accompli entre les dix tri-

(1) Livre 1 d'Esdras, chap. 2

(2) Livre 11, chap. 5.

bus et celles de Juda et de Benjamin livra la nation de Jéhovah aux coups des Assyriens; c'est grâce à cette séparation que des ennemis, partis de l'Occident, parviendront à triompher de Jérusalem. Quand on réfléchit à tout ce qu'ont pu faire les deux tribus réduites à leurs seules forces, on n'hésite pas à croire que les armées assyriennes, macédoniennes et romaines seraient venues se briser contre l'unité nationale des Hébreux. Les dix tribus restées à Babylone ne tardèrent pas à se disperser dans les régions asiatiques, et c'est d'elles que descendent les Israélites de la Perse, de l'Afrique et de l'Inde.

Nous n'avons aucun moyen d'évaluer le nombre de ceux qui rentrèrent dans la contrée de promission. Nous ne pouvons guère admettre le chiffre de quatre millions six cent vingt mille Juifs marchant sous la conduite de Zorobabel et du grand prêtre Jésus.

Ce que nous savons mieux, ce sont les impressions naturelles de la multitude des Hébreux à l'aspect du pays de Jérusalem, à l'aspect des débris de la ville et du temple; les vieillards retrouvaient des lieux connus, les ruines d'une cité qu'ils avaient vue puissante et belle, les derniers vestiges d'un temple qu'ils avaient jadis contemplé dans sa gloire; les jeunes hommes, nés dans les régions étrangères, se trouvaient dans un pays tout nouveau pour eux; ils arrivaient là comme autrefois les compagnons de Josué mettant le pied sur le sol promis à leur religieux courage. Depuis près de trois quarts de siècle, la plus grande partie des terres était restée sans culture; il fallait qu'un travail opiniâtre les couvrît encore de trésors. Chaque famille cherchait son ancien domaine; que de contestations et de difficultés devaient s'offrir! Sans doute en plus d'un lieu, des hommes s'étaient établis à la place des anciens maîtres; ce n'est point sans lutte que les familles regagnaient leurs cités. Le pays de Jérusalem présentait de faibles ressources; peu de Juifs voulaient y fixer leur demeure. Aussi lisons-nous dans le IIe livre

d'Esdras (1) que le peuple donna des bénédictions et des louanges à ceux qui s'offrirent volontairement pour habiter Jérusalem. L'imagination s'arrête avec un grave intérêt sur ces Hébreux rentrant dans leur patrie ; ils venaient poursuivre l'œuvre providentielle confiée à la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et emportaient avec eux les destinées morales du genre humain.

Le temple dont Cyrus avait autorisé la construction aux frais de son trésor, et pour lequel il avait rendu cinq mille quatre cents vases d'or ou d'argent emportés de Jérusalem par Nabuchodonosor, ne tarda pas à rencontrer des obstacles jaloux ; les peuples de Syrie et les Samaritains s'inquiétèrent de voir les Juifs remuant des pierres sur l'emplacement de leur ancienne capitale. Enhardis par la mort de Cyrus, protecteur des Hébreux, ils s'adressent à son successeur Cambyse ; lui montrent les Juifs comme les éternels ennemis des rois, et lui annoncent qu'une fois la ville et le temple bâtis, il ne sera plus possible de les soumettre au tribut. Cambyse ordonna l'interruption de l'œuvre, et cette interruption dura neuf ans. Zorobabel, qui avait apparu au prophète Zacharie (2) relevant la maison du Seigneur, et qui a été loué dans le livre de l'Ecclésiastique (3), obtint de Darius, fils d'Hystaspe, la faveur de poursuivre la construction du temple.

Josèphe nous raconte à ce sujet une histoire qui probablement n'a pas une grande vérité, mais qui est tout à fait dans le goût oriental. Il nous dit qu'au sortir d'un grand festin, Darius, après avoir dormi, se réveilla, et que, ne pouvant se rendormir, il s'entretint avec les trois officiers de sa cour, dont l'un était Zorobabel ; le roi promit de magnifiques honneurs à celui d'entre eux qui répondrait le mieux à une question dont la solution l'occupait beaucoup. Il demanda au premier officier si la chose la plus forte du monde n'était pas le vin ; au second, si ce n'étaient

(1) Chap. 11.
(2) Prophet. Zacharie, chap. 4.
(3) Chap. 49.

pas les rois, au troisième, si ce n'étaient pas les femmes, ou si la vérité ne surpassait pas toutes ces choses. Il commanda aux trois officiers d'y penser et leur annonça qu'il entendrait leur réponse le lendemain en présence d'une nombreuse assemblée. A l'heure marquée, la puissance du vin et celle des rois furent exaltées tour à tour avec éloquence. Zorobabel, chargé de vanter le pouvoir des femmes et celui de la vérité, parla le dernier; il remplit sa tâche avec tant d'éclat, et montra si bien, en dernier lieu, l'irrésistible supériorité de la vérité sur toute chose, que le roi, charmé, le laissa maître de lui demander ce qui serait le plus dans son désir : Zorobabel demanda la réédification de la maison de Dieu à Jérusalem. Darius l'accorda et maintint de la sorte l'édit de Cyrus, dont l'original fut trouvé à Ecbatane, où Cambyse avait fait transporter les archives de l'État.

On avait d'abord songé à construire un autel pour offrir les holocaustes; les gouverneurs du pays reçurent du roi de Perse l'ordre de pourvoir eux-mêmes aux sacrifices; les Samaritains étaient contraints d'y contribuer, ce qui explique l'ardeur de leur animosité contre tout projet de relever le sanctuaire à Jérusalem. Sous la direction de Zorobabel on reprit les travaux avec une activité telle, que le temple fut debout en quatre ans. Le grand prêtre Jésus, les prêtres et les lévites s'étaient associés aux ouvriers; les hymnes de David, chantés en chœur, avaient réchauffé le zèle des travailleurs et enflammé leur imagination. « Le « Seigneur est bon, répétaient d'harmonieuses voix, sa « miséricorde s'étendra éternellement sur Israël. » Les prophètes Aggée et Zacharie avaient constamment soutenu le courage du peuple en butte aux vives oppositions des voisins. Dans les discours de ces deux prophètes, il n'était plus question de l'iniquité des Juifs, mais d'un rétablissement, d'une grande espérance, d'une gloire future.

A la vue du nouveau temple, les vieillards qui se ressouvenaient de la magnificence de l'ancien, pleuraient et gémissaient, car la comparaison des deux monuments

leur donnait la mesure de leur abaissement et de leur chute; les jeunes hommes poussaient des cris joyeux, et tous ces accents divers se mêlaient au son des trompettes. Le second temple avait soixante coudées de moins que celui de Salomon; les regards y cherchaient en vain tant de richesses en or, en argent, en bronze, tant de détails splendides que des mains opulentes avaient prodigués dans la primitive demeure de Jéhovah. Ce qui manquait surtout au nouveau temple, c'étaient des trésors d'une autre nature, se mêlant aux souvenirs religieux les plus graves et les plus chers : l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, un reste de la manne sacrée, l'Urim et le Thummin. Les témoignages précieux du passage au désert, cachés durant les malheurs de Jérusalem, ne furent plus retrouvés, et, comme si le second temple était moins saint que le premier, le grand prêtre n'y consultera plus l'oracle du Seigneur. Cependant la dédicace se célébra (vers l'an 513 avant J.-C.) au milieu de la multitude des Hébreux accourus de tous les points de la Palestine. Le livre d'Esdras (1) nous apprend qu'on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux, et douze boucs pour le péché de tout Israël, selon le nombre des tribus. Cette fête de la dédicace du temple était comme la fête de la nationalité hébraïque reconquise.

A chaque nouveau roi de Perse, il fallait lutter pour garder la protection du trône en faveur des Juifs, qui avaient contre eux tous les peuples de Syrie. Esdras, en obtenant d'Artaxerxès Longue-Main la grâce d'amener à Jérusalem une troupe d'Hébreux restés à Babylone, obtint aussi des sommes considérables destinées aux frais des sacrifices et l'exemption du tribut pour les sacrificateurs, les lévites, les chantres, les portiers, pour tous ceux qui occupaient des emplois dans le sanctuaire. Ce docteur, si célèbre dans les annales israélites, qui composa *les Paralipomènes* et le premier des deux livres historiques portant son nom, est un de ceux dont l'habileté fit tourner au profit des

(1) Livre 1, chap. 6.

Juifs la politique des rois de Perse. Profondément versé dans la connaissance des livres saints, il établit dans les Écritures cette division en trois parties que les Juifs et les chrétiens ont conservée : la Loi, les Prophètes et les Psaumes. Esdras s'occupa avec une infatigable activité de la réorganisation du culte et de l'observance des divers préceptes; l'éducation religieuse des Juifs revenus à Jérusalem fut son ouvrage; il se montra comme le Moïse de ce retour à la terre promise.

Esdras entreprit une tâche pour laquelle il dut déployer surtout une grande autorité; beaucoup de Juifs, même des prêtres et des lévites, avaient épousé des femmes étrangères ; il les obligea à les répudier, elles et les enfants nés de ces mariages. Le livre qui porte son nom nous a conservé la prière qu'il prononça alors, avec son manteau et sa tunique déchirés. Il s'était étendu ensuite par terre à la porte du temple dans l'attitude du plus sombre désespoir, et le peuple l'avait relevé en lui promettant le renvoi des femmes étrangères et des enfants. L'expulsion d'une épouse et des enfants serait à la fois une horrible cruauté et une perturbation profonde dans notre société; elle n'avait pas le même caractère et les mêmes résultats dans la société israélite, où l'on usait facilement du divorce. Toutefois, c'était un sacrifice qu'Esdras exigeait du cœur de l'homme, et ce sacrifice était nécessaire à la restauration nouvelle de la nation juive.

Le temple était rebâti, et Jérusalem restait couchée dans ses ruines, et l'enceinte n'avait pas de murs pour la défendre contre de perpétuelles agressions. La Providence avait suscité un homme pour chaque œuvre dans la résurrection politique des Hébreux; la reconstruction de Jérusalem aura son ouvrier inspiré. Néhémie, l'échanson d'Artaxerxès, debout devant la table du roi, ne peut contenir l'expression d'une douleur profonde. « Vous êtes triste, lui dit le roi. — Vivez éternellement, ô mon roi ! répond Néhémie. Comment mon visage ne serait-il pas triste, lorsque la cité où sont les tombeaux de mes pères n'est qu'une

solitude, et que la flamme a dévoré ses portes! — Que désirez vous? » lui répliqua le roi. Et Néhémie pria le Dieu du ciel, et demanda au prince de l'envoyer en Judée, à la cité du tombeau de son père pour qu'il la fît rebâtir (1). Artaxerxès et la reine voulurent savoir quelles seraient la durée de son voyage et l'époque de son retour. Néhémie le leur marqua, et se mit en route muni d'un décret qui autorisait la reconstruction de Jérusalem. Ainsi, à peu près à la même époque, Artaxerxès accueillait Thémistocle, l'illustre banni, et permettait qu'on tirât du tombeau la ville de David et de Salomon. Arrivé à Jérusalem, Néhémie garda mystérieusement son projet, afin de ne pas éveiller les soupçons et les hostilités; le troisième jour, il sortit seul, la nuit, par la porte de la Vallée, se dirigea vers la fontaine du Dragon et la porte Sterquiline, examinant attentivement l'état des murailles.

« Je passai de là à la porte de la Fontaine et à l'aqueduc du « Roi, dit Néhémie dans ses Mémoires publiés sous le titre « du IIe livre d'Esdras, et je ne trouvai pas de lieu par où « pût passer le cheval sur lequel j'étais. Il faisait encore « nuit quand je remontai par le torrent (de Cédron), et « je considérai les murailles, et je rentrai par la porte de « la Vallée, et je revins. Cependant les officiers du roi, « poursuit Néhémie, ne savaient pas où j'étais allé, ni ce « que je faisais. Jusque-là, je n'avais rien révélé aux Juifs, « ni aux prêtres, ni aux chefs, ni aux officiers, ni à aucun « de ceux qui veillaient sur les travaux. Et je leur dis : « Ne savez-vous pas dans quelle affliction nous sommes : « Jérusalem est déserte, ses portes ont été brûlées; venez, « rebâtissons les murs de Jérusalem, et ne soyons plus « dans l'opprobre. Et je leur appris comment la main de « Dieu s'était favorablement étendue sur moi; je rapportai les paroles que le roi m'avait dites, et j'ajoutai : « Levons-nous, bâtissons. Et leurs mains se fortifièrent « pour l'œuvre sainte. »

(1) IIe livre d'Esdras, chap. 2.

Les pauvres Juifs, voulant se refaire une patrie et reconstruisant leur cité de Jérusalem, présentent un des spectacles les plus touchants de l'histoire. On s'intéresse à eux comme à tous les hommes qui, dans ce monde, s'efforcent de relever des ruines, soit qu'ils remuent des pierres ou réparent des ruines morales, politiques ou religieuses. Les murs qui environnent le temple sont les premiers à reparaître. Chaque chef de famille reçoit sa tâche; on se partage la réédification de la ville. Les Samaritains et d'autres nations raillaient les Juifs sur leurs ouvrages. « Un renard n'aurait pas grand' peine à franchir les remparts, » disaient les ennemis en parlant du peu de hauteur des murailles nouvelles. Les railleries firent place aux menaces; on fut obligé de diviser en deux troupes les hommes occupés aux travaux de la place, l'une chargée du travail, l'autre chargée de la protection armée. A la fin, chaque ouvrier travaillait d'une main, et de l'autre tenait une épée, ou bien l'avait au côté : admirable exemple qui revient toujours à la mémoire lorsqu'aux mauvais jours des sociétés, on est contraint de se défendre en même temps qu'on s'épuise en efforts pour fonder le bien ! Comme l'esprit est saisi à l'aspect de ces belliqueux travailleurs répandus sur les quatre montagnes de Jérusalem! La trompette avertissait si quelque point de l'enceinte était attaqué. Néhémie et ses compagnons gardaient leurs vêtements afin de se trouver toujours prêts pour la défense; ils ne les quittaient un moment que pour les purifications.

Néhémie, qui était l'inspiration et l'âme de cette œuvre intrépide, eut à contenir alors un mouvement des pauvres contre les riches, et à faire rendre une énergique justice aux malheureux que la cupidité dépouillait. Les uns disaient : Nous avons trop de fils et de filles, échangeons-les contre du blé, et nourrissons-nous, et vivons. D'autres disaient : Faut-il que nous empruntions de l'argent pour payer les tributs au roi, et que nous abandonnions nos champs et nos vignes? Notre chair est comme la chair de

nos frères, et nos fils sont comme leurs fils; et cependant nous sommes contraints de réduire en servitude nos fils et nos filles, et nous n'avons rien pour racheter nos filles esclaves. Nos champs et nos vignes ne nous appartiennent plus. « Je fus irrité, dit Néhémie (1), quand j'entendis ces cris et ces plaintes; et je méditais dans mon âme. Je blâmai les principaux du peuple et les officiers, et je leur dis : Exigez-vous donc l'usure de vos frères? Et je réunis contre eux une grande assemblée, et je dis : Vous savez que nous avons racheté, autant que nous l'avons pu, ceux de nos frères qui avaient été vendus aux nations? Est-ce que vous vendrez vous-mêmes vos frères? et faudra-t-il que nous les rachetions de vos mains? »

Néhémie adresse d'amers reproches aux principaux du peuple et aux officiers; il leur annonce que lui, ses frères et ses gens ont prêté à plusieurs de l'argent et du blé; il les invite à faire comme lui, à ne rien demander à leurs débiteurs, à les tenir quittes. Il veut que les champs, les vignes, les plants d'oliviers, les maisons engagées soient rendues aux débiteurs, et qu'on leur rende le centième de l'argent, du blé, du vin, de l'huile qu'on a coutume d'exiger d'eux. Tous y consentent. Néhémie demande aux prêtres de jurer qu'ils agiront d'après ses ordres. « Après cela, ajoute-t-il, je secouai ma robe et je dis : Que tout homme qui n'accomplira point ce commandement soit secoué et rejeté de Dieu loin de sa demeure, et dépouillé du fruit de ses travaux; qu'il soit ainsi secoué et réduit à n'avoir rien. Tout le peuple répondit : Amen. Et on loua Dieu. »

Ce fait est fort curieux, et prouve que les tendances du génie israélite vers l'usure se montraient déjà il y a vingt-quatre siècles. N'oublions pas que la nation juive, sauf la soumission au tribut, vivait alors sous un gouvernement républicain, à peu près comme au temps des Juges : l'oppression des riches devenait plus révoltante en présence

(1) IIe livre d'Esdras, chap. 5.

de la loi de l'égalité. Néhémie, modèle de désintéressement et d'équité, avait le droit de faire entendre ici de dures paroles. Nous observerons que Néhémie dut prendre d'autant plus vivement en cette circonstance le parti des pauvres, que leur révolte eût fatalement interrompu l'œuvre de reconstruction.

Malgré les obstacles ennemis qui renaissaient sans cesse, on releva les murailles, les portes et les tours de Jérusalem en cinquante-deux jours. La promptitude de ce travail fut une merveilleuse chose! il n'appartient qu'à la sainte flamme du patriotisme de réaliser les fabuleux prodiges de la muse d'Amphion!

La ville était vaste, mais le peuple était petit, dit Néhémie. Il s'occupa de repeupler l'enceinte solitaire de Jérusalem et de la pourvoir de défenseurs. La fête des Tabernacles, à laquelle était accourue une immense foule, fut une heureuse occasion de parler au dévouement religieux des Israélites. On se rappelle l'histoire de l'eau bourbeuse, trouvée à la place du feu du ciel, caché par Jérémie, et qui, répandue sur les victimes du sacrifice, se changea en une flamme dévorante; au sujet de cette merveille, les Juifs instituèrent la fête du Feu nouveau, qu'on célébrait tous les ans à Jérusalem et qu'on y célèbre aujourd'hui encore.

La dédicace des murs de la ville sacrée, vers l'an 443 avant Jésus-Christ, fut une imposante solennité; les lévites chantaient les hymnes de David au bruit des timbales, des lyres et des harpes. La purification des prêtres et des lévites, du peuple, des portes et des murailles eut lieu tour à tour. On immola, dans des transports de joie, de nombreuses victimes; les femmes même et les enfants se réjouirent, dit l'historien sacré (1), et la joie de Jérusalem se fit entendre au loin.

Lorsque Néhémie s'en alla reprendre à Babylone son poste d'échanson, que de grandes choses il avait faites

(1) IIe livre d'Esdras, chap. 12.

en peu de temps! Il avait rebâti Jérusalem et lui avait donné des habitants et des gardiens. Mais ce peuple ne pouvait pas rester séparé du bras puissant qui lui avait imprimé un mouvement créateur : Néhémie ne tarda pas à revenir avec le titre de gouverneur de Jérusalem, et consacra la dernière partie de sa vie à une vigilance sans repos et à d'utiles réformes. Il rassembla les livres saints dispersés en divers pays, ainsi que les édits des rois favorables aux Juifs, et en fit une bibliothèque, placée probablement dans le temple (1).

Ainsi, Jérusalem, sortant de la poudre, rencontra trois hommes pour la remettre en possession de ses glorieux destins : Zorobabel rebâtit le temple, Esdras rétablit la société, Néhémie rétablit la ville. Les moyens humains entrent souvent dans les desseins merveilleux de la Providence ; ce qui donna tant de crédit aux Juifs à la cour des rois de Perse, au point qu'une jeune fille d'Israël monta au rang de reine, ce fut la supériorité de leurs lumières. Les princes de Babylone, de Suse et d'Ecbatane n'avaient pas de serviteurs plus intelligents, de conseillers plus habiles que les Hébreux : les chefs de cette nation reconquirent leur patrie par la toute-puissance de leur génie. Jérusalem resta dans un heureux repos jusqu'aux jours où la domination perse s'écroula devant les victoires d'Alexandre.

On sait comment l'Écriture a parlé du jeune conquérant macédonien qui, à vingt-deux ans, arrêta le plan de son invasion d'Asie, et qui mourut à trente-deux ans après avoir tout soumis. « Il livra beaucoup de batailles, dit le « Ier livre des Machabées (2), prit toutes les villes, tous « les rois de la terre, passa jusqu'aux extrémités du « monde, s'enrichit des dépouilles des nations, et la « terre se tut devant lui. » Le nom d'Alexandre est un de ces cinq ou six noms que la Guerre porte sur ses ailes et qu'elle fait retentir éternellement chez les hommes. Le

(1) Machabées, livre 2, chap. 11.
(2) Chapitre 1.

fils de Philippe, malgré les taches de sa mémoire, a saisi la royauté des siècles avec tous les enchantements de la jeunesse et de la gloire. D'après Josèphe (1), Alexandre s'avança vers Jérusalem pour la punir d'être restée fidèle aux rois de Perse; mais à peu de distance de la ville, il voit marcher à sa rencontre une troupe de prêtres en robes de lin, conduits par le grand sacrificateur, couvert de ses ornements pontificaux, et suivi du peuple vêtu de blanc. Un songe avait inspiré au grand prêtre Jaddus de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en ouvrir toutes les portes, et d'aller à la rencontre du héros. Frappé de ce spectacle, Alexandre, au lieu de s'occuper de détruire, n'éprouve plus que le recueillement; il s'incline devant le nom de Jéhovah écrit sur la lame d'or de la tiare du grand prêtre, et se ressouvient d'avoir vu en songe, en Macédoine, un ministre de Dieu avec ce même costume; ce ministre qui avait traversé son rêve, lui prédisait de brillantes conquêtes. Le cortége des prêtres et du peuple reprend le chemin de Jérusalem; Alexandre marche au milieu d'eux et monte au temple pour offrir à Dieu des sacrifices. Le grand prêtre lui montre, dans le livre de Daniel (2), la prophétique vision annonçant qu'un roi de la Grèce doit renverser l'empire des Mèdes et des Perses. Le conquérant demande quelles grâces les Juifs désirent recevoir; on lui répond que les Juifs le supplient de leur permettre de vivre selon la loi de leurs pères, qu'ils payeront le tribut, et qu'ils désirent seulement en être exempts la septième année, ou l'année sabbatique, où ils ont coutume de laisser la terre en repos. Le fils de Philippe se rendit à leurs vœux.

L'autorité de Josèphe n'est pas toujours inattaquable, et comme il est le seul auteur qui ait parlé du passage d'Alexandre à Jérusalem, on a cru pouvoir révoquer le fait en doute. Quant à nous, il nous paraît difficile de trouver de

(1) Livre 11, chap. 8.
(2) Prophétie de Daniel, chap. 8.

bonnes raisons pour contester la vérité du fait. Quoi de plus simple que le premier refus des Juifs d'abandonner la cause des Perses, leurs vieux protecteurs! et quoi de plus naturel que la marche des Macédoniens contre une cité dont la résistance les irrite! Nous comprenons ensuite le saisissement pieux du jeune Alexandre, à la vue de cette phalange de prêtres et de tant de peuple, vêtus de blanc, venant au-devant de lui, à la vue du nom de Jéhovah, resplendissant sur le front du pontife, vêtu de l'éphod d'azur. Le héros avait une vive imagination qui le rendait sensible aux spectacles poétiques; lui qui ne voulut pas traverser le pays d'Ilion, sans couronner de fleurs le tombeau d'Achille, et qui prit Homère pour son poëte chéri, comment se fût-il trouvé sans émotion, au milieu de ce spectacle si grave et si nouveau d'une troupe de prêtres en habits de fête, attachés au temple d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et souhaitant au triomphateur de longues prospérités? Ce souvenir jette à la fois de l'éclat sur Alexandre et sur la ville des prophètes; il est trop beau pour que l'historien de Jérusalem en laisse dépouiller son livre.

Après la mort d'Alexandre à Babylone, dans l'année 324 avant J.-C., Ptolémée, un de ses généraux, le fondateur de la monarchie des Lagides, surprit Jérusalem un jour de sabbat (1), pilla la ville et envoya un très-grand nombre d'Israélites en Égypte, qui reçurent des priviléges importants. Ce furent des Juifs de cette colonie établie presque tout entière à Alexandrie, qui composèrent la version grecque des livres saints, appelée version des *Septante*, sur laquelle le prétendu Aristée, dans son *Histoire des Septante*, et après lui Josèphe, ont débité tant de détails fabuleux. Lorsque chacun des capitaines d'Alexandre se fit un diadème avec la succession du conquérant, Jérusalem eut à subir des destinées nouvelles, dont le tableau va s'offrir à nos lecteurs.

(1 Josèphe, livre 12, chap. 1.

CHAPITRE XV.

Les Séleucides. — Le souverain sacerdoce, à Jérusalem, devenu une cause de discordes intérieures. — Persécutions d'Antiochus IV contre les Juifs. — Les Machabées.

(312—30 avant Jésus-Christ.)

On dit qu'à sa dernière heure, Alexandre prononça ces paroles : « Je prévois que ma mort sera célébrée par de « sanglantes funérailles. » Un suprême regard, jeté sur l'avenir, avait révélé au jeune héros les effroyables révolutions qui suivraient le partage de son empire. Du milieu de cette immense anarchie, sortit la monarchie des Séleucides, qui dura près de trois siècles. Le fondateur de cette dynastie macédonienne, Séleucus Nicator ou le Vainqueur, un des généraux les mieux faits pour continuer l'œuvre d'Alexandre, si Alexandre avait pu avoir un continuateur, établit son énergique domination sur la Syrie et sur une partie considérable de l'Asie. C'est de sa conquête de Babylone que date l'ère des Séleucides, appelée aussi ère des Grecs ou d'Alexandre, employée par l'auteur du second livre des Machabées, et conservée aujourd'hui encore en Orient. Sous le pouvoir des successeurs de Séleucus, qui avaient Antioche pour capitale, Jérusalem, soumise seulement au payement d'un tribut, se gouverne paisiblement, d'après ses propres lois, durant l'espace de

cent vingt-cinq ou vingt-huit ans. Antiochus Soter, Antiochus le Dieu, Séleucus II, Séleucus III, Antiochus le Grand, respectent tour à tour les Juifs dans leurs usages, leur législation et leurs croyances.

Cette heureuse paix de Jérusalem fut troublée sous le règne de Séleucus IV, vers l'an 184 avant J.-C., et le coup partit de la perfidie d'un Juif, nommé Simon. Celui-ci parla à un officier du roi de sommes immenses renfermées dans le temple. Séleucus payait aux Romains d'énormes impôts, et avait toujours besoin d'argent. Aussitôt qu'il eût appris que des richesses étaient gardées dans le sanctuaire, il chargea son ministre Héliodore de s'en emparer. Le désespoir du pontife et des prêtres, les prières et les remontrances du peuple, ne purent empêcher les soldats d'exécuter les ordres du ministre, et de s'élancer vers l'argent, placé en dépôt. Tout à coup, dit l'écrivain sacré, une terreur (1) divine se saisit de cette troupe, qui fut renversée avec son chef; il fallut les prières d'Onias pour rendre la vie à Héliodore, déchiré de coups par deux jeunes hommes brillants de gloire; ce prodige sauva les quatre cents talents d'argent et les deux cents talents d'or, confiés à l'inviolable majesté du lieu saint.

Douze ou treize ans plus tard, de plus grandes persécutions éclatèrent, sous le règne d'Antiochus IV, dont le surnom de *Theos Epiphanes* (dieu présent), fut changé en celui d'*Epimanes* (fou), et que l'Écriture appelle *Racine de péché*.

C'est encore du sein du peuple hébreu que s'échappe le nuage portant la tempête. Un frère d'Onias, Jason, obtient, par l'offre d'un tribut annuel d'environ trois millions de notre monnaie actuelle, le souverain sacerdoce, le pouvoir d'établir un gymnase à Jérusalem, et l'élévation des habitants de la métropole israélite au rang de citoyens d'Antioche. Ces faveurs impies une fois obtenues, il s'occupe de changer les coutumes et les institutions de son

(1) Machabées, livre 2, chap. 3.

pays, et ouvre une académie pour initier la jeunesse aux croyances et aux lois païennes. Les prêtres, acceptant ces mœurs nouvelles, négligeaient le temple et les sacrifices, couraient aux jeux du gymnase, aux exercices de la lutte et du palet; ils n'éprouvaient plus que du dédain pour tout ce qu'ils avaient aimé, honoré, admiré jusque-là; il n'y avait de beau que ce que les Grecs réputaient glorieux.

Jason ne garda pas le pouvoir violemment arraché à son frère. Ménélaüs, frère de Simon, le premier auteur des troubles à Jérusalem, promit au roi de Syrie un million de plus que son frère, et se mit à sa place; celui-ci fut supplanté par son frère Lysimaque. Dans des désordres pareils, il y a toujours de la place pour un crime : le grand prêtre Onias, caché près de Daphné, aux environs d'Antioche, importunait Ménélaüs; un officier de la cour d'Antioche tua le pontife. Pour prix de ce service, il avait reçu des vases d'or enlevés au temple, et, peu de temps après, pour prix du crime, il reçut la mort. Les usurpateurs de l'autorité à Jérusalem avaient amené avec eux l'iniquité et rempli la ville de misère. Le fils de cet Onias, qui fut frappé à Daphné, se réfugia en Égypte, et obtint de Ptolémée la faveur d'élever, sur les ruines d'Héliopolis, un temple à Jéhovah. Le Seigneur eut ainsi un sanctuaire au milieu des dieux de l'Égypte, dans ces mêmes lieux où son peuple esclave avait été appelé à la vérité religieuse. Toutefois, en bâtissant ce temple, Onias avait violé les lois fondamentales de la religion israélite. C'est à Jérusalem, et seulement à Jérusalem, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, qu'on devait offrir à Jéhovah des sacrifices; cette ville était le siége unique de sa résidence, et la gardienne du service divin. Un ancien décret des Juifs, rapporté par Maimonide (1), déclare que « si « quelqu'un a transgressé la loi, en élevant un temple « autre que celui de Jérusalem, ce temple ne sera pas « regardé, à la vérité, comme un sanctuaire d'idoles;

(1) Halacha Biath Hammikdasch, livre 8.

« mais il ne sera jamais permis au sacrificateur qui aura « sacrifié dans ce temple de faire le service dans le sanc- « tuaire de Jérusalem ; il ne sera pas même permis d'em- « ployer à l'usage du véritable sanctuaire les vases qui « lui auraient servi, mais on les cachera. »

Le même Ptolémée (Philométor), qui avait permis la construction d'un sanctuaire au Seigneur, condamna les Samaritains dans leurs prétentions d'établir la suprématie du temple de Garizim sur celui de Jérusalem.

Tandis qu'Antiochus se préparait à marcher contre l'Égypte pour la seconde fois, des prodiges se montrèrent aux habitants de Jérusalem ; durant quarante jours on vit courir dans les airs des ca valiers avec des vêtements d'or, et armés de lances, des chevaux rangés en bataille et se précipitant les uns contre les autres, une multitude d'hommes couverts de casques et tenant en main des épées nues. Les boucliers s'agitaient, les dards traversaient l'espace ; des armes d'or et des cuirasses resplendissaient au loin ; chacun priait Dieu que ces prodiges tournassent à l'avantage de la cité ; mais les événements prouvèrent que ces présages n'annonçaient que des malheurs. Bientôt se répand un faux bruit sur la mort d'Antiochus ; Jason qui, n'ayant pas longtemps joui de la grande sacrificature usurpée, s'était retiré chez les Ammonites, prend avec lui mille hommes, et attaque Jérusalem, dont il parvient à s'emparer ; Ménélaüs, son compétiteur au souverain sacerdoce, se sauve dans la forteresse de la ville. Jason fait un carnage dans la cité, sans songer que ce sont des frères qui tombent sous ses coups. « Il ne considérait pas, dit admirablement l'auteur du second livre des Machabées, que c'est un très-grand malheur d'être heureux dans la guerre qu'on fait à ses proches. » Mais il ne put parvenir à se mettre en possession de l'autorité, et reprit le chemin du pays des Ammonites ; une courte captivité l'attendait parmi ce peuple ; il s'échappa, et, fuyant de ville en ville, haï de tout le monde comme un violateur des lois et un ennemi de sa patrie, il atteignit l'Égypte, d'où il s'en

alla chercher un refuge à Lacédémone, alliée avec Jérusalem. Il périt loin de son pays, lui qui avait chassé tant d'hommes de leur région natale; lui qui avait fait jeter les corps de tant de victimes sans leur accorder la sépulture, mourut sans être pleuré ni enseveli, et sans trouver un tombeau ni chez l'étranger, ni dans sa patrie (1).

Tout ce qui venait de se passer à Jérusalem avait inspiré à Antiochus des soupçons sur la fidélité des Juifs; peut-être reprochait-il à la ville de ne s'être pas plus vigoureusement défendue contre Jason et de n'avoir pas soutenu plus fortement le grand prêtre qu'il avait lui-même établi. Voilà le roi qui tout à coup quitte l'Égypte et se jette sur Jérusalem, dont la population est immolée par ses ordres. L'historien sacré parle de quatre-vingt mille victimes tombées en trois jours; une erreur de copiste n'a-t-elle pas exagéré ce nombre? Il est possible que le nombre de quatre-vingt mille représente tous ceux qui furent alors enlevés à Jérusalem, soit par le glaive, soit par la captivité. Antiochus entra dans le temple et se saisit des vases qui étaient l'ornement et la gloire du sanctuaire. L'historien sacré frémit à la vue de cette profanation criminelle, et observe que si les péchés des habitants n'avaient point provoqué de tels désastres, Antiochus eût été fouetté comme Héliodore à son entrée dans le lieu saint. « Mais, ajoute l'Écriture, Dieu n'a pas choisi le peuple à cause du temple; il a choisi au contraire le temple à cause du peuple. » Ce qui veut dire que si le peuple ne lui obéissait pas, ne lui était pas agréable, Dieu n'avait que faire de défendre le temple. Antiochus emporta de la demeure du Seigneur dix-huit cents talents, l'autel d'or, le chandelier avec toutes ses lampes, tous les vases, la table des Pains de proposition, les bassins, les coupes, les encensoirs d'or, le voile, les couronnes; il brisa tout et s'en retourna promptement dans sa capitale, si rempli d'orgueil et d'extravagance qu'il s'imaginait, dit l'Écriture, pouvoir

(1) Machabées, livre 2, chap. 5.

naviguer sur la terre et faire marcher à pied ses troupes sur la mer. Il y eut alors un grand deuil au milieu du peuple élu ; les princes et les anciens gémirent ; les vierges et les jeunes hommes furent abattus, et la beauté des femmes fut changée ; les maris s'abandonnèrent aux lamentations, et les femmes, assises sur leur lit nuptial, fondaient en larmes (1).

Deux ans après, un autre coup frappa la ville de Jérusalem : vingt-deux mille hommes armés, profitant du jour du sabbat, achevèrent de décimer la population. L'incendie et la destruction passèrent sur la cité ; les vainqueurs emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Ils mirent une garnison de soldats macédoniens dans la citadelle de David qu'on entoura de grands murs et de fortes tours. Jérusalem devint la demeure des étrangers ; ses jours de fête se changèrent en jours de pleurs, l'opprobre couvrit les jours du sabbat, et Sion fut dépouillée de toute sa gloire. Des lettres d'Antiochus ordonnèrent qu'il n'y eût plus dans le royaume qu'un seul peuple, une seule loi ; les Juifs perdaient la liberté de leur foi ; des lettres particulières, adressées à Jérusalem et au peuple de Juda prescrivaient aux Hébreux de se conformer aux lois et aux croyances des autres nations. Jupiter Olympien prit la place de Jéhovah dans son temple de Jérusalem, et le temple de Garizim fut consacré à Jupiter Hospitalier. On jetait au feu les livres saints. La peine de mort était prononcée contre les violateurs des décrets d'Antiochus. Des femmes, coupables d'avoir circoncis leurs enfants, étaient précipitées du haut des murailles avec leurs enfants à la mamelle ; la flamme dévorait les Hébreux assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le sabbat.

La religion des aïeux eut de lâches déserteurs, mais d'héroïques résistances et de sublimes exemples s'offrent à notre admiration. Qui de nous ne se souvient du saint vieillard Éléazar refusant de porter atteinte à la gloire de

(1) Machabées, livre 1, chap. 1.

ses cheveux blancs, et de conserver par un crime le reste d'une longue vie toujours honorée? Quelle belle et touchante histoire que celle des sept frères et de leur mère, préférant d'horribles tourments à la violation des lois de Dieu et de leur pays, méprisant et livrant leurs corps au bourreau, mourant avec l'espoir d'être ressuscités à la vie éternelle par le Dieu du monde, dont ils ont voulu garder fidèlement le culte! Quelle angélique langue pourrait louer cette mère qui, avant de périr, souffre sept fois la mort dans la personne de ses fils, qui soutient leur courage, les aide à passer de ce monde à l'autre, dans les brûlantes chaudières d'airain, sous le fouet ou le fer! « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, leur disait cette admirable mère, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie; ce n'est pas moi qui ai joint tous vos membres pour en faire vos corps; mais le Créateur du monde, qui a formé l'homme à sa naissance, qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore par sa miséricorde l'esprit et la vie, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes pour obéir à ses lois! — Mon fils, disait-elle encore à son septième martyr, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes; je vous demande, mon fils, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont renfermées, et de comprendre que Dieu les a créés de rien aussi bien que tous les hommes. Ainsi donc, ne craignez point ce bourreau, mais montrez-vous digne de vos frères, et subissez noblement la mort, afin que je vous reçoive avec eux dans cette miséricorde qui est notre espérance (1). »

Les annales de l'antiquité profane n'offrent pas une mère semblable à cette mère juive dont la postérité n'a point su le nom; l'héroïsme des mères chrétiennes dans la persécution peut seul être comparé à cet idéal du martyre, accom-

(1) Machabées, livre 2, chap. 7.

pagné de tous les caractères de sublimité que puisse atteindre la nature humaine!

Aucun malheur n'est épargné à Jérusalem et au peuple élu; tout s'en va, nation, loi, croyance; la féroce tyrannie d'un roi brise et disperse cette grande société qui, revenue au pays des aïeux, s'était de nouveau fortement reconstituée et marchait paisiblement à son destin. Son dernier jour est-il venu? Cet avenir annoncé par tant de voix prophétiques, ne sera-t-il que la servitude et la mort? La main de Dieu qui avait pris ce peuple au pays de Gessen et l'a conduit à travers tant de révolutions et de siècles, s'est-elle tout à fait retirée? La Providence, qui lui a toujours suscité des hommes, n'en veut-elle plus tirer des trésors de sa magnifique bonté? Mais non; quelques gouttes de la divine rosée descendent sur le sol de la Palestine, et ce sol enfante les Machabées!

Les Machabées! grande famille que nulle famille de rois n'a surpassée, graves et belliqueux génies qui réalisent les plus beaux songes de la muse épique, vengeurs invincibles de Jérusalem, consolateurs puissants, réparateurs hardis et rapides! Oh! que de souvenirs éclatants s'attachent à ce seul nom de Machabée! C'est le patriotisme dans son énergie la plus sainte, la bravoure dans son enthousiasme le plus ardent, la gloire dans sa plus céleste pureté. Les témoignages de vaillance ne manquent pas aux annales israélites, mais les fils de Mathathias, sauveurs de leur pays, forment toute une épopée à part dans l'histoire du peuple hébreu.

Judas a donné son surnom illustre à tous les siens. Le mot de *Machabée* signifie en hébreu *celui qui frappe;* en grec, *celui qui combat:* une autre explication de l'origine de ce surnom nous plaît, c'est celle qui nous montre sur les étendards de Judas les premières lettres de chaque mot d'une phrase hébraïque du cantique de Moïse, dont le sens est celui-ci : *Qui d'entre les dieux est semblable à vous, Seigneur?* C'était là une belle devise à écrire sur les drapeaux de tels guerriers; et ce cri dans les combats n'était-il pas

un cri de victoire? Les Machabées ont été appelés quelquefois *Asmonéens*, du surnom du père de Mathathias; *Asmonée* veut dire *prince* ou *ambassadeur*.

Mathathias, prêtre de la race de Joarib, était sorti de Jérusalem pour se retirer sur la montagne de Modin, à trois heures à l'ouest de la ville sacrée; il avait avec lui ses cinq fils : Jean, surnommé Gaddis, Simon, surnommé Thasi, Judas, appelé Machabée, Éléazar, surnommé Abaron, Jonathas, surnommé Apphus. « Malheur à moi ! dit le vieux prêtre à ses fils réunis autour de lui; malheur à moi ! Suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et la ruine de la ville sainte, pour venir m'asseoir ici, tandis que Jérusalem est livrée aux mains de ses ennemis! Son sanctuaire est au pouvoir des étrangers, son temple est traité comme un homme infâme. Les vases de sa gloire ont été emportés comme des captifs ; ses vieillards ont été tués sur les places publiques, et ses jeunes hommes sont tombés sous le glaive. Quelle nation n'a pas hérité de son royaume, et n'a pas reçu une part de ses dépouilles? Toute sa magnificence lui a été enlevée ; celle qui était libre est devenue esclave. Et voilà que tout ce que nous avions de saint, de beau, d'éclatant, a été déposé et souillé par les nations! Pourquoi donc vivons-nous encore (1)? » Et Mathathias et ses fils déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et poussèrent des gémissements.

Les envoyés d'Antiochus allèrent à Modin pour forcer à l'abjuration les Juifs retirés sur la montagne; il y eut de criminelles faiblesses, mais la pieuse fermeté de Mathathias et de ses fils ne fut point ébranlée. « Quand toutes les nations obéiraient à Antiochus, répondit Mathathias aux envoyés du roi, quand même tous ceux d'Israël se soumettraient à ses décrets, moi, mes fils, mes frères, nous demeurerions fidèles à la loi de mes pères (2). » Noble résistance qui présage une grande et terrible lutte ! Ma-

(1) Machabées, livre 1, chap. 11.

(2) *Ibidem*.

thathias immola sur l'autel un Juif qui se préparait à sacrifier aux idoles, devant tout le peuple. Il tua aussi l'envoyé d'Antiochus, renversa l'autel et cria dans la ville: « Que tout homme qui aime encore notre sainte loi, me suive! » Il s'enfuit avec ses fils dans les solitudes environnantes; beaucoup de Juifs cherchèrent aussi un asile aux lieux déserts avec leurs enfants, leurs femmes et leurs troupeaux, s'enfonçant dans les vallons étroits, se cachant dans les rochers et les cavernes profondes; mais une troupe de soldats, partie de Jérusalem, sut trouver leur retraite; elle les immola le jour du sabbat, sans que les victimes essayassent de se dérober à la mort. Leur misérable sort fut un sujet de douleur pour Mathathias et ses amis qui se disaient entre eux : « Si nous faisons comme nos frères ont fait, si nous ne combattons pas contre les nations pour notre vie et pour notre loi, nous serons bientôt exterminés de dessus la terre. » Ils résolurent donc de se défendre, même en un jour de sabbat, afin de ne pas tous mourir, comme leurs frères étaient morts, dans les lieux cachés du désert (1). Cette résolution de repousser des attaques, même le jour du sabbat, était quelque chose de nouveau chez les Juifs; une trop aveugle observance du sabbat leur avait plus d'une fois coûté bien cher, et la décision de Mathathias était l'œuvre d'une intelligente énergie.

La petite troupe s'organise et ouvre ses rangs à tous ceux qui veulent garder leur foi, leur liberté. La secte ou tribu des Assidéens, hommes de vie austère et que l'Écriture place au nombre des plus vaillants d'Israël, se joint aux fils de Mathathias; tous ceux qui s'étaient attachés volontairement à la loi, tous les Juifs fugitifs se rallient autour des étendards que la bravoure vient de planter dans les montagnes. Ainsi se forma un corps d'armée dont les premiers coups délivrèrent des idoles et des Macédoniens, Modin et le pays voisin à l'ouest de Jérusalem. Mais le

(1) Machabées, livre 1, chap. 2.

vieux Mathathias n'était pas destiné à voir s'achever cette lutte qu'avait préparée sa courageuse fidélité ; il mourut à cent quarante-six ans, et l'historien sacré nous a conservé les belles exhortations adressées à ses fils : « Souvenez-vous, leur disait-il, de ce que vos aïeux ont fait dans leur temps, et vous recevrez une grande gloire et un nom éternel. » Jamais exhortation d'un vieux père mourant ne fut suivie avec plus de fidélité; jamais promesse de gloire ne s'accomplit mieux. Mathathias désigna Simon comme homme de conseil, et Judas Machabée comme chef de la troupe juive ; après cela, il bénit sa famille et fut réuni à ses pères. Ses fils l'ensevelirent à Modin dans le sépulcre des ancêtres, et tout Israël le pleura.

Quel tableau que celui du vieillard, près d'entrer dans le sépulcre, rappelant à ses fils les illustres exemples de l'histoire des aïeux, leur montrant l'espérance en Dieu comme le secret de la force, leur apprenant à ne pas craindre les paroles du méchant dont la gloire n'est que poussière et ver, qui s'élève aujourd'hui et qui demain aura disparu ; les excitant au courage pour la défense de la loi, et s'attristant sans doute de les quitter en ce monde, au moment où commençaient pour eux les travaux d'une guerre sacrée, au moment où allaient se décider les destinées de Jérusalem confiées à leur vaillance! Nous avons vu dans le pays de Modin des vieillards et de jeunes montagnards qui, par l'imposante noblesse de leur attitude, la fierté de leur regard, l'âpreté de leur visage, la grave simplicité de leurs vêtements, nous faisaient songer à Mathathias et à ses fils : l'aspect de ces jeunes Arabes que nous avons trouvés quelquefois rangés en cercle autour du vénérable chef de la famille, nous faisait mieux comprendre la scène du vieux père des Machabées disant à ses fils armés les dernières paroles et le dernier adieu.

Toutes les peintures de l'historien sacré qui se rapportent à Judas Machabée, nous le montrent avec un frappant caractère; pendant que la désolation s'étend sur le peuple hébreu, Judas s'est retiré, lui dixième, en un lieu

désert, vivant sur les montagnes parmi les bêtes, demeurant avec l'herbe des champs pour seule nourriture, afin de ne prendre aucune part à la souillure commune (1). Quand l'heure des batailles est arrivée, nous le voyons revêtu de la cuirasse comme un géant, se couvrant de ses armes, protégeant le camp avec son épée, semblable à un lion dans ses fureurs et à un lionceau qui rugit à la vue de sa proie. Placé à la tête d'un corps de sept mille hommes grossissant tous les jours, le guerrier terrible poursuivait les soldats d'Antiochus, les harcelait, les taillait en pièces, surprenait pendant la nuit les villages et les places ennemies, et les livrait aux flammes.

Philippe de Phrygie, resté gouverneur de Jérusalem, sollicite des secours contre cette puissance nouvelle qui s'est levée, et dont les progrès lui paraissent formidables. Apollonius, gouverneur de Samarie, met sur pied des bataillons nombreux qui viennent se briser contre la force des Machabées; Judas le tue de sa main et lui prend son épée, qu'il garde pour achever de délivrer son pays. Seron, Nicanor, gouverneur de la basse Syrie, Gorgias, Lysias, lui-même, Timothée, Bachide, gouverneur de la Mésopotamie, subissent tour à tour de honteuses défaites et se demandent quel Dieu inconnu les pousse à la ruine. Nicanor, qui avait amené mille marchands pour leur vendre les Juifs esclaves et qui avait promis de payer avec le prix des captifs le tribut aux Romains, se trouva heureux de gagner les côtes de la mer et de s'enfuir dans une barque vers Antioche. Nous ne raconterons point tant de merveilleux combats livrés aux environs de Modin, d'Emmaüs, de Bethoron. Si parfois la petite troupe commandée par Judas et par ses frères intrépides se troublait à la vue de troupes dix fois plus nombreuses, Judas lui répétait que la victoire ne dépend point du nombre des combattants, et que Dieu seul la donne. Cette poignée de héros se préparait souvent aux batailles par le jeûne, avec la cendre

(1) Machabées, livre 2, chap. 5.

sur la tête et le cilice pour vêtement ; lorsqu'ils entendaient Judas leur promettre le triomphe, c'est Dieu même qu'ils croyaient entendre ; lorsqu'il priait le Seigneur à Masphah, ses compagnons croyaient voir des anges porter au ciel ses oraisons. Les malades, les vieillards, les orphelins et les veuves avaient leur part des dépouilles, et la charité fraternelle sanctifiait ainsi la victoire.

Judas n'avait point attendu ses derniers triomphes pour entrer dans Jérusalem et purifier le temple ; la ville sainte n'offrait qu'un désert ; l'étranger demeurait enfermé dans la forteresse ; toute joie avait été bannie de Jacob, dit l'Écriture (1), et la flûte et la harpe y étaient muettes. Les pieux guerriers avaient déchiré leurs vêtements et s'étaient couverts de cendres au douloureux spectacle du temple solitaire et profané. Les ronces et les arbrisseaux croissaient dans le parvis comme ils croissaient dans les montagnes ; les portes étaient brûlées ; les édifices attenant au temple étaient renversés. On releva rapidement les ruines du sanctuaire, et on fit disparaître les impures idoles. A la place de l'autel des holocaustes souillé, un nouvel autel s'éleva et fut consacré au bruit des cantiques, des lyres et des timbales. La célébration de la *Fête des lumières*, parmi les Juifs, est le souvenir de cette dédicace, qui dura huit jours.

Les Hébreux bâtirent sur le mont Sion, une citadelle, pour l'opposer à celle que retenaient encore les soldats macédoniens, et la remirent aux mains de bons gardiens. Ils ne s'étaient point occupés de chasser l'ennemi de la forteresse de Jérusalem ; il aurait fallu passer de longs jours au pied de ces tours et de ces murailles, et les vaillants défenseurs d'Israël étaient appelés à de plus rapides et à de plus utiles exploits.

Lorsqu'Antiochus mourut de rage en 164 (avant J.-C.), Judas Machabée et ses frères avaient partout battu ses troupes, non-seulement dans le pays de Jérusalem, mais

(1) Machabées, livre 1, chap. 3.

dans la Galilée, dans les contrées d'Hébron et d'Azot, et jusqu'au delà du Jourdain. Ce roi, dont toute la gloire est d'avoir travaillé à faire achever le temple de Jupiter Olympien à Athènes, exerça contre les Juifs des cruautés qui furent l'œuvre d'un petit esprit; sa pauvre tête ne put soutenir les revers de ses armées. Il s'était pris de belle passion pour les fêtes mythologiques d'Athènes, d'Olympie et de Délos, et trouvait sublime d'entreprendre de *paganiser* le peuple hébreu! Ce n'était pas vers les dieux d'Homère que marchait le monde, mais vers le Dieu d'Isaïe et de Daniel.

Toute la force d'une grande monarchie était impuissante à tenir tête à une petite légion de montagnards combattant pour leur religion et leur pays. Dans leur duel avec les fils de Mathathias, les descendants de Séleucus ne connaissaient que la défaite. L'attaque la plus redoutable que les Machabées eurent à soutenir, fut l'expédition du jeune Antiochus Eupator, dirigée par Lysias, son tuteur. Cent mille hommes de pied et vingt mille cavaliers s'avancèrent vers Jérusalem; ils avaient avec eux trente-deux éléphants dressés au combat, portant chacun une tour de bois renfermant trente-deux guerriers; chaque éléphant avait un Indien pour conducteur : on montrait à la bête du jus de raisin et de mûres afin de l'exciter par cette apparente couleur du sang. Les boucliers d'or et d'airain resplendissaient sous les rayons du soleil levant dans le pays de Judée; leurs reflets couvraient les montagnes, qui brillaient au loin comme des lampes ardentes. Ce formidable appareil n'épouvante pas Judas; il va au-devant de l'armée macédonienne, et son glaive et celui de ses compagnons jonchent la terre de six cents cadavres. Éléazar, un de ses frères, ayant aperçu un éléphant plus grand que les autres et couvert des armes du roi, avait cru qu'Antiochus était dessus; il s'élance vers la bête se faisant jour avec son glaive, se place sous le ventre de l'éléphant qu'il tue et qui l'écrase aussitôt dans la chute : inutile dévouement qui enleva un héros à la phalange israélite!

Judas se retira prudemment devant l'immense supériorité du nombre pour s'enfermer dans sa citadelle autour du temple. Sa résistance y fut prodigieuse : c'était l'année où les Hébreux ne labouraient ni ne semaient; chaque jour la famine arrachait des défenseurs à la forteresse. Judas était toujours là, malgré des assauts multipliés, malgré l'action incessante des machines lançant des feux, des pierres, des dards. A la fin, l'armée macédonienne reprit le chemin d'Antioche. Lysias, averti des projets de Philippe contre le pouvoir du roi, conseilla ce retour à Antiochus au lieu de se consumer en vain devant les murs d'une citadelle. On fit un traité de paix par lequel les Juifs rentreraient dans la liberté de leur loi. Antiochus se montrait peu disposé à rester fidèle à ce traité, mais une révolution lui ôta la vie, ainsi qu'à Lysias. Démétrius, assis sur un trône qu'il avait ensanglanté, voulut établir à Jérusalem un grand prêtre, Alcine, bientôt repoussé par Judas. Il envoya Nicanor, que Judas battit deux fois dans cette campagne, d'abord à Capharsalama, où plus tard s'éleva Antipatride, sur la route de Césarée, ensuite à Adarsa, à trente stades (1) de la basse Bethoron, où le général syrien perdit la vie. Le jour de ce dernier triomphe fut inscrit au nombre des jours de fête : c'était le troisième du mois d'adar, qui correspond à notre mois de mars. Les Séleucides continuaient à être vaincus par les Machabées.

(1) Trente stades font un peu plus que quatre milles romains.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Judas avait été nommé par le peuple grand sacrificateur; c'était la première fois qu'à Jérusalem le pouvoir religieux et le pouvoir civil se trouvaient réunis dans la même main. Les Hébreux, d'une commune voix, dans l'intérêt de leur existence nationale, avaient dérogé à leur ancienne coutume en faveur de celui qui venait de sauver leur pays.

Le nouveau chef du peuple juif entend parler des Romains, de leurs conquêtes, de leur puissance, de leur sagesse, de leur fidélité aux alliances; il apprend que les Romains donnent ou retirent à leur gré la royauté, et que pourtant nul d'entre eux ne porte le diadème et ne se revêt de la pourpre pour s'élever au-dessus des autres; qu'ils ont établi un sénat dont les décrets sont la règle de leur politique. Judas songe qu'une lutte perpétuelle contre la domination grecque est impossible, et s'arrête à l'idée de chercher un appui dans une alliance avec les Romains. Il leur envoie deux ambassadeurs, Eupolemus, fils de Jean, petit-fils de Jacob, et son neveu Jason, fils d'Éléazar, qui, après un long chemin, dit l'Écriture, parviennent à la ville des Sept-Collines. Les deux députés israélites arrivaient à Rome dans une époque où retentissaient de grands

noms ; ils auraient pu voir le vieux Paul Émile, vainqueur de Persée et de la phalange macédonienne, recevant les honneurs du Capitole ; ils auraient pu rencontrer sur les bords du Tibre le jeune Scipion-Émilien, l'ami de Polybe, qui plus tard devait détruire Carthage et Numance. Représentons-nous l'entrée au sénat de ces deux envoyés d'un peuple dont les Romains avaient à peine entendu prononcer le nom, et qui n'avait ni les mœurs ni les croyances du monde conquis par leurs armes ; représentons-nous les deux Israélites avec leur mélange de surprise, de respect et de fierté en présence de la majesté de la ville éternelle. Quel est celui des trois cents sénateurs qui aurait imaginé alors que de la nation de ces deux étrangers, objets de leur curiosité, sortirait, dans un temps peu éloigné, un homme, un Dieu, changeant de sa parole la face des royaumes de la terre et se mettant à la place de tous les dieux de Rome et des nations connues (1).

Les députés de Jérusalem se présentent au sénat au nom de Judas Machabée et de ses frères, au nom du peuple juif ; ils demandent à faire alliance et amitié avec les Romains, et les représentants de la république les écoutent favorablement. Dans un décret gravé sur des tables d'airain et qui était destiné à être conservé à Jérusalem comme un monument de cette alliance, le sénat souhaitait tous les biens aux Romains et aux Juifs sur mer et sur terre, faisait des vœux pour que l'épée et l'ennemi restassent loin d'eux, et stipulait qu'en cas de guerre les deux nations viendraient mutuellement et gratuitement à leur aide. Il fit savoir aussitôt au roi Démétrius que la nation israélite étant devenue l'alliée de la nation romaine, la république l'attaquerait par terre et par mer s'il osait de nouveau maltraiter les Juifs (2).

Mais lorsque cette déclaration parvint à Antioche, Démétrius avait déjà fait marcher contre Jérusalem Bacchide et

(1) Machabées, livre 1, chap. 8.
(2) *Ibidem.*

Alcine à la tête de vingt mille des meilleurs soldats; cette troupe s'était avancée jusqu'à Bérée, ou Berseth, dans le voisinage de Jérusalem; Judas campait à Laïza, du côté d'Azot, avec trois mille combattants accoutumés à ne pas redouter le nombre, et qui pourtant furent saisis d'effroi à la vue de la belliqueuse contenance de la légion macédonienne; plus des deux tiers s'enfuirent; Judas ne put retenir que huit cents guerriers; vingt mille soldats aguerris les attendaient et les menaçaient. « Allons et marchons contre nos ennemis, dit le héros au petit nombre de ses compagnons. » On lui fait entendre que le combat est impossible, qu'une aussi petite troupe ne peut rien contre une telle armée, qu'il faut se retirer et rassembler les guerriers israélites dispersés. « Dieu nous garde d'en user ainsi, répond Judas, Dieu nous garde de fuir devant les ennemis! Si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons point notre gloire (1)! »

L'armée ennemie sort de son camp, et, se partageant en deux corps, vient à la rencontre de Judas au bruit des trompettes; la petite troupe israélite se met en marche, et les trompettes sonnent aussi dans ses rangs; les combattants en viennent aux mains; la terre retentit du bruit des armes. Étrange bataille! Huit cents guerriers contre vingt mille! Le moment où va commencer une bataille porte toujours avec lui un caractère d'imposante et lugubre solennité; mais quand une trop grande inégalité dans les forces vous révèle d'avance l'issue de la lutte, l'admiration et la tristesse vous saisissent, et vous vous attachez avec des sentiments pénibles à ces courages qui doivent inévitablement succomber.

C'est dans l'aile droite de la légion macédonienne que résidait la principale force de l'ennemi; Judas, accompagné des plus vaillants des siens, s'élance contre elle, parvient à la rompre, et poursuit le corps fugitif jusqu'à

(1) Machabées, livre 1, chap. 9.

la montagne d'Azot ; que de bravoure pour un tel exploit ! Mais l'aile gauche, voyant l'aile droite vaincue, suivit Judas par derrière, l'entoura, l'accabla ; après une défense qui dut être prodigieuse, le héros périt (160 avant J.-C.), et cette défaite fut plus glorieuse que toutes ses victoires. Judas tomba, et tous les autres s'enfuirent, dit l'Écriture ; quel bel éloge dans ces seuls mots ! Le combat avait duré depuis le matin jusqu'au soir ; la mort de Judas finit la bataille. Jonathas et Simon emportèrent le corps de leur frère et l'ensevelirent dans le sépulcre de leur père à Modin. Tout le peuple fit un grand deuil et pleura le héros plusieurs jours.

Judas Machabée est un de ces personnages qui, dans notre imagination, marchent avec la main de Dieu sur leur tête, et nous nous étonnons que le trépas puisse les atteindre ; nous répétons ces paroles que la terre de Judée entendit au loin : *Comment est tombé cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ?* Judas Machabée est l'Achille des Hébreux, et si un Homère chrétien se saisissait de cette figure, que de divins tableaux il aurait à nous retracer ! Judas vécut dans le siècle des Scipions ; aussi grand qu'eux par la vaillance, il fut plus admirable. Il ne combattait point pour asservir des peuples et dans l'espoir de monter au Capitole, mais il se dévouait, l'épée à la main, à ses frères d'Israël menacés dans leurs lois et leurs croyances ; il se dévouait au salut de sa nation, et parvint à l'accomplir.

L'ennemi, profitant de la stupeur et du découragement qui suivent la mort de Judas Machabée, opprime et souille le pays ; mais tous les Machabées n'ont pas rejoint leur père dans le funèbre monument de Modin. Jonathas remplace Judas, commence par venger son frère Jean, tombé victime d'une trahison au delà du Jourdain, et change en malheur et en funérailles les fêtes d'une noce chez les fils de Jambri : il fait essuyer une perte de mille hommes à Bacchide, qui était venu l'attaquer du côté de la mer Morte et du Jourdain. Bientôt la mort d'Alcine, frappé d'une

horrible paralysie en renversant les murs de la partie intérieure du temple, et les ouvrages entrepris à la voix d'Aggée et de Zacharie, déterminent l'autre général syrien à reprendre le chemin d'Antioche.

Des rancunes de rois avaient suscité contre Démétrius un jeune aventurier, nommé Bala, présenté comme fils d'Antiochus Epiphanes. Alexandre Bala, appuyé secrètement par trois monarques, et ralliant autour de lui les mécontents de Syrie, menaçait le trône de Démétrius, et venait de s'emparer de Ptolémaïs. Les deux rivaux se disputent une alliance avec Jonathas, établi à Jérusalem, qu'il répare et qu'il fortifie. Démétrius offre de remettre aux Juifs tous les tributs, de faire de Jérusalem une ville libre et du temple un lieu de refuge inviolable, de rendre la liberté à tous les Juifs esclaves, de donner Ptolémaïs et son territoire, et un revenu annuel de quinze mille sicles d'argent, au sanctuaire de Jérusalem (1). Mais les promesses de l'ennemi d'Israël inspiraient à Jonathas peu de confiance; il aima mieux faire cause commune avec Alexandre, qui lui avait envoyé une robe de pourpre et une couronne d'or comme pour reconnaître son autorité, et qui avait l'appui de l'Égypte. Le chef du peuple juif alla visiter, à Ptolémaïs, le nouveau roi de Syrie, après sa victoire sur Démétrius, et assista à son mariage avec une fille de Ptolémée. L'historien sacré nous apprend qu'Alexandre fit revêtir Jonathas de la pourpre, et qu'il lui prépara une sorte de triomphe dans les rues de Ptolémaïs (2).

La royauté d'Alexandre ne dura que cinq ans; l'héritage de Démétrius Soter revint à son fils Démétrius Nicator. Ptolémée Philométor, qui avait donné à Bala le trône et sa fille en mariage, lui ôta son trône et sa femme, pour la donner au jeune Démétrius : le caprice immoral d'un roi devient ici toute la politique des nations. Jonathas n'obtint de Démétrius que d'inutiles promesses; trois mille Juifs

(1) Machabées, livre I, chap. 10.
(2) *Ibidem*.

des plus vaillants avaient sauvé le roi d'une révolte à Antioche, et avaient brûlé la ville pour châtier les ennemis du prince. Démétrius ne tint aucun compte de ce service. Antiochus VI, fils d'Alexandre Bala, qui fut mis à sa place, donna à Jonathas le droit de boire dans une coupe d'or, de porter la pourpre et l'agrafe d'or; mais les caresses ou les menaces de ces rois d'un jour touchaient peu le grand prêtre de Jérusalem, qui avait pour lui le génie de la guerre. Il tourne le dos à cette politique incertaine, part avec les siens, et soumet tour à tour Ascalon et Gaza; puis, passant en Galilée, remporte, du côté de Cadès ou Cedès de Nephtali, une victoire qu'il ne doit qu'à sa bravoure. Il fait éclater son courage en vingt autres rencontres, et la terreur de son nom protége Jérusalem mieux que de fortes murailles.

Jonathas se ressouvint de l'alliance que son frère Juda avait faite avec les Romains, et de celle que le grand prêtre Onias avait faite avec Lacédémone; il envoya des députés pour renouveler cette double alliance. En voyant Jérusalem tourner ainsi son espérance vers Rome, on songe involontairement que c'est de là que doit lui venir la ruine.

La fin de Jonathas est une éternelle souillure pour ce Tryphon ou Diotote qui, voulant saisir la couronne de Syrie, et redoutant l'intervention du grand prêtre, le fit prisonnier à Ptolémaïs en trompant lâchement sa bonne foi. L'âme souffre quand elle voit l'héroïsme succomber ainsi dans les piéges que lui dresse l'infâme calcul d'un misérable ambitieux.

Simon, dont le courage avait été tant de fois éprouvé par l'ennemi, veut sauver Jonathas; il est touchant lorsqu'il excite le peuple à la délivrance de son frère, lorsqu'il rappelle au peuple comment toute la maison de son père a combattu pour les lois et pour le saint temple. « Tous nos frères sont morts pour Israël, dit-il, et il ne reste plus que moi! mais je n'épargnerai pas ma vie toutes les fois que nous serons dans le péril; je ne ferai pas meilleur

marché de mes jours que n'ont fait mes frères. Je vengerai donc ma nation et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes, parce que les ennemis se sont assemblés contre nous. — Soyez notre chef à la place de Judas et de Jonathas, » lui crie le peuple tout prêt à se mettre en marche (1).

Tryphon demande à Simon cent talents d'argent et les deux fils de Jonathas en otages. A cette condition, il rendra la liberté à Jonathas. Mais le misérable reçut la somme et les deux fils, et garda son prisonnier. Simon s'avançait à la tête de quarante mille hommes qui formaient alors l'armée israélite; Tryphon n'était pas de ceux qui tentent les hasards des batailles : il tua Jonathas et ses fils et s'en retourna à Antioche.

Les restes de Jonathas, que tout Israël pleurait, ne demeurèrent point en des mains ennemies; Simon les fit apporter à Modin et leur ouvrit le tombeau des ancêtres. Par ses ordres, au-dessus du sépulcre de sa famille, s'éleva un monument qu'on voyait de loin, et dont toutes les pierres étaient polies; il était composé de sept pyramides dont l'une répondait à l'autre : une à son père, une à sa mère, quatre à ses frères; la septième devait un jour orner la tombe de Simon; de grandes colonnes, surmontées d'armes et de navires en sculpture, *qui pourraient être vues par les navigateurs*, complétaient le monument. Nous avons prononcé le nom d'Achille en parlant de Judas Machabée, et l'édifice sépulcral de Modin nous rappelle le tombeau des héros grecs qui, selon les paroles de l'*Odyssée*, devaient être salués dans tous les âges par les navigateurs de l'Hellespont. Mais les simples tumulus du cap Sigée ont duré plus longtemps que les pyramides et les colonnes des sépulcres de Modin. Nous avons vu reverdir le gazon sur les tombeaux d'Achille, de Patrocle et d'Ajax, restés tels qu'ils étaient au temps d'Homère, et nous avons vainement cherché sur la mon-

(1) Machabées, liv. 1, chap. 13.

tagne de Modin quelques traces de la sépulture des Machabées.

Simon, que Bossuet appelle le *plus prudent* et le *plus heureux des Machabées*, profita des querelles des princes se disputant le trône de Syrie, pour ressaisir les plus importantes places qui composaient l'ancien héritage d'Israël, pour fortifier son autorité et affranchir la nation israélite de toute domination étrangère. Il prit possession de la citadelle de Jérusalem, occupée par l'ennemi depuis vingt-sept ans; il la purifia des souillures de l'idolâtrie, et l'entrée dans la citadelle de Sion fut une fête. Chaque soldat portait une palme à la main; le chant des psaumes, le son des guitares et des harpes remplissait les airs. Le peuple donna à Simon le titre de souverain-pontife, grand chef et prince des Juifs. Dans une assemblée solennelle, on lut une déclaration qui rappelait les services, établissait les droits de Simon; cette déclaration, gravée sur des tables d'airain, fut placée dans les galeries du temple pour être exposée à tous les regards. Simon portait la pourpre et l'agrafe d'or; tous les actes étaient écrits en son nom, aucune assemblée ne pouvait être convoquée sans son autorité, et sa souveraine sacrificature devint une sorte de royauté que lui conférait l'assentiment universel de la nation israélite. La fermeté, la sagesse, la bravoure de Simon amena une paix qui depuis longtemps était inconnue à cette malheureuse terre, où le combat naissait toujours de la persécution.

L'historien sacré se plaît à peindre ce temps de repos donné à la Judée : chacun cultivait tranquillement son champ; le pays de Juda produisait ses fruits; les vieillards, assis près des places publiques, s'entretenaient de l'abondance des biens de la terre, et les jeunes hommes se paraient de riches vêtements. Chacun, est-il dit encore, se tenait assis sous sa vigne et sous son figuier, sans que nul ne l'épouvantât (1). A la manière dont l'historien

(1) Machabées, livre I, chap. 14.

nous répète les louanges de Simon, on sent qu'il craint de ne pas rendre une assez complète justice à celui qui a donné à son pays des jours prospères. Il nous montre les rois abattus, et une frayeur respectueuse autour de la Judée. Des lettres de Lacédémone et des lettres des Romains à qui Simon avait envoyé un grand bouclier d'or, arrivèrent avec des protestations d'amitié politique, garantissant la paix des Juifs. Le dernier des cinq fils de Mathathias recueillait le fruit de tant d'admirables exploits par lesquels une seule famille avait tenu tête à de nombreuses armées. Lorsqu'il commençait à vieillir, il trouva, dans ses fils Judas et Jean, des continuateurs de la gloire des Machabées pour repousser une attaque d'Antiochus Sidètes.

Ce même Antiochus, à une époque précédente, avait offert au prince de Jérusalem, entre autres priviléges, celui de battre monnaie dans toute l'étendue de la Judée; c'était la première fois que les rois d'Asie songeaient à accorder aux Juifs ce privilége qui est la marque essentielle de l'indépendance. Mais Simon n'avait point attendu la permission d'Antiochus. Depuis la reprise de la forteresse de Jérusalem, il battait monnaie; un côté des pièces portait le nom de Simon, l'autre côté, la date de l'affranchissement du pays, et un palmier ou une grappe de raisin, symbole de la fécondité de la Palestine. Toutefois, la répugnance des Hébreux à représenter l'image des choses de la nature, les avait déterminés à fabriquer les pièces de bronze, d'argent ou d'or dans la Samarie, et à se servir des caractères babyloniens ou chaldaïques en usage dans ce pays; cette répugnance, jointe à l'inconvénient du nom d'un seul sur une monnaie républicaine, obligea Simon, au bout de quatre ans, à ne plus battre monnaie.

Comme son frère Jonathas, Simon périt sous les coups d'une infâme trahison; ce fut son gendre appelé Ptolémée, gouverneur de la plaine de Jéricho, qui, aspirant à l'usurpation du souverain sacerdoce, fit massacrer Simon

et deux de ses fils dans une salle de festin (135 ans avant J.-C.). Horrible crime qui portait une rude atteinte à la république israélite! Quoique le livre des Machabées ne le dise point, les dépouilles de Simon allèrent sans doute prendre leur place à Modin à l'ombre de la septième pyramide, et les cinq frères se trouvèrent ainsi réunis à leur père après avoir accompli en Judée leur mission de dévouement et de courage.

L'œuvre qui avait coûté tant d'efforts sublimes ne reposait plus que sur une seule tête, celle de Jean surnommé Hyrcan, fils de Simon; il était à Gazara lorsqu'il reçut la nouvelle de la catastrophe. S'étant dérobé aux sanglants projets du misérable vendu à la cause d'Antiochus, Jean fut nommé par le peuple grand prêtre et prince à la place de son père. L'historien des Machabées nous renvoie au livre des Annales du Sacerdoce, pour les belliqueux travaux de Jean Hyrcan, mais ce livre ne nous est point parvenu. C'est à la mort de Simon Machabée que se terminent les récits de la Bible, notre principal guide depuis le commencement de notre travail. L'historien Josèphe, qu'on ne peut suivre qu'avec une grande précaution, nous parle d'une somme de trois mille talents (environ dix-huit millions de notre monnaie) trouvée par Jean Hyrcan dans le sépulcre de David. Ce fait nous paraît fort douteux. Durant un gouvernement de trente ans, le successeur de Simon se montra digne de sa race; guerrier valeureux, il conquit l'Idumée et l'amena à la foi israélite; il renversa le temple des Samaritains et leur capitale qui, si longtemps, avait dressé sa tête contre Jérusalem; c'est avec lui que finit la gloire des Machabées.

Aristobule qui le premier chez les Juifs prit le titre de roi en le réunissant à celui de grand prêtre; Alexandre Jannée, son frère, qui se fit garder par six mille étrangers, s'engagea dans une affreuse guerre civile et se souilla par de lamentables atrocités; Hyrcan II et Aristobule II se disputant un trône qui ne devait rester ni à l'un ni à l'autre, achèvent tristement et sans éclat l'histoire d'une famille

dont les traces avaient été si magnifiques. La postérité des Machabées songea à se parer des insignes de la royauté lorsqu'elle cessa d'être grande et forte; c'est surtout à l'impuissance qu'il faut un titre, et la recherche des marques du pouvoir indique souvent que le pouvoir échappe. Cette famille qui, partie de la montagne de Modin, avait tant resplendi au profit de Jérusalem, perdit sa gloire comme un astre éteint dans l'espace.

Les armées romaines parurent pour la première fois à Jérusalem, quand Pompée, chargé de régler le sort de la Judée, assiégea et prit la ville sainte où s'était enfermé Aristobule II; celui-ci avait acheté auparavant l'appui des Romains, en donnant au gouverneur de Syrie Gabinius et à Scaurus des sommes considérables, et à Pompée une vigne d'or que Strabon vit lui-même au Capitole; mais il attira contre lui le courroux de Pompée pour n'avoir pas suivi ses ordres, et fut condamné à orner sa pompe triomphale à Rome. Les richesses du temple respectées par le grand capitaine romain devinrent la proie de Crassus, qui enleva pour cinquante millions de notre monnaie et une solive d'or de sept cent cinquante livres pesant d'argent. Selon l'historien Josèphe, Antoine accorda à Hérode le royaume de Judée tombé entre les faibles mains du vieil Hyrcan II; après que César eut gagné l'empire du monde à la bataille d'Actium, Hérode, tournant le dos au vaincu, obtint de la bienveillance de César la faveur de garder la royauté de Jérusalem. Mais ce roi n'était qu'un préfet de Rome; les bords du Cédron et du Jourdain appartenaient aux dominateurs des bords du Tibre.

Nous voici arrivés à ce que nous appellerons le milieu des temps; le sceptre vient de sortir de Juda, et le jour du Messie est proche; Jésus-Christ arrive au moment où sur le monde entier règne le génie romain avec son pouvoir terrible, au moment où le genre humain s'incline sous l'autorité de ce long glaive qui, planté au mont Palatin, rayonne aux quatre bouts de la terre. La force mo-

rale se lève lorsque la force brutale est dans toute sa gloire; admirable rapprochement! jeu sublime de la vérité! c'est aussitôt après la réduction de la Judée à l'obéissance de Rome, qu'il part de son sein une puissance, destinée à ravir à cette Rome païenne l'empire de l'univers!

CHAPITRE XVI.

Avénement de Jésus-Christ. — La Vierge. — La vie et la mort de Jésus-Christ.

Quel nom venons-nous d'inscrire en tête de ce chapitre! De quel respect notre pensée est saisie à la vue de cette divine figure qui nous apparaît sur le chemin des temps où nous sommes parvenus! Pour traiter une telle matière, nous voudrions une autre plume que celle qui nous a servi depuis le commencement de notre travail, nous voudrions une plume tombée des ailes d'un ange; pour peindre ce qui vient du ciel, il faudrait un autre langage, d'autres formes. Comment parler du sublime envoyé de l'éternel royaume sans désirer emprunter aux esprits éthérés quelques-unes de leurs mélodies, ou du moins sans demander à purifier ses lèvres avec le charbon de feu du prophète!

Rome avait réalisé tout ce que peut le génie de la force; le soleil se levait et se couchait sur son empire; jamais la domination d'un peuple ne s'était étendue aussi loin. De grandes actions et de grands monuments, des chefs-d'œuvre dans les lettres et les arts honoraient la civilisation romaine. Mais cette civilisation, qui avait pour double base une politique souvent barbare et un paganisme toujours impur, offrait un prodigieux mélange de magnifi-

cence, d'atrocité et de corruption; l'invasion de la matière était immense. On avait des mœurs faites à l'image de l'Olympe mythologique envahi par tous les vices. Si nous voulions ouvrir les historiens et les poëtes anciens, les traits, les récits se multiplieraient effroyablement sous notre plume. Le mépris de la vie humaine était passé à l'état d'habitude et de délassement; la servitude pesait sur les nations. L'homme n'avait pu élever rien de plus beau que l'édifice de la grandeur romaine; or, un pareil état de société, cette organisation de la violence et de la débauche, aurait conduit le monde à une vaste et rapide mort. Quelques siècles plus tard, la société humaine aurait été un cadavre pour lequel il n'aurait plus fallu qu'un sépulcre; au temps d'Auguste et de Tibère, elle pouvait être encore sauvée : ce fut alors que Jésus-Christ parut.

Lorsqu'il doit arriver un libérateur, les peuples en ont le pressentiment; à l'approche de l'événement réparateur, l'horizon de l'avenir se découvre, comme à l'approche du soleil les bords du ciel blanchissent et s'illuminent. Les Hébreux attendaient le Christ, et toutes les nations d'Asie et les Romains eux-mêmes attendaient un grand homme : le monde avait les yeux tournés vers la Judée, car c'est de la Judée que devait sortir le dieu ou le roi. Nous pourrions citer ici Suétone, Tacite, Cicéron; les livres sibyllins parlaient comme les livres d'Israël. Les oracles de toutes les parties de l'univers prophétisaient un berceau chargé d'heureux destins. Virgile, dans son églogue intitulée *Pollion*, exprimait les sentiments des peuples à cette époque; il a consacré en vers immortels le souvenir d'une vague mais universelle espérance. Le poëte montrait le monde s'agitant sur sa base pour enfanter un grand avenir; il annonçait des siècles de paix avec des couleurs, des images qu'on croirait presque empruntées à Isaïe, et peignait un nouvel âge d'or étendant ses bienfaits sur le genre humain. En invoquant les muses de Sicile pour chanter les grandes choses, Virgile sentit passer dans son

âme un souffle puissant; une sorte d'instinct prophétique anima le poëte, et l'avenir de l'univers lui parut beau. Il est de solennelles époques où l'homme se sent comme saisi du besoin de voir se renouveler les choses de la terre; c'est alors qu'on lève les yeux pour chercher dans le ciel un astre nouveau, et si quelque splendeur naissante se montre à l'horizon, on se dit que les temps sont accomplis, et qu'un meilleur destin va commencer pour le monde. L'églogue à Pollion fut un admirable coup d'œil du génie; mais Virgile ne savait pas, ne pouvait pas savoir tout ce que l'âge futur portait dans ses flancs. Quant à nous, qui voyons à un court intervalle du chant du poëte la naissance du Messie promis aux nations, il nous semble entendre dans cette églogue de Virgile les chœurs des bergers de Bethléem.

Une des plus anciennes traditions du monde c'était que le genre humain tombé par la faute de la femme, aurait un Rédempteur né d'une vierge. Cette tradition se retrouve au fond de la pensée religieuse de tous les peuples. Au Thibet et au Japon, le dieu Fo, chargé du salut des nations, s'incarne dans les chastes flancs d'une jeune fiancée. En Chine, une déesse, par la simple vertu d'une fleur des eaux, met au monde un puissant et merveilleux personnage. Deux vierges furent les mères de Bouddah et de Zoroastre, l'une fécondée par les rayons du soleil, l'autre par une céleste lumière descendue au milieu d'une vision nocturne. Les druides attendaient un sauveur qui serait fils d'une vierge. Chez tous les peuples on a pensé qu'il fallait un sein virginal pour l'incarnation d'un dieu. La femme choisie pour être le sanctuaire passager et miraculeux de la divinité, était parée de toute la beauté que rêvent les imaginations poétiques. La naissance du messie devait être, selon la parole de l'Écriture, *pure comme la rosée de l'aurore;* la mère du Dieu fait homme devait être belle entre toutes les vierges de la terre.

Parlons donc de celle qui, dans les desseins éternels, était appelée à enfanter le Rédempteur du genre humain;

un regard jeté sur la vie de la mère nous servira d'introduction naturelle à la vie du fils.

Au temps marqué par les prophètes, et quand on attendait à tous les points de l'univers une réparation sublime, une fille naquit à Nazareth. Joachim, son père, descendant de la race de David, et Anne, sa mère, issue de la famille d'Aaron, avaient obtenu cette fille après vingt ans de stérilité. Elle fut appelée Marie, nom qui, en hébreu, signifie *étoile de la mer*. Saint Bernard observe que la mère du Christ ne pouvait recevoir un nom plus convenable à sa destinée. « Marie est en effet, dit-il, cette belle et bril-« lante étoile qui luit sur la mer vaste et orageuse du « monde. » A l'âge de trois ans, la fille de Joachim fut emmenée à Jérusalem pour être présentée au temple; on l'admit au nombre des jeunes vierges attachées au service du Seigneur. Une robe couleur d'hyacinthe, une blanche tunique serrée par une ceinture et un long voile composaient le costume de Marie et de ses compagnes du temple. Les vierges se levaient au point du jour, à l'heure où *les mauvais anges se taisent,* dit un pieux auteur, *et où les prières sont le plus favorablement écoutées.* Le chant des psaumes les ramenait matin et soir au sanctuaire; dans la journée les fuseaux de cèdre tournaient entre leurs doigts, elles travaillaient l'or ou la laine, brodaient et exécutaient des dessins à la manière des Sidoniens. Marie, la plus habile de ses compagnes dans ces divers travaux, excellait surtout à filer le lin; les traditions populaires, fidèles à ce souvenir, appellent naïvement fils de la Vierge ces blancs tissus de vapeurs suspendus à travers les champs sous le soleil de l'automne. Quelques auteurs ont tracé un portrait détaillé de Marie, que nous ne reproduirons point, parce qu'il ne saurait être que l'œuvre de la fantaisie. On a fait dire à saint Denis l'Aréopagiste que la Vierge *était belle à éblouir, et qu'il l'eût adorée comme une déesse s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu.* Lorsque saint Paul convertit à Athènes Denis, membre de l'Aréopage, il y avait au moins quinze ou vingt ans que Marie n'était plus de ce

monde, et Denis ne pouvait donc pas l'avoir connue. Nous donnons cependant pour couronne à la fille de Nazareth, toutes les perfections du corps; la beauté de l'âme, ce mystérieux reflet du ciel, achevait de diviniser les traits de la jeune Galiléenne.

Il y avait neuf ans que Marie habitait autour des saints tabernacles, lorsqu'arriva sa première douleur : ses parents s'étaient établis à Jérusalem ; elle perdit son vieux père qui fut enseveli dans une grotte ou crypte, au côté septentrional de la vallée de Josaphat. Peu de temps après, l'humble demeure d'Anne et de Joachim resta vide. Marie vit sa vieille mère s'endormir du sommeil de la tombe ; tout ce qu'elle avait aimé n'appartenait plus au pays des vivants. Ainsi orpheline sur la terre, Marie résolut de diriger toutes ses pensées vers les choses divines ; le monde temporel parut trop grossier pour son âme ; elle rêva la virginité comme l'état qui pouvait le mieux rapprocher la créature humaine de son Dieu. Il y avait dans ce rêve contemplatif d'une jeune fille toute une doctrine nouvelle. En demandant à vivre dans une solitude virginale, Marie heurtait les opinions bibliques, les idées les plus universellement admises chez les Juifs. Moïse avait appelé l'opprobre et la malédiction sur la femme qui ne serait point mère. Le goût de la virginité, manifesté dans Marie, était en quelque sorte le commencement de la révélation du spiritualisme chrétien : Marie avait pressenti l'Évangile !

On a dit que la Vierge possédait à fond le syriaque et l'hébreu, et que les saintes Écritures lui étaient familières. Nous n'avons aucun témoignage qui puisse nous permettre de parler avec quelque certitude des connaissances et des études de Marie. Elle nous apparaît timide, simple, naïve et pure ; nous la trouvons trop près de Dieu pour lui prêter les parures de la terre ; elle s'élevait sans doute aux plus hautes méditations, ne se plaisait que dans le monde des esprits, n'aspirait qu'aux joies de l'infini, aux voluptés de l'éternelle lumière. Le *Magnificat* que l'Église répète depuis dix-huit siècles, est une admirable inspiration

lyrique; nous retrouvons dans cet hymne le génie de David, complété par le sentiment chrétien. Mais est-il nécessaire de conclure que Marie avait composé d'autres chants ?

La Vierge se troubla et répondit par des supplications timides quand ses tuteurs vinrent l'engager à prendre un époux; il est probable qu'elle ne céda que par un secret pressentiment de sa miraculeuse destinée. Les Pères de l'Église nous apprennent que le sort lui-même choisit Joseph, charpentier de Nazareth, homme juste et déjà sur le déclin des jours, pour être l'époux de Marie, alors âgée de quinze ans. Une tradition, rapportée par saint Jérôme, parle de plusieurs prétendants : Après avoir prié *celui qui préside au sort*, les prétendants, dit la tradition, déposèrent le soir dans le temple chacun sa baguette d'amandier, et le lendemain, la branche sèche et morte de Joseph, fils de Jacob, fils de Nathan, se trouva verdoyante et fleurie, comme celle qui avait assuré jadis le sacerdoce à la famille d'Aaron. La même tradition raconte qu'à la vue de ce prodige qui renversait ses espérances, un jeune homme d'une des premières et des plus riches familles de la Judée, brisa sa baguette et courut s'enfermer dans une grotte du Carmel avec les disciples d'Élie.

L'ange chargé d'annoncer à Marie sa mission glorieuse est le même qui avait révélé à Daniel les soixante et dix semaines; Gabriel est le messager de l'avenir chrétien. Nous avons vu auprès du village de Saint-Jean, à une heure et demie à l'ouest de Jérusalem (1), l'emplacement de la demeure où la Vierge alla saluer sa cousine Élisabeth, et la fontaine où elle avait coutume de puiser de l'eau pendant son séjour dans cette vallée. Le dénombrement de tous les habitants de l'empire à cette époque, ordonné par Auguste, est un fait historique qui ne se peut nier; saint Justin, Tertullien, saint Jean Chrysostôme, répondant à ceux qui niaient la naissance de Jésus-Christ, se bornaient à les

(1) Correspondance d'Orient, lettre XCVI.

renvoyer aux registres du dénombrement fait en Judée par Quirinius. Suivons donc à Bethléem cette jeune Galiléenne qu'un pieux protecteur accompagne et qui est près de devenir mère ; issus de la race de David, c'est à Bethléem que Marie et Joseph ont été obligés d'aller porter leurs noms ; la foule des étrangers encombre la petite cité ; il n'y a pas de place pour nos deux Galiléens dans les hôtelleries ; une étable leur sert d'asile ; il était semblable à une grotte comme le sont encore aujourd'hui les étables de Bethléem, et c'est là que, dans la nuit du 25 décembre, Marie enfante celui qui doit rattacher au ciel l'humanité misérable et vagabonde.

Nous avons visité au bas de Bethléem, à l'est, le champ des bergers qui, les premiers, au milieu de la nuit, apprirent des anges du Seigneur la joyeuse nouvelle. Quelle langue exprimerait la suave et ravissante poésie de cette nuit, où des pâtres se prosternaient aux pieds du nouveau-né couché dans une crèche où Marie adorait en silence les décrets d'en haut, où la grave figure de Joseph se recueillait en présence du mystère ! De quel éclat devaient briller les étoiles au-dessus de la cité bénie ! Quelle parure invisible aux yeux des hommes dut couvrir cette colline ! Le ciel s'abaissait sur Bethléem pour l'environner en ce moment de toutes ses splendeurs. Alors sans doute quelque chose de doux et de consolateur passa dans l'âme de tous ceux qui habitaient cette portion de la Judée ; alors des songes heureux traversèrent plus d'un sommeil, et l'oreille attentive eût pu entendre la brise nocturne répéter au loin ces paroles de la céleste milice : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

La prophétie de Daniel marquant l'époque de l'avénement du Messie, avait retenti sur les bords de l'Euphrate et du Tigre ; les Juifs restés dans l'ancien royaume de Cyrus soupiraient après un libérateur comme les Juifs de la Palestine. Les mages, philosophes ou astrologues de Chaldée, informés de l'accomplissement des temps pré-

dits, auraient pu peut-être, sans intervention miraculeuse, songer à porter à l'enfant-roi l'encens et la myrrhe: d'après leur doctrine, chaque fois qu'un grand personnage naissait sur la terre, une étoile nouvelle qui était la sienne se montrait dans le ciel. Mais Dieu permit qu'un astre voyageur leur servît de guide. « Où est le roi des Juifs qui est né? » disaient les mages en arrivant à Jérusalem; « nous avons vu son étoile à l'orient, et nous sommes venus l'adorer. » Ces étrangers arrivés d'une lointaine contrée furent les premiers qui annoncèrent à Jérusalem l'immense chose accomplie, à deux lieues de la ville. Les prêtres et les scribes du peuple, interrogés par Hérode, répondaient que le Christ devait sortir de Bethléem, selon la parole de Michée (1).

Le vieil Hérode tremblait pour sa royauté; l'enfant que réchauffaient des bœufs dans une étable inquiétait le maître de Jérusalem dans son palais magnifique; celui qui venait de naître comme le plus pauvre des enfants des hommes troublait le repos du plus riche prince qui, depuis Salomon, eût gouverné la Judée.

Il semble que l'amour des arts, le goût des grands monuments et la cruauté ne puissent pas habiter dans un même cœur; il semble que les instincts atroces doivent étouffer tout instinct de grandeur. Cependant cet Hérode qui, pour plaire aux Juifs, éleva, comme nous le dirons plus tard, un temple superbe à la place de celui de Zorobabel, cet Hérode qui, dans ses dépenses prodigieuses, bâtit Sébaste et Césarée en l'honneur de César Auguste, répara les monuments d'Athènes, releva à Rhodes le temple d'Apollon Pythien, construisit à Ascalon de beaux palais, donna des prix aux jeux olympiques et pensionna des poëtes à Rome, était un monstre d'inhumanité, et l'empereur Auguste disait qu'il valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode.

Le massacre des enfants de Bethléem et des environs,

(1) Chap. 5, vers 2.

raconté par l'évangéliste saint Matthieu et par un auteur païen du ve siècle (1), s'accorde bien avec le caractère du méchant Iduméen : c'est à lui qu'il appartenait de remplir Rama de deuil et de gémissements, et de faire pleurer Rachel qui ne voulait pas être consolée parce que ses enfants n'étaient plus.

Le pays d'Égypte où les Hébreux trouvèrent leurs premiers oppresseurs, était devenu, depuis quelques siècles, un refuge pour eux dans leurs mauvais jours. Quel touchant voyage que celui de Marie et de Joseph emportant avec eux le fils menacé par le glaive d'Hérode, s'avançant dans les montagnes méridionales de Judée, passant la nuit sous les abris qu'on disputait aux bêtes, fuyant les hommes et les cités, et cherchant dans les profondes solitudes un refuge contre un arrêt cruel ! L'humble famille, arrivée à Gaza, dut quitter l'âne et prendre un chameau, car elle avait à franchir une vaste étendue sablonneuse, et l'âne eût disparu dans les tourbillons du désert. Voyez la jeune mère enveloppée d'un long voile et montée sur le chameau avec son enfant dans ses bras ; le charpentier de Nazareth chemine derrière, appuyé sur un bâton d'érable ou de palmier. Que d'obstacles et d'ennemis les attendent ! ils ont échappé à la fureur d'Hérode, mais échapperont-ils à la faim et à la soif, au simoun qui promène la mort dans les solitudes, aux animaux cherchant leur proie? Oh ! quel intérêt nous inspirent ces pauvres Galiléens! mais si le fils de Tobie eut un ange pour compagnon, mille conducteurs célestes précédaient le Fils de Dieu, et des rayons plus purs que les rayons du jour marquaient leurs pas sur le sable. D'illustres caravanes, de puissantes armées, depuis Abraham le père des peuples jusqu'à Alexandre l'envahisseur des nations, avaient suivi la même route de Gaza à la contrée égyptienne ; toute leur gloire disparaît devant ces trois humbles fugitifs auxquels nul ne prend garde en chemin. Ombres dont la place est si grande dans l'histoire,

(1) Macrobe, IIe livre des Saturnales, chap. 4.

courbez-vous ici : c'est la destinée du monde qui passe !

A Héliopolis, Marie et Joseph retrouvèrent un souvenir de la patrie, le temple de Jéhovah bâti par Onias. A la porte de la ville s'élevait un arbre antique, au pied duquel l'Arabe avait coutume de se prosterner. On dit qu'à l'approche de la sainte famille, l'arbre d'Héliopolis inclina religieusement ses branches séculaires, comme pour saluer le Dieu-enfant; on ajoute qu'au moment où les divins voyageurs passaient sous les arceaux de granit de la porte principale d'Héliopolis, toutes les idoles d'un temple voisin tombèrent, la face contre terre : belle et prophétique image de la prochaine destruction de l'ancien monde, rempli d'erreurs ! Au temps du moyen âge, le pèlerin visitait, en Égypte, la fontaine où Marie allait laver les langes de Jésus, le sycomore qui couvrit de son ombrage la Vierge errante.

Nous ignorons combien de temps la sainte famille vécut en Égypte. Des auteurs ont parlé d'un séjour de sept ans. Saint Matthieu nous dit positivement que l'ange du Seigneur, apparaissant en songe à Joseph aussitôt après la mort d'Hérode, lui ordonna de ramener l'enfant et sa mère à la contrée d'Israël; or il est certain que deux ans tout au plus s'écoulèrent entre la naissance de Jésus et le trépas d'Hérode, ce qui ne permettrait guère d'admettre un séjour de sept ans en Égypte. Il y a quelque chose d'admirablement providentiel dans le passage du Christ enfant en Égypte, ce pays d'où sortit Moïse, fondateur d'un empire religieux qui allait tomber par la seule puissance de cet enfant; ce pays d'où était partie la mythologie universelle, condamnée à mourir au pied du divin fugitif.

Nous savons peu de chose du Christ, depuis son retour à Nazareth jusqu'à sa trentième année, époque de sa première prédication. Marie et Joseph le conduisaient tous les ans à Jérusalem, au temps de la pâque. A l'âge de douze ans, ils le trouvèrent assis dans le temple, au milieu des docteurs, qu'il confondait et ravissait par la sagesse de ses paroles ; et comme auparavant ils l'avaient longtemps cher-

ché avec inquiétude dans la ville : « Pourquoi nous avez-vous ainsi quittés ? lui dit sa mère. Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions tristement. — Pourquoi me cherchiez-vous ? leur répond l'enfant ; ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux choses qui sont de mon père (1) ? » Ces paroles, qui annonçaient la mission toute divine de Jésus, imposaient aux cœurs de Marie et de Joseph un sacrifice. Pendant les longues années d'une vie cachée à Nazareth, vie de travail et de soumission de la part de Jésus, il y eut sans doute, entre la Vierge et son fils, des entretiens auxquels l'oreille humaine n'était point admise, et qu'entendaient seuls les anges, invisibles gardiens de la demeure de Joseph. Qui nous dira ce qui se passait entre Marie et le Sauveur, quand Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes ; quand s'écoulaient en un coin de la Galilée les jours d'une obscure jeunesse qui devait aboutir au Calvaire et au mont des Olives; à l'ignominie de la passion et à l'empire de la terre et du ciel !

Au village de Saint-Jean, dont nous avons déjà parlé, nous avons vu, dans l'enceinte d'un monastère latin, bâti au XVIIe siècle, le lieu où naquit le précurseur du Messie. Jean prêche la pénitence, fait entendre, sur les rives du Jourdain, des discours qui entraînent la multitude ; il baptise avec l'eau, et prépare la voie de celui qui baptisera avec l'esprit et le feu. Des prêtres et des lévites sont envoyés de Jérusalem pour lui demander s'il est le Christ, s'il est Élie, et Jean leur répond qu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni un prophète, mais qu'il est la voix du désert, chargée d'annoncer quelqu'un de plus grand que lui qu'ils ne connaissent pas, quelqu'un de si sublime, qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. Lorsque Jésus va le trouver au désert : « Voici, dit « Jean à son approche, voici l'agneau de Dieu, qui efface « les péchés du monde ? » Le fils de Zacharie voit l'esprit divin descendre, sous la forme d'une colombe, sur la tête

(1) Saint-Luc, chap. 2, vers. 48.

du Sauveur, qui a voulu recevoir de lui le baptême. André et Simon, son frère, qui fut appelé Pierre, Philippe, s'attachent d'abord aux pas de Jésus. Nathanael hésite à suivre le Sauveur, parce qu'il ne croit pas qu'il puisse sortir quelque chose de bon de Nazareth (1) ; et quand Jésus lui apprend qu'il le connaît, qu'il l'a vu sous un figuier, Nathanael étonné le proclame fils de Dieu. La foule de ceux qui désirent le baptême est plus nombreuse autour de Jésus qu'autour de Jean, et les pharisiens en murmurent. Jean leur répète qu'il est dans l'accomplissement de sa joie, qu'il n'est pas le Christ; que son pouvoir, à lui, doit diminuer, et celui du Christ grandir; il leur dit que celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous; que celui qui tire son origine de la terre n'est que de la terre et sa parole aussi; que l'envoyé de Dieu parle la langue de Dieu, et que Dieu ne lui donne point son esprit par mesure.

Nous n'avons point à suivre en détail le récit des évangélistes; la vie de notre maître, de notre divin ami à tous est dans la mémoire des chrétiens, à quelques communions qu'ils appartiennent; un coup d'œil de respect et d'adoration sur le passage de Jésus au milieu des hommes suffit au plan de notre travail.

A quelle scène faudra-t-il nous arrêter? quelle parole du maître faudra-t-il recueillir? Nous voudrions nous borner à répéter ce que Jésus disait aux envoyés de Jean-Baptiste, qui était alors prisonnier : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Quand nous parcourions les lieux où s'écoulèrent ses jours mortels, combien de fois, rempli de son souvenir, nous avons cru voir apparaître le plus beau des enfants des hommes avec ses longs cheveux partagés sur le front et tombant autour de son cou, avec sa robe de toile grise et une étoffe de la même couleur jetée sur l'épaule droite! ce costume est toujours celui des Nazaréens, et le voyageur y retrouve une intéressante image

(1) Saint Jean, chap. 1, vers 46.

du fils de Marie. Ce costume rendait plus visible à nos yeux l'Homme-Dieu dont le noble et doux visage était comme une splendeur voilée, dont le son de voix pénétrait et réchauffait les âmes, dont le maintien grave commandait le respect. Assis au bord du puits de Jacob, dans la vallée de Sichem, il demande à boire à la Samaritaine, sans s'inquiéter des vieilles divisions entre les Juifs et les Samaritains, et lui parle du don de Dieu. « Nos pères ont « adoré Dieu sur cette montagne, lui dit la femme de Sa- « marie en lui montrant le Garizim ; vous autres Juifs vous « prétendez que c'est dans Jérusalem seulement qu'il faut « l'adorer. » Jésus répond que le temps va venir où l'on n'adorera plus ni à Garizim, ni à Jérusalem, que Dieu est esprit, et que ses vrais adorateurs le serviront en esprit et en vérité. — « Je sais que le Messie doit bientôt venir, « reprend la femme, il nous révélera toutes choses. « — Le Messie c'est moi, moi qui vous parle, » lui dit Jésus.

Le fils de Marie, sorti tout à coup de l'atelier de Joseph, pour commencer sa mission appuyée sur des miracles, était surtout pour les hommes de Galilée un grand sujet de surprise. « D'où lui est donc venu cette science, ce « pouvoir ? disaient-ils entre eux, n'est-ce pas ce char- « pentier, fils de Marie, frère de Jacques, de Judas, de « Simon ? ses sœurs ne sont-elles point parmi nous ? » Ils avaient vu l'homme si longtemps qu'ils avaient de la peine à reconnaître le Dieu. Il ne voulut accomplir à Nazareth aucun prodige, nous dit saint Marc (1); il guérit seulement quelques malades en imposant les mains ; l'incrédulité des habitants de Nazareth étonnait Jésus autant que son pouvoir divin les étonnait eux-mêmes. C'est principalement à Capharnaüm, à Beltsaïde et à Corozaïm que le Christ multiplia ses miracles ; il finit par leur crier : Malheur ! parce qu'il n'avait opéré au milieu de ces villes que d'inutiles merveilles.

(1) Virtutem ullam facere. Saint Marc, chap. 6, vers. 5.

Les miracles de Jésus, preuves de sa mission divine, étaient presque tous une manifestation de sa bonté; l'officier de Capharnaüm voit son fils guéri à l'heure annoncée, la pauvre mère de Naïm voit son fils se lever du cercueil, et Jaïr, sa fille unique, sortir des bras de la mort à la voix du Sauveur. Le paralytique qui, depuis trente-huit ans, souffrait immobile, prend son lit et marche; l'aveugle-né lave ses yeux à la piscine de Siloé et retrouve de lumière; une multitude fatiguée à suivre Jésus et qui avait faim, est rassasiée avec cinq pains et quelques poissons; les pêcheurs du lac de Génésareth qui avaient travaillé en vain toute la nuit, jettent leurs filets sur la parole du maître, et les filets se rompent sous le poids de la merveilleuse pêche. C'est pour faire le bien que le Fils de l'homme usait de son pouvoir divin, et ces témoignages d'une compassion infinie enchaînaient à ses traces les populations. On allait à celui dont la bouche ne s'ouvrait que pour rendre la santé ou la vie, enseigner une vérité, accorder un pardon, donner une consolation ou une espérance. Mais les prêtres et les lévites, les diverses sectes des Juifs résistaient opiniâtrément à l'enseignement de Jésus et aux prodiges qui l'accompagnaient. Cette nation malheureuse et corrompue, comme l'appelle le Sauveur, demandait des miracles, et les miracles étaient impuissants à la tirer de ses ténèbres. Quoique sa mission ne fût point établie sur l'autorité humaine, mais sur l'autorité divine, Jésus rappelait aux Juifs qu'ils avaient interrogé Jean, et que celui-ci avait rendu témoignage à la vérité; Jean, *cette lampe ardente dont la lumière les a un moment réjouis*, a proclamé la venue du Christ au milieu d'eux; et ni le témoignage du précurseur, ni le témoignage plus haut des œuvres de Jésus ne pouvaient convaincre ces pharisiens rebelles à l'évidence. « Je ne tire point ma « gloire des hommes, leur disait le divin maître, mais « je vous connais, je sais que vous n'avez point en vous « l'amour de Dieu; je suis venu au nom de mon père, et « vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre

« nom, vous le recevrez. » Admirables paroles d'un sens profond et triste! C'est qu'en ce monde la vérité est destinée à trouver un plus difficile accueil que l'imposture!

Jésus rencontrait plus de foi parmi les Samaritains que parmi les Juifs ; il guérit dix lépreux qui lui avaient fait entendre leurs voix suppliantes ; neuf d'entre eux ne viennent pas même lui rendre grâce ; un seul, après s'être montré au prêtre, comme l'ordonnait la loi, s'est jeté aux pieds du Christ, et c'est un Samaritain : « Il n'y a que cet étranger, dit Jésus, qui ait rendu gloire à Dieu (1). » Il reprochait aux Juifs de tenir leur cerveau fermé aux clartés éternelles, et leur prédisait que les gentils recevraient plus facilement la vérité ; il avait *d'autres brebis qui n'étaient pas de cette bergerie*, et ces brebis comprendraient mieux la voix du pasteur.

Il n'y a pas d'éloquence, pas de poésie humaine qui ait le charme et la puissance du langage de Jésus dans sa prodigieuse simplicité; il se sert des images les plus ordinaires de la nature et de la vie pour annoncer les choses les plus nouvelles et les plus cachées ; toutes les merveilles du ciel, tous les trésors de l'éternité passent par des discours que l'esprit d'un enfant peut saisir ; or, comme le Christ est venu pour les petits et les pauvres, il semble qu'il ait voulu parler leur langue afin de mieux pénétrer dans leur entendement ; en même temps que Dieu se fait homme et visible à tous, la vérité revêt une forme qui la rend universellement palpable, et c'est ainsi, on peut le dire, qu'elle éclaire tout homme venant au monde. Chacun de nos lecteurs a présents à sa pensée bien des paroles et des discours dont la reproduction serait inutile ici, et qui ont popularisé aux deux bouts de l'univers des secrets et des doctrines salutaires que les plus fiers génies des anciens âges n'avaient point soupçonnés.

Quelle scène que la résurrection de Lazare, ce frère de Marthe et de Marie que Jésus aimait ! « Notre ami Lazare

(1) Saint Luc, chap. 17, vers. 18.

dort, je vais l'éveiller, » dit-il en quittant la vallée de Jéricho pour venir à Béthanie. A la vue des deux sœurs et des amis du mort qui pleurent, Jésus *frémit dans son esprit et se trouble lui-même* (1); il demande où on a mis Lazare. « Venez et voyez, Seigneur, » lui dit-on, et des larmes coulent de ses yeux : précieuses larmes qu'un ange recueillit sans doute ! Il se troubla une seconde fois lorsqu'il arriva à la grotte où Lazare avait été enseveli, grotte qui s'offre aujourd'hui encore à la pieuse curiosité du pèlerin, et que nous avons visitée nous-même. Quel moment solennel que celui où, la pierre du sépulcre étant enlevée, Jésus, environné de peuple, se trouve en présence du cadavre déjà en putréfaction (2), lève les yeux en haut pour rendre grâce à son père de l'avoir exaucé, et puis, d'une voix forte (3) appelle Lazare, qui bientôt sort du tombeau ! « PLUSIEURS d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, nous dit l'Évangéliste saint Jean, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. » Plusieurs Juifs et non pas tous les Juifs qui étaient là crurent à la divinité de Jésus ! Ce cadavre en pourriture était devenu un homme vivant. La grande voix de Jésus avait fait tressaillir la mort dans son empire, et tous les témoins de cette merveille n'adorèrent point le fils de Marie !! Cela n'est-il point dans l'ordre moral une sorte de lugubre miracle ?...

Le courroux de Jésus chassant les vendeurs du temple est bien le courroux d'un Dieu. Le Messie, dans la sainte énergie de sa nature, repousse invinciblement, éternellement, toute souillure, et la menace de ses regards fait fuir ceux qui trafiquent au sanctuaire. Les marchés de bêtes à l'usage des Juifs qui, des divers points du pays, venaient offrir des sacrifices, avaient été établis dans le portique extérieur du temple, par un sacrilége calcul des prêtres ; là aussi avaient pris place les changeurs qui

(1) Évangile de saint Jean, chap. 11, vers. 33.
(2) *Jam fetet.* Saint Jean.
(3) *Voce magnâ.*

donnaient aux Juifs étrangers la monnaie ayant cours à Jérusalem, ou prêtaient sur gages avec une effroyable usure. L'indignation du Fils de l'homme s'était allumée au spectacle de ces iniquités. « Il est écrit, disait-il à ces traficants, « ma maison sera appelée une maison de prières, et vous « en avez fait une caverne de voleurs. » Il fallait, ajouterons-nous avec saint Jérôme, qu'il parût en ce moment sur la face de Jésus un éblouissant et terrible rayon de sa divinité, pour qu'une multitude d'Israélites enchaînés à leur gain se laissassent chasser par un seul homme.

A mesure que le temps de sa mission s'achève, la douceur de Jésus prend une sorte de caractère touchant. Lorsqu'à Béthanie on blâme le religieux dévouement de Marie répandant sur les pieds du Sauveur un vase de parfum estimé trois cents deniers (1), qu'on aurait pu donner aux pauvres ; « Laissez-la faire, dit Jésus, vous aurez toujours « des pauvres, mais vous ne m'aurez pas toujours. » Une autre fois il dit au peuple : « La lumière est encore avec « vous un peu de temps ; marchez pendant que vous avez « la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surpren- « nent. » Le Sauveur appelle ses *petits enfants* (2) les disciples choisis, ce petit troupeau à qui il avait recommandé de ne pas avoir peur. « Mes petits enfants, il me reste peu « de temps à passer avec vous ; vous me chercherez, et, « comme je l'ai dit aux Juifs, vous ne pourrez pas venir « où je vais. » Mais il est un commandement que le maître leur donne; il veut qu'ils s'aiment comme il les a aimés : on les connaîtra pour ses disciples à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres.

La tête de Jean-Baptiste était tombée à la demande de la femme d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée. Ce prince s'était d'abord contenté d'emprisonner l'homme qui lui avait reproché son mariage avec la femme de son propre frère Philippe (3), et dont il redoutait la popularité, si

(1) Environ cinquante écus de notre monnaie.

(2) *Filioli*. Saint Jean.

(3) Saint Matthieu, XIV, 4.

nous en croyons Josèphe. Ainsi font quelquefois les pouvoirs de la terre ; c'est par la violence qu'ils se vengent de l'autorité de la vertu. Hérode-Antipas, n'aurait peut-être pas songé à faire mourir Jean-Baptiste ; mais il était esclave d'une femme passionnée et farouche que la parole de l'homme de Dieu n'avait pas manqué d'atteindre dans ses vices.

Nul homme n'a reçu plus de gloire que Jean surnommé Baptiste ou le *Baptiseur;* car Jésus-Christ l'a déclaré le plus grand d'entre ceux qui sont nés de la femme ; comme pour le séparer de notre race et le placer au-dessus de notre faible et inconstante nature, le fils de Marie a dit de son précurseur qu'il n'était point un roseau agité du vent. C'est dans la solitude , toujours si féconde en divines inspirations, que Jean se prépara à son ministère sublime. Son vêtement fait de poil de chameau et serré d'une ceinture de cuir, sa nourriture composée du miel des abeilles sauvages, recueilli dans le tronc des arbres et le creux des rochers, et de grosses sauterelles comme on en voit encore voltiger par bandes vers la mer Morte et le Jourdain, son visage noirci par le soleil, amaigri par les austérités, tout cet ensemble d'homme du désert qui d'abord fit croire que le prophète Élie était revenu sur la terre, se montra au delà du fleuve sacré comme une sévère apparition. Jean commença à prêcher la pénitence, la confession et le baptême, à peu près au même âge où Jésus-Christ commença son œuvre ; il annonçait que le royaume des cieux était proche , lavait dans l'eau du Jourdain les souillures de ceux qui allaient à lui, apprenait à prier et parlait à tous de la méprisable vanité de la terre, et des biens du ciel, seuls dignes d'occuper le cœur de l'homme. Depuis bien longtemps, le Seigneur n'avait envoyé de prophète, et Jean paraissait aux Juifs comme un retour des bénédictions d'en haut ; on accourait à lui de Jérusalem et de tous les points de la Judée, et chacun se demandait si le fils d'Élisabeth n'était pas le Christ promis. Une députation de prêtres et de lévites pharisiens

fut chargée de savoir de lui s'il n'était pas le Sauveur attendu; il confessa qu'il ne l'était point et ne laissa point éteindre sa lampe par le vent de l'orgueil (1). Fruit d'une mère stérile, il faisait porter des fruits de grâce à la stérilité du désert, dit un auteur ecclésiastique

Jean qui voulait être seulement une *voix*, le précurseur de celui qui devait baptiser dans le Saint-Esprit et dans le feu, eut de nombreux disciples dont l'Évangile nous parle plus d'une fois; il laissa après lui une école qui était comme le vestibule du christianisme, et qui se répandit dans les pays de Syrie, de l'Égypte et d'Asie Mineure. Du vivant même de Jean, il y eut des jalousies, entre ses disciples et ceux de Jésus-Christ au sujet de la valeur des deux baptêmes; les premiers auraient bien voulu entraîner leur maître dans une lutte contre Jésus, mais il leur résista dans son humilité inspirée. Un grand nombre de Juifs s'en tinrent au baptême de Jean-Baptiste qui était le dernier échelon providentiel conduisant l'homme au Dieu rédempteur; ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour arriver à Jésus-Christ et leur pied s'arrêta!

On menaçait du sort de Jean-Baptiste le fils de Marie qui, se trouvant aux bords du Jourdain, habitait des lieux soumis au pouvoir du tétrarque de Galilée; le Sauveur fait dire à ce *renard*, comme il l'appelle, qu'il a encore des démons à chasser, des malades à guérir, que bientôt viendra sa dernière heure, et qu'alors il se rendra à Jérusalem, parce qu'il ne faut pas, dit-il, qu'un prophète périsse hors de Jérusalem (2). Jésus s'attriste sur cette ville qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés. « Combien de fois, s'écrie-t-il en s'adressant à l'ingrate cité, j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! »

« Allons à Jérusalem, avait dit le Christ à ses douze « disciples, car toutes les choses que les prophètes ont

(1) Saint Augustin.
(2) Saint Luc, chap. 13.

« écrites sur le Fils de l'homme s'accompliront. » Ses disciples n'approchent qu'avec effroi de cette cité où tant d'ennemis ont juré la perte de leur maître, et lui, sans trouble et sans faiblesse, s'avance à leur tête. C'est d'abord un triomphe qui l'attend; Jésus monte sur un ânon, et voilà le peuple qui l'escorte comme un roi de la terre dans sa marche de Bethphagé à Jérusalem; la foule fait entendre des cris joyeux, elle étend sur les pas du Messie des branches d'olivier, des palmes et des vêtements. Les disciples mêlent leur voix à celles qui crient : *Gloire au Fils de David!* On voudrait leur fermer la bouche, mais, reprend le Sauveur, « s'ils se taisent, les pierres parleront. » Les prêtres ne pouvaient retenir leur dépit violent en entendant les enfants continuer leurs cris de gloire dans le temple, et s'en plaignaient à Jésus lui-même; et Jésus leur rappelait les paroles du roi-prophète : *Vous avez reçu la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle.* Au milieu de son triomphe, les calamités futures de Jérusalem affligeaient la pensée du Messie; en montant à la cité, il souhaitait que du moins en ce dernier jour, elle reconnût et comprît le bienfait qu'il lui apportait, et l'entière destruction de la ville opiniâtre en son erreur passait tristement devant ses yeux.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

La passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ forment un drame qui, plus que toute chose en ce monde, ébranle l'âme et l'imagination. Quel événement, quel spectacle pourriez-vous jamais comparer à ce tableau d'une sublimité si solennelle, d'un caractère si inouï, d'un intérêt si universel, qui nous représente un Dieu venu au milieu des hommes pour leur enseigner la vérité, et se dévouant au dernier supplice pour effacer les iniquités de tous les siècles! Ce n'est point là de l'épopée humaine; rien de pareil n'aurait pu être inventé par le génie; une telle œuvre est d'invention divine, et lorsque la muse de la terre (1) a chanté cet accomplissement d'une pensée de l'Éternel, combien ses accents ont été empreints de suavité, de majesté!

Nous avons gardé le souvenir des heures que nous avons passées sous les oliviers de Gethsémani, où Jésus méditait, priait et souffrait, voyant les crimes des temps pas-

(1 Klopstock.

sés et des temps à venir; où le Messie demandait à son Père d'éloigner le calice loin de lui. Par le plus terrible de ses arrêts, le Père, formidable juge, condamnait douloureusement son fils à la mort! Là-bas, dans ce coin de terre à jamais sacré, nous nous sommes recueilli devant l'image de l'agonie de Jésus; sa face divine et tout son corps étaient inondés de larges gouttes de sang, il trouvait l'enfer entre son Père et lui, et cet enfer ne pouvait disparaître que par sa mort. Judas, qui a reçu d'avance le prix de son crime, livre son maître. Caïphe et les prêtres ont condamné Jésus à mort parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. Pour l'exécution de leur sentence, il leur faut l'autorisation romaine; Ponce Pilate, successeur de Valérius Gratus dans le gouvernement de la Judée, ne trouve point Jésus coupable, et, comme le fils de Marie est Galiléen, il le renvoie au tétrarque Hérode, qui se borne à l'outrager et ne le condamne pas. Mais les fureurs de l'enfer ont passé dans l'âme de la multitude de Jérusalem; il ne lui suffit pas que Jésus ait été cruellement flagellé et livré à toutes les insultes du prétoire; elle lui préfère un bandit appelé Barrabas, et Ponce Pilate, après s'être lavé les mains pour protester de son innocence à la manière des Hébreux, abandonne lâchement Jésus, que la populace veut mettre en croix. Une inscription en hébreu, en grec et en latin, attachée sur le gibet infâme, donne à la victime le titre de *Roi des Juifs*, titre que le gouverneur de Judée maintient malgré les réclamations des pontifes : Ponce Pilate, tourmenté d'un songe de sa femme, pressentant déjà peut-être le Dieu, veut ainsi imprimer une honte nouvelle à la féroce injustice des Juifs (1). Le divin Crucifié se fait entendre, il demande à son Père le pardon de ses bour-

(1) M. Dupin aîné a publié en 1828 un petit écrit intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate*, ou *Réfutation d'un chapitre de l'Histoire des institutions de Moïse, par M. Salvador*. L'auteur se renfermant, comme il le dit lui-même, dans la thèse de droit et de loi, a voulu prouver que l'arrêt de mort de Jésus-Christ a été une violation des droits et des formes judiciaires de cette époque. M. Salvador, qui a

reaux, il exprime une plainte qui, mille ans auparavant, était sortie de la bouche du roi-prophète : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, l'égal de son Père dans l'éternité, est cloué sur une croix, et le Calvaire, cette montagne des suppliciés, se rougit de son sang! Puis tout est consommé; Dieu est mort!! Ces trois mots saisissent violemment l'imagination et la jettent dans je ne sais quel ordre d'idées. Mais que doit-il se passer en ce moment chez les anges et chez les hommes, dans les radieuses contrées d'en haut et dans cette contrée d'ici-bas donnée au fils d'Adam pour leur hôtellerie d'un jour! Armez-vous de toute la puissance de votre intelligence, et fortifiez votre regard pour qu'il ne se trouble point devant le spectacle de la création, alors que le Créateur expire. Les anges ont été avertis des desseins de Dieu;

entrepris l'étrange tâche de justifier l'arrêt porté contre le Sauveur, il y a dix-huit siècles, ne s'est point tenu pour battu. Dans un nouvel ouvrage : *Jésus-Christ et sa doctrine,* publié en 1838, il s'est efforcé de réfuter les arguments de M. Dupin, mais toute sa dialectique vient se briser contre ce cri des Juifs demandant le sang du fils de Marie, et n'ayant pas le droit de le mettre à mort : *Il ne nous est permis de faire mourir personne* : *Nobis non licet interficere quemquam.* Les subtilités, les additions de mots ne sauraient changer le sens de cet aveu solennel de la perte de la puissance de vie et de mort sous la domination romaine. Nous ne dirons rien du livre de M. Salvador : *Jésus-Christ et sa doctrine.* C'est de l'érudition hébraïque assez habilement présentée contre le caractère divin du christianisme; mais cet appareil de science hardie n'a pour base que des paradoxes, des suppositions gratuites, des données incertaines. M. Salvador se montre à nous comme l'interprète de la nation juive qui, dans son désespoir funèbre de ne pouvoir sortir de ses ruines, essaye péniblement de démolir le Dieu dont l'empire immense est pour elle une condamnation; son livre est un froid et long blasphème contre la gloire de Jésus-Christ. Cet ouvrage, qui conteste au fils de Marie, non-seulement la divinité, mais presque la vertu et le génie, et qui ne porte aucune trace d'emportement et de passion, est conçu tout à fait en dehors des idées dont l'univers est plein; il y règne quelque chose de malheureux, de morne, de solitaire, et vous diriez qu'il a été écrit au fond d'un tombeau par le démon du déicide.

mais à l'heure où le Messie souffre et meurt, un invincible effroi les saisit; une douleur profonde les agite, ils pleurent, eux qui n'ont jamais pleuré, et leurs ailes d'azur se replient sous un souffle de mort qui passe. Les chants des séraphins sont muets, les harpes célestes sont détendues; si, de temps en temps, le silence des harmonieuses phalanges est interrompu, ce sont des notes lugubres qui traversent l'espace. Un moment le ciel est vide, vide par l'absence d'un Dieu immolé, et les légions immortelles attachent leurs tristes regards vers le point de notre globe où s'est dressée la croix. Les astres se sont voilés; les mondes, arrêtés tout à coup par une immense terreur, ont suspendu leur marche dans ces routes qu'ils suivaient invariablement depuis la première aube de la création; ils ont été frappés d'immobilité, semblables à des voyageurs qui, en chemin, auraient été soudain glacés d'épouvante à la vue d'un grand crime.

Et maintenant, par la pensée, contemplez la terre au moment où son roi succombe : une nuit noire envahit l'espace, l'immensité est livrée aux ténèbres, comme avant l'instant où la lumière fut faite; notre globe s'ébranle, comme s'il venait de perdre son point d'appui; les forêts s'agitent, et de funèbres murmures sortent de leurs profondeurs. L'herbe des collines se flétrit, les plantes et les fleurs périssent, l'oiseau gémit, et les bêtes sauvages hurlent dans leurs antres; l'urne des fleuves est tarie, leurs flots s'écoulent sans se renouveler, et les mers furieuses, ouvrant leurs abîmes, lancent, dans leurs mugissements, des imprécations contre l'homme, et menacent de submerger une seconde fois la terre, coupable du meurtre de son Messie. A cette heure-là, l'esprit du mal était victorieux dans ce monde; alors, pas une bonne action ne fut accomplie, pas une noble inspiration ne vint au cœur, pas une seule impression de bonheur n'entra dans l'homme; vous n'auriez pas rencontré un seul esprit avec une grande pensée; il n'y eut plus, dans cette heure unique parmi les heures qui composent le temps, ni vertu, ni génie. Un

trouble inconnu avait saisi la famille humaine dans toutes les régions où vivaient des humains ; toute chose était devenue pâle ou gémissante dans la nature et dans le monde moral ; les âmes étaient vides, les intelligences solitaires et infécondes, et, dans l'immense création, il n'y avait plus que la nuit, les larmes et les soupirs.

Maintenant si l'imagination contemple le Golgotha à travers les traditions bibliques, quel touchant et imposant spectacle elle découvrira autour de la croix ensanglantée ! Représentez-vous Adam, l'aïeul des humains, le chef de la race tombée, le proscrit de l'Éden primitif, l'ancien coupable par qui la mort est entrée dans le monde, prosterné au pied de cette croix d'où descendent la vie et le pardon pour sa postérité rachetée ! Voyez se presser sur la montagne de la Rédemption les pieuses et grandes figures de la loi première ; tous ces patriarches, ces augustes personnages avaient attendu aux portes du ciel la venue du Sauveur promis, semblables à ces pèlerins du moyen âge qui, trop pauvres pour payer leur entrée dans la cité sainte, attendaient l'arrivée d'un prince dont les libéralités leur ouvraient cette ville de Jérusalem après laquelle ils avaient tant soupiré. Abel, la première victime humaine, prophétique symbole de l'immolation du Christ, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, Moïse, Adam, Josué, David et Salomon, Isaïe, Ézéchiel et Daniel, les rois et les sages, les prophètes et les défenseurs d'Israël, les nobles femmes qui nous apparaissent dans le poétique lointain des saintes Écritures, Sara, Rachel, Rébecca, toute cette radieuse troupe qui avait devancé le Messie sur le chemin de Sion, se précipite au-devant de son libérateur. Parmi ces représentants d'un antique passé religieux, quel mélange de tressaillement et de tristesse ! Les voilà qui touchent à la possession du véritable royaume de Dieu, mais le visage de ces captifs devenus libres s'assombrit à la vue de ce qu'ils ont coûté !

Même à côté des choses divines, les sentiments humains sont intéressants à étudier. J'ai bien souvent songé à la

situation touchante des amis de Jésus après l'immolation du maître et quand son sépulcre eut été fermé. Imaginez les scènes d'affliction autour du foyer domestique, le deuil de ceux qui venaient de tomber tout à coup dans un complet abandon. Nous n'entrerons point dans les mystères de douleur qui s'agitent au cœur de Marie; brisée de souffrance, les yeux pleins de larmes, elle s'éloigne du Calvaire, soutenue par le disciple chéri à qui elle avait été recommandée du haut de la croix, et se dirige péniblement vers son humble demeure, dans le plus pauvre quartier de Jérusalem. Elle trouvait des consolations dans la connaissance plus profonde qu'elle avait de la divinité de son fils. Mais comment peindre la désolation des disciples qui, bien grossiers encore, comprenaient faiblement les immortelles espérances? Simon-Pierre, les deux Jacques, André Cléophas, Barthélemy, suivent lentement la mère du divin Mort; la dernière consolation de ces pieux délaissés est de mêler leurs pleurs. Quelle page que celle où nous aurions retrouvé les paroles échangées sous le toit de Marie désolée, le soir du crucifiement de son fils! Quelle page que le récit de ces larmes, de ces sanglots qu'il fallait étouffer pourtant dans cette cité ennemie, au milieu d'une population menaçante! La place où Jésus avait coutume de s'asseoir dans la demeure maternelle, ajoutait à la douleur de ses amis solitaires. Combien cette nuit fut ténébreuse et lourde pour eux! Leurs yeux restèrent ouverts durant le premier sommeil de Jérusalem déicide. Que d'amertume, d'anxiété, d'effroi! l'avenir glorieux du Messie était à moitié fermé pour leur esprit; les disciples lui avaient entendu dire qu'il briserait la pierre de son tombeau, mais, après l'avoir vu cloué sur le bois ignominieux, leur âme avait été livrée à un affreux mélange de peine, d'incertitude et de terreur. Qu'allaient-ils devenir? dans quel coin de terre devaient-ils cacher leur misère? dans quel lointain exil enseveliraient-ils leur désespoir? Jamais des orphelins ne tombèrent de plus haut, n'eurent plus de larmes à verser autour d'un cercueil, que les diciples après

la disparition violente de celui dont les paroles et les regards répandaient tant d'amour, de consolations et de lumière! Nous avons tous la mesure du vide que laisse en nous la perte d'un ami sur la terre; mais quand cet ami est un Dieu et qu'il n'est plus là, il se fait aussitôt un horrible vide semblable à celui de la nuit éternelle.

Pour achever l'indication des douleurs particulières et cachées qui suivirent à Jérusalem le supplice du divin Maître, entrons dans cette maison de Béthanie où le fils de Marie aimait à s'arrêter. Nous trouvons là trois des meilleurs amis de Jésus, Marthe, Madeleine et leur frère Lazare. Ils pleurent et se lamentent depuis qu'ils l'ont vu conduit à la boucherie comme un agneau, depuis qu'ils ont vu le plus beau, le plus sublime, le plus vertueux des enfants des hommes, succombant sans murmurer sous les coups d'une atroce iniquité. Le voilà, disaient-ils, le voilà enfermé dans le cachot du Trépas! nous ne le verrons plus, venant de Jérusalem ou de Jéricho, suivre le sentier de Béthanie et passer à travers nos champs comme une radieuse bénédiction! A son approche, nos oliviers et nos figuiers inclinaient leurs branches, nos arbustes devenaient plus verdoyants, nos fleurs avaient plus d'éclat et de parfum, les oiseaux des buissons étaient plus mélodieux, et la brise qui descend de la montagne des Olives semblait soupirer autour de nous un cantique! Oh! que nos champs sont aujourd'hui pâles, muets, déserts! Nous ne le verrons plus, notre divin ami, franchir le seuil de notre demeure avec un sourire plus doux que le rayon du matin, prendre place au milieu de nous et partager notre pain! Notre oreille ne s'ouvrira plus à ce langage auquel ne ressemblait aucun autre langage, et qui versait dans nos âmes la vie, l'espérance et la paix! Désormais la tristesse et la solitude habiteront sous ce toit qui ne s'illuminera plus de sa présence, qui n'entendra plus le son de sa voix. Notre demeure sera plus sombre que le rocher dans les flancs duquel on a creusé sa prison funèbre... Oh! que ne pouvons-nous être enfermés avec lui! La nuit de son tombeau serait meil-

leure pour nos cœurs que la lumière du jour dans cet univers d'où il est sorti!

Telles étaient sans doute les plaintes de la maison de Béthanie, maison bénite où se sont passées les scènes les plus suaves de l'Évangile, et dont le pèlerin cherche aujourd'hui l'emplacement. On doit penser que Lazare consolait ses sœurs et leur faisait entendre que tout n'était pas fini; lui, le ressuscité de Béthanie, aurait-il pu croire que celui dont la voix avait eu la puissance de réveiller les trépassés, resterait à jamais garrotté dans les liens de la mort?

Il n'y a pas dans l'histoire du monde un espace de temps aussi solennel que celui pendant lequel le fils de Marie est couché au sépulcre; l'univers moral paraît comme en suspens; la vérité, en quelque sorte, n'existe pas encore pour les hommes; elle attend un dernier témoignage. Les germes laissés par la parole du Christ sur le chemin de Galilée et de Judée, sont menacés d'une mortelle immobilité; la peur a dispersé les disciples : Matthieu et Cléophas s'entretiennent avec tristesse sur la route d'Emmaüs; les prédications de Jésus, destinées à changer la face du monde, viennent de mourir peut-être au pied du rocher sépulcral; ce tombeau neuf, où Joseph d'Arimathie a voulu ensevelir le corps du Nazaréen, ce lit de mort creusé au coin d'un petit jardin, à peu de distance du Calvaire, a le secret de l'immense révolution morale qui va ouvrir au genre humain de nouvelles voies. Mais, le troisième jour, quand le divin Mort se souleva du fond de sa tombe ainsi qu'un héros qui s'échappe victorieux des bras d'un ennemi, la vérité resplendissait sur le monde comme le soleil à son midi.

Jésus ressuscité se montra aux apôtres, à ses amis, à cinq cents fidèles en Galilée; tous ceux qui avaient cru en lui avant sa mort, furent embrasés d'amour et de dévouement pour sa doctrine. En passant par le sépulcre, le Christ semblait avoir laissé quelque chose de sa nature humaine; il rompt le pain avec les deux disciples d'Em-

maüs, mais bientôt il s'évanouit à leurs yeux (1); il donne du pain et du poisson à ses disciples au bord du lac de Génésareth, demande à Simon-Pierre s'il l'aime, et lui demande de paître ses agneaux et ses brebis, puis il se dérobe aux regards de ses apôtres. Pendant les quarante jours qui suivent sa résurrection, son séjour en Judée n'est qu'une succession d'apparitions fugitives; l'existence de Jésus est pour ainsi dire flottante entre la terre et le ciel, et comme si, après son immense victoire sur la mort, il eût revêtu trop de gloire pour garder les formes mortelles, le Dieu seul était resté.

A partir de cette époque, le doute règne sur la destinée de la mère du Sauveur; les quatre évangélistes n'en parlent plus. Malgré leur silence, on peut croire que Marie fut une des premières amies de Jésus à le reconnaître après sa sortie du tombeau, et qu'au moment de l'ascension glorieuse, elle suivit de l'œil le plus longtemps le Christ remontant vers l'éternelle demeure. D'après des traditions incertaines, mais dignes de respect, la Vierge, fuyant la persécution, se retira à Éphèse, accompagnée du disciple bien-aimé et de Madeleine; elle passa plusieurs années dans les pays d'Ionie, tout peuplés de dieux condamnés à la ruine par son fils crucifié sur le Golgotha. Si Marie alla mourir à Jérusalem, elle s'embarqua probablement au rivage où Smyrne montre aujourd'hui ses minarets et ses coupoles; elle avait pu se reposer, en passant, à l'ombre des saules du Mélès, père d'Homère. Dans sa traversée sur les mers de la Grèce, elle vit les îles de Chio, de Lesbos, de Cos, de Délos, de Rhodes et de Chypre. A l'aspect de Pathmos, Jean, le fidèle compagnon de Marie, ne pensait pas qu'un jour il serait proscrit sur ce pâle rocher de l'Archipel, par l'arrêt d'un empereur romain. De pieuses traditions racontent que la Vierge ne resta point dans les ténèbres du sépulcre, et que les anges emportèrent au ciel ses dépouilles. Nous avons visité, dans la partie septen-

(1) Saint Luc, chap. 24, vers. 31.

trionale de la vallée de Josaphat, un vaste souterrain qu'on appelle le *Tombeau de la Vierge;* c'est là qu'avaient été déposés, dans les flancs du roc, comme nous l'avons déjà dit, les restes d'Anne et de Joachim; c'est là aussi, ajoute-t-on, qu'avait été enseveli le corps de leur fille. S'il est vrai que les dépouilles de Marie ne soient pas demeurées sur la terre, Jérusalem a deux tombeaux qui n'auront rien à rendre au dernier jour de l'univers. Après avoir suivi la Vierge à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, au Calvaire et dans sa vie errante et pauvre à travers l'Ionie, on aime à voir son nom, invoqué dans toutes les langues d'ici-bas; on aime à voir l'accomplissement de ses propres paroles, quand elle disait dans son hymne : *Toutes les nations me proclameront heureuse*, et la cloche de l'*Angelus*, qui trois fois par jour salue Marie, prend alors un caractère plus sublime et plus touchant.

Que n'aurions-nous pas à dire du Christ si, franchissant tout à coup les siècles, nous passions de son humble vie esquissée en quelques pages rapides à cet empire universel et glorieux conquis avec sa croix, jadis instrument d'opprobre! Sa domination établie sur les débris de tout ce qui fut grand, ses louanges chantées au couchant et à l'aurore, au septentrion et au midi, la prière qu'il avait enseignée à quelques disciples répétée chaque jour partout où il y a des hommes, le monde libre et meilleur par la puissance de sa loi, devenue la condition de vie des sociétés; quel frappant spectacle et quelle œuvre immense! On a beau parler aujourd'hui de la fin du règne du Christ et des funérailles de la vieille foi; on a beau vouloir mettre à la place du Dieu toujours debout, des dieux nouveaux qui s'écroulent les uns sur les autres et se précipitent dans une même poussière, l'autel de la Rédemption n'a pas cessé de resplendir, et les parfums de la prière montent toujours sous les voûtes du temple. Les ravages de l'ouragan ont été terribles dans le champ des croyances, mais des âmes, et de grandes âmes fleurissent encore sous la rosée des saintes inspirations. Notre monde moral s'offre à nous

comme cette épaisse forêt dont nous parle l'Homère de l'Allemagne, et qui ondoyait sur les flancs d'une longue chaîne de montagnes ; une main perfide y a déposé un brandon ; les arbres morts se sont embrasés les premiers ; puis la flamme a dévoré ceux dont la séve était moins abondante ; quand elle s'est arrêtée, le vert manteau des montagnes n'a plus été qu'un amas de cendres : mais honneur et gloire aux grands cèdres restés debout, et qui portent leurs têtes majestueuses vers les nuages encore teints du reflet de l'incendie !

CHAPITRE XVII.

Les différentes sectes israélites : les pharisiens, les saducéens, les esséniens, les galiléens, les hérodiens, les thérapeutes, les cabalistes. — Considérations diverses sur l'enseignement chrétien.

Il nous faut poursuivre notre appréciation de la doctrine du fils de Marie, et nous devons parler d'abord des sectes ou écoles israélites qui se disputaient l'empire religieux et philosophique, à l'époque où Jésus commença sa prédication.

Durant les siècles écoulés avant la captivité de Babylone, quand retentissait la voix des prophètes avec la suprême puissance de l'inspiration divine, il n'y avait point de sectes israélites. On se bornait à lire la loi, on ne l'interprétait point; les docteurs ne s'établissaient point les juges particuliers du sens de l'Écriture; la moindre dissidence religieuse eût été anéantie par l'imposante autorité des prophètes (1). Ceux qu'importunait le joug de la loi ne cherchaient point à l'accommoder à leur guise, mais la repoussaient entièrement; voilà pourquoi il y eut, à ces diverses époques, un frénétique amour de l'idolâtrie et pas une seule tentation de réforme religieuse ne se montra. Dans les temps qui ont suivi le retour de la nation cap-

(1) Cuneus, République des Hébreux, chap. 17.

tive, la prophétie est muette, on n'entend plus ces grandes voix qui parlaient au nom du Seigneur. Les sages d'Israël ne sont plus là pour exercer leur incontestable suprématie spirituelle. En l'absence de ce grand pouvoir régulateur, la libre interprétation des Écritures donna naissance à des opinions, à des associations diverses; il y eut alors une sorte de protestantisme hébraïque; comme on s'était jeté auparavant dans le culte des idoles par opposition directe contre l'immuable caractère de la loi, on n'eut plus besoin de se précipiter vers cette extrémité opposée, et l'essor indépendant des esprits produisit des sectes à la place de l'idolâtrie.

Dans le chapitre précédent, il a été plus d'une fois question des pharisiens, dont le nom veut dire *séparation, distinction;* c'est la secte dont il est particulièrement parlé dans l'Évangile, et c'est celle qui se montra le plus constamment et le plus violemment hostile contre le Sauveur. Voyons donc ce qu'elle était, et, pour cela, interrogeons le peu de documents historiques qui peuvent nous donner quelques lumières.

Josèphe (1) nous apprend que les pharisiens menaient une vie simple; qu'ils étaient opiniâtres dans leurs doctrines, et que leur respect pour les vieillards les portait à ne jamais les contredire. Tout en soumettant les choses humaines à la volonté de Dieu, ils comprenaient que l'homme était suffisamment libre d'aller à la vertu ou au vice, et le rendaient responsable de ses propres œuvres; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à des récompenses et à des châtiments futurs. Selon leur opinion, mêlée aux traditions pythagoriciennes, c'est en d'autres corps, plus subtils et plus glorieux sans doute, que devaient passer les âmes des justes. Leur manière d'honorer et de prier Dieu plaisait fort à la multitude. « Des villes entières, ajoute « Josèphe, rendent témoignage de leur vertu, de leurs « mœurs et de leurs discours. » Les pharisiens avaient

(1) Antiquités judaïques, livre 18, chap. 2.

des statuts ou traditions qu'ils tenaient de leurs aïeux, disaient-ils, et qu'ils observaient rigoureusement. La portion pauvre de la nation juive s'était ralliée à leurs enseignements; l'ascendant qu'ils avaient pris sur elle leur donnait une grande consistance politique; ils comptaient beaucoup de prêtres dans leurs rangs, et le peuple les suivait, même en opposition avec les rois et les grands sacrificateurs de Jérusalem. Il était utile, pour le gouvernement de la Judée, d'avoir les pharisiens pour amis, très-dangereux de les avoir pour ennemis. Jean Hircan, en se séparant d'eux, s'était trouvé sans force, et ce fut surtout l'intervention des pharisiens qui fit passer aux mains d'Hérode la royauté des derniers descendants des Machabées.

La morale, la religion des pharisiens résidait dans les actes extérieurs, et pas du tout dans la conscience intime de l'homme; ils croyaient avoir atteint la perfection suprême en s'attachant strictement à la lettre de la loi; leur piété n'était trop souvent qu'un déguisement hypocrite. Ils portaient le masque de la vertu. Le peuple qui, d'ordinaire, ne s'arrête qu'à l'écorce de la vie, s'occupait peu de pénétrer dans l'âme de ces austères comédiens. L'historien juif lui-même parle de leur vertu avec une complète bonne foi : remarquons d'ailleurs que l'éducation générale des Israélites ne leur permettait guère d'interroger en religion les replis du cœur. Les pharisiens avaient une existence de quatre siècles quand Jésus vint arracher le masque de leur figure et les frapper dans leur orgueil. L'Évangile nous offre la peinture la plus vraie de leurs mœurs et de leur caractère. Jean-Baptiste, prêchant et baptisant au désert du Jourdain, les avait déjà traités durement : quelques-uns d'entre eux lui demandaient le baptême. « Race « de vipères, leur disait le précurseur, qui vous a appris « à fuir les châtiments de l'avenir ? » Le fils de Marie, faisant allusion à leur ardeur du prosélytisme, leur disait qu'ils couraient la terre et la mer pour gagner à eux un seul homme. Les pharisiens se scandalisaient de voir Jésus assis dans les festins avec des publicains et les gens de

mauvaise renommée. « Ce sont les malades qui ont besoin du médecin, leur répondait le Christ, et non pas ceux qui se portent bien ; je ne suis pas venu pour appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »

Les pharisiens se gardaient de manquer à aucun de leurs devoirs dans le temple, et se mettaient plus en peine des sentiments intérieurs. « Si vous vous souvenez à l'au-« tel que votre frère a quelque chose contre vous, leur « disait le Sauveur, laissez-là votre offrande et courez « vous réconcilier avec lui. » Moïse avait demandé *œil pour œil, dent pour dent*, et le fils de Marie recommandait de ne pas se défendre, et de tendre l'autre joue après avoir reçu un soufflet. On trouve bien çà et là dans les anciennes Écritures quelques vestiges d'une tendance au pardon ; le Seigneur avait ordonné dans Zacharie de ne pas *se ressouvenir de la méchanceté de son prochain* (1), et avait annoncé ailleurs que *c'est à lui qu'appartient la vengeance.* Toutefois, c'étaient là des intentions écrites sans prescription formelle; nulle peine n'était prononcée contre celui qui gardait une rancune ou vengeait un affront, et les pharisiens étaient loin de chercher à réaliser les intentions de la loi. Le Christ les étonnait et les confondait en leur commandant d'aimer leurs ennemis, de bénir ceux qui les maudissaient, de faire du bien à leurs persécuteurs.

Les pharisiens donnaient l'aumône à son de trompe, se montraient publiquement avec un visage pâle pour attester leur jeûne, et le Sauveur voulait que la main gauche ne sût pas ce que faisait la main droite ; il réprouvait les abstinences pratiquées par ostentation. Si la toute-puissante charité du Christ éclatait par quelque miracle le jour du sabbat, les pharisiens en témoignaient leur mécontentement. Ce qui les frappait, ce n'était point le bienfait du divin Maître, mais ce qu'ils appelaient la violation du jour sanctifié. Jésus leur disait qu'au jour du sabbat, ils délivreraient une brebis tombée dans un fossé, et qu'un

(1) Malitiam proximi sui unusquisque ne recogitet.

homme valait bien une brebis ; il leur apprenait que le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat. Tous ces hommes de fausse vertu, le fils de Marie les comparait à des sépulcres blanchis, beaux en dehors, et n'enfermant que de la pourriture. Il leur reprochait d'obliger les autres à des devoirs qu'ils ne songeaient point à remplir eux-mêmes, et de refuser de toucher du bout du doigt les fardeaux dont ils chargeaient les épaules de leurs frères. Ils recherchaient partout les salutations, les marques de respect, les premières places et voulaient être appelés maîtres, pères et docteurs. Jésus leur répétait qu'il fallait se faire petit pour entrer dans le royaume des cieux, et se faire le serviteur de tous pour devenir grand parmi les hommes. On se rappelle la parabole du pharisien et du publicain, tous les deux montés au temple pour y adresser leur prière à Dieu. L'enseignement du Fils de Dieu humiliait cette secte superbe et la réduisait perpétuellement au silence ; aussi nourrissait-elle contre lui une rage ardente, et les pharisiens qui, parfois, avaient été assez forts pour dicter la loi aux rois, ou même pour les précipiter du trône, contribuèrent le plus à la condamnation et à la mort du Dieu caché.

L'école des saducéens, fondée par Sadoc, aussi ancienne que celle des pharisiens, unie à elle contre Jésus, ne partageait pas les mêmes doctrines; leur parti était moins nombreux et se rencontrait surtout dans les classes riches. Plus agréables aux rois que les pharisiens, ils avaient des emplois et des honneurs, mais les pharisiens, disposant du peuple, les surpassaient de beaucoup en pouvoir. Les saducéens croyaient que l'âme périssait avec le corps, appliquant la doctrine de l'immortalité ou de la résurrection, non pas aux âmes, mais aux races; ils niaient la puissance du destin et toute espèce d'inspiration surhumaine, soutenaient que le bien ou le mal dépendent seulement de nous-mêmes (1), et que Dieu ne prend pas

(1) Josèphe, Histoire des Juifs, livre 13, chap. 9.

garde à nos actions; que la seule obligation était d'observer la loi sans reconnaître plus de sagesse à ceux qui l'enseignent (1). La dureté et l'humeur farouche caractérisaient leurs rapports entre eux, bien différents des pharisiens qui se traitaient tous en amis et en frères, et ne s'écartaient jamais des formes douces et affectueuses. Les saducéens figurent souvent dans l'Évangile à la suite des pharisiens; et le Christ les enveloppe dans la même réprobation. Un jour des partisans de cette secte qui niait la résurrection, dans l'espoir d'embarrasser le Sauveur, lui proposèrent la question suivante :

« Maître, lui dirent-ils, Moïse a écrit : Si le frère marié meurt sans enfant, son frère est obligé d'épouser la veuve pour donner une postérité au mort. Or il y avait sept frères dont le premier était mort sans enfant; le second épousa la veuve et mourut sans avoir un fils; ainsi firent le troisième et les autres, et tous les sept quittèrent ce monde sans postérité. Enfin après eux tous, la femme mourut aussi. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel des sept frères sera-t-elle l'épouse après l'avoir été de tous successivement?—Les enfants de ce siècle se marient, leur répondit Jésus, mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de la résurrection glorieuse, ne se marieront plus, n'épouseront plus de femmes, car alors ils ne pourront plus mourir; ils deviendront les égaux des anges, et comme ils seront des enfants de la résurrection, ils seront enfants de Dieu. Quant à la résurrection des morts, Moïse l'a annoncée lui-même lorsqu'étant près du buisson il a appelé le Seigneur, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Or, Dieu n'est point le Dieu des morts mais des vivants, car tous sont vivants devant lui. Alors des scribes dirent à Jésus : Maître, vous avez bien répondu (2). »

Il est une secte, la troisième des principales écoles de Judée, qui n'a laissé aucune trace dans les quatre évan-

(1) Histoire des Juifs, livre 18, chapitre 2.

(2) Saint Luc, chap. 20.

gélistes, mais qui est fort curieuse à étudier, parce qu'elle se rapproche du caractère et du spiritualisme chrétien : c'est la secte des esséniens ou esséens, dont le nom exprime leurs efforts pour la *perfection* ou la *sainteté*. Philon le Juif (1) et Josèphe (2) sont les auteurs qui en ont parlé avec le plus de détails; nous puiserons à ces deux sources pour notre appréciation rapide.

Les esséniens différaient d'abord du pharisaïsme et du saducéisme par l'absence de toute prétention politique; ce qui les préoccupait, c'était un progrès moral et non point l'envie de se mêler au gouvernement de la nation. Ils avaient trouvé ou adopté le principe de la communauté, vivaient en frères, et parmi eux il n'y avait ni riches ni pauvres; une égalité parfaite était leur première loi. Leur vie était un combat contre les voluptés et les passions; ils avaient rejeté le mariage parce que la femme leur paraissait d'une trop inconstante nature, et les soins de la famille trop embarrassants; mais ils se dévouaient aux enfants qu'on leur confiait, et se chargeaient de leur éducation et de leur vie avec une affection paternelle. Toutefois parmi eux se trouvait une classe qui adoptait le mariage, condamnant un sentiment qui, s'il était embrassé par tout le monde, aboutirait, disaient-ils, à l'extinction de la race humaine sur la terre. Les esséniens portaient des vêtements blancs comme les adeptes de Pythagore : en voyage, ils logeaient chez un de leurs frères, car les hommes de cette secte étaient répandus sur divers points, principalement dans les villages; le bruit des cités ne plaisait point à ces amis du recueillement.

Les esséniens regardaient le destin comme un pouvoir qui plane sur le monde, et mène tout à sa guise. Avec une telle idée de la condition des hommes ici-bas, on s'étonne de leur croyance aux dogmes de l'enfer et du paradis : la privation du libre arbitre doit au moins exclure

(1) Quod liber sit quisquis virt. stu.
(2) Guerre des Juifs, livre 2, chap. 12.

toute peine dans la vie à venir. Les esséniens s'interdisaient tout discours et toute occupation profanes avant le lever du soleil ; leurs entretiens ne roulaient que sur des sujets religieux. Un peu avant l'apparition de l'astre du jour, ils priaient Dieu de rendre au monde son flambeau. Après avoir passé la matinée dans le travail, ils se purifiaient dans de l'eau froide, et puis mangeaient tous ensemble et en silence : un prêtre bénissait la frugale nourriture qu'on allait prendre, et remerciait Dieu de ses dons ; il prononçait aussi une prière après le repas. Les esséniens retournaient à leur ouvrage, jusqu'au repas du soir. Leurs travaux n'avaient rien de commun avec les spéculations et les ambitions humaines ; ils se bornaient à la culture des champs. Ils étudiaient les livres qui traitaient de l'âme et ceux qui traitaient du corps ; ils s'occupaient de ce qui peut perfectionner le moral de l'homme, et s'occupaient aussi des plantes, des métaux dont les propriétés servent à la guérison des maladies. Le calme régnait dans leur demeure ; chacun y avait sa cellule, et chacun se servait soi-même. Des hommes qui ne s'étaient jamais vus se mettaient tout à coup à vivre d'une même vie, à s'aimer et à s'entr'aider. Rien ne se faisait sans l'avis des supérieurs, si ce n'est l'aumône aux pauvres, et lorsque les esséniens soulageaient les malheureux, la compassion était leur seul mobile. La douceur, l'amour de la paix, la fidélité aux promesses, formaient le caractère général des esséniens ; ils avaient peu de confiance dans les hommes qui, pour être crus, ont besoin de prendre Dieu à témoin, et s'abstenaient de jurements. Leur extrême sobriété prolongeait leurs jours : beaucoup d'entre eux vivaient jusqu'à cent ans.

Un noviciat de trois ans précédait l'admission dans leur communauté ; c'était un temps d'épreuve imposé aux postulants. Le jour de son entrée dans la salle des repas ou le réfectoire, avant de prendre place parmi ses frères, l'essénien, nouvellement admis, promettait, une dernière fois et solennellement, d'honorer et de servir Dieu de

tout son cœur, d'observer la justice envers les hommes, de ne faire volontairement aucun mal à autrui, de détester les méchants, d'assister les gens de bien, de garder la foi à tous, et particulièrement aux rois qui tiennent leur puissance de Dieu. Il promettait, en cas d'élévation à une charge publique, de ne pas maltraiter ses inférieurs, de garder les mêmes vêtements que ses autres frères, et de continuer à rester simplement leúr égal ; il promettait encore d'aimer la vérité, de ne point souiller ses mains par des larcins, de ne rien cacher à ses frères en matière de religion, et de ne rien révéler aux étrangers, même en face de la mort; de n'enseigner que la doctrine qu'il lui avait enseignée, et d'en conserver précieusement les livres ainsi que les noms de ceux de qui il les avait reçus.

La société se partageait en quatre classes : les plus jeunes entouraient les anciens d'un respect religieux. Quelques esséniens, les plus vertueux et les plus versés dans la connaissance des saintes Écritures, se vantaient d'y trouver les choses de l'avenir. Il arrive rarement, ajoute naïvement Josèphe, qu'ils se trompent dans leurs prédictions. Il n'était pas permis à un essénien de manger avec un étranger : lorsque, pour une faute grave, on le chassait de la communauté, il se trouvait réduit à vivre de l'herbe des solitudes. Afin de donner plus d'autorité à leurs arrêts, les esséniens s'assemblaient toujours au nombre de cent pour juger. Après Dieu, c'est leur législateur qu'ils révéraient le plus; celui qui en parlait avec mépris encourait la peine de mort. Nul n'observait aussi rigoureusement le sabbat que les esséniens. Ce jour-là, ils se réunissaient dans leurs synagogues, écoutant la lecture et l'explication de la loi. Au rapport de Pline, on ne rencontrait des esséniens qu'en Palestine, et leur nombre ne s'élevait pas au delà de quatre mille.

Josèphe raconte que, durant la guerre des Juifs contre les Romains, les esséniens persécutés, préférèrent mourir plutôt que de dire du mal de leur législateur et de toucher aux viandes, dont l'usage leur était défendu par leur reli-

gion. Les tourments ne leur arrachaient ni plaintes ni larmes ; ils souriaient en face des bourreaux, et, pour prix d'une fidélité courageuse, se promettaient d'immortelles félicités.

Telle était cette secte, la plus avancée des sectes israélites, et dont la morale avait pour mobile et pour principe, comme l'observe Philon, l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour des hommes. Sa gloire est d'avoir, par son esprit et ses tendances, pressenti l'Évangile et les associations monastiques. Les livres renfermant les doctrines des esséniens, le nom de leur législateur, objet d'une vénération si profonde, ne sont point parvenus à la postérité ; cela s'explique quand on songe qu'un mystère enveloppait leur association, et qu'une de leurs obligations les plus sévères était de ne pas révéler leurs enseignements aux étrangers ; on peut en conclure aussi qu'aucune intelligence vraiment supérieure ne s'était rencontrée dans la communauté des esséniens. Le secret imposé aux disciples qui composaient l'institut de Pythagore n'a pas empêché les *Vers Dorés*, ce monument des traditions et des doctrines du grand homme de Samos. Et puisque nous venons de prononcer ici le nom de cet illustre penseur de l'antiquité lointaine, observons que l'enseignement des esséniens offrait un mélange de préceptes judaïques et de théories morales empruntées aux pythagoriciens ; la philosophie grecque avait passé en Judée et frappé quelques esprits contemplatifs. En reproduisant les principaux traits qui peignent un essénien, nous nous rappelons la vie du pythagoricien, devenue le synonyme d'une vie exemplaire, selon les expressions de Platon (1). Une remarque à ajouter, c'est que l'association fondée par le vaste génie du philosophe samien, eut à lutter, comme la communauté essénienne, contre d'horribles persécutions, et qu'à la fin elle se trouva misérablement dispersée dans le monde.

(1) République.

Hérode protégeait les esséniens, nous dit Josèphe, et l'explication qu'en donne l'historien juif est curieuse. Un essénien, nommé Manahem avait vu Hérode étudier à l'école avec des enfants de son âge, et lui avait prédit qu'il règnerait un jour sur les Juifs. Le jeune écolier hésitait à croire à un tel avenir ; Manahem lui donnant un petit coup sur l'épaule, lui rappela sa parole prophétique, lui traça les devoirs d'un bon roi, et en même temps lui annonça que son impiété envers Dieu et son injustice envers les hommes souilleraient la prospérité et la grandeur de son empire. Lorsque Hérode fut roi, il se ressouvint de la prédiction de l'essénien, le fit venir pour lui demander s'il aurait au moins dix années de règne : « Vous en aurez vingt, trente, » répondit Manahem ; et le nouveau souverain des Juifs renvoya son prophète avec de grands honneurs, et depuis lors se montra toujours favorable à la communauté essénienne.

Nous nous sommes arrêté longuement aux esséniens, parce qu'on a prétendu que Jésus-Christ était sorti de leur école ; nous avons fait ressortir ce qu'il y avait d'excellent dans leurs doctrines et leurs mœurs pour nous donner ensuite toute la liberté de signaler l'immense intervalle qui les sépare de l'enseignement du Fils de Dieu.

En rejetant le mariage, les esséniens brisaient la pierre angulaire du monde social, supprimaient l'élément constitutif de la grande famille ; Jésus, apportant à la société son organisation providentielle, ennoblit et consacre le mariage, affermit les lois du foyer, introduit l'ordre et la sécurité dans le sanctuaire domestique ; il déclare que l'époux et l'épouse seront deux dans une seule chair, et répète qu'ils ne seront plus deux, mais qu'ils formeront une seule chair (1); Moïse avait permis qu'on répudiât sa femme en lui délivrant un acte de répudiation (2), et le Sauveur défend à l'homme de séparer ce que Dieu a uni.

(1) Saint Marc, chap. 10, vers. 8.
(2) Deutéronome.

La facilité du divorce amenait d'effroyables désordres dans les anciens âges. En le proscrivant, le Christ verse dans la société une puissante vie qu'elle n'avait jamais connue.

Les initiés esséniens promettaient de haïr les méchants, et Jésus conversait affectueusement avec les pécheurs et s'en allait disant que c'était pour eux qu'il était venu. Et qui donc, avant lui, avait ordonné à l'homme d'aimer ses ennemis et de prier pour eux! L'essénien ne devait pas manger avec un étranger, ne devait rien révéler de sa doctrine. Cette communauté, où se pratiquaient de hautes vertus, où se répandaient de belles lumières morales, était impénétrable et murée; les esséniens gardaient pour eux tout ce qu'ils savaient, ils cachaient en quelque sorte sous les plis de leur tunique le flambeau qui les éclairait; ces avares du monde moral faisaient perpétuellement sentinelle auprès de leur trésor pendant qu'on mourait de faim autour d'eux.

Que fait Jésus-Christ? Il n'y a pas d'étranger pour lui, et appelle tout le monde au banquet de la vérité; non-seulement il enseigne dans le temple, mais encore dans les maisons et sur les places publiques, aux bords des chemins, des fontaines, des fleuves et des mers; il recherche, il instruit toute créature faite à l'image de son Père; il n'enferme pas les salutaires clartés sous le boisseau; il n'emprisonne pas la lumière dans je ne sais quelle mystérieuse retraite, mais se montre à la terre comme le soleil s'échappant des portes du matin, et inonde l'univers des splendeurs du vrai, du juste, du beau. Dans l'association essénienne comme dans les associations philosophiques et religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Grèce, il y avait quelque chose d'étroit, de personnel, qui était infiniment loin de ce caractère civilisateur de la doctrine du Christ ouvrant ses deux bras au genre humain. On ne rencontre plus ici les lenteurs de l'initiation, il n'est plus besoin de passer des années sur le seuil de la demeure où réside un peu de vérité, et Jésus ne trace pas des limites au delà desquelles l'erreur gardera son empire; après qu'il

a lui-même rempli sa mission sans repos : « ALLEZ, dit-il à ses disciples, ALLEZ, ENSEIGNEZ TOUTES LES NATIONS. » Il portait dans le creux de la main un océan de vérité et voulut le faire déborder sur le monde.

Les esséniens avaient placé au-dessus de nos têtes un inflexible destin ; au lieu du sort planant sur les hommes, Jésus nous montre NOTRE PÈRE QUI EST AUX CIEUX. Les esséniens, comme tous les Hébreux, se regardaient comme des frères, mais c'était là une fraternité israélite ; le fils de Marie prêche une fraternité universelle. Devant cet enseignement, qui ne pouvait sortir que du cœur d'un Dieu, les préjugés de nations et de races doivent tomber, les lois de la guerre doivent s'adoucir, les haines de peuple à peuple doivent s'effacer, la civilisation doit finir par couler à grands flots sur toute la terre. Jésus-Christ ne pouvait donc pas plus sortir de l'école des esséniens qu'il ne l'aurait pu des écoles de Pythagore et de Platon ; il y a entre eux et lui une incommensurable distance ; le Fils de Dieu laisse derrière lui le législateur inconnu qui avait établi la secte essénienne, comme l'oiseau du soleil, s'élançant vers la radieuse voûte, laisse le passereau voltiger humblement autour des buissons du chemin. Du reste, il est permis d'affirmer historiquement que Jésus ne fit point partie de cette secte ; les contemporains n'auraient pas pu l'ignorer, et les gens de Nazareth, qui ne l'avaient jamais perdu de vue, n'auraient pas été aussi étonnés de la mission que ce *charpentier* de leur cité s'était tout à coup donnée.

Comme Jésus était de Galilée, ses ennemis le soupçonnèrent d'appartenir à une association galiléenne qui venait de se montrer. Un homme de ce pays, appelé Judas et un pharisien nommé Sadoc, avaient soulevé le peuple contre un recensement opéré par Cyrenius, gouverneur de la Syrie ; ils disaient que le gouverneur romain se préparait à réduire la Judée en servitude et qu'une rébellion énergique de la part des Juifs obtiendrait les secours de Dieu. Les mécontents, les méchants, tous ceux qui aimaient la

nouveauté se rallièrent au parti de Judas ; le sang coula et des crimes se commirent au nom de la liberté publique ; la guerre aux riches devint le mot d'ordre des séditieux. A la suite de longs brigandages, le parti de Judas s'était changé en une quatrième secte qui avait adopté les doctrines morales et religieuses des pharisiens. Mais un trait particulier distinguait l'association galiléenne, c'était un ardent amour pour la liberté et une haine profonde contre le pouvoir ; les *Galiléens* reconnaissaient Dieu seul pour roi ; ils étaient prêts à subir d'horribles tourments plutôt que de donner à un homme, quel qu'il fût, les noms de seigneur et maître ; ils trouvaient impie de payer le tribut aux Romains. « C'était, disaient-ils, égaler les hommes à Dieu. »

Ponce-Pilate avait fait massacrer plusieurs de ces amis passionnés de la liberté politique pendant qu'ils offraient des sacrifices. On raconta cet égorgement au Sauveur, qui se contenta de répondre : « Pensez-vous que ces malheu« reux fussent les plus grands pécheurs de toute la Gali« lée?... Il en est d'eux comme de ces dix-huit hommes « sur qui tomba la tour de Siloé et qui périrent ; croyez« vous qu'il n'y avait pas de plus coupables qu'eux à Jéru« salem (1)? » Les pharisiens et les hérodiens auraient bien voulu quelque prétexte pour jeter sur Jésus tout l'odieux qu'inspirait la secte galiléenne, et perdre ainsi le fils de Marie dans l'esprit du gouverneur romain ; c'est alors qu'ils imaginèrent d'envoyer demander au Sauveur s'il fallait payer le tribut à César. On sait la réponse qui fut faite : cette réponse fermait la bouche à ces ennemis d'un jour que le Rédempteur rencontrait sur ses pas, et posait, pour servir de règle à travers les temps, les devoirs des peuples vis-à-vis des rois.

Nous avons écrit tout à l'heure le nom des hérodiens. C'était une association ainsi appelée d'Hérode le Grand dont elle aurait voulu faire le Messie. Les victoires et les

(1) Saint Luc, chap. 13.

richesses de ce prince avaient paru à ces Juifs grossiers des signes certains qui l'établissaient le libérateur longtemps promis ; ils ne se formaient du Messie qu'une idée matérielle ; or la magnificence de l'Iduméen répondait bien autrement à leurs terrestres espérances que la divine pauvreté de l'artisan de Nazareth. Les hérodiens suivaient en matière religieuse les mêmes voies que les saducéens. L'histoire a peu parlé de cette cinquième secte israélite, et tout ce que nous savons de particulier, c'est que l'anniversaire de la naissance d'Hérode était pour elle un jour de fête solennelle.

Pour nous faire une plus complète idée de l'état des opinions religieuses à l'époque du Messie, nous sortirons de la Judée ; nous irons visiter autour d'Alexandrie et au voisinage du lac Méris, les thérapeutes dont le nom grec nous indique leurs mystiques études dans le but de guérir les maladies de l'âme. Nous ne reproduirons point ici tous les détails que nous a transmis Philon (1) sur leurs pratiques et leurs habitudes, et qui annoncent chez les thérapeutes une évidente parenté religieuse avec les esséniens. Les Juifs emmenés ou retirés en Égypte à la suite des diverses calamités tombées sur Jérusalem, avaient pu mêler les souvenirs de la loi des aïeux aux doctrines de l'institut pythagoricien, dispersé alors aux bords du Nil comme en d'autres contrées de l'Orient. Munis de ce pieux mélange, les plus fervents adorateurs de Jéhovah, donnant leurs biens, fuyant les cités, cherchaient dans les profondes retraites l'oubli des malheurs de la patrie hébraïque et un aliment à leur besoin de repos contemplatif. Ils montraient ainsi les premiers exemples d'associations monastiques dans ces contrées où Paul devait ouvrir la voie d'une perfection ascétique bien autrement divine. Les rigueurs de la vie de ces moines israélites les ont fait prendre pour des chrétiens ; mais il est certain que, longtemps avant Jésus-Christ, les thérapeutes méditaient et

(1) De la Vie contemplative.

priaient dans leurs cellules ou *semnies,* chantaient de graves cantiques d'adoration dans leurs assemblées, et mangeaient, une seule fois par jour, après le coucher du soleil, du pain et des racines assaisonnées d'un peu de sel. Philon nous apprend que les thérapeutes recevaient parmi eux des femmes au déclin de l'âge et vouées au célibat ; ils avaient, après chaque période de sept semaines, une fête qui se terminait par des chœurs de danses sacrées ; ces danses, dit Philon, offraient une image des chœurs et des harmonies célestes. Les thérapeutes étaient fort avancés dans le spiritualisme et la mortification de la chair. Lorsque saint Marc fonda une église à Alexandrie, il trouva dans l'association des thérapeutes une préparation heureuse à recevoir l'enseignement chrétien.

Au milieu des écoles ou des partis hébraïques que nous venons d'apprécier, il existait une sorte d'association philosophique et religieuse ayant son système particulier pour l'explication de Dieu et du monde, et qui était regardée comme dépositaire du sens caché des Écritures : c'étaient les cabalistes. Il ne nous appartient pas de nous en occuper longuement, car nous ne pourrions trouver dans leurs doctrines le moindre rapport avec la mission religieuse du fils de Marie : mais il importe de les mentionner. Les cabalistes, comme leur nom (1) l'indique, recevaient par initiation des enseignements qui restaient secrets. En partant de l'idée que chaque passage des livres saints renferme un sens visible et un sens caché, il se lançaient dans l'immensité des spéculations incertaines. Un recueil (2) imprimé dans la dernière moitié du XVIIe siècle nous a transmis ce qui a été écrit sur la cabale Rabbinique : ce sont d'épaisses ténèbres amassées par les caprices de l'imagination d'Orient. Une comparaison tirée d'un ancien fragment cabalistique nous fait comprendre comment les hommes de cette école expliquaient Dieu et l'univers. La

(1) *Kabla* veut dire en hébreu *réception.*
(2) Knorrius de Rosenroth : Kabala denudata.

matière n'est pour eux qu'une certaine forme accommodée à notre organisation ; ils supposent une substance éternelle qu'ils appellent *la lumière de l'infini ;* elle circule dans l'univers *par des canaux qui s'arrosent et s'illuminent mutuellement jusqu'à la splendeur et à la bénédiction de tout le monde*, semblable au sang coulant de l'une à l'autre veine et entretenant ainsi la vie dans le corps de l'homme. Ce système d'un tout éternel soutenu, animé, vivifié par une séve immense, c'est le panthéisme tel que l'enseignaient Xénophane de Colophon, Démocrite, Épicure, Straton, tel que Spinosa l'a renouvelé il y a deux siècles et qu'on le reproduit encore de nos jours (1). Les cabalistes avaient imaginé des séries ou des chaînes par lesquelles on pouvait remonter des choses inférieures aux choses supérieures, de la terre au ciel. Nous ne dirons rien de la cabale magique ou pratique qui naquit de la cabale spéculative et qui s'est perpétuée sous des noms divers en Orient et en Occident.

Telles étaient ces écoles ou associations hébraïques qui, de loin, se perdent si obscurément autour de la rayonnante image du Sauveur du monde. Il nous fallait constater l'état des esprits et des doctrines en Judée et en Orient alors que ce jour de vérité se levait si beau.

Ceux qui croient attaquer la divinité du christianisme en y découvrant des rapports avec les philosophies anciennes et les enseignements précédents, ne l'ont jamais compris. Jean-Baptiste n'a pas été le seul précurseur du Christ. Durant les quatre mille ans antérieurs, chaque

(1) Dans un petit écrit récent de M. Lamennais, intitulé : *De la Religion*, nous trouvons une définition de la création, tout à fait conforme à la pensée et à l'image de l'ancienne école cabalistique : « . . . La force, la forme dans ses innombrables variétés, la vie qui « en est le lien, y circulent (dans la création), en quelque manière « comme la séve dans la plante, comme le sang dans les animaux, « d'un mouvement qui ne s'arrête jamais : et de ce mouvement éter- « nel, universel, résulte, par l'union des êtres entre eux et avec « leur auteur, que perpétuellement il opère l'unité de la création, « qui se résout dans Dieu même. » Ceci est donc une nouveauté philosophique qui date de vingt-cinq siècles !

vérité qui est entrée dans l'esprit de l'homme a été comme un bienfait du ciel pour remettre le monde en des routes meilleures. Depuis Moïse, à qui Dieu avait parlé comme un ami parle à son ami, jusqu'à Platon qui, dans un prophétique rayon de génie, vit le Juste mis en croix, jusqu'à Philon, l'illustre Juif d'Alexandrie, dont les traités renferment une si haute morale, tout homme mis en possession de quelques clartés, de quelques notions utiles au genre humain, a été comme providentiellement chargé de préparer la voie du Seigneur : Jésus se montre à nous comme la représentation magnifique de la vérité universelle oubliée, perdue ou dispersée, comme l'adorable complément de tout ce que le monde a jamais pressenti de grand et de vrai.

Cette doctrine n'est pas nouvelle : cent cinquante ans après la mort de Jésus-Christ, saint Justin, le philosophe de Sichem, dans sa première apologie adressée à l'empereur Antonin le Pieux, disait que, même avant la naissance du Sauveur, il y avait eu des chrétiens, parce que, ajoutait-il, Jésus-Christ est le verbe de Dieu et la raison dont tout le genre humain participe, et ceux qui ont vécu suivant la raison sont chrétiens.

Les lumières qui se sont montrées en Palestine à l'approche du Verbe incarné, ont précédé sa gloire, mais ne l'ont point diminuée. Chaque matin, l'univers nous offre une image de ce qui s'accomplit alors, et c'est là une loi de l'harmonie éternelle. On ne passe pas tout à coup de la nuit au soleil ; des clartés courant dans l'espace vous avertissent que la venue du grand astre est prochaine ; l'horizon blanchit et s'illumine. Ainsi des rayons précurseurs annonçaient Jésus-Christ, ce soleil de la création morale.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Que de choses nous aimerions à redire pour saluer cet Évangile qui se dresse sur l'univers comme un drapeau de lumière, de consolation et de liberté!

Ce fut une étonnante parole que celle qui fut entendue un jour sur la colline des Béatitudes, à peu de distance du lac de Génésareth : « Heureux ceux qui pleurent! » disait la divine voix. Jusque-là, on avait dit : « Heureux les riches! « heureux les puissants ! heureux ceux qui, par l'opulence « ou par la force, font de leur vie un enchaînement de dé- « sirs remplis, d'ambitions rassasiées ! » Mais qui eût songé à proclamer le bonheur dans les larmes, dans les afflictions? L'antiquité païenne était sans entrailles; elle interdisait la pitié comme une lâcheté; les vaincus, les pauvres, les infirmes, tous les hommes déshérités des biens de la vie étaient réprouvés; la faiblesse et la souffrance n'avaient guère le droit de s'adresser aux dieux; les maîtres de l'Olympe ne regardaient avec complaisance que les dominateurs et les forts. On peut dire qu'ils aimaient surtout ceux qui n'avaient pas besoin d'eux; ils souriaient aux grandeurs et aux joies de la terre, jamais aux visages

abattus, aux pâles fronts sillonnés par les durs travaux. Puis, voilà qu'on enseigne que la douleur est un bien, qu'elle est sainte et féconde, qu'elle ennoblit l'homme et le prépare aux plus hautes destinées; qu'elle n'est point un signe de honte et de délaissement, mais un sceau d'élection et de gloire, une mystérieuse loi qui ferme l'abîme et ouvre les cieux. Oui, vraiment, c'était là une *bonne nouvelle* annoncée à l'univers. Les dieux anciens avaient rejeté de leur face les trois quarts et plus du genre humain. Le Dieu nouveau appelait à lui, avec des accents de miséricorde et d'amour, l'humanité tout entière. Le paganisme et le christianisme se trouvent appréciés par ce seul fait; l'invention humaine et la révélation divine sautent aux yeux.

Une remarque à faire, c'est que, pendant quatre mille ans, le genre humain fut sans consolateurs. Alors, comme aujourd'hui, on voyait tomber dans les bras de la mort, ses amis, sa famille, et nul n'avait le secret d'adoucir les blessures du cœur. On se séparait des compagnons et des soutiens de ses jours; ce qu'on avait chéri disparaissait dans le silence d'une impénétrable nuit, dans la morne profondeur d'un tombeau; les vers, hideux convives du sépulcre, dévoraient les objets d'une vive affection; on restait seul, on ne retrouvait plus autour de soi ces regards, ce sourire où se peignait une âme bienveillante ou tendre; on n'entendait plus ces voix qui tour à tour apportaient les conseils de l'expérience, les douces assurances de l'amitié : la mort laissait dans une effroyable solitude celui qu'elle n'avait pas voulu frapper; auprès de lui venait bourdonner la parole humaine, impuissante et glacée; elle le plaçait dans l'alternative du désespoir ou de l'oubli, qui est une seconde mort! Oh! comme la sensibilité souffrait dans l'ancien monde! comme les cœurs aimants devaient se briser! Rien alors de plus épouvantable que le cercueil; une ténébreuse confusion enveloppait les doctrines de la vie à venir, et le trépas était une séparation toute pleine d'inexprimables angoisses. Durant qua-

rante siècles, les hommes ont versé sur les tombeaux des larmes sans espérances.

Si les consolateurs manquaient au genre humain autour des cercueils, ils lui manquaient aussi dans les pénibles luttes contre la faim, contre les souffances, contre l'iniquité. Pas un coin de terre, pas un coin du ciel d'où pût venir une douce parole aux misérables mortels condamnés aux tortures d'ici-bas. L'aveugle loi du destin, sous laquelle ils se croyaient placés, était un tyran qui mettait sa joie dans les gémissements, les ruines, les funérailles : c'était le génie du mal se faisant le pasteur des hommes; c'était quelque chose de pareil à ce monstre dont nous parle le poëte, qui dévorait dans son antre des créatures humaines. Les enfants de la terre s'en allaient comme des bêtes de somme sous le bâton d'un farouche gardien, ou vivaient comme des esclaves travaillant dans le domaine de celui qui les a achetés. Les clartés du génie sortirent de temps en temps du fond de cette masse humaine, comme pour rappeler aux oppresseurs que les multitudes, parquées ainsi qu'un vil bétail, étaient des hommes, et que si la royauté de la force grondait sur leur tête avec la terreur de la foudre, il y avait une autre royauté, celle de l'intelligence, qui aimait à resplendir dans les rangs des opprimés.

Béni soit le christianisme, qui descendit comme un consolateur universel, qui changea chaque plainte en espérance, et fit des souffrances comme un cortége de jeunes immortelles chargées d'accompagner l'homme dans son pèlerinage vers Dieu ! Béni soit cet enseignement sublime par lequel les morts ne sont plus que des absents ayant pris les devants dans l'éternité ; enseignement divin qui nous montre dans le tombeau un grand révélateur, dans le trépas une transformation radieuse, qui, au lieu de briser les liens du cœur, l'intimité des intelligences, les resserre et les rend plus forts, en les affranchissant du poids corporel; enfin qui établit entre le monde visible et le monde invisible une communauté de

sentiments et de pensées dont le charme est de l'extase !

La langue qui se parle au milieu des bruyantes agitations de la terre ne pourra jamais redire les entretiens sacrés avec un père ou un ami chrétien, parti pour les demeures éternelles : on l'associe à ses joies et à ses peines, on l'interroge et on l'écoute; la mort lui a donné un caractère auguste, qui lui assigne un rang parmi les esprits des cieux, et nous lui demandons, avec plus de confiance qu'autrefois, des conseils et son aide. Nous repassons en sa compagnie les jours et les événements évanouis, nous les apprécions mieux, nous les jugeons comme des hauteurs célestes. Si nous l'interrogeons sur les choses présentes, il nous semble lui entendre révéler d'importants secrets. Sa voix tant aimée nous arrive du séjour de la paix et de la lumière, et quelque chose des régions qu'il habite passe en nous : c'est un rayon qui traverse nos ténèbres. O sainte harmonie entre nous et l'ami qui n'est plus! Nous le plaçons partout dans notre vie morale, partout devant nous, autour de nous, dans la création. Esprit vivant au sein de Dieu, il a l'infini pour domaine : pourquoi ne le chercherions-nous point de fleur en fleur, de forêt en forêt, d'étoile en étoile, le matin, dans les premiers rayons qui s'élancent comme des flèches enflammées, et, au soleil couchant, dans les magnifiques nuages d'or qu'on prendrait pour la porte du paradis?

Le penseur qui aura le plus creusé le sol moral, qui aura le plus profondément réfléchi sur les misères de ce monde, comprendra le mieux l'excellence de la doctrine chrétienne et la magnificence des trésors que l'Évangile nous a révélés. Pour avoir la mesure de l'immense bienfait de l'enseignement chrétien, il faudrait qu'il fût possible de voir défiler devant soi toute la multitude des afflictions humaines. Mais est-il donné à l'œil de quelqu'un d'entre nous de compter toutes les douleurs d'ici-bas ? Dieu seul, lui qui voit ce qui est caché dans les entrailles du globe et dans les mers profondes, connaît tous les maux, tous les supplices, toutes les agonies des cœurs mortels. Et si

on pouvait, par un effort du génie, se représenter un moment l'universalité des afflictions humaines dans leur réalité, on s'enfuirait épouvanté, cherchant un refuge contre ce spectacle inénarrable. Ce n'est pas uniquement de la tombe, des séparations du trépas que naissent les déchirements intérieurs, la mort frappe des coups dont notre nature est ébranlée; mais parfois le malheureux invoque la mort! La Vie a, autant que le Trépas, des dents qu'elle enfonce dans l'âme; seulement le sang de ces blessures-là coule en silence : chaque homme, quel qu'il soit, emporte avec lui sa secrète peine; il la promène à travers les fêtes de la terre, et l'invisible flèche suspendue à ses flancs ne le quitte jamais. Voyez, il y a de l'ombre sur tous les fronts; elle est plus ou moins noire, selon qu'il règne dans la conscience plus ou moins de sérénité : la souffrance a son ombre comme la montagne a la sienne. Si donc toutes ces douleurs réunies se montraient à découvert, si la vallée de larmes, se dépouillant de ses voiles menteurs, de ses fleurs sans parfum et sans racines, nous apparaissait dans son entière vérité, nous nous trouverions face à face avec un abîme où gronde une éternelle tempête, et tous les bruits que nous entendrions aux quatre coins de la vaste demeure éclairée par le soleil, seraient des notes plaintives, des gémissements. La peinture de cet immense gouffre vivant dépasserait toute puissance d'artiste ou de poëte : le pinceau, la plume ou la lyre tomberait des mains!

Instinct étrange! l'homme qu'un souffle peut abattre, comme pour se venger de la fragilité de ses jours, n'aspire qu'à détruire, et la foi religieuse qui apporte un remède à ces maux infinis, a d'incessantes guerres à soutenir! Ce n'est plus la haine qui l'attaque, c'est une sorte d'inquiétude philosophique lasse d'admirer et d'aimer ce qui a été, et demandant à la science ou à la contemplation quelque chose de nouveau : c'est la rébellion de l'esprit contre le joug des autorités anciennes. Il y a encombrement de théories nouvelles et de systèmes rénovateurs;

on nous répète que le catholicisme, cette vaste et magnifique expression de notre passé religieux, ne suffit plus au besoin des générations nouvelles, et qu'après avoir salué de loin tous ces souvenirs de la piété naïve de nos pères, il faut s'aventurer vers d'autres rivages, vers d'autres cieux; semblable à saint Christophe qui avait porté son dieu, sur ses épaules, de l'autre côté de la rivière, le novateur religieux veut se charger de la pensée du Christ pour la porter de l'autre côté des temps!

Plusieurs se trompent sur le caractère et la nature de la religion catholique, la religion des aïeux; ils n'y voient qu'une forme nécessairement destinée à recevoir des modifications diverses selon les vicissitudes des siècles. Le catholicisme n'est pas comme un vêtement du Christ qui peut changer ainsi que toutes les images du monde extérieur, c'est la doctrine chrétienne elle-même enseignée aux hommes par une autorité constituée au nom du Dieu rédempteur. Cette doctrine étant la vérité, doit rester éternellement la même, parce que la vérité demeure une et immuable au-dessus de la vie et du temps, au-dessus des tourbillons de poussière que fait l'erreur, au-dessus des bouleversements perpétuels qui s'accomplissent dans le monde. Il n'est donc pas philosophique, pas logique, pas admissible de dire qu'il puisse y avoir une nouvelle vérité religieuse appropriée à chaque grande époque de l'histoire de l'humanité. L'Évangile, tel qu'il a été prêché depuis dix-huit siècles, suffira pour éclairer la grande caravane humaine jusqu'à ce que, sortant des déserts de la vie, elle parvienne à l'éternelle et radieuse montagne où Dieu réside. Il n'y a ni découverte, ni révolution, ni crise morale qui puisse prendre au dépourvu ce guide immortel qu'on nomme l'Évangile.

« Nous voulons le Christ, nous direz-vous, nous ne « voulons pas marcher sans le Christ; mais notre Jésus se « transforme selon le temps, et reprend perpétuellement « son œuvre dans l'intérêt du monde qu'il veut sauver. » — Qu'est-ce qu'un Dieu que vous condamnez à travailler sans cesse, à souffrir sans cesse, à recommencer sans cesse

sa tâche de rédempteur, tant qu'il y aura des hommes s'agitant sur la terre ! Qu'est-ce qu'un Sauveur divin que vous condamnez à passer et à repasser toujours par la voie douloureuse; et qu'est-ce donc que l'homme pour qu'il lui faille un Dieu éternellement en croix sur le Calvaire !! C'est peu pour vous que le pasteur céleste ait péniblement porté la brebis sur l'épaule durant sa vie mortelle ; il faut qu'il redescende des cieux pour se charger du genre humain, brebis vagabonde, et la porter à travers les âpres solitudes et les durs sommets jusqu'à la fin des temps! Ce n'est pas ainsi qu'un Dieu peut agir, et nous serions impies en le liant, comme un esclave, au mouvement des humains. Efforçons-nous de mieux comprendre Dieu, et nous n'aurons plus le malheur de le réduire à d'aussi misérables proportions. La lumière chrétienne, depuis qu'elle est descendue sur les infirmités de l'intelligence humaine, resplendit dans l'immensité du monde moral. Dieu a fait son œuvre d'amour, et maintenant il appartient à l'homme de ne pas rendre inutile le sang versé sur le Golgotha. D'après votre avis, le Père d'en haut devrait nous sauver malgré nous; que deviendrait alors la liberté humaine?

Le Christ des catholiques n'est pas un dieu relégué au fond des vieux siècles comme une idole au fond d'un vieux temple oublié. Il n'est point resté en route et ne s'est pas effacé comme un souvenir de légende; il est encore le Dieu dont la doctrine plane sur le monde et le console; à ses pieds les nations passent et se renouvellent, et la victoire du Sauveur dure toujours. Votre progrès ne veut pas de notre Dieu, tel qu'il est adoré aujourd'hui encore par tant de millions d'hommes, dans les basiliques, dans les chapelles, sous la hutte du sauvage, aux dernières limites de l'univers connu. Dites-nous en quoi le Dieu des catholiques pourrait gêner votre progrès, et comment il coupe les ailes des nouveaux enfants de la terre; dites-nous quelle est l'amélioration véritable que le catholicisme ne puisse pas favoriser; apprenez-nous s'il est une religion qui, plus que la nôtre, contribue à la grandeur morale de l'homme

et à son développement intellectuel ; s'il est une religion qui puisse conduire l'humanité à de plus magnifiques destins même ici-bas ? Faites-vous rapide et puissant pour mesurer les hautes cimes à la manière de l'aigle, allez avant dans les secrets de la vie et de la mort, creusez, approfondissez, méditez à votre aise : toutes les fois que vous arriverez à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est grand, vous serez soutenu, excité par la pensée catholique.

Dans un inexprimable et bien pitoyable orgueil, nos contemporains se sont jugés trop forts pour suivre la religion des ancêtres. Emportés sur les ailes de la science comme Élie sur son char de feu, ils ont vu les plus lointains horizons, et l'immense étendue n'a plus eu de mystères pour eux. Montrez-nous donc vos œuvres, ô grands esprits ! Les plus beaux génies qui aient paru depuis l'établissement du christianisme, ont soutenu cette doctrine : vous êtes sans doute plus érudits, plus clairvoyants, plus profonds qu'Origène, saint Jean-Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas-d'Aquin, Bacon, Descartes, Pascal, Bossuet, Leibnitz ; vous avez découvert des trésors de lumière que ces génies ne soupçonnaient pas. Étalez donc sous nos yeux vos meilleurs travaux en histoire, en philosophie, en morale. Vous êtes des enfants malades, qui vous tourmentez au milieu des ruines que vous avez faites ; vous êtes toujours sur le point de partir pour les grandes découvertes dans le monde moral, et vous êtes toujours là ; vous vous donnez à chaque heure pour les élus de la création appelés à l'empire universel, et tout vous échappe, et tout meurt dans vos mains ! La postérité s'étonnera du vaste bruit qu'a fait notre âge pour arriver à si peu. Nos contemporains n'ont pas même le mérite d'être les inventeurs de leurs propres erreurs ; ils les ont ramassées dans les sépulcres des anciens âges. Sans parler du panthéisme, qui est une des plus antiques monstruosités philosophiques, nous dirons que toutes les aberrations religieuses actuelles et toutes les objections de nos contemporains contre la foi ont été, il y a bien longtemps,

présentées avec le plus formidable appareil de la science, et qu'elles ont été anéanties par les Pères de l'Église, ces vivants océans d'érudition, d'éloquence et de génie.

Ce qui nous a souvent attristé, c'est qu'aujourd'hui l'erreur se soit tellement accréditée, que plus d'un jeune homme de bonne foi, au début de sa carrière, se croie obligé de s'y soumettre pour ne pas avoir l'air de se placer en dehors de son siècle. Le jeune homme, à son entrée dans la société, ayant sa tâche à commencer et une route à choisir, se laisse persuader que le monde religieux est à refaire; qu'il faut tourner son âme ailleurs que du côté de la chapelle des aïeux; qu'il faut quitter ce qui avait d'abord paru doux, bon, charmant et saint. Douloureuses perplexités d'un noble cœur! Il se sent entraîné vers les croyances qui ont enchanté son enfance, vers la naïve et divine poésie de Nazareth et de Bethléem, vers tout ce monde de foi d'où sont sorties les plus grandes et les plus complètes choses, et voilà que la Science est arrivée au-devant de lui, en disant : « Jeune homme, dépouille-toi de cette blanche tunique qui rappelle une religion évanouie sans retour, prends la robe virile, la robe de l'indépendance, et viens avec moi, car j'ai un monde nouveau à t'offrir! »

Ainsi parle la fausse science, perfide syrène qui mène à la mort. Le jeune homme cache sa tête et pleure : il demande un jour de délai pour dire adieu à ce qu'il abandonne, pour sourire encore à des illusions qu'on lui arrache et donner un dernier regret aux célestes demeures d'où on l'exile. Poëte, il chante le suprême cantique autour de la religion des ancêtres dont on annonce les funérailles; il la couvre de fleurs, l'environne de parfums, et puis l'ensevelit comme on ensevelit une mère. Ce devoir une fois rempli, le malheureux orphelin, le proscrit du ciel catholique s'en va péniblement à la conquête des promesses que la science lui a faites. Promesses vaines! Le christianisme philosophique découvert par la science ne lui présentera que d'arides solitudes; comme Agar, il se verra près de mourir de soif au désert, et si un ange ne vient point lui

montrer la source d'eau vive, la source de foi, le jeune homme tombera d'épuisement et de douleur, et les animaux de la solitude se disputeront ses restes...

La manie des réformes religieuses et sociales a saisi un grand nombre d'intelligences; nous ne pouvons voir, sans un amer regret, que tant de talent et d'énergie soient dépensés au service de projets et de rêveries inutiles, au service du néant. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui voudraient frapper d'immobilité le travail intellectuel de l'homme; nous ne sommes pas de ceux qui conseilleraient de rester nonchalamment assis au rivage, pendant que sur le fleuve des jours les générations marchent poussées par le souffle de Dieu; nous aimons de tout notre cœur les progrès qui sont sur le chemin du bon sens et de la vérité. Mais pourquoi encouragerions-nous ces hommes à convictions ardentes, mais à convictions folles, qui ont résolu de tout détruire, et qui, rêvant le pouvoir de Dieu lui-même, nous promettent de nous créer un autre monde en six jours? Hommes de rénovation, suspendez votre œuvre: laissez faire au temps, qui est le grand rénovateur et le seul sage rénovateur; s'il existe dans la société, dans les rapports des hommes entre eux des choses imparfaites ou peu équitables, le temps y pourvoira; ce grand balayeur de royaumes et d'empires, cet invisible et inexorable maître, par qui tout tombe et tout se renouvelle, ne laissera point aux abus le privilége de l'éternité.

Parfois, il nous est arrivé de ne pas oser lever les yeux sur nos futures destinées, car la page de l'avenir du monde nous paraissait écrite en formidables caractères. Mais nous avons entendu une puissante voix intérieure qui nous a dit: Homme de peu de foi, pourquoi craignez-vous? En effet, pourquoi craindre? Derrière ceux qui font l'office de la tempête, il y a des hommes qui préparent le sol, répandent les semences fécondes et implorent la rosée. On tomberait dans une blâmable faiblesse, si on se laissait décourager par les courtes et apparentes victoires de l'erreur sur la vérité; l'erreur, quoi qu'elle fasse, reste tou-

jours erreur, et la vérité, à quelque épreuve qu'elle soit soumise, reste toujours vérité. Nous nous souvenons de ce que nous disait un cheick sous la tente arabe, dans cet Orient où la poésie prête son langage à la raison : « Le « plus grossier caillou peut briser un vase d'or, mais le « caillou n'en reste pas moins grossier et l'or moins pré- « cieux. La poussière, ajoutait le cheick, a beau s'élever « vers le ciel, elle n'en est pas moins vile. »

Oui, la religion du Christ, partie de Jérusalem, est trop profondément gravée dans le cœur de l'homme pour qu'il soit possible de l'en arracher; elle donne aux sociétés trop de force et de gloire, elle exprime trop complétement les besoins du genre humain pour qu'on puisse la tirer du milieu des nations : désormais, pour supprimer le christianisme, il faudrait supprimer l'humanité.

Dans le volume suivant, en continuant à retracer les destinées de Jérusalem, nous assisterons au spectacle de l'Évangile établissant rapidement sa domination à travers les ruines de l'ancien monde, triomphant de toute chose avec ses martyrs et ses grands hommes, montrant à la terre des vertus et des grandeurs nouvelles, puis armant l'Europe pour défendre son berceau, et s'éloignant à la fin de cette Jérusalem qui reste seule avec le tombeau d'un Dieu, en face de la barbarie musulmane campée sur ses montagnes...

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

TABLEAU RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE

COMPRENANT

L'ENTRÉE DES HÉBREUX DANS LE PAYS DE CHANAAN,
LEURS DESTINÉES MONARCHIQUES, LEUR GÉNIE, LEUR CARACTÈRE ; JÉSUS-CHRIST ;
L'ÉTABLISSEMENT ET LES PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME ;
LES PÈLERINAGES, LE ROYAUME FRANÇAIS FONDÉ EN TERRE SAINTE PAR LES CROISADES ;
LA DOMINATION MUSULMANE JUSQU'À NOS JOURS ;

PAR M. POUJOULAT,

L'UN DES DEUX AUTEURS DE LA CORRESPONDANCE D'ORIENT.

Apprenons sur la terre des choses que nous puissions nous rappeler dans les cieux.
S. JÉRÔME.

TOME II.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS MOÏSE JUSQU'À JÉSUS-CHRIST INCLUSIVEMENT.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1842

HISTOIRE

DE JÉRUSALEM.

CHAPITRE XVIII.

Destinée de l'intelligence. — Ce qui se passe à Jérusalem après la mort de Jésus-Christ. — Saint Pierre, saint Jacques, saint Étienne, Simon le magicien, la famille d'Hérode.

Lorsque nous suivons les mouvements de l'esprit de l'homme depuis les anciens jours, nous trouvons qu'il n'est jamais mieux à son aise, jamais plus fort, plus éclatant qu'en se tenant dans le vrai ; le génie doit monter à Dieu, comme montent vers le ciel les harmonies de la terre, les émanations des bois et les parfums des fleurs. Nous ne sommes point faits (qui de nous ne l'a pas senti?) pour rester attachés au sol que nous foulons; la terre, toujours la terre, n'est-ce pas là quelque chose qui finit par attrister? La terre est la part du captif. Ne vous est-il jamais arrivé, dans vos promenades aux champs, d'avoir l'âme tout à coup saisie par un violent amour des choses d'en haut ; vous leviez la tête et vous parcouriez des yeux le firmament immense; vous frappiez la terre d'un pied impatient, vous vous plaigniez de l'inexorable loi qui vous retenait au sol, et vous auriez bien voulu les ailes de l'aigle ou de la colombe pour vous envoler vers de nouvelles

demeures. Voilà pourquoi l'élite des intelligences aime les hauts lieux ; voilà pourquoi les poëtes, les hommes d'imagination éprouvent tant de jouissances au milieu des montagnes. Les sommets élevés rapprochent de Dieu, et c'est alors surtout que le sentiment de l'infini entre merveilleusement dans le cœur de l'homme. Les choses divines sont celles que notre nature cherche et embrasse avec le plus de bonheur ; lorsqu'elle cède à de funestes penchants, sa joie est courte, et bientôt elle reconnaît, dans une amertume intérieure, qu'elle ne remplit point de la sorte son destin.

Les plus belles inspirations littéraires et philosophiques, dans toutes les langues, sont nées de l'amour de la vérité, de l'amour du bien : c'est là un fait remarquable et consolant. Il s'ensuit que si deux génies se disputent l'empire du monde intellectuel, ce n'est point le génie du mal qui plane victorieux sur nos têtes ; et, répétons-le, cela est consolant. Le génie du mal peut avoir ses œuvres, même ses grandes œuvres, mais elles ne seront jamais parfaitement belles, belles de tout point, belles pour tous les esprits, pour tous les peuples. Nous pensons avec Platon que le beau est la splendeur du vrai. Tout ce qui s'éloigne de Dieu est condamné à l'imperfection, parce que Dieu, qui nous montre à peine un pâle rayon de sa beauté dans le magnifique spectacle de la création, est l'immense, la seule, l'inévitable source de ce qui est pur, de ce qui est beau, de ce qui est grand. Dans les œuvres inspirées par le génie du mal, on aperçoit toujours un côté auquel l'admiration se refuse, un côté qui laisse l'intelligence au regret et l'âme à la tristesse, un côté obscur, vague ou pauvre : c'est qu'il n'y a de complet que le vrai.

Le monde a toujours eu assez de clartés pour que les esprits droits et sincères aient pu reconnaître la vérité générale. Homère, Hésiode, Pythagore, Platon, Aristote, Pindare, Euripide, Sophocle, Démosthènes, Lucain, Plutarque, ces puissants génies grecs qui ont laissé d'impérissables monuments, ne nous représentent pas Dieu

et la morale dans une entière pureté, tant s'en faut; de grossiers nuages obscurcissent les vérités primitives. Mais quand Pindare chante le bonheur de la vertu, quand Aristote nous montre Dieu placé dans un centre immobile et gouvernant sans effort l'univers dont il est la loi suprême; quand Platon, devenu prophète à force de génie et d'amour pour le vrai, annonce la venue d'un maître qui enseignera dans toute leur plénitude les devoirs de l'homme envers Dieu et envers les hommes, nous jugeons alors que les traditions du monde naissant n'étaient point perdues, et que l'idée religieuse, l'idée morale n'est point de celles qui meurent avec les générations. Dans la littérature latine, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, Épictète, parlent des choses divines et des lois de la morale avec un sentiment qui fait pressentir le christianisme. La belle comparaison du juste condamné et des coupables triomphants, dans le *Traité de la République* de l'orateur romain, n'a-t-elle pas été considérée par Lactance, le Cicéron chrétien, comme une prophétique annonce des persécutions de l'Église.

Si nous interrogions les plus brillants écrits des littératures chinoise, indienne, persane, arabe, turque, nous y trouverions l'idée religieuse et l'idée morale; elles sont revêtues de tout ce que l'imagination peut trouver d'ingénieux ou de sublime dans les formes poétiques. La morale s'y montre avec la grâce sur les lèvres et des fleurs sur le front. En Orient, la morale comme la mort n'a rien d'austère, d'effrayant ou de lugubre; chez nous, quoi de plus triste qu'un cimetière! En Orient, les cimetières sont les lieux publics les plus riants; les tombeaux y sont comme des demeures d'hommes vivants, qu'on entoure d'ombre et de gaieté; le cyprès, l'acacia, le lis et l'anémone croissent autour des blancs sépulcres de marbre ou de pierre, et les plus douces images de la vie se retrouvent au champ des morts. Chez nous, la mort est un spectre noir devant lequel on recule d'épouvante; chez les Orientaux, la mort est un bon génie qui sourit.

Ainsi donc toujours, partout et sous toutes les formes, les plus graves intelligences sont allées à Dieu. L'œuvre que j'ai entreprise, et que je poursuis avec courage, me met face à face avec l'éternelle vérité; j'arrive le plus petit à la suite de cette phalange d'hommes qui, depuis le commencement des temps, ont laissé des traces de leurs pensées religieuses; je mêle une faible voix à ce concert parti de tous les siècles, de tous les pays : hymne sans fin, commencé sur la terre pour être continué dans les cieux ! Mais il n'est pas besoin, pour chanter la gloire de Dieu, d'être le cèdre du Liban, il reçoit avec la même faveur l'adoration du brin d'herbe qui croît, bien loin du regard des hommes, sur une ruine solitaire. Nous revenons à notre sujet.

La mission du Sauveur était remplie, la mort vaincue, la terre en deuil de l'Homme-Dieu remonté vers son père. Tibère, frappé de la résurrection de Jésus, d'après le rapport de Ponce-Pilate, avait voulu donner place dans le Panthéon au Galiléen crucifié; mais ce n'est pas dans cette collection de dieux immondes et fragiles qu'était marquée la place du Fils de Marie; s'il restait une niche vide sous la voûte du monument qu'Agrippa avait bâti quarante ans auparavant, l'image de quelque stupide empereur déifié pouvait bien la remplir. Plus tard, Jésus devait arriver dans ce Panthéon, non point à la suite des divinités païennes, mais seul et debout sur leurs ruines : le Panthéon d'Agrippa n'est-il pas aujourd'hui l'église de Sainte-Marie de la Rotonde?

Pendant que Tibère jugeait notre Christ digne de son Olympe, les disciples du divin Ressuscité répandaient courageusement sa parole; une demeure au mont Sion, appartenant à un ami du Sauveur, les avait réunis au nombre de cent vingt, et s'était illuminée des langues de feu descendant sur leur tête; l'esprit de sagesse, de vie et de force en avait fait des hommes nouveaux. C'est dans cette demeure, connue sous le nom de *cénacle*, que l'Homme-Dieu avait fait la pâque avec ses disciples, qu'il

leur avait apparu après sa résurrection, et qu'il était venu les joindre pour les conduire à la colline d'où il devait s'élancer dans les cieux. L'enceinte du cénacle enfermait, dit-on, le sépulcre de David, qui avait prophétisé les douleurs du Christ; il ne restait plus de ce sépulcre qu'un lit funèbre taillé dans le roc, comme tous les tombeaux des Hébreux; le monument qui le surmontait avait disparu. Nous avons exprimé ailleurs un doute sur la situation précise du tombeau du roi-prophète. L'espace occupé par le cénacle se trouve en dehors de la Jérusalem moderne, à peu de distance de l'emplacement de la maison de Caïphe, où s'élève un sanctuaire arménien. Ce lieu est un de ceux que le pèlerin visite avec le plus de respect. A la porte du cénacle commença l'apostolat catholique, appelé à faire le tour de l'univers; Simon *Kephas*, ou Pierre, y prêcha Jésus de Nazareth en présence d'une immense multitude de Juifs accourus, pour la Pentecôte, de tous les points de l'Asie, et trois mille d'entre eux demandèrent le baptême. Là se fit l'ordination des sept diacres chargés du service des pauvres et de la distribution des vivres parmi les fidèles, où tous les biens étaient mis en commun : touchant témoignage d'association fraternelle, admirable souvenir qui nous révèle tout ce qu'il a de favorable aux intérêts populaires dans le développement de la doctrine évangélique! Cette maison sur le mont Sion, consacrée par l'institution du plus grand sacrement de la foi chrétienne, devint l'église des fidèles de Jérusalem, ayant pour évêque l'apôtre Jacques le Mineur, qui fut le premier évêque, comme le cénacle fut la première église. L'édifice contemporain du Sauveur était depuis longtemps effacé de la terre, lorsqu'il fut remplacé par un monastère latin, changé en établissement musulman vers le milieu du XVII[e] siècle.

Les anciennes traditions chrétiennes nous ont gardé quelques détails sur le premier évêque de Jérusalem; une lame d'or qu'il portait sur le front était le signe de sa dignité; on s'entretenait de son austérité merveilleuse;

Jacques s'était interdit l'usage du vin et de la viande, ne se rasait jamais, s'abstenait des bains et de toute onction d'huile; il passait de si longues heures en prière qu'il avait les genoux *endurcis comme ceux d'un chameau.* Aussi mérita-t-il le surnom de Juste et celui d'*Ophila* (forteresse de Dieu). Jacques de Jérusalem, appelé le frère du Seigneur, est le même que Jacques d'Alphée, l'un des douze apôtres (1).

Pierre et ses onze compagnons d'apostolat, pauvres gens sans énergie, à qui peu de jours auparavant nul ne prenait garde, tant leur grossièreté était grande! se montrent ardents à la parole, éloquents, intrépides. Les menaces du sanhédrin ne les épouvantent pas; on les emprisonne, un ange les délivre; une puissance prodigieuse leur a été donnée, leur âme saisit d'avance l'empire de l'univers; ils traitent tout ce qui les entoure comme d'inutiles obstacles destinés à périr. L'ombre de Pierre guérit les malades; il n'a ni or ni argent, et lorsque le paralytique de la porte du temple lui demande l'aumône, il lui ordonne de se lever et de marcher au nom de Jésus de Nazareth. Au milieu des cris de rage de la nation juive, un vieux docteur pharisien fait entendre de sages paroles : « Si cette œuvre vient des hommes, dit-il en plein conseil, « elle sera dissipée; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez « la détruire, vous vous exposeriez à combattre contre « Dieu même. »

Le diacre Étienne fut lapidé, comme un séducteur et un blasphémateur, sur un rocher à fleur de terre, que nous avons vu non loin de la porte de Jérusalem qui porte aujourd'hui son nom. C'est après être resté un jour et une nuit exposé aux chiens et aux oiseaux, que son corps trouva furtivement la sépulture à quelque distance de Jérusalem, dans un champ appartenant à son vieux maître Gamaliel. Du lieu de son supplice, révéré par le pèlerin

(1) Tillemont, Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, tom. I, p. 618.

chrétien, Étienne avait pu contempler le mont des Olives, et peut-être le ciel s'ouvrit-il pour lui à ce même point d'azur qui s'était ouvert pour recevoir le divin Maître à l'heure de l'ascension. Étienne mourut après avoir demandé à Dieu grâce pour ses bourreaux, et avoir prié le Seigneur Jésus de recevoir son esprit. Il commence cette magnifique série de confesseurs de la foi qui ont trouvé un glorieux calvaire dans toutes les contrées du globe. L'auteur des *Actes des Apôtres* (1) nous apprend que l'illustre diacre avait fait de grands prodiges, et qu'il confondait par sa dialectique inspiree, la synagogue des affranchis (2), des Cyrénéens, des Juifs venus d'Alexandrie, de la Cilicie et de l'Asie Mineure. Traîné devant le grand prêtre, son visage avait paru comme celui d'un ange. Le discours qu'il prononça dans l'assemblée israélite était de nature à éclairer les juges, mais non point à leur plaire; il nous a été conservé dans les *Actes des Apôtres;* ce premier monument de l'éloquence chrétienne est un résumé rapide de l'histoire des Hébreux, interrompu par ces paroles adressées aux juges, et qui firent grincer leurs dents : « Têtes « dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous « résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que « vos pères ont été. Quel prophète vos pères n'ont-ils « point persécuté? Ils ont tué ceux qui annonçaient l'ar- « rivée du Juste, dont vous avez été vous-mêmes les dé- « nonciateurs et les meurtriers. Vous avez reçu la loi par « le ministère des anges, et vous ne l'avez point gardée. »

La persécution frappe la naissante Église de Jérusalem; les fidèles se dispersent; quelques-uns reçoivent la mort dans la ville déicide. Les apôtres demeurent à Jérusalem; cette première tempête passe à côté d'eux sans les atteindre. Les fidèles fugitifs vont dans la Samarie, la Phénicie, et jusqu'à Antioche; quelques-uns se dirigent dans l'île de

(1) Chapitre 6.

(2) On appelait *affranchis* les fils des Juifs que les Romains avaient fait esclaves, et à qui ils avaient rendu la liberté.

Chypre. La doctrine chrétienne recule rapidement ses frontières, et les orages profitent à sa gloire. C'était aux Juifs d'abord que devaient s'adresser les prédications de cette foule de disciples répandus en Syrie.

A ses premiers pas sur la terre, l'Église rencontra l'hérésie. Un homme de Samarie, Simon le magicien, s'était fait une grande renommée; chacun dans le pays croyait en lui et l'appelait *la grande vertu de Dieu* (1). Témoin des prodiges qu'opéraient les apôtres de Jésus-Christ, il demande le baptême pour grandir sa puissance, et le baptême ne suffisant point à son ambition, il désire acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Pierre maudit l'impie qui prétend acheter le don de Dieu, et tout en l'exhortant à la pénitence, il voit bien que Simon est dans un *fiel amer* et *dans le lien de l'iniquité.*

Chassé des rangs chrétiens, cet homme, aidé d'une élocution facile, d'une certaine science philosophique et surtout d'un appareil prestigieux qui subjuguait les multitudes, se mit à courir le monde afin de prévenir les esprits contre l'Évangile, et d'enseigner aussi des doctrines de sa façon. Il prêchait des extravagances qui ne valent pas la peine de fixer l'attention de l'histoire. Selon lui, le monde n'était pas l'ouvrage de Dieu, mais de je ne sais quelle puissance inférieure qui n'avait accompli rien de bon; par pitié pour la race humaine, Dieu avait envoyé un Messie chargé de l'éclairer, et ce Messie était lui, Simon, du bourg de Gitto. Le révélateur samaritain avait pour femme une prostituée achetée dans les bazars de Tyr avec le même argent, dit Tertullien, dont il voulut acheter l'Esprit saint : elle s'appelait Hélène ou Sénélé. Simon la faisait adorer tour à tour comme la belle et infidèle épouse de Ménélas et comme l'âme de l'univers. Il baptisait avec l'eau et le feu, et, pour être sauvé, il fallait croire en lui et en Hélène! Sa morale n'était pas sévère, sa religion n'imposait aucun sacrifice; il annon-

(1) Actes des Apôtres, chap. 8.

çait que les actions humaines étaient indifférentes à la Divinité et défendait qu'on versât la plus petite goutte de sang pour soutenir sa foi. Cet enseignement, qui flattait toutes les passions des hommes, ne put aboutir qu'à la formation d'une secte obscure. Simon, avec sa religion facile et sensuelle, espérait rivaliser victorieusement avec Jésus-Christ, et celui qui prêchait l'immolation et le mépris des joies de la vie est devenu le guide immortel des enfants de la terre. Le sénat romain, toujours prêt à recevoir les dieux nouveaux, adora, dit-on, Simon le magicien et sa femme sous les noms de Jupiter et de Minerve; des statues leur furent élevées dans l'île du Tibre : cette déification n'empêcha point le Jupiter samaritain de mourir des suites de sa chute le jour où il voulut s'élancer dans les airs sur un char de feu.

Le procurateur romain, qui n'eut pas le courage de sauver le Juste; le tétrarque de Galilée, qui, après avoir fait couler le sang de Jean-Baptiste, tourna en dérision la royauté du Sauveur, avaient vu la fin de leurs prospérités; l'exil les attendait : le gouvernement de la Judée était soumis à tous les caprices des empereurs. La famille des Hérodes ne faisait qu'accepter la loi de Rome et ne se maintenait qu'à force d'adulations.

Dans nos précédents chapitres, l'immense événement de la vie mortelle de Jésus-Christ domine toute chose, et nous ne pouvions arrêter longtemps notre attention sur le plus fameux de ces princes, le fils d'Antipater. Il convient d'en dire ici quelques mots.

Ce rusé et cruel génie appelé Hérode le Grand, le malheureux meurtrier de Mariamne, le bourreau d'Aristobule, d'Hircan, d'Alexandre et de tant d'autres, cet impitoyable roi qui donna la mort à trois de ses fils, et dont la sombre défiance multipliait les hécatombes humaines, se présente dans l'histoire comme une étonnante et terrible apparition. Nous avons parlé de son amour des arts, de son goût pour la magnificence, bizarre contraste dans ce cœur farouche! Cet homme eut besoin de déployer une habileté

infinie afin de se soutenir entre la puissance romaine et ses sujets israélites. Ce qu'il faisait pour s'attirer la faveur des maîtres des bords du Tibre, excitait contre lui le mécontentement des Juifs. Ces jeux et ces spectacles en l'honneur d'Auguste, ces temples où l'image impériale était adorée, blessaient les mœurs, les coutumes, les croyances des Hébreux au milieu desquels il vivait; aussi recherchait-il les occasions de leur plaire.

Le plus mémorable témoignage de son bon vouloir politique pour les Juifs dont il redoutait les rancunes, fut ce temple de Jérusalem, qu'il mit à la place du second, jugé trop au-dessous de la splendeur du sanctuaire primitif; ce nouveau temple eut la gloire de recevoir Jésus-Christ durant les années de sa prédication, comme celui de Zorobabel le reçut aux jours de son enfance. Josèphe avait vu cet édifice élevé par Hérode dans l'espace de huit ans et dans le goût des monuments grecs; son patriotisme israélite s'échauffe à la description du nouveau sanctuaire consacré à Jéhovah, et si nous l'en croyons, on n'avait jamais rien bâti de plus beau sous le soleil. Le temple avait cent coudées de long et cent vingt de haut; plus tard, cette hauteur se trouva réduite à cent coudées par l'affaissement des fondations. On remarquait la dureté et la blancheur des pierres de l'édifice. Leur dimension était surprenante; elles avaient vingt-cinq coudées de long, huit de haut, douze de large. Nous nous rappelons ici les paroles de l'apôtre au Sauveur en parlant du temple, dont la divine infaillibilité prophétisait la ruine: « Maître, voyez quelles pierres! »

L'art avait déployé toutes ses richesses dans l'architecture de ce monument, qui ressemblait, dit Josèphe, au palais d'un roi. Des tapisseries, semées de fleurs de pourpre, décoraient les portiques; des branches de vigne d'or avec les pampres et les fruits pendaient aux corniches des colonnes. Le temple avait dix portes : quatre vers le nord, quatre vers le midi, deux vers l'orient; le côté de l'occident était fermé par un mur. Les portes, toutes à deux

battants, qui présentaient chacune trente coudées de haut et quinze de large, étaient couvertes, jusqu'à leurs gonds, de lames d'or et d'argent; une seule de ces portes avait pour revêtement du cuivre de Corinthe, mais ce cuivre surpassait en prix tous les métaux. Le frontispice du monument, enrichi d'or, jetait des feux sous les rayons du soleil levant. L'intérieur du temple, divisé en deux parties, étincelait d'ornements; au-dessus de la porte de la première enceinte sacrée, se montrait une vigne d'or de la grandeur d'un homme avec des grappes d'or; un tapis babylonien de cinquante coudées de haut et de seize de large, recouvrait les portes conduisant à une seconde enceinte; l'azur, la pourpre, l'écarlate et le lin, mêlés dans ce tapis, représentaient les quatre éléments : l'azur, l'air; la pourpre, la mer d'où elle sort; l'écarlate, le feu; le lin, la terre qui le produit. L'art, aidé de la science, avait retracé sur ce grand voile le cercle de la sphère céleste, moins les douze signes, dont la représentation eût entraîné celle d'animaux, tels que le taureau et le bélier. Au delà de la seconde enceinte, et dans la profondeur du temple se trouvait le Saint des saints. Nous ne parlerons point des vases ni des trois merveilles tant admirées : le chandelier à sept branches, la table des pains de propositions, l'autel des parfums.

De larges et de hautes galeries, soutenues par d'épaisses murailles, environnaient le temple. Un monticule, à l'est du monument religieux, s'était changé en plate-forme à quatre façades dont les énormes pierres étaient jointes ensemble avec du plomb. Une triple galerie s'étendant à travers un profond et vaste précipice ou vallon, unissait le temple au quartier occidental de la ville; cent soixante-deux colonnes d'ordre corinthien, ayant chacune vingt-sept pieds de circonférence, soutenaient sur trois rangs cette triple galerie. Ce dernier ouvrage que nous n'indiquons qu'en partie, parce que, même en connaissant les lieux, nous ne pouvons percer l'obscurité de la description de l'historien juif, devait être une construction pro-

digieuse. Au nord du temple, la tour des Asmonéens, rebâtie par Hérode, et semblable à un palais, prit le nom d'Antonia, en mémoire du bienfaiteur du roi. Une voûte souterraine conduisait de la tour Antonia à la porte orientale de la maison de Dieu. C'est dans cette forteresse qu'était gardé le costume solennel du grand prêtre sous le double sceau du pontife et du trésorier. Le jour de la dédicace du temple, Hérode offrit pour sa part trois cents bœufs en sacrifice. Un aigle d'or, placé au-dessus de la principale porte du sanctuaire, troublait la joie pieuse des Israélites; ils subirent en frémissant ce signe profane. Plus tard, quelques Hébreux hardis abattirent l'aigle d'or, et payèrent de la vie leur religieuse audace.

L'habileté d'Hérode accordait fréquemment satisfaction aux Juifs, jusqu'à diminuer même les charges publiques; en échange il demandait une soumission absolue. La tour Antonia s'ouvrait pour les intraitables ou les mécontents. Dans sa préoccupation de briser tout élément d'opposition politique, il avait fini par interdire les assemblées et les grands festins. Une vigilance sévère enveloppait tous les chemins, toutes les portes de la ville, tous les quartiers; lui-même, à la faveur d'un déguisement grossier, s'en allait dans les rues de Jérusalem, écoutant, observant, recueillant les divers jugements portés sur lui dans la liberté des conversations privées. Dans sa dernière maladie à Jéricho, ayant demandé à manger une pomme, il voulait se tuer avec le couteau dont il se servait pour l'éplucher; on arrêta son bras. Une de ses dernières paroles fut l'ordre d'étrangler Antipater son fils : il lui fallait pour adieu à la vie un crime de plus.

Après sa mort, aucun de ses fils ne fut de taille à porter le royal fardeau; ils étaient trois, Archélaüs, Antipas et Philippe. Hérode avait laissé deux testaments; le premier désignait Antipas pour successeur, le second nommait Archélaüs. La Judée paraissait consentir à accepter l'expression de la dernière volonté du roi mort. Après de belles funérailles où le corps d'Hérode en vêtements

royaux fut porté depuis Jéricho jusqu'au château d'Hérodias dans une litière d'or enrichie de pierreries, une couronne d'or sur la tête et un sceptre à la main; après le festin donné au peuple selon la coutume israélite, Archélaüs prit possession du pouvoir, et d'abord il eut à réprimer une sédition. Il se présenta une troupe de Juifs qui demandèrent au nouveau roi de venger les Hébreux brûlés pour avoir abattu l'aigle d'or; on demandait l'immolation de quelques-uns des conseillers d'Hérode. Des tentatives de négociations pacifiques ne réussirent point à Archélaüs; il fut obligé de s'armer de toute sa puissance, et trois mille Juifs périrent dans une terrible mêlée autour du temple, à la fête de Pâques.

Archélaüs avait un rival dans Antipas; il voulut faire le voyage de Rome pour qu'Auguste légitimât ses droits. De son côté, Antipas se mit en route, bien décidé à disputer le diadème paternel. En l'absence d'Archélaüs, la perturbation était entrée dans Jérusalem; Varus, gouverneur de la Syrie, avait apaisé les premiers troubles; il avait laissé la ville sainte sous la garde d'une légion. La cupidité de l'intendant Sabinus cherchant les trésors d'Hérode, irrita de nouveau les Juifs; leurs rangs se grossirent de ceux de la Galilée, de l'Idumée, de Jéricho, d'au delà du Jourdain, arrivés pour la Pentecôte. Une troupe intrépide, partagée en trois corps, attaqua l'hippodrome et le temple au nord, à l'est et à l'ouest, enfermant ainsi les Romains de toutes parts. Le combat s'engagea; une partie de la troupe israélite monta sur les portiques de la dernière enceinte du temple; elle fit pleuvoir sur les Romains les pierres, les flèches et les dards. L'ennemi n'eut d'autre moyen de défense que l'incendie; il mit le feu aux portiques occupés par les Juifs qui tous périrent parmi tant de beaux lambris, réduits en cendres. Sabinus pilla le temple et puis se retira dans le palais du roi, autour duquel grondait la colère israélite. L'agitation avait gagné tout le pays de Judée; trois chefs de troupes s'étaient déclarés rois; un chef de bandits appelé Judas, fils d'Ézé-

chias, un ancien ministre d'Hérode appelé Simon, et un berger appelé Atronge. La flamme dévora le royal palais de Jéricho et le palais d'Amatha bâti sur les bords du Jourdain. Varus, averti de ces effroyables désordres, accourut avec des forces considérables, et les rébellions se dissipèrent. On rechercha dans la contrée ceux qui avaient pris le plus de part à la révolte; deux mille furent crucifiés.

Ainsi marchaient les affaires de la Judée pendant que deux fils d'Hérode s'en disputaient la royauté. Leur troisième frère, Philippe, s'était aussi rendu à Rome, non point pour essayer de ravir ce misérable diadème, mais pour prêter son appui à Archélaüs. En même temps arrivent dans la ville éternelle cinquante députés de la nation israélite, chargés de supplier Auguste de ne leur donner aucun roi, de les laisser vivre d'après leurs coutumes anciennes et de les soumettre seulement au gouverneur de la Syrie; huit mille Juifs qui demeuraient à Rome joignirent leurs prières à celles des envoyés de Jérusalem. Le gouvernement d'Hérode fut l'inépuisable texte de leurs plaintes, et quand ils en vinrent aux prétentions d'Archélaüs, ils ne trouvèrent rien de rassurant dans le souvenir des trois mille Juifs dont la mort avait inauguré son règne. Voilà une curieuse cause portée au tribunal d'Auguste : deux princes plaidant pour avoir la terre de Jérusalem qui supplie qu'on la débarrasse des rois! Archélaüs, Antipas, la nation juive et jusqu'à la mémoire d'Hérode elle-même avaient chacun d'éloquents avocats. La majesté romaine eût souri de ces discussions si elle n'avait pas été accoutumée aux jeux les plus divers de la politique. Auguste, sans toutefois trancher la question dans le sens des vœux de la nation israélite, prit un terme moyen qui pouvait ressembler à une suppression de la royauté; il partagea l'héritage d'Hérode en trois tétrarchies accordées à ses trois fils; Archélaüs eut la Judée, la Samarie et l'Idumée, Antipas, la Galilée et le pays d'au delà le Jourdain, Philippe, la Béthanie, la Traconite et l'Auranite (1). L'empe-

(1) Josèphe, histoire des Juifs, liv. XVII, chap. 13.

reur recommanda aux trois princes de gouverner avec bonté et justice. Mais Archélaüs ne tarda pas à devenir un oppresseur, et fut puni de sa tyrannie par l'exil à Vienne; les trois pays qu'il avait gouvernés furent réunis à la Syrie. Plusieurs années après, les provinces de Philippe, mort sans postérité, eurent aussi le même sort, et les peuples n'y perdaient rien. Antipas bâtit Tibériade aux bords du lac de Génésareth en mémoire des successeurs d'Auguste; il eut la faiblesse de céder à l'ambition de sa femme Hérodias, s'en alla à Rome pour demander malgré lui la royauté que Caligula avait promise à un petit-fils d'Hérode, et ne revit plus la Galilée. Ce petit-fils d'Hérode était le jeune Agrippa, élevé à Rome et qui avait rendu à Caïus des services comme on peut en rendre à de telles âmes; lorsque la mort de Tibère eut mis le fils de Germanicus en possession de l'empire, Agrippa reçut le royaume de Judée pour prix d'une longue amitié. Mais avant de venir occuper son trône à Jérusalem, il eut à traverser des terreurs : les faveurs de Caligula ne pouvaient être sans danger.

Cet empereur qui avait eu la crainte que son règne fût heureux, qui, fermant les greniers publics, annonçait la famine pour jouir du désespoir du peuple, qui, du haut de la tour Julia, jetait de l'argent mêlé à des instruments de fer pour que les malheureux, se disputant leur proie, pussent s'égorger ; ce Caïus qui forçait les pères d'assister au supplice de leurs enfants et punissait de mort leur pitié, qui faisait entrer les gémissements des victimes dans les joies de ses festins, qui, en un seul jour, expédia l'ordre de mettre à mort les exilés de l'empire parce que le sommeil fuyait de ses paupières de tyran, ce jeune monstre, au pâle visage, au front ridé, aux yeux hagards, aux jambes grêles, qui obligeait qu'on vînt acheter dans son palais d'infâmes plaisirs au poids de l'or (1), ordonna au proconsul Pétronius de placer sa statue dans le temple

(1) Tacite, supp. du livre III des Annales.

de Jérusalem pour y recevoir les adorations des Juifs à la place de Jéhovah! Cet ordre retentit en Judée comme un coup de tonnerre; les Israélites de Jérusalem vont se précipiter aux pieds de Pétronius à Ptolémaïs; ils demandent le trépas plutôt que de subir une pareille profanation dans le sanctuaire du Dieu créateur du ciel et de la terre; à Tibériade, les Hébreux se courbaient en présence du proconsul et mettaient à nu leur cou pour montrer qu'ils aimaient mieux périr sous le glaive. Cette belle résistance d'une nation profondément attachée à ses croyances dura quarante jours; c'était l'époque des semailles, et les Juifs avaient négligé leurs champs pour les intérêts de leur religion menacée.

Pétronius, arrêté, touché par cette énergique et universelle résolution, s'efforce de gagner du temps et annonce à l'empereur, dans une lettre, que la statue confiée à des sculpteurs de Sidon, n'est point encore achevée. Caligula ne trouva dans ce motif qu'une excuse vaine; son désir d'être adoré à Jérusalem se ralluma plus vivement au feu de la colère. Agrippa, le nouveau roi de Judée, était encore à Rome; il arrive auprès de Caïus au moment où celui-ci lisait la lettre du proconsul; le courroux de l'empereur s'accrut de la vue du roi des Juifs; l'expression de son visage devint alors si terrible qu'Agrippa, saisi d'effroi, tomba évanoui : on l'emporta dans son palais. Agrippa n'eut pas le courage de retourner auprès de l'empereur pour l'amener à renoncer à son projet; il se décida à lui écrire, et sa lettre, conservée dans les œuvres de Philon, est un chef-d'œuvre d'adresse. Il rappelle à Caligula qu'Agrippa son aïeul avait admiré le bel ordre du service religieux à Jérusalem, qu'Auguste avait non-seulement permis aux Juifs de s'assembler dans leurs synagogues et d'envoyer leurs collectes à la ville sainte, mais encore avait ordonné à Ponce-Pilate d'enlever du temple les boucliers d'or qui lui étaient consacrés et avait fondé un sacrifice perpétuel d'un taureau et de deux agneaux tous les jours; enfin que Livie, femme d'Auguste, avait

fait présent au sanctuaire israélite, de coupes d'or et de vases précieux. Si la lettre d'Agrippa changea la résolution de l'empereur, ce changement fut de courte durée, car des envoyés romains furent chargés d'aller porter la mort à Pétronius et à tous les Hébreux rebelles à la volonté de Caligula. Mais quand les messagers de l'extermination impériale arrivèrent en Judée, Pétronius savait déjà que trente coups d'épée avaient délivré la terre de ce tigre couronné.

La résistance ferme et passive des Juifs à l'ordre de Caïus qui blessait leurs croyances est un des faits les plus remarquables des temps anciens. Toute la puissance de ce César terrible qui imposait sa volonté aux cent peuples de l'univers connu, se trouva vaine pour forcer la conscience d'une petite nation jetée en un coin de l'immense empire. Les Juifs de Jérusalem et de Tibériade, par la seule force de la fidélité religieuse, triomphèrent de celui dont l'autorité tenait le monde muet à ses pieds depuis le Danube jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'à l'Euphrate et au Tigre. La foudre romaine qui avait terrassé tant d'armées, emporté tant de citadelles et de places fortes, ne put réduire la conscience des adorateurs de Jéhovah !

Il est probable que, sans le glaive de Cassius Chéréa, de Cornélius et de leurs compagnons, Agrippa, roi des Juifs, aurait cruellement expié ses timides remontrances. Il vint à Jérusalem après avoir obtenu de Claude plus que Caligula ne lui avait accordé. Son premier soin fut de suspendre dans le temple la chaîne d'or que lui avait donné Caïus, du même poids que la chaîne de fer de sa captivité sous Tibère. Depuis longtemps l'élection du souverain sacrificateur n'avait plus pour règle que le bon plaisir des princes ; Agrippa remit la grande sacrificature à un pontife de son choix ; il tenait ainsi à sa discrétion l'autorité religieuse. Au milieu de ces troubles qui naissaient de l'invasion des vices et des extravagances de Rome, au milieu de cette succession d'empereurs qui mettait dans une effroyable nudité toutes les misères du monde païen,

le christianisme poursuivait son beau destin. Lorsque Caligula reçut ici-bas la punition de ses exécrables folies, il y avait à peine sept ans que Jésus était mort, et des milliers de chrétiens couvraient déjà la terre!

CHAPITRE XIX.

Le roi Agrippa et les gouverneurs romains. — Dispersion des apôtres. — Les grands hommes du premier âge chrétien.

Nous voici en présence de dates incertaines, d'événements qui se croisent; le christianisme naissant et les événements politiques de Jérusalem et de la Judée s'offrent à nous en même temps; nous sommes en face du pouvoir romain qui gouverne et opprime, du pouvoir religieux du grand prêtre et du sanhédrin qui s'épuise en agitations, en menaces, en poursuites, et de ce pouvoir nouveau sorti de la vertu de la croix contre lequel Rome et le judaïsme sont armés. Nous éviterons les discussions chronologiques qui ne conviennent qu'aux érudits, nous bornant à établir avec netteté ce que nous croirons l'exactitude; nous aurons soin aussi de nous préserver de toute confusion, et pour cela nous détacherons en tableau les événements ou les hommes, qui sont les plus dignes de l'attention studieuse.

Agrippa, ce roi de Judée qui devait tout aux bienfaits de Caligula et de Claude, était mort à Césarée, avec d'effroyables douleurs (an de J.-C. 44) au moment où de stupides flatteries lui trouvaient trop d'éclat pour ne pas

l'adorer comme un des dieux immortels. C'était un prince d'un esprit orné, de mœurs élégantes, de manières douces; il avait passé sa jeunesse à la cour d'Auguste au milieu des magnificences du premier palais du monde, et avait pu entendre le chantre d'Énée et le poëte de Tibur réciter leurs vers. Le goût des arts était chez les Hérodes un goût de famille; Agrippa se plaisait à la construction de beaux monuments, et d'ailleurs son long séjour à Rome eût suffi pour lui inspirer l'amour de la grande architecture. Béryte fut une des cités où il répandit principalement ses trésors, sans doute en souvenir des priviléges et du surnom qu'Auguste avait donnés à cette ville. Le roi de Judée y fit élever un théâtre, un amphithéâtre et des thermes dont on retrouve aujourd'hui quelques traces; le cirque de Béryte fut inauguré par un combat entre quatorze cents hommes condamnés à mort qu'on partagea en deux troupes. Josèphe nous apprend (1) que pas un seul des combattants ne survécut à cette horrible mêlée, ce qui veut dire que la fête fut complète : cette importation des mœurs romaines au pied du Liban était pour les Juifs un sujet de scandale et pour les gens du pays un sujet d'effroi.

Agrippa avait entrepris d'augmenter les fortifications de Jérusalem, mais comme il n'était roi que pour le compte des Romains, l'empereur Claude lui interdit de poursuivre ses travaux. Un peu plus tard, cette interdiction tomba devant des sommes d'argent; ce qui fait dire à Tacite que les Juifs, profitant de l'avarice des temps de Claude, achetèrent le droit de se fortifier, et élevèrent des remparts en pleine paix comme pour se préparer à une guerre (2). L'historien juif nous raconte un trait de spirituelle clémence de la part d'Agrippa; pendant que le prince se trouvait à Césarée, un docteur de la loi se mit à prêcher publiquement contre lui à Jérusalem; il repro-

(1) Livre XIX, chap. 7.
(2) Tacite, Histoires, livre V.

chait au roi des déréglements et des vices, et demandait que la porte du temple lui fût désormais fermée; Agrippa fit venir à Césarée le censeur impitoyable, lui donna place à côté de lui au théâtre, le combla d'honneurs et de présents, et le docteur, confondu de cette manière de se venger, ne put que balbutier des regrets et la demande de son pardon.

Les sujets d'Hérode le Grand l'avaient accusé d'aimer plus les Grecs que les Juifs; Agrippa voulut avoir l'air de ne point imiter sur ce point son aïeul; la tête de saint Jacques, frère de Jean, fut un des gages de dévouement qu'il donna à la multitude israélite. On nous a montré, dans l'église du couvent des Arméniens, sur le mont Sion, une petite chapelle parquetée de mosaïques, marquant la place où fut immolé le second martyr de la foi : nous ne dirons rien ici de la légende espagnole qui fait emporter le corps de cet apôtre à Compostelle, devenu le but d'un pèlerinage célèbre dans toute la chrétienté. La douceur du gouvernement d'Agrippa n'empêcha point les villes de Césarée et de Sébaste d'accueillir avec des transports joyeux la nouvelle de sa mort; on emporta dans les lieux infâmes les images de ses trois filles, Bérénice, Mariamne et Drusille; on offrit au nocher des enfers des sacrifices d'actions de grâces dans des festins publics où les convives avaient des couronnes sur la tête et les cheveux parfumés.

L'ancien ami de Caïus laissait un fils appelé Agrippa comme lui, mais dont l'extrême jeunesse ne permettait pas de lui confier l'héritage paternel. Le futur roi de Judée resta donc à Rome; en attendant l'époque de sa maturité, on donna au pays des gouverneurs romains. Fadus, Tibère-Alexandre et Cumanus se succèdent à Jérusalem. Ces gouverneurs, occupés de leurs intérêts bien plus que des intérêts de la Judée, faisaient trafic de la justice et des lois; c'étaient, d'après Tacite, des chevaliers romains ou des affranchis; on pouvait dire de presque tous ce que l'historien a dit d'Antonius Félix, *qui exerçait avec une*

âme d'esclave un pouvoir tyrannique. Étrangers dans cette ville, n'y prenant aucune racine ni par leurs familles ni par leurs croyances, passagers puissants qu'un ordre de Rome réduisait à rien, peu jaloux de gagner l'estime publique sur une terre à laquelle ne les attachaient ni les souvenirs du passé ni les pensées de l'avenir, les gouverneurs romains n'avaient en général d'autres préoccupations que celle de tirer le meilleur parti possible de leur charge ; ils étaient à peu près sembables aux pachas actuels de l'empire ottoman, dont tout le soin et tout le génie consistent à multiplier à leur profit les piastres et les sequins. Sous l'empire de ces divers gouverneurs, la Judée fut livrée au brigandage ; les routes et même le foyer domestique perdirent leur sûreté ; les pays de Galilée, les bords du Jourdain, les environs de la mer Morte toujours remplis de pillards, vomissaient contre Jérusalem leurs hôtes redoutables ; le régime du meurtre avait remplacé le régime de la loi, et parfois les gouverneurs se mettaient de moitié dans les bénéfices de brigandage. Cumanus, enrichi par l'or des Samaritains, expia dans l'exil sa cupidité. Des sicaires étaient toujours prêts à vendre à la vengeance le secours de leur poignard ; Félix, le successeur de Cumanus, se servit d'eux pour se débarrasser du grand sacrificateur Jonathas dont les remontrances l'importunaient.

Deux séditions, l'une causée par l'insolence d'un soldat romain, l'autre par un soldat qui avait brûlé un exemplaire de la loi de Moïse, signalent les premiers temps du règne du fils d'Agrippa ; à la première de ces séditions, le jour de Pâques, il y eut, d'après Josèphe, vingt mille Juifs étouffés dans les étroites avenues du temple. Dévoué par la nature même de son pouvoir à la cause des oppresseurs de la Judée, et peu porté d'esprit et de cœur vers la nation israélite, il ne s'inquiéta guère plus des intérêts du pays qu'un gouverneur romain. Les Juifs de Jérusalem, voulant donner de l'ouvrage et du pain à dix-huit mille ouvriers, demandèrent au jeune Agrippa de rebâtir la gigantesque

galerie à l'occident du temple; le roi recula devant l'énormité des dépenses et accorda seulement le pavage de Jérusalem en pierres blanches. Il blessa les mœurs religieuses des Juifs en élevant un pavillon d'où il pouvait voir ce qui se passait dans l'intérieur du temple; on lui opposa une haute muraille; la cause fut portée au tribunal de Néron, qui, sur les instances de l'impératrice Poppée, donna raison aux Hébreux : petite victoire due à la fantaisie d'une femme, et qui ne changeait rien à la situation des Juifs!

Au milieu des troubles de la Judée, de la confusion tyrannique du gouvernement et de la désorganisation de la république hébraïque, de pauvres persécutés s'étaient partagé l'univers, après avoir composé le symbole qui devait en être la loi religieuse. Saint André, le frère de celui qui fut la pierre sur laquelle s'éleva l'édifice de l'Église, s'en alla en Scythie, en Grèce, en Épire, et la tradition le fait mourir sur une croix; saint Philippe, que le Sauveur appela le lendemain de la vocation des deux frères de Bethsaïde, choisit la Phrygie pour sa pieuse conquête; saint Thomas qui, au dernier voyage de Jéricho à Jérusalem, avait encouragé les autres disciples à suivre le divin Maître pour aller mourir avec lui, et dont les doutes valurent au monde une si touchante preuve du miracle de la résurrection, annonça le Dieu crucifié aux Parthes, aux Éthiopiens; il parcourut presque toute la terre, selon saint Jean Chrysostôme; il fut, assure-t-on, martyr dans les *Indes*, et plusieurs peuples se sont disputé la gloire d'avoir ses mortelles dépouilles. Ce qu'on appelait à cette époque les Indes, c'étaient tantôt la grande Arménie, tantôt la Perse ou l'Arabie Heureuse. Ce fut aussi à ces contrées, que saint Barthélemy porta la foi avec l'Évangile de saint Matthieu, écrit dans la langue des Juifs d'alors, composée de syriaque et de chaldaïque. L'ancien publicain des bords de la mer de Galilée, ayant appartenu à cette classe d'hommes coupables devant Dieu et haïs de la société, dit Tertullien, qui font acheter à leurs

frères l'usage de la terre, de la mer et même du ciel, composa le premier, un récit de la vie et de la prédication du Sauveur qu'il intitula : *Évangile* ou *Bonne Nouvelle;* il laissa aux apôtres et aux Juifs devenus chrétiens, ce précieux monument, avant de se séparer d'eux pour aller prêcher dans l'Éthiopie.

On n'est pas d'accord sur les provinces du monde qui échurent au zèle de Simon le Cananéen ; on lui assigne tour à tour la Mésopotamie et la Perse, l'Afrique et l'Égypte, et même les îles Britanniques. Saint Jude, appelé aussi Thaddée et Lebbée, frère de saint Jacques le Mineur, fut donné à la Libye, d'après saint Paulin ; il vécut jusqu'après la ruine de Jérusalem, et laissa une épître, la septième de celles qu'on appelle *catholiques.* Nous ignorons dans quel point du globe se dirigea saint Mathias, qui avait remplacé Judas ; les Grecs prétendent qu'il prêcha et mourut dans la Colchide. Saint Jacques le Majeur qui, sans doute, avait reçu en partage la Palestine, termina rapidement sa carrière sous le glaive, comme nous l'avons vu, au temps d'Agrippa.

C'est un spectacle surhumain, que celui de ces douze Galiléens, réunis peut-être dans l'obscurité de quelque grotte du mont des Olives, ou dans quelque misérable demeure de Jérusalem, se distribuant (1) les diverses régions de la terre, et marquant d'avance les empires qu'ils doivent fonder au nom de Jésus de Nazareth ! Après l'invasion des grandes eaux, les fils de ce patriarche à qui il fut donné de conserver dans l'arche flottante un reste de la famille humaine, s'étaient dispersés pour repeupler l'univers ; ainsi, quand le déluge de l'erreur et du mal poussait l'humanité à un immense naufrage, les disciples de celui qui fut le Noé de la rédemption, se répandirent au loin pour refaire une sorte de création morale, et enfanter une nouvelle famille plus digne des regards de Dieu.

(1) Les conjectures les plus probables placent cette dispersion vers l'an 10 de Jésus-Christ.

Dans l'énumération que nous avons faite tout à l'heure, nous avons nommé neuf apôtres. Il en reste trois dont nous devons suivre les destinées, saint Jacques le Mineur, saint Pierre, saint Jean.

Nous avons vu saint Jacques le Mineur, fils de Marie de Cléophas, établi évêque de Jérusalem, alors le centre de l'Église naissante; il avait la gloire de représenter le Sauveur auprès de la colline qui s'était abreuvée du sang divin, auprès du sépulcre dont la porte était tombée à son souffle puissant; il veillait à la garde du troupeau toujours menacé par les loups de la synagogue. Sa haute vertu faisait sa force; les haines des Juifs n'avaient pu résister au spectacle de sa sainte vie, et c'est ainsi qu'il fut durant vingt-neuf ans la forteresse de la communauté chrétienne de Jérusalem. On croyait qu'une vertu surnaturelle s'échappait du frère du Seigneur, et la multitude cherchait à toucher le bord de sa tunique ou de son manteau de lin. En 51, lorsque se tint à Jérusalem le premier des conciles, pour savoir s'il fallait maintenir la circoncision, saint Jacques parla le dernier comme évêque de Jérusalem, et son discours, conservé dans les *Actes des Apôtres* (1), a paru à saint Jean Chrysostôme, empreint d'une douceur et d'une perfection particulières. Il commence par rappeler les paroles de Simon-Pierre, qui présidait le concile, cite la prophétie d'Amos annonçant une réédification de la maison de David tombée en ruines, et ajoute que Dieu connaît son œuvre de toute éternité. C'est pourquoi l'évêque juge qu'on ne doit pas inquiéter ceux d'entre les gentils qui se convertiront à Dieu, mais qu'on doit seulement leur prescrire de s'abstenir des viandes immolées aux idoles, de la fornication, des animaux étouffés, et du sang. Quant aux Juifs convertis, cette prescription était inutile, car ils savaient la loi de Moïse qui leur était lue à chaque jour du sabbat. Une lettre au nom des apôtres, des prêtres et des frères de Jérusalem, fut adressée dans

(1) Chapitre 15.

ce sens aux frères d'Antioche, de Syrie et de Cilicie, d'où étaient partis les premiers troubles au sujet de la circoncision. En 58, saint Jacques eut assez d'influence sur saint Paul, à Jérusalem, pour le déterminer à faire des concessions à la loi des Juifs; il voulait par là ménager les susceptibilités des Israélites qu'il avait amenés peu à peu à la foi de Jésus-Christ.

Quatre ans plus tard, son ascendant religieux parut intolérable aux docteurs de la loi, aux pharisiens et aux saducéens; le complot de mort fut ourdi par le pontife Ananus, fils de cet Ananus ou Anne, dont le nom est inscrit dans le drame de la Passion, et que Josèphe appelle un des plus heureux hommes du monde, parce que lui et ses cinq fils jouirent à leur gré de la grande sacrificature; selon l'historien juif, Ananus profita de l'intervalle écoulé entre la mort de Festus et l'arrivée de son successeur Albinus, pour convoquer le sanhédrin de sa pleine volonté et sans en avoir le droit, pour faire comparaître saint Jacques sous l'accusation d'avoir violé la loi, et obtenir qu'il fût condamné à être lapidé ! Josèphe désapprouve l'action du pontife contre le juste, et nous dit qu'elle excita de nombreux mécontentements.

Il nous reste, sur la vie et la mort du premier évêque de Jérusalem, des fragments d'Hégésippe, qui vivait sous le règne d'Adrien, environ soixante-huit ans après le martyre de l'apôtre. A cette distance, ce grave auteur ecclésiastique que l'Église a mis au nombre des saints, avait pu, en interrogeant des traditions récentes, recueillir des renseignements vrais ; on aurait dû, selon nous, contester un peu moins son autorité (1), puisque Eusèbe, qui nous a conservé ces fragments, et ensuite des hommes comme saint Épiphane, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Césaire, l'ont acceptée.

Hégésippe ne dit rien de l'intervention violente du

(1) On trouve à la fin des notes du tome I[er] des Mémoires de Tillemont, une lettre d'Arnaud contre ce *qu'écrit Hégésippe de saint Jacques, évêque de Jérusalem*.

pontife Ananus. D'après son récit, les pharisiens et un grand nombre d'autres Juifs opiniâtres, croyant pouvoir changer la foi de l'apôtre, le firent venir en présence du peuple, et demandèrent à sa sagesse éclairée de tirer de l'erreur ceux qui prenaient Jésus pour le Christ. C'était la fête de Pâques; afin que sa voix parvînt mieux à la multitude assemblée, on l'invita à monter sur le pinacle du temple, où le démon avait transporté le Fils de Marie : le disciple se trouvait ainsi tenté à la même place où l'avait été le maître. « Vous qui êtes un homme juste, lui cria-« t-on alors, apprenez-nous ce que nous devons croire de « Jésus qui a été crucifié; tous tant que nous sommes ici, « il faut que nous nous conformions à votre réponse. » L'apôtre, élevant la voix, répondit que Jésus, le Fils de l'Homme, était maintenant assis à la droite de la majesté souveraine comme fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour porté sur les nuées du ciel. Un *hosanna*, parti de plusieurs bouches, accueillit les paroles du saint évêque, mais les docteurs et les pharisiens, furieux de cette explosion de sentiments chrétiens, feignirent de s'étonner que *le juste s'égarât aussi*, et, s'élançant vers le haut du temple, ils précipitèrent en bas le confesseur de Jésus-Christ. Saint Jacques, n'étant pas mort du coup, rassembla ses forces pour s'agenouiller et demander à Dieu qu'il pardonnât à ses bourreaux. Pendant sa sublime oraison, des pierres étaient lancées contre le juste; un Reccabite ne se contint point à la vue d'un tel traitement à l'égard d'un homme priant pour ses meurtriers. Que pouvait une protestation solitaire en face de ces passions armées? Un foulon frappa l'apôtre sur la tête avec l'instrument de son métier et acheva de lui ôter la vie.

La version d'Hégésippe n'exclut point celle de Josèphe; Ananus, dont l'auteur ecclésiastique ne dit rien, avait pu être l'instigateur ardent de cette persécution contre l'homme de Dieu.

Au temps d'Hégésippe, on voyait encore un monument élevé sur le lieu même où le frère du Seigneur avait péri ;

la construction de ce monument chrétien s'explique par la vénération dont le nom de saint Jacques était entouré à Jérusalem et par les violents regrets de ce meurtre qui fut considéré comme un malheur. Parmi les sept Épîtres catholiques, il en est une du premier pasteur de Jérusalem écrite à tous les Juifs de la terre convertis à la foi ; c'est le seul écrit de l'apôtre que l'Église ait admis.

Dans cette belle épître, où il prend le titre de *serviteur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, saint Jacques engage ses frères à faire toute leur joie de leur affliction, parce que l'épreuve de la foi produit la patience ; si quelqu'un a besoin de science religieuse, il faut qu'il la demande à Dieu qui donne à tous libéralement et ne reproche point ses dons ; mais il faut la demander avec foi, car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité et emporté çà et là par le vent ; l'homme qui a l'esprit partagé est inconstant dans toutes ses voies. Que le pauvre se glorifie de son élévation morale ; que le riche s'humilie, parce qu'il se flétrira dans sa vie comme, au lever d'un soleil brûlant, l'herbe se sèche et la fleur tombe. Qu'on se garde de croire que Dieu lui-même nous tente, il ne saurait pousser personne au mal. C'est d'en haut, c'est du Père des lumières, inaccessible aux changements et aux ombres que descend toute chose parfaite. Le saint apôtre veut qu'on soit toujours prêt à écouter, lent à parler, lent à la colère : la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. Le frère du Seigneur défend toute acception de personnes, ordonne que l'homme avec un anneau d'or et un habit brillant ne soit pas mieux accueilli de l'assemblée que le pauvre ; avoir égard à la condition des personnes, c'est violer la loi chrétienne. La foi sans les œuvres est un corps sans âme ; il faut mettre un frein à la langue pour éviter des fautes, comme on met un frein aux coursiers pour les conduire, et comme on conduit un grand navire avec un petit gouvernail. L'homme a dompté toutes les bêtes de la terre, mais nul ne peut dompter la langue, cette langue qui sert à bénir Dieu et à maudire

les hommes faits à l'image de Dieu ! Saint Jacques est éloquent lorsqu'il fait entendre aux riches le tonnerre de ses menaces ; lorsqu'il leur annonce que la rouille de leurs trésors amassés dévore leurs chairs comme un feu. Toute cette épître est pleine d'enseignements divins; l'esprit du christianisme y respire dans sa sainte et primitive énergie.

Au rapport d'Eusèbe, on conservait encore pieusement à Jérusalem au IVe siècle, la chaire épiscopale du fils de Marie de Cléophas. Ce fidèle disciple, à force de sagesse, de modération, de sainteté, adoucit longtemps l'âpreté des Israélites, modifia les dispositions ennemies, dompta les rébellions, et doit être regardé comme l'apôtre des Juifs de Jérusalem ; il fut un lien admirable entre la société chrétienne de Judée et la nation juive embrasée de haine, livrée aux mille terreurs du souvenir de son crime, et déjà entrée dans la carrière des expiations.

Saint Jacques eut pour successeur au siége de Jérusalem saint Siméon, appelé par saint Matthieu *frère du Seigneur* comme Jacques, et qu'il ne faut pas confondre avec l'apôtre saint Simon. La plupart des apôtres accoururent à Jérusalem des divers points du monde pour l'élection de Siméon.

Dans le partage de la terre que s'étaient fait les douze pauvres Galiléens, saint Pierre avait pris Rome; celui qui trembla devant une servante se croyait désormais assez fort pour paraître devant la plus haute domination de l'univers et lui faire adorer une croix! A la porte du cénacle, cette langue, naguère esclave de la peur, avait fait confesser Jésus-Christ, selon l'expression de saint Augustin, par trois mille langues ennemies. Le jour de la miraculeuse guérison du boiteux, saint Pierre avait converti cinq mille Juifs dans la galerie qui portait le nom de Salomon ; le lendemain, il parut chargé de chaînes devant le sanhédrin qui lui demandait compte du miracle, et l'apôtre, avec un ton, une attitude et des regards imposants, déclara que le paralytique avait été guéri au nom

de Jésus de Nazareth, rejeté et crucifié par les Juifs, et tiré d'entre les morts.

Il est de forts génies qui nient l'intervention de l'Esprit saint et se moquent de la descente du Paraclet, mais alors il faudrait qu'ils nous expliquassent comment un homme ignorant, grossier, timide, perce tout à coup les grands mystères, s'élance dans les profondeurs de la vérité religieuse, et devient puissant par l'éloquence et le courage.

Énée, le paralytique de Lydda, remis debout à la parole de Pierre, Tabithe (*chevreuil*), cette sainte femme de Joppé, dont le nom exprimait l'active vigilance de son esprit, et que Simon avait arrachée des bras de la mort; le baptême du centenier Corneille, cette première conquête chrétienne faite chez les gentils, sont d'intéressants souvenirs des premières courses apostoliques du pêcheur de Bethsaïde. Ce sont les traditions ecclésiastiques plutôt que les témoignages précis de l'histoire qui nous servent de guides pour suivre l'apostolat de Pierre jusqu'à son dernier jour. Après avoir fondé, en 36, l'Église d'Antioche, il porte la parole évangélique aux Juifs du Pont, de la Cappadoce, de la Galatie et de la Bithynie. Saint Grégoire de Nazianze, voulant nous faire comprendre le peu qu'il fallait aux apôtres pour vivre, nous dit qu'un sou de lupins suffisait à la nourriture quotidienne de Pierre. On place généralement à l'année 42 sa première arrivée à Rome; c'était la deuxième année du règne de Claude. Nous n'avons pas à nous occuper ici des auteurs qui nient tout voyage de saint Pierre à Rome; il n'existe aucune bonne raison contre le témoignage de tant de siècles, de tant de saints, de tant de grands hommes; cette longue et glorieuse chaîne de pontifes n'a pu succéder à une chimère; pourquoi nier la base de l'Église romaine quand la solidité de l'édifice a fatigué le génie de la destruction? Pourquoi douter des racines du grand chêne quand le vieux roi de la forêt balance si majestueusement son feuillage?

On ne se représente pas sans émotion saint Pierre, humble voyageur, vêtu du costume juif, mettant pour la

première fois le pied dans cette formidable métropole païenne, qui nourrissait alors près de six millions d'habitants; venu sans doute par mer en Italie, il avait débarqué, comme un peu plus tard saint Paul, à Pouzzole, non loin de Parthénope, s'était acheminé par terre vers la ville éternelle, et c'est par la porte appelée aujourd'hui Porte-Majeure que dut entrer ce pauvre inconnu, futur dominateur du Capitole. Quelle époque providentiellement choisie pour l'apparition du premier chrétien aux bords du Tibre! C'était le temps où Messaline commençait à étonner de ses turpitudes Rome accoutumée pourtant aux spectacles immondes; on vendait la justice, les lois, le sacerdoce; en politique et en morale, les infamies étaient devenues la vie ordinaire de l'empire. En parcourant la cité-reine, Pierre voyait à chaque pas les temples des dieux que son zèle vouait à la ruine.

Nous n'avons que de vagues conjectures sur son premier séjour à Rome: le sénateur Pudens fut-il son hôte après avoir été la première brebis chrétienne de ce pasteur galiléen? Pierre eut-il d'abord à combattre Simon le magicien? Rencontra-t-il Philon, ce Juif d'une science si vaste et d'un esprit si pénétrant? Tout cela demeure douteux pour l'histoire. Ce qui est certain, c'est qu'à la fête de Pâques de l'année 44, le prince des apôtres était retourné à Jérusalem, où l'attendaient des chaînes, brisées bientôt par un ange. Rendu de nouveau à sa mission de Rome, il revient encore à Jérusalem à la suite du décret de Claude chassant les Juifs de la capitale de l'empire, et préside dans la ville sainte le premier concile de l'Église, modèle des conciles qui, dans la suite des âges, devait régler, consolider ou agrandir la législation catholique. Les observances légales furent une grande question dans l'Église naissante; il n'était pas facile de satisfaire à la fois les gentils et les Juifs devenus chrétiens. Après la décision du concile de Jérusalem, saint Pierre, se trouvant à Antioche, ne s'était pas maintenu vis-à-vis des nouveaux fidèles dans des termes tout à fait conformes à

la décision apostolique ; sa conduite tendait à soumettre les gentils à la loi juive. Cette déviation de la voie évangélique portait déjà des fruits funestes; saint Paul fut assez grand pour rappeler publiquement l'apôtre à la vérité, et l'apôtre fut assez humble pour incliner son autorité devant les remontrances de l'ancien persécuteur de la foi, dont nous parlerons bientôt. La silencieuse résignation de Simon-Pierre sauva le berceau de l'Église d'un schisme dont les effets eussent été désastreux ; le premier pontife de Rome donna ainsi l'exemple de la soumission religieuse et de la nécessité de briser son orgueil au pied de la Vérité.

Dans un de ses séjours à Rome, saint Pierre adresse aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la Bithynie et de l'Ionie, une épître où la grave concision du langage et la forte abondance des idées se mêlent à un grand air de majesté catholique; il dicte à saint Marc l'évangile portant le nom de ce disciple, qu'il appelle son fils. Pendant vingt-cinq ans, Simon-Pierre, infatigable apôtre, voyageur sans repos, va de Rome à Jérusalem et de Jérusalem à Rome, prêche dans les diverses parties de l'Italie, dans l'Asie Mineure et à Corinthe; il cherche à expier par une ardente et persévérante fidélité les souvenirs de la nuit passée chez Caïphe, et accomplit la mission qui lui a été donnée de paître les brebis du Sauveur. Enfin, quand le temps approche où il doit laisser sur la terre ce corps qu'il appelle une tente d'un jour, il écrit encore une fois à ceux des frères qui sont répandus au loin dans les provinces du Pont et de la Cappadoce, et leur annonce que, même après sa mort, il aura soin de leur faire rappeler les enseignements chrétiens.

Nous avons vu, sur le mont Janicule, la place où l'apôtre fut mis en croix, la tête en bas, le 29 juin, en 66. Notre cœur n'est pas resté froid devant le monument que le génie des arts et les trésors des nations catholiques ont consacré à la mémoire du pêcheur galiléen, crucifié par l'ordre de Néron. Lorsqu'à la vue du palais du Vatican et

de l'église de Saint-Pierre, on se remet à la pensée le point de départ de toutes ces choses, on est muet de surprise, et on adore, immobile, les œuvres de Dieu. Au penchant de la colline, où des mains pieuses ensevelirent les restes de Pierre supplicié, s'élève le plus beau temple de l'univers, sous l'invocation de ce même homme qui a été immolé au nom des dieux perdus aujourd'hui dans une même poussière; les successeurs de Néron ont passé, mais les successeurs de Pierre, héritiers de la splendeur des Césars n'ont pas cessé de garder la domination; sous l'*anneau* de ce pêcheur venu obscurément de Judée, on continue à donner des lois reçues avec vénération par plus de cent millions d'hommes, et qui étendent leur force sur beaucoup plus de contrées que les antiques lois romaines.

Il nous faut enfin parler du plus grand homme de cette première époque chrétienne, de ce Juif de Tarse qui, né deux ans seulement après Jésus-Christ, passait sa jeunesse à Jérusalem dans l'étude de la loi et des saintes Écritures, tandis que le Sauveur passait la sienne dans un atelier de Nazareth. Saül, de la tribu de Benjamin, est, aux yeux de saint Augustin, l'explication de cette prophétie de Jacob : « Benjamin est un loup ravisseur, qui le matin enlèvera sa proie, et le soir, partagera les dépouilles. » Jeune pharisien, élève de Gamaliel, il est dévoré du zèle du judaïsme, il observe et aime la loi jusqu'à l'exaltation. Aussi, quand le christianisme arrive avec la mission d'établir quelque chose de nouveau, la piété de Saül s'enflamme; il se fait un devoir de le persécuter, et ne rêve que prison, fouet et martyre pour les complices de cette entreprise religieuse qui menace le mosaïsme.

Mais la prière d'Étienne en faveur de ses bourreaux, ne sera point stérile. Saül qui se chargeait de recruter des victimes à la synagogue de Jérusalem, obtient du sanhédrin l'ordre d'aller chercher des chrétiens à Damas; à peu de distance de cette ville, Jésus-Christ lui parle, le renverse par un rayon de sa gloire; il lui ravit la lumière extérieure, comme pour mieux inonder son intelligence de la

lumière de la vérité; durant ce trajet d'une heure qui le séparait encore de Damas, l'aveugle découvrit toutes les splendeurs du christianisme. Nous avons vu aux environs de Damas, au sud-ouest, la place où l'apparition de la vérité foudroya le jeune persécuteur; elle est marquée par les débris d'une église. On nous a montré aussi dans la rue Droite (1), la maison où Saül reçut le baptême, et trouva la vue sous la main d'Ananie; mais comment après dix-huit siècles, ces deux demeures seraient-elles restées debout au milieu d'une ville tant de fois renversée? Des remparts résistent mieux à la ruine que des maisons, et nous avons pu reconnaître le mur par où les amis de Saül le sauvèrent de la rage des Juifs de Damas. L'apôtre donne le nom d'Arabie au pays où il se retirait pendant les trois ans écoulés avant son retour à Jérusalem. Comme, de temps en temps, Saül quittait sa retraite pour venir à Damas, nous pensons que ce qu'il appelle l'Arabie, est le Haouran, l'ancienne Trachonite. C'est dans ces contrées habitées aujourd'hui par des Druses, des Arabes chrétiens, des Bédouins de la race des Anézés, que Saül méditait la grandeur du mystère dévoilé à ses regards, et se préparait à combattre les ennemis du Seigneur.

Nous n'avons pas besoin de retracer tous les événements de cette grande vie d'apôtre; on connaît le retour à Jérusalem, où Saül passa quinze jours à converser avec Pierre; son voyage à Tarse, où de sa bouche tombent les premières semences de la foi; ses prédications à Antioche, où *ceux de la voie*, comme on les appelait alors, prennent le nom de *chrétiens,* devenu le plus beau, le plus glorieux des noms qu'aient jamais prononcés des bouches mortelles. Barnabé, ce fils de la Consolation, cette bonne et indulgente nature, est associé aux travaux de Saül. C'était l'ami de sa jeunesse, il l'avait présenté aux apôtres de Jérusalem; tous les deux sont chargés de porter aux fidèles de Judée,

(1) *Vade in vicum qui vocatur Rectus.* Actes des Apôtres, ch. IX, vers. 11.

au nom des fidèles d'Antioche, le produit de la première collecte dont il soit fait mention parmi les chrétiens. Ils reçoivent ensemble l'imposition des mains pour annoncer l'Évangile aux gentils. C'est après cette ordination, qu'un ravissement d'esprit révéla à Saül les immenses joies promises par la possession de Dieu, et lui permit de tremper un moment ses lèvres dans cet océan de vérité et d'amour. Voilà Saül et Barnabé s'embarquant à Séleucie, maintenant *Suédié* (1), à l'embouchure de l'Oronte, abordant en Chypre, à Salamine, qui n'est plus rien aujourd'hui; puis, passant à Paphos, où Saül prend le nom du proconsul Paulus converti à sa parole, semblable aux capitaines, dit saint Jérôme, qui prenaient le nom des provinces conquises par leurs armes.

La mission de Paul était de ne faire entendre la bonne nouvelle de la rédemption, qu'aux lieux où nul apôtre n'avait passé; il lui arriva quelquefois de rencontrer les traces de Pierre, mais c'est aux Juifs, et non point aux gentils, que Pierre avait coutume de s'adresser. Il fallait à la puissante énergie de Paul, les terres nouvelles et les cœurs nouveaux; la nature de son génie le poussait à aller en avant, à s'ouvrir des routes, à gagner des horizons : voyageur hardi, affamé de découvertes et de conquêtes, il s'élançait de préférence dans le monde païen, si éloigné de Jésus-Christ. Instruit dans les lettres profanes, il pouvait, comme dirait saint Jérôme, trancher la tête de Goliath avec sa propre épée, et le don de l'éloquence, qu'il possédait à un degré merveilleux, était d'un grand secours auprès de ces gentils qui avaient divinisé l'art de la parole.

L'Asie Mineure avait alors de riches cités; Perge, Antiochette de Pisidie, Icone, Lystre, Derbe, reçoivent les deux apôtres. On veut tour à tour les lapider et les adorer; les païens de Lystre avaient vu Jupiter dans Barnabé, qui était grand et beau, et avaient jugé Paul trop éloquent

(1) Correspondance d'Orient, tome VII.

pour ne pas être Mercure. Les deux missionnaires de la vérité chrétienne reviennent à Antioche en Syrie, en passant par Satalie, et bientôt après, ils reprennent leur course intrépide jusqu'aux pays de Thrace et d'Illyrie. Saint Paul était, dit un saint auteur, comme une nuée divine poussée par le vent de la charité, qui courait à travers toute la terre, pour y répandre la pluie de la parole de vie.

Une discussion au sujet de Jean Marc, qui avait quitté les deux apôtres à Perge, et qui voulait ensuite revenir à eux, sépara les deux apôtres. Paul qui ne voulait plus de Jean Marc, eut dès lors pour compagnons, Silas ou Silvain, et Luc, médecin d'Antioche, devenu plus tard un des quatre évangélistes. De nouveaux voyages en Phrygie, en Galatie, et dans la Macédoine, multiplient sur les pas de Paul, les disciples de Jésus-Christ; d'expulsion en expulsion, de misère en misère, l'apôtre arrive au milieu des dieux d'Athènes, et parle devant l'aréopage de *ce Dieu inconnu*, à qui appartiendra désormais toute gloire, toute domination. Il s'en va prêcher la continence chrétienne à Corinthe, où mille esclaves se prostituaient dans le temple de Vénus, protectrice de la ville. Durant son séjour de trois ans à Éphèse, il fonda et vit s'élever en face du temple de Diane, une église qui, dans la suite, devait avoir pour guide et pour consolateur, le disciple bien-aimé; nul n'ignore la tempête amassée contre lui par les fureurs des ouvriers et des marchands qui vivaient du culte de la grande déesse d'Ionie.

Il est permis de croire que Paul eut à lutter à Éphèse, contre cet Apollonius de Tyanes, dont la renommée remplissait le monde, et qui, par sa science et sa brillante parole, par sa beauté et ses secrets magiques, se faisait adorer des multitudes. Avec plus de portée que Simon le magicien, Apollonius, pythagoricien grave et austère, se posait en rival de Jésus-Christ; il avait parcouru toute la Grèce, tout l'univers, s'était avancé jusqu'aux Indes pour y interroger la sagesse des brahmanes; à son retour en Grèce,

après avoir conversé avec Achille, qu'il avait évoqué du tumulus homérique, et obtenu l'admission aux mystères de Cérès, l'enchanteur célèbre s'était montré à Rome. Cet homme dont la vie est restée comme un vague nuage, parce que son historien Philostrate a mêlé à des contes sans foi le peu de vérité qu'on savait, vécut, dit-on, de longs jours. Après sa mort, un temple à Tyanes, une statue à Éphèse, son image placée par Alexandre Sévère, parmi celles d'Abraham, d'Orphée et de Jésus-Christ, témoignèrent d'un respect religieux pour sa mémoire. Caracalla, ajoute-t-on, lui éleva aussi un sanctuaire, et Aurélien honora son souvenir en épargnant sa ville natale. L'histoire de cette époque est pleine d'imposteurs fameux; l'apparition du Sauveur sur la terre, avait éveillé d'étranges ambitions : c'était à qui se ferait déclarer dieu; la divinité devint une prétention des grands rêveurs orientaux du premier siècle de l'ère chrétienne.

Venu à Jérusalem afin d'y apporter les aumônes des gentils, Paul est pris, car la synagogue de la métropole israélite ne lui avait point pardonné sa conversion; il est admirable de fermeté, lorsque des degrés de la tour Antonia, l'apôtre parle au peuple qui lui répond par des clameurs; en faisant connaître son titre de citoyen romain, il effraye le centurion qui l'a menacé du fouet. Au conseil des Juifs, un soufflet lui est donné par ordre du pontife Ananius : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie, » lui dit Paul. Pour le dérober à la mort, on le conduit à Césarée, qui devient sa prison pendant deux ans; sa défense devant Félix et Festus, et surtout devant Agrippa, fils d'Hérode Agrippa, est une grande chose : ce prisonnier chargé de chaînes, domine ses juges de toute la hauteur du génie et de la vérité.

« Il faut que je voie Rome, » avait dit le grand apôtre. Il verra la ville éternelle, il y entrera par la voie Appienne, en captif, et sous la surveillance d'un centenier; c'est au tribunal de César qu'il a demandé à être jugé. Ce captif, gardé à vue à Rome, est plus puissant dans son humble

logis que Néron sur le mont Palatin ; d'indignes fers pèsent sur son corps, mais son intelligence, que les chaînes ne peuvent atteindre, plane sur la métropole de l'univers, et la Vérité dont il est l'ambassadeur a plus d'énergie et d'avenir que le pouvoir du fils d'Agrippine et de ses pareils. Paul, dans sa carrière d'apôtre, s'était toujours suffi à lui-même et avait vécu du travail de ses mains ; il faisait des tentes de cuir pour les soldats et les marins, et c'est ainsi qu'il pourvut aux besoins de sa vie pendant les deux ans de sa captivité à Rome. On ignore de quelle manière il fut rendu à la liberté et comment il fit accepter sa justification ; sa comparution devant Néron eût été un spectacle dont saint Chrysostôme a senti toute la grandeur ; elle est trop incertaine pour que nous nous y arrêtions. Libre ou prisonnier, ce grand prédicateur de la foi ne demeura jamais en repos au milieu des sept collines ; son souffle enfantait des amis de Jésus-Christ jusque dans le palais de Néron, et c'est une admirable chose que de lui entendre dire à la fin de son épître aux Philippiens : « Les frères « qui sont avec moi vous saluent. Tous les saints vous « saluent, mais *principalement ceux qui sont de la maison « de César* (1). »

L'Asie Mineure et Jérusalem virent une dernière fois l'apôtre ; le jour même où saint Pierre était crucifié sur le mont Janicule, la tête de saint Paul tombait sous la hache aux Eaux Salviennes ; tous les deux pouvaient dire en mourant : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, « j'ai gardé la foi (2). » Le ciel s'ouvrit le même jour et peut-être à la même heure pour les deux fondateurs de l'empire de Jésus-Christ à Rome. A une demi-heure de la ville, une fosse creusée sur la route d'Ostie reçut les restes du grand apôtre. La piété des souverains pontifes donna pour abri à cette tombe une basilique qui fut célèbre dans les vieux siècles, et que l'incendie a dévorée en 1823 : au

(1) Épître aux Philippiens, chap. IV, vers. 22.
(2) Épître à Timothée, chap. IV, vers. 7.

moment où nous écrivons, on achève de relever le monument catholique (1). Tous les souverains de l'Europe ont voulu concourir à son ornement; Méhémet-Ali, ce pacha longtemps heureux qui n'a pas pu obtenir dans les traités la place qu'il avait conquise en Égypte, en Arabie, en Syrie et dans l'Asie Mineure, a inscrit son nom sur la liste des rois en offrant au pape Grégoire XVI treize colonnes d'albâtre pour l'église de saint Paul.

D'après le portrait que nous en ont laissé les premiers chrétiens, saint Paul avait un extérieur vulgaire: la tête sans chevelure, le nez long, la taille petite; il n'avait que trois coudées, nous dit un écrivain grec (2), et cependant il touchait le ciel. C'est l'apôtre qui a le plus parlé, le plus écrit, le plus voyagé, le plus souffert. Toutes les nations qui formaient l'empire romain furent visitées par le feu de sa charité; il avait été établi, comme il nous le dit lui-même (3), le prédicateur, l'apôtre et le maître des nations. Dieu ne lui avait point donné un esprit de crainte, mais un esprit de courage, d'amour et de sagesse (4). Que de tribulations et de misères supportées avec une grande âme durant trente ans de travaux religieux! Que de fois l'apôtre fut chargé de fers! mais il ne s'en affligeait point, car il savait que la parole de Dieu ne peut pas être enchaînée. Il reçut des Juifs cinq fois trente-neuf coups de fouet, fut deux fois battu de verges par les Romains, fit trois fois naufrage et demeura une nuit et un jour flottant entre la vie et la mort sur les débris d'un navire. Saint Clément, pape, appelle saint Paul le *plus grand exemple de patience que Dieu nous ait donné.* « Il semble, disait l'athlète de la « foi, que Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme « les derniers des hommes, comme ceux qui sont con- « damnés à la mort, nous faisant servir de spectacle au « monde, aux anges et aux hommes... Nous souffrons la

(1) Toscane et Rome, lettre XXIX, édit. HAUMAN et Ce.
(2) L'auteur du *Philopatris*.
(3) Épître à Timothée, chap. I, vers. 11.
(4) *Ibid.* chap. I, vers. 7.

« faim, la soif, la nudité, les mauvais traitements, et « nous sommes errants; nous travaillons de nos mains « pour vivre; nous sommes maudits et nous bénissons; « on nous persécute et nous le souffrons; nous sommes « injuriés et nous répondons par des prières; nous sommes « devenus comme les ordures de ce monde, comme des « balayures rejetées de tous (1). »

Un jour même la mesure de ses maux fut telle qu'il s'ennuya de vivre (2) : simple et touchant aveu d'un cœur qui n'avait point encore été affranchi de l'infirmité humaine! Saint Paul avait au plus haut degré le génie de l'apostolat; Juif avec les Juifs, gentil avec les gentils, faible avec les faibles, il se faisait tout à tous pour les sauver tous (3); il courait et ne courait point au hasard, il combattait et ne donnait pas des coups en l'air (4). Les vicissitudes de la vie ne le prenaient point au dépourvu : il avait un caractère et des habitudes qui le rendaient fort contre l'inconstance des jours humains; il avait appris à se contenter de chaque situation qui pouvait lui être faite; il savait être pauvre et savait vivre dans l'abondance; ayant passé par toutes sortes d'épreuves, il s'était accoutumé au bon accueil et à la faim, à l'opulente hospitalité et à l'indigence (5). Orages du ciel, courroux de la mer, passion des multitudes, caprices ou haines des hommes, vous aviez beau vous armer contre lui, il demeurait avec l'immobile fermeté des montagnes et la magnifique sérénité de la vertu.

Après l'Évangile, il n'existe rien de plus beau chez les hommes en philosophie que les Épîtres de saint Paul. Saint Jérôme appelle l'apôtre *la trompette évangélique, le rugissement du lion, le tonnerre des peuples, le fleuve de l'éloquence chrétienne.* Ces Épîtres dont toutes les paroles sont

(1) Première épître aux Corinthiens, chap. IV.
(2) Deuxième épître aux Corinthiens, chap. I, vers. 8.
(3) Première épître aux Corinthiens, chap. IX.
(4) *Ibid.*
(5) Épître aux Phil., chap. IV.

des tonnerres, selon l'expression de plusieurs saints, présentent le développement le plus éloquent, le plus fort, le plus complet de l'enseignement du Sauveur. Quelle plénitude d'idées! quelle grandeur de style! quelle science profonde dans les choses de Dieu! On croirait que tous les anges du ciel ont mis la main à ce monument du premier âge du christianisme, devenu la règle des âges suivants.

Un écrivain de nos jours (1) qui, peu content de nier la divinité de Jésus-Christ, s'est efforcé d'amoindrir son influence comme fondateur du christianisme, attribue au grand apôtre des gentils l'extension de la doctrine de la fraternité appliquée jusque-là à la nation juive; mais c'est là une erreur matérielle; le Fils de Marie, en prêchant la fraternité et tout l'ensemble de sa divine doctrine, ne songeait pas seulement aux Juifs, mais à toutes les nations de la terre; cela est écrit plus d'une fois dans l'Évangile, et le prédicateur des gentils n'a été que l'instrument de cette pensée du Sauveur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas « de cette bergerie, mais il faut que je les amène. » L'écrivain déjà cité se demande si l'influence de saint Paul n'a pas été plus grande pour les succès du christianisme que celle de son fondateur; il tombe ainsi dans la catégorie de ces Corinthiens qui les uns étaient pour Paul, les autres pour Apollon, ceux-là pour Céphas ou Pierre, ceux-ci pour le Christ. C'est le grand apôtre lui-même qui va répondre : « Est-ce Paul, disait-il aux Corinthiens, qui a été crucifié « pour vous? est-ce au nom de Paul que vous avez été « baptisés?... Je ne me suis vanté de savoir autre chose « parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié... « Qu'est donc Paul? Qu'est donc Apollon? Ce sont des « ministres de celui en qui vous avez cru, et chacun « selon le don qu'il a reçu du Seigneur. C'est moi qui ai « planté, c'est Apollon qui a arrosé, mais c'est Dieu qui a « donné l'accroissement; et celui qui plante, celui qui

(1) M. Salvador.

« arrose n'est rien; Dieu seul est quelque chose, lui qui « donne l'accroissement (1). »

On a mis au nombre des écrits apocryphes une correspondance entre saint Paul et Sénèque, mais il est difficile de ne pas supposer que le grand apôtre ait connu le précepteur de Néron. Celui qui aurait transmis à la postérité les conversations de ces deux hommes, aurait laissé une des pages les plus curieuses des choses d'ici-bas. Pour apprécier d'un coup d'œil la différence de la philosophie ancienne avec le christianisme, il suffirait d'un rapide parallèle du philosophe et de l'apôtre.

Sénèque, de la secte du Portique, prend la résolution de mener des jours austères; il renonce aux festins, aux parfums, aux bains chauds et s'impose les abstinences pythagoriciennes; mais sitôt que son père lui fait observer que cette façon de vivre va lui donner des airs de *judaïsme*, Sénèque a peur d'être confondu avec des gens qu'on méprise et reprend ses molles et élégantes habitudes. La vie de Paul est une abnégation perpétuelle, elle s'écoule étrangère à tous les délices, et les moqueries des païens n'ont pas le pouvoir de la changer. Accusé d'avoir corrompu la fille de Germanicus, Sénèque est exilé en Corse; pendant les deux premières années de sa proscription, il écrit des phrases stoïques; à la troisième année, il succombe à l'épreuve et adresse de basses flatteries à Polybe et à Claude dans l'espoir d'obtenir son rappel. Paul, coupable seulement de vouloir annoncer la bonne nouvelle aux hommes, est errant de ville en ville, chassé, conspué, lapidé, et ni son âme ni sa bouche ne connaissent une indigne faiblesse.

Rappelé par Agrippine, chargé d'élever le jeune Néron, Sénèque ne se révolte point contre l'empoisonnement de Britannicus et accepte une part de ses dépouilles. Il sert les passions adultères de l'empereur, laisse tuer Agrippine, de qui il avait tout reçu, et rédige pour Néron la

(1) Première épître aux Corinthiens.

justification du parricide. Paul fait pénétrer la vertu dans tout ce qui l'entoure, a horreur du meurtre, ne veut pas qu'on souille le corps qu'il appelle le temple de l'Esprit saint et commande qu'on honore son père et sa mère. Si on lui eût confié l'enfance de Néron, il aurait bien su, à force de sainteté, adoucir cette féroce nature : il ne faut pas croire qu'il soit facile de se dérober à l'empire de la véritable vertu. Dans quatre ans, Sénèque amassa trois millions de sesterces; Paul vivait au jour le jour avec le produit de ses tentes de cuir. Sénèque auteur d'un *Traité de la Clémence*, avait relégué aux îles Baléares Suilius son accusateur; Paul fait du bien à ceux qui le poursuivent et bénit ceux qui le maudissent. Sénèque, éloigné de la cour, composait, dans son palais étincelant d'or, des ouvrages sur le bonheur de la pauvreté. Paul était assis sur la terre nue lorsqu'il invitait les fidèles d'Éphèse ou de Corinthe, de Rome ou de Thessalonique, à mépriser les magnificences de la terre.

Le philosophe mourut à peu près à la même époque que l'apôtre; l'un ne négligea rien pour que son trépas fît grand bruit, l'autre pour que son trépas fût saint. Dans la doctrine de Sénèque, c'est l'orgueil qui est le mobile de la vertu; dans la doctrine de Paul, il n'y avait point de vertu sans humilité profonde. Sénèque, si on en excepte le chapitre du *Miroir* au Traité des *Questions naturelles*, mit beaucoup de morale dans ses écrits, très-peu dans ses actions; le parfum de la divine fleur de l'enseignement chrétien s'exhale dans la vie de Paul. Enfin le traité de la *Providence*, de Sénèque, consacré à la défense d'une erreur funeste, autorisait les malheureux à rejeter le fardeau de l'existence; Paul, dans l'excellence de sa foi, prêche une courageuse patience dans l'adversité qui produit des trésors pour les destinées futures de l'homme. Ainsi donc, au point de vue moral, philosophique et religieux, Paul est bien plus grand que son illustre contemporain, et sa supériorité sur Sénèque est celle de l'Évangile sur l'école des anciens.

Il nous reste à parler d'un grand disciple, de *celui que Jésus aimait;* nous le plaçons à la fin de ce chapitre parce qu'il survécut à tous les apôtres, non point qu'il eût manqué au martyre, mais c'est le martyre qui lui manqua. Au début de l'apostolat, sa jeune figure nous apparaît pleine d'inspiration et d'amour, et notre pensée, à l'exemple de la pensée divine, s'y attache avec une tendre prédilection. Jean, frère de Jacques le Majeur, n'avait pas vingt-cinq ans lorsque le Sauveur l'invita à le suivre. A la dernière Cène, nous le voyons reposant sa tête sur le sein de Jésus. Pendant le crucifiement, il est le seul des apôtres que nous rencontrions au pied de la croix. Le premier, il arriva au sépulcre vide; le premier, il reconnut, sur le rivage du lac de Galilée, le divin Ressuscité. Emprisonné, fouetté par l'ordre des pontifes, il ne cessa point d'annoncer la gloire de celui qui l'avait tant aimé. Les Juifs dispersés sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, entendirent sa parole; ce fut surtout aux rives du Caystre et du Méandre que Jean enseigna la doctrine nouvelle; il trouva Timothée établi évêque d'Éphèse par saint Paul, mais il fonda toutes les autres églises d'Ionie, et c'est la ville d'Éphèse qu'il choisit pour demeure. Le fils de Zébédée, la mère du divin Maître confiée à son dévouement du haut de la croix, Madeleine, qui avait suivi l'apôtre comme une sœur selon la coutume israélite, vécurent donc ensemble dans la métropole de l'Ionie. Quels touchants récits, quels intéressants souvenirs dans cette famille composée de trois étrangers initiés dans le secret de tant de merveilles! Les noms de Bethléem, de Nazareth, de Bethsaïde, de Béthanie et de Jérusalem devaient revenir souvent dans les mystérieuses conversations de ces trois élus.

Conduit à Rome en 95, au temps de la persécution de Domitien, Jean sortit sain et sauf et joyeux d'une cuve d'eau bouillante comme d'un bain d'eau parfumée, près de la porte Latine, où s'élève maintenant, à sa mémoire, la basilique de Saint-Jean-de-Latran. L'apôtre échappe miraculeusement à la mort pour tomber dans l'exil; les rochers

de Patmos le reçoivent; là, séparé du monde et des hommes, n'ayant pour horizon et pour bruit que l'étendue et les mugissements de la mer, s'enivrant, la nuit, du radieux spectacle des cieux étoilés, le proscrit se crée un univers mystique, et l'*Apocalypse* devient le fruit de son commerce avec les esprits d'en haut : l'Apocalypse, vision prodigieuse où se sont égarés tant de commentateurs, depuis saint Jérôme jusqu'à Newton, nuageuse épopée qui aura l'éternel privilége d'émouvoir les esprits religieux et les imaginations poétiques, et qu'on interrogera surtout dans les époques de bouleversement qui font pressentir aux peuples l'approche du dernier jour.

Revenu à Éphèse en 96, après la mort de Domitien, Jean trouva l'église de cette ville veuve de son évêque Timothée, et la gouverna jusqu'au règne de Trajan. En signe de la dignité épiscopale, et d'après la coutume des pontifes de la loi juive, il portait une lame d'or sur le front, comme saint Jacques de Jérusalem. Le bien-aimé du Fils de Marie était alors un vieillard de quatre-vingt-dix ans, entouré de disciples qui le portaient aux assemblées chrétiennes et ne se lassaient jamais de l'interroger sur le Sauveur. Il ne fallait pas que la mémoire la plus douce, la plus poétique, la plus complète des jours mortels de Jésus disparût dans la tombe du vieillard; tout ce qu'il y avait de chrétien dans l'Ionie le supplia de mettre par écrit tant de précieuses et grandes choses. Jean écrivit donc son évangile à Éphèse, et ce fut en face du temple de Diane qu'il établit avec une si éclatante solennité la divinité de Jésus-Christ. Les Cérinthiens, les Ébionites, les Nicolaïtes ne voulaient reconnaître dans le Fils de Marie que la nature humaine, l'évangile de Jean fut la réponse à leurs doutes et à leurs attaques. Nul apôtre n'a aussi bien compris la divine nature de Jésus, comme si le Christ, dans sa prédilection, avait laissé voir sa splendeur à Jean plus qu'à tout autre. On dirait aussi qu'en se reposant sur le sein du Maître, le disciple avait mieux senti palpiter son âme divine et s'était plus rapproché du soleil éternel.

Platon se serait mis à genou devant le début de l'évangile de Jean : *Au commencement était le Verbe.* C'est ici surtout que l'apôtre se montre digne du surnom d'*enfant du tonnerre* que Jésus lui a donné ; il est le tonnerre qui retentit, non point dans la nuit d'une tempête, mais dans la magnifique étendue d'un ciel pur ; il fend la nue qui dérobait au monde le mystère du Verbe fait chair, et sur la tête du chrétien se déroule le bleu firmament de la vérité.

La première des trois épîtres de Jean est écrite au feu de l'amour divin. « Celui qui n'aime point, nous dit l'apôtre, « demeure dans la mort... Mes petits enfants, n'aimons « point de parole ni de langue, mais par œuvre et en « réalité... L'amour est né de Dieu ; tout homme qui aime « est né de Dieu. » Admirables enseignements où respirent toute la douceur, toute la miséricorde du génie chrétien ! On sait que faible et chargé d'ans, Jean ne pouvait plus faire de longs discours dans les pieuses assemblées d'Éphèse, et qu'il se contentait de dire : « Mes petits enfants, aimez-« vous les uns les autres. » C'est là tout le précepte du « Seigneur, » disait le vieil apôtre à ceux qui se plaignaient de ses répétitions.

Saint Jean avait plus de cent ans lorsque sa mort, sommeil suave, le fit passer de ce monde à l'autre, et bienheureux le pays d'Éphèse, qui eut en dépôt les restes sacrés du meilleur ami de Jésus. Tous les disciples ou les amis du Christ qu'il avait connus n'étaient plus de la terre ; la plupart étaient allés à Dieu par la porte du martyre. Il avait appris la ruine de Jérusalem, dont nous parlerons tout à l'heure, et reconnu ainsi l'accomplissement des prophétiques paroles qu'il entendit lui-même. Avant d'entrer dans le sépulcre, saint Jean, regardant aux quatre points de l'univers, voit partout des peuples prosternés au pied de la croix, puis il ferme ce siècle, siècle unique, mieux connu chez les anges que chez les hommes.

CHAPITRE XX.

Siége et ruine de Jérusalem par les Romains.
(An de J.-C. 70.)

En suivant les grands apôtres jusqu'à la fin de leur mission, nous avons franchi les limites des temps où nous retenait la marche du récit historique; nous rentrons dans l'ordre des dates, et c'est pour assister à la grande chute du peuple hébreu.

Cet événement est un des plus considérables des siècles anciens; il est aussi un des plus connus. On trouvera ici une appréciation plutôt qu'un récit de l'immense catastrophe; à quoi bon répéter les détails de Tacite, et surtout de Josèphe qui a consacré trois livres au siége et à la prise de Jérusalem par Titus? Nous n'aurons aucun fait nouveau à raconter, mais l'étude approfondie des lieux, de l'histoire et des caractères nous a laissé l'espoir d'expliquer, de faire comprendre et ressortir beaucoup de choses qu'on sait d'une façon vague et superficielle. Les leçons religieuses retentissent à travers le drame qui va se dérouler devant nous; elles ne seront point négligées dans notre rapide tableau.

Quinze ans s'étaient passés en murmures, en agitations

plus ou moins fréquentes; depuis le gouverneur Cumanus puni de ses brigandages par l'exil, combien de fois on avait vu les Juifs se révolter contre l'oppression romaine! avec quel frémissement ce peuple si fortement trempé contemplait l'iniquité de ses maîtres! Il chassa de Jérusalem son roi Agrippa qui l'invitait à se soumettre à la tyrannie de Florus, et massacra à cette époque une partie de la garnison romaine; si la jalouse cupidité de Florus n'eût point paralysé les efforts de Cestius Gallus attaquant la ville sainte, la réduction de la place aurait épargné de grandes calamités; mais il fallait aller jusqu'au bout de la voie des expiations. La Galilée et la Judée se préparent à la résistance; ce petit peuple de vaste énergie jette le défi à l'empire romain. Vespasien arrive, Vespasien que Tacite nous représente comme un guerrier infatigable, toujours à la tête des troupes, traçant lui-même son camp, nuit et jour observant l'ennemi, combattant au besoin de sa personne, indifférent sur sa nourriture, se distinguant à peine du moindre soldat par ses vêtements et son extérieur; enfin, à la cupidité près, comparable aux anciens généraux (1). En deux étés il prit tout le pays et toutes les villes, excepté Jérusalem.

Il était dans la destinée des Juifs de périr par la division; le schisme du royaume d'Israël leur avait ôté plus de la moitié de leurs forces; les factions diverses, à l'heure décisive où la puissance romaine tomba sur Jérusalem, ouvrirent à la conquête des voies que l'union de la défense lui eût à jamais fermées.

Avant que la destruction passe sur la grande métropole israélite, il est nécessaire de bien se rendre compte des prodigieux moyens de résistance qu'elle pouvait alors opposer par sa seule construction (2).

(1) Histoires, livre II.

(2) Nous aimons à mentionner ici le beau plan de Jérusalem que M. l'abbé André Dupuis de Nantes a publié l'an dernier avec une introduction explicative. Le plan est habilement gravé par M. Charpentier. Cette reproduction matérielle de la ville sainte telle qu'elle

Les deux principales montagnes, Sion et Acra, étaient « fermées de murailles où l'art, dit Tacite (1), avait formé « des saillies obliques et des sinuosités rentrantes, afin « que les flancs des assiégeants fussent exposés à tous les « coups. Le sommet du rocher était à pic, et des tours « hautes de soixante pieds où la montagne s'élevait, et de « cent vingt pieds dans les fonds, formaient un coup « d'œil admirable et paraissaient égales à les voir de loin. » La citadelle de Sion, tant de fois fortifiée depuis David, environnée de précipices ou d'enfoncements que Josèphe et l'Écriture appellent des vallées, était posée comme une terrible retraite inaccessible aux attaques. Le mur de Sion, avec ses soixante tours, partait de la tour d'Hippicos et aboutissait au temple; le mur d'Acra, qui était le mur du milieu, surmonté de quatorze tours, s'étendait jusqu'à la forteresse Antonia. Un troisième mur allait de la tour d'Hippicos à la tour Pséphina, s'avançait du côté de la colline de Bézetha ou Ville-Neuve, au nord du temple, et venait joindre le mur de Sion au penchant de la vallée du Cédron (2). Le rempart de Bézetha est l'ouvrage que l'empereur Claude n'avait pas permis au roi Agrippa d'achever, et qui fut ensuite repris par les Juifs; il était haut de vingt-cinq coudées et flanqué de quatre-vingt-dix tours dépassant de vingt coudées l'élévation du mur. La tour Pséphina, bâtie à l'angle nord-ouest de la ville, et de forme octogone, avait soixante et dix coudées de hauteur; de son sommet on découvrait la mer, les limites méridionales de la Judée, la vallée de Jéricho et la chaîne des monts arabiques.

Les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, placées sur la partie la plus élevée de l'ancien mur que nous appellerons le mur de Sion, excitèrent l'étonnement

était au temps de Jésus-Christ, est d'une grande magnificence, et honore beaucoup le savant ecclésiastique qui l'a inspirée.

(1) Histoires, livre V, trad. de Pankoucke.

(2) Josèphe est fort obscur quand il nous parle de ces trois murs, et nous suivons ici les données les plus vraisemblables.

des Romains. Hérode les construisit en mémoire d'un ami, d'un frère, d'une épouse, et jamais l'art ne mêla autant de magnificence à des ouvrages aussi inexpugnables. La tour d'Hippicos avec ses quatre façades de vingt-cinq coudées de large et de trente de haut, avec sa terrasse en pierres de taille au milieu de laquelle se trouvait une citerne de vingt coudées de profondeur et qui soutenait un édifice à double étage de vingt-cinq coudées de haut, nous donne une grande idée des conceptions d'Hérode; elle avait dans toute sa hauteur quatre-vingt-cinq coudées. La tour de Phasaël, plus haute de cinq coudées, et dont la forme était celle du phare d'Alexandrie, renfermait des logements et des bains d'une royale splendeur. La tour de Mariamne, haute seulement de cinquante-cinq coudées, avait reçu une richesse d'ornements qui effaçait l'éclat des deux autres. Ce n'étaient point des pierres qui avaient servi à la construction de ces trois tours, mais d'énormes blocs de marbre blanc si bien taillés et si bien joints ensemble que chacun des monuments semblait fait tout d'une pièce.

Enfin le temple, entouré d'un triple mur et de portiques formant de véritables défenses, n'était rien moins qu'une imposante forteresse; la tour Antonia complétait son aspect dominateur et redoutable; Hérode l'avait assise sur un roc de cinquante coudées de haut, revêtu tout entier d'un marbre glissant, de telle sorte qu'on ne pouvait l'escalader. Cette tour, qui paraissait, selon Josèphe, comme une petite cité, était une forteresse environnée de quatre autres tours dont trois avaient cinquante coudées de haut. De même que le temple était comme la citadelle de la ville, la tour Antonia était comme la citadelle du temple (1). Nous pourrions indiquer encore beaucoup de moyens de défense, entre autres, le palais d'Hérode au mont Sion, qui à lui seul était capable de soutenir de vives agressions, et de nombreux passages creusés sous les montagnes. Jérusalem, ainsi couronnée de tours et

(1) Guerre des Juifs contre les Romains, liv. V, chap. 15.

ceinte de murailles, se présentait sur ses collines comme une formidable guerrière; elle avait, pour défense vivante, un peuple qui, depuis quinze siècles, méprisait la mort dans les batailles, et si elle tomba, c'est que Dieu voulait sa chute.

La communauté chrétienne de Jérusalem, voyant la ville sous les coups de la prophétie du Sauveur, songe à s'éloigner; conduite par son évêque Siméon, elle s'en va au delà du Jourdain, dans une cité nommée Pella; quand la prophétie sera accomplie, les fidèles reviendront prendre une demeure dans les lieux que les mystères de la Passion ont consacrés.

Dans un chapitre précédent, nous avons parlé de l'association ou secte des galiléens, qui refusaient de payer l'impôt aux Romains, et auprès de qui les gouverneurs de Judée étaient toujours forcés d'employer la violence; le large développement de cette association avait formé un grand parti dans la nation juive. Les galiléens, appelés aussi zélateurs, se présentaient comme les gardiens du plus pur patriotisme israélite; malheureusement, leur dévouement à l'indépendance nationale ne s'était manifesté que par des habitudes de brigandage; les vagabonds et les pillards toujours en grand nombre dans le pays, avaient grossi les rangs des zélateurs. C'étaient des hommes braves et capables de tout : l'intrépidité s'était mise au service des plus farouches passions. A l'approche de la guerre, les zélateurs étaient accourus en foule à Jérusalem comme pour la défendre, mais en réalité dans l'espérance d'exercer le pouvoir à leur profit, en l'absence d'une forte autorité. La résistance aux armes romaines n'était point l'œuvre d'une décision unanime dans le pays. Les opinions se partageaient entre la paix et la guerre; quant à Jérusalem, la masse des habitants ne demandait pas mieux que de continuer le payement du tribut; on s'effrayait du caractère des révoltés, et le joug des Romains paraissait préférable à la domination d'un nombreux ramas de bandits.

Jean, fils de Lévi, originaire de Giscala en Galilée, chef courageux, énergique et violent, qui joue un si grand rôle dans la catastrophe de Jérusalem, avait quitté furtivement sa ville natale, menacée par les Romains; accompagné de sa troupe, il s'était sauvé dans la métropole juive. Témoin des luttes intérieures entre le peuple et les zélateurs établis dans le temple, il eut d'abord l'air d'embrasser la cause de la cité contre ses hardis perturbateurs; lorsque, par une double manœuvre, il eut pénétré le secret des intentions et des ressources des deux partis, il persuada aux zélateurs, que le pontife Ananus, le chef du peuple, se préparait à ouvrir à Vespasien les portes de la ville, qu'un sort affreux les attendait, et qu'ils devaient appeler promptement à leur secours les Iduméens, ces belliqueux indigènes convertis à la loi juive, et toujours prêts aux soulèvements et aux cruautés; de plus, Jean mit tant d'habileté dans ses ouvertures, ses conseils, ses révélations, qu'il trouva le moyen de se rendre nécessaire aux zélateurs, et de leur imposer son autorité suprême. Voilà donc le transfuge de Giscala et de la cause du peuple, placé à la tête d'une redoutable faction.

Les Iduméens ne tardent point à répondre à l'appel; une tempête leur ouvre l'entrée de Jérusalem, que le pontife Ananus leur fermait; ils se vengent de ce refus par des meurtres au sein d'une nuit orageuse, et les premiers rayons du jour montrent aux regards huit mille cinq cents cadavres : les scènes de la désolation venaient de commencer pour Jérusalem. Ananus dont la salutaire influence est vantée par l'historien juif, et le sacrificateur Jésus, tombent sous les coups des Iduméens; leurs corps, privés de la sépulture, sont livrés aux chiens. Le frénétique amour du carnage ne s'arrêta point à ces premières vengeances : une atroce boucherie enleva encore douze mille victimes (1); la terreur planait sur la ville; on perdait la vie en pleurant les morts; ceux qui osaient les ensevelir

(1) Guerre des Juifs contre les Romains, liv. IV, chap. 19.

avaient bientôt eux-mêmes besoin de sépulture ; il fallait s'enfermer pour gémir, pour verser impunément des larmes. Les zélateurs avaient secondé les Iduméens dans ces œuvres exécrables ; ils poursuivirent avec une infernale ardeur, cette tâche de destruction intérieure, et l'histoire ne peut rien dire de plus de leur inhumanité, sinon, qu'à la fin, elle inspira de l'horreur aux Iduméens, et les détermina à se retirer. Ce régime du glaive, décimant la fleur de la population de Jérusalem, dispensait Vespasien d'attaquer la ville : « Quand la guerre civile, le plus grand de tous les maux, disait-il à ceux qui le pressaient d'assiéger la place, porte nos ennemis jusqu'à s'entr'égorger, qu'avons-nous de mieux à faire que de demeurer spectateurs de cette sanglante tragédie? Pourquoi nous exposerions-nous au péril, pour combattre des gens qui se détruisent eux-mêmes (1)? »

Dieu ne permet pas que les méchants restent longtemps unis ; des zélateurs, las d'obéir à Jean, se tournent contre son pouvoir, et se confient au commandement d'Éléazar ; ils s'établissent dans le temple, et Jean, demeuré chef de la portion la plus considérable, prend possession des portiques du temple, et des fortifications du mont Acra. Tandis que l'héritage de Néron et de Galba, détournait Vespasien de Jérusalem, Simon, fils de Gioras, né à Gérasa, paraît sous les murs de la cité, à la tête de vingt ou trente mille hommes recrutés aux bords du Jourdain et de la mer Morte, dans les pays d'Engaddi, d'Hébron, de Bersabée, et qui déjà se sont fait craindre des zélateurs et des Iduméens ; Jérusalem était une proie que se disputaient tous les vautours des montagnes de la Judée. Les portes s'ouvrent pour les bandes, à qui un chef audacieux a promis de riches dépouilles ; ces bandes viennent former un troisième parti qui s'empare du mont Sion et de quelques points de la ville basse ; le peuple a reçu Simon comme un ennemi destiné à porter des coups à Jean ; il espère

(1) Guerre des Juifs, liv. IV, chap. 21.

une diversion utile, et ne sait pas qu'il a introduit dans ses murs, une nouvelle armée de bêtes fauves, toutes prêtes à le dévorer.

Trois factions se faisaient donc la guerre à Jérusalem, au milieu d'un peuple voué à la ruine. Chaque jour voyait naître des inventions d'infamies ou de cruautés. C'étaient les galiléens qui poussaient au plus haut degré le luxe des abominations. Le pillage, le meurtre et le viol étaient devenus pour eux de vulgaires horreurs; ils cherchaient le raffinement, la nouveauté, la bizarrerie même du crime. Les galiléens avaient adopté pour passe-temps favori, de s'habiller en femmes, avec la frisure et le fard, d'imiter le ton et les manières des prostituées, et se montraient ainsi dans les rues de Jérusalem; des lubricités qui outragent la nature, accompagnaient ces hideuses promenades, et dans leur joyeuse marche, ces monstres élégants tiraient leur épée cachée sous leur robe, et prenaient plaisir à égorger les passants. Le déguisement du meurtre en prostitution avait semblé aux galiléens une agréable variété dans leurs forfaits. Pour dernier malheur de Jérusalem, un incendie dévora des provisions de blé qui auraient suffi pour soutenir un siége de plusieurs années. En outre, l'approche de la fête de Pâques réunissait à Jérusalem les pieuses multitudes israélites des divers points du pays, et cette masse inutile que la guerre allait surprendre dans la capitale, achevait de rendre inévitables les désastres de la famine. Tel était l'état de la ville lorsque Titus, suivi de ses légions, vint l'envelopper.

Le nord et l'ouest de Jérusalem, étaient les seuls points par où une armée pût attaquer la place; les profonds ravins qui s'étendent à l'orient et au midi, ne permettaient ni un campement, ni le jeu des machines guerrières. Titus plaça une légion sur le mont des Olives; c'était plutôt un camp d'observation que d'attaque; les soldats romains descendaient de la montagne pour livrer ou soutenir des combats, mais du haut de leur campement, ils

ne pouvaient rien contre la ville. Le fils de Vespasien s'établit au nord-ouest de Jérusalem, en face de la tour Préphina ; les légions établies à l'occident, devaient occuper la position appelée aujourd'hui colline de Saint-George, elles avaient devant elles la tour d'Hippicos. Chacun des trois camps était fermé d'un mur, selon la coutume romaine. Toutes les invasions qui, dans la suite des âges, se sont succédé contre Jérusalem, ont pris place aux mêmes lieux ; les mêmes points du sol autour de la cité ont vu les phalanges des diverses nations de la terre, préparer des coups et méditer la destruction.

Du mois d'avril de l'année 70, au mois de septembre de la même année, Jérusalem souffrit des maux dont s'épouvante l'imagination. Ce n'est point ici le spectacle ordinaire d'une ville qui soutient un siége et qui accepte librement et glorieusement les périls de la résistance. Nous avons sous les yeux toute une population réduite à l'impuissance par des factions terribles, subissant malgré elle les horreurs d'un siége, placée entre l'effroyable domination des ennemis intérieurs et les perpétuelles attaques des ennemis du dehors. Plusieurs centaines de mille habitants sont destinées à périr, parce que deux factions, se disputant Jérusalem, ne veulent pas céder la place à l'autorité romaine.

Les premières sorties des assiégés contre les Romains donnèrent l'idée d'une brûlante et vigoureuse énergie ; les légionnaires de la ville éternelle n'avaient jamais rencontré des combattants pareils. Sans le secours de Titus et de sa troupe, la dixième légion, qui avait pris quartier sur le mont des Olives, eût été tout d'abord taillée en pièces. L'extermination d'une partie des compagnons d'Éléazar, surpris par Jean dans le temple le jour des azymes, avait dompté le second parti des zélateurs, et Jean était redevenu le seul chef de ces bandes guerrières, maîtresses du temple et des positions d'alentour. Il avait huit mille cinq cents hommes commandés par vingt capitaines et par Éléazar, rentré sous son obéissance. Simon,

maître de la ville haute et de la ville basse, c'est-à-dire du mont Sion et du mont Acra, se trouvait plus fort que Jean; quinze mille hommes, parmi lesquels on comptait cinq mille Iduméens, lui obéissaient. Le campement des légions romaines sous les murs de Jérusalem et la nécessité de se défendre n'inspirèrent point à Simon et à Jean des pensées d'union, ne fût-ce que pour un temps; les deux chefs continuèrent à se livrer des combats acharnés; ils ne suspendaient les coups entre eux qu'aux heures et aux jours où il fallait repousser une agression. Le peuple n'était point épargné; on punissait de mort le moindre soupçon de tendance vers les Romains, et d'atroces fantaisies multipliaient les meurtres dans la ville, comme avant l'arrivée de Titus.

Tout ce que le génie avait inventé dans l'art des siéges était dirigé contre Jérusalem; les faubourgs de la ville avaient été démolis et les arbres des environs coupés pour élever des plates-formes et construire des machines; les énormes pierres que lançaient ces machines portaient la mort au milieu des défenseurs de la place. De longs béliers avec des têtes d'airain battaient les remparts. En vingt-quatre jours, le premier et le second mur furent emportés; ce second mur donnait entrée sur Bezetha ou la Ville-Neuve, formée de rues étroites habitées seulement par les marchands de laine, les fripiers, les chaudronniers et les quincailliers (1). La moitié de Jérusalem était envahie, mais le temple, la tour Antonia, la citadelle et le palais de Sion, le plus difficile enfin restait à prendre.

Un ennemi plus terrible que Simon, Jean et les Romains, préparait ses ravages contre le peuple de Jérusalem : c'était la famine qui, dès les premiers jours, put tristement se pressentir. Aux premières atteintes du fléau, ceux qui avaient encore des vivres ne mangeaient plus que furtivement et à la hâte; on dévorait le grain cru, la viande à moitié cuite, et, dans les familles, le père, la

(1) Guerre des Juifs, liv. V, chap. 24.

mère, les enfants s'arrachaient des mains les dernières ressources. Les hommes de Jean ou de Simon fouillaient dans les maisons, frappaient ou tuaient les malheureux qui avaient caché un reste de nourriture, dérobaient ce qu'ils rencontraient et arrachaient au pauvre l'herbe ramassée au péril de ses jours hors de la ville. Malheur à celui qui gardait sur son visage les couleurs de la vie! On le soumettait à d'affreuses tortures pour lui faire avouer ses ressources cachées. Les riches vendaient secrètement tout leur bien pour une mesure de froment ou d'orge qu'ils mangeaient dans les derniers recoins de leurs demeures. Un sort cruel attendait ceux qui, poussés par la faim, étaient surpris cherchant des plantes autour de la cité : Titus les faisait crucifier; il ne se passait pas de jours qu'on n'en prît cinq cents, et bientôt le bois et la place manquèrent aux bourreaux pour ces immolations.

Lorsque Titus, voulant ôter aux assiégés tout moyen de tirer des vivres du dehors, eut enfermé Jérusalem dans un mur flanqué de treize forts et construit en trois jours, la faim se montra plus horrible et la ville passa tout à fait sous l'empire de la mort. Chaque maison devint un sépulcre; les cadavres des vieillards jonchaient les rues; et les jeunes hommes se traînaient sur les places publiques comme des spectres échappés du tombeau et près d'y rentrer. Comme il n'était plus possible d'ensevelir les morts, plusieurs, ramassant un reste de force, s'en allaient jusqu'aux tombeaux ouverts pour y attendre leur dernière heure : les vivants se donnaient ainsi eux-mêmes la sépulture. Les Juifs mourants tournaient pieusement leurs regards du côté du temple. Il n'y avait plus de larmes dans les yeux, plus de gémissements dans les poitrines, les bouches étaient muettes; Jérusalem, dans son lugubre silence, eût pu être prise pour une ville sans habitants. La peste, née de la puanteur des cadavres amoncelés, ajouta ses ravages à ceux de la famine. Les maîtres de la ville, redoutant les exhalaisons, avaient pris le parti de faire enterrer les victimes aux frais du trésor public; cette

résolution, qui n'était point l'accomplissement d'un devoir religieux, mais une mesure de précaution, ne put s'exécuter longtemps ; on se mit à jeter les cadavres par-dessus les murs, et de la sorte on se délivrait à la fois des influences pestilentielles et on les envoyait à l'ennemi. Les farouches compagnons de Simon et de Jean furent les derniers à manquer de nourriture ; ils se virent réduits aux courroies des sandales, aux cuirs des ceintures et des boucliers ; une poignée de foin se payait cher. A mesure que les jours s'écoulaient, les habitants qui avaient survécu jusque-là n'avaient plus en partage que les inspirations du désespoir, et c'est alors qu'une mère tua et mangea son enfant : effroyable souvenir dans l'histoire des tourments de la faim !!! spectacle digne de pitié ! La Jérusalem vivante n'apparaissait plus que comme un champ où le fer a passé, et les monceaux de cadavres étaient les gerbes entassées après cette moisson de mort.

Lorsqu'on suit les efforts courageux, l'invincible opiniâtreté de Simon et de Jean dans leurs luttes contre les légions romaines, lorsqu'on voit ces bandes intrépides brûler les machines de l'ennemi à force d'audace, opposer des murs nouveaux aux coups des béliers, déconcerter, étonner les assiégeants, braver toutes les menaces, voler à tous les périls, on ne peut se refuser à l'admiration, quel que soit le nombre de leurs crimes. Si Jean et Simon, entraînés par le seul amour de l'indépendance nationale, pleins du feu du patriotisme, et ne souillant point leur valeur par d'atroces actions, s'étaient bornés à défendre Jérusalem, malgré Jérusalem, contre le joug des Romains, ils auraient conquis une grande place dans l'histoire ; ils pouvaient être des héros, et n'ont été que des bandits fameux.

Le grand prêtre et le temple sont frappés en même temps ; Simon fait mourir Mathias, accusé de s'entendre avec les Romains, et Jean pille le sanctuaire qui doit nourrir, dit-il, ceux qui le défendent. La construction de nouvelles plates-formes pour le siége de la place change en solitude le pays à quatre lieues à la ronde. Josèphe

s'attriste à la vue de cette terre défigurée : « Il ne se ren-
« contrait pas un seul arbre, dit-il, dans les lieux naguère
« couverts de bois ou de jardins ; les Juifs et les étran-
« gers eux-mêmes, qui admiraient auparavant cette belle
« partie de la Judée, n'auraient pu la reconnaître ; ils
« n'auraient pas vu, sans verser des larmes, les merveil-
« leux faubourgs de cette grande ville convertis en ma-
« sures. La guerre avait tellement dévasté la contrée
« favorisée de Dieu, qu'elle ne conservait pas la moindre
« trace de son ancienne beauté et qu'on pouvait se deman-
« der à Jérusalem où donc était Jérusalem (1). »

Une surprise fit tomber au pouvoir de l'ennemi la forteresse Antonia, qui était comme la clef du temple, et dont on avait égorgé les gardes endormis. Cette nuit-là le temple eût été envahi, si un combat de dix heures aux portes du lieu saint, soutenu par une indomptable bravoure, n'eût forcé les Romains à reculer. Titus, pour ouvrir à son armée une entrée facile, renverse de fond en comble cette belle tour Antonia que Hérode avait élevée à grands frais. Le temple était devenu le principal point d'attaque; l'ennemi, dans ses tentatives nocturnes, comptait sur le sommeil des gardiens, mais la surprise de la tour Antonia avait été une mémorable leçon : toutes les sentinelles redoublaient de vigilance. Que de coups d'épée! que de flèches lancées autour des portiques du temple! qu'il est prodigieux ce Jean de Giscala, qui semble faire passer son âme guerrière dans toutes les poitrines dont il est environné, et qui, dans la mêlée, oblige chacun de ses hommes d'être invincible! Les combattants juifs, non contents de se défendre dans les positions qui leur restent, s'en vont attaquer les soldats romains jusque sur la montagne des Oliviers, et c'est à grand'peine qu'on résiste à leur audace.

La flamme devait achever l'œuvre de l'invasion romaine et accomplir les arrêts du ciel. Les Juifs brûlent la galerie

(1) Guerre des Juifs, liv. VI, chap. II.

qui joignait le temple à la tour Antonia; ils remplissent de bois, de soufre, de bitume un des portiques à l'occident, et, dans une attaque des Romains, ils enferment un grand nombre de leurs ennemis au milieu des horreurs d'un incendie. A leur tour, les Romains mettent le feu au portique du septentrion, et par l'ordre de Titus, tous les portiques et même les portes jusqu'aux galeries, sont livrés aux flammes. Ainsi de jour en jour la destruction approche du sanctuaire. L'ennemi tient conseil pour décider du sort de la maison de Jéhovah ; sa ruine est demandée au nom des intérêts romains parce que le temple est une vaste citadelle où la rébellion pourra toujours se retrancher; mais le fils de Vespasien déclare que la conservation du magnifique monument religieux importe à l'honneur du nom romain. Inutiles efforts! la volonté humaine est vaine contre les décrets divins : le Messie avait prédit que le temple serait détruit et qu'il *ne resterait pas pierre sur pierre.*

C'est l'historien juif qui nous parle de ce légionnaire, *poussé par un mouvement de Dieu* (1), se faisant soulever par un de ses compagnons et jetant dans les constructions les plus voisines du temple (2) une pièce de bois tout enflammée. L'embrasement fut rapide; Titus donnait des ordres auxquels personne ne prenait garde, et sa voix et les signes des chefs de légions se perdaient au milieu des cris des Juifs, du bruit des colonnes et des murs croulants, et de la fumée de l'incendie. Ce n'était plus au fils de Vespasien, mais au Fils de Dieu que les soldats romains obéissaient, et le souffle d'en haut excitait les flammes. On égorgeait le pauvre peuple qui avait cherché un asile dans le sanctuaire; l'immolation des victimes humaines remplaçait l'immolation des animaux autour de l'autel, et

(1) Guerre des Juifs, liv. VI, chap. 26.

(2) Ce n'est point dans le temple même, comme on l'a dit et répété, que fut jetée cette pièce de bois enflammée, c'est, d'après Josèphe, *dans les lieux par où on allait aux bâtiments faits autour du temple du côté du nord.*

c'étaient là les derniers sacrifices ! Titus voulait conserver au moins le sanctuaire, mais la fureur des siens l'avait devancé dans l'enceinte sacrée; le feu mis à la porte du temple par un soldat, dévora en peu de temps ce lieu si cher à la croyance et au souvenir des Hébreux. Oh ! quel spectacle pour la misérable population qui avait survécu à tant de calamités ! Ce mont Moriah en feu, ces vastes galeries, ces hauts portiques, ces murs, ces voûtes, cet immense temple roulant en débris, les gémissements des vieillards, des enfants et des prêtres périssant sous le glaive, les hurlements des troupes de Jean et de Simon s'efforçant de chasser les Romains de ces fumantes ruines, tout ce fracas de destruction, de douleur et de mort, dont le retentissement remplissait la vallée du Cédron, le mont des Oliviers et les collines voisines, est un des tableaux les plus effroyablement solennels dont les annales de la terre ait gardé la mémoire. Le 10 août de l'année 70 fut pour la nation juive le jour du malheur : il y avait six cent cinquante-cinq ans qu'à pareil mois et à pareil jour les Babyloniens avaient brûlé le premier temple.

L'incendie du 8 septembre acheva la ruine de Jérusalem; les compagnons de Jean avaient été chassés de la ville basse, ceux de Simon, retranchés dans la ville haute, avaient été épouvantés par l'attaque des Romains. Dans leur effroi, les restes des troupes juives ont abandonné les tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne où nulle force, excepté la faim, n'aurait pu les contraindre. Titus, dans la destruction de Jérusalem, épargna ces trois tours pour servir, dit Josèphe, de monument à la postérité et rappeler le bonheur sans lequel il lui aurait été impossible de s'en rendre maître. Jérusalem, livrée à la rage des vainqueurs, devint à la fois un théâtre de butin, une boucherie et un marché d'hommes; quoique des familles entières fussent vendues à vil prix, il se trouvait peu d'acheteurs, nous dit l'historien juif; on réserva pour le triomphe les jeunes captifs les plus robustes et les mieux faits; un grand nombre fut envoyé en Égypte pour tra-

vailler aux ouvrages publics ; Titus en destina une multitude aux jeux sanglants du cirque dans les provinces de l'empire. Josèphe compte quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers.

Le chiffre de onze cent mille Juifs morts dans cette catastrophe a toujours paru un calcul exagéré ; par une étrange contradiction, Tacite, après avoir compté, au commencement de son récit, six cent mille assiégés, adopte le chiffre de onze cent mille morts. Afin de nous persuader de l'exactitude de ses calculs, Josèphe rappelle qu'au temps du gouverneur Cestius les sacrificateurs, à la fête de Pâques, comptèrent deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées, ce qui, en admettant seulement dix personnes pour chaque bête, présenterait deux millions cinq cent cinquante-six mille Juifs rassemblés à Jérusalem. Mais les prêtres du temple, voulant donner à Néron une haute idée de leur nation, avaient pu augmenter à leur gré le nombre des animaux immolés ; d'ailleurs, même en admettant les deux millions et demi de Juifs réunis à la fête des azymes, il ne s'ensuivrait pas que toute cette population fût enfermée dans Jérusalem ; la ville avait des faubourgs, des environs qui pouvaient recevoir la plus grande masse de ces voyageurs religieux. Pour l'éclaircissement du point d'histoire qui nous occupe, il ne faut pas oublier que la population surprise par le siége a dû être nécessairement enfermée dans les murs de Jérusalem ; or, comment cette ville avec ses deux lieues de circuit aurait-elle pu suffire à contenir les onze cent quatre-vingt-dix-sept mille Juifs dont nous parle Josèphe, sans compter le nombre qui, durant le siége, s'échappa vers les Romains ou dans les contrées voisines? Paris, dans son étendue de dix lieues, ne renferme pas un million d'habitants ; il est vrai que la plupart des rues de Jérusalem étaient étroites et que son enceinte n'offrait point des espaces comme les Champs-Élysées et le Jardin des Tuileries, le jardin du Luxembourg et le jardin des Plantes ; mais on doit remarquer que les maisons de Jérusalem

n'avaient pas les nombreux étages des maisons de Paris. Nous pensons donc qu'on se rapprocherait de la vérité en réduisant à cinq ou six cent mille le nombre des Juifs assiégés par les Romains, et quand on songe que la famine, le fer et le feu dévorèrent les trois quarts de la population, il reste bien assez d'horreurs, de deuil et de funérailles pour placer ce siége de Jérusalem au rang des plus grandes calamités de l'histoire humaine.

Jean et Simon qui combattirent tant qu'il fut possible de combattre, auraient forcé la gloire à venir à eux en périssant avec le temple, les citadelles et les palais; mais quand il ne s'offrit plus à leurs regards qu'une inévitable mort, ils cherchèrent un asile et un salut dans les souterrains de Jérusalem : cette inspiration ne fut point celle de l'héroïsme ; chassé de son impure retraite par la faim, Jean mendia la pitié des Romains qui daignèrent se contenter de jeter des chaînes à ce lion de la Galilée maintenant dépouillé de fierté. Simon, muni de vivres et d'instruments de fer, avait espéré s'ouvrir sous terre une route secrète; il échoua dans son plan de fuite, se déguisa avec un vêtement blanc et un manteau de pourpre, et tomba entre les mains des Romains qu'il croyait pouvoir tromper; il alla subir la mort dans le grand marché à Rome après avoir subi l'ignominie au triomphe de son vainqueur.

Qu'est-il besoin de nous arrêter à décrire le butin fait à Jérusalem? Il fut énorme; chaque légionnaire devint riche, et l'histoire n'a rien à ajouter lorsqu'elle a dit que l'or perdit la moitié de sa valeur.

De sinistres présages avaient annoncé les désastres de Sion; Tacite reproche à la nation juive *livrée*, dit-il, *à la superstition, et ennemie des usages religieux* (1), de ne les avoir pas conjurés par des vœux et des sacrifices. L'apparition de chars armés courant dans les airs et d'une comète semblable à une épée qui, durant une année entière,

(1) Histoires, livre V, chap. 13.

menaça Jérusalem, la resplendissante lumière qui tout à coup inonda l'enceinte du temple au milieu de la nuit, la grande et pesante porte du sanctuaire à l'orient qui s'était ouverte d'elle-même, cette voix entendue des sacrificateurs dans le temple, et criant : *Sortons d'ici*, cette autre voix dont parle Tacite et qui répétait : *Les dieux s'en vont*, tous ces prodiges dont le souvenir revenait aux imaginations troublées font dire à Josèphe que les *hommes périssent toujours par leur faute*. La vision prophétique la plus expressive à l'approche de la grande ruine est celle de cet homme du peuple criant pendant sept ans : *Malheur sur Jérusalem!* et périssant enfin lui-même sous les murs de la ville assiégée, en continuant ses accents lamentables!

Titus qui *fit les délices du genre humain* et dont la douceur a passé en proverbe chez les nations de l'Occident, est un singulier modèle de bonté et de clémence dans le siége et la prise de Jérusalem! On l'a vu faisant crucifier chaque jour cinq cents Juifs coupables de chercher autour de la ville un peu d'herbe pour lutter avec la faim. « Il trouvait trop de difficulté, dit naïvement Josèphe, son panégyriste et son adorateur, à les faire garder à cause de leur grand nombre. » Belle excuse pour expliquer des cruautés qui cessèrent seulement quand le bois et la place manquèrent aux Romains! Lorsque le fils de Vespasien usa de modération, il se borna à *faire couper les mains* aux pauvres gens renvoyés à la ville! Titus n'ignorait pas que le peuple de Jérusalem était innocent de cette violente résistance aux armes romaines, et qu'il gémissait sous le pouvoir terrible de deux partis; pourquoi donc l'atroce idée de hâter la mort de cette population malheureuse en proie à la famine, en la murant dans Jérusalem comme dans un tombeau? Nous dirons volontiers que le prince prononça des peines contre les Syriens et les Arabes de son armée qui éventraient les fugitifs dans l'espoir de découvrir de l'or dans leurs flancs ; mais ces inhumanités-là, d'invention orientale, se trouvaient pour ainsi dire en dehors des mœurs de la barbarie romaine.

Après cinquante jours, la faim fait descendre les sacrificateurs qui s'étaient sauvés sur le mur du temple; ils vont implorer la clémence de Titus qui leur répond par un arrêt de mort. Jean, Simon et leurs compagnons, désespérant de se défendre, offrent au fils de Vespasien d'abandonner Jérusalem à la seule condition de s'en aller librement dans le désert avec leurs femmes et leurs enfants; Titus eût accepté cette condition s'il avait eu pour le peuple un peu de cette pitié que lui suppose l'historien juif; que fait-il au contraire? il se venge de ne pouvoir dicter des lois aux deux chefs en permettant à ses soldats de piller la cité et d'y mettre le feu. Après la dévastation de Jérusalem, Titus célèbre à Césarée l'anniversaire de la naissance de son frère, et à Bérythe l'anniversaire de la naissance de Vespasien par l'immolation de milliers de Juifs livrés aux flammes ou aux horreurs de l'amphithéâtre. Ces Romains, que Mithridate appelait *le fléau de l'univers*, avaient un bien exécrable génie, puisque le meilleur de leurs empereurs pouvait accomplir des actes pareils aux férocités accumulées dans ce récit!

Josèphe dont l'ouvrage nous a révélé tant de misères qui seraient restées ignorées de la postérité, commença par être un des chefs de cette guerre contre les Romains et finit par être un ami de Titus; il se trouvait dans le camp des ennemis des Juifs et plusieurs fois on le chargea d'inviter à la soumission ceux qui étaient à la fois les défenseurs et les oppresseurs de Jérusalem; ses discours ne touchaient que le peuple et lui valaient des invectives de la part des combattants galiléens et iduméens; un jour même il fut blessé à la tête d'un coup de pierre. Sa mère qui était dans la ville eut à souffrir de ce qu'on appelait la désertion de Josèphe. L'historien juif gémit sur les maux de sa patrie; il voit avec douleur le peuple de Jérusalem voué à la mort, ses monuments voués à la ruine, les plus sombres images de la désolation passant sur la cité que Jéhovah avait remplie de ses merveilles; il poursuit de ses reproches, de ses malédictions, ceux qu'il appelle

les *factieux*, mais vous ne l'entendez jamais se plaindre des Romains. Il n'en pouvait être autrement dans un livre écrit sous les yeux de Vespasien et de Titus, et dont l'auteur, honoré du titre de citoyen romain, était pensionné par l'empereur, et avait pour demeure à Rome un de ses palais. Ce qu'il y a de remarquable, de frappant dans son récit, c'est l'idée, plusieurs fois exprimée, que les Romains portent comme malgré eux le trépas et la ruine, que Dieu lui-même agit et non point Titus; l'historien prête même à Titus cette pensée qu'il n'est que l'instrument de la divine vengeance, et c'est dans ce sens qu'il explique le refus de la couronne apportée au fils de Vespasien par les nations voisines.

L'idée d'expiation déposée dans une histoire contemporaine écrite par un Juif, est une sorte d'acheminement mystérieux vers notre croyance qui regarde ce supplice de tout un peuple comme une expiation du supplice d'un Dieu. Jérusalem était frappée pour un crime de rébellion qu'elle n'avait point commis, mais les Romains qui voulaient punir une révolte contre leur pouvoir punissaient une révolte contre le Messie; ils pensaient venger le sang de quelques légionnaires et vengeaient le sang du Sauveur du monde. Les Juifs avaient cru tuer le christianisme en tuant Jésus-Christ; maintenant le sang du Fils de Marie, en retombant sur eux, anéantissait leur existence religieuse et politique. Tout l'édifice de la loi mosaïque qui n'était fait que pour Jérusalem et la Judée, croulait avec le temple du mont Moriah et les murs de Sion. La nation déicide mutilée, écrasée, venait de commencer cette carrière de persécution et d'ignominie qui devait être si longue à parcourir; ils allaient se voir jetés dans le monde social comme des débris errants qui ne peuvent ni s'arrêter ni se relever, comme un formidable miracle toujours vivant et qui redit de siècle en siècle un châtiment inouï chez les hommes. Oh! que de honte, que d'outrages les attendent dans tous les pays de la terre! Aveugles voyageurs à travers les temps, ils passeront au milieu des splendeurs de

la vérité chrétienne, et les écailles de l'erreur ne tomberont point de leurs yeux ! Ils pâliront sur les Écritures inspirées dont ils seront les plus fidèles gardiens et ne les comprendront point ; le flambeau sera dans leur main, et c'est pour eux seuls qu'il ne jettera aucune lumière. Ils se consumeront en efforts pour redevenir quelque chose, et ne reconstruiront point leur nationalité, semblables à Julien qui ne put rebâtir le temple condamné par les livres saints à rester dans la poussière !

La ruine de Jérusalem valut à Rome un spectacle qui lui était nouveau : le double triomphe d'un père et d'un fils. L'or, l'argent et l'ivoire, les pierres enchâssées dans des couronnes d'or, des animaux rares, les images des dieux des nations ; l'éblouissante représentation des batailles gagnées, des villes conquises, de l'incendie du temple et des ruisseaux de sang coulant à travers les murs embrasés (1), donnaient à la marche impériale un merveilleux caractère ; sept cents Israélites, jeunes et beaux, vêtus avec éclat pour la fête, ayant à leur tête Simon et Jean, dévoraient leur douleur et assistaient ainsi une seconde fois aux funérailles de Jérusalem ; puis venaient les dépouilles de Sion et du temple, la table d'or des pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches ; le livre de la Loi terminait cet appareil des richesses amassées par la guerre. Vespasien et Titus, couronnés de lauriers, couverts de soie et de pourpre et sans armes, s'avançaient chacun sur un char et fermaient le cortége. Ils voyaient devant eux la Judée captive, non point assise dans un grand manteau au pied d'un palmier et penchant tristement la tête comme un peu plus tard sur leurs médailles, mais défilant avec ses enfants en robe de pourpre brodée d'or au milieu de la population romaine qui se repaissait de son malheur. Au pied de la colline du Capitole, du côté qui fait face au Forum, s'élèvent les restes du temple

(1) Tacite, Hist., liv. V, suppl., Josèphe, Guerre des Juifs, liv. VII, chap. 17.

de la Paix, où Vespasien déposa la table et le chandelier d'or parmi d'autres trésors de la victoire, et sur le chemin du Forum au Colisée, l'arc de Titus avec ses bas-reliefs que le temps efface, offre un souvenir de la pompe triomphale des deux empereurs.

Pendant que Rome se réjouissait de la chute de la nation juive et se parait de ses dépouilles, Jérusalem, seule avec ses débris et les cadavres de ses habitants, surveillée par une légion romaine comme pour l'empêcher de s'échapper de son sépulcre, n'avait pour visiteurs que les oiseaux de proie et les bêtes fauves venant y chercher leur pâture. Sans doute, la nuit, l'ombre de Jérémie, accourue d'Égypte et désertant sa tombe inconnue, remplissait alors de ses gémissements les ruines qui couvraient les montagnes de Sion et de Moriah, et soupirait de nouvelles élégies au plaintif murmure de la fontaine de Siloé; sa voix, s'animant ensuite au souffle des vengeances éternelles, pouvait répéter d'antiques arrêts; une seconde fois le prophète entendait le Seigneur prononcer les terribles paroles de la condamnation : « Chassez ce peuple devant ma face, disait Jéhovah ; s'il vous demande où il ira : faites-lui cette réponse : Que celui qui doit mourir meure, que l'épée dévore celui qu'elle doit dévorer, que la famine enlève celui qu'elle doit enlever ; que celui qui est destiné à la servitude aille en servitude. Je prendrai le van, ajoutait le Seigneur, et je les disperserai jusqu'aux extrémités de la terre (1). »

(1) Proph. de Jérémie, chap. 15.

CHAPITRE XXI.

Fin tragique des défenseurs de Massada. — Les hérésies des premiers temps. — Les évêques de Jérusalem. — Ruine totale des Juifs sous Adrien et rétablissement de la ville sainte.

(71-136 de J.-C.)

Agrippa, le dernier roi de la race d'Hérode, après avoir aidé Titus à s'emparer de la capitale de son propre royaume, s'était retiré à Rome, où il acheva sa vie; la cour de Vespasien le consola de ce qu'il avait perdu. L'empereur, pour achever d'enchaîner la nation juive au joug romain, ordonna que les Israélites de tous les pays payassent au Capitole les deux drachmes qui, auparavant, étaient payés au temple de Jérusalem : la majesté de l'empire romain prenait ainsi la place de la majesté de Jéhovah. Il restait quelques châteaux de Judée à réduire; Lucilius Bassus et Sylva en furent tour à tour chargés.

L'attaque de la citadelle de *Massada*, située dans les montagnes du côté d'Engaddi, donna lieu, de la part des assiégés, à une résolution terrible, qui révèle d'indomptables caractères. Les assiégés étaient de ceux que Josèphe appelle *sicaires*, armés, contre les *zélateurs*, pour l'indépendance nationale, et qui, durant les calamités de Jérusalem, avaient exercé des violences en divers points de la Judée. L'incendie d'un mur qui devait les défendre contre les machines des Romains, ne leur montre d'autre per-

spective qu'une défaite certaine. Éléazar, leur chef, repousse comme une honte toute idée de fuite ou de soumission. Il rassemble les plus vaillants de ses compagnons, leur rappelle le serment de ne jamais subir aucune domination étrangère et de reconnaître Dieu seul pour maître : « Si nous tombons vivants au pouvoir des Romains, leur dit-il, le déshonneur et l'esclavage le plus cruel nous attendent, nous qui avons été les premiers à secouer le joug et qui sommes les derniers à résister. Éléazar les exhorte à mourir volontairement et glorieusement : ils sont encore libres, et, par une détermination courageuse, ils peuvent sauver leurs femmes et leurs enfants des outrages et de la servitude, et s'arracher eux-mêmes au mauvais destin que leur préparent les vainqueurs. Encore un assaut, et il n'en sera plus temps ! Il faut donc que leur fer devance celui des Romains. Le chef de la troupe accuse de lâcheté ceux de ses compagnons qu'il voit pleurer sur leurs femmes et leurs enfants et sur eux-mêmes. Josèphe met dans sa bouche un discours philosophique tout rempli de la doctrine de l'immortalité; la mort y est considérée comme l'affranchissement de l'âme, comme le retour à la patrie éternelle, comme le digne but de tout homme qui aspire à la vraie liberté, au vrai bonheur. Éléazar cite les Indiens se jetant dans le feu pour se mettre plutôt en possession des félicités futures. Les désastres de Jérusalem et de la Judée lui paraissent de nature à dégoûter de la vie; il ne veut laisser que des corps morts entre les mains de l'ennemi; il espère ainsi le contraindre à admirer des hommes qui ont méprisé le trépas pour garder l'honneur.

Le château de Massada offrit alors un spectacle qui ne s'est pas renouvelé deux fois dans les annales de la guerre; les paroles d'Éléazar ont fait battre ces cœurs farouches un moment surpris par la faiblesse ; le désir de la mort y est entré comme une brûlante passion. Tous ces Juifs, décidés à ne plus se servir de leurs épées que contre les objets de leur plus tendre affection et contre eux-mêmes, embrassent

en pleurant leurs femmes et leurs enfants, leur parlent de la nécessité d'une mort volontaire pour échapper à l'ignominie et aux fers, et, après les derniers adieux et les derniers baisers, les immolent avec toutes les angoisses du désespoir. Ils entassent et brûlent leurs objets les plus précieux; ensuite on tire au sort pour savoir quels sont ceux qui feront l'office de bourreaux. Les dix, chargés de cet effroyable ministère, remplirent leur tâche sans horreur; chaque homme se faisait égorger en tenant étroitement embrassés les corps de sa femme et de ses enfants. Lorsque les dix demeurèrent seuls au milieu de cette héroïque boucherie, il y en eut un que le sort désigna pour frapper les neuf qui devaient mourir; quand les neuf eurent expiré, l'unique survivant de ce drame sanglant passa en revue tous ses compagnons afin de s'assurer que nul n'avait besoin de son épée, mit le feu autour de lui, et, se plaçant à côté des corps de ses proches, se perça le cœur.

Neuf cent soixante Juifs, y compris les femmes et les enfants, périrent de la sorte. Le lendemain, à la pointe du jour, aucun bruit ne répondit à l'assaut des soldats romains; ils firent jouer le bélier, ils poussèrent des cris, et la citadelle et le palais restèrent silencieux; on n'entendait que le petillement des flammes. Tout à coup, deux femmes, entourées de cinq enfants, se présentèrent aux Romains; elles s'étaient dérobées aux scènes tragiques en se cachant dans des aqueducs, et racontèrent aux assiégeants comment avaient fini les défenseurs de Massada. Ce trait termine la guerre qui, accompagnée de la famine et de tous les fléaux, enleva, durant un espace de sept ans, plus de deux millions de Juifs, hommes, femmes et enfants (1); il suffit à peindre cette association, partie de Galilée, qui, organisée au nom de la liberté politique, provoqua, soutint la révolte contre les Romains, cette

(1) L'abbé Guénée qui a élevé ce chiffre à trois millions, nous semble avoir adopté avec trop de confiance les calculs exagérés de l'historien Josèphe.

association qui réunissait à des mœurs barbares une héroïque bravoure, et disparut tout entière dans la ruine de la puissance hébraïque.

Nous avons parlé des chrétiens de Jérusalem qui, à l'approche des vengeances de Dieu, se retirèrent au delà du Jourdain avec leur évêque Siméon. Quand l'ouragan de l'expiation eut cessé, la plupart d'entre eux reprirent le chemin de la ville renversée; la malheureuse cité se montrait à leurs regards comme un homme qu'on aurait laissé vivant et qu'on retrouverait cadavre : c'est à peine s'ils pouvaient la reconnaître, et sans doute ils ne retenaient point leurs larmes à la vue d'un si grand désastre. Ils passèrent du deuil des ruines à la joie de prier auprès du sépulcre du Rédempteur, sur la montagne où son sang avait coulé, et d'adorer partout les traces divines.

Le séjour de ces chrétiens dans la décapole fut marqué par la naissance des hérésies des nazaréens et des ébionites. Les nazaréens, ne tenant aucun compte du concile de Jérusalem, demeuraient attachés à la loi mosaïque comme s'ils n'eussent pas été chrétiens, et ne voulaient pas que les gentils de la communion évangélique pussent s'affranchir des usages juifs. Théodoret les accuse d'avoir nié la divinité de Jésus-Christ; saint Épiphane n'ose rien affirmer sur la manière dont ils comprenaient le double mystère de l'incarnation et du Dieu fait homme; saint Jérôme et saint Augustin ne leur reprochent d'autre tort que celui d'avoir trop voulu judaïser notre foi. Ces tendances ne les empêchaient point d'être compris dans les malédictions et les anathèmes qui, trois fois par jour, partaient de toutes les synagogues contre les chrétiens. Les ébionites dont nous avons prononcé le nom à propos de l'évangile de saint Jean, avaient pour fondateur Ébion (*le pauvre*), disciple de Cérinthe; après avoir prêché sur la rive orientale du Jourdain, cet ennemi des traditions apostoliques enseigna ses erreurs dans l'île de Chypre, dans l'Asie Mineure et jusqu'à Rome. Sorti de l'école des nazaréens, il était allé plus loin que ses maîtres. Les partisans

d'Ébion adoraient Jérusalem comme la maison de Dieu, fuyaient le contact de tout homme d'une religion différente, et ne se nourrissaient que de végétaux; ils regardaient Jésus comme le seul vrai prophète, devenu le plus grand des anges à force de vertu et de sainteté, et lui donnaient une origine purement humaine. Ils n'acceptaient du Nouveau Testament que l'évangile de saint Matthieu dont ils supprimaient les deux premiers chapitres, et dont ils mutilaient divers passages. Cinquante ans plus tard, les enseignements d'Ébion avaient pour défenseur Symmaque, un des interprètes de l'Écriture en langue grecque; il est à présumer que les nazaréens et les ébionites avaient fini par mêler, à peu de chose près, leurs doctrines, et les nazaréens furent aussi appelés symmaquiens.

Ébion avait prêché dans un sens contraire à la vérité chrétienne, mais il n'avait point prêché l'infamie; il prescrivait l'austérité, la pureté morale et plaçait très-haut la virginité. La sévérité de ses préceptes fut oubliée par la secte qui porta son nom. Saint Épiphane (1) nous apprend que parmi les ébionites tout était permis; il les accuse d'avoir pris pour modèle les mœurs des carpocratiens. C'est, du reste, au déréglement des mœurs qu'aboutissaient presque toutes ces innovations de doctrines, et nous devons dire quelques mots des hérésies nombreuses qui corrompirent la vérité évangélique dans les premiers temps.

Les racines de l'orgueil dans le cœur de l'homme sont à une prodigieuse profondeur! Il préfère l'erreur qui est son œuvre à la vérité qu'il n'a pas découverte! Il ne peut enfanter que ténèbres et repousse la lumière par la seule raison qu'il ne l'a point faite! L'histoire de la rébellion des anges contre Dieu se renouvelle chaque jour chez les hommes dans leurs rapports avec la vérité. Le joug de l'autorité nous paraît détestable, et notre génie ne trouve de la gloire que dans sa fière et libre solitude.

(1) Panarium.

L'hérésie, pour se montrer, n'attendit pas que tous les disciples du divin Maître eussent quitté la terre; elle eut pour représentants, en face même des apôtres, Simon de Samarie et Ménandre, Cérinthe, chassé de l'assemblée des fidèles à Jérusalem, les nazaréens et les ébionites, les nicolaïtes, abusant du nom d'un des sept diacres pour autoriser d'impures doctrines. Lorsqu'il ne resta plus ici-bas un seul témoin du Messie et de ses prédications, l'erreur se trouva plus à son aise, et les rêveries de la philosophie grecque firent invasion dans le domaine de Jésus-Christ.

Le Juif Elxaï, qui vécut sous Trajan, se plaça à la tête d'une secte que saint Épiphane et Scaliger ont cru pouvoir regarder comme une continuation des esséniens. Les diverses dénominations des elcésaïstes ont donné lieu à cette confusion des deux sectes qui ne présentent entre elles aucun trait de ressemblance. Il est difficile de ne pas être frappé de la morale simple et pure des esséniens avec les superstitions de toute nature qui faisaient le fond de la doctrine des elcésaïstes. Ceux-ci prétendaient que la foi intérieure dispensait des œuvres et tenait lieu de tout; ils croyaient à l'astrologie et à la magie, à la puissance des enchantements, juraient par la terre, le ciel et l'eau, et méprisaient la continence. Sans s'expliquer sur la personne de Jésus-Christ, ils reconnaissaient un messie qu'ils appelaient le grand roi, et dans l'idée qu'ils avaient de sa sublimité, ils ne trouvaient rien de mieux, pour sa représentation humaine, mais invisible, qu'une taille de trente-huit lieues de haut et des membres à proportion. A la fin du IVe siècle, il se rencontrait encore, au delà des rives du Jourdain et de la mer Morte, des elcésaïstes sous le nom de sampséens, ou plutôt chamséens (adorateurs du soleil). Il est probable qu'on retrouverait aujourd'hui dans les mêmes contrées plus d'une trace de ces doctrines.

Sous le règne d'Adrien, Carpocrate, né à Alexandrie, dont l'école fut un nid d'hérésie, ne voyait en Jésus-Christ que le plus vertueux et le plus élevé des hommes; il disait

comme Cérinthe que ce n'était point le Dieu suprême qui avait créé le monde, mais des puissances inférieures, des puissances angéliques ; l'union des âmes à des corps mortels était, d'après Carpocrate, la peine d'une faute primitive ; les anges créateurs du monde les retenaient dans les basses régions ; mais Jésus, par l'énergie de sa sainteté, était remonté au ciel malgré eux. Le dieu adoré par les Juifs n'était qu'un des anges par qui l'univers avait été fait ; Cérinthe avança la même erreur. Les carpocratiens ne prenaient pas la peine de combattre leurs passions, parce qu'ils trouvaient naturel et légitime de céder à tous les instincts dont les germes avaient été mis en nous.

A la même époque, Saturnin d'Antioche, disciple de Ménandre, reproduisait les mêmes aberrations philosophiques et religieuses ; il comptait sept anges créateurs de l'univers. En soutenant que les hommes sont bons ou mauvais par nature, il détruisit la liberté humaine, et, par une inconséquence inévitable, la moralité des actions. Jésus-Christ, Fils de Dieu, selon Saturnin, était venu pour renverser le dieu des Juifs, ange mauvais, révolté contre l'éternelle puissance du Père, et pour arracher les bons à l'empire des esprits inférieurs qui planent dans l'immensité ; son existence, ses souffrances et sa mort n'avaient eu rien de réel. L'hérésiarque des bords de l'Oronte condamnait comme œuvres de Satan le mariage et la génération.

Un peu après lui, Basilide d'Alexandrie répandit en Égypte quelques-unes des mêmes erreurs : Au jour de la passion, disait-il, Jésus avait pris la figure de Simon le Cyrénéen et lui avait donné la sienne; Simon avait donc été crucifié à la place de Jésus, et le Christ, intelligence envoyée au secours des hommes, ne connut ni la souffrance, ni les angoisses du trépas. Basilide composa sur l'Évangile vingt-quatre livres qui furent réfutés par un contemporain, Agrippa Castor (1). Le nombre 365 qui est celui

(1) *Spicilége* de Grabbe.

des jours de l'année, représenté par son fameux symbole : *Abraxas*, lui avait fait imaginer 365 cieux ; c'étaient comme autant de demeures angéliques échelonnées entre Dieu et l'univers.

On vit alors paraître Valentin qui mêla au christianisme les enseignements de Platon, la théogonie d'Hésiode, les mystères des Nombres ; il bâtit un système fort compliqué, fort difficile à comprendre, qui représentait l'état des connaissances philosophiques dans ce temps-là; comme il dénaturait avec un grand appareil de science la mission de l'Homme-Dieu, les Pères de l'Église ne tardèrent pas à démolir toute sa vaste conception métaphysique. On a souvent prétendu et on répète encore que la doctrine chrétienne fut l'heureux mélange des doctrines de Pythagore et de Platon; or les Valentiniens n'étaient que des pythagoriciens et des platoniciens choisissant dans les Écritures sacrées ce qui leur convenait, et l'Église, par la bouche de Tertullien, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Épiphane, de saint Irénée, poursuivit et réduisit à néant cette masse d'enseignements contraires à sa foi. Marcion de Sinope, disciple de Cerdon, prêcha l'existence de deux principes ; il attribuait à l'inspiration du mal la loi mosaïque, à l'inspiration du génie du bien la loi chrétienne, repoussait l'incarnation du Verbe et la résurrection des morts, et acceptait les Eons et le Plérome de Valentin. On a compté les marcionites parmi les millénaires, mais il leur aurait fallu croire pour cela à la résurrection des morts.

Nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'on appelait les *gnostiques ;* il est probable d'ailleurs que ce nom était la désignation générale des écoles qui croyaient avoir conquis le droit de prêcher des doctrines nouvelles par une science plus profonde que les autres croyants.

La difficulté qui semble avoir perdu la plupart de ces hérésiarques, c'est l'accord de l'existence du mal avec la bonté infinie de Dieu ; le mystère de l'origine du mal fut un abîme dans lequel leur génie vint s'engloutir. Pour

arriver à la solution de cette question qui a tant occupé les penseurs des anciens âges, Carpocrate, Saturnin, Basilide présentèrent la création du monde et des hommes comme une œuvre à laquelle Dieu était resté étranger; ils la mirent sur le compte de vertus puissantes, mais subalternes, qui avaient agi à l'insu de l'intelligence éternelle. Des esprits inférieurs s'étaient donc un jour entendus pour faire les cieux, les magnificences de la nature, les montagnes, les fleuves et les mers, pour souffler sur un peu d'argile et créer l'homme avec son front rayonnant et son regard qui cherche Dieu! Est-il besoin de signaler ce qu'il y a d'insoutenable dans un système qui fait naître l'univers et l'homme d'une volonté du second ordre? Bornons-nous à remarquer que ce système repose sur l'ignorance ou l'oubli de ce qui doit d'abord constituer Dieu : l'omniscience. Se figure-t-on un Dieu à l'insu duquel on peut agir? Quant aux deux principes de Marcion, c'est le prélude des erreurs de Manès qui arriva un siècle après, et ce n'est point ici le cas de discuter le manichéisme tant de fois et si victorieusement combattu.

Nous avons inscrit Tertullien à la tête de ceux qui démolirent les infidèles copistes et les corrupteurs de la foi catholique. Ce beau génie africain, dans son livre des *Prescriptions*, frappait de mort les hérésies de tous les temps en leur enlevant le droit de chercher la vérité en dehors de l'Église. L'hérésie est un choix, comme l'indique son nom; mais est-il permis à un chrétien d'inventer ou de choisir en matière religieuse? Tout ce qui est de notre invention ou de notre choix ne peut pas être la doctrine de Jésus-Christ; cette doctrine a été enseignée à douze apôtres qui n'ont rien découvert eux-mêmes et n'ont fait que transmettre ce qu'ils avaient reçu. La philosophie humaine a pu seule fournir la matière des hérésies; le platonicisme inspirait Valentin, le stoïcisme Marcion; ils ont emprunté à Aristote l'art des disputes, plus propre à ruiner qu'à établir la vérité. « Qu'a de commun Athènes avec « Jérusalem? disait Tertullien ; l'académie avec l'Église?

« Qu'est-ce qu'un christianisme stoïcien, platonicien, « dialecticien? Nous n'avons pas besoin de curiosité après « Jésus-Christ, ni de recherches après l'Évangile ; quand « nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au « delà... Celui qui est une fois chrétien n'a plus rien à « chercher; car on ne cherche que ce qu'on n'a pas encore « ou ce qu'on a perdu (1). » Pour prouver qu'on possède la vérité chrétienne, il faut la faire descendre des traditions apostoliques. Les hérétiques doivent donc nous montrer les origines de leurs Églises, l'ordre et la succession de leurs évêques, de telle sorte que ces Églises puissent remonter à un apôtre ou à quelques-uns des hommes qui ont vécu avec les apôtres. Les premiers enseignements ont été vrais et divins; ceux qu'on a ajoutés depuis sont faux et étrangers (2). L'admirable docteur de Carthage, en établissant aussi fortement la vérité catholique, ne savait pas qu'il écrivait sa propre condamnation pour des erreurs futures.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas et reprendre notre récit.

L'évêque de Jérusalem, saint Siméon, était neveu de saint Joseph ; sous Domitien, il n'avait point été atteint par les recherches dirigées contre les restes de la race de David ; sous Trajan, les mêmes recherches recommencèrent, l'évêque eut à comparaître au tribunal du consulaire Attique, gouverneur de la Palestine ; coupable d'être de la race du roi-prophète et aussi d'être chrétien, saint Siméon fut condamné à mourir sur une croix; il avait cent vingt ans et ne fléchit point pourtant au milieu des tortures qui précédèrent son crucifiement : les félicités du martyre pour Jésus-Christ semblaient lui avoir rendu la force de la jeunesse ! La date précise de sa mort est inconnue; on la place dans les premières années du IIe siècle. Le vieux disciple du Fils de Marie s'en

(1) Chap. 11, 12.
(2) Chap. 31.

allait de ce monde à peu près à l'époque où un illustre païen, Pline le jeune, gouverneur de Bythinie, rendait un solennel hommage à la morale et aux sentiments des chrétiens.

La durée du double épiscopat de saint Jacques et de saint Siméon, frères bénis et glorieux, avait été de soixante et dix ans. Depuis la mort de saint Siméon jusqu'à la ruine définitive et totale des Juifs par Adrien (l'an 134 ou 136), treize évêques se sont succédé sur le siége de Jérusalem : Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Éphrem, Joseph, Judas. Ils étaient tous Juifs ; Judas est le dernier des évêques de Jérusalem circoncis. Ce passage si rapide de tant de pontifes a laissé peu de traces dans l'histoire; la Persécution les précipita dans la mort et le Silence s'assit sur leurs tombeaux.

Jérusalem avait pour habitants quelques milliers de chrétiens et de Juifs, vivant sous l'autorité romaine, mais cette population était comme perdue dans la solitude de l'enceinte de la ville, et l'herbe croissait sur les débris des murailles, des citadelles et des palais. Ælius Adrien, le prince voyageur qui visita les principales provinces de son empire, eut la pensée d'animer ce désert de Jérusalem dont le spectacle l'avait peut-être intéressé; il y établit une colonie, entreprit d'élever un temple de Jupiter Capitolin à la place de celui de Jéhovah, et donna son nom à la cité. La profanation impériale, jointe à la persécution, éveilla la vengeance au cœur de tout ce qui restait de Juifs en Judée et dans les diverses contrées d'Orient. Cette nation si souvent frappée et toujours si vivace, écrasée par Vespasien et son fils, ramassa ses débris pour s'élancer encore contre l'empire romain : semblable au gladiateur se relevant une dernière fois pour lutter avec la bête qui veut le dévorer ! Les Hébreux tributaires fabriquaient des armes destinées aux Romains ; ils avaient imaginé d'en fabriquer d'une si mauvaise trempe que leurs maîtres refuseraient de les leur payer et, les force-

raient à les garder. C'est ce qui arriva, et c'est ainsi qu'en se préparant sourdement à la guerre, ils s'étaient munis des moyens de combattre. Sous la conduite d'un imposteur courageux qui voulant apparaître comme l'étoile de Jacob, libératrice d'Israël, se faisait appeler Barcochebas (fils de l'étoile), les Juifs mirent en déroute Rufus, gouverneur de la Palestine; celui-ci fut deux fois obligé de demander des secours à l'empereur; il fallut que Jules Sévère accourût de la Grande-Bretagne et déployât toute la terreur des armes romaines.

La tempête de la guerre passa sur la Judée comme elle avait passé soixante ans auparavant, et cette fois ce fut la dernière; la vaillante opiniâtreté des Juifs succomba pour jamais. L'histoire nous parle (1) de cinquante forteresses et de neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs détruits. Le fer, l'incendie et la famine trouvèrent encore dans cette pauvre Judée près de six cent mille Juifs à dévorer; on en vendit un grand nombre aux marchés de Mambré et de Gaza. La plupart de ceux qui échappèrent aux armes de Jules Sévère s'enfuirent aux pays lointains comme beaucoup de ceux qui avaient échappé aux armes de Titus; cette double émigration s'était surtout portée vers l'Espagne. Un peu plus d'un demi-siècle avait suffi pour que les Juifs pussent mettre sur pied deux cent mille combattants! cette facilité de multiplication est un des phénomènes des annales israélites. Une lugubre paix succéda à ces calamités qui venaient de clouer dans le cercueil la nationalité israélite.

Adrien reprit alors son œuvre de restauration; des murs s'élevèrent, et la colline du Calvaire se trouva fortuitement enfermée dans l'enceinte nouvelle. Non content d'achever le temple de Jupiter que la guerre avait interrompu, Adrien profana le tombeau de Jésus-Christ par un autre sanctuaire de Jupiter, le Golgotha par un sanctuaire de Vénus, l'étable sacrée de Bethléem par un sanctuaire

(1) Dion.

d'Adonis ; les chrétiens qui , ne voulant prendre aucune part à la révolte, avaient déjà beaucoup souffert de la part des Juifs, eurent de plus vives douleurs à dévorer à la vue des lieux saints livrés à d'impurs sacrifices, à d'odieuses dépravations. Le successeur de Trajan outrageait ainsi des croyances qu'il avait paru traiter avec une sorte de dignité philosophique dans sa lettre (1) à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie. Du reste, l'adorateur d'Antinoüs ne pouvait apporter que des souillures au Calvaire et au divin tombeau. Toujours arriva-t-il que le lieu où tant de divins mystères s'étaient accomplis, le lieu le plus saint de la terre, sortit des ténèbres de l'abandon, et la Providence se servit d'un ennemi pour relever les ruines de la cité choisie.

Les profanations d'Adrien nous amènent à une importante remarque, c'est que dès cette époque, les vestiges mortels de l'Homme-Dieu n'avaient pas été perdus de vue. On savait l'étable où il était né, la colline où il avait été crucifié, le roc dans les flancs duquel son corps était resté enseveli durant trois jours. La connaissance des lieux qui se rattachaient à des souvenirs du Sauveur formait en quelque sorte le premier élément de l'instruction chrétienne à Jérusalem et en Judée, et, pendant dix-huit siècles jusqu'à ce jour, tous les petits enfants chrétiens ont pu montrer aux étrangers les traces du Rédempteur. La tradition a été une admirable gardienne de la vérité des lieux saints ; les voyageurs qui ont promené là leur scepticisme ont fait preuve d'une ignorance profonde.

Pour la première fois depuis douze ou treize cents ans, Jérusalem n'eut plus de Juifs au nombre de ses habitants ; Adrien leur en interdit l'entrée sous peine de mort. Le jour de la foire, la porte leur était ouverte, mais à prix d'argent. Les humiliations devenaient pour la race déicide une vie nouvelle. La population d'Ælia (Jérusalem ne fut plus connue en Orient que sous ce nom) se composa de

(1) Eusèbe, IV, hist., chap. 8, 9.

colons romains, de Grecs, de Syriens et de chrétiens gentils. Le décret impérial frappait les chrétiens qui avaient appartenu au judaïsme. Marc, seizième évêque de Jérusalem, fut le premier pasteur gentil de ce troupeau de Sion où dès lors cessèrent les observances légales et toutes traces de mosaïsme; les figures, les ombres de l'Ancien Testament s'effacèrent; une même ruine définitive enveloppa le monde judaïque religieux et l'existence politique de cette grande et malheureuse nation; désormais le christianisme marchera dans sa liberté féconde et dans toute sa divine énergie.

Un souvenir qui témoigne des saintes mœurs des fidèles de Jérusalem en ce temps-là, se présente à notre esprit. Aquila, ce païen de Synope, auteur d'une Version grecque de la Bible, la première qu'on ait faite depuis celle des Septante, demanda le baptême à la vue du touchant et angélique spectacle offert par la communauté chrétienne. Adrien l'avait chargé de présider à la reconstruction de Jérusalem. Témoin de l'irréprochable vie des disciples de Jésus, Aquila voulut professer une doctrine qui inspirait d'aussi hautes vertus. Son goût pour l'astrologie l'ayant fait exclure du nombre des enfants de l'Église, il embrassa le judaïsme au moment où le judaïsme traînait les derniers anneaux de sa chaîne brisée, mais son entrée dans les vérités religieuses n'en fut pas moins l'œuvre de l'impression produite par les vertus chrétiennes.

CHAPITRE XXII.

Narcisse de Jérusalem. — Le concile de Césarée. — Alexandre de Jérusalem. — Origène. — Mort d'Alexandre. — Persécution.

(An 137-253.)

Dans l'espace d'une cinquantaine d'années, quatorze évêques occupent le siége de Jérusalem. La chronique d'Eusèbe se borne à recueillir leurs noms, qui n'éveillent aucun souvenir important; cette succession de quatorze pasteurs en peu de temps nous donne à penser que la hache de la persécution abrégea leurs jours. La plupart des dates de cette époque sont incertaines, mais nous pouvons placer le commencement de l'épiscopat de saint Narcisse avant l'année 195, qui est celle du concile de Césarée, puisque ce pasteur de Jérusalem, le quinzième depuis saint Marc, fut un des deux présidents de cette assemblée catholique. On avait supposé deux conciles tenus en Palestine, l'un à Jérusalem, l'autre à Césarée; le témoignage d'Eusèbe, qui a prévalu, en établit un seul.

C'était sous le pape Victor, le treizième pontife de Rome depuis saint Pierre; l'époque de la célébration de la pâque n'était pas encore la même parmi tous les chrétiens; les traditions apostoliques n'avaient point tranché cette question. Pour ne pas brusquer la séparation avec

l'ancienne loi, on avait laissé les Juifs convertis solenniser la pâque, comme auparavant, au quatorzième de la lune, à quelque jour que ce fût. Les chrétiens gentils ne célébraient généralement la résurrection que le dimanche; les fidèles de l'Occident et de l'Orient, excepté ceux de l'Ionie et de quelques contrées voisines, suivaient cet usage. Le pape Victor, dans des vues d'unité religieuse, s'occupa de cette question avec plus d'ardeur qu'aucun de ses prédécesseurs. Le concile de Palestine, composé d'un grand nombre d'évêques, ayant à leur tête celui de Césarée et Narcisse de Jérusalem, décida que la pâque devait être célébrée le dimanche, jour où le Sauveur avait triomphé de la mort. Une lettre synodale fut adressée à toutes les Églises. Des conciles à Rome, à Lyon, dans le Pont, dans la Mésopotamie, à Corinthe, renouvelèrent la décision du concile de Césarée.

Du milieu des régions restées attachées à l'ancienne époque de la célébration pascale, il s'éleva une voix contre ces prescriptions unanimes. Polycrate, évêque d'Éphèse, parlant en son nom et au nom des évêques de l'Asie Mineure qu'il avait rassemblés, fait entendre au pape Victor et à l'Église romaine un langage empreint de noble gravité; il rappelle ceux dont il est le continuateur dans l'Église d'Asie : Philippe, l'un des douze apôtres, mort à Hiéropolis; Jean, qui reposa sur le sein du Seigneur, porta la lame d'or des pontifes, fut martyr et docteur, et s'endormit à Éphèse; Polycarpe, évêque et martyr à Smyrne; Traséas, évêque et martyr d'Euménie et mort à Éphèse; Sagaris, évêque et martyr de Laodicée; le bienheureux Papyrius, l'évêque Méliton, enseveli à Sardes, en attendant d'être visité du ciel pour ressusciter.

« Et moi, Polycrate, le dernier de vous tous, ajoute le pontife d'Éphèse, j'observe la tradition de mes parents dont quelques-uns ont été mes maîtres; j'ai eu sept évêques dans ma famille et je suis le huitième. Ils ont toujours célébré la pâque à l'époque où les Juifs purgeaient le levain. Moi donc, qui ai vécu au Seigneur soixante-cinq

ans, qui ai communiqué avec tous les frères, qui ai lu toute l'Écriture sainte, je ne suis point troublé de ce qu'on nous oppose pour nous faire peur, car ceux qui étaient plus grands que moi ont dit : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (1). » Polycrate jouissait d'une grande renommée de vertu; tout en blâmant sa résistance, les Pères de l'Église et les anciens auteurs ecclésiastiques l'appellent un saint évêque. Le pape Victor, sortant de la voie de modération suivie jusque-là par les successeurs de saint Pierre, voulut retrancher de la communion catholique l'*Église d'Asie,* comme on la désignait alors; mais l'habile et pacifique intervention de saint Irénée empêcha une scission désastreuse. Le pieux emportement de saint Victor fut peut-être une faute; il y aurait eu plus de sagesse dans une patience qui eût laissé ce dernier vestige du mosaïsme s'effacer de lui-même. Qui sait si les lettres d'excommunication de Victor ne semèrent point des germes de mécontentement d'où sortirent par la suite les schismes d'Orient? L'opinion que Victor s'efforça d'imposer à l'Église d'Asie ne devint loi catholique que par une décision du concile de Nicée, en 325.

Des merveilles qui édifiaient les contemporains et dont on gardait le souvenir, attestèrent la sainteté de Narcisse de Jérusalem. Au temps d'Eusèbe, on conservait encore de l'eau changée en huile, à la prière de l'évêque, pour le besoin des lampes du sanctuaire. La calomnie empoisonna une partie de ses jours; les trois témoins qui l'avaient faussement accusé expièrent leur mensonge. Le pontife avait mieux aimé quitter Jérusalem que de lutter avec ses ennemis ; il demeura longtemps caché au désert et nul ne savait sa retraite. Les solitudes où Narcisse abrita sa peine pouvaient avoir servi de refuge à David persécuté; les plaintifs accents du fils d'Isaï convenaient à sa douleur; le saint évêque de Jérusalem disait sans doute avec le saint roi exilé : « Je suis devenu un sujet d'opprobre pour mes

(1) Eusèbe V, hist., chap. 23.

« voisins, une occasion de frayeur pour ceux dont je suis « connu ; ceux qui me voyaient, se sont enfuis loin de « moi, ils m'ont livré à l'oubli et je suis comme mort « dans leur cœur, je suis semblable à un vase brisé, j'ai « entendu les reproches injurieux de plusieurs de ceux « qui demeurent aux lieux environnants... mais j'ai espéré « en vous, Seigneur ; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu ; mes « destinées sont entre vos mains... Répandez sur votre « serviteur la lumière de votre visage ; sauvez-moi dans « votre miséricorde ; Seigneur, que je ne sois pas con- « fondu, parce que je vous ai invoqué (1). »

Trois évêques, Dius, Germanion et Gordius avaient été successivement placés à la tête des fidèles de Jérusalem en l'absence de Narcisse ; tout à coup, après des années de silence et d'oubli, le pontife qu'on croyait mort paraît aux portes de la ville sainte ; on l'entoure, on fait éclater sur son passage une pieuse joie, on implore sa bénédiction. Narcisse avait dépassé cent ans. Ses traits amaigris et desséchés, son front labouré de rides profondes annonçaient à la fois les ravages de la vieillesse, les amertumes de la persécution et les fatigues de l'exil. Il reprit le gouvernement de son Église. Mais le pasteur, tout chargé d'ans, ne pouvait suffire aux soins du troupeau. Eusèbe et saint Jérôme, dans leurs chroniques, nous parlent d'une révélation qui avait averti en même temps des desseins de Dieu le vieux Narcisse, Alexandre, évêque de Cappadoce et les chrétiens de Jérusalem. Saint Alexandre, disciple de saint Clément d'Alexandrie, plus d'une fois emprisonné pour la cause de Jésus-Christ sous l'empereur Sévère, obéit à une vision nocturne, quitte la Cappadoce et visite les lieux saints ; les clercs et les prêtres de Jérusalem vont à la rencontre du pontife pèlerin, l'accueillent comme l'envoyé de Dieu et lui demandent de soulager le vénérable Narcisse du poids du sacré ministère ; leur prière est écoutée, le choix du nouvel évêque est sanctionné par

(1) Psaume XXX.

l'assentiment de tous les évêques de Palestine réunis, et saint Alexandre devient le premier exemple d'un coadjuteur. C'était dans l'année 211 ; Caracalla avait depuis peu commencé son règne.

Narcisse vécut encore quelques années, car nous trouvons son nom à la fin d'une lettre qu'Alexandre adressa aux chrétiens d'Antinople en Égypte, pour ramener la paix parmi eux : « Narcisse, leur dit-il, vous salue, lui « qui, avant moi, a occupé le siége épiscopal, et qui, âgé « d'environ cent seize ans, le gouverne maintenant avec « moi par ses prières ; il vous prie avec moi de vous ran- « ger tous à une même unité de pensées (1). »

Le coadjuteur et le successeur du vieux Narcisse était un des évêques les plus éclairés de son temps ; son premier soin à Jérusalem fut de recueillir les livres ecclésiastiques et d'en former une bibliothèque qu'on peut regarder comme la première bibliothèque chrétienne. Elle existait encore à l'époque d'Eusèbe, qui la consulta fort utilement pour son œuvre historique sans laquelle la plupart des faits des premiers siècles de la foi nous seraient inconnus.

La gloire d'Alexandre de Jérusalem est d'avoir, un des premiers, aimé, admiré, soutenu Origène, ce grand homme qui eut des erreurs en religion, mais dont la vertueuse vie fut consacrée à l'enseignement de l'Évangile. Le docteur égyptien qui, à dix-sept ans, eut soif du martyre et ranima le courage de son père Léonide promis aux bourreaux, s'était retiré à Césarée en 216 ; le talent qu'il déploya en remplaçant saint Clément à la tête de l'école chrétienne d'Alexandrie, avait fait voler son nom dans tout l'Orient ; les évêques de Palestine demandèrent à Origène, encore simple laïque, âgé alors d'environ trente ans, d'instruire publiquement les fidèles et de leur expliquer les Écritures ; Démétrius, évêque d'Alexandrie, en prit le prétexte d'un mécontentement ; il s'en plaignit. L'évêque de Jérusalem, *un des plus*

(1 Saint Jérôme, *de Viris illustribus*, chap. 26

coupables de cette illustre faute (1), dit Tillemont, répondit à Démétrius, de concert avec Théoctiste de Césarée, que plus d'une fois déjà les plus saints évêques avaient autorisé des laïques à rompre devant le peuple le pain de la divine parole. Le retour d'Origène à Alexandrie acheva de calmer Démétrius.

Dix ou douze ans plus tard, Alexandre de Jérusalem et Théoctiste, ayant élevé au sacerdoce Origène passant à Césarée pour se rendre à Athènes, le mécontentement du pontife d'Égypte monta jusqu'au courroux. Il en écrivit à toute la terre, dit saint Jérôme qui, de même qu'Eusèbe, suppose à Démétrius une vive jalousie. Le fils de Léonide, dans sa jeunesse, dévoré d'un zèle *qui n'était pas selon la science* (2), se mutila pour échapper avec certitude aux dangers des passions et aux troubles dont elles remplissent la vie; ce secret était depuis longtemps connu de l'évêque d'Alexandrie qui n'avait pas cru devoir en faire un sujet d'interdiction pour Origène. Dès qu'il sut la nouvelle de son ordination, Démétrius annonça partout qu'elle était entachée d'irrégularité par la mutilation; il invoquait la discipline ecclésiastique qui, sur ce point, est constamment restée la même. La déposition, l'excommunication retentirent comme des coups de tonnerre sur la tête du nouveau prêtre; des accusations d'hérésie se mêlèrent au reproche d'irrégularité; la Palestine fut le plus sûr abri d'Origène au milieu de cette tempête soulevée contre lui. Césarée et Jérusalem étaient tour à tour sa demeure. Alexandre avait pénétré fort avant dans l'âme et la conscience de l'illustre persécuté; il se montra son meilleur ami, et dans un écrit destiné à justifier l'ordination faite à Césarée, il rappela qu'il avait imposé les mains à Origène sur le témoignage de Démétrius lui-même.

Les erreurs d'Origène, principalement renfermées dans son *Traité des principes* ou *Pétriarchon* touchent à la trinité, à la résurrection, aux peines éternelles, à la nature

(1) Mémoires pour servir à l'Hist. eccl., tom. III.
(2) Saint Jérôme, lettre XLI.

de l'âme, à la pénitence des démons. Les hérétiques et les ennemis d'Origène ont noirci sa mémoire; les uns, pour placer des nouveautés impies sous l'autorité d'un grand nom, les autres pour légitimer d'injustes violences. Saint Jérôme se serait chargé volontiers, disait-il, des calomnies dirigées contre Origène, pourvu qu'à ce prix il eût pu avoir sa science profonde des Écritures. Pressé de traduire quelques-unes de ses *homélies*, il n'osait *le suivre sur cette profonde mer, de peur d'être accablé par la grandeur des choses comme par des vagues terribles;* il trouvait, lui Jérôme, *son souffle trop faible pour remplir la magnifique trompette de son éloquence* (1). Le même père se plaignait que tant de travaux et de peines eussent abouti à des condamnations; il ajoutait qu'on ne l'avait point persécuté pour des dogmes nouveaux et des opinions hérétiques, mais parce qu'on ne pouvait supporter l'éclat de son éloquence et l'immensité de son savoir. Il est vrai qu'après ces premiers témoignages d'un vif enthousiasme, saint Jérôme reconnut et combattit les atteintes portés par Origène à la foi catholique, mais alors même il répétait qu'il n'avait pas l'habitude d'insulter aux erreurs de ceux dont il admirait le génie (2).

Cet Origène qu'on osa appeler *fils du diable, tombé comme un éclair du ciel en terre,* et qu'on ne craignit point de comparer à la seiche jetant son noir venin, souffrit avec le courage des martyrs au temps de la persécution de Dèce; le premier, il commenta l'Écriture tout entière; il publia plus de mille traités ou homélies, et, peu de temps avant que le froid de la mort eût glacé sa main, il ferma cette liste d'œuvres resplendissantes de lumière chrétienne par le livre contre Celse, admirable plaidoyer en faveur de notre foi, monument solide qui redit de siècle en siècle la divinité de l'Évangile. Le seul désir d'éclairer les hommes, la pieuse importunité de ses amis, et non point l'amour de la gloire, poussaient Origène à tous ces travaux.

(1) Lettre XLI, à Pammachius et à Océanus.
(2) Lettre XLI.

Cet homme qui composa tant d'ouvrages ne composait qu'avec trouble et répugnance; l'Écriture l'avait averti que *les longs discours ne sont point exempts de péché;* il regardait comme une chose dangereuse de beaucoup parler de Dieu, de peur de ne pas en parler convenablement.

Saint Jérome, étonné des innombrables productions de ce vaste génie, s'écriait : « Qui de nous pourrait lire autant qu'il a écrit (1)? » On lui reprocha d'avoir recueilli les livres d'Origène avec plus d'empressement que personne; il ne chercha point à s'en justifier et convint qu'il avait épuisé sa bourse à faire venir d'Alexandrie tous ses ouvrages. Un secret penchant attire les unes vers les autres les grandes intelligences; Origène exerça une vive séduction sur le solitaire de Bethléem, et voilà pourquoi celui-ci n'avait vu d'abord dans le docteur d'Alexandrie qu'un esprit d'une prodigieuse pénétration, une science d'une rare profondeur.

Origène n'avança jamais comme des vérités la partie de ses doctrines qui n'étaient point conformes à l'enseignement catholique. Il y mêlait une forme dubitative, incertaine, se soumettant d'avance au tribunal de l'Église; son allure était celle d'un esprit sincère cherchant la lumière sur tous les points, et de temps en temps essayant de s'ouvrir des voies nouvelles pour arriver à une plus complète solution des problèmes religieux. Il obéissait à cette ardente inquiétude du génie qui ne peut goûter le repos tant que le doute l'environne; Origène oubliait que tout homme ici-bas marche avec le voile qui couvrait la face de Moïse; ce voile nous empêche de contempler la vérité tout entière, et ne sera écarté que par le vent divin qui souffle au delà du tombeau.

Lorsqu'un grand homme s'égare, parfois ses défenseurs le compromettent plus que ses propres erreurs; c'est ce qui arriva à Origène. Il eut des apologistes ignorants, maladroits ou passionnés qui prêchèrent son infaillibilité;

(1) Préface à Héraclius.

tout, selon eux, était parfait, inattaquable dans les ouvrages du docteur; ils regardaient comme un recueil d'oracles et d'articles de foi ce fameux *Traité des principes* où les hérésiarques ont trouvé tout ce qu'ils ont voulu, et qui ne fut qu'un puissant effort philosophique, quelquefois malheureux, pour mettre en perpétuel accord les doctrines de l'Homme-Dieu avec celles de Platon. S'il eut de tristes apologistes, il en eut de saints et de célèbres, tels que saint Pamphile et Eusèbe de Césarée, l'aveugle Didyme d'Alexandrie, saint Basile et son frère saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Vincent de Lerins; ces hommes éminents ne s'avisèrent point d'envelopper les œuvres d'Origène dans une condamnation absolue, parce qu'elles renfermaient des erreurs; ils rendirent hommage, comme saint Jérôme, à tout ce qu'elles renfermaient de bon, d'utile et d'admirable. Et quelle plus magnifique apologie d'Origène que son école d'où sortirent tant de pontifes et de martyrs!

Avec quelle vivacité de sentiment s'exprime sur Origène saint Vincent de Lerins! Parmi les hommes qui ont été un sujet de tentation pour les fidèles, il n'en trouve aucun de comparable au fils de Léonide; au premier abord, il semble qu'il aurait fallu ajouter foi à tous ses jugements. Sa vie fut un modèle de prudence, de chasteté, de patience et de modération; il grandit en vertu dans les angoisses d'une sainte pauvreté. Il avait tant d'élévation d'esprit, de profondeur, de subtilité, d'élégance, qu'il surpassait de beaucoup presque tout le reste des hommes. « Il était, « poursuit Vincent, d'un savoir si vaste, d'une érudition « si consommée, qu'il y a peu de choses dans la philoso- « phie divine, qu'il n'y a presque rien dans la philosophie « humaine qu'il ne connût à fond. Après avoir épuisé « tout ce qu'il y avait de science chez les Grecs, il « s'adonna aux études hébraïques. Mais que dirai-je de son « éloquence? Son langage était si agréable, si doux et si « poli, que les choses qui sortaient de sa bouche parais- « saient être moins des paroles que du miel. Qu'y a-t-il de

« si difficile à persuader qu'il n'ait éclairci par la vigueur « de sa logique? Qu'y a-t-il de si pénible à entreprendre, « qu'il n'ait fait paraître très-facile à exécuter? Mais peut-« être n'a-t-il établi ses pensées que par la force du rai-« sonnement? — Au contraire, il n'y a jamais eu de doc-« teur qui ait employé un aussi grand nombre d'exemples « de la loi divine. Mais, sans doute, il a peu écrit? — « Personne jamais n'écrivit plus, au point qu'il est « impossible, ce semble, non-seulement de lire tous ses « ouvrages, mais encore de les trouver. Et afin que rien « ne lui manquât pour devenir homme savant, il vécut « jusqu'à un grand âge. Mais, peut-être, ne fut-il pas « heureux en disciples? — Et qui fut jamais plus heu-« reux que lui! car de son école sortirent une foule de « docteurs, une foule de prêtres, de confesseurs et de « martyrs. Maintenant qui pourrait dire combien il s'était « acquis d'éclat, de gloire et de crédit auprès de tout le « monde? Quel est l'homme un peu zélé pour la religion, « qui ne soit accouru vers lui des parties du globe les « plus reculées? quel est le chrétien qui ne l'ait point « vénéré presque à l'égal d'un prophète? quel est le phi-« losophe qui ne l'ait point respecté comme un maî-« tre, etc.? (1) »

Depuis l'année 230, époque de son ordination, jusqu'à l'année 253, époque de sa mort, Origène fut sans patrie; les poursuites de ses ennemis, et les persécutions des empereurs lui laissèrent peu de repos. C'est en Palestine qu'il eut ses meilleurs jours de proscrit; sa parole retentissait dans les assemblées chrétiennes à Jérusalem et à Césarée; on l'écoutait avec admiration et respect. La puissance du savoir et du langage se réunissait à l'autorité d'une vie irréprochable pour frapper les intelligences et pénétrer dans les âmes; ses homélies étaient comme des foyers sacrés d'où s'épanchait sur la multitude des

(1) Commonitoire, traduction de MM. Grégoire et Collombet, pag. 115 et suiv.

fidèles la lumière qui éclaire et la rosée qui féconde. L'école d'Origène, à Césarée, devint le rendez-vous de tous les hommes d'Orient avides d'instruction religieuse et philosophique ; l'illustre maître conduisait ses disciples à la théologie catholique en les faisant passer par les sciences humaines; l'universalité des connaissances était le marchepied par où ils montaient à Dieu et au Christ. Le docteur était surtout admirable quand il parlait des Écritures, dont un ange semblait lui révéler le sens mystérieux. Il recommandait à ceux qui désiraient enseigner la foi, de ne rien dire d'eux-mêmes mais de tout prouver par les livres saints ; il prêchait le respect des livres inspirés jusqu'à défendre d'y corriger les fautes de langue, et voulait qu'on se résignât à ne pouvoir percer l'obscurité de plus d'un endroit : il y a des passages dans l'Écriture qu'on n'entend pas, comme il y a dans l'univers des œuvres de Dieu que nous ne comprenons point. Lorsqu'à Tyr la tombe s'ouvrit pour Origène, le ciel chrétien perdit une de ses plus belles étoiles. Il y avait sept ou huit ans que s'était éteint un autre brillant flambeau du christianisme, Tertullien, dont l'âpre génie heurta contre l'erreur comme celui d'Origène.

Alexandre, le vieux défenseur d'Origène, avait précédé de deux ans son ami dans la voie de la mort; conduit à Césarée au tribunal du gouverneur de la Palestine, à la fin du règne de Dèce, il avait été chargé de fers. Martyr, sans passer sous la hache du bourreau, il s'était élancé des ténèbres d'une prison à la lumière de l'éternel royaume : les geôliers de Césarée ne purent empêcher son âme de s'envoler vers Dieu. Alexandre avait gouverné l'Église de Jérusalem pendant trente-neuf ans (1). La persécution qui emporta le saint vieillard frappa d'autres chefs chrétiens en diverses contrées de la terre ; le pape Fabien, Babylas, évêque d'Antioche, furent mis au rang des martyrs ; Pionnius à Smyrne, qui citait l'Odyssée aux païens et la Bible

(1) Tillemont, Hist. eccl., tom. III.

aux Juifs, mourut avec un sublime caractère. Les tourments atteignirent Denis, évêque d'Alexandrie; Cyprien, évêque de Carthage, fut exilé. Le pouvoir romain promenait sa foudre sur toutes les têtes chrétiennes. Il y avait des dieux partout dans l'empire romain, et le disciple de l'Évangile ne pouvait pas adorer le sien. Comme Justin de Sichem l'avait remarqué, dans son Apologie adressée à Antonin le Pieux, les Romains laissaient à d'autres nations la liberté d'adorer des arbres et des fleurs, des rats, des chats, des crocodiles, et défendaient aux chrétiens d'adorer leur Dieu! « Chez vous, disait Tertullien aux gouver-« neurs des provinces romaines, on a le droit de tout « adorer, hors le vrai Dieu (1)! » Belles paroles imitées par Bossuet (2)!

(1) Apologétique.

(2) Tout était dieu, excepté Dieu lui-même. Discours sur l'Histoire universelle.

CHAPITRE XXIII.

Hymenée de Jérusalem. — Martyrs de la Palestine. — Ce qui se passe après l'édit de Constantin. — Fondation de l'église du Saint-Sépulcre. — Concile de Jérusalem qui reçoit Arius.

(252-336.)

Mazabane, successeur d'Alexandre, tient pendant neuf ans la houlette de pasteur sur le mont Sion. Il est remplacé par Hymenée, dont le nom se mêle à quelques souvenirs intéressants. Un évêque d'Antioche, Paul, né à Samosate, sur les rives de l'Euphrate, affligeait l'Église par le scandale de ses aberrations; il renversait le mystère de la Trinité en soutenant que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne formaient qu'une même personne, et que le Verbe et l'Esprit étaient dans le Père sans existence réelle; par une conclusion de cette doctrine, il ne voyait, dans Jésus-Christ, qu'un homme né et conçu d'une vierge, mais homme comme nous; juste par ses œuvres et non point par sa nature.

Les erreurs de Paul étaient un retour au judaïsme; l'évêque d'Antioche se trouvait en relation avec l'illustre femme arabe qui avait vaincu le général romain Héraclius, et qui s'était placée à la tête de l'empire d'Orient.

La veuve d'Odenath, dont les magnifiques ruines de Palmyre (1) redisent encore la gloire, n'était pas seulement une grande guerrière, mais une femme d'une science étendue; les langues latine, grecque, syriaque, égyptienne, lui étaient familières; elle avait étudié les lettres sous la direction de Longin, et composé un abrégé de l'histoire de l'Orient. Zénobie s'occupa aussi de religion; saint Athanase en a fait une Juive, ce qui est contraire à tous les témoignages historiques; Théodoret et saint Chrysostôme ont rapporté qu'elle avait embrassé la loi mosaïque (2), ce qui s'accorde parfaitement avec la nature des rapports établis entre la reine de Palmyre et l'évêque d'Antioche. L'enseignement de Paul était le mosaïsme pur, moins la circoncision; or il est certain que Zénobie soutint le prélat dans ses erreurs. Hymenée de Jérusalem fut un des principaux évêques qui plaidèrent la cause de la vérité catholique dans plusieurs conciles tenus à Antioche, et d'où partit enfin l'excommunication contre Paul. Malgré les décisions synodiques, l'évêque condamné gardait son siége; la protection de la reine de Palmyre le maintenait à Antioche malgré les conciles; le pontife chrétien des bords de l'Oronte était ainsi lié à la fortune de la veuve d'Odenath. Paul tomba par le contre-coup de la chute de Zénobie. Ce fut Aurélien, vainqueur de la reine de Tedmor, qui chassa Paul de la demeure épiscopale d'Antioche.

La fameuse légion thébéenne, commandée par saint Maurice, était établie en Palestine lorsqu'elle reçut l'ordre d'aller renforcer l'armée romaine destinée à soumettre les Bagaudes; c'est pendant son séjour en Palestine qu'elle reçut la foi chrétienne, et c'est l'évêque de Jérusalem qui lui enseigna l'Évangile de Jésus-Christ (3). Hymenée occupait alors le siége de la ville sainte; il eut donc la

(1) Le travail le plus complet sur l'histoire, les ruines et le pays de Palmyre, a été fait par mon frère, dans le deuxième volume de son Voyage. *Voyez* la lettre XXVIII (Édition Hauman et Ce.)

(2) Tillemont, Hist. eccl., tom. IV.

(3) Surius, Vies des saints.

grande gloire d'enfanter à la foi toute une phalange de martyrs. Les compagnons de Maurice, d'Exupère et de Candide se souvenaient sans doute d'Hymenée lorsque, aimant mieux obéir à Dieu qu'à Maximien, ils se laissèrent égorger à quelques lieues du lac de Genève, dans le vallon d'Agaune, où revit encore la mémoire de ces six mille confesseurs de la foi.

Après douze ou treize ans de gouvernement spirituel, Hymenée eut tour à tour pour successeurs Zambda et Hermon.

La persécution sous Dioclétien, qui ouvre le IVe siècle, moissonne des chrétiens dans toutes les parties de la terre, et le pays de Jérusalem a aussi des victimes qu'il offre à Dieu. Un interprète de l'Écriture en langue syriaque, Procope, né à Jérusalem, lecteur et exorciste, est arrêté aux portes de Césarée, conduit au tribunal du gouverneur Flavien et refuse de sacrifier aux dieux ; on lui commande des libations aux quatre empereurs ; Procope répond par un vers d'Homère qui trouve mauvais d'avoir plusieurs maîtres, et sa tête tombe sous la hache (1). Le diacre Valens, de l'Église de Jérusalem, beau vieillard qui savait par cœur tous les livres saints, est condamné à deux ans de prison à Césarée ; il partage la captivité avec Paul d'Iamnia (Ibelin) et Pamphyle, le maître du célèbre Eusèbe, qui avait fondé à Césarée une bibliothèque composée des œuvres d'Origène, dont il copia la plus grande partie.

C'est alors (309) qu'on vit à Césarée un gouverneur romain ne sachant point ce qu'était Jérusalem, connue depuis cent soixante et treize ans sous le nom d'Ælia. « D'où es-tu? » dit le gouverneur au jeune Élie qui paraît devant son tribunal. « Je suis de Jérusalem, » répond le chrétien. « Je ne connais en Palestine aucun lieu de ce nom, » réplique le juge. Le jeune Élie persiste à déclarer qu'il est de Jérusalem. Irrité de ces réponses, qu'il prend pour une

(1) Eusèbe, *de Mart. pal.*, chap. 1.

insultante dénégation, le gouverneur fait étendre le chrétien sur les ceps de bois qui, jusqu'au ve siècle, ont été un instrument de supplice, et veut le contraindre, à force de tourments, de lui révéler le nom de son lieu natal. Élie répète qu'il a dit la vérité, qu'il est de Jérusalem, la *patrie des gens de bien*, ajoute-t-il, *située à l'orient de la Judée*. Le gouverneur avait fini par croire que cette ville était peut-être quelque place inconnue où les disciples de Jésus se retranchaient pour préparer une résistance aux Romains. Après avoir bien tourmenté et bien déchiré la victime, il lui fit couper la tête, et cela parce qu'il lui reprochait de l'avoir trompé en lui parlant d'une ville appelée Jérusalem !!! Les Romains ne connaissaient plus qu'Ælia; les chrétiens seuls prononçaient le nom de Jérusalem qu'ils avaient conservé comme une tradition. Ce nom qui avait tant retenti à Rome quand toutes les forces de l'empire environnaient la métropole de la Judée, et quand deux empereurs montaient au Capitole au milieu du plus riche triomphe qui se vit jamais, se trouvait effacé de la langue romaine, de la langue du monde!

Durant huit ans de persécution en Palestine, il n'y eut pas de lieu de cette province qui ne fût visité par les bourreaux. La vie des chrétiens condamnés aux mines de cuivre parut trop douce; ils avaient eu assez de liberté pour se bâtir des sanctuaires, et tant d'audace devait aboutir à une punition. Les travailleurs aux mines furent dispersés sur divers points de la Judée, dans le Liban et jusqu'en Chypre. Quatre des principaux d'entre eux expièrent dans les flammes leur fidélité à la loi chrétienne. Les chrétiens que l'âge ou la maladie empêchaient d'être enrôlés dans les travaux publics, eurent pour demeure ou plutôt pour prison un lieu à part; ils avaient à leur tête l'évêque Sylvain de Gaza; leurs jours s'écoulaient dans les prières, le jeûne et les lectures pieuses. Ils étaient trente-neuf. Cette communauté de captifs ne jouit pas longtemps de son repos; ils furent tous décapités en un seul jour, par l'ordre de Maximin (310).

Eusèbe nous parle d'un Égyptien nommé Jean, qui fut un des derniers martyrs de la Palestine, et dont la mémoire avait retenu l'Écriture tout entière. Ce chrétien était déjà devenu aveugle et boiteux dans les tourments de la persécution.

« J'avoue, dit Eusèbe, que moi-même je fus surpris la « première fois que je le vis dans l'église, debout au mi- « lieu d'une grande multitude, récitant quelque partie « de l'Écriture divine. Tant que je n'entendis que sa voix, « je crus qu'il lisait, comme on a accoutumé de le faire « dans les assemblées, mais quand je fus assez proche « pour voir ce qui se passait, que tous les autres, avec « de bons yeux étaient debout tout autour, et que lui, ne « se servant que des yeux de l'âme, parlait comme un pro- « phète, je ne pouvais pas assez admirer et louer Dieu (1). »

Une grande révolution morale sortit de l'édit de Constantin et de Licinius, qui vint établir la liberté religieuse (312); cette révolution fut féconde en événements réparateurs. Tout changea de face en Judée comme en d'autres contrées de l'Orient et de l'Occident, car trois siècles avaient suffi pour faire accepter la *folie de la croix* dans les diverses parties de l'univers connu. Voilà donc les chrétiens, jusque-là excommuniés de la société politique, précipités du rang d'hommes, traqués sur les chemins du monde comme des êtres impurs et funestes, n'ayant d'autre existence que celle de la faiblesse qu'on écrase à son gré; voilà les disciples du Crucifié, jusque-là jugés bons uniquement à occuper les bourreaux, à réjouir les bêtes du cirque et à distraire les multitudes, renaissant à la vie publique, reprenant leurs droits, jouissant de l'air et de la lumière comme les autres hommes! Quel immense mouvement dans l'empire romain! Il y avait de tous côtés des chrétiens proscrits, des chrétiens emprisonnés, des chrétiens dépouillés ; et le décret impérial écarte les bourreaux, ouvre les prisons, rappelle les bannis, remet

(1) Fleury, Hist. eccl., année 310.

les anciens persécutés en possession de leurs biens ! Que d'amis, de frères, de parents dispersés se retrouvent enfin ! que de joies rendues aux familles ! La célébration des saints mystères n'est plus un crime, on peut s'agenouiller au pied de la croix en face du soleil ; on peut bâtir des églises ; le signe de la rédemption a obtenu le droit de se montrer au monde qu'il a sauvé ! Le fidèle de Palestine ne sera plus conduit sur cette route de Césarée, d'où nul chrétien ne revenait ; il sortira du fond des mines de cuivre où le travail l'enchaînait comme un esclave, il quittera les carrières du Liban et n'ira plus manger en Égypte le pain de l'exil.

Les puissances de la terre ont donné le repos à l'Église, mais ici-bas son destin est de combattre ; la justice a éteint la foudre dans la main des empereurs ; l'hérétique, ce transfuge de la foi, doit durer plus longtemps que les persécutions : nous l'avons vu debout autour du berceau du christianisme ; il a traversé trois siècles et cheminé au milieu du sang des martyrs ; il est encore là et maintenant s'appelle Arius. La consubstantialité du Verbe est niée dans une lettre à Eusèbe de Nicomédie ; Arius cite Macaire, évêque de Jérusalem, le successeur d'Hermon, au nombre des trois pontifes qui repoussent ses doctrines. Le clergé, et même les peuples s'agitent pour ou contre le prêtre d'Égypte, condamné enfin dans le concile de Nicée (325), cette mémorable assemblée catholique, d'où l'Église sortit plus puissante et plus belle comme après une seconde création.

La construction du temple en l'honneur du Dieu fait homme avait été la première pensée, la première ambition des chrétiens devenus libres sous Constantin. Les honteuses images de la mythologie souillaient encore les lieux les plus saints de la terre. On chassa de Jérusalem Jupiter et Vénus. On déblaya la grotte du divin sépulcre ensevelie sous des amas impurs. C'est la mère de Constantin qui, malgré son âge avancé, alla présider elle-même à ce travail de réparation ; elle s'était chargée de faire exécuter

les ordres de son fils qui voulait élever dans la cité sainte un temple dont la beauté surpassât celle de tous les monuments connus, comme il l'avait écrit à l'évêque Macaire. Des fouilles profondes, faites auprès du Calvaire sous les yeux de sainte Hélène, amenèrent la découverte des trois croix et des divers instruments de la Passion. Un miracle aida l'évêque de Jérusalem à reconnaître la croix du Sauveur. Il fallut six ans pour achever la basilique ; elle fut appelée *Martyrium* (témoignage), parce que la résurrection, dont elle glorifiait le souvenir, est le principal témoignage, le fondement de la vérité chrétienne.

On en célébra la dédicace en 335, au milieu d'un grand nombre d'évêques et d'une immense multitude de chrétiens. Eusèbe, qui assistait à la fête, nous en a raconté les détails et a décrit la magnificence de la nouvelle basilique ; elle renfermait le saint tombeau, et quelques lieux de la Passion. Une église s'éleva aussi sur la montagne des Olives en mémoire de l'ascension ; une autre église enferma dans son enceinte l'étable de Bethléem, délivrée du bois profanateur consacré à Adonis. Jérusalem, restaurée par l'ordre impérial, cessa d'être appelée Ælia pour reprendre cet ancien nom biblique sous lequel les prophètes et le Christ l'avaient avertie, menacée ou pleurée. Les lieux saints sont entourés d'honneurs, et du fond du sépulcre vide une grande voix semble crier encore : « O mort ! je « serai ta mort ! ô enfer, je serai ta ruine ! » Le Fils de Marie qui, durant trois cents ans, a continué en quelque sorte sa passion dans la personne de son Église, va commencer sur la terre son règne glorieux.

Parmi les témoins de la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, il y avait ce prêtre célèbre dont les doctrines avaient mis en feu la catholicité ; la foule des évêques s'était réunie à Jérusalem pour un concile bien plus que pour une fête d'inauguration. Constantin, d'après une lettre d'Arius, l'avait cru soumis à la décision du concile de Nicée ; il avait envoyé à l'assemblée épiscopale de Jérusalem la nouvelle profession de foi de l'hérésiarque et

l'avait invitée à prononcer sur son orthodoxie. Les évêques ariens se trouvant nombreux dans cette réunion de la ville sainte, le chef de l'hérésie fut reçu en personne au concile et replacé au bercail catholique. On rouvrit les portes de l'Église à tout le clergé et à tout le peuple du parti d'Arius, rassemblés à Jérusalem. Une lettre synodale annonça cette nouvelle aux évêques de l'Égypte, de la Thébaïde, de la Libye, aux prélats, aux prêtres et aux diacres du monde entier; Arius obtenait à Jérusalem la même victoire qu'il avait obtenue à Tyr. Mais ce prétendu retour à la foi n'attestait que les artificieux efforts d'un chef de parti; il avait pu tromper Constantin; il ne trompa point l'Église; l'année suivante (336), quand la mort arrêta subitement sa marche triomphale dans les rues de Constantinople, le symbole de Nicée planait sur sa tête comme une condamnation.

CHAPITRE XXIV.

Saint Hilarion. — Commencement de la vie solitaire en Palestine.
Saint Cyrille de Jérusalem. — L'empereur Julien.

(337-363.)

Élie, Élysée, Jean-Baptiste, avaient caché leurs jours dans le désert; les prophètes et les enfants des prophètes habitaient la solitude; les fils de Réchab, loués par Jérémie, ne buvaient ni vin ni liqueur enivrante, demeuraient sous des tentes bien loin des villes. Les thérapeutes, dont nous avons parlé ailleurs, vivaient au pays d'Égypte dans les privations et le silence de la retraite. Toujours ceux qui avaient voulu chercher Dieu avaient tourné leurs pas vers les lieux inhabités; le Dieu-Homme lui-même, avant de faire entendre sa parole au monde, se recueille et jeûne quarante jours sur une montagne où il n'a d'autres compagnons que les renards et les aigles. Voilà quels furent les maîtres, les guides, les fondateurs véritables de la vie solitaire. Paul et Antoine en Égypte, Hilarion en Palestine, ne furent qu'une vivante application de ces enseignements antiques; toutefois cette application surpasse en étendue les divers exemples des temps passés; or, comme elle fut merveilleusement féconde, Paul, Antoine et Hila

rion ont mérité, eux aussi, d'être appelés fondateurs de la vie monastique.

La philosophie ancienne avait produit des esprits contemplatifs ; l'Écho qu'adorait Pythagore était cette mystérieuse voix révélant les secrets d'en haut à l'âme solitaire qui écoute ; mais le christianisme seul était capable de peupler les déserts et d'inonder de délices le cœur de l'homme qui marque volontairement sa place entre le rocher et le torrent. L'Évangile, en nous disant que le royaume du ciel est au dedans de nous, nous apprend ce qu'il y a de bonheur à vivre avec soi-même, à se diviniser par le progrès dans la perfection ; il nous apprend que chaque cœur vertueux et détaché de la terre devient le temple de Dieu. L'Évangile est le dernier mot des doctrines du spiritualisme. La renonciation à des joies fugitives pour des biens éternels est le sentiment qui domine la foi chrétienne. La fuite du monde, en pensée ou en action réelle, était donc le résultat naturel, inévitable d'une vive ferveur. Le désert rapprochait du ciel. On s'y réfugiait aussi pour échapper aux persécutions, à la contagion des mœurs païennes, aux fracas des révolutions.

Avec quel charme on relit la vie de cet Hilarion (1) qui fut le père de la grande famille monastique de Judée ! toute la poésie des prodiges s'attache au récit de ses jours. Né à Thabatha, aux environs de Gaza, dans les dernières années du IIIe siècle, il va, encore enfant, étudier en Égypte, s'y fait chrétien, passe deux mois avec saint Antoine, et revient, à l'âge de quinze ans, s'établir, non loin de son lieu natal, au milieu d'une plage où nul ne trouvait la sécurité. Sa nourriture se composait de quinze figues par jour qu'il mangeait après le coucher du soleil ; sa demeure était une cabane faite de jonc et de carex, qui croissaient aux bords des marais, voisins de la mer. Il priait et psalmodiait, tressait, comme Antoine en Égypte, des corbeilles avec des joncs, et, pour fatiguer

(1) Vie de saint Hilarion, par saint Jérôme.

son corps, fouillait la terre avec un hoyau; il ne se coupait les cheveux qu'une fois l'an, le jour de Pâques, et ne lava jamais le sac dont il était revêtu, trouvant inutile la propreté d'un cilice; il fallait que sa tunique fût en lambeaux pour qu'il la renouvelât; son lit était une natte de jonc. Le jeune Hilarion réduisait son corps en servitude, et lorsque, malgré ces macérations, il sentait s'allumer en lui l'ardeur des voluptés, il se frappait et se meurtrissait : « Petit âne, disait-il alors en parlant à son corps, moi je « ferai en sorte que tu ne regimbes pas, et je te nourri« rai, non point d'orge, mais de paille; je te ferai mourir « de faim et de soif; je te chargerai de pesants fardeaux; « je te ferai marcher par le froid et par la chaleur, afin « que tu songes plutôt à la nourriture qu'à la lascivité. »

Comme sa cabane ne pouvait résister aux vents et aux orages, il habita une cellule de cinq pieds de haut, de quatre de large, semblable à un tombeau, et qu'on voyait encore du temps de saint Jérôme. De vingt et un ans à vingt-quatre ans, le solitaire se contentait de manger par jour un demi-setier de lentilles trempées dans de l'eau froide; de vingt-quatre à vingt-sept ans, il s'était réduit au pain sec, à l'eau et au sel; de vingt-sept à trente ans, il vivait d'herbes sauvages et de racines crues; de trente et un à trente-cinq ans, il s'accorda six onces de pain d'orge, quelques herbes peu cuites et sans huile; des infirmités lui firent une loi d'ajouter un peu d'huile à cette nourriture. Il vécut ainsi jusqu'à soixante-trois ans. Par un dernier effort, de soixante-quatre à quatre-vingts ans, Hilarion se retrancha le pain; on lui composait une nourriture avec de la farine et des herbes hachées, de manière que son boire et son manger pesaient à peine cinq onces. Ces détails surprenants qui sont de l'histoire, nous donnent l'idée d'une existence angélique, presque dégagée des besoins de la terre; ils nous montrent une nature d'homme se spiritualisant à force de lutter contre la matière. On y trouve aussi un remarquable exemple de la puissance de l'homme sur lui-même, ou plutôt sur cette grossière por-

tion de lui-même qu'il a été condamné à traîner ici-bas. L'âme d'Hilarion, montée au sommet de la domination, traitait son corps comme un esclave et ne le comptait plus pour rien; et ce corps, ainsi vaincu, dura quatre-vingts ans!

Il en est de la sainteté comme de la royauté, comme du génie; elle ne saurait se cacher longtemps, et ne se dérobe pas plus aux yeux qu'*une ville placée sur une montagne,* pour nous servir d'une expression de saint Matthieu. Le bruit des vertus d'Hilarion se répandit au loin; on vint lui demander de guérir les malades et de délivrer les possédés. « Hilarion, serviteur du Christ, rends-moi mes enfants, » lui dit un jour une noble dame dont les enfants étaient menacés d'un mal mortel. Un grand et vigoureux jeune homme du territoire de Jérusalem, qui jusque-là avait mis sa gloire à porter loin et longtemps sur son épaule quinze boisseaux de blé, et à triompher des ânes, saisi d'un méchant démon, brisait les chaînes et les entraves, les gonds et les serrures, cassait la jambe à celui-ci, la mâchoire à celui-là; arrachait avec ses dents, aux uns leur nez, aux autres leurs oreilles; il était devenu la terreur du pays. On put enfin s'emparer de lui et le traîner aux pieds d'Hilarion comme un taureau furieux; le solitaire lui rendit son repos. Quelquefois des malades de Syrie s'en allaient en Égypte pour implorer l'assistance de saint Antoine : « Pourquoi vous fatiguer à venir de si « loin, leur disait le vieillard, puisque vous avez là-bas « mon fils Hilarion? »

Un monastère s'était élevé autour de l'humble cellule; de tous côtés on arrivait pour embrasser la vie d'Hilarion, et, dans les contrées voisines, il s'établissait de pieuses communautés à l'image de celle de Maioma; le désert avait ses colonies, attirées par le goût de la pénitence, de l'oraison et du travail. Hilarion, le père de toutes ces familles volontairement exilées, allait tous les ans les visiter; c'était à l'époque qui précède les vendanges; des milliers de moines l'accompagnaient. A la fin, sa piété

s'alarma de cette foule de disciples accourus pour cultiver sous ses yeux les fleurs du ciel. Une image des cités avait remplacé sa solitude; il pleurait chaque jour au souvenir de sa première vie et à la pensée qu'il s'était fait un nom chez les hommes. « Je suis rentré dans le siècle, disait « Hilarion en gémissant, et j'ai reçu en cette vie ma récom« pense. Voilà que les habitants de la Palestine s'imaginent « que je suis quelque chose, et sous prétexte que je prends « soin du monastère, que je pourvois aux nécessités des « frères, voilà que je possède un malheureux mobilier ! »

Effrayé de l'empressement dont il est l'objet, Hilarion s'en va, âgé de plus de soixante-trois ans; il visite dans la Thébaïde le lieu où Antoine avait vécu; une vision lui avait annoncé la mort du saint vieillard. Deux disciples du bienheureux anachorète montraient ce qui restait de ses vestiges. « Voilà, disaient-ils à Hilarion, voilà où il « avait coutume de chanter des psaumes, voici où il « priait; c'est ici qu'il travaillait, c'est là que, fatigué, « il s'asseyait; ces vignes, ces arbustes, c'est lui-même « qui les a plantés; lui-même de ses mains a disposé cette « aire; c'est lui qui, avec beaucoup de travail, a fait ce « réservoir pour arroser son humble jardin; cette bêche « lui servit plusieurs années à labourer la terre. » Hilarion, dit saint Jérôme, se couchait sur le lit d'Antoine et le baisait comme s'il eût été encore chaud. Le solitaire de Palestine se rend tour à tour en Sicile, dans la Dalmatie et dans les Cyclades, cherchant un coin de terre où il puisse vivre inconnu; fuyant partout le monde, il s'affligeait que son silence ne lui servît de rien et que ses miracles parlassent de lui. Hilarion avait cru trouver une impénétrable retraite en Chypre, dans des montagnes qui étaient probablement celles qu'on appelle aujourd'hui *Buffaventi*. « Sors, que crains-tu? sors, ô mon âme! di« sait-il à l'heure de l'agonie; tu as servi le Christ envi« ron soixante et dix ans, et tu appréhendes la mort ! » Son compagnon, Hesychius, à qui il avait légué son Évangile, sa tunique, sa cape et son petit manteau formant tous ses

trésors, emporta son corps, à l'insu des Chypriotes, au pays de Gaza, dans son monastère dont il ne restait que les ruines, car Julien en avait ordonné la destruction. On lui fit à Maioma des funérailles auxquelles assistait une multitude innombrable de moines de Judée et d'habitants des cités voisines.

Cet Hilarion qui avait tant peur des villes et du monde, qui, séparé de Jérusalem par une vingtaine de lieues, ne voulut se permettre qu'une seule fois de porter ses prières au pied du saint tombeau et sur le Calvaire, tant il fuyait les cités! cet homme qui souffrait dans son âme parce qu'on le *croyait quelque chose,* parce qu'on prononçait son nom de Gaza à Antioche, nous occupe après quatorze siècles, et nous écrivons son nom, et ce nom a retenti dans tous les pays, et dans toutes les langues de la terre! Que d'hommes se sont enfermés nuit et jour, ont tourmenté leur vie pour laisser après eux une trace dans la mémoire des peuples, et n'ont pas obtenu ce qu'a trouvé malgré lui le pauvre anachorète de Thabatha!

Toutes les fois qu'une sainte renommée apparaît dans le monde, elle s'empare en quelque sorte de l'immense famille chrétienne qui lui reste éternellement fidèle; nous pouvons faire ici une intéressante observation: c'est que la religion donne la gloire, même ici-bas, mieux qu'aucune puissance de la terre. Voyez tous les saints que l'Église honore; y a-t-il des noms plus connus, plus populaires? Ces noms-là nous attendent à l'entrée de la vie et font, pour ainsi dire, partie de nous-mêmes; ils sont inscrits dans les livres, inscrits sur les monuments; ils sont redits, célébrés dans les prières et les hymnes; leur immortalité est confiée à la pierre, au marbre et au bronze, confiée à l'âme humaine et au souvenir de tous. Tout le monde ne connaît pas les noms des philosophes et des poëtes, des grands rois et des grands conquérants, mais tout le monde connaît les noms des saints apôtres et des martyrs. Et, remarquez qu'il n'est besoin d'aucun effort pour apprendre la gloire des saints personnages;

elle nous arrive avec les premières impressions du jeune âge, avec les premiers mots qui frappent notre oreille, avec les premières images qui s'offrent à nos regards curieux; on apprend cette gloire-là sans passer par les sciences humaines; aussi les noms d'Homère et de Cicéron, d'Alexandre et de Charlemagne, sont bien moins connus que les noms de saint Paul, de saint Denis ou de saint André.

Hilarion laissa en Palestine une sainte postérité qui s'étendit de l'Idumée au Liban, des rivages de la mer à la chaine arabique, et cette postérité n'a point fini. Il fallait que l'Église ne cessât jamais d'offrir les spectacles des immolations volontaires; on se jeta dans les austérités du cloître lorsqu'il ne fut plus possible de se jeter dans les tourments de la persécution : les solitaires remplacèrent les martyrs. Rien n'intéresse et n'émeut plus les voyageurs de notre foi que la vue des grottes, des cellules et des débris des monastères de Judée et de Syrie; tout un monde de prière, de consolation et de pénitence se lève devant vous; le souvenir de ces hôtes de la solitude jette l'âme dans des rêves infinis. La vie des Pères du désert et la vie des saints nous ont fait connaître plusieurs de ces destinées qui allaient s'achever sous les arceaux d'un monastère ou dans les flancs d'un mont; mais combien d'anachorètes dont le monde ne saura jamais ni le nom ni l'histoire! Que de drames, d'épisodes, de touchantes scènes ensevelis dans la poussière de ces cellules, sous l'herbe et les ronces des ruines de ces cloîtres! Que de secrets emportés dans les muettes ténèbres des sépulcres! Quelle perte pour l'histoire du cœur humain! De tous les coins de l'univers arrivaient des hommes fatigués de la vie ou saisis de ce long malaise qui suit les révolutions; le repentir ou la lassitude se choisissaient une demeure dans les montagnes et les vallons que les mystères chrétiens avaient consacrés.

O pays de Judée! que vous êtes fécond en pensées et en enseignements! que de choses vous avez à nous redire!

votre étude est la plus noble et la plus forte pâture de l'intelligence, parce que, mieux qu'aucune autre contrée, vous avez les secrets de la vie et de la mort. En creusant votre sol, il semble qu'on descend dans les profondeurs de l'âme humaine; c'est vous surtout qui nous révélez à nous-mêmes, et sitôt que l'homme, triste abîme, se regarde et se juge, il se hâte de monter à Dieu, comme on se hâte de respirer l'air quand on a failli étouffer dans le vide.

Nous avons laissé Jérusalem entourée de gloire avec sa basilique impériale; Macaire, dont l'épiscopat avait été signalé par ce triomphe du christianisme, avait eu pour successeur saint Maxime. Celui-ci fut remplacé par un homme dont le nom s'est attaché à d'importants travaux ecclésiastiques. Cyrille, né à Jérusalem, élevé au sacerdoce vers l'an 345, enseigna, comme catéchiste, les doctrines de l'Église, avant de ceindre la lame d'or des pontifes. Ses Catéchèses (1) ou instructions familières, au nombre de vingt-trois, sont comme un résumé de l'enseignement catholique; on les lit encore avec beaucoup d'intérêt, et c'est une belle chose de voir un prêtre annoncer, il y a quinze siècles, à Jérusalem, les mêmes vérités qui sont annoncées autour de nous dans les cathédrales et les chapelles. Un protestant n'aurait qu'à lire les Catéchèses de saint Cyrille pour se convaincre que rien n'a été changé dans les doctrines de l'Église.

Dans la seconde année de l'épiscopat de Cyrille (351), il arriva à Jérusalem un phénomène qui a plus d'une fois occupé les savants : il apparut une grande lumière en forme de croix, s'étendant du Calvaire au mont des Olives. Saint Cyrille l'écrivit lui-même à l'empereur Constance; voici sa lettre tirée de Socrate le Scolastique, et dont l'authenticité n'a jamais pu être sérieusement combattue :

« Du temps de Constantin, votre père d'heureuse mé-
« moire, le bois salutaire de la croix fut trouvé à Jérusa-

(1) OEuvres de saint Cyrille. Paris, 1631 et 1740, in-fol. — Paris, 1715, in-4°.

« lem ; de notre temps, les miracles ne viennent plus de « la terre, mais du ciel. Car, pendant ces saints jours de « la Pentecôte aux nones de mai, vers l'heure de tierce, « une très-grande croix, composée de lumière, a paru « au-dessus du saint Golgotha, s'étendant jusqu'à la sainte « montagne des Olives, et s'est montrée très-clairement, « non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de « la ville, et n'a point été, comme on pourrait penser, un « phénomène passager ; il a subsisté sur la terre pendant « plusieurs heures, visible aux yeux, et plus éclatant que « le soleil dont la lumière l'aurait effacé si la sienne n'eût « été plus forte. Aussitôt tout le peuple de la ville est « accouru dans l'église, avec une crainte mêlée de joie, « les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et « jusqu'aux filles les plus retirées ; les chrétiens du pays « et les étrangers, et les païens qui étaient venus de divers « lieux. Tous d'une voix louaient Notre-Seigneur Jésus-« Christ, le Fils unique de Dieu, le faiseur de miracles, « voyant par expérience la vérité de la doctrine chré-« tienne, à qui le ciel rend témoignage, etc. (1). »

La croix dont Cyrille raconte ainsi l'apparition, celle qui prophétisa la victoire à Constantin, et celle qui se montra pendant la nuit au temps de l'empereur Julien, ne furent, disent des critiques, que des phénomènes naturels ; ces phénomènes, ajoutent-ils, sont les *halos*, ces couronnes lumineuses qui parfois entourent les astres et surtout le soleil et la lune ; cette explication ne détruirait pas le miracle, car la physique ne nous apprend point qu'un halo puisse avoir la forme d'une croix.

En 357, une famine ayant désolé le pays de Jérusalem, le peuple eut recours à l'évêque qui fut obligé de vendre une partie des trésors de son église pour empêcher les pauvres de mourir de faim. Cette action devint le prétexte d'accusations vives de la part de l'évêque de Césarée, Acace, entaché d'arianisme. Celui-ci prétendait encore au

(1) Fleury, Hist. eccl., année 351.

droit de suprématie sur le siége de Jérusalem. Deux conciles ariens, l'un à Césarée, l'autre à Constantinople, déposèrent saint Cyrille; dans l'intervalle de ces deux conciles, il avait été chassé de Jérusalem et rétabli nominalement par une assemblée catholique tenue à Séleucie, auprès de l'embouchure de l'Oronte. Le pontife exilé trouva un refuge à Antioche et à Tarse. Il finit par rentrer à Jérusalem, non point pour reprendre le gouvernement de son troupeau confié à un autre pasteur en son absence, mais pour achever sa vie dans la cité qui l'avait vu naître. Il assista en 381 au second concile œcuménique, composé de cent cinquante évêques catholiques tous orientaux, concile qui anathématisa toutes les hérésies et ajouta au symbole de Nicée des paroles destinées à prévenir ou à combattre les erreurs dans les matières fondamentales de la foi.

L'empereur Julien, dont M. de Chateaubriand a si bien dit que *la nature ne lui avait laissé que le choix du fanatisme* (1), prélude par des persécutions à ses tentatives contre la vérité chrétienne à Jérusalem. A Héliopolis (aujourd'hui Balbek) le diacre Cyrille avait eu le ventre fendu, et le paganisme s'était vengé de la destruction du temple de Vénus en exposant des vierges aux insultes de la populace, en faisant manger de l'orge aux pourceaux dans leurs entrailles ouvertes. Les mêmes scènes s'étaient renouvelées à Ascalon et à Gaza; à Sébaste le tombeau de saint Jean-Baptiste avait été ouvert, et ses cendres et ses os jetés au vent; des moines de Jérusalem, venus à Sébaste, pour prier sur le tombeau du précurseur, avaient ramassé quelques-unes de ses reliques. Une statue en bronze qu'on croyait représenter Jésus-Christ était debout près d'une fontaine à Panéas, aux sources du Jourdain; Julien la fit abattre et mit à sa place la sienne que la foudre brisa, dit-on; au temps de Sozomène, on en voyait encore les débris noircis par le feu du ciel. Le dieu des vendanges avait remplacé le Dieu du Calvaire dans l'église d'Émesse.

(1) Études historiques.

Julien favorisa les Juifs de toute la haine qu'il portait aux chrétiens; il leur permit de revenir à Jérusalem, de rebâtir le temple qui seul pouvait recevoir leurs sacrifices religieux (363). Nous ne redirons pas ce que chacun sait : cette joie du peuple à qui on promet une résurrection, cet enthousiasme des Juifs travaillant à relever la demeure de Jéhovah avec des pelles, des bêches et des hottes d'argent, cette ardeur des femmes qui avaient vendu leurs bijoux pour concourir à la réédification du temple, et qui, vêtues de leurs plus riches habits, recevaient la terre dans les pans de leur robe! Saint Cyrille contemplait ce mouvement sans s'émouvoir, sachant bien que toute puissance est vaine contre les décrets divins.

L'audacieuse folie du sophiste couronné nous apparaît comme la révolte d'un brin de paille contre le vent qui l'emporte. Julien, que des auteurs modernes ont pris, selon nous, trop au sérieux, avait trouvé plaisant de donner un démenti au nouveau Dieu du monde. En voulant démolir le christianisme, il fut l'occasion d'un solennel témoignage de sa céleste origine. Il n'y a pas de fait historique mieux prouvé que l'invasion des flammes devant lesquelles le peuple juif dut se retirer. Les annales (1) des chrétiens et des païens constatent la merveille; le système de l'*air inflammable,* inventé par les incrédules, ne saurait convenir à ces globes de feu, globes intelligents, qui poursuivent les ouvriers juifs, qui s'arrêtent quand les ouvriers s'en vont, s'élancent de nouveau quand ceux-ci reparaissent, et qui, messagers d'une volonté éternelle, ne quittent les lieux qu'après l'entière défaite et le désespoir des travailleurs déicides. A l'époque même de cette tentative contre la foi du Christ, Julien marchait contre les Perses; une javeline lui perça le foie à l'âge de trente-deux ans. On rapporte qu'à Antioche, le jour même de la mort de l'empereur (le 27 juillet 363), le rhéteur Libanius, tou-

(1) Saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, les Annales des Rabbins, Ammien-Marcellin, etc.

jours prêt à se moquer du christianisme, disait à un grammairien chrétien de ses amis : « Que fait maintenant le fils du charpentier ? — Il fait un cercueil, » répondit le chrétien.

Voici un portrait de Julien, tracé par un homme qui avait étudié avec lui à l'école d'Athènes : « Or, je crois « que je ne le devinai pas mal, dit saint Grégoire de Na- « zianze (1), quoique assurément je ne sois pas de ces « hommes doués d'un tel caractère. Mais l'irrégularité « de son caractère et son excessive mobilité me rendirent « devin, si toutefois c'est être bon devin que de savoir « bien conjecturer. Je ne trouvais pas que présageassent « rien de bon une tête mal assurée, des épaules qui bran- « laient et se balançaient, un œil égaré se portant çà et « là et lançant des regards furieux, des pieds sans aplomb « et vacillants, un nez moqueur et goguenard, des traits « de visage grotesques qui caractérisaient son humeur « railleuse, des ris immodérés et éclatants, des signes « de tête d'approbation et d'improba tion hors de propos, « des paroles interrompues et entrecoupées par la respi- « ration, des questions décousues et dépourvues de sens, « des réponses qui ne valaient pas mieux, contradictoires, « vagues, ne tendant à rien sous le rapport de l'instruc- « tion ; mais pourquoi décrire en détail chaque trait qui « le caractérisait ? Avant tout ce qu'il a fait, je le vis tel « que je l'ai depuis connu par ses œuvres. » Saint Grégoire ajoute qu'après avoir observé à fond le caractère et l'allure du jeune Julien à Athènes, il s'était écrié : *Quel monstre nourrit l'empire romain !*

Ce portrait n'est pas complet puisqu'il ne nous montre que le mauvais côté de l'homme, mais il nous met face à face avec Julien et semble nous expliquer sa vie. On voit un personnage bizarre et méchant qui n'a des idées arrêtées

(1) Orat. IV. Nous conservons la traduction de M. Bauduer, tirée de sa Vie de saint Grégoire de Nazianze, pag. 30. M. Bauduer est un modeste et savant curé du diocèse d'Auch, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et s'occupant encore de la littérature des Pères.

sur rien et ne saura jamais ce qu'il veut. Il se donna des airs de vertu pour se faire passer pour philosophe, et persécuta les chrétiens dans l'espoir d'être admiré comme le gardien et le défenseur du génie antique. Rien ne le peint mieux que sa défense faite aux chrétiens de fréquenter les écoles publiques, d'étudier les sciences profanes et même la langue grecque, par la raison, disait-il, qu'ils n'avaient besoin de savoir autre chose que le mot : *Je crois*. Esprit railleur, superstitieux et cruel logé dans un corps grotesque, Julien fut tour à tour la risée et le fléau de l'empire. Au rapport d'Ammien Marcellin, il voulait éterniser son nom en relevant le temple de Jérusalem ; il l'a éternisé, non point par la gloire, mais par une déroute pareille à celle des Titans foudroyés.

CHAPITRE XXV.

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — Efforts de saint Grégoire de Nysse pour arrêter les pèlerinages. — Saint Jérôme en Judée. — Saint Augustin.

A mesure que le christianisme s'était étendu dans le monde, Jérusalem avait pris possession des intelligences; les adorateurs de Jésus crucifié, s'informaient, avec une ardeur pieuse, des lieux où s'étaient écoulés ses jours mortels, où s'était accomplie sa mission divine. Il n'y avait pas pour eux une contrée plus sainte, plus vénérable que la Judée; les chrétiens des pays lointains trouvaient mille fois heureux ceux que leur destinée avait fait naître autour du Calvaire et du saint tombeau, auprès du mont des Olives, à Bethléem, aux rives du Jourdain et du lac de Galilée, et rêvaient un pèlerinage en Palestine comme on rêve les félicités du ciel.

En 333, un chrétien des rives de la Dordogne, composa un *itinéraire de Bordeaux à Jérusalem;* cet itinéraire dont les mesures sont si exactes, et qui est un monument si précieux pour la géographie ancienne, était fait pour les fidèles de Bordeaux, mais il pouvait aussi diriger les pas des pèlerins des Gaules et de la Germanie. L'auteur con-

duit le pèlerin à travers tous les chemins par où il a passé lui-même; il franchit tour à tour, au sortir des Gaules, Suse, Turin, Pavie, Milan, Bergame, Bresce, Vérone, Vicence, Aquileia, qu'Attila renversa plus tard et qui ne s'est plus relevée; les montagnes qui séparent le Frioul de la Carniole disparaissent derrière lui, il dépasse les limites de l'empire d'Occident, pénètre dans l'Illyrie, la Syrie moderne, les deux Pannonies; il arrive à *Sirmium*, une des principales villes de l'empire d'Orient, à *Singidunum*, remplacé aujourd'hui par Belgrade; le pèlerin, continuant sa route qui, maintenant encore, mène à Constantinople, traverse la Mœsie supérieure, aujourd'hui la Servie, Nissa, Sardica, Philippopolis ou Félibé, Héraclia (Erecli), et parvient à la capitale de l'empire. Après avoir passé le Bosphore, il voit Chalcédoine, Libyssa, Nicomédie, Nicée, Ancyre, Tyane, Tarse, Alexandria (Alexandrette), Antioche, les villes de la côte de Phénicie, ensuite Ptolémaïs, Césarée; il visite les points de la Galilée qui rappellent des souvenirs à sa piété, et arrive enfin à Jérusalem. Nous avons indiqué la longue route tracée par l'*itinéraire* d'Aquitaine, pour faire comprendre les difficultés infinies, les fatigues et les périls que bravait le pèlerin d'Occident.

A la date de 379 ou de 380, un évêque de Nysse, saint Grégoire opposait son autorité et son éloquence à l'entraînement des fidèles vers la Judée. Il faut donc qu'il y ait eu bien des pèlerinages qui n'aient laissé aucune trace dans les vieilles annales, car à cette date l'histoire n'avait encore enregistré que les pèlerinages de saint Alexandre, devenu évêque de Jérusalem, de sainte Hélène, de saint Porphyre, de saint Jérôme et de son ami, Eusèbe de Crémone. La morale avait déjà souffert de ces voyages aux saints lieux, qui bouleversaient les habitudes de la vie et livraient les âmes à tous les hasards des aventures. Saint Grégoire de Nysse, étant allé du concile d'Antioche à Jérusalem pour réformer et pacifier les Églises en proie aux fureurs irréligieuses des ariens, apprit et vit des

scandales qu'il n'oublia point au retour dans son pays.

Dans une lettre adressée à un prêtre de Cappadoce (1), l'évêque de Nysse dit que nulle part les livres sacrés ne mettent au nombre des bonnes œuvres le pèlerinage à Jérusalem, et que ces sortes de voyages ne conduisent ni à la vertu ni aux choses du ciel. On exige des hommes comme des femmes des mœurs graves et saintes; or, ce qui inspire et entretient la pureté des mœurs, c'est l'étude de la sagesse; la chasteté se garde mieux dans l'isolement et la solitude; le mélange des hommes et des femmes favorise peu cette vertu. En voyage, et quand on s'avance pêle-mêle, que de devoirs sont négligés! Une femme ne peut pas entreprendre un long voyage sans qu'un homme l'accompagne; elle en a besoin pour monter à cheval et pour en descendre dans les passages difficiles, et si elle n'a ni frère ni mari, elle devra donc se confier à un pèlerin! On rencontre en Orient des hôtelleries et des cités où la licence des mœurs est extrême; comment une femme préservera-t-elle ses yeux de ce dangereux spectacle? Quand l'ouïe est souillée, l'œil l'est aussi, et l'esprit se souille par les yeux et les oreilles. Grégoire de Nysse fait oberver à son ami que si la présence du Christ se révèle par des monuments religieux, le Sauveur réside plus particulièrement en Cappadoce qu'au pays de Jérusalem, car en aucun lieu de l'univers on ne trouve autant de sanctuaires chrétiens qu'en Cappadoce.

L'évêque ajoute que si le pays de Jérusalem était comblé de plus de grâces, les hommes de cette contrée devraient pécher beaucoup moins. Et cependant, d'après ce que Grégoire a vu, cette région est le séjour des fourberies, des adultères, des vols, des idolâtries, des empoisonnements, des jalousies et des meurtres; on y verse le sang humain pour le moindre intérêt. Pourquoi, dira-t-on au pontife de Nysse, êtes-vous donc allé vous-même à Jérusalem? Grégoire répond qu'il y est allé pour la réforme

(1) OEuvres de saint Grégoire de Nysse, in-fol., tome II.

des Églises d'Arabie, et qu'il a eu besoin de s'entendre avec les chefs des saintes Églises de Jérusalem. « Mais, « pendant la route, poursuit l'évêque, nous jeûnions et « nous chantions les louanges du Seigneur... Avant de « visiter les saints lieux, nous confessions le Christ, et « notre pèlerinage n'a ni augmenté ni diminué notre foi. « Avant d'avoir vu Bethléem, nous savions que le Fils de « Dieu s'était fait homme dans le sein d'une Vierge; nous « croyions à sa résurrection avant d'avoir vu son tombeau, « et nous avions confessé son ascension glorieuse avant « d'avoir salué le mont des Olives. Nous avons appris une « seule chose dans ce voyage, c'est que nos lieux sont « beaucoup plus saints que les lieux étrangers. Ce n'est « point en changeant de pays qu'on arrive à Dieu, mais « le Seigneur viendra vers vous partout où vous vous « trouverez, s'il juge que votre âme soit une demeure « digne de le recevoir. Mais si votre intérieur est rempli « d'iniquités et de mauvaises pensées, fussiez-vous sur le « Golgotha, sur la montagne des Oliviers ou sur le saint « tombeau, vous seriez encore aussi loin du Christ que « les hommes qui n'ont jamais connu les principes de « la foi.

« Mon ami, dit saint Grégoire en finissant, engagez « donc vos frères, non pas à sortir de Cappadoce pour « aller en Palestine, mais à sortir de leurs corps pour « aller au Seigneur. Si quelqu'un oppose à nos paroles « la voix de Jésus-Christ invitant ses disciples à ne pas « quitter Jérusalem, qu'il interprète ainsi cette voix divine: « Tant que les apôtres n'eurent point reçu le Saint-« Esprit, il leur fut enjoint de rester à Jérusalem pour « attendre que le Seigneur vînt les revêtir de la vertu « d'en haut. Certes, s'il fallait pratiquer de la sorte jus-« qu'à notre temps ce qui a été prescrit aux premiers « jours de l'Église, nous devrions donc nous rendre tous « au lieu où les dons du ciel descendirent sous la forme « du feu; mais puisque le divin Esprit souffle partout où « il lui plaît; ceux qui croient fermement participeront

« aux dons de la grâce selon leur degré de foi, et non « point parce qu'ils seront allés à Jérusalem. »

Saint Grégoire de Nysse ne vit dans les pèlerinages à la ville sainte que des occasions de désordres, des périls pour les mœurs qu'il importait de signaler; il ne comprit pas, il ne pouvait pas comprendre ce qu'il y avait de profond, de durable dans cette pensée qui commençait à saisir les peuples pour les lancer vers Jérusalem; il ne s'aperçut point que désormais la pente du monde était prise de ce côté, et que les nations devaient y descendre en longues caravanes par un invincible instinct d'où sortiraient de grandes choses.

Le nom de saint Jérôme appartient à l'histoire de Jérusalem. Les souvenirs de Bethléem sont inséparables de ceux de la ville sainte, et le grand homme dont la vie s'écoula pendant si longtemps auprès de la crèche du Fils de Marie est une des gloires qui reviennent à notre sujet.

Nous n'avons point à parler ici de l'enfance de Jérôme passée dans un pays barbare qui fut sa patrie, de sa jeunesse orageuse, partagée, à Rome, entre l'étude des lettres et la poursuite ardente des plaisirs; de sa conversion au christianisme, de ses divers voyages dans les Gaules et en Orient. On a tour à tour désigné sous les noms de *désert de Syrie* ou de *la Chalcide* le lieu où Jérôme, effrayé des jugements de Dieu, était venu ensevelir ses jours, et nul n'a marqué ce lieu avec précision. Il y a eu dans l'antiquité plusieurs villes appelées Chalcis. Une cité de ce nom avoisinait la solitude où la pénitence conduisit beaucoup d'anachorètes dans le IVe siècle; elle était située à quatre ou cinq heures au nord-est de Berroé, aujourd'hui Alep. Cette ancienne Chalcis fut remplacée au moyen âge par Artésia, dont les débris sont dispersés au pied méridional du *Djebel-Seman*. Nous avons, à ce sujet, exprimé, dans la *Correspondance d'Orient* (1), un avis contraire à

(1) Lettre CLXXII.

celui de M. Rousseau qui, sur sa carte du pachalik d'Alep, place Chalcis au lieu occupé maintenant par le bourg de *Souba*, à sept heures à l'ouest d'Alep. Aux environs d'Artésia (l'ancienne Chalcis), le voyageur retrouve le désert comme au temps de Jérôme et de saint Siméon Stylite. Le Chalus (*Nahr-Quouaik*) qui, au nord et au sud d'Alep, abreuve aujourd'hui les troupeaux et les cavales des Turcomans, abreuvait alors les hôtes austères de cette contrée.

C'est là que Jérôme vécut durant onze ans, sur les frontières barbares de la Syrie, comme il le dit lui-même, après avoir reçu à Rome la robe du Christ (1); il domptait les passions de son âme par une étude opiniâtre de l'hébreu et des saintes Écritures, par des veilles pénibles dans la prière et la contemplation des vérités chrétiennes, par de rudes travaux sous le soleil brûlant. Ses exemplaires de la Bible et les livres qu'il faisait copier à ses disciples étaient les seuls ornements de sa cellule. C'est de là qu'il écrivit un grand nombre de lettres où respirent une humilité profonde, une sensibilité vive, un ardent amour de la solitude, un zèle toujours vigilant pour les intérêts de la foi. Tantôt, abîmé dans sa misère, il se compare à de la poussière, à une vile portion de boue, à un reste de cendre (2); il est la brebis malade éloignée du troupeau; à moins que le bon pasteur ne le reporte jusqu'à la bergerie, ses pas chancelleront, il tombera (3). Tantôt il exalte les félicités du désert, toujours émaillé des fleurs du Christ, où naissent les pierres précieuses avec lesquelles est construite, dans l'*Apocalypse*, la cité du Grand Roi, ce désert où l'homme est admis à l'intime familiarité de Dieu. « Que faites-vous dans le siècle, « frère? dit-il au moine Héliodore (4), vous qui êtes plus « grand que le monde? Jusques à quand voulez-vous de-

(1) Lettre XVI.
(2) Lettre II.
(3) Lettre III.
(4) Lettre V.

« meurer à l'ombre des maisons? Jusques à quand voulez-
« vous rester emprisonné dans les villes enfermées? Croyez-
« moi, la lumière a je ne sais quoi de plus brillant ici.
« L'on aime ici à déposer le poids du corps pour s'en-
« voler aux pures et resplendissantes régions de l'éther...
« L'immense étendue de la solitude vous fait-elle peur?
« Promenez-vous en esprit dans les cieux (1). »

Lorsque Jérôme conseille des sacrifices, il les comprend; il n'a point un cœur de fer, nous dit-il, ni des entrailles insensibles; il n'a pas été formé dans le sein des rochers ni allaité par les tigresses d'Hyrcanie; le solitaire a passé par les épreuves dont il demande qu'on triomphe. Du fond de sa retraite, Jérôme suivait les mouvements du monde chrétien; il voyait se lever dans l'Occident le soleil de justice, et dans l'Orient le démon de l'hérésie, Lucifer, établir son trône au-dessus des astres; il saluait, en Occident, *la lumière du monde et le sel de la terre* (2), les vases d'or et d'argent; en Orient, il n'était environné que de vases d'argile ou de bois, qui attendaient la verge de fer et les feux éternels (3).

Cette aride portion de la haute Syrie, dédaignée du voyageur, bien inconnue de l'habitant d'Alep, malgré son voisinage, a vu les plus terribles combats qu'un homme ait jamais livrés contre lui-même. L'apparition de Rome avec toutes ses joies venait troubler Jérôme; cet anachorète, revêtu du cilice, amaigri par les veilles, noirci par les feux du jour, traitant son corps comme une boue immonde, n'ayant autour de lui que de rudes et sombres images, entendant pour tout bruit les cris des oiseaux de proie et les hurlements des chacals, eut à résister à tous les charmants fantômes des bords du Tibre : ses souvenirs et son imagination qui n'était point vaincue l'emportaient

(1) Nous nous servons de l'excellente traduction des Lettres de saint Jérôme, par MM. Grégoire et Collombet, qui nous dispense de traduire nous-même.

(2) Saint Matthieu.

(3) Lettre XIV au pape Damase.

au milieu des femmes romaines parées de la plus idéale séduction.

« Oh! dit-il à Eustochium (1), combien de fois moi-même, retenu dans le désert, et dans cette vaste solitude qui, dévorée des feux du soleil, n'offre aux moines qu'une demeure affreuse, je croyais assister aux délices de Rome! je m'asseyais seul, parce que mon âme était pleine d'amertume. Mes membres étaient couverts d'un sac hideux et mes traits brûlés avaient la teinte noire d'un Éthiopien. Je pleurais, je gémissais chaque jour, et si le sommeil m'accablait malgré ma résistance, mon corps décharné heurtait contre une terre nue. Je ne dis rien de ma nourriture ni de ma boisson, car, au désert, les malades eux-mêmes boivent de l'eau froide, et regardent comme une sensualité de prendre quelque chose de cuit. Eh bien! moi qui, par terreur de l'enfer, m'étais condamné à cette prison habitée par les scorpions et les bêtes farouches, je me voyais en imagination transporté parmi les danses des vierges romaines. Mon visage était pâle de jeûne, et mon corps brûlait de désirs; dans ce corps glacé, dans cette chair morte d'avance, l'incendie seul des passions se rallumait encore. Alors, privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de larmes, je les essuyais de mes cheveux et je domptais ma chair indocile par des jeûnes de plusieurs semaines. Je ne rougis pas de mon malheur; au contraire, je regrette de n'être plus ce que j'ai été. Je me souviens que, plus d'une fois, je passai le jour et la nuit entière à pousser des cris et à frapper ma poitrine jusqu'au moment où Dieu renvoyait la paix dans mon âme. Je redoutais l'asile même de ma cellule; il me semblait complice de mes pensées. Si je découvrais quelque vallée plus profonde, quelque cime plus escarpée, j'en faisais un lieu de prière et une sorte de prison pour ma chair misérable. Souvent, le Seigneur m'en est témoin, après des larmes abondantes, après des regards

(1) Lettre XVIII.

longtemps élancés vers le ciel, je me voyais transporté parmi les chœurs des anges, et, transporté d'allégresse, je chantais : *Nous courons après vous, attirés par l'odeur de vos parfums.* »

Les intérêts de la religion firent sortir Jérôme de son désert de Syrie. Ordonné prêtre presque malgré lui par Paulin, évêque d'Antioche, il visita Jérusalem, Bethléem, les divers points de la Judée, et conçut dès lors sans doute le projet d'achever sa vie au lieu où l'Homme-Dieu avait commencé la sienne. Il se rendit dans cette ville de Rome, dont l'image avait tant de fois banni le repos de sa cellule. Lorsqu'il lui dit adieu pour retourner en Palestine, son cœur saignait des blessures que la calomnie lui avait faites. « Insensé ! s'écria-t-il en partant (1), je voulais chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, et, abandonnant le mont Sinaï, je mendiais le secours de l'Égypte. Je ne me rappelais pas l'Évangile, qui nous apprend qu'au sortir de Jérusalem, on tombe aussitôt dans les mains des voleurs, on est dépouillé, blessé tué. »

Ce fut vers les dernières années du IVe siècle qu'il s'établit à Bethléem; il y éleva un monastère qui ne tarda pas à se peupler de cénobites, et, tout près du monastère, une hôtellerie, afin que si Joseph et Marie venaient encore à Bethléem, disait-il, ils y trouvassent un asile (2). Il arrivait à Bethléem des moines de toutes les parties du monde, et Jérôme et ses compagnons en étaient accablés. Les ressources manquant pour la construction du couvent et de l'hôtellerie, Jérôme avait été forcé d'envoyer dans sa patrie son frère Paulinien ; il l'avait chargé de vendre les petits domaines à moitié détruits, échappés aux mains des barbares, et les biens devenus l'héritage des cénobites qui vivaient avec lui. Quand Paula, dont nous parlerons plus tard, eut fondé son monastère à Bethléem, Jérôme en prit la direction; à l'exemple du

(1) Lettre XXIII à Asella.
(2) Lettre LIV à Pammachius.

divin Maître, il voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfants, et lui-même ouvrit une école pour enseigner aux jeunes intelligences les éléments de la science humaine et religieuse.

Cette haute vigilance qu'il avait commencé à exercer dans son désert de Syrie, sur les doctrines prêchées, au nom de la foi chrétienne, à travers les diverses contrées de l'univers, Jérôme la continua dans sa solitude de Judée; sa parole revêtue alors de plus de force et d'autorité, retentissait comme un oracle catholique. Activité puissante! merveilleuse énergie! Le même homme conduisait les communautés monastiques de Bethléem, traduisait sur l'hébreu ou commentait les divines Écritures, faisait passer dans la langue latine les productions du génie grec chrétien, dictait de nombreuses lettres destinées tour à tour à démolir les origénistes et les ariens, à résoudre des difficultés proposées, à donner des conseils religieux, à fortifier les faibles, à relever les âmes tombées, à féliciter les vaillants disciples de la croix sur leurs triomphes et leurs couronnes. Ses lettres allaient de l'Orient à l'Occident comme les messagères de son génie; il n'y avait pas de plus précieux trésor que ces épîtres dictées souvent à la hâte à des secrétaires dont il manquait parfois faute d'argent; lues et relues, passant de main en main, elles portaient au loin la consolation et la lumière. L'humble cité de Bethléem, transformée en grande école de religion à la voix de Jérôme, resplendissait de plus d'éclat que le Portique, le cap Sunium, Alexandrie, et la *vérité sortait* de nouveau *de la terre* (1) *d'Éphrata*. A peine laissait-on à Jérôme le temps d'achever ses traités, ses divers écrits de controverse; on les lui enlevait aussitôt; il se plaignait de ne pouvoir les corriger (2), et d'être en proie à l'amitié impatiente et aussi à l'envie qui brûlait de chercher des fautes. La chaleur de ses défenses de la foi lui

(1) Psaume LXXXV.
(2) Lettre XXXI.

avait valu la haine des hérétiques ; le solitaire nous apprend qu'on le déchirait même dans le cercle des femmes, occupées à leurs rouets et à leur laine. Oh ! c'est surtout de Jérôme que l'on peut dire que sa vie fut un perpétuel combat ! Ses jours s'écoulèrent dans une double lutte ; lutte ardente contre lui-même, lutte ardente contre l'erreur !

Au milieu de la ferveur qui poussait les fidèles à Jérusalem, il s'était accrédité en quelque sorte l'idée de la nécessité du pèlerinage aux lieux saints comme moyen de salut ; Jérôme combattit cette idée (1) sans craindre d'être accusé lui-même d'avoir abandonné sa famille et sa patrie, et développa ses raisons avec une vue supérieure à celle de ses contemporains. Il n'osait pas resserrer en des bornes étroites la toute-puissance de Dieu, ni renfermer dans un petit coin de terre celui que le ciel ne pouvait contenir. Le temps était venu où les vrais adorateurs ne devaient plus adorer le Père ni à Jérusalem, ni sur le mont Garizim, parce que *Dieu est esprit et qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité* (2), parce que *l'esprit souffle où il veut* (3), parce que la *terre et tout ce qu'elle renferme appartiennent au Seigneur* (4). Ce n'était pas seulement en Judée que Dieu était connu ; la voix des apôtres avait retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Le palais des cieux était également ouvert du côté de Jérusalem comme du côté de la Bretagne. Les solitaires d'Égypte, de Mésopotamie, de Perse, de Cappadoce et d'Arménie n'ont pas vu Jérusalem, et la porte du ciel s'ouvre pour eux. C'est donc une erreur de croire qu'il manque quelque chose à la foi quand on n'a pas visité les lieux saints ; quel que soit le point du globe qu'on habite, les bonnes œuvres reçoivent une égale récompense.

Il y avait des chrétiens qui désiraient sortir du siècle pour se retirer à Jérusalem ; Jérôme leur répond que si la

(1) Lettre XLIX à Paulin.
(2) Saint Jean, IV.
(3) *Ibid.*, III.
(4) Psaume XXIII.

cité n'était fréquentée que par des solitaires, on devrait la choisir de préférence comme retraite monastique; mais il nous apprend qu'à cette époque on trouvait à Jérusalem ce qu'on trouvait dans les autres villes : un barreau, un palais militaire, des prostituées, des mimes, des bouffons. L'anachorète ajoute qu'on accourt à Jérusalem de toutes les parties du monde, que la cité est remplie de toute espèce de gens, et que la multitude des hommes et des femmes y est si pressée qu'on est forcé d'y supporter ce qui pouvait s'éviter ailleurs.

Ceux qui disent toujours : *Temple du Seigneur, temple du Seigneur!* matérialisent leur croyance; ils oublient que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Le vrai temple du Christ est l'âme d'un croyant.

Jérôme rendait ainsi à l'enseignement chrétien toute sa portée morale et le maintenait dans son spiritualisme sublime. Il ne prenait point pour des vertus les pratiques vaines, et plaçait la grandeur religieuse de l'homme dans la perfection de son âme, dans les bonnes œuvres qui élèvent sa propre nature jusqu'à l'imitation des œuvres de Dieu.

Ce grand homme ne nous apparaît à Bethléem que chargé d'ans; il nous parle de sa tête blanchie, de son front sillonné de rides, de son menton pendant comme le fanon des bœufs (1). Dans une de ses lettres (2), il remercie Paulin de lui avoir envoyé un bonnet pour réchauffer sa tête vieillie; mais le feu de la jeunesse embrasait toujours cette intelligence qui demeurait dans un corps desséché, courbé, brisé.

Les calamités amenées sur l'Occident et sur l'Orient par les invasions des Barbares, attristèrent les derniers temps de la vie de Jérôme; après le christianisme qui avait ranimé l'humanité défaillante, les Barbares étaient venus renouveler le monde politique, pareils aux élé-

(1) Lettre XXXIV à Népotianus.
(2) Lettre LI.

ments orageux qui balayent et emportent la corruption Le spectacle de tant de ruines ne pouvait pas laisser le cœur indifférent. Le bruit de ce long craquement du vieux monde faisait gémir l'anachorète ; il mêlait ses sanglots à ceux des nations, recueillait dans sa cellule les soupirs de l'univers. Plusieurs de ses lettres attestent l'impression profonde qu'il avait reçue de cet immense déchirement.

Dans sa lettre à Héliodore (1), son esprit ne s'arrête qu'avec horreur aux malheurs de ses contemporains : « Depuis plus de vingt ans, le sang romain coule depuis Constantinople jusqu'aux Alpes juliennes. Le Goth, le Sarmate, le Quade, l'Alain, les Huns, les Vandales, les Marcomans ravagent la Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dacie, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, les deux Pannonies, etc. Que de matrones et de vierges, que de nobles personnes ont été le jouet de ces bêtes féroces ! On a vu les évêques chargés de fers, les prêtres massacrés, les églises renversées, les autels du Christ devenus les auges des chevaux, les ossements des martyrs enlevés de leurs tombeaux. Le monde romain croule, dit Jérôme, et pourtant notre tête superbe ne plie pas encore ! L'Orient, qui semblait à l'abri de ces maux, a été envahi par ces loups à face humaine lâchés des extrémités du Caucase. Antioche et les cités que baignent l'Halys, le Cydnus et l'Euphrate ont été frappées... Nous sommes malheureux, nous qui souffrons d'aussi grands désastres ou qui les voyons souffrir à nos frères ! » Ce sont nos péchés qui font la force des barbares, ajoute Jérôme. Il écrivait à Héliodore pour l'engager à ne pas trop pleurer la mort de son ami Népotianus, et voilà que lui, Jérôme, pleure dans cette lettre les funérailles du monde entier. Le solitaire, par un mouvement éloquent, rappelant les larmes de Xercès à l'aspect de son armée dont il ne resterait pas un seul homme au bout de cent ans, s'écrie que si, d'un lieu élevé, il pouvait découvrir toute la terre, il montrerait les nations

(1) Lettre XXXV.

se heurtant contre les nations, les royaumes contre les royaumes, et l'univers enseveli dans ses propres ruines.

Ailleurs, parlant de la dévastation de la Phénicie et de l'effroi de Jérusalem à l'approche des barbares, il dit qu'il faut élever des murailles et non point faire des livres (1). Au milieu des misères qui l'environnent et parmi les glaives tirés de toutes parts, il trouve assez riche celui qui ne manque pas de pain, assez puissant celui qui n'est pas contraint d'être esclave (2). La prise de Rome, de cette ville *qui avait pris l'univers*, vint mettre le comble à ses douleurs : « O crime! s'écria-t-il alors, l'univers croule, « et les péchés ne croulent point en nous (3)! » La force de son esprit l'abandonna; il fut obligé d'interrompre le Commentaire d'Ézéchiel, qu'il venait de commencer. Beaucoup de nobles Romains, hommes et femmes, réduits à mendier une asile et du pain après la chute de leur patrie, se rendirent à Bethléem; Jérôme cherchait partout des ressources pour suffire à tant d'infortunes : il était la dernière espérance des débris du monde naufragé!

Lorsque, le 30 septembre 420, Jérôme mourut à Bethléem, âgé de quatre-vingts ans, son âme avait bien souffert; les ruines de l'univers romain avaient jeté leur ombre sur sa face, mais une pensée le consola sans doute, la pensée que le monde était chrétien. Il avait pu dire, en écrivant à son ami (4), qu'il n'y avait plus de langue, plus de contrée qui ne célébrât la passion du Christ et sa résurrection; il avait pu se réjouir de voir l'Indien, le Perse et le Goth en possession de la vérité de l'immortalité de l'âme, mieux que Pythagore qui ne débita sur ce dogme que des chimères, mieux que Socrate qui, dans sa prison, s'entretenait de cet espoir, uniquement, disait Jérôme, pour se fortifier contre la crainte de la mort. Les peuples les plus farouches avaient plié leur dur langage

(1) Lettre XLVIII à Théophile évêque.
(2) Lettre XCV.
(3) Lettre XCVIII.
(4) Lettre XXXV.

aux hymnes mélodieux de la croix, et le nom du Christ avait passé dans la voix du monde entier. Nous nous sommes agenouillés à Bethléem auprès du tombeau de saint Jérôme (1), placé dans le voisinage de la crèche, où fut le berceau du Dieu qu'il adora. Recueilli devant cette grande mémoire, nous avons admiré tant de génie joint à tant d'humilité, et mêlant l'image du saint vieillard aux images de son siècle si troublé, il nous apparaissait comme l'esprit de vie planant sur un vaste abîme.

Dans une lettre, écrite de Bethléem (2), nous rappelions l'irrésistible penchant de Jérôme vers la lecture des auteurs profanes, penchant qu'il combattit par la pénitence et qu'il se reprocha comme un crime ; nous rappelions aussi la scène de sa comparution devant le souverain Juge, née du délire d'une fièvre qui l'avait conduit aux portes de la mort. Cette scène que nous nous bornions à indiquer, est une des pages les plus curieuses, les plus surprenantes de l'histoire de l'esprit humain ; nous devons la donner ici dans tous ses détails ; elle achèvera de peindre ce Jérôme qui nous a toujours paru un mystérieux phénomène dans le monde intellectuel. C'est lui-même qui va parler ; il écrit de Rome à sa chère Eustochium (3) :

« Il y a quelques années, dit-il, qu'ayant quitté ma maison, les auteurs de mes jours, ma sœur, mes parents, et, ce qui coûte plus à laisser que tout cela, une table où j'avais coutume de faire bonne chère, j'allai à Jérusalem pour entrer dans la sainte milice ; je ne pus me passer des livres que j'avais réunis à Rome avec beaucoup de soin et de travail. Ainsi, homme faible et misérable, je jeûnais avant de lire Cicéron. Après plusieurs nuits passées dans les veilles, après les larmes abondantes que le souvenir de mes fautes passées arrachait du fond de mon cœur, je prenais Plaute. Lorsqu'ensuite, revenant à moi, je m'at-

(1) Correspondance d'Orient, lettre XCV.
(2) *Ibid.*
(3) Lettre XVIII.

tachais à lire les prophètes, leur langage me semblait rude et négligé! Aveugle que j'étais, et incapable de voir la lumière, je ne m'en prenais point à mes yeux, mais au soleil. Pendant que l'antique serpent m'abusait ainsi, une fièvre violente pénétra vers le milieu du carême jusque dans la plus intime partie de mon corps tout épuisé, et sans me laisser du repos, chose incroyable! elle consuma tellement ces membres malheureux, que mes os se tenaient à peine entre eux.

« Cependant on apprête mes funérailles; un reste de chaleur vitale, tant mon corps était déjà froid, ne se faisait plus sentir que dans les palpitations d'un cœur tiède encore. Alors je me crus transporté en esprit devant le tribunal du Juge suprême : là je fus tellement ébloui de l'éclat dont brillaient tous ceux qui étaient présents, que, prosterné contre terre, je n'osais pas regarder en haut. Interrogé sur ma profession, je répondis que j'étais chrétien, et le Juge alors : TU MENS, dit-il, TU ES CICÉRONIEN ET NON PAS CHRÉTIEN, *car où est ton trésor, là aussi est ton cœur* (1). Je me tus aussitôt, et au milieu des coups de verges, car il avait ordonné qu'on me frappât, j'étais déchiré plus encore par le remords de ma conscience, en songeant à ce verset du psaume : *Qui est-ce qui vous confessera dans le sépulcre* (2)? Je me mis à crier et à dire en gémissant : *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi.* Ces paroles retentissaient au milieu des coups de verges. Enfin ceux qui étaient présents, s'étant jetés aux pieds du Juge, le priaient de pardonner à ma jeunesse, et de me donner le temps de me repentir d'une faute, dont il pourrait me punir plus tard, si jamais je lisais les livres des auteurs païens. Pour moi, qui, dans une si fâcheuse extrémité, aurais voulu promettre bien davantage encore, je commençai à jurer par son nom, à le prendre à témoin et à dire : Seigneur, s'il m'arrive jamais d'avoir ou de lire des

(1) Saint Matthieu, VI.
(2) Psaume 6.

livres profanes, que je passe pour un homme qui vous a renié. Remis en liberté après un tel serment, je revins sur cette terre; et au grand étonnement de tous ceux qui m'entouraient, j'avais les yeux baignés de larmes si abondantes, que les plus incrédules étaient convaincus de ma douleur. Et ce n'avait point été là un de ces songes vains qui souvent nous abusent; j'en atteste ce tribunal devant lequel je me suis prosterné; j'en atteste ce jugement redoutable qui m'a épouvanté si fort. Fasse le ciel que je ne sois jamais appliqué à une telle question! J'avais les épaules meurtries, je sentais encore les coups à mon réveil; aussi devins-je plus passionné pour la lecture des livres saints que je ne l'avais été pour celle des livres profanes. »

Nous ignorons si saint Jérôme put tenir la promesse qu'il fit, en ce moment terrible, de ne plus lire aucun auteur païen; dans ce cas, il fallait que son intelligence en eût été prodigieusement nourrie, car sa correspondance qui nous est restée appartient à la seconde moitié de sa vie, et les lettres de l'illustre solitaire, comme beaucoup d'autres de ses écrits, sont semés de souvenirs empruntés aux poëtes ou aux orateurs de l'antiquité! Ces citations profanes mêlées à celles des livres sacrés, donnent aux productions de saint Jérôme une physionomie piquante et originale. Son langage vif, facile, coloré, n'est pas toujours inspiré par un goût parfait, et parfois on s'étonne des libertés de son allure. Il soutint la supériorité morale de la virginité sur le mariage avec une chaleur de zèle qui l'emporta trop loin, et qui lui valut de vigoureuses attaques. Dans son enthousiasme pour la vie du désert et la perfection spirituelle, préoccupé aussi de l'état du monde que les calamités semblaient pousser à sa suprême ruine, saint Jérôme aurait en quelque sorte voulu faire de l'humanité une vierge cloîtrée attendant dans la prière et une lampe à la main, le divin Époux de la fin des temps.

Jérôme, esprit chagrin, passionné, violent, garda rarement de la mesure avec ses adversaires; il eut à

demander à son crucifix la satisfaction d'immenses besoins, un dédommagement à de douloureux sacrifices; la vertu lui était plus difficile qu'à tout autre, sa sainteté fut une grande victoire sur ce qu'il y a dans l'homme de plus ardent et de plus rebelle, et voilà pourquoi elle nous inspire tant d'admiration et de respect! Au sujet des divers sens de l'Écriture, Jérôme comparait la parole de Dieu à une perle qui peut être percée de tous côtés (1); cette perle s'offrit à son génie avec une transparence dépouillée de tous ses mystères, et, quand les corps sortiront immortels de la nuit des sépulcres, elle rayonnera sur sa poitrine comme une parure tombée du ciel.

En écrivant ces pages, nous avons souvent songé à un autre grand homme qui, de la rive africaine, correspondait avec le solitaire de Bethléem. Le jeune évêque d'Hippone, plein de vénération pour le vieux Jérôme, et qui avait remercié Dieu des merveilleux travaux du solitaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament, fut admirable dans sa dispute avec notre anachorète, à l'occasion du Commentaire de l'épître aux Galates, et fut touchant dans la manière dont il déplora les querelles religieuses entre Jérôme et Ruffin, liés auparavant d'une si étroite amitié. Le cénobite de Judée et l'évêque d'Afrique ne s'étaient jamais vus, mais la correspondance de ces deux esprits si éminents nous prouve qu'ils s'étaient compris malgré les longues distances.

Nous ne voudrions pas terminer ce chapitre sans saluer ce grand nom de saint Augustin. Lorsqu'il faut caractériser, en quelques lignes, un pareil génie, par quel côté de sa glorieuse vie devons-nous commencer? Quelles œuvres signaler d'abord? Comment suivre l'évêque d'Hippone dans sa laborieuse carrière, qui répond à tous les points du monde moral et religieux? L'explication des Écritures, la dogmatique, la controverse, la philosophie remplissent les jours d'Augustin. Son âme est une source

(1) Lettre XVIII.

profonde qui déborde en flots brillants et salutaires sur l'univers. Il semble que Dieu lui ait confié la vérité, après la lui avoir révélée dans son immense étendue. Saint Augustin veille sur elle, il en défend les droits et le caractère, toujours, partout et de toutes manières. Les histoires et les philosophies du passé lui sont familières comme à saint Jérôme; il n'ignore rien de ce qui a occupé l'esprit de l'homme; rien ne saurait le prendre au dépourvu; il est la règle et l'inspiration de ses contemporains. Du fond de sa demeure d'Afrique, il lance des torrents de clarté sur tous les doutes, sur toutes les anxiétés des intelligences; sa parole, volant à travers l'espace, renverse, charme, raffermit tour à tour. Son génie paraît se renouveler sans cesse, à mesure qu'il y puise; c'est la fontaine intarissable où viennent s'abreuver les hommes, les troupeaux et les oiseaux du ciel, ou plutôt c'est la mer avec ses masses d'azur toujours les mêmes, avec son étendue et son infini qui ne changent point.

Comme les écrits d'Augustin expriment la vérité éternelle, ils ne sauraient ni perdre de leur intérêt, ni vieillir, ni tomber au rang de ces inutiles reliques que les générations laissent derrière elles dans leur continuelle marche. Quoique nous soyons séparés du grand évêque par de longs siècles, il reste aujourd'hui un de nos meilleurs guides, de nos meilleurs consolateurs. Nous pouvons le prendre pour conseiller et pour ami jusque dans cette vague tristesse de nos cœurs, qui est née du spectacle de tant de bouleversements et de ruines; lui aussi avait vu d'épouvantables catastrophes, des calamités inouïes, et il avait éprouvé tout ce que peut éprouver l'âme humaine en présence des plus formidables révolutions.

Depuis quinze ou vingt ans, nous entendons beaucoup parler de vie intime et d'études psychologiques, et je ne sache pas que la *littérature intime* ait produit un livre qui nous aide dans nos misères. Il y a des mots et des surfaces dans nos romans et nos bavardages psychologiques, mais les choses senties, les choses profondes, où sont-elles?

Les recherches habiles dans les plis et les détours de l'âme, les savantes fouilles dans ces ténébreuses voies où se cachent les sentiments, les désirs et les contradictions, ce ne sont pas nos barbouilleurs de papier qui les feraient; les marchands d'émotions factices, de sensations artificielles, les exploitateurs de l'irréflexion et de l'insouciance publiques, n'ont jamais porté cette lampe aux vives lueurs qui éclaire les coins et les recoins de la maison de l'homme et le met face à face avec les objets si divers qui l'environnent dans sa demeure intérieure. Ce flambeau sacré, Augustin l'a tenu dans ses mains; nous dirons aux âmes élevées et tendres qui veulent s'interroger, se connaître et devenir meilleures : lisez les *Confessions* du grand prélat d'Afrique, c'est la muse chrétienne redisant les secrets du cœur, les peines et les vanités de la vie, les espérances immortelles; c'est d'abord une suppliante voix qui, du fond de l'abime, crie vers le Seigneur, puis cette voix emprunte aux joies de la conscience je ne sais quelle calme suavité, et à la fin c'est du haut du ciel qu'elle vous parle.

CHAPITRE XXVI.

Physionomie générale du IVe et du Ve siècle. — Paula et Eustochium. — Mélanie et sa famille. — Histoire de Pélagie.

L'imagination humaine s'est toujours attachée de préférence au spectacle des empires qui s'écroulent, des institutions qui s'effacent, des sociétés nouvelles qui sortent du milieu des vastes débris; les ruines ont un grand charme pour elle. Une cité vivante et prospère l'émeut beaucoup moins qu'une cité couchée dans la poussière, une cité morte où le lézard court au soleil, où gémit l'oiseau des nuits, où le renard trouve une tannière. Elle aime à s'arrêter sur ce qui n'est plus et sur l'œuvre qui se prépare; elle se plaît à l'arrivée des ténèbres enveloppant le monde, et à l'aspect du matin illuminant peu à peu l'immensité. Voilà pourquoi, parmi les vieux âges de l'ère chrétienne, le IVe et le Ve siècle se présentent à l'imagination avec un si vif intérêt. C'est alors que sous les flots envahissants des barbares, le monde romain roule en débris, et qu'une force nouvelle, la force chrétienne, travaille l'univers. Autant que l'imagination, l'observation philosophique se plaît dans ces grandes luttes sociales : ces violentes commotions, où s'agite le destin des générations futures, vous

aident à connaître l'homme. Quand l'ouragan passe sur les mers, il les creuse jusqu'à leur profondeur dernière, et l'abîme est mis à nu, et tous les secrets semblent vouloir se montrer à vous; ainsi les révolutions entr' ouvrent cet autre abîme qu'on appelle le cœur de l'homme, et vous y découvrez toutes ses passions, toutes ses tendances, tous ses instincts.

Les mœurs de l'Occident au IVe et au Ve siècle nous montrent une société qui subit une laborieuse et immense transformation. D'un côté, nous trouvons la corruption et la frivolité mêlées à la décrépitude de la civilisation romaine ; de l'autre, des vertus nouvelles, des abnégations sublimes, une indomptable énergie pour le bien, pour la vérité. Ici, des nations jeunes et terribles s'avancent avec la hache et l'incendie, et emportent sur leur route les œuvres du passé; là, de nobles âmes étonnent le désert par une angélique vie et font entendre les accents de la prière dans des cavernes qui n'avaient jamais retenti que des hurlements des bêtes fauves. Ce mélange des croyances anciennes et des croyances venues de Judée, donne au monde un curieux caractère qui ne peut se rencontrer qu'une fois dans l'histoire. L'antique élément païen s'attache opiniâtrément à une civilisation vermoulue comme le lierre aux vieux murs délabrés, et le voilà peu à peu effacé par l'élément chrétien qui arrive muni d'une puissance irrésistible. Les statues d'or de Jupiter et de Minerve tombent en poussière à l'approche de la croix de bois; l'Olympe mythologique croule devant le Calvaire. Spectacle unique ! changement rapide et merveilleux ! bataille magnifique où les humbles et les faibles sont les vainqueurs, où les vaincus ne sont pas maudits, mais appelés à profiter du triomphe !

La littérature de ces époques en est la complète expression. Ne nous enfermons pas dans la Judée lorsque nous trouvons au loin des caractères, des traits qui nous aident à pénétrer dans cette vieille société romaine dont les ruines viennent aboutir à Jérusalem.

Ausone, tour à tour professeur à Bordeaux, sa patrie, précepteur de Gratien, gouverneur de l'Italie et de l'Afrique, puis consul, est un des brillants esprits du IVe siècle; il chanta la Moselle à la cour de l'empereur Valentinien à Trèves, et son poëme, où les descriptions tiennent lieu d'idées et de sentiments, annonce une littérature en décadence. Son élève, devenu empereur, le pousse aux fonctions les plus hautes. En ce temps-là les Muses menaient au pouvoir; elles s'étaient faites courtisanes, et les princes des époques de corruption et de faiblesse ne croient jamais payer assez cher les adulations. On s'est demandé si Ausone était chrétien; son adoration des Muses anciennes, ses habitudes et ses goûts païens ont empêché plus d'un auteur de reconnaître clairement sa foi; mais tous les doutes se dissipent devant les assertions positives d'Ausone lui-même. Dans le début de sa première idylle : « Voici, dit-il, le retour du saint temps de la pâque salutaire. » Dans un autre petit poëme intitulé : *Éphémères,* il parle d'un sanctuaire, où chaque matin, il adresse à la Trinité ses pieuses oraisons. Le rhéteur d'Aquitaine, écrivant à Paulin, son ami et son ancien élève, pour le presser de revenir de la solitude qu'il s'était faite en Espagne, invoque le *Père* et le *Fils de Dieu.* Ausone nous représente ces riches personnages du monde romain, qui, tout en ayant reçu la lumière évangélique, continuaient à vivre dans les vieilles mœurs si difficiles à déraciner et dans une douce frivolité d'esprit; chrétiens par le cœur, ils redevenaient polythéistes par la puissance de leurs études et le commerce de leur intelligence avec Virgile et Cicéron, par les souvenirs mythologiques qui entraient comme d'inévitables couleurs dans les inspirations poétiques. Des hommes comme Ausone étaient des chrétiens encore habillés en païens. C'étaient des gens d'esprit sans génie comme sans enthousiasme, incapables de se dessiner fortement, de résister au courant des choses vulgaires et de monter à un grand destin.

L'Espagnol Prudence avait une autre trempe d'intelli-

gence que le précepteur de Gratien. A cinquante-sept ans, il chercha dans la solitude l'oubli des bruyants intérêts d'ici-bas et le recueillement sans lequel l'homme ne peut interroger son harmonie intérieure. Il composa des hymnes pour les fidèles et des poëmes d'enseignement religieux. L'*Apothéose* de Prudence, dirigée contre les hérétiques et les Juifs, montre les oracles de Cumes muets et pleurant, les oracles d'Ammon se taisant dans les Syrtes libyennes, et le Capitole romain pleurant aussi à la vue du Christ victorieux. On connaît le discours de Symmaque demandant au nom du sénat le rétablissement de l'autel de la Victoire, et faisant entendre que Rome, privée de ses dieux, était condamnée au malheur et à l'impuissance. Prudence écrivit *contre Symmaque* un poëme où l'ironie vient en aide à une vive éloquence. La conversion des plus illustres Romains lui inspirait des tableaux animés. Les pères conscrits revêtant le manteau de la piété plus éclatant que la toge romaine; la curie d'Évandre, la famille des Annius, la descendance des Probus se précipitant dans les temples des nazaréens et aux fontaines apostoliques; les Gracques, amis du peuple, faisant briser les images des dieux et se vouant avec leurs licteurs au service du Crucifié tout-puissant; six cents maisons de race antique rangées sous les étendards du Christ; le peuple lui-même méprisant les autels de Jupiter, visitant au pied du mont Vatican le tombeau de saint Pierre, ou bien courant à la basilique latérane pour en revenir avec le signe royal qu'imprime l'huile sainte : tels sont les faits, les spectacles frappants que rappelle le poëte pour annoncer la domination de Jésus et les beaux destins de Rome chrétienne.

Prudence, qui avait chanté les progrès de la foi et les martyrs des bords du Tibre, s'affligeait d'être séparé du sol romain, riche en glorieux sépulcres, par de doubles Alpes, d'être retenu en deçà des neigeuses Pyrénées. Qu'il fut heureux lorsque, déjà au déclin des ans, il put porter ses pas vers cette terre de Rome, où la sainteté prenait la

place de la gloire! Revenu de son pays d'Espagne, le pèlerin commençait une de ses plus belles hymnes par ces paroles adressées à l'évêque de Saragosse: « Nous avons vu, ô Valérianus! digne pontife du Christ, nous avons vu, dans la cité de Romulus, les innombrables tombeaux des saints. »

Nous avons prononcé plus haut, le nom de Paulin, qui appartenait, comme Ausone son maître, au pays d'Aquitaine, et fut évêque de Nola. Issu d'une famille sénatoriale, homme d'esprit et d'imagination, le poëte Paulin fut appelé aux grandes charges; mais bientôt le dégoût du monde entra dans son âme chrétienne; il s'en alla suivi de sa femme Thérasia, cacher ses jours aux environs de Barcelonne, pour y prier et y méditer en paix. Nous avons parlé d'une lettre d'Ausone, pressant le retour du solitaire qui avait renoncé au culte des Muses, et aux joies de la vie. Le rhéteur de Bordeaux, retiré auprès de Saintes, écrivit ainsi plusieurs épîtres en vers, à Paulin, mais celui-ci ne répondait point; la manière dont Ausone lui reproche à la fin son silence, est marquée par une charmante inspiration: « L'ennemi même salue l'ennemi, les rochers répondent à l'homme, les cavernes et les forêts ont un écho qui nous revient, les brisants crient sur le rivage, les ruisseaux donnent leurs murmures, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla se remplit de bourdonnements, les roseaux de la rive ont aussi leur mélodie, et la chevelure des pins s'entretient d'une tremblante voix avec les vents: Paulin, lui seul, garde un silence obstiné. »

Mais le pieux solitaire ne reçut qu'au bout de quatre ans, les épîtres de son ancien maître, et voilà pourquoi il n'avait pas répondu. Ausone appelait impie la résolution de Paulin et ne demandait qu'aux Muses d'exaucer sa prière. L'époux de Thérasia, dans sa remarquable réponse, parle de Dieu et du Christ, avec une élévation d'idées et une profondeur philosophique qui laissent Ausone aussi loin de Paulin, que la terre est loin du ciel. Le solitaire déclare qu'il est devenu un homme nouveau sous le souffle

du Père suprême, que son esprit n'est plus ce qu'il était. Paulin ne mène point une vie errante comme un insensé; plus d'une fois les hommes, poussés par la Divinité, ont cherché une demeure dans les lieux déserts; les plus illustres des philosophes l'ont fait pour les études et pour la muse; aujourd'hui, cette voie est suivie par ceux qui ont voué au Christ leurs chastes âmes; ils se tournent vers les astres sublimes, regardent Dieu, et loin des bruits du Forum, s'appliquent à considérer les profondeurs du vrai, à pénétrer dans les secrets des choses éternelles. Tout homme est de peu de durée; c'est comme un corps qui se dissout, comme un jour qui tombe; sans le Christ, c'est une poussière, une ombre. Ausone reprochait à Paulin, un ingrat oubli; le saint lui promet une fidèle et ardente amitié dans ce monde et dans l'autre, et sa parole s'échappe comme un cri sublime du cœur.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé et « destiné aux mortels, dit Paulin à son maître, tant que « je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, quelle « que soit la distance qui nous sépare, dans quelque « monde, sous quelque soleil que je vive, je te porterai « cloué dans mes entrailles, je te verrai par le cœur, je « t'embrasserai tendrement par l'âme, tu me seras par- « tout présent, et lorsque, affranchi de cette prison du « corps, je m'envolerai de la terre, en quelque région « que me place le Père commun, là encore, je te porterai « dans mon âme, et le dernier moment qui me détachera « de mon corps, ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour « toi; car cette âme qui est d'origine céleste, et qui survit « à notre chair, il faut bien qu'elle conserve ses senti- « ments, ses affections, comme elle garde son existence. « Elle ne peut oublier non plus que mourir; elle doit « vivre et se souvenir à jamais (1). »

Il y a quelque chose de vraiment beau dans le spectacle de ce Paulin, se plaçant si haut par le seul fait des senti-

(1) Lettre XXVIII.

ments chrétiens qui l'inspirent, illuminant pour ainsi dire des rayons de la divine éternité la face de son maître Ausone, chrétien par le cœur, mais retenu encore dans les ombres du paganisme; l'un était enlevé aux régions célestes sur l'aile de la méditation évangélique et de l'espérance infinie; l'autre, avec quelques lueurs chrétiennes, continuait à se livrer aux félicités fugitives. A ces époques où la foi éclairait peu à peu le monde, et impressionnait d'une façon inégale les âmes plus ou moins disposées à la recevoir, il dut y avoir fréquemment de ces exemples d'amis qui se séparaient. C'est là un côté de la vie sociale et intime des IIIe, IVe et Ve siècles. On quittait son frère, son ami, pour se rapprocher du Père d'en haut, et souvent les adieux de la ferveur chrétienne fuyant loin des villes, ressemblaient aux adieux d'un mourant.

Paulin composa un panégyrique de Théodose, dont le style avait paru à saint Jérôme, *d'une pureté cicéronienne.* Ravi de l'œuvre éloquente de Paulin, saint Jérôme s'écriait : « Oh ! s'il m'était donné de conduire un esprit de cette trempe, non point comme chantent les poëtes, sur les monts Aoniens, sur les sommets de l'Hélicon, mais sur les montagnes de Sion, du Thabor et du Sinaï ! Si je pouvais lui enseigner ce que j'ai appris, et lui donner comme de main à main, l'intelligence des mystères contenus dans les prophètes, il naîtrait parmi nous quelque chose que la docte Grèce nous envierait ! »

Nous ne dirons rien de Claudien, dont le caractère est si connu. Né à Alexandrie, au déclin des arts et de l'empire, il est le poëte de la mythologie expirante; la foi chrétienne grandit et s'étend partout, mais Claudien ne la comprend point. D'ailleurs, un infaillible moyen d'arriver à la fortune, s'offrait alors, c'était de chanter les croyances et les mœurs du passé : l'ami de Stilichon fut comblé d'honneurs et de richesses. La poésie de Claudien rendait à l'Olympe ses splendeurs évanouies; Rome, en l'écoutant, pouvait croire que ses dieux planaient encore sur les hommes. Quand on songe aux efforts inouïs de la

société romaine pour empêcher le ciel païen de crouler autour d'elle, on s'étonne que les imaginations reconnaissantes n'aient pas offert l'empire au poëte qui sut le mieux prolonger les illusions de la vie, auprès du grand cercueil du polythéisme mort.

L'*Itinéraire* du Gaulois Rutilius revenant dans sa patrie, nous montre les derniers reflets de la poésie romaine. On a comparé l'Itinéraire de cet ancien préfet de Rome, au *Child-Harold* de lord Byron ; il y a, selon nous, dans ce rapprochement, plus de fantaisie que de vérité. Les deux poëtes voyagent à travers les ruines des croyances et des empires, et l'allure de leur narration est indépendante et capricieuse, voilà leur seul point de ressemblance; c'est une ressemblance d'époque et de forme, et pas du tout de caractère, d'âme et de génie. Byron voit des croyances, des institutions, des mœurs qui se modifient ou qui tombent, mais il ne les défend point, il ne les regrette point ; bien au contraire, le vol destructeur des révolutions n'est pas assez rapide à son gré, et il espère que le monde se couvrira d'autres ruines ; Byron est l'homme de tout ce qui est nouveau, de tout ce que l'avenir peut promettre ; Rutilius est l'homme du passé, l'homme de ce qu'on attaque, de ce qui meurt ; il invoque les divinités anciennes pendant qu'elles s'entassent dans le sépulcre, poursuit de son vers la doctrine nouvelle qui se propose de changer l'univers, lance des sarcasmes contre les disciples de l'Évangile qui s'enfoncent au désert pour y prier ou pour échapper aux violences du paganisme désespéré. Nous le répétons, on peut reconnaître jusqu'à un certain point, une ressemblance d'époque et de forme, entre l'Itinéraire du poëte gaulois du vᵉ siècle et le voyage du poëte anglais du xixᵉ; mais là, s'arrête à notre avis, tout rapprochement.

Sur cette lointaine route où l'histoire romaine finit avec Ammie-Marcellin, nous rencontrons Boèce avec qui finit la philosophie, pour ne plus reparaître que bien longtemps après. La philosophie, dans ses adieux à un

monde qui va être envahi par la nuit, console un illustre martyr de la probité politique ; elle parle de la vertu et de la Providence au consul prisonnier, que Théodoric n'a pas su ou n'a pas voulu défendre, et mêle les doux rayons de l'espérance à la tristesse des verrous. Près de s'enfuir devant les âges barbares, elle remplit son plus bel office ici-bas, celui de ranimer et de soutenir une victime de l'injustice des hommes. Il manque au livre de Boèce, *de la Consolation de la philosophie*, une vue plus claire de la vie à venir et des destins qui attendent les bons et les méchants; il y manque une perfection morale que pouvait seule lui donner l'idée chrétienne : Boèce éprouve une sorte de trouble et de vague effroi en face de l'éternité, et refuse d'étendre son vol par-delà ces limites humaines, où l'empire appartient à l'ordre, à l'équité, à l'harmonie. Mais tout incomplet que puisse être l'inspiration du philosophe captif, elle est féconde en consolations pour l'homme de bien qui souffre, et, après l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ, la *Consolation de la philosophie* est le meilleur bréviaire des persécutés.

Quelles puissantes intelligences la Providence suscitait alors pour défendre et affermir l'Église portée sur les flots d'un temps de malheur! Quels livres que les *Institutions divines* de Lactance, et la *Trinité* de saint Hilaire, surnommé le Rhône de l'éloquence latine! Qu'il est beau de voir saint Ambroise, le grand évêque de Milan, ranimant l'Église occidentale, achevant la ruine du paganisme tenace, imprimant aux événements et aux hommes une allure et une énergie chrétienne! On admire sa vivacité et sa vigueur, lorsqu'il veut faire entrer dans les âmes les préceptes évangéliques, lorsqu'il poursuit les riches qui croient avoir seuls le droit de posséder la terre!

Nous pourrions parler encore de saint Eucher de Lyon, de saint Sulpice Sévère, de Vincent de Lerins, de Salvien, de Sidoine, si nous ne craignions point de sortir de notre sujet ; ce qui précède doit suffire pour faire entrevoir ce

monde d'Occident, dont les longs ébranlements viennent retentir en Judée, et dont l'esprit nouveau nous est représenté par des solitaires de Jérusalem et de Bethléem, partis des bords du Tibre.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les lettres et la parole de saint Jérôme avaient travaillé la société de Rome; l'ardeur de son prosélytisme avait été féconde. Marcella fut la première romaine qui entra dans la vie monastique; cette pensée de Platon : *La philosophie est la méditation de la mort*, pensée que l'enseignement chrétien développait et agrandissait, frappa vivement l'imagination de Marcella; séparée du monde, elle porta jusqu'à la fin des vêtements qui ne lui faisaient point oublier le tombeau. Saint Jérôme lui écrivit plusieurs lettres et prononça souvent son nom avec de grandes louanges. Les monuments contemporains n'ont pas gardé le nom de toutes les dames romaines qui se firent servantes du Christ. La correspondance de saint Jérôme nous révèle les noms d'Albina, de Marcellina, de Félicité, de Blesilla, une des filles de Paula, de Léa, d'Asella; ces veuves ou ces vierges, enfermées dans les bornes étroites d'une cellule, jouissaient à l'avance de la vaste étendue du paradis, comme parle leur illustre maître. Plusieurs d'entre elles savaient le grec et l'hébreu, et toutes mettaient leurs délices dans la lecture des livres saints. Le cilice, le lit sur la terre nue, les privations, le chant ou la prière durant la moitié

de la nuit, une vie d'humilité, de pauvreté et de souffrance, avaient remplacé les costumes soyeux, les couches molles, le luxe des festins, les bains, les spectacles d'une cité. Heureux de ces conquêtes faites par *la folie de la croix*, Jérôme disait que Rome était devenue une autre Jérusalem. Les railleries des païens bourdonnaient autour des retraites des nobles matrones; mais avaient-ils le droit de railler, eux dont les dieux ne se trouvaient plus à Rome que dans les greniers avec les hiboux et les chouettes? Notre attention ne doit s'arrêter ici que sur les dames romaines entraînées aux lieux saints par l'amour des choses célestes. Il en est trois qui se détachent dans cette pieuse fuite en Judée : Paula, Eustochium, Mélanie.

On connaît l'illustre origine de Paula, fille des Gracques et des Scipions. Après la mort de son mari, elle n'eut plus d'autre ambition que celle de servir Jésus-Christ; elle enrichit les pauvres, secourut les malades et se chargea des funérailles de tous ceux qui mouraient dans l'indigence. C'est ainsi qu'elle préluda à son volontaire exil à Bethléem. La pieuse amitié qui liait Paula et Jérôme fut transformée par les méchants en liaison coupable; on prêtait les plus grossières pensées de la terre à ces deux âmes chrétiennes qui n'étaient plus occupées que de la terreur des jugements divins. Dans sa lettre à Asella (1), Jérôme demandait s'il n'y avait pas à Rome d'autres femmes à aimer que cette Paula, pénitente et mortifiée, négligée dans ses vêtements, presque aveuglée par les larmes, passant les nuits à fléchir la miséricorde du Seigneur, et que le soleil trouva plus d'une fois en prière, cette Paula qui avait pour toute chanson les psaumes, pour tout entretien l'Évangile, pour tout plaisir la continence, pour toute nourriture le jeûne.

Bientôt Paula quitta Rome et ses enfants, prenant seulement avec elle sa fille Eustochium. La voilà à bord d'un navire cherchant déjà des yeux l'horizon lointain de la

(1) Lettre XXVIII.

Palestine. Elle avait parmi ses compagnons de voyage Épiphane, évêque de Salamine en Chypre, et Paulin, évêque d'Antioche. Saint Jérôme, qui nous a décrit l'itinéraire de la noble Romaine, marque tour à tour Méthone, les Cyclades, l'île de Chypre, Salamine, Antioche et la Phénicie. Paula voit Bérithe, Sidon, Ptolémaïs, Lydda, Ramla.

Le proconsul de Palestine, informé de sa prochaine arrivée, envoie des appariteurs pour préparer le prétoire; Paula préfère une humble habitation dans la ville où son Dieu est mort. Prosternée devant le bois sacré de la vraie croix, elle adore le Seigneur comme si elle l'y eût vu attaché; entrée dans le divin sépulcre; elle embrasse la pierre de la résurrection écartée par l'ange au grand jour de la victoire sur la mort, et colle ses lèvres sur la place où avait reposé le corps de Jésus, comme si elle eût étanché une soif brûlante dans une pure fontaine. Jérusalem s'émeut et se recueille à la vue des larmes et de la douleur de la sainte voyageuse. Paula visite le mont Sion, s'agenouille devant la colonne de la flagellation qui soutenait le portique d'une église et fait sa prière dans le Cénacle. Elle se dirige au sommet de la montagne de l'Ascension où jadis, chaque année, on brûlait en holocauste au Seigneur une vache rousse dont la cendre servait à purifier le peuple d'Israël. Arrivée à la crèche de Bethléem, Paula protesta à saint Jérôme qu'elle voyait de ses yeux l'enfant enveloppé de langes, les mages prosternés à ses pieds, l'étoile brillant sur l'étable, les pasteurs venant adorer la nuit l'agneau de Dieu dont la pure et blanche toison était couverte de la rosée du ciel. Tous les lieux de la Judée et de la Galilée, consacrés par un mystère ou par un souvenir de l'Ancien et du Nouveau Testament, reçoivent successivement les hommages religieux de la fille des Scipions. Non-seulement Eustochium, mais un grand nombre de vierges accompagnaient Paula dans ses courses chrétiennes. Elle se rendit aussi en Égypte où l'attiraient la mémoire de l'enfance de Jésus et les mœurs séraphiques

des anachorètes. Son dessein était d'achever ses jours à Bethléem et d'y fonder des communautés; elle occupa trois ans une petite demeure avec sa fille en attendant qu'elle eût fait construire des cellules et des monastères, et des hôtelleries pour les pèlerins.

Saint Jérôme nous a peint la vie austère de Paula. Des cilices sur la terre nue formaient son lit; elle disait comme le psalmiste : *Toutes les nuits j'arroserai mon lit de larmes, et je baignerai ma couche de mes pleurs* (1). Jérôme lui reprochait quelquefois de trop pleurer les fautes légères, et l'engageait à conserver ses yeux pour lire l'Évangile : « Il faut, lui répondait Paula, il faut enlaidir un visage « que je couvrais si souvent de rouge, de céruse et d'an- « timoine; tout ce long rire, il faut le racheter par des « larmes continuelles. » Le vin, le poisson, le miel et les œufs avaient été bannis de sa nourriture; excepté les jours de fête, c'est à peine si elle se permettait un peu d'huile. On ne pouvait que, dans le cas de grave maladie, la déterminer à prendre des bains. Depuis le commencement de son veuvage jusqu'à sa mort, elle ne s'assit jamais à table avec un homme. Elle prenait de l'argent à intérêt pour être en état de ne refuser l'aumône à aucun pauvre, et souhaitait d'être ensevelie dans un suaire emprunté. Un monastère d'hommes et trois monastères de jeunes filles de toute condition et de diverses provinces, fondés par la mère d'Eustochium, retraçaient auprès de la crèche du divin Enfant une image des communautés de la Thébaïde. Jérôme dirigeait le monastère d'hommes, comme nous l'avons déjà dit; Paula dirigeait les communautés de jeunes filles dont elle était en même temps la providence. Séparées pour le travail et la nourriture, les religieuses de Bethléem priaient et psalmodiaient ensemble. Toutes devaient savoir les psaumes qu'elles chantaient à diverses heures du jour et de la nuit. Elles n'allaient à l'église ou à la basilique que le dimanche; on les voyait

(1) Psaume VI.

alors sortir par bandes ayant chacune à leur tête une mère spéciale. Leur costume était uniforme; elles ne se servaient de linge que pour s'essuyer les mains. Cette colonie de vierges venues de loin, se montre à Bethléem comme une charmante parure : c'est une corbeille de lis posée devant la crèche entre les mages et les pasteurs.

Paula et sa fille se chargeaient elles-mêmes des soins du monastère. Ces femmes, dirons-nous avec Jérôme, ces femmes qui auparavant regardaient comme un fardeau un vêtement de soie, comme un incendie la chaleur du soleil, défigurées maintenant sous des vêtements de couleur triste, préparent les lampes, attisent le feu, balayent les appartements, apprêtent les légumes, jettent des brassées d'herbe dans des chaudières bouillantes, dressent les tables, présentent les vases, servent les mets. L'obscurité de la vie que s'était choisie notre sainte Romaine, au lieu de la faire oublier des vivants, ajouta tout à coup à l'éclat de son nom. La Judée était alors la contrée de l'univers la plus visitée, et les pèlerins entendaient parler de la haute vertu de Paula, de ses macérations perpétuelles, de son inépuisable charité. Elle était devenue, dit Jérôme, l'admiration des Romains comme des Barbares.

La mort de Paula, arrivée vers l'an 404, fut aussi sainte que la seconde moitié de sa vie. Des versets du psalmiste, conformes aux espérances du chrétien qui s'en va de la terre, ne quittèrent point ses lèvres jusqu'à son dernier souffle : *Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus!* répétait-elle; *mon âme soupire après la maison du Seigneur, et ses désirs la font tomber en défaillance... J'aime mieux être la dernière dans la maison de mon Dieu que de demeurer dans la tente du pécheur*. Elle formait avec un doigt le signe de la croix sur ses lèvres. Saint Jérôme, l'évêque de Jérusalem, d'autres pontifes et beaucoup de prêtres assistèrent à son départ de ce monde. Ils virent s'achever dans l'austérité monastique une vie commencée dans les palais au milieu de l'opulence et des plaisirs humains. Il n'y eut ni cris ni gémissements au bruit de la mort de Paula; mais

aussitôt on entendit des chœurs nombreux chanter les psaumes en diverses langues, comme pour escorter avec de saintes harmonies son âme montant au ciel. Bethléem n'avait jamais vu des funérailles pareilles à celles qu'on fit à Paula; les pontifes, les prêtres, les lévites, les vierges et les moines de la contrée étaient là; les habitants des cités voisines étaient accourus; quatre évêques portèrent le cercueil sur leurs épaules. Déposé d'abord dans l'église de la Nativité, le corps de Paula fut ensuite descendu dans une grotte à côté de la crèche. Quinze ans plus tard, Eustochium devait avoir dans cette même grotte son tombeau à côté de celui de sa mère, et le vieux Jérôme, destiné à survivre à toutes les deux, devait y dormir aussi son sommeil.

Nous n'avons point montré Eustochium veillant au chevet de sa mère, rafraichissant avec un éventail son visage brûlé par la fièvre, lui frottant doucement les pieds, lui réchauffant l'estomac avec sa main, devançant les servantes dans tous les soins, courant du lit maternel à la crèche du Sauveur pour demander une prolongation de jours, et la grâce de mourir en même temps. Lorsque la vierge ne vit plus devant elle qu'une froide dépouille, elle baisait les yeux de Paula, se collait à son visage, embrassait son corps et suppliait qu'on l'ensevelit avec sa mère. Séparation cruelle, surtout à mille lieues de la patrie! Pour nous peindre l'étroite union de la mère et de sa fille, le panégyriste de Paula nous dit qu'Eustochium ne se coucha jamais, ne fit jamais un pas, ne prit jamais la moindre nourriture sans sa mère.

Saint Jérôme nous apprend qu'Eustochium demeura chargée de dettes après la mort de Paula; et que, pour les payer, *elle mettait sa confiance dans la miséricorde du Christ.* L'abondance des aumônes et l'entretien de tant de fondations avaient anéanti une fortune considérable. Obligée de pourvoir aux besoins des communautés fondées par sa mère, Eustochium paraît avoir éprouvé des difficultés et des soucis.

Cette noble femme que Jérôme appelle tour à tour sa

sœur, sa fille, sa souveraine, le premier joyau de l'Église, et pour laquelle son imagination divinisait la virginité, avait, comme sa mère, une rare vertu et une haute intelligence. La mère et la fille lisaient et parlaient l'hébreu, et pouvaient chanter ainsi les psaumes dans la langue même de David. Avec un maître tel que Jérôme, Eustochium, tout en cueillant les fleurs de la virginité, Paula, tout en menant sa laborieuse vie de veuve (1), avaient approfondi la science des Écritures, et savaient par cœur les psaumes, les évangiles, les écrits de tous les prophètes.

Il nous reste de la mère et de la fille une lettre intéressante et colorée qu'on dirait écrite par saint Jérôme lui-même; elles s'adressent à Marcella, leur première institutrice dans la vie monastique, lui reprochent de les laisser seules, exposées à la rapacité de l'épervier et de tous les oiseaux de proie, et lui demandent pourquoi elle ne vient pas les joindre en Judée. Paula et Eustochium lui peignent cette région montueuse qui offre tant de délices spirituels, et vers laquelle Marie se dirigea, après avoir entendu les promesses de l'ange; elles parlent de Jérusalem, *vision de paix*, qui a produit tant de glorieux personnages : autant la Judée est au-dessus des autres provinces, autant cette ville est au-dessus de toute la Judée. Si Marcella disait que Jérusalem est devenue moins sainte et moins digne d'amour depuis que ses portes ont été brisées, depuis qu'elle a versé le sang d'un Dieu, depuis que le ministère des apôtres a transporté aux nations l'*antique familiarité de Dieu avec la Judée*, nos deux Romaines répondraient que le Sauveur aimait Jérusalem puisqu'il a pleuré sa ruine, que les habitants étaient les coupables et non point la terre, et qu'après tout, même à considérer l'état présent de Jérusalem, le sépulcre du Seigneur surpasse en sainteté et en gloire les chérubins, le propitiatoire, l'arche du Testament, la manne, la verge d'Aaron et l'autel d'or. Si la Judée est une terre maudite parce qu'elle a bu le sang

(1) Saint Jérôme, lettre XXVIII.

du Christ, pourquoi appelle-t-on lieux de bénédiction les lieux où Pierre et Paul, les chefs de l'armée chrétienne, ont répandu leur sang pour le Sauveur? « Quoi! s'écrient les deux amies de Marcella, nous vénérons partout les tombeaux des martyrs, nous nous mettons sur les yeux leur cendre sacrée, nous la portons à nos lèvres autant que cela peut se faire, et il y a des gens qui pensent qu'il faut négliger le tombeau dans lequel a été enfermé le Seigneur! Si on ne nous croit pas nous-mêmes, qu'on en croie du moins le démon et ses anges; toutes les fois qu'on les chasse des corps des possédés en présence de ce tombeau, pareils à des criminels cités devant le tribunal du Christ, ils tremblent, rugissent, et s'affligent d'avoir crucifié celui qu'ils redoutent. »

Paula et Eustochium ne veulent pas entreprendre de compter les évêques, les martyrs, les doctes hommes qui sont venus à Jérusalem depuis l'ascension du Sauveur; ces hommes auraient cru ne pas avoir reçu la haute main des vertus, comme on dit, s'ils n'avaient adoré le Christ au lieu même où l'Évangile rayonna d'abord sur la croix. Jadis un orateur illustre reprochait à un personnage d'avoir étudié les lettres grecques, non point à Athènes, mais à Lilybée, et les lettres romaines, non point à Rome, mais en Sicile; on peut en dire autant de ceux qui négligent Jérusalem, car Jérusalem est l'Athènes de la foi et du savoir chrétien. Nos deux Romaines nous montrent le chœur le plus brillant des moines et des vierges des Gaules accourant aux lieux saints, le Breton, *séparé de notre globe*, quittant son soleil occidental pour chercher un lieu qui ne lui est connu que par les Écritures; les Arméniens, les Perses, les peuples de l'Inde et de l'Éthiopie, ceux d'Égypte, du Pont, de la Cappadoce, de la Célésyrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient, venant chanter, dans leurs langues diverses, les louanges du Seigneur à Jérusalem. Les différences de costume n'attirent pas les regards; chacun peut marcher comme il lui plaît sans éveiller la moindre parole; l'humilité et la charité règnent parmi

tous ces étrangers religieux. Comment parler de l'étable où le Créateur des cieux consentit à enfermer sa gloire, lieu *plus saint que la Roche Tarpéienne* tant de fois frappée de la foudre? Tout est simple et champêtre à Bethléem, le bourg du Christ, est-il dit dans la lettre que nous avons sous les yeux : « Il y règne un silence qui n'est inter-« rompu que par le chant des psaumes; vers quelque « point qu'on se tourne, on entend le laboureur qui, « menant sa charrue, chante *alleluia;* le moissonneur, « baigné de sueur, se distrait par le chant des psaumes, « et le vigneron, taillant sa vigne avec son fer recourbé, « répète quelque hymne de David. Voilà quels sont les airs « de la province, voilà quelles sont, comme on dit, les « chansons amoureuses; c'est là le sifflement des bergers, « ce sont là les armes des laboureurs. »

Paula et Eustochium terminent leurs lettres en demandant s'il se lèvera jamais ce jour où elles pourront pleurer au sépulcre du Christ avec Marcella, monter avec elle au mont des Olives, voir ressusciter Lazare enveloppé du suaire, contempler les eaux du Jourdain purifiées par le baptême du Sauveur, prier au tombeau de David, visiter le champ du berger, entendre le prophète Amos sonnant encore de sa trompette pastorale sur le haut de son rocher de Thecua... « Après cela, disent-elles, quand nous serons « revenues dans notre grotte, nous chanterons toujours, « nous pleurerons souvent, nous prierons sans cesse, « et, blessées du trait du Sauveur, nous répéterons « ensemble : *J'ai trouvé celui que mon âme cherchait, je le « tiendrai et ne le quitterai point* (1). »

Marcella ne put se rendre à cet appel religieux parti de Bethléem, et c'est à Rome que s'achevèrent ses jours voués à l'austérité chrétienne.

La lettre de Paula et d'Eustochium, dont nous avons donné l'esprit et la fleur, est un précieux monument pour l'histoire des lieux saints, elle nous retrace l'état et les

(1) Cant. III.

mœurs religieuses de Jérusalem et de Bethléem, et nous exprime l'opinion la plus universelle des peuples chrétiens de cette époque. Elle forme la contre-partie des lettres de saint Grégoire de Nysse et de saint Jérôme qui, se dérobant à l'entraînement général, invitaient les fidèles à chercher Dieu dans l'accomplissement des bonnes œuvres plutôt que dans la Judée.

La fureur des pélagiens troubla, en 414, la douce solitude de Bethléem; il y eut des vierges et des moines égorgés, et c'est difficilement qu'Eustochium et Jérôme purent sauver leurs jours. Les hérétiques, qui voulaient venger leurs défaites religieuses, pillèrent et brûlèrent les monastères de Bethléem que les Barbares eux-mêmes avaient épargnés. Les querelles de religion commençaient ainsi à emprunter au cœur humain tout ce qu'il y avait de plus violent. Il n'y a pas d'atrocités qu'on ne rencontre dans l'histoire des schismes d'Orient. Ce fut probablement à Jérusalem que la vierge et le saint vieillard cherchèrent un refuge. Une lettre du pape Innocent vint les consoler; ils purent revenir dans leur asile de Bethléem, où Eustochium mourut en 419, elle y avait passé trente-quatre ans: Eustochium précédait d'une année dans la tombe l'illustre solitaire qui l'aimait d'une céleste amitié, et sa mort hâta peut-être la fin de Jérôme, resté seul sur la colline du berceau divin comme un vieux tronc dépouillé de son dernier et de son plus cher rameau. Paula, Eustochium, Jérôme, sont trois noms qui, unis dans la vie et puis dans les cieux, ne sauraient plus se séparer dans la mémoire humaine.

Une autre noble dame de Rome, petite-fille du consul Marcellin, Mélanie, amie de Paula, avait embrassé la pauvreté de Jésus-Christ et passa vingt-sept ans à Jérusalem. Elle était devenue la fable de Rome, parce que, veuve à vingt-deux ans, elle avait méprisé les richesses et les joies de la vie pour arborer la croix du Seigneur comme un étendard de piété (1); pendant que les heureux du siècle

(1) Saint Jérôme, lettre XXVIII.

savouraient les vins mêlés de miel, elle aimait mieux boire de l'eau (1); elle s'était attachée aux biens futurs pendant que d'autres s'acharnaient à posséder et à dévorer les biens d'ici-bas. Si Mélanie était allée chercher les parfums et les voluptés de Baïa, les Romains l'auraient entourée de respects et d'hommages (2).

Avant de se rendre à Jérusalem, Mélanie, en 368, chercha au pays d'Égypte les traces du divin Enfant, et visita les anachorètes du désert de Nitrie. Elle vendit à Alexandrie des meubles apportés de Rome afin de secourir les amis de Dieu dans le besoin. Durant trois jours, dit Paulin, elle nourrit en Égypte cinq mille solitaires cachés pour échapper aux coups des ariens. Après dix ans de séjour en Égypte, Mélanie prit le chemin de la Palestine avec des évêques, des prêtres, des moines que les hérétiques persécutaient, et dont elle était la providence. Emprisonnée par ordre du gouverneur de la Palestine, elle le fit trembler en lui déclarant son nom et son origine. « Il faut, disait-elle à ce sujet, se servir de l'éclat de son rang ou de sa renommée comme d'un chien vigilant ou d'un oiseau de proie qu'on lâche sur un ennemi. » Après le retour en Égypte de tous ces confesseurs de la foi, elle fonda à Jérusalem un monastère où cinquante religieuses trouvèrent place. Rufin d'Aquilée, connu par ses querelles avec saint Jérôme, passait alors ses jours avec Mélanie. Paulin l'appelle le compagnon de son chemin et de sa vie spirituelle.

Ses longues années passées dans la ville sainte furent consacrées aux pauvres, aux malades et aux pèlerins. Saint Jérôme disait que Mélanie était une *véritable noblesse chrétienne*, et plus d'une fois dans ses lettres, il prononça son nom avec une vénération profonde.

Saint Paulin admirait la force d'en haut dans cette colombe du Seigneur. Mélanie avait pour délices l'oraison,

(1) Saint Jérôme, lettre XXVIII.
(2) *Ibid.*

pour banquet la parole de Dieu, pour habit une étoffe grossière, pour lit un cilice étendu à terre. Sa charité était prodigieuse; ses panégyristes parlaient de la robe d'immortalité qu'elle s'était ainsi tissée pour son âme, et de l'incorruptible couronne qu'elle s'était faite avec son or et ses largesses. Elle rendit la santé à Évagre, diacre de Constantinople, à condition qu'il embrasserait la vie monastique; le diacre guéri s'en alla au désert de Nitrie avec la robe de solitaire dont Mélanie elle-même voulut le revêtir. En 385, voyageant en Égypte pour des intérêts de perfection religieuse, elle arrive à Nitrie auprès du solitaire Pambon qu'elle avait déjà vu à son premier passage; elle s'arrête à la cellule du saint vieillard au moment où il achevait une corbeille : « Recevez cette corbeille, lui dit Pambon, afin que vous vous souveniez de moi; je n'ai rien autre à vous laisser. » Peu de temps après, le vieillard mourut; Mélanie l'ensevelit et quitta le désert en emportant la corbeille.

A l'âge de soixante ans, Mélanie, ayant appris que sa famille avait des projets de vie religieuse, partit de Jérusalem et s'en alla à Rome pour raffermir des desseins dont elle redoutait la fragilité. Sa famille était venue à sa rencontre dans la voie Appienne. Des chars étincelants, de riches costumes escortaient Mélanie, vêtue d'une tunique d'estamine et n'ayant voulu accepter qu'une humble monture. Elle visita à Nola saint Paulin, à qui elle remit un morceau du bois de la vraie croix de la part de Jean de Jérusalem. Elle tira de Rome sa petite-fille Mélanie, Pinien, son mari, fils de Sévère, qui fut préfet d'Afrique et d'Italie, et Albine, mère de la jeune Mélanie : on eût dit que la sainte femme pressentait l'approche d'Alaric qui, la même année, saccagea la ville éternelle. En revenant de Rome à Jérusalem, elle apprit à Hippone, auprès de saint Augustin, la mort de Publicola, le seul fils qui lui fût resté, et se montra forte sous la main de Dieu. Son passage de ce monde à l'autre suivit de très-près son retour dans la ville sainte (411 ou 412).

La jeune Mélanie, son mari et sa mère, vendent leurs domaines, affranchissent huit mille esclaves, tant à Rome qu'en Afrique, et vont chercher dans les lieux saints la paix et les choses du ciel (417). L'épouse de Pinien continuait à Jérusalem la sainte vie de son aïeule; elle travaillait de ses mains, passait les nuits en prières dans le saint tombeau, et distribuait aux pauvres le prix de ses derniers biens vendus à Rome. Saint Jérôme écrivant à saint Augustin, le saluait de la part de la jeune Mélanie, de Pinien et d'Albine. Le grand évêque d'Hippone leur adressa deux livres contre Pélage.

Au retour d'un voyage en Égypte, où probablement l'exemple des Solitaires de Nitrie avait redoublé son amour de la pénitence, Mélanie s'enferma dans sa cellule du mont des Olives, et se sépara tout à fait de la ville de Jérusalem et des bruits humains. A peine voulut-elle se permettre de recevoir son mari et sa mère une fois tous les cinq jours. Elle vécut ainsi quatorze ans; elle ne sortit de sa cellule que pour rendre les derniers devoirs à sa mère Albine (432).

Enfermée de nouveau dans les ténèbres d'une autre cellule, elle en sortit pour fonder un monastère de femmes, où elle ne consentit à demeurer qu'en qualité de servante. Veuve en 435, elle fit le voyage de Constantinople pour convertir Volusien, son oncle, et, rentrée dans les lieux saints, elle y reçut en 438 l'impératrice Eudoxie (Athénaïs) qui ne trouva point à Jérusalem le repos qu'elle était venue y chercher. La fille d'Albine mourut en 439, au milieu des larmes et des prières du peuple et des solitaires.

Ainsi de nobles dames, telles que Paula, Eustochium, les deux Mélanie, Albine, firent bénir en Judée ce nom romain qui, longtemps, n'y avait excité que la haine ou l'effroi. Durant plusieurs siècles, Jérusalem n'avait reçu de Rome que la menace, l'oppression, la ruine; maintenant tout ce qui venait des bords du Tibre était doux et bon comme le génie chrétien.

Les souvenirs du ve siècle nous remettent à l'esprit

l'histoire de sainte Pélagie, une des plus charmantes légendes que le pèlerin puisse recueillir autour des grottes et des rochers de Jérusalem. Pélagie était une jeune, belle et célèbre comédienne d'Antioche; on l'avait surnommée Marguerite, parce qu'elle était la perle du pays. Elle menait une vie déréglée et ne sortait jamais sans être escortée d'une troupe de jeunes gens. Un jour, un saint prélat, Nonus, évêque de Balbek, discourant des choses religieuses à la porte de l'église de Saint-Julien, à Antioche, entouré du patriarche de cette ville et de huit évêques arrivés aux bords de l'Oronte pour un concile, vit passer la jeune Pélagie avec le bruyant éclat de sa marche accoutumée. Nonus, qui, d'ordinaire, détournait la vue de tout objet profane, arrêta longtemps ses regards sur la belle jeune femme, dont la parure était éblouissante de pierreries, puis il éclata en sanglots en songeant à Pélagie, qui faisait plus de choses pour plaire aux hommes qu'il n'en faisait lui-même pour plaire à Dieu. La nuit suivante, le prélat vit en songe une colombe noire et souillée qui voltigeait autour de lui à l'autel; il avait beau la chasser, elle revenait sans cesse, et ne disparut qu'au moment où le diacre dit aux catéchumènes de se retirer. Après la messe, saint Nonus avait trouvé la même colombe sur le seuil de sa porte; il avait fini par la prendre et l'avait plongée dans un bassin plein d'eau; la colombe en était sortie toute blanche et s'était envolée vers les cieux. Tel avait été le prophétique rêve du saint évêque.

Le lendemain, Nonus prêcha au milieu d'une immense multitude attirée par la renommée de l'orateur; la curiosité entraîna Pélagie dans la foule; elle fut touchée et pleura. En sortant de l'église, elle écrivit à l'évêque de Balbek, invoquant le Dieu qui n'avait pas craint de converser sur la terre avec les pécheurs et les publicains; elle réclamait la faveur d'un pieux entretien et le baptême. Nonus, redoutant quelque piége, refusa la conférence que lui demandait cette nouvelle Madeleine; il répondit à Pélagie qu'elle pourrait lui parler, mais en présence de

tous les évêques. Celle-ci courut se jeter aux pieds du saint prélat dans l'église de Saint-Julien. Les principaux articles de la foi lui furent enseignés, et l'eau de la régénération coula sur le front de la jeune pécheresse. Le démon, dit la légende, eut grande colère de cette mémorable conversion ; il remplit de cris et de hurlements la demeure du prélat. « N'était-ce pas assez, lui disait l'es-
« prit de l'abîme avec une voix lamentable, d'avoir bap-
« tisé et converti trente mille Sarrasins et toute la ville
« d'Héliopolis (Balbek)? Non content de toutes ces con-
« quêtes que tu as faites à ton Dieu à mes dépens, tu viens
« encore m'enlever cette courtisane qui seule me dédom-
« mageait de toutes mes pertes ! Maudit vieillard ! puisses-
« tu mourir bientôt ! »

Huit jours après, Pélagie, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres et affranchi tous ses esclaves, portant un dur cilice et vêtue d'un petit manteau d'homme, partit secrètement d'Antioche, s'en alla à Jérusalem et s'enferma dans une grotte du mont des Olives sous le nom de *Pélage.* Le jeune solitaire ne vivait que de racines et ne conversait qu'avec Dieu ; on le citait comme l'ange de la montagne des Oliviers ; on admirait sa pénitence, sa sainteté. Il y avait quatre ans que la perle d'Antioche s'était ensevelie vivante dans cette espèce de sépulcre, lorsqu'un diacre de l'église de Balbek, venu à Jérusalem en pèlerinage, demanda des nouvelles du solitaire Pélage. On le conduisit à la grotte pratiquée dans le roc et ne recevant le jour que par une ouverture presque toujours fermée ; le diacre trouva l'anachorète ; il avait vu à Antioche Pélagie dans sa beauté et dans toute sa gloire mondaine ; les traces profondes des larmes et des macérations jointes à l'idée qu'il parlait à un homme, l'empêchèrent de reconnaître la brillante courtisane des bords de l'Oronte. Le diacre lui dit qu'il venait de la part de l'évêque Nonus ; le jeune solitaire se contenta de lui dire que Nonus était un saint, et qu'il se recommandait à ses prières ; puis il ferma sa petite fenêtre, et le diacre, dit la légende, l'entendit commencer tierce.

« Après avoir visité les saints lieux et plusieurs monastères où il n'entendait parler que de la sainteté du solitaire Pélage, le diacre voulut aller le revoir avant de s'en retourner en Syrie, dit le père Croiset; étant arrivé à sa cellule, il fit du bruit pour se faire entendre, et, voyant qu'il ne paraissait point, il revint le lendemain, et, n'entendant point bouger, il regarda par la petite fenêtre qui était entr'ouverte, et fut bien surpris de voir qu'il était mort. Il courut avertir les solitaires voisins, qui vinrent aussitôt lui rendre les derniers devoirs. Ayant enfoncé la porte, on mit le saint corps dehors pour l'embaumer; mais on fut admirablement surpris quand on reconnut que c'était une femme. Alors on s'écria de tous côtés : Soyez éternellement béni, ô mon Dieu! d'avoir tant de trésors cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi le sexe le plus faible et le plus délicat. Le bruit de cette merveille s'étant répandu, il vint de Jérusalem et des monastères de filles qui étaient dans la plaine de Jéricho et le long du Jourdain, un nombre prodigieux de saintes vierges qui, toutes, le flambeau à la main, et chantant des hymnes, assistèrent à ses obsèques. Elles se firent avec beaucoup de solennité, et depuis ce temps le nom de Pélagie fut célèbre dans toute l'Église. Cette mort si précieuse aux yeux de Dieu, arriva au mois d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 468. Son corps, plusieurs siècles après sa mort, fut transporté en France et déposé dans l'abbaye de Jouare, en Brie, dans le diocèse de Meaux, où l'on célèbre sa translation le douzième de juin (1). »

Nous avons vu sur le mont des Olives la grotte de Pélagie. Quatorze siècles ont passé depuis que le peuple de Jérusalem et les solitaires des bords du Cédron parlaient de sa sainteté, et sa mémoire, que les traditions chrétiennes de Judée conservent encore, a pris possession de tous les royaumes de la catholicité. Ce nom de France,

(1) Année chrétienne.

ce pays de Brie, qui arrive à la fin de cette histoire après les noms d'Antioche, de Jérusalem et du mont des Olives, ajoute pour nous au charme du récit.

CHAPITRE XXVII.

Jean et Prayle de Jérusalem. — Juvénal, premier patriarche de Jérusalem. — Hésyque. — Pallade. — Euthyme.

En revenant aux évêques de Jérusalem qui bientôt porteront le titre de patriarche comme ceux d'Antioche et de Césarée, nous trouvons, vers la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, sur le siége de saint Jacques et de saint Cyrille, un prélat soupçonné d'hérésie. L'évêque Jean montra trop peu d'éloignement pour les erreurs d'Origène; à l'apparition de Pélage, il le soutint avec une amitié qui ressemblait à de la complicité. Saint Jérôme, sentinelle de la foi dans sa cellule de Bethléem, après trois ans de patience silencieuse, écrivit en forme de lettre (1) un traité qui éclata comme la foudre sur la tête de l'évêque de Jérusalem.

Jean, que ses partisans déclaraient plus éloquent que Démosthènes, plus subtil que Chrysippe, plus sage que Platon, dédaignait de répondre à ceux qui le priaient de s'expliquer; ou bien, selon l'expression de saint Jérôme,

(1) Lettre XXXVIII à Pammachius.

quand la Palestine l'interrogeait, il répondait à l'Égypte. Il voyait des ennemis publics dans cette multitude de frères de Judée refusant de communiquer avec lui; il oubliait que le Fils de Dieu laissa dans la montagne quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en chercher une qui était malade, qu'il endura pour elle les soufflets, les fouets, la croix, qu'il la porta jusqu'au ciel sur ses épaules triomphantes, et qu'il souffrit les langueurs de cette pauvre pécheresse. Lui, Jean, *très-heureux pape, dédaigneux prélat,* seul riche, seul sage, seul disert, il regarde de travers et avec un superbe mépris ses frères, rachetés comme lui du sang de son Seigneur. Épiphane, évêque de Salamine ou Constance en Chypre, appelé pape (1) par saint Jérôme, avait, dans une lettre, accusé Jean d'hérésie; inclinant devant lui une sainte vieillesse, il l'avait supplié de songer à son salut, Jean s'était tu. Un seul discours lui avait suffi pour approfondir tous les dogmes de l'Église. « Où sont, dit Jérôme, les anciens docteurs qui pouvaient à peine développer une seule question dans plusieurs volumes? Où est saint Paul qui admirait plutôt qu'il n'expliquait un mystère, et n'osait pas sonder la profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu? Où est Isaïe qui nous annonce la Vierge, et qui, succombant sous le poids d'une seule question, s'écrie : « *Qui donc racontera sa génération* (2)? » Il s'est rencontré de nos jours, poursuit Jérôme, un petit homme qui a expliqué en un seul tour de langue et d'une manière plus claire que le soleil, tous les dogme de l'Église!

Épiphane, parlant contre Origène, dans l'église du Saint-Sépulcre, avait reçu de Jean l'ordre de se taire. Un jour qu'il se rendait avec Jean du lieu de la résurrection au Calvaire, les flots de la multitude l'accablaient; on lui présentait des enfants, on lui baisait les pieds, on touchait ses vêtements; Jean était furieux de jalousie; il ne crai-

(1) Saint Jérôme donne souvent le titre de *pape* à des évêques.
(2) Isaïe, 5, 3, vers. 8.

gnait pas de dire en face au saint vieillard, environné de la foule empressée, qu'il prenait plaisir à s'arrêter et qu'il s'arrêtait tout exprès. Saint Jérôme rappelle d'autres traits qui nous donneraient une pauvre idée de Jean de Jérusalem. L'illustre anachorète parcourt les erreurs d'Origène, qu'il suppose infester Jérusalem, et les démolit pièce à pièce. « Vous, jérosolymites, dit-il, vous riez des anges eux-mêmes; vos mystères cependant sont dévoilés; vos dogmes, tissus de fables païennes, on les fait connaître aux chrétiens. Ce que vous admirez aujourd'hui nous le méprisâmes jadis dans Platon; nous le méprisâmes parce que nous avons reçu la folie du Christ; nous avons reçu la folie du Christ, parce que la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes. »

Jérôme accuse Jean de regorger de richesses, de faire son profit de la piété de tout l'univers. Celui-ci défendait à ses prêtres de Bethléem de baptiser les catéchumènes présentés par saint Jérôme et les compagnons de sa solitude; il interdisait l'entrée de l'église à ceux qui reconnaissaient comme légitime l'ordination du frère de saint Jérôme, Paulianus, faite par Épiphane, dans un monastère du territoire d'Elheuthéropolis. Les solitaires de Bethléem ne pouvaient plus voir que de loin la crèche du Seigneur; ils en étaient chassés, tandis qu'on y admettait les hérétiques. Jérôme reproche à Jean de refuser aux vivants une habitation, aux morts un sépulcre, et de solliciter l'exil de ses frères, d'abandonner aux injures du temps les *cendres innocentes* et les ossements des saints.

Dans une autre lettre, adressée à Théophile (1), saint Jérôme se plaint que l'Apologie de Jean, publiée en 396, l'ait injurié : « Souvent mon nom y revient, dit-il, sans aucune de ces politesses dont les hommes ont coutume d'user les uns envers les autres : il me déchire, il me bafoue, comme si j'étais effacé du livre des vivants; ou bien comme si j'avais cherché à me faire connaître par ses

(1) Lettre XXXIX.

réponses, comme si j'avais couru après de telles frivolités, moi qui, dès ma jeunesse, enfermé dans l'obscurité d'un monastère, me suis efforcé d'être plutôt que de paraître quelque chose. » Jean avait traité d'imposteur le frère de saint Jérôme, et blâmé celui-ci d'avoir traduit Origène en latin. Saint Jérôme désire que Jean revienne sincèrement à des pensées de concorde; volontiers alors il lui tendra les bras, lui et ses compagnons de Bethléem; s'ils ont quitté leur patrie, c'est pour vivre en paix dans les champs et la solitude.

Nous avons parlé de la dévastation des monastères de Bethléem en 414; Jean fut soupçonné d'avoir lui-même dirigé secrètement la rage des hérétiques et reçut, à cette occasion, du pape Innocent Ier, des avertissements sévères. Il avait auprès de lui, à Jérusalem, Pélage dont il avait fait son ami, et qu'il favorisait dans ses doctrines nouvelles. Le prêtre d'Espagne, Paul Orose, se trouvant alors à Bethléem auprès de saint Jérôme, avait été appelé à la ville sainte pour y assister à une conférence sur Pélage, et cette conférence semblait n'avoir pour but que la justification de l'hérésiarque breton. Un concile de quatorze évêques, tenu la même année (415) à Diospolis (Lydda), crut pouvoir absoudre Pélage qui eut l'air de condamner ses erreurs sur la chute originelle et la grâce. Jérusalem n'était pas en ce moment la gardienne fidèle de la vérité catholique; son inspiration dans la personne de son évêque portait des atteintes à la foi; mais le génie et la sainteté d'Augustin veillaient sur les doctrines de l'Église. Les deux conciles de Carthage, dont il fut l'âme, condamnèrent Pélage, sur qui le pape Zozime s'était trompé *par une faute grave* (casus gravis), dit Bossuet (1), et la chrétienté tout entière adopta leurs décrets. Jean mourut en 417, après trente ou trente et un ans d'épiscopat, dont le seul événement glorieux fut la découverte des reliques de saint Étienne (415), au village de Gamaliel, à vingt

(1) Défense des propositions du clergé de France.

milles de Jérusalem. Le pape Anastase, saint Jean Chrysostôme, Théodoret, Basile de Séleucie ont loué Jean de Jérusalem ; ces louanges sont de nature à atténuer les accusations de saint Jérôme, trop souvent enclin à la violence vis-à-vis d'un adversaire, mais le nom de Jean n'a pas été maintenu sur la liste des saints de l'Église catholique, ce qui atteste des doutes sur la pureté de sa foi. Le cardinal Noris l'appelle un évêque illustre par la sainteté de sa vie et l'excellence de sa doctrine ; ses partisans ont prétendu qu'il défendit la personne de Pélage et non point ses erreurs. Toutefois, nous le répétons, les faits accumulés dans les deux lettres de saint Jérôme, et la lettre du pape Innocent Ier, ne recommandent point la mémoire de Jean de Jérusalem.

Prayle, doux comme la signification grecque de son nom, selon Théodoret, avait commencé par imiter, à l'égard de Pélage, la conduite de son prédécesseur Jean ; mais, l'année même de son avénement à l'épiscopat de Jérusalem (417), dès qu'il fut convaincu de la mauvaise foi et des erreurs de Pélage, il le chassa des lieux saints. En 419, d'effroyables convulsions ébranlèrent le pays de Jérusalem et toute la Palestine ; des cités et des bourgades furent renversées. La terre s'entr'ouvrit à Jérusalem ; des tourbillons de flamme s'en échappèrent. Cet incendie, sorti de l'abîme, menaçait de tout dévorer ; le souffle divin, disent les vieux auteurs, poussa les torrents de feu du côté de la mer, qui seule put les éteindre. L'histoire ajoute que Jésus-Christ se manifesta alors dans une nuée sur le mont des Olives. Beaucoup de Juifs et de païens, saisis de crainte, demandèrent le baptême, et la croix brilla sur les vêtements de ceux qui venaient de recevoir l'eau de la régénération. Prayle, l'évêque de Jérusalem, écrivit à ce sujet une lettre adressée à toutes les églises de la terre. Un historien ecclésiastique contemporain, Philostorge, rapporte ces tremblements de terre et ces prodiges ; saint Augustin parle de sept mille personnes baptisées à la suite des effrayantes merveilles qui rappe-

laient celles par lesquelles l'œuvre impie de Julien avait été condamnée.

On place la mort de Prayle en 421 ou 424. Il eut pour successeur Juvénal, qui, le premier, prit le titre de patriarche de Jérusalem. Juvénal fut un de ceux qui, au trop fameux concile d'Éphèse, en 449, suivirent le parti de Dioscore d'Alexandrie, pour la réhabilitation des doctrines d'Eutichès; le saint pape Léon voulut retrancher le prélat de Jérusalem de la communion catholique, ce qui donne à penser que Juvénal avait souscrit à l'excommunication prononcée dans le *brigandage d'Éphèse* contre le souverain pontife de Rome. Juvénal, ayant renoncé au parti de Dioscore, rentra dans le giron de l'Église, et obtint que le concile de Calcédoine reconnût son patriarcat. Césarée avait reçu le titre de métropole de la Palestine; on avait craint que Jérusalem, mère de toutes les Églises, trône apostolique, une fois mise au premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique du pays, n'eût envie de monter à l'empire et d'effacer Rome même. Mais l'ambition qui porta Juvénal à élever le siége de Jérusalem à la dignité de patriarcat, fut une ambition légitime; la montagne de Sion méritait cet honneur. Juvénal, pendant ses quarante ans d'épiscopat, ne cessa d'étendre l'influence de son Église aux dépens des Églises voisines; il ne se soumettait ni à Césarée ni à Antioche, et semblait dire que le siége où s'était assis le frère du Seigneur ne devait s'incliner devant aucune suprématie. Un faux évêque eutichéen, Théodose, usurpa sa place pendant quelque temps. Juvénal, que les annalistes ecclésiastiques (1) nous montrent comme un lion dans la paix, un cerf dans les combats, se vit contraint de s'éloigner; il revint en 453, époque où Théodose fut chassé de Jérusalem. Il mourut trois ans après. Anastase, son successeur, Martyr, Élie, Salluste occupent tour à tour le trône patriarcal de Jérusalem durant la dernière moitié du ve siècle.

(1) Baronius.

Quelques saintes renommées du pays de Jérusalem doivent ici trouver place. Hésyque, né à Jérusalem, ordonné prêtre par l'évêque Jean, qui l'avait tiré du désert où il étudiait et priait, instruisait les fidèles de la ville sainte, et, diligente abeille dans le champ des Écritures, rapportait à son Église le suc des fleurs bibliques. Il écrivit en grec un commentaire sur le Lévitique divisé en sept livres; on le traduisit en latin. C'est un travail où, parfois, vous croiriez rencontrer la pénétration et le savoir de saint Jérôme. Il composa un commentaire sur Ézéchiel qui ne nous est pas parvenu et n'eut pas le temps d'écrire un commentaire sur l'Exode, qu'il avait promis. Hésyque, principalement connu sous le titre de prêtre de Jérusalem, était aussi désigné sous le titre de garde des chartes (ou archives) de la sainte Résurrection. Ses contemporains l'appelaient le Théologien, le Maître de l'Église, et plus d'un passage des vieux auteurs nous fait croire que le prêtre Hésyque eut un grand éclat de son vivant. Il mourut en 438.

Les environs de Jérusalem étaient une pépinière de saints. Pallade, né en Galatie, dont nous avons déjà prononcé le nom, vécut dans la dernière moitié du IVe siècle et la première moitié du Ve; il s'était condamné à la pénitence aux bords du Jourdain, mangeant des dattes et des herbes, et s'ouvrant ainsi le chemin du ciel. Il fut plus tard évêque d'Hélénopolis en Bithynie. Son *Histoire Lausiaque*, ainsi appelée du nom de Lausus, préfet ou chambellan sous Théodose le Jeune, à qui l'ouvrage avait été adressé, est un intéressant récit de la vie des anachorètes dont il fut le compagnon ou dont la sainteté lui avait été connue. Ce livre nous peint une société qui ne tenait plus au monde et qui s'efforçait de gagner l'éternité par le mépris le plus complet des choses du temps.

Euthyme, né à Mélitène, aujourd'hui *Malathia* (1),

(1) *Voyez* une belle description de Malathia dans le premier volume du *Voyage de l'Asie Mineure*, de mon frère.

en 377, était venu à Jérusalem à l'âge de vingt-neuf ans; il s'enferma dans une cellule à la *Laure* de Pharan, à six milles de la ville sainte, sur le chemin de Jéricho. On appelait *laure* un espace couvert de cellules séparées l'une de l'autre, mais à de faibles distances. La laure de Pharan avait été fondée par l'évêque Macaire, que nous avons vu présider à la construction de l'église du Saint-Sépulcre. Cette région montagneuse, à l'est de Jérusalem, n'offrant que des terrains arides, des rocs grisâtres, rouges ou calcinés, environnait de sévères images, de sombres inspirations les solitaires qui l'habitaient. La laure de Pharan ne put suffire que pendant cinq ans à la piété d'Euthyme. En 410, il prit pour demeure une caverne du voisinage, à droite du chemin de Jéricho. L'anachorète de Mélitène, auquel se joignirent ensuite plusieurs disciples, éleva auprès de sa caverne une église et un monastère. Changeant une seconde fois d'asile, il forma au désert de Ziph une laure dont le patriarche Juvénal bénit l'église. Sa parole, et surtout ses exemples, multipliaient les chrétiens et les moines. Des Sarrasins, qu'il avait convertis, embrassèrent la vie monastique.

Saint Euthyme mourut sous le patriarcat d'Anastase (474), qui voulut aller lui-même l'ensevelir; il avait quatre-vingt-seize ans. Tous ces anachorètes vivaient de longs jours; il y avait bien plus de vieillards dans les cellules que dans les palais.

La contrée qui s'étendait entre Jérusalem, le Jourdain et la mer Morte, était couverte alors d'habitants silencieux, voués aux macérations et à la contemplation mystique, ne possédant rien eux-mêmes, pas même leur tunique grossière, pas même leur cellule; ils montraient bien que la terre n'était pas leur pays. A les voir pâles, muets, décharnés, vous les auriez pris pour des morts attendant la sépulture. On distinguait plusieurs genres de vie parmi les solitaires de Judée; les uns étaient réunis dans un monastère, d'autres menaient la vie cellulaire, d'autres enfin s'enfermaient dans des cavernes, des trous

profonds, et disputaient aux animaux leurs tannières ; quelques-uns, s'enfonçant dans le désert, n'avaient point d'asile fixe et vivaient de l'herbe des solitudes, avec leur longue barbe, leur épaisse chevelure négligée et poudreuse, leur corps demi-nu, sale et noir, leur ceinture de peau de chameau ou de mouton et leur humeur sauvage, ils étaient semblables à des bêtes ; à l'approche des hommes, ils s'enfuyaient à pas rapides.

Les moines de chaque diocèse d'Orient étaient placés sous la vigilance d'un exarque. Le premier qui exerça cette fonction en Judée fut Passarion, coadjuteur de l'évêque de Jérusalem.

CHAPITRE XXVIII.

Le patriarche Hélie, saint Sabas, saint Théodose, saint Jean le Silencieux. — Le pèlerinage d'Antonin. — Prise de Jérusalem par les Perses. — Mahomet, le Coran. — Prise de Jérusalem par les musulmans. — Pèlerinage d'Arculphe, de Willilbad. — Charlemagne. — Le moine Bernard. — Divers pèlerinages. — Lettres du patriarche Hélie. (VIe, VIIe, VIIIe et IXe siècles.)

Le VIe siècle offre peu d'hommes et de faits à l'histoire de Jérusalem. Au milieu du cahos religieux de l'Église d'Orient troublée, corrompue par les doctrines d'Eutichès, nous trouvons Hélie de Jérusalem soutenant la foi catholique avec les patriarches d'Antioche et de Constantinople. Proscrit pour sa fidélité religieuse, il mourut en 518, la même année que l'empereur Anastase, persécuteur des orthodoxes, le premier souverain qu'un pape ait excommunié. Malgré quelques faiblesses à l'égard des décisions catholiques du concile de Calcédoine, Hélie eut la gloire de soutenir les intérêts de la foi, lorsqu'autour de lui les croyances chrétiennes flottaient dans la plus triste anarchie.

La vie monastique commençait à se ressentir de la confusion de l'Église d'Orient; elle perdait de son calme et de sa pureté. Sabas, né à Césarée en Cappadoce, ramena

l'ordre et la sainteté dans les cellules. Disciple d'Euthyme, aux environs de Jérusalem, il étonnait tous les solitaires par sa gravité et sa vertu surhumaine; il avait trente ans, et Euthyme l'appelait le jeune vieillard. On le contraignit de recevoir le sacerdoce dont la sublimité épouvantait sa conscience. Les monastères qu'il fonda en Judée retraçaient une image de la société des anges. Élie l'envoya à Constantinople plaider auprès de l'empereur Anastase la cause de ceux qui demeuraient attachés au concile de Calcédoine. A l'âge de quatre-vingt-treize ans, Sabas fit un nouveau voyage à Constantinople pour y remplir une mission de charité. L'empereur Justinien vint à sa rencontre, se jeta à ses pieds et voulut être béni par le saint envoyé. Le cénobite quitta la terre en 531. Nous avons vu, à quatre lieues de Jérusalem, dans un lugubre désert, un monastère portant le nom de Saint-Sabas (1), et dont les hôtes vivent d'olives salées, de figues et de pain noir.

Saint Sabas fut exarque des moines répandus autour de la ville sainte; il partageait ses fonctions avec saint Théodose, né comme lui en Cappadoce, et comme lui disciple de saint Euthyme. Théodose vécut trente ans sous la tunique d'anachorète et bâtit un monastère. Parmi les disciples les plus célèbres de saint Sabas, les annales ecclésiastiques ont mentionné Jean *le Silencieux*. On le pressait de se laisser conférer la prêtrise; conduit auprès du patriarche Élie, il lui confia sous le secret qu'il avait été ordonné évêque, et que son *indignité* l'avait toujours détourné des faveurs de l'épiscopat. Jean le Silencieux vécut au pays de Jérusalem jusqu'à l'âge de cent quatre ans.

Pour trouver quelque chose d'intéressant dans notre sujet, il nous faut toucher aux dernières années du VIe siècle et suivre saint Antonin et ses deux compagnons sur le chemin de Jérusalem. Le récit du pèlerinage de ces trois Italiens (2) est un curieux monument historique qui nous

(1) Correspondance d'Orient, tome V.
(2) Petit in-4°, 1645, Angers.

fait connaître l'état de la Palestine à cette époque. Partis de Plaisance, ils vont à Constantinople, s'arrêtent en Chypre, à Salamine ou Constance, jolie cité ornée de palmiers et arrivent aux côtes de Syrie. Ils remarquent les femmes juives de Nazareth qui passaient pour les plus belles de la Palestine; ces femmes doivent leur beauté à Marie, dit naïvement le pieux narrateur; elles étaient bienveillantes et charitables envers les chrétiens. Nos pèlerins appellent la Galilée un paradis et la comparent à l'Égypte pour l'abondance des fruits et la richesse des moissons. Ils trouvent sur la montagne de la Transfiguration trois églises en mémoire des trois tentes de l'Évangile; à Scythopolis l'aversion des Juifs contre les chrétiens frappe leur attention; dans leurs rapports de commerce, les Israélites ne voulaient pas recevoir l'argent de la main des chrétiens; ceux-ci mettaient dans l'eau les pièces de monnaie que les Juifs prenaient. D'après notre narrateur, à la première heure du lever du soleil, une rosée s'étendait de l'Hermon à Jérusalem au-dessus de l'église de Sainte-Marie; les médecins chrétiens de la ville sainte la recueillaient et s'en servaient pour préparer d'infaillibles remèdes à tous les maux. C'était la rosée dont parle le prophète et qui descendait sur la montagne de Sion.

La vallée du Jourdain était peuplée d'ermites. Aux mois de juillet et d'août, les bords de la mer Morte, dans le voisinage de l'embouchure du Jourdain, se couvraient de lépreux; après s'être toute la journée couchés sur la rive, ils se plongeaient le soir dans la lac asphaltique, et *Dieu guérissait ceux qu'il voulait guérir*, selon l'expression du pèlerin. Ségor était encore debout; sept monastères d'hommes et huit monastères de femmes se montraient aux environs. Une croix de bois, plantée dans l'eau, marquait l'endroit du Jourdain où le Sauveur avait reçu le baptême. La veille de l'Épiphanie, on y accourait tous les ans : le célébrant entrait dans le fleuve, le bénissait, et soudain, dit le narrateur, le Jourdain rebroussait à grand bruit et les flots demeuraient immobiles. Des fidèles

d'Alexandrie arrivaient à la solennité avec des vases renfermant des baumes et des aromates qu'ils remplissaient de l'eau du fleuve sacré; on répandait de cette eau sur les navires, à chaque nouveau voyage en mer qu'on entreprenait; les chrétiens ne quittaient point le Jourdain sans avoir plongé dans l'eau sainte, revêtus du suaire qui devait les suivre au sépulcre. Après la cérémonie, les flots du Jourdain reprenaient leur cours vers la mer Morte.

Les singularités trouvent place à côté des merveilles dans l'Itinéraire d'Antonin et de son compagnon. Non loin de Jéricho, dont les murs avaient été renversés par un tremblement de terre, peut-être par la secousse qui eut lieu du temps de Prayle, évêque de Jérusalem, on voyait une caverne où sept vierges vivaient dans la prière; ces vierges, ayant chacune leur cellule séparée au fond de la caverne, étaient amenées là dès leur plus tendre enfance; lorsqu'une d'elles mourait, sa cellule lui servait de tombeau; on creusait alors une autre cellule pour une autre vierge qui arrivait. Il y avait toujours sept vierges dans la caverne. On y possédait le linge qu'on croyait avoir enveloppé la tête de Jésus mort. Les pèlerins d'Italie pénétrèrent avec effroi dans la funèbre grotte pour y prier, et n'aperçurent rien de vivant. L'imagination ascétique n'a rien inventé de plus étrange et de plus saisissant que la vie de ces sept vierges dans une caverne, se renouvelant toujours à un nombre égal, tandis qu'autour d'elles les cellules se multiplient en devenant des sépulcres.

Il y avait aux rives du Jourdain des serpents dont la chair servait à faire la thériaque. En allant de Jéricho à Béthanie, on trouvait une cité appelée *Baolide*, qui n'existe plus. Béthanie avait de grands monastères. Un village du nom de Gethsémani occupait la place où nous ne rencontrons aujourd'hui que le térébinthe et l'olivier.

L'Itinéraire d'Antonin nous apprend que le saint tombeau resplendissait de riches ornements et de pierres précieuses. On embrassait et on touchait le bois de noyer qui portait l'inscription : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* On

conservait dans l'église de Saint-Jacques, sur le mont Sion, une pierre qui, remuée et soulevée, retentissait à l'oreille comme le bruit d'une grande foule. A Rama, sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, on trouvait, dans une église, une eau délicieuse à boire qui ne diminuait jamais; cette source, d'après la tradition, avait jadis jailli pour désaltérer la Mère de Dieu. Les moines étaient nombreux à Bethléem. L'Itinéraire parle du sépulcre que se creusa, dit-il, le prêtre Jérôme, habile à parler et surpassant tous les docteurs dans l'interprétation de l'Écriture. Le tombeau actuel de saint Jérôme, dans le voisinage de la Crèche du Sauveur, est-il le même que ce tombeau dont parle ici l'Itinéraire d'Antonin? C'est ce que nous n'osons point décider. On montrait les sépulcres de David et de Salomon à un demi-mille de Bethléem, mais nous savons que ces deux rois furent ensevelis dans la ville de Jérusalem, sur le mont Sion. Nos pèlerins trouvèrent à Bethléem une *église de David*, dont il ne reste aujourd'hui aucune trace. En allant de Jérusalem à Gelboé, ils portèrent leurs trois pierres au tumulus de Goliath, selon l'usage religieux du pays.

Nous ne suivrons point les pieux Italiens à la riche cité de Gaza, dont les habitants étaient bons et hospitaliers, au mont Oreb et au mont Sinaï, à la mer Rouge qui, aux heures du flux, laissait voir, disait-on, les débris de l'armée de Pharaon changés en marbre, au désert de Paul, à la ville d'Alexandrie, amie des pèlerins. Avant de reprendre le chemin de leur patrie, ils visitèrent la haute Syrie et la Mésopotamie, et leur intrépidité de voyageur fut aussi admirable que leur piété de pèlerin. Cet Itinéraire méritait une analyse étendue; le souvenir des trois pèlerins d'Italie ferme pour nous le VIe siècle.

Pendant le VIIe siècle, nous rencontrons à peine quelques pèlerins sur la route du divin tombeau; les désastres de la Palestine empêchaient les saints voyages. Le remords pouvait seul de temps en temps braver les calamités de la guerre; c'est ainsi que vers le milieu du VIIe siècle,

un prêtre, du diocèse d'Amiens, qui fut depuis saint Wilphlage (1), s'étant marié, excita la réprobation du peuple, et, saisi par le repentir, alla chercher son pardon au pied du Calvaire. A son retour, se jugeant encore indigne du saint ministère, il ensevelit ses jours dans les profondeurs d'une forêt. La guerre de Khosrou ou Khosroës II contre l'empire romain, commencée pour venger la mort de Maurice son bienfaiteur, était devenue une immense dévastation. En 615, Schaharbarz, gendre du monarque persan, marchant à la tête d'une armée considérable, s'empara de Jérusalem, livra à la mort des milliers de moines, de vierges et de prêtres, brûla les églises et même la basilique élevée par Constantin, emporta les vases sacrés et les ornements, dont plusieurs avaient appartenu au temple de Salomon, et que Bélisaire, vainqueur de l'Afrique, avait rendus à la ville sainte. Il emmena les solitaires en captivité. Les Juifs de la Palestine furent assez riches pour racheter quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils avaient d'avance destinés à la mort. Zacharie, patriarche de Jérusalem, partagea l'exil de son troupeau. Le bois de la vraie croix fit partie du butin de Schaharbarz; il fut déposé dans la ville de Kandsag ou Tauriz. Les proscrits de Jérusalem demeurèrent treize ans au pouvoir des Persans; pendant ce temps Modeste gouvernait l'Église en l'absence de Zacharie; les pieuses libéralités de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, l'aidaient à réparer les maux que la guerre avait faits.

L'empereur Héraclius, après plusieurs années de combats victorieux, conclut une glorieuse paix avec Siroës, le fils et le successeur de Khosrou; la population captive, le patriarche et le bois sacré de la rédemption lui furent rendus. En 629, il acheva les fêtes de son triomphe par une cérémonie religieuse à Jérusalem; au milieu de la multitude accourue à la solennité, l'empereur chargea ses épaules de la croix et la porta au Calvaire. L'exalta-

(1) Recueil des Bollandistes, tome II.

tion de la croix, le 14 septembre, est un souvenir de ce grand jour. Les vieux auteurs nous disent que le bois sacré était resté dans son étui avec les sceaux non rompus; les Perses n'y avaient point touché; le patriarche Zacharie ouvrit l'étui avec sa clef pour la cérémonie. Héraclius chassa les Juifs de Jérusalem et remit aux catholiques le sanctuaire que les Perses avaient donné aux nestoriens. Modeste avait relevé la basilique du Saint-Sépulcre, grâce aux secours d'Héraclius.

Le temps approche où Jérusalem chrétienne rencontrera ses plus redoutables et ses plus constants ennemis. En frappant Jérusalem, cette haute image de la foi de Jésus, l'islamisme attaquera les plus belles, les plus salutaires et les plus fécondes idées que Dieu ait placées au cœur de l'homme.

En 609, un homme de la Mecque, marchand de chameaux, fils d'Abdallah et d'Amina, de la noble tribu des Koreischites, âgé de quarante ans, annonce à ses proches et à ses amis que l'ange Gabriel, le visitant dans une apparition nocturne, l'a salué du nom d'apôtre de Dieu. Il y avait déjà longtemps que, chaque année, au mois de ramadan, il avait coutume de méditer et de prier dans une caverne du Mont-Hara, auprès de la Mecque; il rêvait à l'espoir de fonder une nationalité au milieu des tribus d'Arabie séparées entre elles par des haines profondes, et de ranger à l'unité religieuse ces tribus partagées entre les doctrines de Zoroastre et celles du sabéisme, se subdivisant en sectes nombreuses. Lorsque Mahomet se donna pour prophète, on ne le crut point; on lui demanda des miracles comme en avaient fait Moïse et Jésus-Christ; ses compatriotes étaient prêts à proclamer sa mission surnaturelle, si, à sa parole, le sable du désert se changeait en jardins embaumés, si son pouvoir les transportait en un clin d'œil, eux et leurs marchandises, aux foires de Syrie. L'imposteur dédaignait les miracles comme un moyen trop peu efficace pour appuyer l'autorité d'un envoyé de Dieu; il se borna à tirer de son imagination un

conte merveilleux, son rapide voyage nocturne de la Mecque à Jérusalem, monté sur une bête blanche, plus petite qu'une mule, plus grande qu'un âne, et son ascension jusqu'au septième ciel; en franchissant les hautes demeures, il avait salué à mesure les patriarches, les prophètes et les anges, et, par delà les dernières limites, Dieu lui ayant touché l'épaule, un frisson glacé était entré dans son cœur. Puis il était redescendu à Jérusalem sur sa blanche monture, et avait repris le chemin de la Mecque. En moins d'une heure, le prophète avait traversé tous ces espaces infinis. Chassé de la Mecque par sa propre tribu (622), il fit une entrée triomphale à Médine, assis sur un chameau, avec un parasol de palmier déployé en guise de tabernacle, et un turban déroulé qui flottait en manière de drapeau. L'énergie, la dignité et le charme de ses paroles, les prodiges qu'il racontait au nom du ciel, les peintures de son imagination, les richesses qu'il promettait en ce monde et le paradis voluptueux qu'il promettait dans l'autre, multiplièrent en peu d'années le nombre de ses disciples; monté à la puissance, Mahomet garda la simplicité du marchand de chameaux; maître de l'Hedjaz, de l'Yémen, de toute la péninsule arabique, on le voyait raccommoder sa chaussure, son manteau de laine, traire les brebis, allumer son feu; les dattes et l'eau pure étaient sa nourriture ordinaire; le luxe de ses repas n'allait point au delà du lait et du miel; mais il avouait qu'il aimait beaucoup les femmes et les parfums.

Les traditions arabes (1) nous ont laissé un fort curieux portrait du prophète de la Mecque: il avait le teint coloré, presque blanc; la tête grosse et développée, les sourcils bien tracés et fins, l'œil grand, vif et noir, les cils saillants, la main potelée et bien faite, le pied bien dessiné, la démarche facile et aisée comme celle d'un homme qui

(1) Lettre XXX de M. Perron, dans le *Voyage de l'Asie Mineure*, de mon frère.

descend une pente légère, l'allure imposante et ferme. S'il regardait à ses côtés, il se tournait gravement et de tout le mouvement de son corps. Ses cheveux n'étaient ni plats, ni crépus, ni serrés; ils tombaient en boucles jusqu'au bas de l'oreille. Sa taille n'était ni courte ni élevée. Il portait entre les deux épaules le sceau des prophètes: une marque grosse à peu près comme un œuf de pigeon. Il ne riait jamais qu'au degré du sourire. Il avait sous la lèvre inférieure un léger pinceau de barbe blanche qui paraissait à peine. Du reste, ajoute Anak, fils de Malek, le prophète n'eut pas plus de vingt poils ou cheveux blancs. Mahomet mangeait à terre, se promenait dans les marchés, visitait les pauvres. Il s'asseyait à terre en s'accroupissant, les genoux relevés devant lui et les mains posées devant les jambes. Pour dormir il se faisait un oreiller de sa main qu'il tenait avec les doigts étendus. Quand il mangeait, il ne s'appuyait jamais sur le coude.

Voici comment Mahomet parlait de lui-même: « Dieu a créé tous les hommes, et m'a fait le meilleur des hommes; il a partagé les hommes en nations et m'a placé dans la meilleure des nations; il a partagé chaque nation en tribus et m'a placé dans la meilleure des tribus; il a divisé les tribus en familles et m'a fait naître dans la meilleure des familles; oui, ma famille est meilleure que les vôtres, et mes aïeux sont meilleurs que vos aïeux. Je suis le chef et le modèle des hommes et je n'en tire pas vanité; je suis le plus éloquent des Arabes; c'est moi qui frapperai le premier à la porte du paradis, car c'est moi le premier dont le tombeau s'ouvrira au grand jour. Abraham m'a demandé à Dieu, Jésus m'a annoncé au monde; et ma mère, quand elle m'a enfanté, a vu une grande lumière de l'orient à l'occident. »

Tel est l'homme dont l'enthousiasme fanatique entreprit de changer l'Asie et l'univers, en excitant tous les sentiments violents; il mit le feu aux passions pour accomplir ses vastes desseins. La guerre était, pour les tribus d'Arabie, un jeu, un instinct, un ardent besoin: il fallait des

luttes aux brûlantes énergies du désert : Mahomet leur donna le monde à conquérir. Il n'eût pas été compris en parlant de charité et de miséricorde ; le signe de sa doctrine fut l'épée qu'il appelait la clef du ciel et de l'enfer. Missionnaire barbare, il ne s'emparait point des âmes, mais des corps ; bourreau des consciences, on devait s'incliner devant ses révélations fabuleuses, ou choisir entre la mort et la servitude. Ses disciples ne songeaient jamais aux périls ; il leur avait dit qu'une goutte de sang pour sa cause, qu'il appelait celle de Dieu, une nuit passée sous les armes, valaient mieux que deux mois de jeûne et de prière ; il leur avait annoncé qu'au jour du jugement les blessures qu'ils auraient reçues rayonneraient d'un céleste éclat, exhaleraient des parfums, et que des ailes d'anges remplaceraient les membres perdus dans les batailles. Quand Mahomet mourut empoisonné à Médine, en 632, il avait pu faire un pèlerinage à la Mecque à la tête de cent quatorze mille prosélytes. On s'est trop étonné, selon nous, de la rapidité de l'établissement du mahométisme ; la prédication du dogme de l'unité de Dieu, emprunté aux doctrines judaïques et chrétiennes, arriva au milieu du cahos des croyances d'Arabie comme la lumière dans la nuit ; le ralliement des belliqueuses tribus de l'Hedjaz et de l'Yémen autour d'un même intérêt politique, sous un drapeau à qui l'empire de l'univers était promis, avait tout à coup constitué une force terrible ; et enfin, les royaumes d'Orient affaiblis, divisés, livrés à la corruption et aux langueurs, étaient une proie facile pour des armées s'avançant comme un seul homme, intrépides, sobres, accoutumées à tout braver, embrasées du feu du fanatisme, courant à la victoire ou au paradis, et imposant leur foi à coups d'épée.

Nous n'avons point encore prononcé le nom du Coran que Mahomet feignit de recevoir du ciel, sourate par sourate, durant un espace de vingt-trois ans. Dans ce recueil de préceptes de morale et de religion, écrit avec toute la richesse, tout le charme et l'éclat de la langue arabe, il

n'y a guère de neuf pour un chrétien que les bizarres et souvent ridicules inventions de Mahomet. On rencontre aujourd'hui des penseurs qui se sont pris de passion pour l'islamisme ; ils nous diraient volontiers que le livre sacré des musulmans peut suffire à la gloire et au bonheur du genre humain. Définissons donc en deux mots l'œuvre de Mahomet.

Le Coran, imitation plus ou moins confuse de nos saintes Écritures, offre, dans son caractère général, quelque chose de local, de mesquin, de puéril ; il n'est pas comme l'Évangile qui embrasse les intérêts universels de l'humanité et peut recevoir une application magnifique chez tous les peuples et dans tous les temps. L'unité de Dieu domine dans le Coran, mais le spiritualisme en est absent ; le Coran ne fait rien pour l'homme, il le laisse comme il le prend et ne l'invite point à s'élever à la recherche de la vérité ; il *immobilise* la pensée, qu'on nous passe l'expression, il en fait une esclave à la manière des esclaves d'Orient. L'Évangile, au contraire, nous dit : *Cherchez et vous trouverez ;* il nous invite à étudier, à méditer, à travailler pour rendre les sociétés plus parfaites, rendre l'homme plus digne du Dieu qui l'a créé. Le Coran, quand il cesse de pousser au glaive, ne laisse plus rien à faire ici-bas, et nous montre au delà de la tombe un paradis pour les sens ; il matérialise ainsi l'homme dans le temps et dans l'éternité. L'Évangile fait de la vie un laborieux voyage vers un avenir meilleur ; dans sa compréhension profonde de notre noble nature, tourmentée du besoin d'aimer et du besoin de comprendre, il promet aux amis de Dieu la double réalisation de tous leurs rêves d'amour et de science. Il y a dans l'homme le côté animal et le côté divin : le Coran va au-devant de la bête, l'Évangile au-devant du Dieu !

Voilà pourquoi nous avons toujours regardé l'islamisme comme une grossière et tyrannique loi, s'opposant au développement de l'esprit humain et à la perfection des sociétés. De nos jours, des publicistes, voulant prouver

que le Coran n'empêche point le progrès intellectuel et social, ont cité en témoignage la civilisation arabe et les monuments musulmans encore debout à Cordoue, à Grenade, à Séville.

Établissons d'abord un fait, c'est la supériorité de la race arabe sur la race des osmanlis; l'Arabe est plus vif, plus intelligent que le Turc; il a plus de curiosité, plus de mouvement dans l'esprit, plus d'imagination; il est plus capable d'imiter et d'emprunter.

Ainsi donc, malgré le despotisme du Coran, l'intelligence arabe devait marcher et prendre son élan; c'est ce qu'elle a fait. Elle a paru avec éclat dans la carrière des sciences et de la littérature; elle a cultivé la médecine, les mathématiques, l'astronomie, la poésie et les arts; d'un seul bond elle a atteint un certain progrès, une splendeur véritable, et puis tout à coup elle s'est arrêtée.

La civilisation arabe a rapidement pris place parmi les civilisations historiques pour retomber ensuite dans la barbarie primitive du désert. Le génie oriental, dans les siècles de l'islamisme, a passé comme un brillant météore qui est suivi de ténèbres profondes. Une telle destinée serait un mystère si le Coran n'était pas là pour nous l'expliquer. Le Coran isole les nations musulmanes au milieu de la grande famille humaine, il ne leur permet aucun échange dans l'ordre intellectuel et moral, et leur interdit tout ce qu'il n'a pas lui-même établi ou prévu. Il y a dans la science et les arts beaucoup de choses auxquelles il faut renoncer, sous peine de transgresser la loi de Mahomet. Le livre du prophète arabe met la violence à la place de la liberté de l'esprit; il fait de la civilisation musulmane une sorte de cage étroite où le génie expire faute d'air et d'horizon.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les sectateurs de la religion nouvelle s'étaient élancés vers les riches contrées de la Syrie. La bataille de l'Yermouk avait brisé les forces impériales dans ce pays. En 636, Abou-Obeidah, Amrou et Serdjyl, généraux du calife Omar, qui avait succédé à Abou-Beker, beau-père de Mahomet, se présentèrent devant Jérusalem (El-Kouds, la Sainteté), dont la possession tendait beaucoup la piété belliqueuse des moslems. Ils invitèrent les habitants à reconnaître qu'il n'y avait qu'un Dieu et que Mahomet était son prophète; à cette condition, ils ne verseraient point le sang et respecteraient leurs enfants et leurs biens : « En cas de refus, leur disaient-ils, payez le tribut et soumettez-vous aussitôt; sinon nous lâcherons contre vous des soldats qui aiment mieux la mort que vous n'aimez la vie et la chair de porc, et nous ne partirons d'ici qu'après avoir fait périr ceux qui vous défendent, et rendu vos enfants esclaves. » L'espoir d'être secourus par Héraclius soutint le courage des habitants de la ville sainte; leur résistance dura quatre mois. Sophronius, successeur du patriarche Modeste, fut l'âme de cette héroïque résis-

tance. Lorsque le désespoir eut amené les assiégés à la pensée d'une capitulation, Sophronius déclara que la ville ne serait livrée qu'au calife; le caractère d'Omar était doux et compatissant; sa présence pouvait épargner des désastres à Jérusalem. La condition de Sophronius fut le sujet d'une conférence dans la mosquée de Médine. Le calife se rendit à Jérusalem dans le plus humble appareil; il était monté sur un chameau rouge, chargé de deux sacs de provisions, d'un sac de cuir pour contenir l'eau à boire et d'un grand plat de bois. « Allah! achbar! s'écria-t-il à l'aspect de Jérusalem, que Dieu nous donne une conquête facile! » Il s'assit par terre sous une tente de cuir qu'il avait apportée.

Le traité de capitulation respecta la vie des habitants, mais non point leur liberté. Il fut défendu aux chrétiens de porter des armes, de mettre des selles sur leurs chevaux, de placer des croix sur leurs églises, de carillonner, de prendre des serviteurs ayant appartenu aux musulmans, et d'employer la langue arabe; cette dernière interdiction ne subsista pas longtemps, car toutes les communions chrétiennes d'Orient finirent par traduire en arabe leurs livres saints. On imposa aux vaincus un costume de teinte brune et une ceinture de cuir. Ainsi périssait l'œuvre de Constantin; l'oppression musulmane remplaçait la protection impériale. La servitude commençait pour Jérusalem et les chrétiens d'Orient; cette servitude a duré jusqu'à présent, si on excepte les quatre-vingt-dix ans de domination latine, fondée par les armes des croisés. Les auteurs ecclésiastiques disent que la violente atteinte portée à la liberté des chrétiens de la ville sainte ne s'accomplit qu'après la mort d'Omar. Quelques historiens assurent que le calife ne voulut point faire sa prière dans l'église du Saint-Sépulcre, de peur que les croyants, pour honorer ce souvenir, ne changeassent la basilique en mosquée. Il se contenta de faire déblayer l'emplacement du temple de Salomon, et d'y marquer l'espace où devait s'élever une mosquée que le voyageur

retrouve encore (1), et qui fit mourir de douleur le patriarche Sophronius.

Les traditions arabes qui nous ont laissé le portrait du fondateur de l'islamisme, nous peignent aussi les quatre grands continuateurs de Mahomet. Elles nous apprennent qu'Omar était vigoureux et d'une haute taille, qu'il avait le teint bronzé, les yeux louches, rouges et ardents, le devant et les côtés de la tête chauves; la barbe et les moustaches légères; une touffe de cheveux lui avançait sur les tempes; il allait souvent dans les rues et sur les places publiques, revêtu d'un manteau qui avait plusieurs morceaux recousus sur le dos; il portait alors un bâton ou un fouet pour châtier ceux qu'il trouvait en faute. Les musulmans ont vanté l'immensité des connaissances d'Omar; ils disent qu'il possédait à lui seul les neuf dixièmes de la science humaine.

Dans les premières années du VIIIe siècle (705), la relation du pèlerinage d'Arculphe, évêque des Gaules, relation rédigée par Adamnanus, abbé du monastère d'Hii, en Écosse (2), nous parle de l'état de Jérusalem et des lieux saints. La ville sacrée avait quatre-vingt-quatre tours et six portes; il s'y tenait tous les ans, au 15 septembre, une foire où accouraient les populations des contrées voisines, et qui laissaient de vastes ordures accumulées par les chameaux, les chevaux et les bœufs; une grande pluie, au dire des pèlerins, ne manquait jamais de balayer ces amas d'immondices, et les eaux s'écoulaient dans les vallées de Josaphat et tombaient dans le torrent de Cédron. Saint Arculphe ne vit qu'une construction grossière et vile dans la mosquée d'Omar, assez étendue pour contenir trois mille hommes. L'église du Saint-Sépulcre, qui n'était déjà plus la même qu'au temps de Constantin, avait une forme ronde, un grand dôme, huit portes, trois autels, l'un au midi, l'autre au nord, le troisième à l'occident; douze grandes colonnes la soutenaient.

(1) Correspondance d'Orient, tome V.
(2) Acta Bened., pars secunda.

Au milieu de la rotonde s'élevait le saint tombeau; c'était un monument où six hommes pouvaient prier debout; il s'en fallait d'un pied et demi pour que l'homme de la plus haute taille touchât le plafond du sanctuaire sépulcral. L'entrée du divin tombeau faisait face à l'orient; un beau marbre le recouvrait à l'extérieur; à son sommet brillait une grande croix d'or. La sépulture, taillée dans le roc où le Sauveur avait passé trois jours, se trouvait au côté septentrional du monument; elle avait sept pieds de longueur; on avait voulu y reconnaître une double tombe; Arculphe, après l'avoir attentivement considérée, ne put y voir qu'un seul lit funèbre dont il prit la mesure de la tête aux pieds. Douze lampes veillaient nuit et jour dans le monument; quatre étaient suspendues dans le réduit du divin sépulcre; ce réduit avait trois fois la longueur du lit. Nous avons reproduit ces précieux détails, donnés par ces pèlerins du VIIIe siècle, parce qu'ils sont conformes à la disposition actuelle du saint monument après mille ans de révolutions et de guerres. Les grandes traditions des lieux saints sont une merveille de fidélité historique!

Une croix d'argent sur la roche du Calvaire, occupait la même place où l'instrument de la rédemption avait été planté. Arculphe vit la lance, le suaire, l'éponge de la Passion, et la coupe qui servit à la scène; cette coupe était en argent, avait deux anses, et *sa mesure était celle d'un setier de France.* Sur la cime du mont des Olives, une église sans toit enfermait l'espace où le pied du Sauveur s'était posé pour la dernière fois avant de remonter au ciel; l'église avait huit fenêtres vitrées, laissant voir chacune une lampe allumée; et quand la nuit arrivait, ces huit lampes inondaient de lumière le mont sacré. Il y avait, comme à l'époque de saint Antonin, une grande croix à l'endroit du Jourdain où Jésus reçut le baptême; de plus, un pont de pierre était jeté sur les deux rives; un sanctuaire marquait le lieu où se trouvaient les vêtements du Christ pendant que Jean le baptisait. Un monastère et une église de saint Jean s'élevaient dans le voisinage. Nous

avons soigneusement recueilli tous ces détails de l'antiquité de la terre sainte, détails peu connus.

Les relations des pèlerins sont pour nous les histoires de cette époque. Celle de Willibald ou Guillebaut, évêque saxon, fut rédigée par une religieuse de sa famille, *faible femme, qui, privée de sagesse et n'étant pas douée du génie des grands hommes, mais d'une volonté soudaine, voulut cueillir quelques fleurs et quelques fruits dans un champ fécond* (1).

Willibald, suivi de douze compagnons, quitta les régions septentrionales en 736. Le récit de son pieux voyage ne nous apprend rien d'important. Une corde, destinée à aider les fidèles qui renouvelaient leur baptême dans le Jourdain, avait remplacé le pont dont nous parle Arculphe. Quinze lampes, au lieu de douze, veillaient dans le divin tombeau. L'évêque saxon emporta dans son pays une calebasse pleine de baume. On peut conclure des narrations des pèlerinages d'Arculphe et de Willibald, que la domination musulmane n'était pas trop dure pour les lieux saints.

Les Omniades, califes de Syrie, n'étaient plus. La famille d'Abbas, oncle de Mahomet, avait saisi l'empire. Haroun al Rechyd (le Juste), le grand calife de la dynastie abasside, brillante renommée, dont les contes arabes se sont emparés, comme si l'histoire orientale eût été trop étroite pour la contenir; Haroun, guerrier et poëte, fut tolérant et doux envers les chrétiens. Le maître magnifique de l'Asie se tourna vers le puissant génie qui tenait l'Europe dans sa main. Il voulait gagner l'amitié de Charlemagne pour aller au-devant des pensées chrétiennes que Constantinople aurait pu appeler à son secours, et qui commençaient à s'émouvoir au seul nom de Jérusalem esclave des musulmans. Avant l'ambassade du calife (807), des députés du patriarche de la ville sainte étaient venus implorer l'assistance de l'empereur des Francs; il avait répandu sur les saints lieux de pieuses largesses de la

(1) Acta Bened., pars secunda.

même main qui tirait l'Occident de l'anarchie et de la nuit. Les clefs du saint sépulcre, présentées au grand empereur au nom du calife de Bagdad, proclamaient le droit de la chrétienté sur la ville des prophètes et du Sauveur. La France, dans la personne de Charlemagne, prenait ainsi possession de Jérusalem, où plus tard devaient l'appeler sa foi et son génie.

Quarante-six ans après la mort de l'empereur d'Occident, un Français, le moine Bernard, retrouvait la bibliothèque et l'hospice des pèlerins, fondés dans la ville sainte par ce grand homme; cette bibliothèque et un hospice touchaient à l'église de Sainte-Marie. Lorsqu'un chrétien arrivait d'Europe, on venait le recevoir avec la croix à la porte du couvent, et puis on le conduisait dans une chambre. La nourriture était frugale et les repas peu fréquents. L'hôtellerie, composée de douze pièces, avait des champs, des vignes, un jardin, dans la vallée de Siloé. Près de là blanchissaient les tombes sous lesquelles reposaient les pieux étrangers morts à Jérusalem. Un marché se tenait devant la demeure des pèlerins; le droit de s'établir dans ce marché coûtait par an deux écus d'or, qu'on payait au monastère latin. Les commerçants des côtes d'Italie et surtout les Amalfitains y trafiquaient. Le moine Bernard vit le saint tombeau orné de neuf colonnes dont Arculphe n'avait point parlé. A l'époque de son passage, déjà se pratiquait la cérémonie du feu sacré le samedi saint. Bernard rencontra à Nazareth un solitaire bourguignon nommé Pierre; il ne nous dit point comment ce Bourguignon fut amené à embrasser la vie d'anachorète dans le pays où le Fils de Marie avait passé sa jeunesse. Le seigneur Frotmond de Bretagne et ses frères, coupables du meurtre d'un oncle et d'un jeune frère, s'en allaient à la même époque expier leur crime sur le chemin de Jérusalem (1), car on imposait alors le pèlerinage comme une pénitence; deux voyages en terre sainte, accompagnés de mille et mille tortures

(1) Acta Bened., pars secunda.

peuvent à peine suffire pour réconcilier avec le ciel les meurtriers bretons. Les fatigues et les périls du saint voyage furent aussi imposés à Censius, préfet de Rome, coupable d'avoir chargé de fers le successeur de Pierre. On allait à Jérusalem pour échapper aux tribulations de la vie. Hélène, noble dame de Suède, faussement accusée d'avoir fait mourir son gendre, n'est point effrayée de la vaste étendue des terres et des mers, et porte au Calvaire ses chagrins et ses immortelles espérances. Revenue dans sa patrie, elle expia par la mort le religieux courage d'avoir bâti un sanctuaire chrétien sur les débris d'un temple consacré aux croyances païennes du Nord (1).

Une lettre d'un important intérêt historique traverse comme un rayon l'épaisse obscurité de ces temps. En 881, Hélie, patriarche de Jérusalem, expose la situation de l'Église de Jérusalem à Charles le Jeune, *à tous les princes très-magnifiques, très-pieux et très-glorieux de l'illustre race du grand empereur Charles, aux rois de tous les pays des Gaules, aux comtes, aux très-saints archevêques, métropolitains, évêques, abbés, prêtres, diacres, sous-diacres et ministres de la sainte Église, aux saintes sœurs, à tous les adorateurs de Jésus-Christ, aux femmes illustres, aux princes, aux ducs, à tous les catholiques et orthodoxes de tout l'univers chrétien* (2). Cette lettre, portée en Occident par deux moines, nous fait entendre la voix de Jérusalem chrétienne et pauvre, implorant la pitié de l'Europe, rappelant les devoirs de la fraternité religieuse, et commençant ces plaintes solennelles qui doivent un jour armer des millions d'hommes pour sa délivrance. Le gouverneur de la ville sainte s'était fait chrétien; les fidèles avaient obtenu la restitution des sanctuaires enlevés et le droit de rebâtir les sanctuaires détruits. N'ayant pas d'argent, ils avaient emprunté aux musulmans en leur livrant en gage leurs oliviers, leurs vignes et leurs vases sacrés; n'ayant pu encore retirer

(1) Bollandistes, tome VII.

(2) Bibliothèque des croisades, de M. Michaud, part. I, pag. 443 et 444.

ces garanties, ils en étaient arrivés à manquer d'huile pour les lampes des autels, à voir les pauvres et les moines menacés de mourir de faim. Les supplications du patriarche ne furent sans doute point vaines; Hélie avertissait qu'on pouvait remettre en toute sûreté les offrandes à ses deux messagers : « On peut, disait le patriarche, confier « sans crainte tout ce qu'on voudra à ceux à qui le Sau- « veur n'a pas craint de confier ses sacrements et son « tombeau.

CHAPITRE XXIX.

Pèlerinages et situation de la terre sainte dans le x[e] et le xi[e] siècles, jusqu'à Pierre l'Ermite.

La religion répandait sur les mœurs une touchante poésie dans ces vieux temps, où le désir d'aller prier à Jérusalem saisissait tout à coup un homme qui, souvent, n'était jamais sorti de son lieu natal; il recevait de son pasteur, à la messe paroissiale, le bourdon, la pannetière et la bénédiction; une lettre de son évêque ou de son prince le recommandait à toutes les autorités religieuses, à tous les fidèles qu'il pouvait rencontrer sur son chemin; ses proches et ses amis l'accompagnaient à une certaine distance, l'embrassaient en pleurant, lui redisaient leurs pieux souhaits de bon voyage, et demandaient à Dieu de faire marcher devant lui ses anges; puis on se séparait, et les amis continuaient à suivre des yeux le pèlerin jusqu'à ce que l'espace ou la montagne l'eussent dérobé à leurs tristes regards. L'évêque et le prêtre, le chapelain, l'abbé et le prieur lui accordaient en route une fraternelle hospitalité. Le pèlerin était affranchi des péages, et tout homme portant les armes n'aurait pas pu sans félonie refuser secours au pauvre pèlerin menacé. Lorsqu'il s'embarquait

pour se rendre aux côtes de Syrie, on réduisait à peu de chose le prix de son passage; les navires de Marseille le portaient gratuitement en terre sainte. Après avoir visité Jérusalem et tous les lieux révérés, le pèlerin s'embarquait souvent sur un navire de Gênes, de Pise ou d'Amalphi, se dirigeait vers Rome, et regagnait par les Alpes la ville ou le hameau d'où il était parti. Plus d'une fois, on allait à sa rencontre en procession, on le conduisait à l'église au bruit des chants sacrés; la palme cueillie dans la vallée de Jéricho était déposée sur l'autel de la paroisse. Quelle fête que ce retour! Avec quel respect on s'approchait de celui qui avait touché de sa main le saint tombeau et le Calvaire, qui était entré dans l'étable de Bethléem et s'était baigné dans les saintes eaux du Jourdain! Que de questions on lui adressait! Avec quelle curiosité pieuse on lui redemandait les mêmes détails sur des lieux si chers à leur foi! En le voyant, en l'écoutant, en le touchant, les fidèles croyaient respirer l'air de la Judée, entendre les bruits bibliques du mont Sion et du mont des Olives, et embrasser le sol foulé par Jésus-Christ!

Il y avait tout un avenir nouveau dans ces voyages d'hommes simples franchissant une distance de mille lieues; ces déplacements inspirés par la foi, et dont on ne pouvait comprendre alors que le sens apparent, cachaient des révolutions profondes qui devaient se développer dans les âges suivants et se poursuivre dans les temps futurs; ces premiers hommes allant à Jérusalem avec le bourdon et la pannetière nous représentent les premiers mouvements de l'Europe vers l'Asie, l'instinct naissant des populations du Nord vers les riches contrées du soleil, le commencement de cet élan providentiel destiné à rapprocher les nations et à pousser lentement l'humanité tout entière dans les voies d'une civilisation uniforme sous la bannière de l'Évangile.

Rien de plus curieux que la manière dont les sages de l'époque expliquaient les nombreux pèlerinages en Orient: c'était, disaient-ils, pour aller au-devant de l'Antechrist

que les nations s'ouvraient un passage vers ces régions lointaines. Un chroniqueur contemporain (1), en rapportant cette explication, ne prétend pas cependant, ajoute-t-il, que les fidèles ne doivent recevoir du souverain Juge la récompense de ce pieux pèlerinage. L'approche de l'an mille, où Satan devait être déchaîné, d'après une interprétation des Écritures, avait rempli de terreur les contemporains. On croyait à une fin prochaine des temps; les phénomènes et les calamités ne manquaient pas pour appuyer l'annonce prophétique du dernier jour. La terre avait perdu tout son charme pour des imaginations préoccupées du suprême jugement; on convertissait toutes ses richesses en bonnes œuvres; mais aucune voie de salut ne paraissait plus sûre que le chemin de Jérusalem. Quel spectacle que celui de ces populations s'arrachant à leurs habitudes, à leur patrie, à leurs intérêts pour s'en aller attendre en Palestine le dernier avénement du Fils de l'homme! Ne croirait-on pas que les trompettes du ciel ont sonné, et que ces troupes de pèlerins sont de pâles phalanges de la tombe accourant au tribunal divin? La conversion du roi de Hongrie, qui prit le nom d'Étienne, facilita cette ardeur des pèlerinages dans les dernières années du xe siècle; Étienne offrait une route par ses États avec protection et sécurité.

La situation de Jérusalem était de nature aussi à émouvoir la piété de l'Europe; les victoires de Nicéphore Phocas en Syrie, à la suite de la chute des Abassides, n'avaient amené aux saints lieux que des misères nouvelles; le patriarche de la ville sainte avait été brûlé vif parce qu'on l'accusait d'avoir favorisé de ses vœux les armes des Grecs. La mort de Zimiscès était venue interrompre d'utiles triomphes contre l'islamisme; Jérusalem ne trouvait pas trop lourd le joug des Fatimites, lorsque le troisième calife de cette dynastie, Hakem (Biamz-Allah), le despote extravagant, persécuta les adorateurs de Jésus-Christ.

(1) Glaber, liv. IV.

En 986, un pèlerin illustre, Gerbert, archevêque de Ravennes, faisait parler, dans une lettre éloquente, l'Église de Jérusalem : elle s'adressait à l'*Église universelle, commandant aux sceptres des rois* (1) et sollicitait des secours pour les saints lieux ravagés. « Toute renversée que je sois « maintenant, disait Jérusalem, l'univers me doit beau« coup; j'ai possédé les oracles des prophètes et des pa« triarches; les apôtres, ces lumières du monde, sont « sortis de mon sein. L'univers retrouve ici la foi du « Christ; son Rédempteur est venu de moi; quoique sa « divinité soit partout, cependant, par son humanité, il « est né, a souffert, a été enseveli dans ces lieux, et c'est « d'ici qu'il s'est élevé au ciel. Parce que le prophète a « dit : *Son sépulcre sera glorieux*, le démon a tenté de lui « ravir sa gloire en faisant ravager les lieux saints par les « infidèles. Soldats du Christ, faites des efforts, levez « l'étendard, combattez, etc. » C'est un appel aux armes au nom du Christ. Gerbert, qui fut ensuite pape sous le nom de Sylvestre II, est donc le premier prédicateur des croisades. Les Génois, les Pisans, le roi d'Arles, Boson, entendirent sa voix, ils menacèrent les rivages de la Palestine; mais la pensée des croisades n'était point arrivée à sa maturité.

Hakem, ce farouche insensé, qui s'était fait proclamer Dieu et dont les Druses du Liban invoquent encore la mémoire comme celle d'un grand prophète, ordonna la destruction de la basilique du Saint-Sépulcre, en 1009 ou 1010. A défaut de respect religieux, une considération humaine aurait pu l'arrêter : le patriarche de la ville sainte était un frère de sa mère Marie. Le calife Aziz, en épousant Marie, avait placé ses deux frères, l'un sur le siége de Jérusalem, l'autre sur le siége d'Alexandrie. Il paraîtrait, d'après les vieilles chroniques, que la démolition de l'église de la Résurrection fut inspirée au calife d'Égypte par les Sarrasins d'Espagne, et surtout par les Juifs de France,

(1) Bibliothèque des Croisades, part. II, pag. 468.

qui l'informèrent de l'état des opinions en Europe et des projets chrétiens. On lui conseilla d'effacer jusqu'à la dernière trace du saint tombeau, pour que le désir de le délivrer ne précipitât point l'Europe contre l'Asie musulmane. « Si vous ne détruisez pas le saint sépulcre, lui « écrivit-on, votre propre royaume sera bientôt dé« truit. »

Deux chroniqueurs contemporains, le moine Glaber et le moine Adhémar de Chabannes, parlent de cette intervention des Juifs : « Ils accusèrent les chrétiens, « dit Adhémar, d'avoir une armée toute prête à marcher « contre les Sarrasins d'Orient (1). » Glaber nous apprend (2) que le démon n'ayant pu voir sans envie la prodigieuse foule des pèlerins de Jérusalem, *résolut d'employer encore les Juifs, sa nation favorite, à souffler le poison de sa méchanceté sur les serviteurs de la vraie religion.* Les Juifs d'Orléans gagnèrent à prix d'argent un vagabond nommé Robert, clerc fugitif de l'église de Sainte-Marie, à Moutiers, et qui se travestissait sous un faux costume; ils l'envoyèrent au calife du Caire avec un message écrit en caractères hébraïques et qu'on eut soin de cacher, à l'aide de petites pointes de fer, dans un bâton de pèlerin. A la lecture du message que Glaber appelle *un chef-d'œuvre de perfidie et de scélératesse,* Hakem, furieux, expédia à Jérusalem des soldats chargés de renverser la basilique. Les exécuteurs des ordres du calife essayèrent en vain de détruire le divin sépulcre placé dans la rotonde de la basilique. Adhémar nous dit que les musulmans ne purent parvenir à brûler les pierres de l'église, et qu'elles résistèrent à l'action du feu comme le diamant. Le bruit de l'accusation portée contre les Juifs ne tarda pas à les livrer aux horreurs d'une persécution universelle; beaucoup d'entre eux échappèrent aux supplices par le baptême; revenu à Orléans, Robert fut battu de verges, avoua son crime, ce qui ne l'empêcha pas d'être brûlé.

(1) Bibliothèque des Croisades, part. I, pag. 205.
(2) Chronique de Glaber, livre III.

Lorsqu'en 1021, le poignard d'un musulman du Saïd eut débarrassé l'Orient de Hakem, le Caligula des Orientaux, on travailla à relever la basilique de Jérusalem. La veuve du calife Aziz s'intéressait à sa reconstruction. L'empereur de Constantinople, Romain Argyre, entretenait des rapports d'amitié avec Daher, fils et successeur de Hakem. Les ressources ayant manqué à l'œuvre de reconstruction, un religieux d'une noble famille de Constantinople, Jean Carianite, qui vivait pauvre à Jérusalem, fut chargé d'accompagner une députation de la ville sainte vers Constantin Monomaque (1); l'empereur accorda les fonds que les députés lui demandaient; en 1048, la basilique de la Résurrection reparut dans sa magnificence. Combien de fois la flamme ou le fer l'avait renversée depuis sa fondation impériale! Sa destinée s'était mêlée étroitement à celle des fidèles de la terre sainte. Quand les maîtres musulmans, se jouant de la fortune des chrétiens, voulaient leur arracher jusqu'à leurs dernières ressources, ils les menaçaient d'abattre l'église du Saint-Sépulcre. Elle était entre leurs mains comme un moyen de gouvernement, et son renversement était toujours l'expression de la dernière misère de Jérusalem. L'Europe avait considéré comme une grande calamité la démolition de la sainte basilique; des tremblements de terre, le Bosphore glacé, l'incendie de beaucoup d'églises d'Occident, une pluie de pierres sérieusement racontée par le moine Glaber, avaient annoncé d'une sorte d'ébranlement et de deuil universel. A la nouvelle de la reconstruction du temple, l'Occident se montra joyeux, et, comme pour obéir au signal de cette résurrection matérielle partie de Jérusalem, de tous côtés on se mit à bâtir ou à réparer des églises. « On eût dit (ce sont les expressions du chro-
« niqueur Glaber), que le monde entier avait secoué les
« haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche
« des temples du Seigneur. » Des reliques de bienheureux

(1) Guillaume de Tyr, livre I.

furent alors trouvées; les saints eux-mêmes, dit le chroniqueur déjà cité, étaient venus réclamer les honneurs d'une résurrection sur la terre. Ainsi l'Europe s'associait à toutes les joies comme à toutes les douleurs de Jérusalem; on sent venir l'heure où les épées de l'Occident ne connaîtront rien de plus beau à défendre que les intérêts de la terre sainte.

Le XI[e] siècle eut un nombre infini de pèlerins. « On n'aurait jamais cru, dit Glaber (1), que le saint sépulcre du Sauveur pût attirer une affluence si prodigieuse. Ce fut d'abord la basse classe du peuple, puis la classe moyenne, puis les rois les plus puissants, les comtes, les marquis, les prélats; enfin, ce qui ne s'était jamais vu, beaucoup de femmes nobles ou pauvres entreprirent ce pèlerinage. »

Parmi ces pieux voyageurs, il en est dont l'histoire a retenu les noms. Saint Macaire, évêque d'Antioche, saisi d'un ardent amour pour la conquête des âmes, quitte les bords de l'Oronte, entreprend l'œuvre difficile de la conversion des Juifs et des Sarrasins, donne à sa foi une énergie nouvelle en adorant sur le Calvaire les traces de la Passion, puis vient prêcher en Germanie et mourir à Gand, dans le monastère de Bavon. Foulques d'Anjou, surnommé le Noir (1020), appelé tour à tour *grand édificateur*, parce qu'il bâtit beaucoup d'églises, et *palmier*, parce qu'il rapporta trois fois de la terre sainte la palme du pèlerinage, expia ses meurtres à Jérusalem; il parcourut la ville sainte la corde au cou, battu de verges par ses serviteurs, et nous ne répéterons point le moyen naïf dont il se servit pour tromper la vigilance des gardiens musulmans qui ne voulaient lui permettre d'adorer le divin tombeau qu'après l'avoir souillé. Foulques éleva près du château de Loches une église sur le plan de celle de la Résurrection.

Lethbald, du territoire d'Autun, fut un des premiers pèlerins après l'horrible famine décrite par Glaber, famine

(1) Livre IV, chap. 6.

inouïe, où l'on recourut aux meurtres pour s'approvisionner de chair humaine. Lethbald, debout sur le sommet du mont des Olives, étendait ses mains vers le ciel, comme pour s'élancer vers les demeures éternelles, et demandait à Dieu, en cas d'une mort prochaine, la grâce de mourir dans les lieux saints. Le vœu du pèlerin bourguignon fut rempli. « Certes, dit le chroniqueur Glaber, celui-là n'avait pas fait le voyage de Jérusalem par vanité comme tant d'autres, qui ne l'entreprenaient que pour s'en faire honneur à leur retour (1). » Glaber avait recueilli, dans le monastère de Bèze, de la bouche même des compagnons de Lethbald les détails qu'il donne sur cette mort merveilleuse.

A la même époque, Odolric, évêque d'Orléans, fut témoin du miracle du feu sacré, le jour du samedi saint. Pendant que la foule des fidèles, réunie dans la basilique de la Résurrection, attendait le miracle, un plaisant Sarrasin se mit à crier : *Agios*, *Kyrie éléison*. C'était le chant des chrétiens au moment où le feu paraissait. Le Sarrasin, que Glaber appelle un *impudent bouffon*, riait aux éclats; il s'échappa avec un cierge qu'il avait arraché des mains d'un chrétien. Celui-ci le poursuivit et reprit son cierge. Si nous en croyons le chroniqueur, le Sarrasin expira bientôt dans des tortures inouïes. Le feu sortit, comme de coutume, d'une des sept lampes suspendues dans le saint tombeau et courut allumer toutes les autres. L'évêque Odolric acheta de Jordanus, patriarche de Jérusalem, au prix d'une livre d'or, la lampe sur laquelle était descendue la céleste flamme; il l'apporta à son église d'Orléans, avec l'huile qu'elle contenait, et qui, selon Glaber (2), guérit beaucoup de malades.

Bononius, abbé du monastère de Lucques, voulait oublier des malheurs domestiques. Après avoir prêché la foi en Égypte et avoir vécu de la vie des solitaires dans les

(1) Livre IV, chap. 6.
(1) *Ibid.*

environs du Caire, il va à Jérusalem et s'établit sur le mont Sion. En 1026, en mourant à Lucques à la tête de son monastère, le souvenir des services que Bononius avait rendus aux chrétiens d'Orient lui donnait de la confiance pour paraître devant Dieu.

Plaisance était un lieu de passage pour les pèlerins. Un jeune homme de cette ville, Raymond, regardait avec envie les étrangers s'en allant visiter au loin les vestiges sacrés de la rédemption, et une douce mélancolie l'avait saisi. A la fin, il avoue à sa mère, qui était veuve, son secret désir. Sa mère approuve son dessein et part avec lui. L'évêque de Plaisance les bénit, et, chose curieuse, attache sur leur poitrine une *croix rouge;* il leur recommande de se ressouvenir de leur patrie. Lorsqu'ils eurent satisfait leur dévotion dans les lieux saints, Raymond et sa mère s'embarquèrent pour revenir à Plaisance; Raymond étant tombé malade, l'équipage voulait le jeter à la mer, par suite de l'idée superstitieuse qu'un malade à bord d'un navire amène inévitablement un naufrage. La santé de Raymond revint, mais sa mère mourut en route. Il arriva seul à Plaisance, où la population et le clergé le reçurent en procession. Conduit à l'église métropolitaine, Raymond déposa sa palme sur le maître-autel.

En 1043 ou 1044, Richard, abbé de Saint-Victor, prend le chemin de Jérusalem à la tête de sept cents pèlerins (1). Richard II, duc de Normandie, se chargea des dépenses du voyage. D'après le chroniqueur Glaber, ce duc Richard fournissait aux besoins de tous ceux qui voulaient se rendre en Palestine: il envoya une fois cent livres d'or pour le sépulcre du Sauveur (2).

La trouve des pèlerins normands fit son entrée à Jérusalem en chantant l'antienne du jour des Rameaux: *Ingrediente Domino in sanctam civitatem*. L'abbé de Saint-Victor reçut d'un Sarrasin un coup de pierre à l'épaule au

(1) Bolland., vol. II.
(2) Chronique de Glaber, livre I.

moment où il se baignait dans le Jourdain. Il officia sur le mont Sion en présence du patriarche et du clergé de Jérusalem, lava les pieds aux pauvres et leur distribua de la nourriture et des vêtements.

Une troupe encore plus nombreuse que celle de l'abbé de Saint-Victor se mit en route en 1054 sous la conduite de Lietbert, évêque de Cambray: trois mille pèlerins s'étaient rangés autour de lui comme autour d'un chef militaire, et leur bonne contenance les fit appeler l'*armée du Seigneur*. Arrivés à Laodicée, en Syrie, ils apprirent que le calife du Caire avait fermé aux chrétiens l'entrée du saint tombeau et furent contraints de s'en revenir dans leur pays sans avoir vu Jérusalem. Dix ans plus tard, sept mille pèlerins marchaient encore sous le commandement de Sigefroid, archevêque de Mayence, de Guillaume, évêque d'Utrecht, de Gunther, évêque de Ramberg, d'Othon, évêque de Ratisbonne. Des guerriers normands faisaient partie de la pieuse phalange. A une lieue de Ramla, cette troupe chrétienne se défendit vaillamment contre douze mille Arabes, tentés par l'éclat des costumes des prélats et des chevaliers. Elle entra à Jérusalem au bruit des timbales, à la lueur des flambeaux. La ville sainte recevait ces pèlerins comme les précurseurs des grandes armées qui devaient la délivrer. On a dit que les pieux étrangers donnèrent au patriarche Sophronime des sommes pour relever la basilique du Saint-Sépulcre, couchée dans les ruines. Or la basilique avait déjà reparu dans sa gloire depuis dix-huit ans. Il est possible que les pèlerins aient laissé des souvenirs de leur charité et de leur foi dans l'église du Saint-Sépulcre, mais leurs offrandes ne pouvaient avoir pour but la reconstruction du monument. Il y avait parmi eux des commerçants; on attendit qu'ils eussent vendu toutes leurs marchandises pour reprendre le chemin de la patrie. Une flotte génoise ramena en Europe les pèlerins allemands; les fatigues ou les périls leur avaient ravi trois mille de leurs compagnons (1).

(1) Baronius, Annal. 1064.

Nous ne dirons rien des pèlerinages de Frédéric, comte de Verdun, de Robert le Frison, comte de Flandre, de Béranger II, comte de Barcelonne, qui n'offrent aucun caractère particulier.

Avant de poursuivre ce récit, il est bon de montrer en peu de mots quel était alors l'état de l'Orient.

Une domination nouvelle s'était précipitée sur le monde; les Turcs, dont l'origine historique échappe aux investigations, sortis de l'Altaï (Altountagh), et répandus d'abord dans les fécondes contrées de la haute Asie, aujourd'hui le Turkestan, avaient eu, pour premier chef organisateur, Oghouz-Kan, père des six souverains, appelés par la tradition : *Kans du Jour, de la Lune, de l'Étoile, de la Montagne, de la Mer*. Trois cent cinquante ans après la mort de Mahomet, Salour, descendant du kan de la Montagne, avait embrassé la doctrine du Coran à la tête de deux mille familles et avait donné à son peuple le nom de *Turcoman* (1), pour le distinguer des Turcs encore païens. L'Arménie occidentale et les rives orientales de la mer Caspienne reçurent les Turcomans dans leurs migrations, divisés en *occidentaux* et en *orientaux*. Les Seldjoucides, issus des fils d'Oghouz, kan de la mer, vivaient dans le voisinage de Boukhara, à la fin du xe siècle, et furent conduits ensuite, par le puissant Mahmoud, au delà de l'Oxus, dans le Khorassan. Ce Mahmoud est le premier qui ait échangé le titre de roi contre celui de sultan. Les Seldjoucides enlevèrent l'autorité à la famille du prince qui les avait imprudemment appelés et s'établirent dans toute l'étendue du pays compris entre la mer Caspienne et la Méditerranée; ils s'étaient partagés en cinq dynasties : celle de Fars, de Kerman, d'Alep, de Damas et de Roum (Asie Mineure). La porte des conquêtes se trouva tout à fait ouverte aux Seldjoucides, lorsque Toghrul-Bey, petit-fils de Seldjouk, vengeur du calife de Bagdad, Kaïmbiem-

(1) D'après Neschri, le mot turcoman est une contraction de *turc* et *imam* (foi). Histoire de l'empire ottoman, par Hammer, tome I.

rillah, qui avait imploré l'appui de son épée, eut reçu, en récompense, dans une cérémonie solennelle, le titre d'*Emiroloumera, prince des princes du chef suprême du vaste empire des califes* (1). La Cappadoce, l'Arménie, la Géorgie et la Phrygie, furent rapidement conquises par Alp-Arslan (lion vigoureux), successeur de Toghrul; il mit son pied sur la tête de Romanus Diogène, cet empereur de Byzance qui avait tenté d'arrêter sa course. Le Lion Vigoureux tomba sous le poignard; l'épitaphe de son tombeau à Mereu, dans le Khorassan, dit encore au voyageur: « O vous, qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevé jus« qu'au ciel, regardez! le voici maintenant en poussière! » Sous le règne de Malek-Schah, son fils et son successeur, la Syrie, depuis Antioche jusqu'à Gaza, passa au pouvoir des Turcs, et le drapeau des Seldjoucides flotta aux murs de Jérusalem, à la place du drapeau des califes du Caire. Les chrétiens et les Égyptiens de la ville sainte furent enveloppés dans une calamité commune.

Telle était la puissance des Turcs, trente ans avant l'ardente explosion des croisades; le monde oriental leur appartenait; ils menaçaient les débris de l'empire arabe de Mahomet, réduit à l'Égypte, à l'Afrique, à une partie de l'Espagne; ils menaçaient Constantinople d'où parfois sortaient des empereurs avec le ferme dessein d'arrêter les invasions venues de la Tartarie, mais qui n'avaient plus pour nation qu'un amas de peuple parmi lequel tout était tombé ou corrompu: honneur, patriotisme, courage, religion. Les lions de la haute Asie ne rencontraient partout devant eux que des troupeaux d'hommes sans énergie. Assez de défaites avaient prouvé que Byzance ne pouvait pas servir de barrière à l'Europe. Les armées turques, mer bouillonnante, battaient les rivages de l'Occident et le menaçaient de leurs vagues immenses; il fallait, pour son salut, que la chrétienté continuât sur de nouveaux champs de bataille les triomphes qui

(1) Hammer, Hist. de l'emp. ott., tome I.

l'avaient délivrée de l'islamisme dans le pays de Tours. En s'armant pour la délivrance des lieux saints profanés et des chrétiens esclaves, les nations européennes s'armeront pour leur propre sûreté, pour leur propre indépendance; la cause de Jérusalem est devenue la cause du genre humain dans ce qu'il a de plus noble et de plus haut; elle se lie à la liberté, à la vie, à l'avenir des sociétés modernes : l'intérêt de la religion représente ici tout l'intérêt du monde,

Les sinistres bruits d'au delà les mers tiennent l'Occident en haleine; la pitié publique s'exalte au récit des malheurs de la Palestine; les peuples n'ont plus de larmes que pour Jérusalem captive. On échange des vœux, des sentiments de compassion, on interroge avec une anxiété de plus en plus vive tous ceux qui arrivent de la Judée, et de jeunes courages se mettraient volontiers au service de la croix outragée en Orient. Mais quelle influence, quelle autorité, quelle occasion allumera cette flamme religieuse et guerrière qui couve au fond des âmes? Quelle voix fera retentir tout haut ce qui se murmure autour du foyer et deviendra l'ardente expression des sentiments universels?

On a dit que Grégoire VII conçut le premier l'idée des croisades, comme si les grandes révolutions pouvaient être l'ouvrage d'un homme, quel qu'il soit! Cinq lettres de ce pape (1), l'une adressée à Guillaume de Bourgogne, l'autre à tous les fidèles, la troisième à l'empereur d'Allemagne, une quatrième à tous les fidèles et surtout à ceux d'au delà les Alpes, la cinquième enfin au comte de Poitiers, nous donnent la mesure des pensées de Grégoire VII sur ce point. Michel Ducas lui avait demandé des secours contre les musulmans prêts à s'élancer sur Byzance, et lui avait promis la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine. Le souverain pontife s'occupa d'appeler les chrétiens aux armes pour sauver l'empire grec, mais il ne

(1) Bibliothèque des croisades, part. II, pag. 488.

prononçait point le nom de Jérusalem, ce grand nom qui résume toute la pensée des croisades. Dans sa lettre à l'empereur Henri, lorsqu'il parle des cinquante mille chrétiens prêts à marcher si le pontife se met à leur tête, Grégoire ajoute avec une sorte de surprise que ces chrétiens veulent aller jusqu'au sépulcre de Jésus-Christ. L'espoir de la réunion des deux Églises avait souri au génie de Grégoire VII; mais, nous le répétons, pas un seul mot dans sa correspondance n'indique le dessein de délivrer le divin tombeau. La voix de ce grand pape n'émut personne en France, ni en Allemagne, ni en Angleterre, ce qui prouve que le mouvement des guerres saintes ne dépendait pas de la volonté d'un homme. L'expédition méditée par Grégoire, et dont le projet s'évanouit à sa mort, se présente à nous avec le même caractère que les expéditions contre les Sarrasins sous ses prédécesseurs, et celle de son successeur, Victor III, contre les musulmans d'Afrique. Si on pouvait appeler les croisades une idée, et non pas le mouvement de toute une époque, l'idée appartiendrait à Gerbert, archevêque de Ravennes, comme nous l'avons déjà dit.

C'est dix ans après Grégoire VII que toutes les populations de l'Occident s'ébranlent. Le signal des pèlerinages en Europe était parti des derniers rangs de la société; c'est aussi d'en bas que part le signal des croisades, développement et dernière expression de la pensée des pèlerinages à Jérusalem. Un pauvre ermite du diocèse d'Amiens, qui avait vu les misères de la terre sainte et mêlé ses larmes à celles du patriarche Siméon, était revenu en Europe, l'imagination vivement frappée, l'âme remplie de douleur et tourmentée d'un immense besoin de secourir la ville de Jésus-Christ. La désolation des lieux saints avait passé dans son cœur, l'enthousiasme de la foi l'enivrait d'espérance; sa douleur et sa piété débordèrent en flots d'éloquence, et, comme il exprimait en ce noment l'opinion de tout le monde, tout le monde le comprit et se leva à sa voix.

CHAPITRE XXX.

La croisade. — Quelques observations sur la *Jérusalem délivrée*.
(1095-1103.)

A mesure que mon récit m'a rapproché de ces saintes guerres de nos pères, j'ai entendu retentir dans mon cœur, avec l'amertume d'un souvenir toujours récent, le nom de celui qui s'en est fait l'historien et dont la paternelle amitié protégea ma jeunesse. Arrivé maintenant en pleines croisades, je m'arrête comme involontairement devant ce nom désormais inséparable de la magnifique épopée des combats d'outre-mer. Les croisades furent, il y a quatorze ans, le sujet de mes premiers rapports littéraires avec M. Michaud; au mois de septembre 1839, peu de jours avant sa mort, nous nous entretenions encore ensemble de l'immense révolution qui ouvrit à l'Europe les portes de l'Asie, et dont les effets, traversant lentement les âges, semblent vouloir atteindre, de nos jours, leur suprême accomplissement. J'ai parlé ailleurs (1) de l'*Histoire des croisades*, où M. Michaud a mis tant d'élégance et de phi-

(1) Vie de M. Michaud, en tête de mon édition de l'*Histoire des croisades*.

losophie, les trésors d'un esprit si pénétrant et d'une érudition si exquise. Il est le premier en France qui ait compris et fait connaître les causes, le sens, la portée de ces événements; il a laissé comme monument de sa conscience historique la *Bibliothèque des croisades*, qui témoigne de la vaste étendue de ses recherches, et la postérité sera favorable à l'écrivain qui, à l'âge de soixante-trois ans, ne craignit pas de faire deux mille lieues pour améliorer son œuvre : l'historien des croisades, se faisant croisé à son tour afin d'entrer plus avant dans son sujet, a offert à notre génération une belle et poétique image des vieux temps dont il a retracé la mémoire.

Les croisades seraient pour l'historien de Jérusalem une inépuisable richesse de souvenirs; après avoir lu et relu, apprécié, comparé entre elles plus de trois cents chroniques relatives aux expéditions sacrées, que de longs récits nous aurions à faire, si nous voulions présenter les événements dans tous leurs détails! Une tâche semblable ne pourrait se remplir qu'en copiant M. Michaud : or, à quoi bon multiplier inutilement les pages? Mais, ce qui importe ici, c'est de caractériser les faits pour que le lecteur saisisse leur ensemble et se pénètre de leur esprit. De plus, il y a dans les croisades deux parts bien distinctes : ce qui se passe en Europe et durant les expéditions, ce qui se passe à Jérusalem et en Syrie. Les faits que nous raconterons appartiendront surtout à cette dernière part.

A l'époque où nous sommes parvenu dans notre travail, le grand nom de Jérusalem occupe et remue le monde plus que nulle chose humaine ne le fit jamais. L'élan religieux et guerrier parti de France s'est communiqué aux divers royaumes de l'Occident; tous les sentiments, tous les courages, toutes les ambitions ne connaissent plus que Jérusalem; les guerres de province à province, de château à château, les querelles des rois et des grands ont fait place à un intérêt unique, l'intérêt de Jérusalem, qui est l'intérêt du christianisme, contre lequel se sont armées

les terribles forces musulmanes; l'anarchie féodale, le désordre politique de l'Europe, s'est changé en une magnifique unité dont l'inspiration est la foi; Jérusalem brûle les âmes d'un feu divin, rallie les intelligences, offre à la vengeance des nations la cause du Fils de l'Éternel; le dégoût de l'Europe et de ce qu'elle donne saisit les peuples; le foyer domestique n'a plus d'attraits, les vallées natales plus de charme, les castels et les palais plus de joie, les combats plus de gloire, c'est du côté de Jérusalem que la félicité et la gloire habitent; Jérusalem est devenue un espoir prodigieux, un mobile immense, elle apparaît aux imaginations plus belle que la céleste image révélée à l'exilé de Patmos : pour les uns, aller à Jérusalem, c'est aller à Dieu; pour les autres, c'est marcher vers des merveilles inconnues; pour d'autres enfin, c'est courir aux trésors et aux empires de l'Asie promis à la bravoure; pour tous, c'est obéir à la volonté divine et travailler à la délivrance des frères persécutés. L'Occident, ayant à sa tête la France, se lève tout à coup comme pour donner la liberté à l'univers; les rois ne sont pas aperçus dans ce vaste mouvement d'enthousiasme énergique; il n'y a plus d'autre roi que Jésus-Christ, d'autre drapeau dominateur que la croix : la croisade est l'œuvre de la république chrétienne.

Le concile convoqué à Plaisance par Urbain II n'avait rien décidé pour la guerre sacrée, malgré la présence des ambassadeurs d'Alexis Comnène qui implorait le secours des Latins; mais les deux cents prélats, les quatre mille ecclésiastiques et les trente mille laïques accourus à l'appel du souverain pontife annonçaient à quel point le prédicateur de la croisade, l'ermite Pierre, avait trouvé les esprits préparés. L'Italie, trop préoccupée d'intérêts commerciaux pour s'ouvrir à l'enthousiasme religieux, trop peu considérable pour entraîner les nations à sa suite, n'était pas destinée à donner le signal de ce belliqueux mouvement. Cet honneur était réservé à la France. L'assemblée de Clermont, au mois de novembre 1095, encore

plus nombreuse que celle de Plaisance, présenta dans sa dixième séance un spectacle de foi ardente et de dévouement passionné, qui ne s'est plus renouvelé et ne se renouvellera jamais sans doute avec la même énergie. L'ermite Pierre, vêtu d'un manteau de laine et d'une robe serrée d'une grosse corde, fit retentir l'air du nom de Jérusalem, de ses malheurs, de l'oppression des chrétiens d'Orient, et tous les yeux versèrent d'abondantes larmes ; Urbain, à son tour, retraça les incursions désastreuses des musulmans, les profanations et les ravages des lieux saints, déplora les crimes d'une époque qui avait mérité de voir s'accomplir des maux pareils, et appela la guerre pour arrêter la marche des ennemis de l'Évangile : les opulents royaumes de l'Orient attendent les vainqueurs, le royaume du ciel attend ceux qui succomberont. La grande place de Clermont et les montagnes environnantes redisent mille fois les cris : *Dieu le veut! Dieu le veut!* et tous les assistants, évêques, chevaliers, simples fidèles, attachent sur leurs vêtements une croix rouge de drap ou de soie. Le pape accordait à tous les croisés la rémission de leurs fautes, mettait leurs personnes, leurs familles et leurs biens sous la protection de l'Église, les exemptait des impôts, et défendait à leurs créanciers de les poursuivre pendant la durée de la croisade. De tels priviléges étaient de nature à multiplier le nombre des soldats de Jésus-Christ. Le pape avait lancé l'anathème contre ceux qui ne rempliraient point leur serment d'aller délivrer le saint tombeau. Des conciles particuliers présidés par Urbain à Nîmes, à Angers, à Tours, à Rouen, continuèrent à répandre le feu de la guerre sacrée; les pasteurs de tous les points de la France n'étaient occupés qu'à bénir des croix. Bientôt l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, embrasées par l'enthousiasme français, s'ébranlèrent au nom de Jérusalem. La trêve de Dieu, que le pape avait proclamée à Clermont, suspendait en Europe toute guerre politique; il n'était permis d'aiguiser les épées que pour combattre les musulmans.

Trois cent mille hommes qui formaient des bandes, les unes conduites par Pierre l'Ermite et Gauthier *sans Avoir*, les autres, par Gotschalk prêtre du palatinat, d'autres par le prêtre Volkmar et le comte Émicon, n'avaient pas voulu attendre le départ des princes ; aux premiers jours du printemps de l'année 1096, ils s'élancèrent sur les routes de l'Orient ; ils périrent ou furent dispersés dans la Bulgarie, la Hongrie et la Bithynie. C'étaient des multitudes confuses, ne connaissant ni discipline, ni soumission, ayant à leur tête des chefs incapables, et marquant leur passage par d'horribles excès : l'Europe bouillonnante venait de jeter ainsi son écume. L'ermite Pierre avait toutes les qualités pour prêcher la croisade avec succès, mais ne s'entendait pas à conduire des troupes ; il s'engagea imprudemment au milieu de maux infinis, trouva quelques consolations dans l'accueil de l'empereur de Bysance, et puis son nom fut à peine prononcé dans le cours de la guerre qui aboutit à la délivrance du saint tombeau. Gauthier *sans Avoir* était un brave guerrier qui eût servi utilement la cause chrétienne, à côté de Godefroid ; en tombant percé de sept flèches, à six lieues à l'ouest de Nicée, il mêla un rayon de gloire à la déroute des Français désordonnés qu'il commandait.

Hâtons-nous de passer aux peintures héroïques. C'est avec Godefroid que commence la croisade ; ce qui précède n'a été qu'un débordement populaire. Huit mois après le concile de Clermont, le duc de Lorraine part avec quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers de la France et des bords du Rhin ; il a pour principaux compagnons, ses deux frères Eustache de Boulogne et Baudouin, et son cousin Baudouin du Bourg, Baudouin de Hainaut, Garnier de Grai, Conon de Montaigu, Dudon de Coutz, les deux frères Henri et Godefroid de Hache, Gérard de Chérisi, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et son fils Engelran. Le comte Hugues, frère de Philippe Ier, se met à la tête des pèlerins du Vermandois. Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Robert de

Flandre, Étienne de Blois dont les châteaux étaient aussi nombreux que les jours de l'année, prennent la croix à la tête de leurs vassaux, et beaucoup de riches et illustres seigneurs marchent avec eux. Les croisés et toute la noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne, se mettent en route sous les bannières d'Adhémar de Monteil, pontife et guerrier, et de Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, qui avait combattu les Mores en Espagne. Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, s'embarque avec dix mille cavaliers, vingt mille fantassins et toute la fleur guerrière de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile; Tancrède, que l'Homère de Ferrare devait célébrer cinq siècles plus tard, et sur lequel l'histoire a parlé comme la poésie, surpassait en éclat tous les chevaliers de la suite de Bohémond.

Tels sont les princes qui forment la première expédition sacrée. Godefroid s'est avancé vers Constantinople, en passant par la Hongrie et la Bulgarie, et la tenue de son armée relève l'honneur de la croisade parmi les populations qui n'avaient pu voir que des mendiants et des bandits dans les soldats de Jésus-Christ. Hugues, Étienne de Blois et les deux Robert, ont franchi les Alpes, et se sont embarqués pour Constantinople, dans des ports de l'Italie. Les cent mille croisés du Midi ont traversé les Alpes, la Lombardie, le Frioul et l'Esclavonie, obligés plus d'une fois de lutter contre la férocité des peuples slaves. Les lettres et les ambassadeurs d'Alexis Comnène avaient sollicité les armes de l'Occident; la vue de tant de belliqueuses phalanges réunies autour de sa capitale, épouvanta l'empereur; il ne fut tranquille qu'après avoir obtenu à force de présents et de bassesses, l'hommage passager des princes latins. La piété de Godefroid qui ne s'était armé que pour combattre les musulmans, sauva Bysance; sans l'intervention pacifique du duc de Lorraine, les Latins se seraient emparés de la capitale de l'empire grec; cette funeste barrière entre l'Europe et

l'Asie eût été renversée; la prise de Constantinople par les premiers croisés eût assuré le succès des expéditions chrétiennes, et dès lors les destinées de l'Orient auraient changé.

Ce fut sous les murs de Nicée, que les diverses troupes composant l'armée de la croisade, se montrèrent pour la première fois dans tout leur magnifique et formidable appareil. Le printemps (1097) déployait tous ses trésors au milieu des montagnes et des vallons de la Bithynie; du haut d'un ciel bleu, le soleil versait la vie et la joie sur cette belle nature revêtue de son manteau de fête. Des ruisseaux entrecoupaient la plaine de Nicée étincelante de verdure. L'imagination contemple avec ravissement le spectacle de ces cent mille cavaliers, et de ces cinq ou six cent mille fantassins campés autour de la capitale de l'empire de *Roum* (Asie Mineure). Dix-neuf nations (1), ayant chacune leur quartier, se trouvent réunies dans une commune espérance. Les mille bannières aux couleurs variées, marquées d'images, d'oiseaux ou d'animaux, d'étoiles ou de fleurs, les écharpes des écuyers, flottent au vent qui souffle des sommets d'Arganthon, ou qui passe sur les eaux du lac Ascanius. Le regard est ébloui des rayons du soleil frappant les casques d'argent, d'acier ou de fer, les boucliers longs, ronds ou carrés, le haubert, la lance et l'épée. Parmi ces tentes groupées dans la vallée, et formant comme des cités voyageuses, il en est qui servent d'églises; les hymnes et les prières en langue latine, montent dans les airs; chaque jour, ces légions et ce peuple venus de loin, se prosternent devant le Dieu qui donne ou retire la victoire. Tout ce que la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie avaient de plus grand en génie, en bravoure, en sainteté, en richesse, était rassemblé dans cette ville de Bithynie. Que de foi, d'élan, d'enthousiasme! Oh! comme nous nous inclinons devant ces fortes et grandes âmes, nous qui appartenons à une

(1) Chronique de Foucher, de Chartres.

génération si étrangère aux sentiments sublimes! Le nom de Jérusalem, synonyme de religion et de gloire à cette époque, avait amené là tous les nobles cœurs de l'Occident. La France resplendissait dans ce camp, plus que les autres nations. « O France! s'écrie un chroniqueur (1), « pays qui doit être placé au-dessus de tous les pays, « combien étaient belles les tentes de tes guerriers dans « la Romanie! » Une intrépide population musulmane résistait à l'armée chrétienne dans cette enceinte de Nicée, où le mûrier et l'olivier croissent maintenant en des champs cultivés, où des cyprès et des platanes conduisent le voyageur au pauvre village d'Isnik.

Les croisés, vainqueurs du sultan Kilig-Arslan (épée du lion), vainqueurs de Nicée au profit du perfide Alexis Comnène, se remirent en route le 25 juin. Nous ne les suivrons point aux bords du Gallus et du Sangare, dans la vallée de Gorgoni (aujourd'hui Yneu-Nu, les *cavernes*), où ils triomphent (2) pour la seconde fois des forces de Kilig-Arslan, évaluées ce jour-là à trois cent mille hommes; la victoire les avait enrichis, mais ils allaient rencontrer sur leur route la faim, la soif, et la dévastation. Leur marche, depuis la vallée de Gorgoni jusqu'à Antiochette, capitale de la Pisidie (quarante lieues du nord au sud), ne fut qu'une suite de souffrances; les fertiles campagnes d'Antiochette (*Ak-Cheer*), leur firent oublier leur misère. Avant d'arriver dans la Cilicie, le trajet de *Cocson* ou *Cosor* (l'ancienne Cucusus) à Marésie, offrit d'impraticables passages à l'armée de la croix; elle éprouva, dans cette partie du Taurus, des maux dont nos vieux chroniqueurs n'ont parlé qu'avec des gémissements.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des querelles de Baudouin et de Tancrède sous les murs de Tarse; celui-ci ne tarda pas à soumettre toutes les places de la Cilicie. Le frère de Godefroid, pressé d'échapper aux reproches que

(1) Baudin, archevêque de Dol.

(2) Histoire des Croisades, livre I, pag. 169 et suiv., sixième édition.

lui auraient attirés ses torts envers Tancrède, impatient aussi d'avoir sa part des trésors de l'Asie, s'aventura du côté de l'Euphrate avec mille guerriers entraînés par ses promesses, et fonda la principauté d'Édesse dans le riche pays de Mésopotamie.

Les annales des nations n'ont jamais eu à raconter un siége d'un intérêt aussi dramatique, d'un caractère aussi frappant que le siége d'Antioche (1) par les six cent mille chrétiens enrôlés sous les drapeaux de la croisade. Il y a dix ans, quand nous cherchions à nous rendre compte (2), les chroniques à la main, des travaux de nos guerriers francs autour de l'ancienne capitale de la Syrie, l'aspect des lieux ajoutait à la vivacité de tant d'héroïques et tristes souvenirs. Les murs de Nicée n'avaient connu que l'éclat et la gloire de nos croisés; les murs d'Antioche virent se développer toutes les grandeurs, toutes les passions, toutes les misères de la croisade, durant un campement de près de huit mois. Antioche, avec ses remparts de trois lieues de circuit, ses cent trente tours, son fleuve au nord et ses montagnes au midi, redoutait peu les attaques. Les deux victoires remportées sur le sultan Kilig-Arslan avaient rempli l'Orient de la terreur des armes latines; les croisés espéraient que l'effroi leur ouvrirait les portes d'Antioche; dès qu'il leur fut prouvé que les musulmans avaient résolu de se défendre, le manque de machines de guerre révéla aux esprits prévoyants une sombre perspective. L'abondance et les plaisirs de l'automne sur les bords de l'Oronte écartèrent d'abord l'image des malheurs futurs; mais quand les jours de l'hiver eurent amené la disette et les pluies, quand cette multitude d'hommes se trouva placée entre la famine et les hautes murailles immobiles et les portes qui ne s'ouvraient point, le vallon d'Antioche fut témoin d'effroyables misères et d'un immense désespoir. L'espace manqua aux sépultures que la faim et les maladies creu-

(1) Histoire des Croisades, livre III.

(2) Correspondance d'Orient, lettre CLXXI. Étude locale du siége et de la prise d'Antioche par les croisés.

saient sans cesse. Soixante-huit mille chevaux de bataille périrent faute de nourriture. Un grand deuil, une silencieuse désolation s'étendaient sur le camp; les contrastes vinrent accroître l'horreur de ce spectacle : la débauche coudoyait la mort dans les tentes pourries par les pluies de l'hiver.

Des ambassadeurs du calife du Caire se présentèrent au camp des chrétiens qui, voulant cacher aux ennemis leur misère, les reçurent avec des airs de magnificence et de joie. Les députés égyptiens promettaient l'appui de leur maître, si l'armée des Francs consentait à se borner à un simple pèlerinage à la ville sainte; les chefs d'Occident avaient gardé toute leur fierté; ils répondirent qu'ils n'avaient point passé d'Europe en Asie pour recevoir des conditions et que leur but était la délivrance de Jérusalem. Au moment où les ambassadeurs du calife, retournant en Égypte, s'embarquaient au port Saint-Siméon, aujourd'hui *Souedié,* à l'embouchure de l'Oronte, ils virent arriver quatre chameaux chargés de deux cents têtes de guerriers musulmans; nos princes leur envoyaient ce message pour leur donner des nouvelles du courage des chrétiens.

L'Arménien Phirous, fils d'un fabricant de cuirasses, renégat ambitieux qui s'était emparé de la confiance d'Accien, gouverneur d'Antioche, livra la ville à Bohémond. Nous avons reconnu sur la rive gauche de l'Oronte, à l'occident de la cité, la tour des Trois-Sœurs, où les croisés s'élancèrent la nuit par une échelle de cuir, et d'où ils se précipitèrent dans Antioche qu'ils remplirent de carnage. Nous avons vu sur le troisième mamelon de la montagne d'Antioche, à l'orient, la citadelle, dans laquelle la garnison musulmane put se maintenir après la prise de la ville. Les croisés avaient été de nouveau assiégés par l'armée de Kerbogâ, prince de Massoul (l'ancienne Ninive), et de nouveau réduits à toutes les extrémités de la famine. Les triomphateurs de la capitale de la Syrie formaient une pâle légion de spectres. La découverte dans l'église de

Saint-Pierre, d'un fer qu'on croyait être la sainte lance, embrasa soudain d'une ardeur puissante toutes ces âmes abattues. Des hommes, auparavant exténués, moribonds, portent la main à leurs armes et demandent à combattre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Sortis par la porte du Pont, précédés par la sainte lance et partagés en douze corps, ils attaquent les bataillons de Moussoul, et cent mille cadavres de musulmans couvrent les deux rives de l'Oronte et le vallon d'Antioche. Jamais l'enthousiasme religieux n'avait enfanté un pareil miracle. Un immense butin fut le prix de cette victoire inouïe.

Bohémond, génie entreprenant, rusé, fécond en ressources, était allé en Orient, bien moins pour servir la cause de Jésus-Christ que pour agrandir sa propre fortune politique. En traitant secrètement avec Phirous, il s'était réservé la possession d'Antioche, et l'Arménien avait attaché cette condition à ses importants services. Tous les princes, excepté Raymond de Toulouse, fatigués de travaux inutiles et de longues misères, y avaient consenti. La nuit de l'entrée des chrétiens à Antioche faisait à peine place à l'aube naissante, et déjà le drapeau rouge du fils de Robert Guiscard flottait sur la plus haute tour de la ville. Après la défaite de Kerbogâ, la bannière de Raymond avait été plantée sur la citadelle. De violents débats éclatèrent; la prise de Marrah, située entre Hama et Alep, donna lieu à des discordes nouvelles. Les profanes ambitions occupaient les cœurs des princes. Godefroid et la multitude des pèlerins songeaient seuls à Jérusalem. La foule demandait qu'on la conduisît à la ville sainte; il fallut laisser passer les ardeurs de l'été, puis, lorsqu'arriva l'automne, il parut bon de ne pas entrer en campagne à l'approche des pluies de l'hiver. La mort de cinquante mille pèlerins enlevés dans un mois par une maladie épidémique, fut le premier fruit de la prolongation de séjour à Antioche. Enfin on fixa le départ au mois de mars de l'année suivante (1099). A cette époque, l'armée chrétienne, à l'exception de Bohémond resté dans sa nouvelle

principauté, se trouva réunie sous les murs d'Archas, à quelques lieues de Tripoli. Sur six cent mille croisés, on en comptait trois cent mille en état de combattre à leur arrivée à Antioche; la mort et la désertion avaient réduit ce nombre à cinquante mille. Ce fut à Archas que le pauvre prêtre Barthélemy de Marseille se vit dans la nécessité d'attester par l'épreuve du feu la vérité de ses visions sur la sainte lance. Ce fut là aussi que les croisés reçurent une seconde ambassade du calife d'Égypte qui venait d'enlever Jérusalem aux Turcs divisés.

Les cinquante mille pèlerins, rangés comme un seul homme sous les lois de la discipline, formaient encore une armée imposante. Tortose et Gibelet avaient ouvert leurs portes à Godefroid et à Robert de Flandre. L'émir de Tripoli, battu par les croisés, se soumet au tribut; Berythe, Sidon et Tyr leur donnent des vivres; Ptolémaïs promet de reconnaitre leur domination après qu'ils auront conquis Jérusalem; Caïfa, Césarée, Antipatride, Ramla, Lydda ne tentent aucune résistance. Cette marche de l'armée de la croix depuis Tripoli jusqu'à Ramla fut comme une brillante et pieuse fête. Les pays dont les noms appartiennent aux souvenirs bibliques se montraient aux pèlerins francs dans tout l'éclat d'une parure printannière. Ils contemplaient le Liban avec son manteau de cèdres, et cherchaient sur les cimes azurées les grands aigles de l'Écriture; les nombreux ruisseaux ou rivières produits par les sources de la montagne et les fontes des neiges les faisaient songer aux tourments de la soif, qu'ils avaient éprouvés dans les arides solitudes de la Phrygie. Les jardins d'orangers, de jujubiers et de grenadiers qui environnent les cités de la côte de Phénicie, les cannes à miel, la magnificence de la végétation et le parfum des fleurs annonçaient la terre de promission à ce nouvel Israël sorti du désert d'un long et difficile pèlerinage. L'armée de la croix salua le Carmel, à qui Dieu a donné la beauté comme il a donné au Liban la gloire; chaque pas la mettait en possession des saintes merveilles de la Judée; elle s'avançait dans une

sorte de monde ineffable qui redoublait son enthousiasme et sa foi.

En lisant les chroniques de la première croisade, nous avons toujours été surpris de l'hésitation qui saisit tout à coup l'armée chrétienne à dix lieues de Jérusalem. On tint conseil à Ramla pour savoir si on irait attaquer Damas ou le Caire. La croisade avait été comme une longue passion pour la délivrance de la ville de Jésus-Christ; à l'approche de l'accomplissement du dernier acte de cette passion douloureuse, sous les pâles oliviers de ce Gethsémani où devait passer le courage, l'armée chrétienne détourna un moment la tête; mais la pensée de tant de travaux glorieux et les inspirations du Calvaire et du saint tombeau l'aidèrent à remplir jusqu'au bout son destin.

Depuis l'entrée des montagnes de la Judée, à deux lieues de Ramla, jusqu'à Jérusalem, il n'y a d'autres chemins que les lits des torrents, les sentiers pierreux, les pentes escarpées; des amas de sable, des rocs détachés par les pluies orageuses arrêtent les pas du voyageur; on marche péniblement dans une suite de défilés, entourés d'horizons étroits. Les figuiers, les caroubiers et les oliviers croissent au penchant des monts; des arbustes et de longues herbes couvrent les bords des sentiers et des précipices. Une armée ne pouvait franchir ces rudes collines qu'avec une extrême lenteur, surtout au milieu des dévorantes ardeurs d'un soleil d'été en Judée. Aussi les croisés partis de Ramla au lever du jour, purent à peine arriver avant la nuit dans la vallée d'Anathot, à trois lieues de la ville sainte. Le lendemain, dans la matinée (7 juin 1099), l'armée qui avait trouvé si lente la nuit passée à Anathot, tressaillait d'enthousiasme et tombait à genoux à la vue de Jérusalem. Un frémissement religieux pénétrait dans tous les rangs; des pleurs ruisselaient sur les visages; les cris de : *Jérusalem, Dieu le veut!* retentissaient au loin à travers les montagnes. Voilà la ville, dont le nom avait arraché de leurs contrées natales les nations de l'Occident! Voilà ce lieu pour lequel on avait tant souffert, tant combattu! Depuis plus de quatre

siècles, Jérusalem captive attendait des libérateurs; chaque pèlerin d'Europe qui était allé la visiter avait été pour elle comme une espérance, et maintenant cette espérance s'accomplissait! Rois et prophètes des jours antiques, sortez de vos sépulcres pour y recevoir les sauveurs venus des lointaines rives du couchant; David, prenez votre harpe pour redire que *le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob* (1), et vous, fils d'Amos, annoncez à Jérusalem que l'heure est venue où elle doit sortir de la poussière et rompre les chaînes de son cou (2)!

(1) Psaume LXXXVI.
(2) Isaïe, 51.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Nos lecteurs connaissent Jérusalem que Guillaume de Tyr (1) appelle la Cité servante de Dieu, et Jacques de Vitry (2), la Cité des cités, la Sainte des saintes, la Nourrice des prophètes, l'Institutrice des apôtres, la Patrie du Seigneur, la Mère de la foi comme Rome est la Mère des fidèles. A l'époque de l'arrivée des croisés, elle avait gardé l'étendue que lui donna l'empereur Adrien en la rebâtissant; cette étendue, formant un carré long, est restée la même aujourd'hui, sauf un léger agrandissement du côté du nord-est qui date de Soliman. On peut faire le tour des murailles dans une heure. L'archevêque de Tyr a dit avec vérité que Jérusalem est plus petite que les grandes villes et plus grande que les villes ordinaires. Les croisés trouvèrent les fortifications en bon état; les luttes des Turcs et des Égyptiens pour sa possession n'avaient fait qu'accroître ses moyens de défense. Tous les musulmans des environs s'étaient réfugiés à Jérusalem; la ville renfermait quarante mille guerriers égyptiens, commandés par un

(1) Livre VIII.
(2) Livre I.

chef nommé Iftikhar-Eddaulé (*la gloire de l'empire*). Le nombre des croisés en état de combattre, diminué depuis le départ d'Archas, n'était plus que de vingt mille; le reste des pèlerins se composait d'hommes malades ou sans armes.

Le patriarche Siméon, le même dont les gémissements avaient remué l'âme de Pierre l'Ermite, était allé demander des secours d'argent aux chrétiens de l'île de Chypre; on ignorait aux pays de Famagouste, d'Amathonte et de Paphos ce qui se passait alors aux portes de la ville sainte; en l'absence de Siméon, les outrages et les menaces ne laissaient aucun repos aux fidèles de Jérusalem, et beaucoup d'entre eux avaient cherché un asile dans les rangs des guerriers francs. Gérard Tunc, le pieux fondateur de l'ordre de Saint-Jean, originaire de Martigues, en Provence, avait été emprisonné pour que sa charité ne pût venir en aide à l'armée chrétienne.

La précision et l'exactitude locales manquent fréquemment aux vieilles chroniques; il y a presque toujours des ténèbres dans leurs récits. On a souvent parlé de l'histoire comme d'un flambeau; la vue des lieux est elle-même un brillant flambeau pour éclairer les récits du passé. Vingt-deux ans d'étude n'avaient pu expliquer à M. Michaud par quel point et comment Gedefroid et ses compagnons avaient pénétré dans Jérusalem. Je n'oublierai jamais les heures où nous cherchions ensemble, sous les murs de la ville sainte, la solution des problèmes historiques qui l'avaient si longtemps occupé. Au premier aspect du profond ravin de Josaphat, entre la ville et le mont des Olives, et des escarpements du vallon de Gehennon ou de Gion, au midi et au sud-est, nous avions compris l'impossibilité d'établir un camp ailleurs que sur l'esplanade qui s'étend au nord de Jérusalem. Nous marquions de ce côté-là, entre la grotte de Jérémie et le Sépulcre des rois, les positions de Godefroid, de Robert de Normandie et de Robert de Flandre, en face de la porte actuelle de Damas et de la petite porte d'Hérode, aujourd'hui murée; sur

leur droite, nous apparaissaient les tentes de Tancrède, à l'angle nord-ouest des murailles, surmonté à cette époque d'une tour, appelée tour Angulaire, et qui plus tard prit le nom de l'illustre chevalier. Le comte de Toulouse, entouré de ses pèlerins du Midi, couvrait les hauteurs, appelées maintenant colline de Saint-George; il avait devant lui la porte du Couchant et la citadelle de David; un enfoncement de terrain et une vaste piscine le séparaient des murs de Jérusalem, et cet éloignement l'obligea de transporter une partie de ses forces au midi sur le mont Sion, dont une moitié, comme on sait, est restée en dehors de la ville depuis la reconstruction de l'empereur Adrien; ce dernier poste était devenu le plus périlleux par l'extrême voisinage des remparts. L'attaque ne portait donc que sur les lignes du nord, du nord-ouest et de l'ouest. L'autre côté de la ville, depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est, était forcément demeuré à découvert. Le siége est admirablement raconté dans l'*Histoire des croisades* (1), et nous n'avons rien à y ajouter.

Aujourd'hui, comme il y a sept siècles, les murailles du côté du nord-est sont la partie la plus faible de l'enceinte de Jérusalem; c'est par ce point que les croisés entrèrent dans la ville. La porte de Saint-Étienne fut la première qu'on enfonça. Les guerriers francs étaient restés trente-huit jours sous les murs de Jérusalem. Le fléau de la soif, au milieu de ces montagnes sans eau, et dans la plus brûlante saison de l'année, fut aussi effroyable dans l'armée chrétienne que l'avait été la famine au siége d'Antioche. Nous ne répéterons point les horribles scènes de carnage qui suivirent la prise de Jérusalem, et firent de la ville sainte une vaste boucherie. Un plateau, formé de quatre portes, flanquées chacune d'une tour servant de minaret, environnait la haute enceinte au milieu de laquelle s'élevait la mosquée d'Omar; le temple s'était offert aux musulmans éperdus comme un refuge; mais les vain-

(1) Sixième édition.

queurs n'eurent pas de peine à forcer cet asile qui n'avait plus les formidables moyens de défense de l'ancien temple de Salomon. Leur furieuse vengeance changea en mer de sang et en montagne de cadavres la mosquée d'Omar et son double parvis. Dans ce lieu où le sang des animaux coula si longtemps sous le couteau des prêtres de Jéhovah, l'épée chrétienne, emportée par une affreuse ivresse de la victoire, voulut faire expier à l'islamisme la longue oppression dont il avait frappé les adorateurs du Fils de Marie. Ces hommes qu'on venait de voir cruels et terribles comme les bêtes des forêts, devinrent tout à coup comme autant de moines doux et fervents, fondant en larmes et se frappant la poitrine dans la basilique du Saint-Sépulcre. Des étrangers se mettant à la place d'un peuple anéanti, un roi donné à l'empire chrétien naissant, un patriarche latin placé à la tête de l'Église de Jérusalem et des pasteurs choisis pour le gouvernement des diverses cités soumises aux armes chrétiennes, toute cette révolution qui changeait la face politique et religieuse de Jérusalem fut l'œuvre de peu de jours. La bataille d'Ascalon (1), remportée sur trois cent mille ennemis, fut un dernier coup qui épouvanta l'Asie musulmane, et la poésie arabe, interprète des sentiments des disciples de Mahomet, put s'écrier alors avec une funèbre vérité :

« Nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes. « Il ne nous reste pas d'abri contre les malheurs qui nous « menacent... O enfants de l'islamisme, bien des com- « bats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes « rouleront à vos pieds !... Vos frères dans la Syrie « n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux et « les entrailles des vautours (2). »

Après la prise d'Antioche, les princes chrétiens avaient annoncé à l'Europe les victoires de l'armée de la croix;

(1) Histoire des croisades, livre IV. Correspondance d'Orient, tome V. Lettre CXXX.

(2) Bibliothèque des croisades, quatrième volume, renfermant les chroniques arabes, traduites par M. Reinaud.

après la conquête de Jérusalem et la bataille d'Ascalon, ils écrivirent encore, et une immense joie religieuse remplit l'Occident lorsqu'on apprit que le divin sépulcre était libre! Tandis que le plus grand nombre des croisés, après l'accomplissement de leur vœu, reprenait le chemin de leur patrie, le retentissement de la prise de Jérusalem ébranlait une seconde fois l'Europe, et arrachait à leurs foyers plus de cinq cent mille pèlerins de France, d'Italie et d'Allemagne. Trois grandes armées, conduites, l'une par Albert, comte de Blandrat, et Anselme, évêque de Milan; l'autre, par Guillaume de Nevers; la troisième, par Guillaume de Poitiers, Hugues de Vermandois, Guelfe, duc de Bavière et la comtesse Ida, margrave d'Autriche, marchant sans prévoyance et sans discipline, allèrent s'abîmer dans l'Asie Mineure comme dans la nuit d'un vaste tombeau (1101). A peine dix mille pèlerins, débris de cette immense multitude, parvinrent à Jérusalem dans le printemps de l'année 1103. Ainsi, dans l'espace de sept ans, un million d'hommes, partis d'Europe, avaient disparu sur les chemins de l'Orient : grand et douloureux sacrifice par lequel il fallait acheter les bienfaits d'une révolution qui devait être féconde dans l'avenir!

Parler ici de la *Jérusalem délivrée*, c'est rester dans notre sujet : le nom du Tasse demeure attaché à l'immortalité du souvenir de nos héroïques et saintes guerres d'outremer; ce nom a passé plus d'une fois devant nous comme un astre de gloire pendant que nous rappelions dans ces pages les lointaines aventures de nos pères. Une longue étude des croisades et de leur caractère et la connaissance de la Judée nous donnent peut-être quelque droit de faire entendre des observations critiques sur le poëme de Torquato.

Les hommes de génie gardent en eux-mêmes la meilleure part de leur œuvre, ils emportent dans la tombe ce qu'ils auraient pu faire de plus complet. Un grand homme qui se juge lui-même ne prend pas la mesure qui peut servir à plusieurs, il prend la sienne : en revoyant

son ouvrage achevé, il remarque des imperfections, des fautes que nul autre que lui ne saurait reconnaître. Debout sur les hauteurs de la pensée, il voit mieux et plus loin. Le Tasse a été mal jugé par ses contemporains, il a été mis trop haut ou trop bas : lui seul s'est bien jugé, il ne s'est pas laissé dérouter par les exagérations d'un frénétique enthousiasme ni par les sauvages attaques de l'ignorance ou de l'envie. Pendant que la *Jérusalem délivrée*, courant à travers l'Europe, était saluée comme le poëme le plus divin, le Tasse mécontent s'occupait de refaire son œuvre et méditait la *Jérusalem conquise*, qu'il appelait son poëme réformé. Sur son lit de mort, au couvent de Saint-Onuphre, en face même du triomphe que Rome lui préparait, Torquato, aussi peu satisfait du poëme réformé que de son poëme primitif, demandait pour dernière faveur la destruction de ses ouvrages. Sainte frayeur du génie, combien nous devons vous aimer et vous admirer!

Le Tasse, dans les derniers temps de sa vie, s'était livré à une dévotion sévère; mais on a été inexact quand on a prétendu que ce fut un remords religieux et non pas un remords littéraire qui le porta à remanier son poëme. Pour se convaincre sur ce point, il n'est besoin que d'entendre le poëte nous parler de son œuvre : son *Guidizio sovra la Gerusalemme, da lui reformata* allait au-devant des reproches que devait lui adresser la postérité. Dans la manière dont il s'est apprécié, il s'est montré aussi grand critique qu'il était grand poëte; il a devancé le jugement des temps, et quant à nous, nous admirerions un peu moins le Tasse si nous ne savions pas que cet homme supérieur eut lui-même le sentiment de ce qui manque à son œuvre.

Au milieu des merveilleuses beautés de la *Jérusalem délivrée*, trois choses manquent à ce poëme : la vérité de l'histoire, la vérité des mœurs, la vérité des lieux. Le Tasse comprit cela, et voilà pourquoi il entreprit de refondre son poëme sous le titre de la *Jérusalem conquise;* il voulait aussi donner à son ouvrage plus de vraisem-

blance, de netteté et de rapidité. La *Jérusalem conquise* est composée sur un plan meilleur et avec un plus grand caractère de vérité. La suppression du brillant personnage de Renaud était un important sacrifice fait à l'histoire. La scène du vieillard du Jourdain, accueillant Herminie, est dans la mémoire de tout le monde; ce morceau est ravissant comme sentiment et comme expression poétique; mais il eût été mieux placé dans un paisible vallon des Alpes, au milieu des bons montagnards, que sur les bords du Jourdain retentissant alors du bruit de la guerre, et au milieu de peuplades musulmanes enflammées par le fanatisme. Le Tasse avait eu le courage de renoncer à ces treize stances : ceux qui aiment la vérité dans l'art doivent lui en savoir gré. A l'époque où parut la *Jérusalem délivrée*, quelques censeurs blâmèrent, comme un hors-d'œuvre, l'épisode d'Olinde et de Sophronie; le poëte refusait d'en faire le sacrifice; pourtant on ne retrouve point cet intéressant épisode dans la *Jérusalem conquise*, et le lecteur en éprouve d'autant plus de regret, que le sujet est un fait historique. De toutes les suppressions que le Tasse avait jugées convenables, nous croyons que celle-ci fut la seule inspirée par des scrupules religieux. L'amant de Léonore s'était peint sous les traits de l'amant de Sophronie : comme Olinde, il avait beaucoup désiré, espéré peu, et n'avait rien demandé : *Brama assai, poco spera, e nulla chiede.* Dans cette saison de la vie où le cœur plus tranquille revient froidement sur le passé, le poëte chrétien pensa qu'il ne fallait pas laisser les traces de profanes affections personnelles dans une épopée consacrée au triomphe des idées évangéliques; Léonore n'était plus, et la disparition d'Olinde dans *la Jérusalem* n'avait pas l'inconvénient de pouvoir faire accuser le Tasse d'infidélité à Ferrare. Comme on a cru que Torquato avait remis la main à son poëme par un remords religieux, on regarde généralement la *Jérusalem conquise* comme une œuvre austère. C'est là une erreur : malgré le retranchement de l'épisode d'Olinde et de Sophronie, malgré les changements que le poëte a fait subir

aux épisodes d'Armide et d'Herminie, les peintures passionnées abondent dans la *Jérusalem conquise*. Un savant, qui a patiemment comparé, octave par octave, les deux Jérusalem, nous dit que pas un seul des détails voluptueux n'a été supprimé et que quelques-uns même ont été ajoutés par le poëte.

Notre projet n'est point de mettre en regard les deux poëmes, et de les soumettre à un examen détaillé. Nous avons parlé de la *Jérusalem conquise*, pour prouver que le Tasse n'ignorait pas les défauts de son premier ouvrage. Dans son poëme refondu, il a donné plus de place aux localités, plus de place à l'histoire; les mœurs musulmanes et les mœurs chrétiennes du XIe siècle, s'y trouvent reproduites avec moins d'imperfection. En plaçant le séjour d'Armide sur les hauteurs du Liban, au lieu de le placer sur une montagne du nouveau monde, le Tasse sentait le besoin de ne pas perdre de vue le théâtre des événements qu'il racontait, le besoin de rester dans la Palestine, dans son sujet; il se réservait de célébrer la découverte de l'Amérique dans un poëme particulier. Le magnifique morceau de la navigation à travers l'Océan, n'était point perdu dans ses plans poétiques. La *Jérusalem conquise* est restée dans l'oubli, parce qu'on n'y a point trouvé divers morceaux qu'on avait vivement admirés dans le premier poëme, et aussi, parce qu'on n'était pas assez instruit pour apprécier les améliorations du second ouvrage, sous les rapports de l'histoire des lieux et des mœurs. Une remarque qu'il est bon de faire, c'est que le public est toujours fort médiocrement disposé à revenir d'un premier jugement; lorsqu'il a une fois admiré ou blâmé, il passe son chemin, et vous avez beau crier après lui, il ne reviendra point sur ses pas pour recommencer son examen. Nous croyons cependant que la *Jérusalem conquise* est destinée à se relever dans les temps futurs, à mesure que le public connaîtra mieux le moyen âge et l'Orient.

Chacun sait qu'un des plus grands défauts de la *Jéru-*

salem délivrée, c'est l'abus de la magie ; dans la *Jérusalem conquise*, la magie s'y montre un peu moins, mais elle y joue encore un rôle beaucoup trop grand. En parcourant les trois cents chroniques chrétiennes ou musulmanes du temps des croisades, on n'y trouve que de très-rares exemples d'enchantements. Le démon n'a presque pas figuré dans les guerres de la croix; la Vierge, les anges, les belliqueuses phalanges du Nil, tel est le merveilleux de nos guerres sacrées, et ce merveilleux est bien autrement épique que la sorcellerie. Le Tasse, quoiqu'il fût un homme d'une vaste science, avait peu connu nos chroniqueurs; il n'avait guère étudié que Guillaume de Tyr, et du reste, les récits du prélat de Syrie, auraient bien pu suffire à Torquato, pour lui montrer le caractère du merveilleux de nos croisades. L'épopée était toute trouvée dans nos chroniques; mais il est toujours plus difficile qu'on ne pense, d'arriver à la chose du monde la plus simple. De plus, on ne s'affranchit pas aisément du goût et des sentiments des contemporains; le démon occupait beaucoup l'imagination populaire dans l'Italie du XVIe siècle; il a remplacé dans l'œuvre du Tasse, les célestes visions de nos croisés.

Parmi les personnages des croisades mis en scène par le poëte de Sorrente, Godefroid est celui qui nous apparaît le plus conforme à l'histoire. Ce caractère est admirablement tracé depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est bien là ce duc de Lorraine qui représente à lui seul, la fortune des Francs, et qui gouverne tout par le seul ascendant de sa vertu; quand il prie pour son armée, l'Éternel l'écoute; sa ferveur arrêterait le cours des fleuves, et déplacerait les montagnes. Dans la *Jérusalem conquise*, le songe de Godefroid ravi au ciel, où il trouve les guerriers morts pour le Christ, achève de peindre d'une façon sublime cette grande figure des vieux siècles chrétiens. En nous montrant Godefroid, le Tasse pense à Agamemnon, mais les souvenirs de l'*Iliade*, par une heureuse exception dans le poëme, ne nuisent point ici à l'exacti-

tude. Ces souvenirs-là ont trop préoccupé le poëte italien dans la peinture des autres personnages de la guerre sainte et dans la description des batailles; les combats du Tasse ne sont autre chose que les combats d'Homère avec des drapeaux marqués de la croix; c'est beau comme description, mais c'est peu supportable comme vérité historique.

Le Tasse, d'ailleurs, n'a pas fait mystère de ce penchant qui l'entraînait vers les imitations homériques. Chose étrange! le chantre de Godefroid n'a pas voulu nous laisser ignorer ses efforts pour se rapprocher du chantre d'Achille, dans la peinture des caractères.

La procession des croisés dans la vallée de Josaphat, et sur le mont des Olives, la veille du jour où ils devaient livrer le dernier assaut contre Jérusalem, fut un spectacle tout épique. En lisant ce tableau dans le onzième chant de la *Jérusalem délivrée*, on voit combien Torquato est admirable lorsqu'il rencontre la vérité.

Le Tasse, vaste intelligence, âme de feu, poëte d'un style noble, harmonieux et pur, aurait fait une œuvre égale aux monuments les plus magnifiques des littératures humaines, si, avant de composer la *Jérusalem délivrée*, il eût visité la Palestine, et s'il se fût pénétré de l'esprit de nos croisades par une sérieuse lecture des vieux chroniqueurs. L'auteur avait emprunté à Guillaume de Tyr le peu de détails qu'il donne sur la position de la ville sainte, et ces détails sont exacts; mais là se borne la fidélité de ses descriptions; la couleur des lieux manque à ses chants; la Judée est absente de son poëme. M. de Chateaubriand, dans son *Itinéraire*, a beaucoup parlé de l'exactitude géographique du chantre de Godefroid; il s'est trouvé heureux, dit-il, d'avoir pu rendre le premier à un poëte immortel le même honneur que d'autres avant lui ont rendu à Homère et à Virgile. Notre déférence pour les jugements littéraires de M. de Chateaubriand est bien grande; nous oserions croire toutefois, que la fraternelle admiration de l'illustre écrivain, pour un illustre poëte,

a pu voiler à ses yeux le côté imparfait de son œuvre. M. de Chateaubriand se félicite d'avoir fait pour la *Jérusalem délivrée*, ce que d'autres voyageurs ont fait pour l'*Iliade*. Quelle différence entre Homère et le Tasse, sous le rapport de la peinture des lieux qu'ils ont célébrés! L'aspect de la Palestine est pour le poëme italien une épreuve dont il ne triomphe pas; quant au poëme hellénique, si complétement empreint des couleurs de la Troade, il est surtout intéressant et divin, lorsqu'on le lit aux portes Scées, sur l'Acropolis d'Ilion, en face de l'Ida!

CHAPITRE XXXI.

Le royaume français fondé en terre sainte.

(1099-1187.)

Dans le titre que nous venons d'écrire, nous appelons *français* le royaume fondé au pays de Jérusalem par les armées chrétiennes. Que les autres nations de l'Europe qui ont pris part à l'immense mouvement de la croisade nous pardonnent ce patriotique orgueil. Le royaume établi à la fin du XIe siècle dans l'ancienne contrée de David et de Salomon fut un royaume français, parce que la France eut la gloire d'entraîner sur la route du saint tombeau le reste du monde européen, parce que c'est la France qui fournit le plus d'hommes et de guerriers illustres à la cause de la croix, et surtout parce que tous les rois de Jérusalem redevenue chrétienne appartenaient à notre nation. Le nom de *Franc* qui, dans les langues de l'Orient, désigne les peuples de l'Europe, est un souvenir glorieux de ces époques où, pour les nations asiatiques, l'Occident, c'était la France. Notre pays, en se plaçant il y a sept siècles à la tête de la révolution des croisades, s'était constitué le défenseur de la civilisation moderne

et avait saisi cet empire intellectuel qu'il n'a point perdu.

Le règne de Godefroid, qui avait refusé de porter une couronne d'or en face du Calvaire, et s'était contenté du titre de baron du Saint-Sépulcre, dura un an à peine; mais combien il fut rempli ! Eustache de Boulogne, les deux Robert et les chevaliers de leur suite étaient retournés à la contrée natale; Raymond de Toulouse occupait la principauté de Laodicée, dont l'empereur Alexis lui avait fait présent; Godefroid n'avait pour l'aider à défendre son royaume, que Tancrède et trois cents chevaliers. Mais ce qui protégeait ce faible royaume, c'était l'épouvante qu'avaient jetée au loin les exploits des guerriers chrétiens. Ascalon, Césarée, Ptolémaïs étaient mieux fortifiées que Jérusalem, et les émirs de ces trois villes envoyaient des députés supplier *le duc très-glorieux et magnifique de laisser sortir les habitants pour leurs affaires en paix et sécurité;* les députés des trois émirs lui offraient de *bons chevaux* et de *bons mulets*, et annonçaient qu'un tribut mensuel de cinq mille besants lui serait payé. La conquête de la Galilée par Tancrède, érigée à son profit en principauté, avait reculé les limites du royaume; les Arabes des rives du Jourdain avaient admiré la bravoure de Godefroid et la force de son bras qui abattait d'un coup d'épée la tête des plus grands chameaux.

L'établissement et la dotation des chanoines dans la basilique du Saint-Sépulcre et dans la mosquée d'Omar convertie en église, la fondation dans la vallée de Josaphat en faveur des moines qui avaient célébré les offices au milieu des travaux et des périls de la croisade, furent les premiers actes du pieux Godefroid; et cependant les prétentions ecclésiastiques tracassèrent le roi de Jérusalem déjà suffisamment préoccupé au milieu d'un pays ennemi. Un chapelain du duc de Normandie, Arnould de Rohes, homme lettré, fort habile, fort rusé, et chansonné durant le pèlerinage pour ses mœurs équivoques (1), était

(1) Guillaume de Tyr, livre IX.

parvenu à monter sur le siége de Jérusalem sans qu'on eût attendu la mort du patriarche grec; le nouveau pasteur avait commencé par vouloir exiger de Tancrède les trésors enlevés à la mosquée d'Omar. L'illustre chevalier, faisant valoir son droit et la coutume des croisés de laisser les biens au premier occupant, consentit à peine à l'abandon de sept cents marcs d'argent pour l'église de la Résurrection. Lorsque Arnould, dont l'élection était regardée comme frauduleuse, eut fait place à Daimbert, archevêque de Pise, celui-ci, fougueux disciple de Grégoire VII, persuada à Godefroid et à Bohémond, qui se trouvaient alors à Jérusalem, de recevoir de lui, l'un, l'investiture de son royaume, l'autre l'investiture de sa principauté. Daimbert, non content du vaste patrimoine libéralement assigné à son patriarcat, réclama comme sa propriété Jérusalem et la forteresse de David; la forteresse de Jaffa et son territoire. Godefroid, humble et doux, détestant les querelles, fatigué de perpétuelles obsessions, finit par résigner au patriarche un quart de la ville de Joppé, la citadelle de David, la ville de Jérusalem et son territoire. Il ne mit d'autre condition que celle d'user et jouir de ces deux cités jusqu'à ce qu'il se fût emparé d'une ou de deux autres places de la Palestine; après la mort de Godefroid, Jérusalem et Joppé devaient revenir au patriarche, si le prince mourait sans héritier légitime.

Guillaume de Tyr, étonné des prétentions de Daimbert, a fait beaucoup de recherches pour découvrir ce qui a pu les motiver. Tout ce qu'il sait, c'est que bien avant l'arrivée des Latins, un quart de la cité (le quartier du Saint-Sépulcre), appartenait au patriarche. Après de longues investigations, l'archevêque historien a trouvé l'origine de cette possession. Chaque fois qu'on réparait les murailles de Jérusalem, on obligeait les chrétiens d'y concourir à leurs frais. Au temps de Constantin, surnommé Monomaque, en 1063, les fidèles de la ville sainte, vivement pressés par le calife d'Égypte, qui voulait relever les remparts de la métropole de la Judée, eurent recours à la pieuse

libéralité de l'empereur de Byzance; celui-ci répondit qu'il fournirait l'argent, à condition que le souverain d'Égypte donnerait aux chrétiens pour demeure particulière et exclusive la portion de l'enceinte dont le rétablissement serait leur ouvrage. Cette condition fut acceptée, et depuis lors, le quartier du Saint-Sépulcre, entouré des murailles rebâties par les chrétiens, n'eut que des chrétiens pour habitants, et ne reconnut d'autre juridiction que celle du patriarche.

Le prélat des bords de l'Arno, qui imposa à la piété de Godefroid des droits si étranges dans un royaume ne relevant que de la puissance de l'épée, n'était point arrivé au patriarcat de Jérusalem par des voies parfaitement pures, si nous en croyons Albert d'Aix (1). Envoyé en Espagne, en qualité de légat d'Urbain, il avait reçu du roi Alphonse et des grands de la péninsule, de riches présents en or et en argent, entre autres, un magnifique bélier d'or, que le roi offrait au souverain pontife; Daimbert avait tout gardé pour lui. Le chroniqueur nous dit que l'archevêque de Pise emporta en terre sainte tous ces trésors, et qu'il s'en servit pour acheter les suffrages des princes. Nous ne répéterons point les reproches que Guillaume de Tyr adresse au clergé de la croisade, et dont les mœurs et les sentiments avaient beaucoup perdu de leur pureté, depuis la mort du pontife Adhémar.

La reconstruction de Jaffa avait créé une nouvelle place de défense pour ce petit royaume, et ouvert un port à tous les marchands chrétiens et pèlerins; les places voisines encore musulmanes, et les princes de l'Arabie, payaient des tributs, lorsque Godefroid tomba malade en revenant du pays de Damas à Jérusalem; ses souffrances l'obligèrent de s'arrêter à Jaffa, dans une demeure qu'il avait fait récemment construire pour son usage. « Quatre de ses « parents l'assistaient, nous dit Albert d'Aix; les uns lui « pansaient les pieds et les réchauffaient sur leur sein;

(1) Lettre VII.

« les autres lui faisaient appuyer la tête sur leur poitrine ; « d'autres pleuraient et s'affligeaient en le voyant souffrir, « craignant de perdre ce prince illustre dans un exil « aussi lointain. » Tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville, apprenant la maladie du roi, s'empressaient autour de sa demeure pour recueillir les nouvelles, et de hauts pèlerins vénitiens, introduits auprès du prince, lui offraient des vases d'or et d'argent, de la pourpre et de précieuses étoffes. Godefroid leur promit de se montrer le lendemain dans la ville, pour peu que son mal lui en laissât la force ; mais les douleurs augmentant toujours, il se fit transporter la nuit suivante, en litière, à Jérusalem. Godefroid, sentant sa fin prochaine, « confessa ses péchés, « dit Albert d'Aix, avec une véritable componction de cœur « et en versant des larmes ; il reçut la communion du corps « et du sang du Seigneur, et, couvert du bouclier spiri- « tuel, il fut enlevé à la lumière de ce monde. Après la « mort de cet illustre duc et très-noble athlète du Christ, « tous les chrétiens, Français, Italiens, Syriens, Armé- « niens, Grecs, la plupart des gentils eux-mêmes, Arabes, « Sarrasins et Turcs, se livrèrent aux larmes pendant « cinq jours, et firent entendre de douloureuses lamenta- « tions. »

Le libérateur de Jérusalem eut la gloire d'être enseveli sous le Calvaire, à trente pas du tombeau de son Dieu. D'après Guillaume de Tyr (1), avant l'arrivée des Latins, le Golgotha était en dehors de l'église du Saint-Sépulcre, et n'avait que d'humbles oratoires; les nouveaux maîtres de Jérusalem, agrandissant la basilique, avaient enfermé dans l'enceinte la portion de la montagne sacrée, où se dressa la croix du Sauveur. A la mort de Godefroid, on acquitta ses dettes, et on fit des aumônes (2) avec le peu qu'il avait laissé : sa courte royauté n'avait été qu'une laborieuse lutte et une immolation. Godefroid, l'Agamemnon

(1) Lettre VIII.
(2) Albert d'Aix, livre VII.

des croisades, mais Agamemnon chrétien, est toujours admirable, sur le champ de bataille comme dans les conseils, à la tête des princes du pèlerinage comme en oraison dans la poussière de l'humilité; lorsque, dans les bois d'Antiochette de Pisidie, il expose sa vie pour triompher d'un ours qui allait dévorer un pauvre pèlerin, ou, lorsqu'au siége d'Arsur, il reçoit assis sur un sac de paille, une députation des émirs de Samarie, il ennoblit l'héroïsme par une charité inconnue au monde païen, et complète sa gloire par une simplicité digne des jours primitifs de l'Orient. Nos mains ont touché sa forte épée, conservée aujourd'hui encore dans l'église du Saint-Sépulcre, et ce souvenir nous charme, pendant que nous cherchons ses illustres traces dans les vieux récits de ses contemporains.

Des œuvres de législation achèvent de placer Godefroid au premier rang, parmi les grands hommes du moyen âge. Ce nouveau royaume de Jérusalem, où se rencontraient mille ambitions, mille passions diverses, des aventuriers de tous les pays, avait besoin d'un code qui traçât à chacun son devoir et maintînt la justice. Baudouin, prince d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, étant venus à Jérusalem accomplir leur vœu, Godefroid profita de leur passage pour travailler à établir le droit féodal, civil et criminel. De doctes hommes qu'il réunit dans son palais, sur le mont Sion, furent chargés de rédiger une grande partie des lois et usages connus sous le nom d'*Assises du royaume de Jérusalem*. Les successeurs de Godefroid ajoutèrent à ce code, à mesure que l'expérience et la réflexion leur inspiraient des améliorations législatives; mais ce fut Godefroid qui jeta les grandes bases de ce monument, et la colonie latine lui dut l'institution de la *haute cour*, et de la *cour des bourgeois*. Les droits du roi qui ne *tenoit son royal fief d'aucuns barons*, de personne *for Dieu*, les rapports de dépendance que lui devaient les barons et tous les seigneurs, l'organisation judiciaire pour les nobles et les bourgeois, et pour les chrétiens indi-

gènes, les principes de propriété, les règles pour le service militaire, le nombre de chevaliers que chaque baronnie et chaque seigneurie étaient tenues de fournir pour la défense du royaume, enfin, tout ce qui alors était de nature à maintenir l'ordre politique et l'équité, se trouve prévu et arrêté dans cette œuvre de législation et de jurisprudence française. On ne s'y occupa point du pauvre peuple ; c'est l'Église qui en prenait soin. Godefroid, ceux qui l'assistèrent dans son œuvre et ceux qui la continuèrent, firent des lois comme devaient en faire des hommes de guerre et de conquête : les *Assises du royaume de Jérusalem*, ont été écrites en quelque sorte avec la pointe d'une épée. On y voit une image de l'Europe féodale, mais cette image porte souvent l'empreinte de modifications bienveillantes et salutaires, inspirées par l'esprit de la croisade. Le XIIe siècle et les siècles précédents n'avaient rien à mettre en comparaison avec la législation de Godefroid et de ses successeurs; après avoir régi le pays de Jérusalem, les diverses principautés chrétiennes fondées en Syrie, elle régit encore l'empire latin de Byzance, la Morée, le royaume latin de Chypre, plusieurs points de l'Archipel appartenant aux Vénitiens, jusqu'à la conquête des Ottomans. Ainsi, le code des libérateurs de Jérusalem, qui s'appela quelquefois *Lettres du saint sépulcre*, subsista en Orient tant qu'il y resta des traces des possessions chrétiennes. Malgré ses imperfections, il favorisa la civilisation européenne, en servant de modèle ou de point de départ à d'autres législations (1).

Le règne de Baudouin, qui dura dix-huit ans, est un des spectacles les plus curieux que puisse nous offrir l'histoire. On entendit chaque année la grosse cloche de Jérusalem annonçant l'approche des Sarrasins, et le bois

(1) L'Académie des inscriptions et belles-lettres s'occupe de publier, dans sa collection des ouvrages relatifs à l'histoire des croisades, les *Assises du royaume de Jérusalem*, d'après le manuscrit de la bibliothèque royale, offert à Louis XVI, en 1791, par la république de Venise.

de la vraie croix qui précédait les guerriers, ne resta point en repos dans la basilique de la Résurrection. La royauté latine de Jérusalem devait être un combat continuel. Le butin formait les principales ressources du roi Baudouin ; quand la paix durait quelques mois, ou quand la guerre était malheureuse, les revenus de l'État se trouvaient réduits à rien. Avec de faibles moyens, Baudouin fit constamment de grandes choses. Quelle activité dans ce belliqueux génie ! Le roi de Jérusalem fit oublier les torts du rival de Tancrède en Cilicie ; il se montra dévoué, généreux ; les États latins n'eurent pas un gardien plus vigilant, un défenseur plus intrépide : l'épée de Baudouin, seul sceptre qu'il ait jamais porté, ne rentra dans son fourreau, que le jour où le roi latin descendit dans la tombe !

L'ambition patriarcale qui voulait se mettre à la place de l'autorité de l'épée ne tint pas longtemps contre la fougueuse énergie de Baudouin ; les tentatives de Daimbert, pour élever sur le trône de Jérusalem un autre que le frère de Godefroid, contribuèrent sans doute à le faire rentrer rapidement dans les limites de son pouvoir. Dans cette église de Bethléem, au-dessus de laquelle Tancrède avait planté son drapeau la veille de l'arrivée des croisés à la ville sainte, il couronna celui qu'il eût mieux aimé voir confiné à Édesse. Arnoul, dépossédé au profit de Daimbert, n'était pas homme à laisser son rival en repos : le *premier-né de Satan, enfant de perdition*, comme l'appelle Guillaume de Tyr (1) dans sa sainte colère, avait acquis de l'influence sur l'esprit de Baudouin et sur le clergé latin ; il réussit à faire partir Daimbert qui demeura deux ans à Antioche auprès de Bohémond et s'en alla ensuite à Rome demander justice ; le prélat fugitif mourut en Sicile en revenant de Rome à Jérusalem. Un prêtre simple et pieux, appelé Ebremar, dont Guillaume de Tyr blâme l'ignorance, occupa le siége patriarcal, du vivant même

(1) Livre X.

de Daimbert. Gibelin, archevêque d'Arles, envoyé comme légat de la cour de Rome, pour arranger les affaires ecclésiastiques de Jérusalem, déposa Ebremar et fut lui-même nommé patriarche : il était d'un âge avancé. Arnoul, resté archidiacre de l'église du Saint-Sépulcre, favorisa son élection dans l'espoir de recueillir promptement son héritage. En effet, quatre ans après (1111), cet Arnoul, que le vulgaire appelait *mauvaise couronne* (1) (ce qui veut probablement dire mauvaise tête), remplaça Gibelin. Il maria sa nièce à Eustache Grenier, seigneur de Sidon et de Césarée, en lui donnant pour dot les meilleures portions du patrimoine de l'Église : Jéricho et toutes ses dépendances, dont le revenu annuel s'élevait à cinq mille pièces d'or. Déposé en 1115 par l'évêque d'Orange, légat du pape Pascal, Arnoul s'en alla à Rome, rétablit son crédit dans l'esprit du souverain pontife et revint occuper son siége de Jérusalem.

Les courses guerrières du roi Baudouin sont marquées d'un grand caractère de poésie. L'inconnu sourit à son génie, il lui faut d'héroïques aventures et des terres nouvelles : il aime à tenter le destin, et le péril a, pour son âme, une irrésistible séduction. *Si tu as peur, va-t'en à Bourges*, dit-il à Harpin, comte de Bourges, qui lui donne des conseils de prudence au moment de livrer bataille avec des forces inégales contre une armée égyptienne sortie d'Ascalon; dans un précédent combat, aux environs de Ramla, Baudouin, monté sur une jument que sa légèreté à la course a fait appeler *la Gazelle*, s'était élancé à travers les rangs ennemis avec sa bannière blanche attachée à sa lance. Pour exciter ses compagnons à la victoire, il leur disait que l'Orient n'offrait aucun asile aux vaincus, et que la France était bien loin! Les expéditions du roi, au delà de la mer Morte, au port d'Hellis, l'Helath des Hébreux (aujourd'hui Aden) et sur les rivages de la mer Rouge, avaient charmé la curiosité de son esprit; la con-

(1) Guillaume de Tyr, livre XI.

struction du château de Montréal (Chaubek), dans cette portion de l'Arabie que nos chroniques (1) nomment *Syrie de Sobal*, avait établi la menaçante domination de Baudouin au milieu de peuplades étonnées de sa puissance. Arsur, Césarée, Saint-Jean-d'Acre, Tripoli, Biblos, Sarepta, Sidon, se rendirent à ses armes. Nous avons parlé, dans la *Correspondance d'Orient*, de toutes ces places et de leur occupation par les croisés. Baudouin soumettait ainsi des cités de Syrie que n'avaient jamais possédées les Hébreux, et sa courageuse activité agrandissait son royaume.

Pendant le siége de Tripoli, il vit mourir le vieux Raymond que l'Orient n'avait point consolé de tout ce qu'il avait quitté en France; le comté de Tripoli, devenu un héritage pour sa famille, paya les sacrifices et les exploits du prince de Toulouse. La nouvelle de la mort de Tancrède (1112) retentit comme une calamité au milieu des joies de la conquête de l'ancien pays phénicien. Tancrède, durant la captivité de Bohémond, laissant à Hugues de Saint-Omer la principauté de Tibériade, s'était établi prince aux bords de l'Oronte, d'après le vœu des chrétiens. Le jeune Pons, fils du seigneur Bertrand, comte de Tripoli, servait sous son drapeau; à sa dernière heure, Tancrède fit appeler sa femme Cécile, fille de Philippe, roi des Français, ainsi que le jeune Pons, et leur conseilla de s'unir, après sa mort, par les liens du mariage : on le lui promit et on tint parole. Quelque temps auparavant, Bohémond avait fini ses jours dans la Pouille au milieu de ses ardents efforts pour frapper l'empire grec.

L'argent manquait au roi Baudouin, il avait à peine de quoi suffire à ses besoins de tous les jours et à la solde de ses frères d'armes; il songea à faire un mariage qui lui donnât des trésors. La femme qu'il avait épousée à Édesse était soupçonnée de légèreté dans ses mœurs, il l'enferma dans le monastère de Sainte-Anne, situé près de la porte de Josaphat, à peu de distance de la piscine Probatique;

(1) Guillaume de Tyr, livre XI.

puis, comme s'il eût été veuf, il fit demander en mariage la comtesse de Sicile, veuf de Roger, frère de Robert Guiscard. Les inspirations irréligieuses d'Arnoul poussaient Baudouin. Dans l'année 1113, la puissante et riche comtesse de Sicile, ne se doutant point qu'il y avait une reine de Jérusalem encore vivante, débarqua à Saint-Jean-d'Acre avec de grandes sommes d'argent et des navires chargés de provisions et d'armes. Trois ans plus tard, Baudouin, saisi de remords dans une grave maladie, renvoya sa seconde femme; Roger, fils de la princesse sicilienne, ne pardonna point cet affront au royaume de Jérusalem.

La ville sainte manquait d'habitants : il n'était point permis aux musulmans d'y établir leur demeure; les Latins étaient en si petit nombre qu'ils occupaient à peine une rue de la ville (1); les Syriens, décimés par les longues persécutions, n'offraient que de pauvres débris; le manque de peuple, cette cause par laquelle devaient périr un jour les colonies chrétiennes, préoccupait déjà Baudouin. Il y avait au delà du Jourdain une multitude de chrétiens qui payaient encore tribut aux anciens oppresseurs de la terre sainte; Baudouin leur fit proposer de venir habiter Jérusalem ; bientôt ils arrivèrent avec leurs femmes et leurs enfants, leur gros et leur menu bétail; un quartier leur fut assigné, des campagnes abandonnées leur échurent en partage, et la cité sacrée eut de nouveaux défenseurs.

Le génie de Baudouin était trop à l'étroit en Syrie : il méditait d'ajouter à son royaume ce pays d'Égypte d'où, tant de fois, lui étaient arrivés des ennemis, et dont la conquête eût été un si grand bien pour les États latins. Le mal qui conduisit Baudouin à la mort surprit vers les bords du Nil ses pas victorieux; un cippe de pierres à El-Arich marque la place où les entrailles du roi furent ensevelies, et longtemps on donna le nom de *Sables de Bau-*

(1) Livre XI.

douin (1) aux solitudes sablonneuses qui mènent de Syrie en Égypte.

Baudouin du Bourg qui avait remplacé le frère de Godefroid dans le comté d'Édesse, le remplaça aussi sur le trône de Jérusalem ; durant ses douze ans de règne, il fut fait deux fois prisonnier et demeura sept ans dans les fers des musulmans. Tandis que Baudouin II gémissait de voir sa bravoure enchaînée dans la forteresse de Charan, en Mésopotamie, la prise de Tyr vint ajouter à l'éclat et à la force de l'empire des Francs; Eustache Grenier, nommé régent du royaume en l'absence du prince captif, avait tenu tête aux attaques des Égyptiens. Baudouin II paya le prix de sa rançon avec le butin d'une victoire qu'il remporta sur le territoire de Damas; lorsqu'en 1131, il acquitta sa *dette envers la mort*, comme parlent nos chroniques, quelques bruits de gloire s'étaient mêlés au souvenir de ses malheurs. Ce prince, dont les genoux et les mains s'étaient endurcis par les pratiques de la piété, s'occupa utilement de l'administration intérieure du royaume; voulant assurer l'approvisionnement de Jérusalem, il avait permis par une charte aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs et même aux Sarrasins de porter à la ville sainte, en franchise de tous droits, le vin, le blé et toute espèce de grains.

Le patriarche Arnoul, dont les jours s'étaient achevés en 1118, avait eu pour successeur Gormond, né à Péquigny, dans le diocèse d'Amiens, qui était mort en Sidon, pendant qu'il dirigeait le siége d'un château du voisinage; à sa place avait été nommé Étienne, d'abord chevalier, puis abbé de Saint-Jean de la Vallée, monastère situé près de Chartres. Ressuscitant les prétentions de Daimbert, peut-être parce qu'il savait manier l'épée, Étienne voulait qu'on lui cédât Jérusalem et Joppé après la prise d'Ascalon; mais son patriarcat ne dura pas deux ans. On rapporte que

(1) Aboulféda, quatrième volume de la Bibliothèque des croisades.

Baudouin II étant allé lui demander comment il se trouvait, Étienne mourant lui répondit : « Nous sommes, « seigneur roi, dans l'état que vous avez voulu. » Rien de positif ne put appuyer le soupçon d'empoisonnement. Guillaume, prieur de l'église du Saint-Sépulcre, homme de vie pieuse, beau de sa personne, mais peu lettré, succéda au patriarche Étienne, et ce fut lui qui couronna, dans la basilique de la Résurrection, Foulque d'Anjou, choisi pour recueillir le royal héritage de Baudouin II, son beau-père. Quoique l'église de Bethléem eût été érigée en église épiscopale depuis Baudouin Ier, on n'y sacrait plus les rois de Jérusalem; le voisinage du Calvaire avait cessé d'être un scrupule pour les princes latins appelés à la couronne d'or.

Foulque d'Anjou, parvenu au trône dans un âge avancé, n'avait plus assez d'énergie pour entretenir l'activité militaire des chrétiens; la soumission de Panéas, aux sources du Jourdain, fut le seul événement de son règne. Pains, son grand échanson, bâtit la forteresse de Carac, dans le pays d'Arabie, non loin de Rabbath, où l'époux de Bethsabée était tombé victime de la passion de David. Nos chroniqueurs ont confondu Carac avec l'ancienne Petra, aujourd'hui *Ouadi-Mousa*, dont les voyageurs modernes ont admiré les tombeaux, le grand temple et le théâtre. Sous le faible Foulque d'Anjou, l'oisiveté de l'épée avait enfanté la discorde des esprits. Mais, avant de suivre les colonies dans leur décadence, arrêtons-nous devant le spectacle de la conquête latine, contemplons dans toute son étendue cette œuvre où sont entrés tant de sacrifices et tant de gloire.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les États chrétiens s'étendaient depuis le Taurus et les rivages de l'Euphrate jusqu'aux terres égyptiennes de Thanis et de Péluse; ils se composaient de trois principautés indépendantes (1) et du royaume de Jérusalem. La principauté d'Édesse, maintenant Orfa, comprenait une partie de la Cilicie et de la Mésopotamie, des régions fécondes, des forêts, des pâturages, de nombreuses rivières, les deux rives de l'Euphrate, qui est pour la Mésopotamie ce que le Nil est pour l'Égypte, et dont la possession représente à elle seule une immense richesse; cette principauté avait trois archevêques relevant du patriarche d'Antioche : ceux d'Édesse, d'Hierapolis et de Corycus. La principauté d'Antioche avait pour limite septentrionale la ville de Tarse et pour limite méridionale la petite rivière qui coule entre Valénia et Méraclée. La juridiction du patriarche d'Antioche s'étendait sur vingt cantons, dont quatorze avaient chacun un métropolitain avec des évêques suffragants; les six autres cantons étaient

(1) Les pays qui formaient ces trois principautés sont décrits dans a Correspondance d'Orient.

placés sous l'autorité des primats de Bagdad et de Perse, appelés *catholiques*. Quoique ces deux principautés fussent indépendantes de Jérusalem, les rois latins allèrent souvent y rétablir l'ordre ou leur porter secours aux jours de péril; c'est en combattant pour les États d'Antioche et d'Édesse que Baudouin II rencontra la captivité. Le comté de Tripoli, que Jacques de Vitry appelle une principauté, commençait à la limite de celle d'Antioche et s'arrêtait à la rivière entre Biblos (Gibelet) et Berythe; une portion du Liban lui appartenait. Le comte ou le prince de Tripoli était homme lige du roi. L'ancienne Émesse, appelée au temps des croisades *Camela* ou *Chamelé*, aujourd'hui Homs, l'ancienne Épiphania, qui maintenant porte le nom de Hama, et Balbek ne furent point soumises aux croisés, mais leur payaient tribut.

Enfin le royaume de Jérusalem formait la première colonie latine par sa priorité religieuse et politique, par son étendue et le nombre des places qui lui étaient soumises. Il commençait à l'antique frontière des Hébreux, à Dan, appelée tour à tour Césarée de Philippe, Panéade et Bélinas; sans aller du côté du midi jusqu'à El-Arisch, Pharamia, Péluse où les possessions latines n'étaient point fixes, nous verrons flotter le vieux drapeau de notre patrie à Bersabée, appelée alors Gibelin, à dix milles d'Ascalon, et sur les murs de Daroum, à quatre stades au delà de Gaza. La forteresse de Daroum, de forme circulaire et flanquée de quatre tours, était ainsi nommée d'un monastère grec dont elle avait pris la place (da-Roum, couvent des Grecs). Sidon, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, Césarée, Jaffa, les cinq villes des Philistins, toutes les cités de la Judée et de la Galilée, changées en baronnies ou en seigneuries, et, au delà du Jourdain et de la mer Morte, les pays de Carac et de Montréal obéissaient aux successeurs de Godefroid. Une France féodale s'était établie dans ces contrées où avaient passé les dominations israélite, macédonienne, romaine, grecque et musulmane, et les fortes traces de notre génie, de notre bravoure et de nos vertus s'impri-

maient sur le sol le plus vénérable et plus historique de l'univers. Les Latins avaient semé des citadelles à travers la Palestine; Thoron, à dix milles de Tyr, entre la mer et le Liban; Scandalion, aujourd'hui Scandroun, à cinq milles au midi de Tyr, Néphin, du côté de Tripoli; Belvoir, près du Thabor; Ibelin, bâti avec des ruines de l'ancienne Geth; Blanche-Vue ou Blanche-Garde, destinée à réprimer les Ascalonites; Saint-Abraham, dans le voisinage d'Engaddi; les châteaux des Plans, de Maé, de Mirabel, aux abords de Jérusalem; toutes ces forteresses et une foule d'autres, dont nous avons marqué l'emplacement dans nos récits de voyageur, étaient comme une vaste organisation de défense au milieu de cette terre où nos aïeux ne subsistaient que par la victoire.

Le patriarche de Jérusalem, de qui relevaient immédiatement les évêques de Bethléem, d'Hébron (1) et de Lydda, avait de plus sous son autorité quatre métropolitains : ceux de Tyr, de Césarée, de Nazareth, de Carac. Le métropolitain de Tyr avait pour suffragants les évêques d'Acre, de Sidon, de Bérithe et de Panéade. L'Église de Césarée qui, avant les croisades, était l'égale de celle de Jérusalem et quelquefois la première de Palestine, n'avait qu'un seul suffragant, l'évêque de Sébaste ou Samarie. Le suffragant de Nazareth était le pasteur de Tibériade. L'évêque grec du mont Sinaï, gardien de l'église de Sainte-Catherine, dépendait du métropolitain de Carac. L'Église de Jaffa était soumise au prieur et aux chanoines du Saint-Sépulcre. Des abbés et des prieurs assistaient à l'autel le patriarche de Jérusalem; ils portaient les insignes de l'épiscopat : la crosse, la mitre, l'anneau et les sandales.

Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, qui a tracé une curieuse peinture de l'état religieux de la Palestine sous la domination des Francs, nous montre l'Église d'Orient

(1) L'Église d'Hébron ne fut érigée en évêché que sous Amaury en 1167, mais nous parlons ici du royaume de Jérusalem tel qu'il fut dans tout son développement.

commençant à reverdir et à fleurir, et la vigne du Seigneur *poussant des bourgeons nouveaux*. De tous côtés, les plus beaux sites étaient choisis pour la construction de sanctuaires et de couvents : les libéralités des princes et les aumônes des fidèles multipliaient les maisons de Dieu. Le mont de la Quarantaine, à peu de distance de Jéricho, et le Carmel avaient leurs hôtes austères qui, retirés dans de petites cellules, *composaient, abeilles du Seigneur, un miel d'une douceur toute spirituelle* (1). « Un grand nombre d'au- « tres, dit le chroniqueur, morts au monde afin de vivre « en Dieu, se choisirent des sépulcres tranquilles dans le « désert du Jourdain, où le bienheureux Jean-Baptiste, « fuyant les hommes pour s'occuper de Dieu avec plus « de liberté, se cacha dès les années de son enfance. »

L'évêque d'Acre nous rapporte ici une observation que nous ne passerons point sous silence. Il ne lui avait jamais semblé que le précurseur se fût nourri de la chair des sauterelles, lui qui refusait de manger du pain. Jacques de Vitry interrogea donc sur ce point un moine syrien des rives du Jourdain ; le moine lui répondit qu'on trouvait autour de son monastère une herbe dont les cénobites mangeaient, et qui se nommait *langusta ;* il ajouta que ce mot était la même chose que *locusta* (sauterelle), et que la ressemblance des deux mots avait produit l'erreur sur la nourriture de saint Jean. Le cénobite des solitudes du Jourdain affirmait que le précurseur avait mangé de l'herbe appelée *langusta* et non point de ces grasses sauterelles recherchées par beaucoup d'habitants du pays qui les prennent à l'époque de leur apparition et les mettent en réserve. L'opinion du moine syrien pourrait bien ne pas rester tout à fait sans réponse, mais elle est, à coup sûr, d'une grand autorité dans la question.

Les chanoines réguliers du Saint-Sépulcre, institués par Godefroid, suivaient la règle des augustins. Les églises des chevaliers du Temple, du mont Sion et du mont des

(1) Jacques de Vitry, livre I.

Olives avaient des abbés et des chanoines de l'ordre de saint Benoît. Les religieuses de Saint-Lazare, à Béthanie, celles de Sainte-Anne et celles de Sainte-Marie de Jérusalem appartenaient à la même règle. Il y avait sur le Thabor une abbaye de moines noirs qui dépendait du métropolitain de Nazareth. Il s'était élevé aussi des monastères de l'ordre de Cîteaux et de l'ordre des Prémontrés. La Palestine offrait une image de la France religieuse.

Les trois ordres militaires, nés de la charité à l'ombre du saint tombeau, avaient montré à l'Orient une sorte de sacerdoce armé du glaive. Les hospitaliers (1), les templiers, les teutons, mâles figures, hommes de fer, caractères ardents et généreux, formaient comme des murailles vivantes toujours debout pour arrêter l'ennemi. Ils avaient passé du service des pauvres au service des colonies chrétiennes. Dans leurs continuelles courses du Jourdain à la mer, du Liban au désert méridional de Syrie, ils étaient l'effroi des musulmans et la sécurité des pèlerins. Quand de pauvres chrétiens débarqués à Jaffa, se rendaient à Jérusalem, n'ayant d'autres armes que le signe de la croix, ils n'avançaient pas sans frayeur dans le chemin solitaire de Ramla, et surtout dans les montagnes de la Judée, où chaque détour de sentier, chaque revers de rocher pouvait cacher des Arabes cruels. Alors, si des manteaux blancs marqués de la croix blanche, de la croix rouge ou de la croix noire leur apparaissaient tout à coup à travers les vergers de la plaine, au penchant de la colline ou dans les tortueuses profondeurs d'un étroit vallon, cette vue rassurait et charmait les pieux voyageurs ; au moindre soupçon de danger, les chevaliers de l'Hôpital, du Temple ou de Sainte-Marie des Teutons les accompagnaient jusqu'à la ville sainte.

(1) M. le vicomte L.-F. de Villeneuve-Bargemont a fait revivre la gloire des grands maîtres de l'ordre de saint Jean en publiant leurs MONUMENTS. Le nom de Villeneuve-Bargemont, attaché à d'utiles et à de beaux travaux, est un de ces noms de France qui rappellent ce que l'honneur, la vertu, l'intelligence ont de plus pur et de plus élevé.

Guillaume de Tyr, que l'amour des priviléges de l'Église anime quelquefois jusqu'à la partialité, voit avec peine les frères de l'Hôpital s'affranchissant d'abord de la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie-Latine, puis, devenus riches, se dérobant à l'autorité du patriarche de Jérusalem et entraînant dans leur indépendance divers établissements de charité. Celui-ci, accompagné de plusieurs prélats de Syrie, était allé à Rome demander justice pour ses droits chaque jour méconnus, et n'avait rien pu obtenir du pape, ami des hospitaliers. Plus tard, de scandaleuses rivalités éclatèrent entre les hospitaliers et le patriarche; des flèches, ramassées dans l'église du Saint-Sépulcre, furent suspendues en face du Calvaire, en mémoire d'une attaque impie. Les frères de l'Hôpital, possesseurs de casals et de villes en Orient et en Occident, n'étaient plus au temps où les pauvres et les infirmes étaient leurs *seigneurs*, où, donnant aux malades le pain de pure fleur de farine, ils se réservaient pour eux la portion la plus grossière de la mouture (1). Mais que d'exploits et que de gloire leur faisaient pardonner de s'être éloignés de leur primitive et humble simplicité! Depuis Gérard Tune jusqu'à Fabrice Carrette, le quarante et unième grand maître de l'ordre, durant un espace de plus de quatre siècles, quelle série de traits éclatants, de dévouements sublimes, et quel puissant intérêt s'attache à la destinée de ces courageux défenseurs de la civilisation chrétienne! Oh! comme nous étions émus à Rhodes, dans cette rue des Chevaliers où nous touchions de la main leurs graves et belliqueux souvenirs!

Les chevaliers du Temple, qui avaient reçu du concile de Troyes (1128), le vêtement blanc comme un symbole de la pureté de leur vie, reçurent du pape Eugène la croix rouge comme symbole du sang qu'ils faisaient profession de verser pour la défense de la terre sainte. Jacques de Vitry, parlant de ces *nouveaux Machabées* comme il les

(1) Jacques de Vitry, livre I.

appelle, nous les montre marchant à la bataille avec discipline, sagesse et prudence, les premiers à combattre et les derniers à se retirer, n'ayant jamais la permission de tourner le dos ou de revenir sur leurs pas sans un ordre exprès ; toutes les fois qu'on crie aux armes, dit le même chroniqueur, ils demandent où sont les ennemis et jamais leur nombre ; lions à la guerre, ils sont de doux agneaux dans leurs demeures ; à l'église, pareils à des ermites ou à des moines, ils sont durs et féroces pour les ennemis du Christ ; ils marchent précédés d'une bannière blanche et noire qu'ils appellent Bauséant, et ces deux couleurs indiquent, l'une, leur candeur envers les amis du Christ, l'autre, leur sombre fureur contre ses ennemis. Les templiers punissaient avec une extrême sévérité les violateurs de la discipline et de la règle. C'est ainsi qu'ils se firent un nom honorable, ajoute le chroniqueur déjà cité. « La renommée de leur sainteté répandant de suaves odeurs comme une cellule parfumée, s'étendit dans le monde entier ; la maison de la sainte Église fut remplie d'odeurs embaumées. En rappelant le souvenir de ces hommes, les fidèles avaient la bouche comme remplie d'un doux miel. Aussi toute l'Église des saints racontera leurs vertus et leurs combats, et leurs glorieux triomphes sur les ennemis du Christ. »

Ce témoignage rendu aux templiers par un prélat de Syrie, de la première moitié du XIIIe siècle, est l'expression indépendante de l'admiration des contemporains. Quand Jacques de Vitry parlait ainsi, il y avait déjà plus d'un siècle que les chevaliers du Temple étaient sur la scène du monde. Cent ans plus tard, aux yeux de Philippe le Bel, le roi *faux monnayeur,* ils furent surtout coupables d'être riches ; les désordres de quelques membres ne pouvaient pas justifier l'immolation d'un grand et illustre corps qui avait servi de boulevard contre la barbarie musulmane. L'équitable postérité a cassé l'arrêt qu'une cupidité sauvage osa porter. L'ordre du Temple, établi pour la croisade, devait perdre quelque chose de sa gran-

deur morale à mesure que l'esprit de la guerre sainte s'affaiblissait; c'est ce qui amena son malheur. Des possessions, des richesses égales à celles des souverains, étaient devenues une tentation terrible pour un roi à qui il fallait de l'argent à tout prix; on résolut de livrer aux flammes les templiers comme on se décide à tuer un homme pour lui prendre son trésor. Jacques de Vitry semble avoir pressenti les calamités cachées dans ces terrestres biens, lorsque, parlant des chevaliers teutons, il fait des vœux *pour que le Seigneur éloigne d'eux les richesses orgueilleuses, avides, querelleuses, qui n'engendrent que des sollicitudes et sont ennemies de la religion* (1).

Ainsi le royaume de Jérusalem, composé d'hommes de toutes les nations de l'Occident, avait fait de la Palestine une terre toute nouvelle; la culture fécondait de vastes solitudes. On appelait *Poulains*, ceux qui étaient nés en terre sainte depuis la délivrance de Jérusalem; ce nom vient-il de *pullus*, parce que la génération née dans les derniers temps était comme un *petit poulet* à côté de l'ancienneté des Syriens? vient-il du nom de la *Pouille*, parce qu'on avait appelé de cette contrée beaucoup de femmes pour être les épouses des Européens? Les chroniques demeurent incertaines entre ces deux étymologies et n'affirment rien. Les Poulains désignaient les Européens sous le nom d'enfants d'*hernaude*, ce qui, d'après Jacques de Vitry, équivalait à imbécile, idiot; mais l'origine du mot *hernaude* nous est inconnue. Les sobriquets entre ces nations indiquent des jalousies. A côté des Occidentaux vivaient, dans le royaume de Jérusalem, les chrétiens d'Orient, les Syriens, les Grecs, les jacobites, les maronites, les nestoriens, les arméniens, les grégoriens. Ces peuples, appartenant à des communions diverses, se consolaient, à l'ombre des bannières latines, de la longue oppression musulmane; livrés à l'agriculture et au commerce, ils contribuaient à répandre la vie dans le royaume

(1) Livre I.

franc, et parfois aussi ils combattaient à côté de nos guerriers. Les Maronites surpassaient en vigueur belliqueuse tous les chrétiens du pays; ils avaient servi de guides à l'armée de Godefroid traversant la Phénicie. Ils embrassèrent la foi catholique en 1167. Nous avons longuement parlé ailleurs (1) de ces admirables montagnards, restés les amis de la France jusqu'au moment où nous écrivons; ils avaient pour voisins, dans le Liban, les Baténiens ou Assassins (2) qui, esclaves fanatiques des volontés du Vieux de la Montagne, tenaient au bout de leurs poignards la vie des princes et des rois.

La piété, la bravoure, le commerce, la curiosité se donnaient rendez-vous dans le royaume de Jérusalem. Les peuples arrivaient à la ville sacrée, non plus seulement de Saba, mais de tous les points du monde; un navire attirait un autre navire, et les nations, se donnant la main, se disaient entre elles : *Montons à la montagne du Seigneur* (3). On voyait s'accomplir ces paroles de Tobie, adressées à Jérusalem : *Tu brilleras d'une lumière éclatante, et tu seras révérée jusqu'aux extrémités de la terre* (4). Mais ce royaume que les chroniques nous montrent comme un paradis exhalant des parfums pareils à ceux des roses, des lis et des violettes, ne tarda pas a être livré à l'*antique serpent, ennemi du genre humain.* La corruption envahit la terre sainte ; Jacques de Vitry nous en fait une peinture, chargée d'ailleurs des exagérations les plus noires. Lorsqu'il ne voit dans les prélats que des *vaches engraissées sur les montagnes de Samarie*, des pasteurs *engraissés du patrimoine du Crucifié,* et *tondant les brebis* au lieu de les *paître*, des *conducteurs aveugles*, des *chiens muets ne sachant pas aboyer,* l'évêque d'Acre pousse l'observation morale jusqu'à la satire. Les poulains, issus de leurs pères, *comme la lie provient du vin, la rouille de l'argent, l'ivraie du froment*,

(1) Correspondance d'Orient, lettre CLXXX.
(2) Correspondance d'Orient, tom. VI.
(3) Isaïe, chap. II, vers. 3.
(4) Chap. XIII, vers. 13 et 14.

étaient parés comme des temples, et plus accoutumés aux bains qu'aux batailles. Les musulmans, qui tremblaient devant les pères, ne voyaient dans les fils que de faibles femmes. On comparait ces Francs dégénérés aux saules qui ne produisent aucun fruit. Leur occupation était de garder leurs femmes, à qui leur jalousie permettait à peine de sortir une fois par mois pour aller à l'église; les plus riches avaient trouvé le moyen de ne plus laisser sortir leurs épouses, en leur faisant dire la messe sur des autels dressés dans leur chambre. Nous ne répéterons point tous les crimes et les horreurs que Jacques de Vitry impute aux habitants de la terre sainte; les censeurs nous font l'humanité trop laide, et l'histoire n'accueille point la violence de leurs discours. Toutefois, il est certain que, dans le royaume franc, les mœurs perdirent de leur pureté, les caractères de leur énergie : cette dégénération favorisait les entreprises des ennemis.

Nous avons laissé la couronne de Jérusalem passant de la tête d'un vieillard à la tête d'un enfant (1144). Le courageux dévouement du jeune Baudouin III éclate dans l'inutile expédition de Bosra. L'année suivante, un ennemi formidable, Zengui, prince de Moussoul, fondateur de la dynastie des Atabeks, s'empare d'Édesse, dont il méditait la conquête depuis longtemps; un effroyable carnage fait ruisseler dans cette ville le sang chrétien; la perte de cette grande cité, suivie de l'immolation des fidèles, retentit bientôt en Europe. La foudre tombée sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion, l'apparition d'une comète annonçait aux imaginations chrétiennes des maux contre lesquels il fallait s'armer. L'esprit des guerres saintes vivait encore dans sa force en Occident; l'éloquence de saint Bernard renouvela les scènes d'enthousiasme qu'on avait vues cinquante ans auparavant. Cent mille croisés français, ayant à leur tête le roi Louis VII, une nombreuse armée conduite par l'empereur Conrad III, une foule de guerriers d'Italie et d'Angleterre, s'avancèrent contre l'Orient.

L'Asie Mineure dévora les trois quarts de ces grandes troupes ; Louis VII, qui gagna de la gloire aux rives du Méandre et au milieu des précipices du mont Cadmus, Conrad qui n'avait montré aucune capacité dans cette expédition, se trouvèrent réunis à Jérusalem au commencement de l'année 1148. On ne s'occupa point d'Édesse, dont les malheurs avaient armé l'Occident. Les Latins désiraient la possession de Damas comme une barrière de défense pour le royaume de Jérusalem. Dans une assemblée, tenue à Saint-Jean-d'Acre et provoquée par le jeune Baudouin III, on décida d'aller assiéger Damas. Cette riche cité était près de céder aux victorieuses attaques des chrétiens, lorsque la discorde et la perfidie firent échouer misérablement l'entreprise. La croisade de Louis VII et de Conrad s'acheva sans profit pour la Palestine.

En 1149, Baudouin III, fatigué de la régence de sa mère Mélisende, lui fait d'abord des concessions pour conquérir son indépendance, et puis l'oblige de se contenter de Naplouse. Ces débats avaient troublé le royaume ; la tranquillité se rétablit, dit Guillaume de Tyr, *comme l'étoile du matin qui brille au milieu de la nue.* Le jeune roi de Jérusalem, que l'agrandissement de son royaume préoccupait sans cesse, parvint à conquérir après un siége opiniâtre, cette place d'Ascalon qui, depuis si longtemps, résistait aux Latins, et dont la possession fermait la Palestine aux Égyptiens. On convertit en église et on dédia à saint Paul la grande mosquée d'Ascalon. Le mariage de Baudouin avec une nièce de l'empereur Manuel, conclu en 1155, apporta des trésors au royaume de Jérusalem qui manquait toujours d'argent; cette alliance eût été bien plus utile aux États chrétiens, si les Latins et les Grecs avaient voulu sincèrement réunir leurs forces contre l'ennemi commun (1).

De temps en temps, la succession des patriarches de Jérusalem amenait des querelles parmi le clergé de la ville

(1) Michaud, Histoire des croisades, livre V.

sainte. Foucher, qui avait succédé à Guillaume en 1145, était mort en 1159. Amaury, prieur de l'église du Saint-Sépulcre, né à Nesle, au diocèse de Noyon, le remplaça irrégulièrement : c'était un homme incapable, porté par des intrigues de princesses. Il crut légitimer son élection en envoyant acheter à Rome le manteau de patriarche au prix d'abondantes largesses (1).

Mélisende, que Guillaume de Tyr juge *digne d'être transportée au milieu du chœur des anges*, mourut en 1161. Baudouin III la suivit dans la *voie de toute chair*, l'année suivante, à Bérythe, âgé de trente-trois ans. Il avait l'habitude de prendre chaque année une médecine avant le commencement de l'hiver; il reçut à Antioche du médecin du comte de Tripoli des pilules empoisonnées qui le menèrent lentement à la tombe; une portion de pilules destinées au roi furent mêlées dans du pain et données à une petite chienne qui en mourut. Cette expérience ne permit plus de douter du poison. L'archevêque de Tyr nous apprend à ce sujet que les princes chrétiens, dédaignant la science des médecins latins, n'accordaient leur confiance qu'aux Juifs, aux Samaritains, aux Syriens ou même aux Sarrasins, fort ignorants dans l'art de guérir. Baudouin III remplit noblement sa mission de gardien du royaume de Jérusalem; il porta un grand coup aux Égyptiens en leur enlevant Ascalon, et tint tête à Nourreddin, fils de Zengui, qui, maître de Damas, attaquait vigoureusement la Palestine.

Amaury, auparavant comte de Joppé et d'Ascalon, successeur de son frère Baudouin III, voulait à tout prix établir la domination chrétienne en Égypte; la guerre civile, produite par l'ambition rivale de deux vizirs, désolait ce pays; le sultan de Damas convoitait l'Égypte comme le roi de Jérusalem; le calife de Bagdad, ennemi de celui du Caire, donnait son appui religieux au projet de Nourreddin. Les Latins, unis aux Égyptiens, qui avaient imploré

(1) Guillaume de Tyr, livre XVIII.

leur secours, assiégèrent durant plusieurs mois les Turcs entrés dans Alexandrie; ceux-ci capitulèrent enfin. L'Égypte s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut de cent mille écus d'or, et tous les seigneurs, les chevaliers et les soldats chrétiens revinrent en Palestine, chargés de trésors; une garnison chrétienne avait été placée au Caire. Amaury ne s'était éloigné qu'à regret des bords du Nil; sans s'inquiéter de la violation des traités et sans tenir compte des prudents avis d'une partie des chefs chrétiens, il reprend le chemin de l'Égypte avec une armée, s'empare de Bilbéis sur la rive droite du Nil; mais, au lieu d'aller droit au Caire qui ne pouvait lui résister, il commit la faute politique d'écouter les supplications des ambassadeurs du calife et d'accepter leurs offres d'argent. Les richesses promises se firent attendre, la flotte impériale de Byzance que son beau-père Manuel lui avait annoncée, ne parut point; pendant ce temps-là, les Égyptiens relevèrent leurs murailles, le général de Nourreddin, appelé par le calife du Caire, arriva tout à coup, et c'est ainsi que le riche royaume de Pharaon fut perdu pour les guerriers francs. Amaury, ne pouvant lutter contre les Turcs et les Égyptiens réunis, revint honteusement à Jérusalem. L'arrivée de la flotte de Byzance le décida à recommencer son entreprise; Amaury attaqua Damiette; mais, après cinquante jours d'un siége désastreux, il fallut y renoncer. L'armée de Damas avait amené au Caire un jeune émir jusque-là sans gloire, mais dont le nom devait remplir le monde. Ce jeune émir, élevé au vizirat à la place de Chircou son oncle, c'était Saladin.

Guillaume de Tyr avait beaucoup connu Amaury, c'est d'après ses instances qu'il entreprit son œuvre historique; il a tracé de ce roi un portrait détaillé qui abonde en traits curieux. D'après ce portrait, le cinquième roi latin avait une grande expérience dans les affaires du monde et une prudente conduite. Il avait la langue un peu embarrassée, ce qui l'empêchait de s'exprimer avec grâce et élégance. Nul ne connaissait mieux que lui le droit coutumier du

royaume. Il était moins lettré que son frère, mais il avait l'esprit vif, pénétrant et une solide mémoire. Amaury interrogeait souvent, aimait la lecture et se plaisait beaucoup aux récits de l'histoire. Les baladins et les jeux de hasard ne l'amusaient pas du tout; la chasse au faucon et au héron était son principal divertissement. On vantait sa patience, sa sobriété, sa facilité à oublier les injures. Amaury était souvent taciturne et sombre et manquait d'urbanité; on remarquait d'autant plus ce défaut qu'on se ressouvenait de la bienveillante affabilité de son frère. Il était avide d'argent plus qu'il ne convient à un roi, et sa justice ne résistait pas souvent à la séduction des présents. Amaury avait de l'embonpoint, une taille au-dessus de la moyenne, une belle figure, un air de dignité, des yeux pleins d'éclat, le nez aquilin, les cheveux blonds, un peu rejetés en arrière, et une barbe bien fournie. Pendant qu'une petite fièvre lente retenait le roi dans la citadelle de Tyr, il faisait souvent appeler Guillaume pour lui soumettre les questions qui lui passaient par l'esprit, « et ces conférences avec moi, dit l'historien (1) lui plaisaient infiniment. » Le roi lui demanda un jour s'il y avait en dehors de la révélation chrétienne des moyens de prouver la vérité de la future résurrection. Cette question causa une émotion vive à l'archevêque de Tyr. Il satisfit la curiosité philosophique d'Amaury en lui disant que les misères de l'homme vertueux et le triomphe des méchants dans ce monde rendaient nécessaire une autre vie où Dieu traitât chacun selon ses œuvres.

Nous touchons aux mauvais jours du royaume de Jérusalem. Amaury, à son lit de mort (1173), n'aurait pu imaginer que les dernières catastrophes étaient si prochaines. Que de malheurs accomplis durant le court espace de quatorze ans! Baudouin III avait dit, en parlant du fils d'Amaury, qu'il tint sur les fonts baptismaux : « Je lui donnerai le royaume de Jérusalem. » Combien elle fut triste la royauté

(1) Livre XIX.

de Baudouin IV, pauvre jeune lépreux d'un doux et noble caractère, s'épuisant en douloureux efforts pour cacher son mal et supporter le poids des affaires ! Milon de Planci, chargé d'abord de l'administration du royaume, avait été poignardé à Saint-Jean-d'Acre, par des rivalités ennemies, et la régence avait été confiée à Raymond, comte de Tripoli, quatrième descendant du fameux Raymond de Saint-Gilles. Dans la cinquième année de son règne, Baudouin répara les murs de Jérusalem tombant de vétusté, et décida tous les princes, laïques et ecclésiastiques, à s'imposer une somme annuelle pour payer les travaux. Un triomphe remporté sur Saladin, aux environs d'Ascalon, l'avait aidé à obtenir des sultans de Damas et du Caire une trêve de deux ans, fort utile au royaume, et que rompirent les imprudentes violences de Renaud de Châtillon. Celui-ci, devenu seigneur de Carac et de Montréal, par son mariage en secondes noces avec la veuve de Honfroy de Tharse, s'était jeté, au mépris des traités, vers la mer Rouge, et n'avait pas craint de porter ses armes contre la Mecque et Médine, les saintes cités musulmanes. Renaud de Châtillon, homme d'humeur aventureuse, et d'impétueux caractère, type romanesque de cette chevalerie errante, que les croisades amenaient en Orient, irrita Saladin par son infraction au droit des gens ; il précipita les Francs de la Palestine dans une guerre où s'abîma le royaume de Godefroid. Toutes les pensées se dirigèrent alors dans un but de résistance aux armes de Saladin.

Baudouin venait de perdre la vue, et ne pouvait plus remplir sa tâche de roi. Il fallait un homme fort à la tête du royaume; le pauvre Baudouin donna la régence à son beau-frère, Guy de Lusignan qui, dans cette grave et décisive situation, commit presque un crime contre l'État, en acceptant un fardeau si au-dessus de ses forces. Baudouin le dépouilla de sa dignité, après son inepte conduite en Galilée, où le régent aurait pu mettre en déroute les troupes de Saladin, campées entre le mont Gelboé et Scythopolis ; mais Guy de Lusignan était destiné à enter-

rer le royaume fondé et soutenu par tant de prodiges de bravoure. Un enfant de cinq ans, né du premier mariage de Sibylle avec le marquis de Montferrat, est couronné roi sous le nom de Baudouin V, avec la régence de Raymond de Tripoli, homme de courage et d'expérience. La mort de Baudouin IV, vivante ruine que réclamait la tombe, et bientôt après, la mort de Baudouin V, fragile espérance au milieu d'un vaste naufrage, laissèrent la place à Guy de Lusignan et à sa femme Sibylle, couronnés dans l'église du Saint-Sépulcre, malgré l'opposition des barons du royaume. Quand Dieu veut châtier les peuples, il leur donne quelquefois des chefs sans intelligence, et l'incapacité du pouvoir s'offre alors comme une malédiction d'en haut.

Il était impossible qu'une grande image de gloire ne vînt pas se mêler aux funérailles de l'héroïque royaume latin. Le premier jour du mois de mai (1187), cent trente guerriers, parmi lesquels on remarquait les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, attaquent dans le voisinage de Nazareth, sept mille cavaliers musulmans, commandés par Aphdal, fils de Saladin; après d'incroyables merveilles d'armes, la petite troupe chrétienne succombe; le grand maître du Temple, et deux de ses chevaliers reviennent seuls du combat. Le lieu où se voit maintenant le village d'*El-Mahed*, à une heure à l'est-nord-est de Nazareth, fut le théâtre de cette admirable lutte. Le sang de ces illustres défenseurs de la croix, ruissela sur les fleurs que le printemps avait semées autour de la cité d'Anne et de Marie.

Deux mois après, ce pays de Galilée, marqué pour servir de tombeau à la royauté française de Jérusalem, est le rendez-vous de cinquante mille combattants chrétiens, et de quatre-vingt mille guerriers marchant sous les ordres de Saladin. Les forces latines étaient réunies à Séphorie; Saladin occupait Tibériade; un espace de pays rocheux, désert et brûlé, séparait les deux armées. On avait de l'eau et des vivres à Séphorie; Raymond de Tripoli demandait que les chrétiens gardassent cette position au lieu d'aller

chercher Saladin à travers un pays où la multitude souffrirait de la soif, sous un soleil dévorant, et serait accablée par la souffrance, avant d'atteindre l'ennemi; quoique Tibériade appartînt à Raymond, du chef de sa femme, le comte était d'avis qu'il fallait sacrifier cette place, plutôt que de sacrifier le royaume. Les chrétiens avaient peu à gagner dans une victoire, et tout à perdre dans une défaite. Il valait mieux attendre l'ennemi, et, s'il voulait la bataille, l'obliger auparavant à livrer son armée aux calamités de la soif, aux horribles fatigues d'une marche au milieu des ardeurs de l'été. L'avis de Raymond de Tripoli était sage, et déjouait le plan de Saladin; il eût sauvé alors le royaume de Jérusalem. Mais, dans les époques de division, les chefs se défient les uns des autres; le seul sentiment de rivalité suffit pour inspirer des opinions contraires. La plupart des chefs de l'armée approuvaient le conseil de Raymond; le grand maître du Temple parla de trahison, pensa qu'il fallait lever le camp et marcher vers Tibériade, et imposa son avis au faible Guy de Lusignan. En donnant l'ordre de partir, le roi creusait pour son armée une immense tombe. La bataille livrée le 4 juillet, est connue sous le nom de bataille d'Hitin; elle eut pour théâtre un vaste plateau situé entre trois vallées : celle d'Hitin au nord, celle de Batouf à l'ouest, celle de Hama au sud-est. La colline d'Hitin où se passèrent les dernières scènes du désastreux combat, est appelée dans l'Évangile, montagne des *Béatitudes*. Le bois de la vraie croix, qui tant de fois avait ouvert aux guerriers francs le chemin de la victoire, tomba au pouvoir des Turcs, au lieu où fut prononcé le sermon sur la montagne. Le comte Raymond qui s'était enfui à Tripoli, le jeune Renaud de Sidon, comte de Tibériade, et quelques guerriers de leur suite, furent les seuls qui se dérobèrent au glaive et à la captivité. Après cette effroyable défaite d'où s'exhalait, pour les enfants de l'islamisme, *un parfum suave* (1), des débris

(1) Expressions d'Emmad-Eddin. Bibliothèque des croisades, tome IV.

sanglants couvraient les hauteurs d'Hitin, et, les cordes des tentes musulmanes ne suffisant point à lier les prisonniers, trente ou quarante cavaliers étaient attachés à la même corde. Un guerrier fut vendu pour une chaussure. Saladin, en faisant trancher la tête aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital, souilla sa victoire, comme les premiers croisés avaient souillé leur conquête de Jérusalem.

C'en est fait de ce royaume sans roi et sans armée. Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur, Jaffa, Bérythe, se soumettent au sultan. Ascalon, après une héroïque résistance, capitule à des conditions qui rachetaient le roi Guy de Lusignan, peu digne d'un tel sacrifice. Les pensées de Saladin se tournent du côté de Jérusalem; au rapport de l'auteur arabe, Mogir-Eddin, le sultan hésitait; ses craintes furent dissipées par un message en trois vers, que lui adressa un des musulmans prisonniers dans la ville sainte. Le captif, qui plus tard fut payé de son message par son élévation à la dignité d'iman, faisait parler Jérusalem qui disait: « O prince qui renverses les drapeaux « de la croix, c'est la ville sainte elle-même qui vient se « plaindre à toi de son malheureux sort. Toutes les mos- « quées ont été purifiées; moi seule, au milieu de ma « gloire, je suis encore chargée de souillures. » Un astrologue annonça au fils d'Ayoub qu'il prendrait Jérusalem, mais qu'il lui en coûterait un œil : « Dussé-je « devenir aveugle, répondit le sultan, je veux prendre « cette ville (1). » Saladin, campé sur les murs de Jérusalem, rassembla un jour ses émirs, et leur parla de la ville sacrée, dans des termes qu'il est intéressant de recueillir ici: « Si Dieu nous fait la grâce de chasser l'ennemi de la maison sainte, de quelle félicité n'allons-nous pas jouir! comme nous lui témoignerons alors notre reconnaissance! Voilà plus de quatre-vingts ans que la ville sainte est au pouvoir des infidèles, et que Dieu n'y reçoit

(1) Emmad-Eddin.

que des hommages impies. Depuis longtemps, les princes musulmans désiraient la délivrer; mais ils ont tous échoué dans leur dessein; Dieu réservait une telle gloire aux Ayoubites, pour gagner à eux tous les cœurs musulmans. La mosquée Alacsa qui s'y trouve, est l'ouvrage de la foi; c'est le séjour des prophètes, le lieu où reposent les saints, le lieu du pèlerinage des anges du ciel; c'est là qu'auront lieu la résurrection générale et le jugement dernier; c'est là que se rendront les élus du Seigneur. Là est la pierre dont la beauté est intacte, et d'où Mahomet est monté au ciel; c'est là que la foudre a brillé, que la nuit du mystère a resplendi, et qu'ont éclaté les lumières qui ont éclairé toutes les parties du monde. Au nombre des portes de la ville sainte, est la porte de *miséricorde;* quiconque entre par cette porte, est digne du paradis. C'est là qu'est le trône de Salomon, la chapelle de David, la fontaine de Siloé, comparable au fleuve du paradis (1). »

Le sultan, après avoir dressé ses tentes à l'occident de Jérusalem sur les hauteurs où avait campé Raymond de Saint-Gilles, alla s'établir au nord-est de la ville, dans l'endroit où s'était placé Godefroid pour manœuvrer avec ses grandes machines de guerre. Le siége de la sainte cité, commencé le 20 septembre, dura treize jours. Jérusalem, devenue le refuge de beaucoup de chrétiens poursuivis par la guerre, renfermait en ce moment plus de cent mille habitants. « Ils ne pouvaient estre dedans les maisons, « dit le continuateur de Guillaume de Tyr, ains (mais) « les convenoit estre parmi les rues (2). » Les guerriers chrétiens étaient en petit nombre; ils avaient pris pour chef Baléan d'Ibelin. Ce patriarche et le clergé excitaient les fidèles à la défense. Cinq mille prisonniers musulmans se trouvaient dans la ville. Saladin avait d'abord proposé qu'on lui remît la ville sans combat; il promettait d'être généreux envers la population chrétienne. Cette offre ayant été rejetée, le sultan avait juré de tout immoler.

(1) Emmad-Eddin.
(2) Bibliothèque des croisades, part. I.

Nul ne demeurait en repos dans la ville assiégée. Un chroniqueur, témoin oculaire (1), nous dit qu'on ne pouvait voir, sans éclater en sanglots, les armes briller entre les mains des moines, des chanoines, des prêtres, des lévites, des anachorètes courbés sous le poids des ans. Les flèches pleuvaient sur la ville; on ne pouvait *montrer le doigt au-dessus des remparts sans être atteint.* Tel était le nombre des blessés, que les médecins de Jérusalem ne suffisaient point pour arracher les traits de leurs corps. Le chroniqueur à qui nous empruntons ce détail, eut le milieu du nez percé d'une flèche. L'air retentissait de gémissements et de ces paroles : *Sainte Marie, sainte Marie, aidez-nous !*

Quand les Latins s'aperçurent qu'au nord-est de la ville, la mine allait renverser les murailles, quand ils furent informés du complot des chrétiens grecs pour livrer Jérusalem, ils demandèrent à capituler; il fallut que Baléan d'Ibelin menaçât Saladin de tout le désespoir des chrétiens pour que le sultan acceptât ses conditions. Chaque homme, riche ou pauvre, eut à payer dix pièces d'or pour sa rançon; chaque femme, cinq pièces d'or, chaque enfant, deux. On accorda aux chrétiens un délai de quarante jours. Ceux qui ne pourraient pas payer ce tribut seraient esclaves.

Sur cent mille chrétiens, seize mille seulement, parmi lesquels on comptait un tiers d'enfants, demeurèrent dans la servitude. Le patriarche emporta des ornements sacrés et des vases qu'Emmad-Eddin estime à plus de deux cent mille pièces d'or. L'historien arabe nous parle d'une princesse grecque qui avait embrassé la vie monastique à Jérusalem, et dont la douleur était grande en quittant la ville sainte; les larmes coulaient de ses yeux *comme les pluies descendent des nuages.* Les chrétiens de Jérusalem purent se rendre à Antioche, à Tyr ou à Tripoli; cinq cents prirent le chemin de l'Égypte et s'embarquèrent à Alexandrie

(1) Raoul de Coggeshale.

pour l'Europe. Les chrétiens restés à Jérusalem, et surtout ceux de la religion grecque, conservèrent leurs biens, moyennant un tribut annuel. Dans la *Correspondance d'Orient* (1), en parlant des mosquées *El-Aksa* et *El-Sakhra* (la Roche), nous avons rapporté, d'après les auteurs arabes, avec quel soin pieux Saladin et sa famille rendirent ces deux monuments au culte de Mahomet. Le sultan distribua à ses serviteurs les trésors de sa conquête; comme on lui conseillait de garder une partie de ces richesses pour les besoins de l'avenir, Saladin fit cette réponse : « J'espère en Dieu, qui ne trompe jamais. »

Telle fut la fin réelle du royaume de Godefroid; on avait compté durant quatre-vingt-huit ans neuf rois et neuf patriarches latins. Il y aura encore dans la suite des rois et des patriarches latins de Jérusalem, mais ils ne porteront qu'un vain titre. Pour soutenir la domination chrétienne en Palestine, il fallait des chefs capables ou du moins une forte unité guerrière et l'appui de l'Europe. Saladin, cet ennemi terrible, avait renforcé la puissance musulmane en proclamant un seul calife, celui de Bagdad, en établissant l'unité dans l'islamisme. Il grandit de toute la faiblesse des princes latins de Jérusalem et d'un État livré à la violence des rivalités politiques. Le relâchement des mœurs avait fait perdre aux Francs leur indomptable énergie. L'Occident divisé ne put secourir à propos le royaume chrétien menacé par Saladin, et c'est ainsi qu'on perdit l'héritage acheté au prix d'un immense et douloureux dévouement des nations. Le 3 octobre 1187 fut un grand jour de désastre pour la civilisation chrétienne; la barbarie musulmane nous reprit cette sainte ville de Jérusalem, vers laquelle étaient allés tous les soupirs, tous les sentiments héroïques du moyen âge européen, et depuis, elle l'a toujours gardée!

(1) Lettre CXVIII.

CHAPITRE XXXII.

Efforts de l'Europe pour relever le royaume de Jérusalem et détruire l'islamisme en Orient. — Jérusalem dans les derniers temps.

(1188 jusqu'à nos jours.)

Cette ville de Jérusalem, à laquelle les chrétiens vaincus viennent de dire un triste adieu, a gardé dans les âmes assez d'empire pour que son nom seul en Europe rassemble des armées. On va voir passer encore d'Occident en Orient d'innombrables masses d'hommes, les guerriers les plus intrépides et les plus illustres, les princes et les rois; mais le malheur des événements et la direction des chefs empêcheront les armes chrétiennes de rendre au divin sépulcre sa liberté.

La perte de Jérusalem avait frappé l'Europe comme une immense calamité. Un long gémissement était parti de tous les points des divers royaumes. Urbain III en mourut de douleur. Son successeur, Grégoire VIII, appelle les peuples à la guerre sacrée; il meurt au milieu de son œuvre inachevée, et Clément III la poursuit. Guillaume de Tyr, l'historien que nous avons plusieurs fois cité, s'était chargé de raconter les désastres de Jérusalem aux rois et aux nations, et d'exciter leur courage à de religieux

exploits. Trois armées se lèvent; commençons par celle qui fut la plus malheureuse.

Cent mille Allemands, partis sous les ordres d'un grand empereur, traversent la Hongrie et la Bulgarie, soumettent Andrinople, Didymotique, Sélyvrée, Gallipoli, menacent la perfide Byzance, passent l'Hellespont, et s'avancent dans l'Asie Mineure, triomphant des ennemis, de la soif et de leur ignorance des chemins! Il ne restait plus aux Teutons que de sortir victorieux des difficultés du passage à travers le Taurus, lorsque leur empereur trouva la mort dans la petite rivière de Selef (Guieuk-Sou), où il n'avait pas d'eau jusqu'à la ceinture! Le sort de Frédéric Barberousse est un mystère dont la piété des chroniqueurs est épouvantée; ils n'osent pas regarder le ciel en présence d'une catastrophe qui renverse tout à coup l'espoir d'une expédition sainte pour laquelle le génie de la prévoyance avait tout fait. Les restes de Frédéric furent ensevelis à Antioche dans la basilique de Saint-Pierre. A peine cinq mille croisés allemands arrivèrent en Palestine; il n'y avait pas, dans la Cilicie, dit Emmad-Eddin, une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Les débris des Teutons furent mal accueillis en Judée. « Leur renommée nous aidait, disaient les chrétiens du « pays, leur présence a coupé les ailes à nos victoires. »

Deux autres armées, l'une conduite par Philippe-Auguste, l'autre par Richard Cœur de Lion, débarquent à Ptolémaïs; les Français étaient partis de Gênes, les Anglais, de Marseille. Guy de Lusignan, à la tête de neuf mille chrétiens, avait commencé le siége d'Acre; le comte Henri de Champagne, accompagné d'une foule de guerriers de France, d'Angleterre et d'Italie, s'était joint au roi de Jérusalem. Ce vain titre de roi de Jérusalem éveillait encore des ambitions; le brave Conrad, marquis de Tyr, fils du marquis de Montferrat, voulait régner sur la Palestine; il épousa Isabelle, dont on cassa le mariage avec Honfroy de Thoron; Isabelle était la deuxième fille du roi Amaury et sœur de la reine Sibylle; morte avec ses deux enfants.

Il y eut donc un parti pour Conrad et un parti pour Guy de Lusignan; Philippe-Auguste soutint le premier, Richard, le second : une ardente rivalité poussait les deux rois à des voies contraires. Le siége de Ptolémaïs, commencé à la fin d'août 1189, dura deux ans; il fut un grand spectacle. M. Michaud (1) l'a retracé dans tout son dramatique intérêt. Le génie de Saladin se trouva en présence de forces terribles. L'Orient et l'Occident apprenaient à se connaître mieux que dans les précédentes époques; comme on s'était plus rapproché, on se montra moins barbare. Combien elle coûta cher, la conquête de Ptolémaïs! Le glaive ou les maladies moissonnèrent plus de cent mille chrétiens autour de la colline de Turon et sur le sable du Bélus; chaque jour, des navires amenaient des légions chrétiennes qui périssaient misérablement dans les plaines de Saint-Jean-d'Acre. On aurait pu croire que la terre et la mer s'entendaient entre elles, et que l'une avait été chargée de dévorer ce que l'autre lui apportait. Des royaumes se précipitent à grand bruit pour délivrer Jérusalem, et toute cette tempête vient gronder et mourir sur une cité des côtes de la Palestine! Les chrétiens auraient pu sans peine soumettre l'Orient à l'empire de la croix avec les forces qui s'engloutirent sous les murs de Ptolémaïs. Après la prise de la ville, Philippe-Auguste, prévoyant que la croisade lui laissait peu de chose à faire pour sa gloire, reprit le chemin de la France, laissant dix mille guerriers commandés par le duc de Bourgogne.

Ce fut pendant ce siége que des soins généreux, prodigués aux pauvres soldats du Nord, devinrent l'origine de l'association hospitalière des chevaliers teutoniques. Alors aussi s'établit l'institution de la Trinité, dans le but de racheter les chrétiens captifs chez les musulmans.

Joachim, le solitaire des montagnes de la Calabre, avait annoncé à Richard qu'il délivrerait Jérusalem l'année qui

(1) Histoire des croisades, livre VIII.

serait la septième depuis la conquête de la sainte cité par Saladin, et lui avait promis une grande renommée; cette prophétie n'eut de vrai que le destin glorieux promis à Richard. L'histoire n'a jamais raconté de plus beaux faits d'armes que ceux du roi d'Angleterre en Palestine. La bataille connue sous le nom d'Assur, où la fleur guerrière de l'Europe triompha des plus braves défenseurs de l'islamisme, aurait pu ravir à Saladin la Syrie et l'Égypte, si les vainqueurs en eussent profité. Les bords du *Leddar*, qui ne connaissent aujourd'hui que les tentes noires des Bédouins et n'entendent que les pas timides du pèlerin s'acheminant vers la cité sainte, furent alors témoins de plus d'héroïsme que n'en virent jamais le Simoïs et le Granique. Le parti du duc de Bourgogne voulait qu'on s'emparât de Jérusalem; le parti de Richard, beaucoup plus fort, voulut qu'on se bornât à rebâtir les places voisines. Rien n'était plus facile, au milieu de la terreur des armes chrétiennes, que de reprendre Jérusalem. La discorde entre les Français et les Anglais éleva une infranchissable barrière entre la ville de Jésus-Christ et les troupes chrétiennes victorieuses. Dans ses prodigieux combats à Jaffa, à Ramla, tout le long de la plage depuis Saint-Jean-d'Acre jusqu'à Ascalon, Richard redisait pour cri de guerre : *Dieu! secourez le saint sépulcre!* et, par une étrange fatalité, sa puissante épée laissait le saint sépulcre captif! Un jour, dans ses excursions au milieu des montagnes de la Judée, il aperçut Jérusalem des hauteurs de Modin; le héros versa des larmes (larmes sublimes!) à la vue de la cité qu'une triste et mystérieuse loi l'empêchait de délivrer; il ne se trouva pas digne de la contempler et se couvrit aussitôt la face avec son bouclier.

Les Allemands, commandés par Léopold, duc d'Autriche, étaient partis; le duc de Bourgogne, mécontent et découragé, s'était enfermé dans la ville de Tyr. Jean, frère de Richard, troublait l'Angleterre; Philippe-Auguste menaçait la Normandie; chrétiens et musulmans étaient fatigués de la guerre; Richard se décide à retourner en

Europe. On conclut une trêve de trois ans et huit mois; les portes de Jérusalem se rouvrirent à la piété des pèlerins chrétiens, et, de Jaffa à Tyr, la côte leur fut rendue. La démolition d'Ascalon fut une des clauses du traité. Le roi d'Angleterre avait proposé un mariage entre Jeanne, veuve de Guillaume de Sicile, et Malek-Adel, frère de Saladin; tous les deux auraient régné sur Jérusalem; Saladin acceptait cet arrangement; mais la réprobation des évêques obligea le roi d'Angleterre à renoncer à ce projet, et la réprobation des docteurs de l'islamisme arrêta le sultan. Henri, comte de Champagne, neveu des rois de France et d'Angleterre, reçoit le titre de roi de Jérusalem à la place de Conrad, poignardé par deux jeunes ismaélites. En dédommagement d'une royauté imaginaire, Richard donna à Guy de Lusignan l'île de Chypre, qu'il avait conquise avant d'arriver en Palestine; toutefois, il fallut que Guy la rachetât des templiers, à qui le roi d'Angleterre l'avait vendue.

Les compagnons du duc de Bourgogne aimèrent mieux rester à Tyr que d'aller visiter Jérusalem par le chemin que leur ouvrait Richard. Les autres troupes de croisés s'y rendirent pieusement; ils étaient partagés en trois caravanes; la première avait pour chef André de Chavigni; la seconde, Ravel de Deissum; la troisième, Hubert, évêque de Salisbury. Saladin ordonna que les pèlerins fussent protégés dans leur marche; il offrit à l'évêque de Salisbury de le loger dans son palais; le prélat refusa en disant : *Nous sommes des pèlerins.* Le sultan lui montra le bois de la vraie croix tombé en son pouvoir à la bataille de Tibériade. Dans les conversations qu'il eut avec l'évêque, Saladin prononça sur Richard un jugement que l'histoire pourrait ratifier : « Il est reconnu, dit le sultan à « l'évêque anglais, que votre roi a reçu en partage un « cœur généreux, une âme intrépide, mais il n'est pas « assez prudent. Il se montre trop prodigue de sa vie. « Pour être grand prince, j'aimerais mieux avoir de la « sagesse et de la modestie que de l'audace et de la

« vanité (1). » Saladin ayant désiré que le prélat lui adressât une demande, Hubert obtint que deux prêtres et deux diacres latins fussent admis à célébrer l'office divin au Saint-Sépulcre, à Bethléem et à Nazareth, concurremment avec les prêtres syriens, et que les ecclésiastiques latins pussent recevoir, comme les autres, les offrandes des pèlerins.

Lorsque la flotte du roi d'Angleterre s'éloigna du port de Saint-Jean-d'Acre, on entendit partout sur la rive des cris et des sanglots ; les larmes coulaient de tous les yeux. « O terre de Jérusalem ! répétait-on en gémissant, quel « défenseur tu viens de perdre ! S'il arrivait que l'ennemi « rompît la trêve, qui aurais-tu pour te secourir, puisque « le roi Richard s'en va ! » Le navire du roi vogua toute la nuit à la clarté des étoiles. Au lever du jour, nous dit Gauthier Vinisauf, l'historien si abondant et si curieux de cette époque, au lever du jour, le prince, tournant vers le rivage des yeux mouillés de pleurs, prononça ces mots d'un air triste et rêveur : « O terre sainte ! je te recom- « mande à Dieu : si le ciel m'accorde de longs jours, si « c'est la volonté du Seigneur que je revienne te secourir, « j'espère que tu me reverras encore. »

Peu de temps après, un étroit cachot d'Allemagne renfermait le héros dont la renommée remplissait le monde.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs (2), Richard et Saladin, différents de caractère et de génie, sont les deux héros de la grande épopée, qui, dans les dernières années du XII[e] siècle, occupa l'attention de l'Occident et de l'Orient. Le premier avait plus d'audace et de bravoure, le second, plus de gravité, de prudence, d'esprit de conduite ; Richard avait plus d'imagination, Saladin plus de raison. Pressé par une inconstante humeur, ne résistant jamais à la fougue de ses impressions diverses, le roi d'Angleterre ne connut jamais la modération ; il aurait été incapable

(1) Chronique de Gauthier Vinisauf.
(2) Abrégé de l'Hist. des croisades, tome I.

de gouverner, car il ne sut jamais se gouverner lui-même ; ce qu'on éprouve en contemplant sa destinée, tient plus de la surprise que de l'admiration. De tous les guerriers des temps modernes, Richard est celui qui a le plus de ressemblance avec les héros d'Homère ; on retrouve en lui ce courage que rien n'arrête, cette présomption qui ne doute jamais de la victoire, ce désir d'élever jusqu'aux cieux la renommée de ses armes, et aussi ces faiblesses de l'âme, ces tristesses qui font pleurer Achille comme une femme. Saladin, placé à la tête d'un empire que sa naissance ne lui avait pas donné et que lui imposa pour ainsi dire la fortune des armes, effaça le crime de l'usurpation par son habileté dans la guerre, par de hautes vertus et un constant amour du bien. « Du sein des camps, il couvrait les peuples des ailes de sa justice, dit une chronique orientale, et faisait descendre sur les villes les nuées de sa libéralité. » Les chrétiens ont célébré la bonté généreuse de Saladin, les infidèles ont loué l'invincible valeur du roi des Francs ; le nom du monarque anglais fut pendant un siècle la terreur de l'Orient ; lorsque, sur le chemin, l'ombre d'un buisson ou d'un arbre effrayait la monture d'un cavalier sarrasin : « *As-tu vu l'ombre de Richard ?* » disait le musulman à son coursier.

L'empereur Henri VI couvrit du nom de Jérusalem ses projets d'invasion ; il resta en Europe avec les ressources que lui avait données la croisade et s'empara du pays de Naples et de Sicile. Après sa double conquête, d'où plus tard devaient sortir de désastreuses révolutions, il promit trente marcs d'or à chaque guerrier qui s'en irait combattre en Syrie et qui demeurerait sous les drapeaux jusqu'à la fin de l'expédition. L'armée ainsi levée, fut conduite par Conrad , évêque de Hidelscheim ; elle avait été précédée par deux autres armées d'Allemagne, ayant pour chefs, l'une, les ducs de Saxe et de Brabant ; l'autre, l'évêque de Mayence, et Valeran, comte du Limbourg. Toutes les forces germaniques allèrent se fondre autour de la citadelle de Thoron, entre la mer et le Liban ; le Champenois

Henri, qui n'avait rien trouvé dans sa pauvre royauté de Jérusalem, était mort en tombant d'une fenêtre de son palais ; son titre de roi de Jérusalem revint à Amaury, successeur de Guy de Lusignan dans le royaume latin de Chypre.

Un grand pape venait d'être donné à l'Église. Innocent III, élevé sur le trône de saint Pierre, dans toute la vigueur de la jeunesse, cet audacieux génie qui poursuivit de si beaux destins pour l'empire catholique, ne pouvait manquer de s'allumer au feu de la guerre sacrée. La servitude de Jérusalem remplissait son âme d'amertume, et lui paraissait comme un signe d'opprobre au front de la chrétienté. A sa voix, et aussi à la voix d'un curé de Neuilly-sur-Marne, des armées se levèrent. Mais, dans cette croisade magnifique, on ne fit rien pour Jérusalem ; on prit Constantinople, cette métropole si cruelle envers les Latins, et que leurs armes avaient tant de fois menacée. Un prince français, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, s'assit sur le trône des Césars. Le Vénitien Thomas Morosini, occupa le trône patriarcal de Constantinople soumis à l'Église romaine. La Bithynie, la Thrace, la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, les cités les plus importantes de l'Archipel devinrent un empire français ; les Vénitiens, qui avaient si vaillamment aidé nos pères dans cette conquête, eurent pour leur part les Sporades et les Cyclades, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les ports de l'Hellespont, de la Propontide et de l'Euxin, les pays maritimes de la Thessalie, etc. Les vainqueurs de Byzance tirèrent au sort ou jouèrent aux dés les royaumes, les provinces, les villes dont les noms avaient le plus retenti dans l'antiquité poétique ; les pèlerins vendaient entre eux les plus illustres contrées chantées par Homère. « Constantinople, dit « M. Michaud, fut pendant quelques jours un marché où « l'on trafiquait de la mer et de ses îles, des peuples et de « leurs richesses ; où l'univers romain était mis à l'en- « chère, et trouvait des acheteurs dans la foule obscure

« des croisés (1) » Cette tardive conquête de l'empire grec, dont on demanda pardon au pape, ne servait point les intérêts de Jérusalem ; il fallut songer à soutenir les nouvelles possessions latines, et l'empire français de Byzance et les débris du royaume de Jérusalem imploraient en même temps les secours de l'Europe.

Après la mort d'Amaury et d'Isabelle, il ne restait plus au royaume de Jérusalem, pour héritier naturel, qu'une jeune princesse, née d'Isabelle et de Conrad ; Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque d'Acre, vont demander un prince à Philippe-Auguste ; le roi de France donne à la jeune Isabelle un époux qui eût relevé les États de Godefroid et de Baudouin, si le courage, une infatigable activité et un dévouement sans bornes, avaient pu suffire. Jean de Brienne arrive en Palestine avec trois cents chevaliers : faible secours pour servir à la défense d'un reste de royaume menacé de toutes parts ! Tandis que les courages chrétiens étaient appelés à combattre les Albigeois et les Mores, l'intérêt de Jérusalem qui, auparavant, armait les géants de la guerre, parut en quelque sorte remplacer les jeux et les passe-temps du jeune âge ; cinquante mille enfants du pays de France et d'Allemagne se levèrent pour aller délivrer le saint sépulcre ; toutes ces jeunes et vagabondes ardeurs rencontrèrent une fin déplorable, et Rachel pleura de nouveau ses fils qui n'étaient plus !

Innocent III était mort en travaillant à susciter des libérateurs à Jérusalem captive. Honorius III avait continué ses énergiques efforts. André II, roi de Hongrie, durant ses trois mois de séjour en Palestine, fit peu pour sa gloire et pour Jérusalem, mais il rendit service à la cause de la croix en laissant à Jean de Brienne la moitié de son armée. Le siége de Damiette (1218), où accoururent des multitudes de pèlerins partis des ports de la France, de la Hollande, de l'Allemagne, de Pise et de Gênes, fut une succession solennelle de tableaux frappants ; trois mille

(1) Hist. des crois., livre XI.

habitants sur soixante et dix mille survécurent seuls à ces longs assauts qui avaient changé Damiette en sépulcre. On consacra à la Vierge la grande mosquée de Damiette, ornée de six galeries et de cent cinquante colonnes de marbre.

L'Égypte était dans l'effroi : l'empire de l'islamisme avait reçu une rude secousse. Le sultan du Caire, pour arrêter les Latins, leur offrit plusieurs fois de les mettre en possession de Jérusalem et de toutes les villes conquises par Saladin, excepté Cara et Montréal. Après la prise de Damiette, il proposa même de payer trois cent mille pièces d'or pour relever les tours et les remparts de Jérusalem, qu'avaient récemment démolis les princes musulmans. Jean de Brienne, le principal chef de l'armée chrétienne et tous les barons voulaient accepter ces conditions; le cardinal Pélage, légat du saint-siége, venu à Damiette avec des croisés romains, s'était violemment emparé de la haute autorité au nom de Jésus-Christ et de son représentant sur la terre; cet homme ardent, dominateur, inflexible, refusa les offres du sultan du Caire, il croyait pouvoir en finir rapidement avec l'islamisme et ajournait la paix après le triomphe absolu de la croix. Pélage exigea qu'on marchât sur le Caire; les débordements du Nil, la famine et l'ennemi finirent par changer en désastres les fruits heureux de cette croisade. Ce fut donc le parti du clergé qui, pour avoir ambitionné en Orient de trop belles victoires, empêcha les chrétiens de ressaisir alors le royaume de Jérusalem.

L'apparition de Frédéric II sur la scène des guerres sacrées donna aux événements d'outer-mer un caractère qui ne s'était point encore montré jusque-là. Le pape lui avait fait épouser à Rome Yolande, fille et héritière de Jean de Brienne, roi de Jérusalem; craignant pour son empire et pour la Sicile, il avait tardé à remplir son vœu de pèlerin, et l'excommunication était tombée sur lui. Le sultan du Caire, Malek-Kamel, avait enlevé Jérusalem et la Judée à son frère Malek-Moadam, prince de Damas; il

demanda à l'empereur d'Allemagne, résidant alors en Sicile, son alliance : la ville sacrée et la Palestine devaient être le prix de cette amitié. Arrivé en terre sainte, Frédéric ne rencontra parmi les chrétiens que des visages ennemis, et ses jours furent en péril. Frédéric, sous le poids des foudres de Grégoire IX, s'avançant en Judée comme une créature maudite, comme une bête immonde, n'ayant d'autre distraction que celle de causer philosophie avec l'émir Fakreddin, l'envoyé du sultan du Caire, espérait sortir, par la délivrance de Jérusalem, de l'abîme où le plongeaient les anathèmes de Rome.

« Je suis ton ami, écrivait-il à Malek-Kamel. Tu n'ignores « pas combien je suis au-dessus de tous les princes de « l'Occident, c'est toi qui m'as engagé à venir ici ; les rois « et le pape sont instruits de mon voyage : si je m'en « retournais sans avoir rien obtenu, je perdrais toute con- « sidération à leurs yeux. Après tout, cette Jérusalem « n'est-ce pas elle qui a donné naissance à la religion « chrétienne? N'est-ce pas vous qui l'avez détruite? Elle « est maintenant réduite à la dernière misère. De grâce, « rends-la-moi dans l'état où elle est, afin qu'à mon retour « je puisse lever la tête parmi les rois. Je renonce d'avance « à tous les avantages que je pourrais en retirer (1). »

Le 24 février 1229, on jura la paix pour dix ans cinq mois et quelques jours; Jérusalem et les villages depuis Jaffa jusqu'à Ptolémaïs et quelques autres places furent rendus aux chrétiens; mais il leur était interdit de rebâtir les remparts de la ville sainte. La mosquée d'Omar et la chapelle de la Sakra restaient au culte de l'islamisme.

C'est au bruit du tonnerre de l'excommunication qu'un prince chrétien délivre Jérusalem et fait son entrée dans les lieux saints restitués à Jésus-Christ. Quel surprenant spectacle pour les contemporains! Au temps de la grande ferveur des croisades, rien de pareil n'eût été prévu. Frédéric, roi de Jérusalem, veut être couronné dans l'église

(1) Déhébi, IVe vol. de la Biblioth. des croisades.

de la Résurrection, et la basilique est tendue de noir, et c'est l'Empereur qui prend la couronne sur l'autel et la met lui-même sur sa tête! Gérold, le patriarche latin, avait frappé d'interdit les sanctuaires de Jérusalem redevenus libres, et fermé aux pèlerins les chemins de Sion ! Tandis que l'Empereur écrivait au roi d'Angleterre pour se réjouir de ce qu'il avait fait en Palestine, le patriarche adressait à tous les fidèles une lettre pleine d'accusations violentes contre ce Frédéric qui, *de la plante des pieds au sommet de la tête, n'avait pas un grain de bon sens* (1). Que de peine eut Frédéric pour se faire pardonner la délivrance du saint tombeau! Que d'instances, de prières, de supplications adressées au pape! Jusque-là, il n'y avait pas de grands crimes que le pèlerinage ou la croisade n'eût effacés, et maintenant l'anathème continuait à gronder sur le libérateur de Jérusalem ! Aussi Frédéric disait, dans une de ses lettres, que la cour romaine *ne voulait donc pas que le Jourdain coulât pour tout le monde.*

Pendant les deux jours que Frédéric passa à Jérusalem, il fut logé chez le cadi de Naplouse, l'émir Schems-Eddin; celui-ci avait reçu du sultan l'ordre d'accompagner l'empereur d'Allemagne et de veiller à ce que rien ne provoquât son mécontentement. Le premier jour, le cadi oublia d'interdire aux muezzins leurs chants du haut des minarets, et l'un d'eux, comme pour venger sa mosquée du voisinage d'un prince chrétien, éleva la voix plus que de coutume afin que ce passage de l'Alcoran pût retentir aux oreilles de Frédéric : *Comment serait-il possible que Dieu eût pour fils Jésus, fils de Marie?* Le cadi, appelant aussitôt le muezzin, lui reprocha son audace et lui défendit de monter au minaret la nuit suivante. Frédéric, qui savait la langue arabe, n'ayant plus entendu le crieur de la mosquée, en demanda le lendemain la cause au cadi, qui parla de sa crainte de lui déplaire : « Vous avez eu tort, lui répondit « l'Empereur, pourquoi manquer ainsi, à cause de moi,

(1) Mathieu Pâris.

« à votre devoir, à votre loi, à votre religion? » Il ajouta d'autres paroles mutilées dans le texte arabe (1), qui, probablement, voulaient dire que si le cadi allait visiter les États de Frédéric, on ne suspendrait point, par égard pour lui, les cérémonies et les usages chrétiens.

Quand vint le jour où les musulmans durent évacuer la ville, ils éclatèrent en sanglots. On composa des élégies sur la perte de la cité. « Il en coûte, disait un poëte « musulman, de voir Jérusalem tomber en ruines, et le « soleil de ses monuments disparaître et se coucher. Les « larmes nous manquent pour pleurer; car, à un tel « spectacle, les larmes coulent et se répandent (2). » Les croyants de Damas déplorèrent avec amertume la cession de Jérusalem aux chrétiens. L'iman de la grande mosquée de cette ville, qui était l'historien Ibn-Giousi, prononça, en présence du prince et du peuple de Damas, un discours dont chaque phrase fit couler les pleurs des assistants.

Les Latins avaient très-peu gagné à cette convention du 24 février 1229; le seul bénéfice du passage de Frédéric en Palestine était une trêve accordée aux chrétiens du pays. Quant à Jérusalem, sa possession était chimérique, puisque les Francs n'avaient pas le droit de la tirer de ses ruines. Ce ne fut point dans l'intérêt de la terre sainte, mais dans son propre intérêt politique, que Frédéric fit rendre Jérusalem aux chrétiens; il voulait se présenter dans sa lutte contre le pape avec une auréole religieuse, et ne regardait la restitution de la ville sainte que comme un utile argument en sa faveur. Si le salut des colonies chrétiennes avait occupé sa pensée, il n'aurait pas quitté Jérusalem sans la mettre en état de se défendre. Nous n'adoptons pas toutes les préventions, tous les griefs qui s'amassèrent alors sur la tête de Frédéric, mais il est impossible de ne pas convenir que l'allure philosophique de

(1) Chronique d'Yaféi.
(2) *Ibid.*

l'empereur d'Allemagne, et son indifférence pour la cause de Jésus-Christ, n'étaient pas de nature à édifier la Palestine. Frédéric, ce prince roux et chauve, qui, selon les auteurs orientaux, n'aurait pas valu deux cents drachmes s'il avait été vendu au bazar des esclaves, eut le malheur de se placer en dehors des idées de son siècle, et se condamna ainsi à ne rien produire de bon ni de grand.

L'expédition de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, qui amena dans les contrées syriennes une belliqueuse noblesse du pays de France (1239), ne fut d'aucun profit pour les saints lieux. Les chrétiens, rompant la trêve, avaient relevé les fortifications de Jérusalem, mais le prince de Carac ne tarda pas à raser les tours et les murailles, et jusqu'à la forteresse de David, jusque-là restée debout ; le sang des fidèles de Jérusalem ruissela sur les débris. Les compagnons du roi de Navarre, du comte de Bar et du duc de Bourgogne furent vaincus, après d'inutiles exploits, au milieu de ces sables des environs de Gaza amoncelés par la mer et les vents.

Depuis trente ans, il n'y avait aucun esprit de suite dans la conduite des affaires d'outre-mer; en même temps qu'on prêchait la croisade contre les musulmans, on la prêchait aussi contre les Albigeois, contre les idolâtres de Prusse, contre Frédéric II; un peu plus tard, elle devait être prêchée en Angleterre contre Henri III, et les soldats du duc d'Anjou devaient marcher à la conquête du royaume de Naples, comme ils auraient marché à la délivrance du divin tombeau; l'abus des guerres sacrées leur faisait perdre de leurs prestiges; on donnait à d'autres intérêts qu'à ceux de Jérusalem les forces chrétiennes qui, réunies sous un même drapeau, auraient écrasé l'islamisme, surtout en mettant à profit les discordes de la famille de Saladin et de Malek-Adel.

Jean de Brienne qui, ne pouvant ressusciter le royaume de Jérusalem, avait été appelé à arrêter la décadence de l'empire latin de Byzance, mourut à quatre-vingt-neuf ans, sous la robe d'un cordelier. Il y a des hommes dont l'étrange

destinée est de défendre des ruines, et de dévouer leur génie à reconstruire ce que la Providence condamne à périr.

Les Karismiens, venus des bords de la mer Caspienne, d'où les avait chassés Gengis-Kan, le terrible chef tartare, renouvèlent à Jérusalem avec plus d'horreur les scènes du prince de Carac. Ils égorgèrent tous les chrétiens de Jérusalem, réduisirent en servitude les femmes et les enfants, dépouillèrent l'église de la Résurrection, brisèrent le saint sépulcre, ouvrirent les tombeaux des rois français couchés sous le Calvaire, et livrèrent aux flammes leurs ossements; ils profanèrent d'autres tombeaux où reposaient des guerriers latins. Ces hordes mettaient leurs félicités dans les dévastations; emportant le souvenir des maux que leur avaient faits les Tartares, elles cherchaient des peuples et des cités pour assouvir un effroyable désir de vengeance. La victoire qu'ils remportèrent à Gaza (1245) sur les Latins et les musulmans réunis contre l'ennemi commun, fut un coup terrible porté à la puissance chrétienne en Palestine; cette victoire qui remit les Égyptiens en possession de Jérusalem, enleva à la terre sainte ses plus braves défenseurs. Les Karismiens, dont l'Égypte s'était servie comme d'un instrument de destruction, ne tardèrent pas eux-mêmes à disparaître sous les coups d'une vaste coalition musulmane; mais la destinée des chrétiens de Judée n'en devint pas meilleure; l'invasion les menaçait du côté du Nil, du côté de Damas et du nord de la Syrie. Jérusalem implore encore une fois l'appui des rois de l'Occident.

SUITE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Comme on l'a déjà vu, il ne s'agissait plus seulement, dans les expéditions d'outre-mer, de délivrer le saint sépulcre, mais de refouler au loin l'islamisme, et d'établir l'empire de l'Évangile dans les beaux pays d'Orient. Plusieurs fois les chrétiens avaient essayé de prendre l'Égypte; ils avaient reconnu que la possession tranquille de la Syrie, n'était pas possible sans la possession de l'Égypte, et, dans l'histoire des guerres de l'Orient, on voit que ces deux régions se complétant l'une par l'autre, elles n'ont jamais pu demeurer en repos sous un maître différent. Voilà pourquoi saint Louis, à la tête d'une belle armée, porta d'abord ses drapeaux vers le Nil (1250); il emmenait avec lui une foule d'artisans et de laboureurs, et se promettait de faire fleurir la civilisation chrétienne dans la vieille patrie du polythéisme. Le temps n'était point encore venu, où devaient se réaliser ces fécondes pensées de propagande européenne; l'expédition de Louis IX dans ce pays d'Égypte que Leibnitz appelait *la Hollande de l'Orient*, indiquait la large voie où, tôt ou tard, entreront les générations de l'avenir; elle ne servit alors qu'à faire admirer la bravoure française à Damiette,

et à montrer, dans la céleste attitude d'un roi chrétien captif, toute la grandeur morale que les vertus de l'Évangile peuvent donner à l'adversité. Un simple calcul de cupidité sauva les jours de saint Louis; *les morts ne payent pas de rançon*, dit un émir. Quatre cent mille besants d'or rachetèrent le roi et ses barons.

Arrivé en Syrie (1251), le monarque releva les murs de Saint-Jean-d'Acre, de Caïpha, de Jaffa et de Césarée; il visita le Thabor, Cana, Nazareth, mais ne vit point Jérusalem; il imposa ce dernier sacrifice à sa piété, parce qu'un roi chrétien ne devait entrer dans Jérusalem qu'après l'avoir délivrée. De sa vaillante armée, il ne restait plus à Louis IX, que sept cents chevaliers; les musulmans n'avaient point cessé de le regarder comme une puissance considérable, en pensant aux nombreux renforts d'Europe que sa présence attirerait bientôt, sans doute, en Palestine. Durant sa captivité à Mansourah, le roi de France avait vu les mameluks Baharites se mettre violemment à la place des Ayoubites; les nouveaux maîtres de l'Égypte, craignant pour leur autorité mal affermie, recherchèrent son alliance; on conclut un traité qui donnait aux chrétiens la ville sainte et toute la Palestine, excepté Gaza et Daroum; mais ce traité, dont saint Louis attendit en vain l'exécution pendant un an, ne fut qu'un leurre; les mameluks finirent par attacher une moindre importance à leur union avec un souverain qui continuait à demeurer seul avec une poignée de guerriers. La terre sainte eut tout à coup pour ennemis, le sultan du Caire et le sultan de Damas, qui, auparavant, avaient plus d'une fois importuné de leurs pacifiques négociations le roi de France. A de tels périls Louis IX n'opposa que des vœux impuissants. La France, séparée de son monarque depuis cinq ans, avait besoin de son retour; la mort de la reine Blanche en fit une nécessité. En partant de Ptolémaïs, le 25 avril 1254, au milieu des regrets et des bénédictions d'une multitude de chrétiens, saint Louis laissait en Judée cent chevaliers commandés par Geoffroy de Sargines, qui, pour prix de

trente ans de combats contre l'islamisme, porta dans la suite, le titre de vice-roi de Jérusalem.

Louis IX reprendra dans seize ans le chemin de cet Orient où sa vertu vient de laisser comme un long parfum du ciel. Avant ce temps, de quels coups seront frappés les États chrétiens de Syrie ! à quels maux seront livrés les tristes débris de tant de travaux et de tant de gloire! Bibars, cet esclave des bords de la mer Noire, vendu à Damas pour huit pièces d'argent, et revendu par son premier acheteur, à cause d'une tache blanche qu'il avait dans l'œil (1), ce formidable chef des mameluks Baharites, surnommé le *roi triomphateur*, la *colonne de la religion*, le *père des conquêtes*, prit et saccagea Nazareth, Césarée et Arsouf, immola les templiers à Séphet malgré la capitulation, s'empara de Jaffa, ravit aux chrétiens cette ville d'Antioche qui leur avait tant coûté, et dont les murs et les tours (2) offrent encore au voyageur des croix latines, monuments glorieux de notre vieille domination. Pendant que les dernières places chrétiennes en Syrie croulaient sous les efforts de Bondocdar, les Grecs étaient rentrés dans Byzance, comme des voleurs de nuit, pénétrant par un égout au sein de la capitale de l'empire (25 juillet 1261). C'est au milieu des vastes ruines de l'Orient chrétien que Louis IX (1270) traverse une seconde fois les mers, et va mourir à Tunis de cette mort dont le souvenir attendrit encore la postérité; la Providence voulait que les funérailles d'un saint roi de France fussent mêlées aux funérailles des empires latins d'Asie. « Le « pieux génie, ou plutôt l'ange des croisades, dit M. Mi« chaud, se couvrit alors d'un crêpe funèbre, et remonta « au ciel avec le roi. »

Le gouvernement de Charles X avait eu le projet d'élever un monument à la mémoire de saint Louis aussitôt que le drapeau de la France aurait flotté sur les murs d'Alger;

(1) Ibn-Férat.
(2) Correspondance d'Orient, tome VII.

la révolution ne lui laissa pas le temps d'honorer le souvenir du saint roi au lieu où il mourut. Le gouvernement de 1830 vient d'accomplir ce pieux projet. Une élégante chapelle, dédiée à saint Louis, dont la première pierre a été posée le 25 août 1840, s'élève sur le monticule de l'ancienne Birza, à six lieues de Tunis, à deux lieues de la Goulette, entre Sidi-Bousala (l'ancienne Carthage), et les trois ports de l'antique citadelle de Birza. Le 25 août 1841, une statue de saint Louis en beau marbre de France (1), faite d'après celle qu'on voit à Saint-Denis sur son tombeau, fut placée au-dessus de l'autel de la chapelle, au milieu d'une pompe solennelle et au bruit des salves d'artillerie des vaisseaux de guerre français en rade et des salves de l'artillerie musulmane. En dedans et en dehors de la porte de la chapelle Saint-Louis, on a gravé deux inscriptions en français répétées en caractères arabes sur les trois faces extérieures autour du dôme : voici la traduction littérale de la seconde inscription arabe composée par notre savant ami M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

Ici est mort
Le sultan magnifique et juste
Louis, fils de Louis, roi de France.
Dieu aie pitié de lui.
Ce lieu a été donné pour toujours,
Par l'émir illustre Ahmed-Bey,
Au sultan de France.
Quiconque respectera ce monument, Dieu le bénira.
Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu.

La belle et pieuse ambition de Louis IX était de planter la croix sur la terre africaine; le signe glorieux et sacré brille aujourd'hui sur sa chapelle, à peu de distance des ruines de Carthage; l'Arabe de la plaine de Tunis l'aperçoit au loin, et le navigateur le salue : les descendants de saint Louis ont continué sa croisade, et la croix a triomphé en Afrique.

(1) Cette statue est l'ouvrage de M. Seurre aîné.

Le traité conclu entre le fils de saint Louis, Philippe le Hardi, Charles d'Anjou, roi de Sicile, Thibaut roi de Navarre et le roi de Tunis, Abou-abd-Allah-Mohammed, traité dont l'original en arabe se conserve aux archives royales, établissait pour la durée de quinze ans de bons et pacifiques rapports entre les plages africaines et les rivages de la chrétienté.

Peu de temps après, le prince Édouard, fils de Henri III, suivi du comte de Bretagne et de trois cents chevaliers, fut le dernier prince qui passa la mer pour la délivrance de Jérusalem. Cinq cents croisés frisons s'étaient réunis à la petite troupe anglaise; parmi eux se montrait Thibaut, archidiacre de Liége, que son élévation à la papauté surprit en terre sainte, et qui, dans ses adieux à la Palestine, disait : « Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma main « droite tombe desséchée; si ton souvenir s'efface de « mon cœur, que ma langue s'attache à mon palais! » Grégoire X ne tarda pas à faire retentir le nom de Jérusalem dans un concile à Lyon en présence des patriarches de la ville sainte et de Constantinople, et des envoyés des princes d'Orient et d'Occident; vingt-cinq ans auparavant, une assemblée pareille, tenue dans la même ville par Innocent IV, avait pu ranimer encore un reste de la vieille ardeur des guerres sacrées; maintenant l'Europe est lasse de tant de sacrifices inutiles. Il y avait alors trois rois pour cette couronne de Jérusalem qui n'était plus qu'un vain nom, et l'islamisme demeurait victorieux sur les saintes montagnes. Les imaginations chrétiennes semblaient s'être résignées à la destruction des États latins comme à une sorte d'irrévocable destinée; on entend le bruit de Margat, de Laodicée, de Tripoli, succombant sous les attaques de Kelaoun, successeur de Bibars; on contemple avec un mélange de pitié et d'effroi, Ptolémaïs, si malheureuse et si héroïque à son dernier jour; Tyr échappe au désastre par la soumission; la résistance de Beyrouth et de Sidon attire la dévastation sur leurs têtes; la chrétienté laisse s'accomplir tous ces malheurs. Elle se présente à nous

comme un homme qui, debout sur le rivage, attacherait ses regards sur un naufrage qu'il ne serait pas en son pouvoir d'empêcher. Un jour il arriva que l'empereur tartare Casan, vainqueur des mameluks à Émesse, prit Jérusalem, l'offrit aux princes de l'Europe, avec une proposition d'alliance, et nul ne répondit! l'Occident délaissait Jérusalem qui l'avait embrasé pendant plusieurs siècles.

Un fait important à noter ici, c'est que les Tartares penchaient vers le christianisme. On trouve des monnaies qui, d'un côté, offrent une inscription en caractères ouigours ou mogols, et de l'autre, une croix avec cette inscription en caractères arabes : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Dieu unique* (1). Non-seulement les Tartares avaient placé le signe de la rédemption sur leurs monnaies, mais aussi sur leurs armes et leurs étendards. S'ils étaient arrivés en Orient un siècle plus tôt, alors que l'ardeur des croisades poussait les nations chrétiennes, leurs forces, réunies à celles des Francs, auraient rapidement et irrévocablement soumis l'Asie à l'Évangile, et les guerres saintes auraient dès cette époque atteint pleinement leur but. Voyez à quoi tient le sort du genre humain! l'Orient sera resté musulman cinq ou six siècles de plus, parce que des barbares y ont passé trop tard!

La croisade était une œuvre faite; il n'appartenait à aucune puissance humaine de la recommencer. Pétrarque, Raymond Tulle et surtout Sanuti s'épuisèrent en efforts inutiles. Dans la première moitié du XIVe siècle, Philippe de Valois songea à Jérusalem, mais cette pensée s'évanouit par la mort de Jean XXII.

Il nous revient à l'esprit un récit de voyageur de cette époque qui a toute l'importance d'un document historique. Jean de Mandeville, ce voyageur anglais qu'il ne faut pas toujours prendre au sérieux, mais qui, dans cette circonstance, paraît être vrai, visita alors la cité sainte. Les chrétiens payaient un tribut pour entrer dans l'église

(1) Chronique de Reggio, Bibliot. des croisades, tom. II.

du Saint-Sépulcre. L'hôpital de Saint-Jean était un beau monument soutenu par cent vingt-quatre colonnes de marbre et cinquante-quatre piliers. Jean de Mandeville vit près de là l'église de *Notre-Grande-Dame* et l'église de Notre-Dame des Latins. La mosquée d'Omar, entourée d'un espace pavé en marbre, avait quatre portes en bois de cyprès ; dans le voisinage de la grande mosquée s'élevait un sanctuaire chrétien qu'on nommait l'*École de Salomon*. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans le récit de Jean de Mandeville, c'est une conversation qu'il prétend avoir eue avec le prince musulman de Jérusalem. Le soudan (c'est ainsi qu'il l'appelle) demanda un jour au voyageur comment tout se passait dans son pays : *Bien*, répondit le vieux touriste. *Cela n'est pas vrai*, répliqua le soudan ; et celui-ci se mit à déclamer contre les prêtres et le peuple de l'Europe, passant en revue les vices et la vanité des chrétiens. « Nous savons, ajoutait le soudan, que c'est leurs péchés « qui leur ont fait perdre cette belle terre que nous pos- « sédons, et que nous ne craignons pas de perdre aussi « longtemps qu'ils vivront comme ils font ; mais nous ne « doutons pas aussi qu'enfin, en se gouvernant mieux, « ils ne la ravissent de nos mains. » Le voyageur nous parle de sa confusion en entendant de telles paroles, il respectait la vérité, dit-il, quoiqu'elle sortît d'une bouche infidèle; lorsque, *baissant les yeux*, Jean de Mandeville demanda au prince d'où il savait toutes ces choses ; le soudan lui apprit qu'il envoyait de temps en temps, dans le pays chrétien, de ses sujets déguisés en marchands ; ils vendaient des baumes, des pierres précieuses, des herbes odoriférantes ; au retour, ils l'informaient de ce que faisaient les empereurs, les princes, les prélats, et lui décrivaient aussi les mers, les fleuves, les provinces. Le voyageur fut également surpris d'entendre les serviteurs du soudan lui parler français. Lors même que cette conversation avec le soudan serait de pure invention, elle offrirait encore de l'intérêt, parce qu'elle est l'expression des idées contemporaines.

A la fin de ce siècle, la dynastie des mameluks Tscherkesses remplace les Buharites, et sauf la domination passagère de Timour, la ville sainte et la Syrie restent au pouvoir de cette dernière dynastie des mameluks jusqu'aux victoires de Sélim Ier (1517). La race des *esclaves achetés* fut ainsi maîtresse de Jérusalem pendant deux cent cinquante ans. La Syrie et l'Égypte étaient alors le passage de presque tout le commerce entre l'Europe et l'Asie; c'est par là qu'arrivaient les produits et les trésors de l'Inde, et Jérusalem formait un centre de commerce habité par les Vénitiens, les Pisans et tous les peuples trafiquants; chacune de ces nations avait dans la ville sainte son quartier séparé. Les marchands de Naples et de Sicile jouirent pendant quelque temps de privilèges particuliers que leur avait obtenus l'empereur Frédéric II. La chute de Jérusalem au pouvoir des Ottomans faillit soulever l'Europe; mais ce mouvement ne fut qu'une impression rapide; l'autorité ottomane, victorieuse à Constantinople, s'établit tranquillement à Jérusalem, dont elle releva les murs.

Le départ des hospitaliers de Saint-Jean et de Saint-Lazare (1), après les désastres de Ptolémaïs, avait laissé Jérusalem sans asile ouvert aux pèlerins catholiques; un roi de Naples, Robert d'Anjou, portant le titre de roi de Jérusalem, fit admettre à leur place (1313) les disciples de saint François d'Assises, à qui furent confiés la garde des lieux saints et le soin de recevoir les voyageurs chrétiens. Il leur bâtit un monastère sur le mont Sion au lieu où fut le saint Cénacle. Chassés de cette demeure, deux siècles après, par les musulmans, ils s'établirent sur le mont Gion dans le couvent de Saint-Sauveur. Les capitulations de François Ier, renouvelées ensuite et augmentées par Henri IV, Louis XIV et Louis XV, établissaient la liberté du culte de Jésus-Christ et la liberté du commerce au sein de l'empire ottoman, et confirmaient les francis-

(1) L'ordre de Saint-Lazare, le plus ancien de la chrétienté, posséda auprès de Beaugenci un domaine qu'on avait appelé la *Petite Jérusalem*.

cains dans leur charge de gardiens du divin tombeau ; la France, dans sa prépondérance européenne et dans la majesté de ses souvenirs de gloire en Orient, étendait sa protection sur les chrétiens de toutes ces contrées.

La possession des lieux saints devait être un sujet de perpétuelles luttes; à la place des armées qu'ils avaient eu à combattre, les Latins rencontraient les jalousies d'une communion rivale et les calculs de la cupidité ottomane. En 1636, sous le règne de Mourad IV, les Grecs enlevèrent aux franciscains l'église du Saint-Sépulcre, l'étable de Bethléem, le cloître de Nazareth et le jardin de Gethsémani. Deux ans plus tard, un bérat et un firman remirent les religieux latins en possession de leurs droits; ce firman s'appuyait sur les lettres d'Osman Ier, datées des années 1563 et 1564, et sur les documents judiciaires des années 1631 et 1632, mentionnant les firmans par lesquels les sultans d'Égypte garantissaient aux Francs la possession des lieux saints (1). En 1639, l'intrigue des Grecs, soutenue par des monceaux d'or, usurpa de nouveau les sanctuaires de Jérusalem. Mourad IV avait tracé de sa main sur le firman de possession ces terribles paroles : « Tu dois agir d'après mes nobles commandements; « si tu fais le contraire, je te coupe la tête; tu l'auras « pour entendu. » Nointel était allé parler de Louis XIV devant les tombeaux des vieux rois français ensevelis au pied du Golgotha, comme Deshaies y était allé parler d'Henri IV. L'ambassadeur de Louis XIV fit rendre aux franciscains tout ce qu'on leur avait ravi, et réclama dans sa plénitude énergique le droit de protection que le roi de France exerçait sur les lieux saints. Les Grecs ne tardèrent pas à recommencer leurs manœuvres ; en 1675, un bérat mit en leur pouvoir le saint sépulcre, Bethéléem, les clefs et les candélabres, à la condition de payer une rente annuelle de mille piastres à la mosquée du sultan Ahmed;

(1) Hammer, Histoire de l'empire ottoman, notes du neuvième volume.

l'année suivante, les franciscains offrirent en vain au grand vizir dix mille écus pour obtenir la suppression de cette ordonnance impériale.

En 1698, tandis que les ambassadeurs de la Porte, de l'Autriche, de Venise, de la Pologne et de la Russie préludaient au traité de Carlowitz, ce monument de la supériorité des États européens et de la décadence des Turcs, les franciscains eurent la pensée de placer leurs droits sous la garantie solennelle de ce traité; ils adressèrent à l'empereur d'Autriche une supplique en latin dans laquelle ils énuméraient leurs anciens priviléges, tous les lieux de terre sainte qui leur avaient appartenu et leurs principaux griefs contre les Turcs; leur supplique se rencontra avec les réclamations des trinitaires et des jésuites de Chio. Mais le représentant de la Porte voulut se borner à des articles de protection générale en faveur de la religion chrétienne. Dans les conférences qui précédèrent le traité de Passarowitz, si glorieux et si important pour l'Autriche (1718), il fut de nouveau question du privilége exclusif que sollicitaient les franciscains; les plénipotentiaires ottomans jugèrent à propos de passer outre. C'est de la France que les anciens gardiens de la terre sainte recevront l'accomplissement de leurs vœux. En 1720, une ambassade du sultan Ahmed III, à la tête de laquelle se montrait Mohammed-Effendi, signataire du traité de paix de Passarowitz, porta à Louis XV un firman qui autorisait la réparation de la basilique du Saint-Sépulcre et donnait au roi de France la possession du tombeau du Messie; la France, en reconnaissance de ce firman, rendit la liberté à quatre-vingts prisonniers qui furent conduits à Constantinople par l'ambassadeur, le marquis de Bonnac.

Les églises de Jérusalem et de Bethléem sont parées des trésors offerts par les monarques catholiques; ce ne sont plus des légions que les rois envoient à la ville sainte, mais des aumônes, des lampes d'or et d'argent, des calices et des encensoirs, des ornements pour la célébration des mystères chrétiens. Les franciscains qui se sont maintenus

jusqu'à présent autour du saint tombeau, au milieu des persécutions sans nombre, prononcent avec reconnaissance les noms de France et d'Autriche, de Naples, d'Espagne et de Portugal. La piété des sultans s'étend avec magnificence sur la mosquée d'Omar comme la piété des rois catholiques sur l'église du Saint-Sépulcre; les chroniques impériales de Stamboul ne manquent jamais d'exalter les sultans qui renouvellent le voile d'or recouvrant le rocher de Moriah d'où partit Mahomet sur son coursier tout de lumière. Nous avons donné, dans la *Correspondance d'Orient*, un travail étendu sur la situation actuelle de Jérusalem et de la terre sainte. Nous avons parlé de l'embrasement de l'église de la Résurrection en 1807, de sa réédification en 1808, et de la dévastation des tombeaux des rois latins.

Pour mesurer le chemin qu'avaient fait les idées européennes, il suffit de se rappeler qu'une armée française, marchant sous les ordres d'un grand capitaine à la fin du siècle dernier, traversa la Palestine sans penser à Jérusalem ! Comme on invitait Bonaparte à s'avancer jusqu'à la cité sainte, il se contenta de répondre que *Jérusalem n'entrait pas dans sa ligne d'opération.* Ces mots disaient tout; c'est le XVIIIe siècle conquérant qui parlait, et pourtant Napoléon, rêvant l'empire de l'Orient, continuait, à son insu et par un autre mobile que la religion, l'œuvre de Godefroid, de Baudouin et d'Amaury, de Louis VII, de Frédéric Barberousse, de Philippe-Auguste, de Richard et de saint Louis !

Les révolutions mûrissent l'esprit des peuples, et cette maturité fait songer à Dieu. Après de sombres tempêtes politiques sillonnées par de larges éclairs de gloire, les sentiments religieux entrèrent dans les âmes; l'amour du christianisme et le goût des vieux siècles de foi saisirent les intelligences. La poésie, la philosophie et l'histoire, représentées par M. de Chateaubriand, M. de Bonald et M. Michaud, renouvelaient leur génie aux sources chrétiennes. Quand les phalanges des croisés cessèrent de se montrer au delà des

mers, il y eut de simples pèlerinages, et les croisades finissaient comme elles avaient commencé. Depuis trois siècles, chaque génération a eu d'illustres pèlerins ; nous avons vu beaucoup de nos contemporains prendre le bâton du saint voyage ; à la tête de la caravane française se présente le chantre des *Martyrs*, qui porte, avec le laurier d'Homère au front, la loyale épée des vieux libérateurs du saint sépulcre ; belle figure littéraire et politique qui rayonne sous l'éclat de toutes nos gloires et s'assombrit sous le deuil de tous nos malheurs ! Puis vient l'historien des grandes guerres de la croix, poëte aux jours de sa jeunesse proscrite, contemplant enfin cette Jérusalem dont l'image avait fait partie de sa vie pendant trente ans ; nature d'homme infatigable, invincible dans un frêle corps, d'un esprit ravissant, d'une simplicité à la fois antique et enfantine, noble esclave de l'honneur et de la vérité que saint Louis aurait aimé comme il aimait Joinville ! Vingt-sept ans après M. de Chateaubriand, deux ans après M. Michaud, un grand poëte, M. de Lamartine, dont la France redisait les chants échappés d'une lyre religieuse, s'en allait au pays de David, d'Isaïe et d'Ézéchiel, remontait à la première page du monde, aux premières splendeurs de la poésie, au premier berceau des sublimes inspirations ; il voulait voir le soleil se lever sur les monts d'Arabie, l'aigle s'envoler des hauteurs du Liban, le cyprès de Sion balancer sa couronne, les fleurs du Carmel s'ouvrir aux rayons de l'aube, les eaux de Siloé couler sans bruit, le Jourdain rouler ses flots bourbeux vers le lac de la mort ; il voulait toucher la terre que la Divinité et le génie ont marquée de traces si profondes, et aussi chercher l'avenir des sociétés d'Orient. Plaise au ciel que la contrée où naquit toute vérité porte bonheur à son intelligence ! Plaise au ciel que des luttes, trop souvent moins hautes que le génie, ne dévorent point cette organisation si riche, si puissante, et que les persévérants efforts d'un esprit sincère soient récompensés par d'utiles victoires !

Nous qui sommes déjà ancien pèlerin, nous devons

quelques mots aux voyageurs de Jérusalem dans l'intérêt de leur intelligence et de leur foi.

L'œuvre humaine voile souvent l'œuvre divine à Jérusalem : des ténèbres amassées par une piété ignorante vous dérobent tout d'abord la face de Dieu; mais allez plus avant et vous laisserez bien loin derrière vous les vaines ombres. Qu'importe à ma foi si les chrétiens de Jérusalem n'ont pas su se défendre contre les superstitions grossières ; je n'allais pas à Jérusalem pour savoir comment on interprétait l'Évangile, comment on y entendait les saintes croyances ; mais j'y allais pour contempler la terre où se sont accomplies d'aussi étonnantes choses. Je distingue dans cet étroit espace une Jérusalem humaine et une Jérusalem divine ; gardez-vous de ne voir que la première. Si votre passage dans ce lieu n'est pas rapide, si vous pensez y vivre quelques semaines et entrer dans l'étude profonde des ruines et surtout de la nature, vous trouverez le Dieu. Jérusalem ne se comprend pas tout de suite; comme on arrive là l'esprit plein de la grandeur divine, on s'attend à je ne sais quel spectacle miraculeux pour répondre aux merveilles qu'on apporte dans sa pensée ; on rêve malgré soi quelque chose qui n'a point les proportions terrestres pour en faire le théâtre de l'immensité divine; tout à coup vous découvrez une ville comme toutes les villes, vous voyez des murs et des maisons de pierre, d'humbles collines, une pauvre région, le mouvement ordinaire de la vie. *Ce n'est que cela*, se dit-on, et la surprise du voyageur ressemble à un mécompte. Si vous ne restez pas à Jérusalem assez longtemps pour tout sentir et tout comprendre, votre départ sera à la fois amer et sec comme la perte d'une illusion ; s'il vous a été donné d'y vivre au moins quelques semaines, vous pleurerez en disant adieu à la colline de Sion, à la montagne des Oliviers.

La terre de Jérusalem a de secrètes voix, des enseignements qu'elle réserve au pèlerin qui écoute longtemps. Les oliviers de Gethsémani, la feuille du caroubier, du figuier ou du térébinthe qui frissonne sous la brise de

Judée; le Cédron desséché et le murmure des eaux de Siloé; ces grottes, ces tombeaux, ces pâles collines et ces rochers maudits; tous ces faibles bruits et ces mornes silences avertissent l'homme qu'un grand mystère plane sur ce pays. Là, chaque bruit est une plainte, chaque murmure un soupir, chaque image un signe de tristesse : on dirait que la nature de Jérusalem ne s'est pas consolée, depuis dix-huit siècles, d'avoir été témoin de l'immolation d'un Dieu. Un recueillement involontaire saisit l'intelligence au milieu de ces graves et indéfinissables solennités, au milieu des souvenirs du monde antique et du monde nouveau. L'homme y découvre mieux sa destinée, y comprend mieux la vie ou la mort. Le cœur mûrit bien vite à Jérusalem; les vanités et les intérêts d'ici-bas y tombent en poussière; on s'élève plus facilement à la vérité; on voit les anges monter et descendre comme Jacob les voyait dans son rêve, et nous trouvons là pour échelle la croix du Golgotha!

CHAPITRE XXXIII.

Influence de Jérusalem sur l'Europe. — Destinées futures de l'Orient et de Jérusalem.

Jérusalem, centre du mosaïsme, proclama, défendit sans relâche l'unité de Dieu au sein de l'univers enveloppé des langes grossiers du polythéisme. La ville de David nous apparaît dans la lointaine antiquité comme un point lumineux au milieu d'immenses ténèbres; ce point lumineux était l'aube d'un grand jour qui devait se lever sur le monde.

Jérusalem, berceau du christianisme, exerça sur les sociétés humaines la plus profonde, la plus puissante, la plus vaste influence que la terre ait jamais sentie. Vouloir suivre cette influence, ce serait entreprendre d'apprécier tout ce que le christianisme a fait pour les hommes; nous en avons parlé dans la dernière partie du premier volume de cet ouvrage, et d'ailleurs, aujourd'hui, personne ne nie et personne n'ignore la prodigieuse portée et les adorables bienfaits de l'enseignement évangélique. En commençant ce livre, nous avons dit ce qu'était le monde au moment où Jérusalem entre dans l'histoire avec David pour roi; nous avons dit ce qu'étaient les nations au moment où se montre la métropole de la monarchie hébraïque; main-

tenant que Jérusalem a fait son œuvre, regardez l'univers, et jugez !

Jérusalem, tombeau de Jésus-Christ, a merveilleusement avancé la civilisation de l'Europe, et sauvé nos beaux pays d'Occident de la barbarie musulmane. La grande question de l'influence des guerres saintes a été parfaitement traitée dans le sixième volume de l'*Histoire des croisades*. Quelques aperçus suffiront ici. Il n'est besoin que de jeter un coup d'œil au fond des choses et de conclure.

L'Europe écoute ; Jérusalem a parlé ; elle se plaint que les lieux consacrés par les traces divines soient au pouvoir de l'islamisme, et livrés aux souillures, aux outrages. Cette voix de Jérusalem, après avoir retenti plus d'une fois, finit par armer la chrétienté. L'Occident et l'Orient se rapprochent ; ces deux mondes qui ne se sont reconnus d'abord que pour se déchirer, ne se perdent pas de vue. Deux cents ans de guerre pour la délivrance de la ville sainte, arrêtèrent les innombrables peuplades musulmanes, affaiblirent le colosse de l'islamisme, dont les bras d'airain s'étaient déjà étendus sur nos rivages. Chaque coup porté contre l'ennemi coûtait cher aux chrétiens, mais l'Europe, par ses croyances, ses institutions et ses mœurs, était destinée à réparer rapidement ses pertes, à marcher sans cesse, et l'Asie musulmane ne devant vivre qu'un temps, régie par des lois barbares, éternellement infécondes, voyait à chaque désastre, abréger sa durée. L'Europe chrétienne, si riche d'avenir, pouvait faire des sacrifices ; l'Asie musulmane, fatiguée, décimée au milieu de ses brillants exploits, devait à une époque marquée, baisser la tête pour ne plus la relever.

La route du saint tombeau fut pour les nations de l'Occident, au moyen âge, comme une laborieuse et grande épreuve d'où elles sortirent avec plus de force et d'expérience morales. Il y eut d'immenses souffrances dans les armées de la croix, et les nations comme les individus, se purifient au creuset de la douleur. Les croisades furent,

pour l'Europe un Calvaire et un Thabor ; il y eut immolation sanglante, et ensuite transfiguration glorieuse. L'Europe offrait ainsi, dans sa destinée, quelque chose de celui qu'elle avait voulu venger et défendre comme son véritable roi.

Pour prix de son magnifique élan pour la défense de la croix, ce radieux symbole de la civilisation moderne, la France fonda son unité. La féodalité étouffait en quelque sorte la monarchie ; elle était comme une agrégation de mille petites tyrannies armées contre le pouvoir protecteur. Sans les croisades qui amenèrent le renversement de la féodalité, la France, pays morcelé, privé d'un lien commun, d'un centre régulateur où tout vînt aboutir, n'aurait peut-être jamais pris rang parmi les grandes nations. La royauté dégagée de ses entraves, puissante sur les débris de tant de dominations oppressives, fit la liberté jusque-là inconnue à nos pères, et son action féconde développa les germes de gloire et de prospérité, que la Providence avait déposés dans nos contrées. La royauté fut à la France ce que le souffle de Dieu fut au chaos.

L'Angleterre et l'Allemagne ne recueillirent des croisades, que ce bienfait général d'une révolution qui ouvre de tous côtés des horizons nouveaux.

Le royaume de Prusse naquit des guerres de la croix, poursuivant l'idolâtrie en Europe, comme l'islamisme en Orient.

Des épées destinées à secourir Jérusalem fondèrent le royaume de Portugal.

On peut affirmer que sans les croisades, les musulmans de Syrie et d'Égypte, réunissant leurs forces à celles des musulmans d'Espagne, la Péninsule ne se serait jamais délivrée de ses envahisseurs. C'est ainsi que Jérusalem sauva la nationalité chrétienne et l'avenir de l'Espagne. Voilà pourquoi le pays du Cid garda une reconnaissante mémoire des expéditions d'outre-mer ; jusqu'au siècle dernier, on y a publié partout, chaque année, la bulle de la *croisade*, accordée aux Espagnols par Urbain VIII ; une bril-

lante cavalcade accompagnait la bulle portée solennellement dans les rues des cités (1).

Les républiques de l'Italie durent surtout aux expéditions saintes leurs richesses et leur éclat. Elles se précipitèrent sur les mers d'Orient, que leur ouvrait la croix victorieuse; poussées par des calculs avides, plus que par l'enthousiasme religieux, elles cherchaient leur pâture à la suite des lions des guerres sacrées; tandis que les palmes des martyrs consolaient de la mort les combattants chrétiens, les Vénitiens, les Génois et les Pisans établissaient d'opulents comptoirs dans la Syrie, l'Archipel et l'empire grec.

A quel inexprimable mouvement de passions et d'intelligence se trouva mêlé le nom de Jérusalem! En prononçant ce nom, dont nul autre n'égala la puissance, les nations dévoraient l'espace devant elles, prenaient possession de pays dont elles n'avaient pas l'idée auparavant, brûlaient de soumettre tous les empires inconnus et d'accomplir un renouvellement universel. La navigation jusque-là timide, s'aventurait sous les auspices de Jésus-Christ, et peu à peu on s'accoutumait à ne redouter aucune plage. Comme il fallait transporter de nombreuses armées, l'architecture navale eut besoin d'agrandir les vaisseaux, et la Méditerranée s'étonna des masses flottantes confiées à ses vagues. L'Orient et l'Occident échangèrent leurs produits, leurs lumières; les Latins, les Grecs, les musulmans, s'observant les uns les autres, comparaient leur législation, leurs coutumes, leurs idées, et la pénétration des Francs mettait à profit ces variétés humaines. C'est une grande chose que la gloire pour un peuple. La gloire doit être le pain immatériel des nations. Or la défense des intérêts de Jérusalem, qui était la défense des intérêts religieux et politiques de l'univers, couvrit l'Europe et surtout la France d'un immense honneur. Nous eûmes des rois et puis des vicomtes de Jérusalem, des

(1) Voyages d'Espagne et d'Italie, par le P. Labat, tome I.

comtes de Jaffa et d'Ascalon, des barons de Tibériade, de Sidon et de Césarée, des seigneurs d'Arsur et de Bérythe, des comtes de Tripoli et des princes d'Édesse, et plus tard des empereurs de Byzance, des ducs d'Athènes, des seigneurs d'Argos, de Corinthe et de Thèbes! Oh! comme notre patriotisme s'enorgueillit à la vue de cette noble France d'Orient!

La voix de Jérusalem réunit tout à coup, sous la bannière de la croix, les peuples d'Occident, divisés d'intérêts, de mœurs et d'espérances; ce rapprochement hâta les progrès de la civilisation européenne, car la civilisation s'accomplit par la communication des nations entre elles. La réunion des peuples occidentaux autour d'une même pensée forma à la fin cette république chrétienne qui arrêta victorieusement les invasions ottomanes. Et c'est ici que la reconnaissance de la postérité doit offrir un pieux hommage à la mémoire des pontifes de Rome. Les papes ne firent pas les croisades; ainsi que nous l'avons déjà remarqué, cette prodigieuse révolution emporta les papes comme les peuples; seulement, en leur qualité de puissances spirituelles, les souverains pontifes se trouvèrent naturellement placés à la tête de ce vaste mouvement religieux; mais répétons-le, ils ne firent pas les croisades, résultat d'un long travail moral qui mit trois siècles à éclater. Il y a eu une guerre sainte qu'ils ont faite, et celle-là, ils l'ont entreprise quand l'enthousiasme n'existait plus; cette guerre sainte est la gloire des papes des XIVe, XVe et XVIe siècles; elle eut pour but de sauver l'Europe menacée, envahie par les Turcs. Que d'énergiques efforts! que d'ardentes prédications! Les troupes de Bajazet, de Mahomet II, de Sélim ou de Soliman pouvaient faire subir à l'Allemagne, à la France, à l'Italie, à l'Angleterre le destin qui a couvert de ruines et changé en solitudes les plus belles contrées de l'Asie. Urbain V, Eugène IV, Calliste III, Pie II, le plus admirable de tous dans cette grande lutte, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Léon X, Clément V furent les sauveurs de la civilisation chrétienne. On ne s'arrête

point à ces souvenirs sans penser à l'héroïque pays de Hongrie qui mérita d'être appelé les Thermopyles de la chrétienté.

Maintenant, autour de nous le monde s'agite encore. Nous ne parlons point du triste et vain fracas des partis, mais de ces mouvements providentiels qui poussent le genre humain à l'accomplissement de ses destinées. La révolution des croisades, dont l'espérance sublime était la réunion de l'Occident à l'Orient, s'est lentement continuée à travers les siècles sous des formes diverses, et voyez-la se produire vivement de nos jours. Les lois éternelles de la vérité et notre pente naturelle nous entraînent vers les lointains pays du soleil ; les croisades recommencent, non point avec la croix placée à la tête de nos armées et sur les mâts de nos vaisseaux, mais avec la civilisation née du christianisme. Au moyen âge, c'étaient les armes, aujourd'hui ce sont les idées ; nos pères s'en allaient de combats en combats jusqu'à la sainte cité ; nos neveux et nous-mêmes, nous irons, colons pacifiques, dans cette Asie où la moisson sera belle. Les peuples de l'Europe s'avanceront comme des fleuves tranquilles pour refouler peu à peu le désert, et fertiliser le sol que l'islamisme avait rendu stérile.

L'expédition de Bonaparte en Égypte avait renouvelé la gloire du nom français au delà des mers. Des semences nouvelles, tombées des plis de nos drapeaux, s'étaient mêlées aux semences des vieux âges, et les idées françaises prenaient racine en Orient. Un heureux pacha du pays d'Alexandre, voulant assurer sa domination aux bords du Nil, se posa comme le continuateur de Bonaparte sur cette terre où son génie avait passé. L'Égypte se couvrit de créations nouvelles, et ces créations furent l'œuvre d'hommes de notre pays. Que n'a-t-on pas dit, depuis quinze ans, de la civilisation nouvelle et de la régénération des peuples du côté des pyramides ! Combien grande a été sur ce point l'erreur du public d'Europe et même de nos hommes d'État ! C'est à peine si on commence à comprendre que tout ce qui s'est fait en Égypte depuis un quart de siècle

s'est fait, non pas au profit du peuple, mais au profit d'un seul homme.

On n'y trouvait point les trésors de la civilisation répandus à travers les peuples, mais un grand appareil de défense emprunté au génie de notre civilisation. Le mérite supérieur de Méhémet-Ali, c'est d'avoir compris le magnifique et puissant avantage des moyens européens. Nous le répétons, le peuple n'a été compté pour rien dans ce travail de renouvellement; il a été considéré tout simplement comme une matière dont on pouvait se servir pour fortifier une résistance et installer une domination. Nous avons donc admiré Méhémet-Ali pour avoir, de sa forte main, pétri l'Égypte à sa guise, établi l'unité du pouvoir sur les ruines de divers partis et créé rapidement tout ce qui a coutume de soutenir un empire; nous avons admiré l'aigle qui sait se bâtir un nid bien haut, afin de le dérober aux attaques de la plaine, mais nous avons reconnu avec effroi les ossements des colombes et des passereaux, le reste des victimes avec lesquelles le tyran des airs construisait sa demeure au-dessus des monts.

La politique contemporaine a commis de bien graves fautes dans cette question d'Orient, dont on a tant parlé et que si peu de gens ont comprise! Trop souvent, pour le malheur des peuples, la diplomatie a consommé ses œuvres sans prendre d'autre règle que ses entraînements ou ses propres opinions; l'intérêt des nations l'occupe peu, et lorsqu'un protocole est rédigé, tant pis pour l'humanité si ses droits sont mis hors de cause; mais la vérité se joue de l'œuvre des diplomates; elle démolit tôt ou tard ce qui a été élevé sans elle et contre elle. Tout le système de notre gouvernement en Orient a longtemps roulé sur la conservation d'un vieillard! C'est ainsi que son œil plongeait dans l'horizon des temps futurs. La politique française voulait donner à Méhémet-Ali et à sa race l'hérédité de l'Égypte et de la Syrie. Elle ignorait que le vice-roi emporterait son œuvre dans le linceul de son sépulcre, parce qu'il ne laisserait pas de peuple après lui. Il a passé

sa vie à tendre des ressorts qui se briseront le jour où sa main se retirera. Ibrahim-Pacha est dans l'impuissance de marcher dans les voies paternelles; il a de l'habileté comme un glaive et du génie comme un boulet. Le projet d'accorder à Méhémet-Ali et à sa race la possession perpétuelle de l'Égypte et de la Syrie était d'ailleurs bien loin de renfermer l'intelligence de l'avenir. La fondation d'un empire musulman n'est point dans les possibilités sociales des temps nouveaux où nous sommes entrés; on ne saurait plus rien élever avec l'islamisme. Ce sont des États chrétiens qui, à une époque plus ou moins prochaine, doivent jeter leurs racines sur les débris de l'antique Orient et de l'Orient musulman.

Lorsque tout ce qui se passe sera devenu de l'histoire et que chaque chose sera plus largement comprise qu'elle ne l'est aujourd'hui, on s'étonnera que la France, vieille protectrice du christianisme en Orient, ait menacé de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe et se soit vue à la veille d'une guerre désastreuse, parce que les cabinets s'étaient réunis pour enlever la Syrie et la Palestine à la tyrannie de Méhémet-Ali. On s'étonnera que la France ait été amenée à faire cause commune avec l'oppresseur des maronites, ces Français d'outre-mer, avec l'oppresseur des populations chrétiennes de la Palestine, qui, pendant des siècles, ont redemandé la France comme le bon génie de leur liberté. Nos neveux s'attristeront en lisant dans nos annales qu'il fut une époque où la nation de Charlemagne, de saint Louis et de Louis XIV soutenait la tyrannie musulmane, armée contre les chrétiens du Liban. Ils ne s'expliqueront pas que nous ayons tourné le dos à la Syrie qui nous appelait, nous tendait les bras, nous offrait son ciel, ses montagnes, ses vallons, ses richesses, et que nous nous soyons mis de côté pour donner à l'Angleterre la facilité d'asseoir sa domination dans le vieux royaume de Godefroid et de Baudouin, dans cette contrée où le sang français coula tant de fois, et dont la poussière s'est mêlée à la sainte poussière de nos aïeux!

Le monde a toujours été plein de contradictions ; mais la question d'Orient aura fait éclater les contradictions les plus énormes. Il y avait en Égypte un impitoyable génie qui se nommait Méhémet-Ali, et la presse française, vouée aux doctrines de liberté et de progrès, entonnait des dithyrambes en faveur de celui qui broyait les peuples ! Une mesure quelque peu illégale en France provoquerait leur indignation, exciterait leur verve généreuse, et là-bas dans la vallée du Nil, dans les montagnes du Liban et les plaines de la Palestine, le despotisme, affublé de je ne sais quel manteau de civilisation, écrasait les peuples tout à son aise ! La nation maronite, attachée à notre patrie depuis six cents ans, coupable de haine contre son tyran, devenait la proie de la vengeance égyptienne, et la plupart de nos journaux annonçaient avec satisfaction que la révolte du Liban était réprimée ! On n'a pas eu la vérité d'au delà les mers, et notre influence a été tristement compromise. Qu'on pardonne à l'historien de Jérusalem la vivacité de ses regrets !

Nous dédaignerons de parler d'un étrange projet dont les journaux ont retenti l'an dernier, celui d'une principauté juive en Palestine ; il y avait dans ce projet une profonde ignorance des sentiments et des peuples syriens, chrétiens et musulmans ; pour qu'une principauté israélite pût s'établir en Judée, il faudrait que ce pays commençât par devenir un complet désert. La race déicide est tombée en Orient dans le dernier degré de l'abaissement et du mépris.

Ce n'est ni aux juifs ni aux musulmans qu'est réservé le pays de Palestine, berceau et tombeau de celui qui a des autels partout où il y a des hommes ; la Syrie appartient au christianisme ; les intérêts de la politique européenne et de la civilisation orientale nous commandent d'y établir un royaume chrétien. Par la seule force des idées vraies, par la seule puissance de la logique et de la raison éternelle, Jérusalem et la Palestine sortiront de leurs ténèbres et de leur servitude ; les lieux qui parlent si vivement au

cœur de toutes les nations de l'Europe seront remis en honneur; un large foyer de civilisation se rallumera sur cette terre d'où la croix a projeté ses rayons lumineux vers tous les points de l'univers; un royaume en Palestine, placé sous la garde de toutes les puissances de l'Occident, destiné à rester neutre dans les questions politiques qui peuvent agiter le monde, mais destiné à porter toujours bien haut la croix, drapeau de gloire, de lumière et de liberté, serait un facile et merveilleux moyen de civilisation au milieu de cet Orient dont la face doit se renouveler. Il faudrait, pour l'accomplissement de ce vœu, moins d'efforts et de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la fondation du nouveau royaume de la Grèce, et la génération qui aurait eu l'honneur de participer à cet œuvre serait réputée grande parmi les générations des âges modernes.

Il ne faut pas que la France, le vieux pays des croisades, qui, pendant six siècles a exercé en Orient la plus haute influence européenne, se laisse ravir la gloire de l'initiative pour une telle entreprise; cette gloire devient pour elle un droit et un devoir. La France, par le seul souvenir des rois qu'elle donna jadis à Jérusalem, tiendrait le premier rang dans Jérusalem chrétienne, mais chaque nation d'Europe y aurait son représentant. Les cent cinquante mille maronites du Liban seraient une magnifique ressource pour ce nouveau royaume franc, et depuis Gaza jusqu'à Antioche, depuis les rives de la Méditerranée jusqu'au Jourdain, la terre, habitée par des populations accourues de notre Europe trop pleine d'hommes, reviendrait à la prospérité des anciens jours. Nous n'entrerons point ici dans les détails des moyens d'établissement d'un royaume chrétien en Palestine; mais si les cabinets inclinaient vers cette idée, nous en ferions le sujet d'un mémoire particulier.

Tout ce que nous avons vu dans les diverses contrées d'Orient nous a révélé la déroute de l'islamisme; les réformes tentées par les sultans ne font que précipiter la dissolution de leur empire. L'heure des funérailles du vieux

colosse n'est pas éloignée; les musulmans la pressentent, leurs traditions l'ont prophétisée. Nous croyons que la haine fanatique des disciples du Coran livrera encore quelques combats: nous croyons que l'Égypte, abandonnée de la France, maltraitée de l'Europe, pourrait bien se réunir à la Porte pour essayer un dernier et commun effort contre les invasions chrétiennes, mais quand les musulmans verront s'avancer le destin contre eux, ils plieront leurs tentes et s'enfuiront bien loin, laissant la place au génie de la victoire qui est pour eux la manifestation de la volonté de Dieu.

L'Angleterre, ce terrible vautour du monde politique, s'est abattue sur le Liban, aux bords du Nil, de la mer Rouge et de l'océan Indien; la civilisation pour elle c'est l'exploitation de l'univers à son profit. Le bonheur du genre humain veut que de vigoureux obstacles soient opposés au développement monstrueux de la puissance britannique. Pour que la chute de l'empire ottoman tourne à l'avantage de la civilisation de l'Asie, il faut qu'on arrête l'Angleterre. Un seul moyen se présente, c'est l'alliance de la France avec la Russie; cete alliance qui réglerait les destinées du monde, pourra seule sauver l'avenir. La Russie, dont l'apparition sur la scène politique date du traité de Carlowicz qui constata l'affaiblissement des Turcs, s'est placée à la fois en gardienne et en maitresse auprès du colosse penché vers le tombeau, mais son habile et persévérant génie a besoin du génie de la France pour remplir tout son destin; la France, de son côté, a besoin de ce grand appui pour triompher d'une ennemie dont la gloire est nécessairement l'abaissement de la sienne. L'empire d'Autriche porta des coups aux ottomans, et, depuis ce temps, a défendu plus d'une fois les intérêts des chrétiens d'Asie; il doit concourir à l'œuvre de civilisation évangélique qui suivra le renversement du croissant. Dans les événements de 1840 en Orient, ses marins et ses soldats semblaient se ressouvenir que le chef de la flotte qui écrasa, sur la mer de Lépante, les ottomans combattant

pour l'empire du monde, se nommait don Juan d'Autriche.

Il n'est pas d'unité politique applicable aux diverses sociétés de notre globe, et à laquelle l'empire de l'univers soit dévolu; mais il est une loi plus belle, plus haute, plus irrésistible, la loi chrétienne, qui doit conquérir le monde. Le progrès social, c'est la marche perpétuelle vers l'unité; l'unité morale étant seule possible, c'est elle qui sera le dernier mot du genre humain. La civilisation évangélique, depuis dix-huit siècles, a poursuivi son chemin à travers les révolutions et la chute des États; elle a marché tantôt avec le bâton de l'apôtre, et tantôt avec l'épée du guerrier. Dieu se sert parfois des passions des hommes et des malheurs des peuples pour l'établissement de la vérité. Le travail du monde sur lui-même, est un travail de destruction, et souvent la Providence permet que les ruines soient fécondes. Oui, l'unité morale est le destin suprême de l'univers. La France, qui fit les guerres de la croix, ce mouvement magnifique vers l'unité chrétienne, la France, qui se montra toujours à la tête des sociétés européennes, a sa place marquée dans ce beau renouvellement de l'humanité. Son génie est un génie conquérant; donnez-lui une idée ou un glaive; il faut qu'elle aille en avant, qu'elle s'élance au loin par ses armées, par ses écrivains ou par ses missionnaires. Le partage de l'Orient ne se fera pas sans nous; il serait aussi difficile d'étouffer le génie d'une grande nation que d'arrêter un soleil dans sa course. Notre France, quoi qu'on fasse, saura bien garder cette trinité des grands peuples : la religion, l'honneur, le patriotisme. Déjà nous sommes campés en Afrique, et les portes de l'Asie qui jadis s'ouvrirent devant nos pères, ne resteront pas fermées pour nous.

Une belle part est réservée au sacerdoce français dans ce mouvement de rénovation qui doit planter la croix sur toutes les capitales de l'Asie, comme nous plantions, il y a trente ans, notre drapeau sur toutes les capitales de l'Europe. L'Orient quittera le pâle linceul de l'erreur pour revêtir la radieuse robe de la vérité; il échappera à la nuit

de l'islamisme comme le Ressuscité de Béthanie avait échappé à la nuit du cercueil, et c'est surtout le sacerdoce français qui, debout en face du cercueil moral de l'Asie, appellera le divin Maître à la délivrance de cet autre Lazare.

Les diverses nations se réuniront donc un jour sous une même loi morale, et ce n'est pas en vain que la puissance de la vapeur, ce prodigieux moyen de rapprocher les distances, a été donnée à notre âge. On ne verra plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Quand s'accompliront ces temps, Jérusalem sera pour l'Asie une seconde Rome catholique. C'est alors que le genre humain, parvenu à l'unité chrétienne, sa fin dernière, sera trouvé assez beau pour être appelé dans les royaumes de la gloire incréée; c'est alors que Dieu enlèvera de la terre la grande famille, comme on cueille un fruit mûr.

En terminant cette œuvre d'histoire, de morale et de religion au milieu des divisions qui sont devenues notre vie politique, nous portons un regard jaloux vers cette lointaine perspective d'une belle unité chrétienne. Nous sommes dans une époque d'épreuve, de trouble et de peine, où les loyales intelligences doivent se rapprocher et se fortifier les unes par les autres. Aujourd'hui, plus que jamais, il faut que les esprits et les courages se dévouent énergiquement à leur pays. Il est temps que le *moi* fasse place à la patrie. A notre avis, le bien ne peut plus s'accomplir en France que par la communauté des intentions droites et des efforts généreux.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

